

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

LES JUMEAUX LE COUPLE ET LA PERSONNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

René ZAZZO

1960



PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

LES JUMEAUX LE COUPLE ET LA PERSONNE

LES JUMEAUX LE COUPLE ET LA PERSONNE

2-10 Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris

René ZAZZO

Docteur ès Lettres, Professeur des Lettres
à l'Université de Paris



ÉDITIONS UNIVERSITAIRES DE PARIS
100, Boulevard Saint-Germain, 75006 PARIS

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

LES JUMENTS LE COUPLE ET LA PERSONNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

René ZAZZO

*Directeur à l'École Pratique des Hautes Études
Professeur à l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1960

LES JUMEAUX LE COUPLE ET LA PERSONNE

Thèse pour le Doctorat de Lettres
présentée
à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris

par

René NARRO

Membre de l'École Française de Paris
Préparateur à l'École de Philosophie de l'Université de Paris



THÈSE DÉPOSÉE À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
LE 10 MARS 1960

TOME II

L'INDIVIDUATION PSYCHOLOGIQUE

*A Henri WALLON
en affectueux hommage*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Le lecteur jugera sans doute cet ouvrage sur sa dangereuse ambition d'aborder tous les problèmes fondamentaux de la psychologie, de vouloir instituer une psychologie intégrale de l'homme à partir de l'étude des jumeaux.

C'est un fait qu'en examinant des jumeaux pendant plus de quinze ans, j'ai été conduit à réviser, du point de vue du psychologue, les notions d'hérédité et de milieu et, par là à reformuler au moins pour mon usage, les principaux problèmes de fond et de méthode de cette science encore tellement incertaine qu'on appelle la psychologie.

Admettons que les jumeaux n'aient été qu'un prétexte. Il est probable en effet que n'importe quelle étude, pourvu qu'elle soit approfondie, et poursuivie pendant de nombreuses années, conduirait toujours son auteur à une conception d'ensemble de la psychologie. Sans même qu'il soit besoin de faire intervenir la puissance organisatrice d'une idée fixe, d'une monomanie. En effet, tout se tient dans la détermination des faits psychiques et tout secteur de recherches, aussi limité qu'il soit par les exigences de compétence, de méthode et de temps, reste solidaire des autres secteurs, et intégré dans leur ensemble.

Je suis persuadé, cependant, que l'étude des jumeaux est un secteur privilégié, parce que les problèmes les plus généraux des causalités y sont posés d'emblée. Et aussi parce que les procédés, utilisés pour résoudre ces problèmes, révèlent par leur propre insuffisance, l'insuffisance de notions psychologiques fondamentales dont ils sont tributaires.

Le défaut de la méthode classique des jumeaux est de reposer sur des postulats trop simples (1). Mais son mérite, comme

(1) Voir *Conclusions* du tome I.

de toute méthode scientifique, est d'expliciter de façon rigoureuse les postulats en question, qui appartiennent en général aux façons communes de penser, d'en tirer tout ce qu'il est possible d'en tirer, et de préparer par l'accumulation de démentis partiels de plus en plus évidents, une critique et un dépassement.

Ainsi, d'une part, nous disposons de formules qui donnent en première approximation l'importance relative de l'hérédité et du milieu dans la détermination des caractéristiques individuelles ; et d'autre part, le constat paradoxal d'individualités qui échappent à l'emprise des formules. Car c'est bien un paradoxe, du point de vue strictement classique, que deux jumeaux identiques, vivant dans le même milieu, se manifestent comme deux individualités non identiques. Les jumeaux nous apportent donc la preuve que l'originalité individuelle ne s'explique pas totalement par les facteurs de l'hérédité et du milieu, tels du moins qu'ils sont habituellement définis.

En viendra-t-on, alors, à traiter cette originalité comme un irrationnel, comme un résidu de la science ? Il est remarquable, qu'aujourd'hui encore, une certaine forme du spiritualisme tire argument du matérialisme le plus rigide pour défendre des positions qui sont l'ultime refuge du libre-arbitre. De tous les auteurs contemporains qui, en France, ont parlé de psychologie il n'en est, sans doute, pas un qui ait défini le caractère en termes fixistes aussi nettement que René Le Senne. Le caractère, dit-il, obéit au déterminisme le plus rigoureux : « Le jeu mendélien des facteurs héréditaires. »

Les spiritualistes de la fin du XIX^e siècle s'employaient désespérément à lutter contre la théorie du primat de l'hérédité, à nier les données alors toutes neuves de la génétique. Le Senne, au contraire, accepte ces données totalement, sans réserve, et fait ainsi surgir une exigence à laquelle elles ne répondent pas.

Si l'objectivité de la science psychologique se définissait, en effet, par la fixité des conditions organiques, par le rejet de l'histoire, il faudrait bien que se retrouve quelque part, ailleurs, un principe de création véritable et de liberté. Ce principe, selon Le Senne, est « la présence éternelle du moi », ce moi, centre actif et libre qui, sur la base matérielle du caractère, crée la personnalité.

Le bénéfice qu'un homme de science peut tirer des affirma-

tions spiritualistes est de mieux prendre conscience des questions, des difficultés non encore résolues et qu'une orientation trop étroitement positive de la recherche aurait facilement tendance à ignorer, à négliger. Emmanuel Mounier avait raison de dire que les sciences de l'homme manquent d'audace. Et Wallon exprimait bien, lui aussi, une même obligation de risque, quand il écrivait qu'en fin de compte les notions d'abord purement spéculatives de devenir créateur, de participation de l'homme à des ensembles, « dépouillées de leurs élans mystiques », sont exactement les notions vers lesquelles nous orientent les besoins de la recherche scientifique.

Mais c'est tout le contraire de l'audace que de remplacer l'explication par le terme à expliquer, de masquer une ignorance par un mot, fût-il un mot aussi noble que conscience ou esprit.

Aurais-je avancé d'un pas si j'attribuais la personnalité des jumeaux à un principe d'individuation, au miracle du libre arbitre ? Ou faut-il conclure que l'investigation scientifique est stoppée devant ce constat de l'originalité individuelle, qu'elle est parvenue au point critique où elle doit céder la place à la métaphysique ?

Se résigner à l'hypothèse paresseuse du libre arbitre, c'est se refuser à connaître la liberté, c'est-à-dire tout d'abord les conditions de la liberté. Admettre une « présence éternelle du moi » ou le primat de la conscience, c'est capituler sur le plan de la science. Mais c'est aussi, sans doute, un abandon sur le plan moral : le refus d'assumer la conquête de soi, telle qu'elle s'accomplit vraiment.

Certes, le moi est « un centre actif et créateur » et la psychologie serait une science bien dérisoire si elle ignorait la réalité de l'esprit et ses forces. La conscience de la liberté est déjà la liberté, comme la conscience de soi est déjà l'affirmation d'une originalité irréductible. Mais cette conscience qui hausse l'être humain sur un plan nouveau de causalité où il devient l'artisan de son propre destin, la conscience est elle-même le résultat d'une longue genèse. Elle est déterminée, matériellement, avant d'être elle-même déterminante.

La tâche essentielle de la psychologie ne consiste évidemment pas, comme dit Mounier, en « petites opérations de ratisage et de topographie ». Elle consiste à étudier, en liaison avec

les autres sciences humaines, comment s'effectue le passage du règne de la nécessité au règne de la liberté.

Cela suppose que nous nous dégagions à la fois du mécanisme et du finalisme, deux conceptions adverses et pourtant étroitement solidaires. Cela suppose une révision profonde des notions et distinctions anciennes, et une modification radicale des attitudes de penser qui sont à la base de ces notions et de ces distinctions. Cela suppose à la fois beaucoup d'audace et de patience, beaucoup d'ambition et d'humilité.

Le psychologue, en effet, doit faire preuve d'une confiance sans réserve dans les possibilités de la science, et d'une grande modestie dans l'évaluation de ses propres démarches.

Les humbles et fastidieuses opérations de ratissage et de topographie, sur lesquelles Mounier ironise, sont en fin de compte nécessaires, et elles constitueront toujours l'activité quotidienne de l'expérimentateur. L'essentiel est que ces opérations s'inscrivent dans un projet plus vaste qui leur confère une véritable signification.

Ainsi, c'est avec une conviction profonde d'optimisme pour les possibilités de la science psychologique, et avec un sentiment de modestie pour ma contribution personnelle, que le présent ouvrage a été écrit. Je sais qu'il y a loin entre la solution des problèmes que je soulève et les éléments de solution que j'apporte.

Les thèses qu'on trouvera dans cet ouvrage ne sont pas nées en un seul jour. Elles n'ont pas précédé l'expérience. Elles s'en sont dégagées petit à petit, m'obligeant chemin faisant à abandonner parfois ce que je croyais acquis, à revenir sur mes pas pour reprendre un nouveau chemin.

Elles ne sont pas nées seulement de l'expérience des jumeaux. Par mon activité professionnelle, j'ai dû m'intéresser aussi aux individus « singuliers » : jeunes enfants, écoliers, adolescents ; hommes sains et malades mentaux. Pour tous, et pour tous les problèmes que chacun me posait, la préoccupation de leur personnalité était au premier plan. J'ai dû aussi employer et combiner les méthodes les plus diverses que des auteurs, dépourvus d'expérience ou limités en un champ trop étroit, se plaisent parfois à opposer : méthode clinique, méthode expérimentale, méthode du questionnaire, etc.

Cependant, l'expérience des jumeaux était mon expérience

privilegiée. C'est à travers cette expérience que j'ai jaugé notamment les controverses turbulentes de ces dernières années sur la génétique et la méthode des tests. C'est grâce à cette expérience, sans doute, que mes idées se sont précisées.

En fait, mon intérêt pour les jumeaux date de mes débuts dans la psychologie, en 1933. J'étais alors l'élève de Gesell, à Yale, dans sa clinique du Développement de l'Enfant. C'est lui qui m'a fait comprendre que les jumeaux constituent un dispositif expérimental de première importance, une méthode irremplaçable dans le domaine de la psychologie.

Cependant, mes travaux personnels sur les jumeaux n'ont commencé qu'en 1941 et grâce à une initiative du Pr Raymond Turpin, alors médecin à l'hôpital Hérold. Il souhaitait compléter ses recherches de génétique médicale par des investigations d'ordre psychologique. M. Henri Piéron, à qui M. Turpin s'était adressé, lui proposa ma collaboration.

Cette collaboration se poursuivit pendant plus de dix ans. Pour chaque couple de jumeaux que nous dépistions l'un ou l'autre, le premier travail, qui était le diagnostic de l'identité gémellaire, s'effectuait parallèlement. Le Pr Turpin établissait le diagnostic d'après les critères morphologiques et physiologiques. De mon côté, et sans connaître le sien, j'établissais mon diagnostic sur des critères d'ordre psychologique. Pour huit cas sur dix environ, les deux diagnostics concordaient.

La genèse d'une idée est quelque chose de très obscur. Je dis dans le présent ouvrage que l'orientation de mes recherches vers le problème de la personnalité fut déterminée par l'histoire d'un jumeau qui n'était même pas un sujet d'expérience (le cas Michel). En fait, cette orientation relativement tardive a dû être préparée de longue date par la confrontation systématique de mes diagnostics avec les diagnostics du Pr Turpin, et notamment par les cas de désaccord, les cas où les données de la psychologie ne concordaient pas avec celles de la morphologie et de la physiologie.

Quoi qu'il en soit, la science du Pr Turpin m'a été d'un grand secours pour progresser, sans trop de risques, dans les voies nouvelles où j'allais m'engager. Je tiens à lui exprimer ici toute ma gratitude.

* * *

Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui m'ont aidé, et sans lesquels un tel travail n'aurait pas été possible pour moi.

Ceux qui ont recruté les couples dont j'avais besoin, et notamment les membres du Corps enseignant, inspecteurs, directeurs d'écoles, instituteurs, qui furent mes enquêteurs à travers tout le pays.

Mes collaborateurs qui m'ont secondé à toutes les étapes de mes recherches, et dans les tâches les plus ingrates de l'élaboration.

Les jumeaux et leurs parents qui, sans aucun espoir d'un bénéfice personnel, m'ont donné tout ce que je pouvais attendre d'eux.

Henri Wallon, enfin et surtout, à qui doit revenir ce qui, dans cet ouvrage, comme dans tous mes travaux, peut avoir quelque intérêt. C'est lui qui, de tous mes maîtres, m'a le mieux appris à travailler et à penser. C'est lui qui m'a ouvert, il y a bientôt un quart de siècle, les perspectives nouvelles de la psychologie. Et même quand, sur quelque point, je me sépare de lui, c'est encore à son exemple que je me réfère. Par sa vie et par ses œuvres, il m'a donné le doute systématique des dogmes et des idées reçues, il m'a enseigné la valeur de l'indépendance.

Paris, août 1958.

CHAPITRE PREMIER

LES JUMEAUX ET LA PSYCHOLOGIE POSITION DES PROBLÈMES

L'homme-jumeau possède-t-il des caractéristiques qui le distinguent de l'homme singulier, l'homme né seul ?

Les deux partenaires identiques d'un couple parviennent-ils, et toujours, à des individualités distinctes ?

Les deux questions sont parfaitement indépendantes l'une de l'autre, et cela semble assez justifier que nous cherchions à les résoudre l'une après l'autre.

Pourtant, il nous faut dire tout de suite que les réponses positives, que nous apportons à l'une comme à l'autre, procèdent d'une seule explication. La situation gémellaire rend compte, croyons-nous, à la fois de la spécificité de l'homme-jumeau et de l'individualisation de chacun des partenaires. C'est-à-dire, en d'autres termes, de certaines *ressemblances* qui ne sont point dues, directement du moins, à l'hérédité, et de *dissemblances* qui sont un défi à leur hérédité commune.

Si une cause unique est à l'origine d'effets divers et même, à première vue, contradictoires, une méthode d'analyse qui saisirait ces effets dans leur genèse commune et dans l'éventuelle dialectique de leurs contradictions pourrait sembler préférable.

En fait, si nous avons choisi un mode d'exposé plus facile, ce n'est pas seulement parce qu'il est plus facile. Suivant qu'elle intervient pour conférer des ressemblances ou pour opérer des différenciations, la situation gémellaire met en œuvre des mécanismes différents qu'il est légitime de considérer séparément, même si leur action est simultanée. L'essentiel est de bien comprendre, et de ne pas oublier dans les détours de l'analyse, qu'une différenciation entre deux êtres peut

s'accomplir au niveau d'une caractéristique commune. Et qu'une même cause peut à la fois les apparenter contre les autres, et les individualiser dans leur parenté.

Un autre argument, moins décisif il est vrai, plaide pour une discussion séparée des deux questions. C'est que la démonstration que chacune d'elles requiert n'a pas le même degré, ni peut-être la même forme d'exigence.

L'expérience de l'individualité est si primordiale en nous, et par là si naturelle notre croyance en l'unicité de chaque être, que nous sommes tout prêts à admettre comme une vérité d'évidence la non-identité des jumeaux pourtant identiques. Si nous jouons avec la ressemblance gémellaire dans nos fables et dans nos légendes, si nous la tournons si souvent en ridicule, c'est sans doute pour nous délivrer du malaise que cette ressemblance nous donne.

Dans un domaine où règne le sentiment d'évidence, le besoin d'explication risque d'être bien peu exigeant. La difficulté ici est un refus de la facilité, le rejet des explications purement verbales où se camouflerait plus ou moins un scolastique principe d'individuation. Il ne s'agit donc pas tellement de prouver que les jumeaux identiques possèdent des individualités distinctes, nous en sommes déjà persuadés, mais de chercher pourquoi et comment elles le sont.

Cependant, nous avons l'obligation de mettre en doute — ne serait-ce que par méthode — notre conviction intime ; nous jugeons des jumeaux de notre point de vue de non-jumeau, d'homme singulier. Il nous faut admettre que notre singularité, notre expérience vécue de l'unicité, nous rend totalement inaptes à penser l'identité de deux êtres. Si cette identité existe, elle nous est impénétrable. Il y aurait alors entre la mentalité de jumeaux parfaitement identiques et notre mentalité d'hommes singuliers une hétérogénéité beaucoup plus radicale que celle affirmée naguère entre la mentalité primitive et la mentalité de l'homme civilisé. La non-identité a donc besoin de preuve. Elle ne saurait être établie sur le seul témoignage de notre expérience. Et cette non-identité, une fois prouvée, nous ne pouvons pas être certains, pour autant, qu'elle soit éprouvée de la même façon par les jumeaux et par les non-jumeaux, qu'elle ait en somme une même réalité psychologique.

La question relative aux individualités distinctes rejoint donc au moins de cette façon la question relative aux éventuelles différences entre la psychologie du jumeau et celle de l'homme singulier.

Ici, nous n'avons pas à mettre en doute ou à exploiter une évidence commune. Nous avons, tout au contraire, à tenir compte d'opinions diverses où s'opposent l'impression d'étrangeté et le postulat d'une égalité fondamentale. Un même conflit d'opinions et de préjugés s'observe dans tous les domaines de la psychologie différentielle, par exemple quand il s'agit de comparer des « blancs » aux « noirs », ou la mentalité de la femme à celle de l'homme. Mais, en de tels domaines, les différences sont posées au départ ; elles constituent le cadre même de la réflexion. On recherche si les différences d'ordre biologique, qui définissent le dispositif de comparaison, sont liées à des différences de comportement, et dans l'affirmative le problème est alors de savoir si ces différences sont essentielles et hiérarchisantes. C'est à ce niveau de l'interprétation, ou peut-être déjà subrepticement dans les artifices de présentation des questions et des faits, que les préjugés sont à craindre. Mais l'attitude différentielle est admise en principe par tous les chercheurs.

Dans le cas des jumeaux, les préjugés interviennent au niveau même de la formulation et, en général, pour nous faire ignorer l'existence même du problème. En effet, les différences biologiques, à quoi s'accrochent habituellement les recherches de psychologie différentielle, ne sont pas ici évidentes. Même reconnues, elles semblent trop faibles et trop précaires (voir, par exemple, l'infériorité pondérale à la naissance) pour justifier l'établissement d'un dispositif différentiel, pour laisser augurer des conséquences d'ordre psychologique.

Le postulat de non-différence psychique entre le jumeau et l'homme singulier répond en même temps à une attitude morale de non-discrimination et à un intérêt d'ordre théorique. L'intérêt qui est ici en jeu, nous l'avons déjà souligné, est la sauvegarde de la méthode classique des jumeaux. Facteurs d'hérédité et facteurs de milieu doivent avoir mêmes valeurs et mêmes relations chez les jumeaux que chez les non-jumeaux pour que ceux-là nous fassent connaître les lois générales de l'hérédité humaine.

Le postulat de « comparabilité » entre jumeaux et non-jumeaux (ou entre « vrais » jumeaux et « faux » jumeaux) est un postulat de non-différence.

Si un doute pouvait naître sur la valeur de ce postulat, la conscience morale viendrait rassurer la conscience scientifique. Il serait pénible d'admettre, et difficile plus encore de déclarer publiquement que les jumeaux sont différents de nous, notamment qu'ils nous sont inférieurs de quelque manière. Un tel jugement de discrimination est assez banal quand il s'agit d'apprécier les gens d'une autre « race », d'un autre groupe humain avec lesquels nous sommes confrontés dans une situation de rivalité ou de domination. Il nous paraîtrait révoltant appliqué aux jumeaux à qui rien, concrètement, ne nous oppose. Nous sommes généreusement disposés à défendre l'idée d'égalité humaine quand nous n'avons aucun intérêt à proclamer l'idée contraire. Cette attitude procède évidemment d'une morale à bon marché, où l'ordre des faits est confondu avec l'ordre des valeurs.

Nos recherches sur la spécificité de l'homme-jumeau doivent donc écarter tout préjugé, si noble soit-il, et ne pas craindre d'aboutir au constat d'inégalités foncières. Non pas que nous opposions dédaigneusement à l'idéal d'égalité le constat d'inégalité, comme un fait brutal à un mythe, comme une science impassible à une morale illusoire. Le reproche qu'on peut adresser aux avocats de l'inégalité raciale ou sociale, ce n'est pas de constater l'inégalité, mais de la justifier, et secondairement de truquer éventuellement le constat pour les besoins de la cause.

L'égalité est rarement un *donné* de la nature ou de la société, elle est une *conquête*, une difficile conquête qui puise ses meilleures armes dans l'analyse des causes de l'inégalité. Idéal et réalité ne s'opposent pas, dès l'instant où l'on considère que la science est action en fonction de nos buts et de notre volonté.

De toute façon, la connaissance objective des faits, la vérité, même pénible, est la base de toute éthique véritable comme elle l'est, évidemment, de toute science.

Les conclusions hétérodoxes auxquelles nous parvenons, spécificité de l'homme-jumeau et non-identité des jumeaux réputés identiques, ont comme première conséquence d'abjurer

la méthode classique des jumeaux. Ce n'est pas dire que notre propos soit essentiellement d'ordre méthodologique. En critiquant et en réformant une méthode, c'est aux problèmes de fond posés par cette méthode que nous voulons atteindre. Si, dans cette perspective, notre effort consiste surtout à réviser fondamentalement la notion de milieu, ce n'est pas que, selon les termes d'une polémique traditionnelle, nous ayons opté en faveur du milieu contre l'hérédité. Une option nous paraît ici dénuée de sens du fait que l'opposition des deux termes nous paraît elle-même factice. Ce ne sont pas les parts relatives de l'hérédité et du milieu dans l'expression des aptitudes ou des conduites que nous nous employons à recalculer après tant d'autres auteurs, mais la dialectique très complexe des composantes héréditaires et mésologiques que nous cherchons à mieux comprendre, à mieux définir. Comme à mieux définir aussi la réalité individuelle, le fait psychique par rapport à ses conditions d'existence, biologiques et sociales. Si nous attaquons le problème à partir de l'étude du milieu plutôt que de l'étude de l'hérédité, c'est par tactique et aussi parce que la notion adéquate de milieu nous place d'emblée sur le plan psychologique. Nous nous sommes déjà expliqués sur ce point.

Cependant, la critique de méthode est basée sur deux démonstrations dont la première, relative à la spécificité de l'homme-jumeau, semble établir une dualité d'univers incommunicables et interdire du même coup toute généralisation à partir de l'observation des jumeaux.

Et que vaudrait une étude limitée aux jumeaux, qui n'apporterait rien à la compréhension de la psychologie générale, en admettant même qu'une mentalité spécifique, étrangère à notre expérience d'homme singulier, puisse avoir une signification pour nous ? Quand on aura constaté, par exemple, que le développement intellectuel des jumeaux est en moyenne moins rapide, que leur sociabilité est souvent moins riche, que la fréquence du célibat est parmi eux plus élevée, comparée à celle de la population ordinaire — toutes choses qui peuvent se décrire et même se mesurer — quelle image significative s'en dégagera pour la compréhension des jumeaux, et surtout, quel enseignement en pourra-t-on tirer sur le plan général de la psychologie ?

En fait, pour chaque variable analysée, l'intelligence et la

sociabilité par exemple, nous constaterons un si large chevauchement des valeurs de la population gémellaire sur les valeurs de la population ordinaire que nous pourrions en tirer argument pour éloigner la hantise des mentalités hétérogènes, pour affirmer que la qualité de jumeau ne colle pas à sa personnalité comme la féminité à la femme, ou la noirceur de la peau à la personnalité d'un nègre, pour en déduire en fin de compte que rien ne distingue l'homme-jumeau de l'homme singulier. On pourra même être tenté d'ajouter, pour peu qu'on ait le goût du concret, que l'homme-jumeau à considérer n'est pas un être de moyenne, une abstraction, mais tel ou tel individu et celui qu'on choisira aura évidemment toutes les qualités requises pour le succès de la démonstration.

La complaisance avec laquelle des auteurs insistent sur la carrière brillante de certains jumeaux a, en effet, quelque chose de suspect, comme le serait la démonstration d'un auteur philogyne qui ferait valoir la haute stature de quelques femmes pour nous persuader que la femme n'est pas, quant à la taille, inférieure à l'homme.

Quand Gedda affirme, à la fin de son important chapitre sur la psychologie des jumeaux que « la situation biologique particulière déterminée par la gémellité ne diminue pas, d'un point de vue absolu, l'efficiences psychique de l'homme-jumeau », son premier argument est l'exemple de jumeaux qui ont su s'élever « à un très haut degré dans les domaines de la science, de l'art, de la hiérarchie ecclésiastique et politique, de la sainteté » (1). Et il nous cite le cas des savants belges, Auguste et Jean Piccard, de deux éminents militaires américains, Barney et Benjamin Giles, des universitaires français, Henry et Léon Mazeaud, des parlementaires M.R.P., Paul et Alfred Coste-Floret.

La liste pourrait être allongée considérablement. Personne n'a jamais pensé que le handicap de développement de la population gémellaire, « vérité de moyenne » en admettant qu'elle soit incontestablement établie, empêche des individus jumeaux d'atteindre au plus haut niveau de la réussite intellectuelle, ou que le handicap d'ordre socio-affectif, lui-même

(1) GEDDA (L.), *Studio dei Gemelli*, Edizione Orizzonte Medico, Rome, 1951, p. 902.

« vérité de moyenne », leur interdit à tous de devenir généraux ou ministres. L'argument qui oppose l'exemple de cas individuels à une « vérité de moyenne » est évidemment sans valeur, puisque cette moyenne suppose, par définition, des cas qui s'en écartent. Luigi Gedda d'ailleurs le sait bien, et il s'emploie par la suite à justifier sa thèse par des arguments véritables empruntés aux résultats de comparaisons expérimentales. Mais il est remarquable que l'amorce de son argumentation, ce mouvement initial qui oriente l'esprit du lecteur, place en première ligne le cas de jumeaux exceptionnels. On pourra, certes, m'objecter que je trahis l'intention de mon auteur dont le texte porte que la gémellité ne diminue pas l'homme-jumeau *du point de vue absolu* (del punto di vista assoluto), ce qui marquerait bien la distinction sur laquelle j'insiste entre vérité de moyenne et cas individuels, ce qui signifierait très justement que cette vérité de moyenne n'est pas un absolu. J'admettrais volontiers une telle lecture de ce texte qui alors me satisferait pleinement. Mais il faut bien reconnaître que la démonstration qui suit possède une tout autre résonance et que Gedda dit très nettement que « l'opinion commune suivant laquelle les jumeaux seraient moins efficaces que les non-jumeaux paraît injustifiée ». Ce n'est d'ailleurs pas, pour l'instant, l'opinion de Gedda que je conteste, mais sa façon de la présenter, son argumentation faussée à l'origine par souci de respect humain. Façon d'argumenter très répandue, trop efficace, et si j'en prends l'exemple chez Gedda, plutôt que chez quelque autre, c'est pour montrer qu'on peut la rencontrer chez les auteurs les mieux avertis, les plus dignes de confiance.

A vrai dire, d'ailleurs, le chevauchement des distributions constatées dans la population gémellaire et dans une population ordinaire, pour une variable bien définie, n'est pas dénué d'intérêt. Ce chevauchement ne doit pas être utilisé pour nier les « vérités de moyenne », les tendances centrales de chaque population, ou pour minimiser leur importance. Mais il marque bien que, du point de vue de la variable considérée, les deux populations ne sont pas hétérogènes l'une à l'autre. Il nous rassure sur la légitimité de leur comparaison, même si les moyens les plus adéquats de cette comparaison restent à préciser.

Nous avons ailleurs longuement commenté la notion de

comparaison et les conditions de toute comparabilité (1). Si nous voulons utiliser des jumeaux, les faire servir à l'éclaircissement des problèmes de la psychologie, sans nous laisser arrêter par l'irréductibilité de caractères spécifiques, sans nous limiter à l'étude analytique et morcelante de quelques variables, nous devons définir, au moins à titre d'hypothèses, des plans psychologiques, des situations où la comparaison paraît légitime et fructueuse.

Les deux hypothèses qui nous guideront tout au long de ce travail, pour aller d'une simple phénoménologie à un approfondissement vraiment psychologique, pour surmonter les spécificités éventuelles sans jamais les nier, qu'elles soient spécificité de l'individu-jumeau ou spécificité du couple en tant que tel, sont celles qu'impliquent les notions très générales de *double* et de *couple*.

La notion de double est entendue ici comme conscience en tant que représentation de soi, et dans une détermination réciproque avec l'image d'autrui à partir d'une confusion primitive (2).

La notion de couple est évidemment distincte de la notion de double, bien qu'en fait la genèse du double telle que nous la définissons suppose l'expérience du couple : le couple est la dualité supra-individuelle à partir de quoi s'opère le dédoublement du *moi* et du *toi* et du même coup, par le même jeu de miroir, par la même dialectique d'opposition et d'identification, le dédoublement intime qui est conscience de soi. Le couple est la condition objective du double. Condition de sa genèse, mais aussi de ses fluctuations tout au long de la vie.

La situation très particulière des jumeaux identiques, loin de faire exception, possède la valeur d'une expérimentation inestimable.

Dans un couple ordinaire, couple mère-enfant, couple d'amis, couple d'ennemis, couple d'amants, la diversité est la règle, sinon la complémentarité ou l'attraction des contraires. Cette diversité est affirmée dès l'origine du couple, elle en est souvent la raison d'être. Il s'ensuit que la formule originale

(1) Tome I, *Conclusions*, § 1, L'acte de comparaison.

(2) WALLON (H.), Le rôle de l'Autre dans la conscience du Moi, *The Egypt. J. of Psych.*, vol. II, n° 1, 1946 (article réédité dans le numéro spécial d'*Enfance*, 5, 1959) ; R. ZAZZO, Images du Corps et Conscience de Soi, *Enfance*, n° 1, 1948, pp. 29-43.

de la diversité *créée* par le couple est fonction de la diversité antérieure, qu'elle en est difficilement dissociable. A tel point que cette diversité nouvelle peut rester ignorée ou tout juste accessible à des analyses littéraires.

Le couple de jumeaux identiques a valeur d'expérience, la seule expérience pensable dans un tel domaine, par le fait que la diversité n'existe pas à l'origine. Ou si cette diversité existe, sur le plan somatique, elle est si faible, si discrète, si disproportionnée avec les diversités psychiques que l'on va constater, que la situation gémellaire oblige tout au moins à s'interroger sur les effets du couple dans la formation et dans l'expression de la personnalité.

Privilegié comme dispositif d'expérience, le couple gémellaire n'est qu'un *cas particulier* d'une structure universelle et fondamentale des relations humaines. Structure, c'est-à-dire différenciation et équilibre variables d'un type de couple à l'autre et selon la nature des partenaires, ou selon la concurrence des autres couples où chacun des partenaires peut être d'ailleurs engagé. Car si le couple dépasse et informe l'individu, l'individu lui échappe plus ou moins par la multiplicité des couples où il est pris, par les variantes innombrables de l'image qu'il prend ainsi de lui-même. De telle sorte que l'autonomie de la personne, contradictoirement amorcée et brimée dans un couple, s'affirme par ses expériences simultanées ou successives d'engagements et de dégagements. En d'autres couples, mais aussi dans des ensembles plus larges.

Cependant, même si l'on admet que tout couple humain obéit à des lois très générales de différenciation et d'équilibre, il est bien évident que selon l'âge des partenaires et le degré déjà atteint de leur autonomie, suivant ses modes d'existence, durée et continuité, et la nature dominante des relations qui le constituent, l'engagement de l'individu dans le couple est plus ou moins profond, et plus ou moins graves les déterminations qu'il en reçoit.

Une étude sérieuse des relations inter-individuelles exigerait donc qu'on établît une description concrète des situations de couple et la classification de leurs formes diverses d'équilibre, et la hiérarchie de leurs pregnances, de leurs forces de différenciation et d'aliénation. Mais, au moment décisif de l'interprétation, cette étude risque de se fourvoyer complètement

si elle prend comme modèle privilégié le couple secondaire, je veux dire la conjonction de deux individus déjà nettement différenciés dans la conscience que chacun a prise de lui-même, et plus ou moins conscients des compléments d'être, des dots et des satisfactions qu'ils attendent l'un de l'autre.

Le couple sexuel, privilégié au point qu'il est souvent dans notre langage le couple au sens absolu du mot, privilégié, parce que son aspect de complémentarité physique en fait un modèle incontestable, parce qu'il est pour nous le symbole de la maturité d'adulte, bien avant même que nous n'ayons atteint cette maturité, privilégié enfin parce que nous le vivons comme couple à la fois dans notre conscience la plus claire et dans notre affectivité la plus profonde, il est l'exemple même de ce que j'appelle le couple secondaire. Partir de lui comme du prototype, c'est se condamner à ne rien connaître de la genèse véritable, à concevoir toute relation humaine et tout dynamisme individuel en termes d'instinct sexuel. La plupart des difficultés du freudisme, et toutes ses palinodies concernant la notion de libido, proviennent du conflit entre ce modèle explicatif de l'activité sexuelle et ce sentiment, très juste d'ailleurs, que la conscience individuelle n'est pas une entité primitive.

Ce n'est pas à partir de la sexualité différenciée de l'adulte qu'on peut vraiment comprendre la sensibilité affective du petit enfant, comme ce n'est pas sans doute à partir de l'extériorité de deux personnes déjà faites qu'on peut comprendre ni leur union en un couple véritable, ni la nature et l'efficience du couple primitif que le petit enfant réalise avec autrui aux débuts de sa vie. La démarche explicative doit être inverse, elle doit suivre la chronologie des situations et des comportements, elle doit partir de l'indifférenciation première des consciences comme d'une matrice originelle même si la connaissance des buts, des termes de l'ontogenèse, doit nous servir de guide dans le débrouillage des causalités.

L'antériorité dans l'ordre génétique ne confère cependant pas une priorité dans l'ordre des valeurs. En insistant sur ce fait que c'est dans le couple primitif que l'union est la plus étroite et la sécurité la plus parfaite, nous ne voulons évidemment pas en conclure que c'est un état idéal, qu'il s'agira plus tard de retrouver comme un âge d'or.

Mais il est remarquable que la quête sans cesse renaissante

du désir ait été si souvent vécue ou interprétée comme la nostalgie d'un amour oublié dans la nuit des temps, ou comme la recherche d'une unité perdue.

L'idée freudienne de la régression infantile, du désir confus de retour dans le sein maternel répond à une très archaïque rêverie, dont Platon nous donne une autre forme quand, dans son *Banquet*, il fait exposer par Aristophane le mythe suivant lequel l'Amour est recherche d'une unité primitive (1). Les premiers hommes, dit Aristophane, étaient d'une force et d'une vigueur extraordinaires, ils avaient quatre mains et des jambes en nombre égal à celui des mains. Les dieux, pour abattre l'orgueil de ces hommes, les coupèrent en deux « à la façon de ceux qui coupent les œufs avec un crin ». « Or, quand la nature de l'homme eut été ainsi dédoublée, chaque moitié, regrettant sa propre moitié » s'enlaçait à elle. C'est ainsi que, depuis les temps les plus anciens, « est implanté dans l'homme l'amour qu'il a pour son semblable ».

Le mythe est exposé tantôt avec le sourire, tantôt sur un ton ironiquement solennel, mais avec les facéties que Platon emprunte ou prête à Aristophane, ce qui est déjà dénoncé, c'est l'insuffisance des attachements terrestres, la contradiction immanente à l'individualité de ces attachements ; ce qui est déjà ébauché, c'est l'idée d'une unité qui réduira la contradiction, qui opérera une *désindividualisation* par une purification spirituelle, qui apaisera enfin dans la divinité de l'Intelligible la soif de notre âme (2).

L'âme de chacun des amants souhaite, en effet, autre chose que le partage de la jouissance sensuelle, autre chose qu'elle ne peut exprimer. Mais, ajoute Aristophane, si le Dieu forgeron venait dire aux amants : « Je ne demande pas mieux de vous fondre ensemble, de faire de vous un alliage, en sorte que de deux êtres vous en soyez devenus un seul. Allons ! voyez si c'est cela que vous convoitez... » Alors ils penseraient, bel et bien, avoir entendu ce dont, en fin de compte, ils avaient rêvé confusément depuis toujours. Car c'est bien au désir et à la recherche de cette nature d'une seule pièce qu'on donne le nom d'amour. L'amour « réassembleur de notre primitive nature »,

(1) *Le Banquet*, 189 à 193.

(2) ROBIN (L.), *La théorie platonicienne de l'amour* (F. Alcan, 1908).

l'amour qui, de deux êtres, tente « d'en faire un seul, autrement dit, de guérir l'humaine nature ».

Guérir ! Revenir à l'alliage originel... La formule est trop belle pour qu'on ne soit pas tenté de soumettre à la psychanalyse l'amour platonicien. Mais l'analyse psychologique, amorcée par Platon, n'est-elle pas supérieure sur certains points à celle de Freud quand il recherche dans les contradictions du couple charnel, dans la confrontation amoureuse de deux individualités, une cause qui n'est pas l'érotisme lui-même ?

De toute façon, si l'amour apparaît dans tant de philosophies et de religions comme le chemin de vérité, s'il est vécu non seulement comme simple jouissance sensuelle, mais comme une communion bien plus profonde, la plus profonde peut-être qui soit possible, comme une aspiration sans cesse déçue, mais sans cesse renaissante de dépassement, c'est sans doute qu'il est l'expérience la plus fortement révélatrice de notre individualité, dans la contradiction fondamentale de ses oppositions et de ses affinités avec autrui.

En ce sens, il est certes légitime de dire que le couple d'amants est le couple par excellence. Et l'on peut alors soutenir, considérant ce modèle, que la notion de couple présuppose dualité et duel, que la psychologie du couple concerne essentiellement le drame des deux partenaires qui se veulent et ne se veulent pas un même être.

Pour la situation première, antérieure chez le jeune enfant à toute prise de conscience, pour cette double origine exogène et endogène, mais pas encore ressentie comme telle, des incitations et des réactions sensori-motrices, est-il permis de parler de couple ? Couple de forces, structure de relations biologiques ? C'est question de définition.

Ce qui importe est que, dans la genèse de l'individu, la confusion avec autrui, avec l'ambiance, est l'état premier ; que cet état premier, s'il est comparable, comme le dit Wallon, à une nébuleuse pour la conscience de l'enfant, correspond tout de même dans ses données objectives à une structure bien déterminée de relations entre des êtres physiquement différents ; que par là même, non seulement il précède, mais prépare par ses fluctuations, ses tensions variables, la conscience du moi et du couple ; que dans le couple physique initial, le couple mère-enfant par exemple, un des partenaires est un adulte,

c'est-à-dire un individu qui a conscience du couple et de son rôle dans le couple. Ce qui importe encore pour comprendre la nature profonde des relations humaines, c'est que, à leur origine, la trame est faite de réactions purement physiologiques et émotives. C'est aussi que, dans le même temps et par un même processus, l'enfant construit l'extériorité d'autrui et l'*image intériorisée d'autrui*. Henri Wallon parle ici du « fantôme d'autrui que chacun porte en soi », qui sert d'intermédiaire dans tous nos rapports avec notre entourage réel. Ailleurs, j'ai parlé moi-même du double qui est *prise de conscience de soi*. C'est peut-être une seule et même image, mais dont les variations d'intensité règlent tout à la fois notre intégration intime et la forme de nos rapports réels avec autrui. Le démon de Socrate, émancipation de cette image normalement ignorée, c'est à la fois — dans leur unité fondamentale et intériorisée — le fantôme du moi et de l'autre.

On s'explique alors que, dans toute expérience de couple, et singulièrement du couple d'amour qui s'abreuve aux sources les plus profondes de l'émotion, l'individu tout à la fois prend et se donne, s'affirme comme tel et se cherche dans le partenaire. Se cherche et se trouve, pourvu qu'il ait assez d'abnégation et de générosité pour pouvoir se reconnaître dans l'autre, et pouvoir lui dire sans tricherie verbale, sans mièvrerie, « tu es mon âme ».

Si deux êtres ne sont pas l'un pour l'autre deux monades impénétrables, si toute communication requiert et obtient ce minimum de communion affective sans quoi tout échange d'idées serait un dialogue de sourds, si la sociabilité est dans la nature de l'homme, si l'amour lui est une promesse et parfois plus qu'une promesse, c'est que déjà un schème dynamique du couple est en lui.

Dans cette perspective, l'union avec autrui n'est plus un mystère qu'il faut tenter d'éclaircir par un pansexualisme universel ou par une médiation divine. Ce sont, tout au contraire, ses difficultés et ses échecs qui posent des problèmes.

Là, d'ailleurs, comme en tous les domaines où un mécanisme mental reste ignoré aussi longtemps qu'il fonctionne normalement, l'existence du double se révèle par ses dérèglements, par ses manifestations pathologiques, ou du moins inhabituelles.

Le dédoublement pathologique, sentiment de personnalités

multiples ou hallucination de l'image de soi, mieux encore peut-être que l'abolition du sentiment d'identité dans certains états d'extase, nous permet de saisir la structure mentale par la rupture de son équilibre, par la dissociation de son unité. Nous avons déjà soutenu, jadis, que le dédoublement pathologique suppose déjà l'existence permanente et normale d'un double, qu'il ne saurait, en aucune façon, le créer.

Si, en d'autres circonstances, moins anormales, et toutes proches même des fluctuations habituelles, l'individu a l'impression de se perdre ou de s'assujettir, il révèle la fragilité de l'autonomie personnelle et l'ambiguïté jamais totalement surmontée du double. Point n'est besoin cependant d'assimiler automatiquement sa situation à une régression vers la confusion infantile. C'est, sans doute, en fonction des formations mentales, acquises au cours de l'enfance et non par référence à l'enfance elle-même, qu'il convient d'analyser le drame actuel, dans la situation actuelle, où l'individu poursuit cette dialectique nécessaire mais jamais achevée, jamais parfaite, de l'identité dans la dualité.

Si la pathologie du double nous permet de le mieux comprendre, alors la situation des jumeaux identiques nous offre un moyen exceptionnel d'analyse. La pathologie n'est pas ici dans la détérioration d'une image de soi déjà formée, mais dans le processus même de sa formation. Elle est une anomalie de sa genèse. Certes, le jumeau-enfant est bien en contact avec l'adulte. Et l'on peut dire de lui ce que Wallon dit de tout nouveau-né, qu'incapable de rien effectuer par lui-même, il est manipulé par autrui et que « c'est dans les mouvements d'autrui que ses premières attitudes prendront forme ». Bien sûr, son régime parasitaire de nourrisson n'est pas radicalement différent de celui d'un enfant ordinaire. Mais ce qui l'en différencie pourtant, c'est la présence d'un partenaire semblable à lui-même dans la plupart de ses traits physiques, dans la plupart de ses réactions. *C'est la présence d'un double réel qui va s'interposer entre lui et le reste du monde.*

« Un être unique dont on a fait deux êtres (...) comme un œuf coupé avec du crin. » La vieille légende rejoint ici la réalité bien plus étroitement que n'aurait su le rêver l'imagination populaire. Au sens le plus littéral du mot, les jumeaux sont bien le *symbole*, la moitié complémentaire l'un de l'autre. Mais

ils n'ont point à se chercher. Le problème qui se posera ne sera pas pour eux de retrouver l'unité primitive, mais au contraire de la briser pour conquérir chacun l'autonomie de sa personne. Ce processus de libération ne leur appartient pas en propre. Toute enfance est une conquête de l'autonomie sur la symbiose originelle. Mais elle est, pour eux, bien plus difficile et elle risque de n'être jamais aussi complète. Ils se complaisent dans l'unité du couple fraternel. L'image que chacun se crée de lui-même n'est pas contrastée continûment, comme pour l'enfant singulier, à des images totalement étrangères. Ils se réfugient dans le jeu narcissique d'un miroir. Ils tissent un monde à part où les influences extérieures et différenciatrices ne parviennent qu'atténuées, où la confrontation créatrice des deux partenaires va s'opérer, au moins dans les premières années, avec le minimum de heurts.

S'il en est ainsi, les jumeaux peuvent nous éclairer sur la formation du double, de la conscience de soi, par le freinage du processus normal, et les effets de ce freinage sur le développement intellectuel, affectif et social. Nous partons de cette hypothèse que la spécificité de l'homme-jumeau n'est pas une qualité irréductible à la mentalité de l'homme singulier, mais qu'elle en est une déviation.

En conclusion, la situation gémellaire nous offre, qu'on la considère dans sa fonction paralysante de miroir ou dans sa fonction malgré tout différenciatrice du couple, un dispositif naturel d'expérimentation pour étudier la genèse de la personnalité.

Ainsi la Première Partie de cet ouvrage, consacrée à la *spécificité* des jumeaux identiques, peut-elle également s'intituler pour en marquer la portée générale : la conscience ou le double. De même que la Seconde Partie, consacrée à leur *indivision*, pourrait s'intituler : le couple et la personne.

Étant bien entendu, une fois pour toutes, que le couple et le double sont dans un rapport de détermination réciproque, même s'ils sont présentés ici, par le cas extraordinaire des jumeaux identiques, comme l'illustration de deux tendances contradictoires.

PREMIÈRE PARTIE

*LA SPÉCIFICITÉ
DES Jumeaux IDENTIQUES
OU LA PSYCHOLOGIE DU « DOUBLE »*

CHAPITRE II

L'INTELLIGENCE ET L'HÉRÉDITÉ

Nous n'avons pas à considérer ici la question classique de l'hérédité de l'intelligence. Notre recherche concerne uniquement les effets éventuels de la situation gémellaire sur le développement mental. Dans la double intention d'une critique méthodologique de la méthode des jumeaux, et d'une analyse du milieu défini comme structure du couple. En bref, le rythme du développement mental des jumeaux est-il le même que celui des individus singuliers ? Et sinon pourquoi ? Et quels enseignements d'ordre général nous donnerait alors l'examen du couple gémellaire ?

Pourtant, au moment d'utiliser les jumeaux pour une analyse qui s'écarte délibérément des voies habituelles, il est bien difficile de passer sous silence la contribution qu'ils ont apportée, sous l'angle de l'hérédologie, au problème de l'intelligence.

Dans l'histoire de la méthode des jumeaux, comme dans celle de la méthode des tests, l'étude de l'intelligence occupe la première place. Et l'on peut comprendre aisément pourquoi. Raison d'ordre pratique et raison d'ordre technique. Raison d'urgence et raison de relative facilité. La mesure de l'intelligence, ou plus exactement du développement mental, a répondu d'abord aux besoins les plus clairement exprimés des pédagogues, en concordance avec le critère le plus évident et le plus valorisé de la progression scolaire. Cette mesure était la plus importante, elle était aussi — tout au moins dans le domaine de comportements complexes — la plus aisée. Mesurer l'intelligence c'est en effet, du point de vue de la psychotechnique traditionnelle, calculer des efficiences, des rendements. Et la suite des âges fournit une échelle de valeurs psychologiques toute naturelle aux efficiences intellectuelles. Bref, l'intelligence

ainsi définie apparaît comme la qualité psychologique le plus directement quantifiable. Alors que dans le domaine de la maturité affective, par exemple, où l'efficiencia n'intervient guère, on en est encore à s'interroger sur la définition même de cette maturité. Alors que, s'il s'agit de saisir l'intelligence, non dans ses rendements globaux, mais dans la diversité de ses styles, ou dans le mécanisme de sa fonction vraiment créatrice, on en est encore au stade des *a priori* ou des descriptions empiriques.

Mais ce qui est le plus aisément mesurable, parce que donné en termes d'efficiencia ou en termes d'âges de développement, est peut-être aussi ce qui est le plus proche de l'hérédité. De telle sorte que les premiers résultats solides apportés par la psychométrie et notamment par la mesure du développement mental, devaient renforcer la thèse du primat de l'hérédité contre les influences du milieu.

Ainsi la ressemblance psychologique des jumeaux identiques fut établie, tout d'abord, par l'étroite ressemblance de leurs Quotients Intellectuels. Et quand, par la suite, l'usage des tests s'étendit aux divers aspects de l'affectivité et du caractère, il apparut que l'intelligence, définie en termes de Q.I., était bien le secteur le plus fortement déterminé par l'hérédité.

Au début de mes recherches personnelles, quand mon intention principale était d'établir du point de vue de l'hérédité une taxinomie des traits biologiques et psychologiques, je calculai à mon tour, après une multitude d'autres auteurs, les corrélations entre les Q.I. des jumeaux. Et j'obtins pour 45 couples de jumeaux identiques, avec le Binet-Simon, une corrélation de 0,90 ; pour 21 couples de jumeaux non identiques de même sexe, une corrélation de 0,60.

Ces chiffres rééditaient à peu de chose près ceux des autres auteurs. La corrélation entre les Q.I. de jumeaux identiques est de 0,84 d'après Wingfield, de 0,92 d'après Ella Day, de 0,88 d'après Newman et ses collègues ; et pour les jumeaux non identiques de même sexe, respectivement de 0,55, de 0,61 et de 0,63 (1).

(1) WINGFIELD (Alex H.), *Twins and orphans*, 1928 ; DAY ELLA (J.), *The development of language in Twins*, II. *The development of twins : their Resemblances and Differences*, *Child Development*, 1932, pp. 298-316 ; NEWMAN, FREEMAN et HOLZINGER, *Twins*, The University of Chicago Press, 1937.

L'ordre de grandeur est le même. Les légères différences d'un auteur à l'autre peuvent facilement s'expliquer par la différence de sélection des petites populations examinées et par la différence des tests employés.

Pour l'étude des ressemblances intellectuelles, quelques auteurs ont employé, simultanément avec le calcul des corrélations ou exclusivement, le calcul de la différence moyenne de Q.I. ; en faisant valoir que ce calcul de la différence moyenne présente sur les corrélations l'avantage de ne pas faire intervenir les différences de dispersion qui rendent parfois difficilement comparables les corrélations des jumeaux identiques avec celle des jumeaux non identiques et d'autres groupes.

Ici encore, l'accord des auteurs est frappant. La différence moyenne des jumeaux non identiques est toujours à peu près le double de la différence moyenne des jumeaux identiques. Avec le test de Minnesota pré-scolaire, E. Day obtient respectivement pour les deux catégories de jumeaux, les chiffres de 6,83 et 3,46 ; et Newman, avec le test d'Otis, les chiffres de 9,3 et 4,5 (1). Ce que les auteurs traduisent par un aphorisme qui est un modèle d'ambiguïté psychologico-arithmétique, en disant que les jumeaux identiques se ressemblent intellectuellement deux fois plus que les jumeaux non identiques.

La comparaison peut, d'ailleurs, être poursuivie avec d'autres groupes. Tallman établit que la différence moyenne de Q.I. de frères non jumeaux est de 13,2 points, alors qu'elle est de 7 points pour les jumeaux identiques et non identiques mêlés. Les jumeaux, sans distinction de catégories, se ressembleraient donc deux fois plus que les frères ordinaires. Ou encore, pourrait-on dire en sériant tous ces chiffres, les jumeaux dizygotes sont, du point de vue de la ressemblance intellectuelle, à mi-chemin entre les jumeaux monozygotes et les frères ordinaires (2).

Entre jumeaux identiques élevés ensemble et jumeaux identiques élevés séparément, Freeman opère une comparaison d'autant plus précieuse que les cas de séparation sont très rares et difficiles à détecter. Il trouve alors une différence moyenne

(1) NEWMAN, FREEMAN et HOLZINGER, *loc. cit.*, p. 84.

(2) TALLMAN (G. G.), A comparative study of identical and non identical twins with respect to intelligence resemblances, *27th Yearbook of the Nat. Soc. for study of education*, 1928, part I, pp. 82-86.

de 5,9 pour les jumeaux identiques élevés ensemble et de 9,9 pour les jumeaux identiques élevés séparément, qu'il confronte au même chiffre de 9,9 pour les jumeaux non identiques élevés ensemble. Ce qui le conduit à conclure que la non-identité de milieu et la non-identité du patrimoine héréditaire ont la même importance pour la différenciation intellectuelle. En d'autres termes : ce que l'hérédité peut faire, le milieu le peut également (1).

Dans cette perspective de confrontation des apports de l'hérédité et du milieu, la statistique permet d'ailleurs une analyse plus fine. Le travail d'élaboration statistique le plus sérieux que je connaisse en ce domaine est celui que Shuttleworth a consacré aux matériaux réunis par Holzinger (jumeaux élevés ensemble et élevés séparément), par Alice Leahy et Barbara Burks (ressemblance entre parents et enfants adoptifs) (2).

L'analyse des variances le conduit à conclure que les différences individuelles d'intelligence chez les enfants considérés sont dues à quatre groupes de facteurs dans les proportions suivantes :

- 64 % aux facteurs héréditaires ;
- 16 % aux différences de milieu entre les familles ;
- 3 % aux différences éducatives entre enfants d'une même famille ;
- 17 % aux facteurs mixtes hérédité-milieu (facteurs dus à une certaine détermination du milieu par l'hérédité : une famille avec un bon équipement héréditaire, par exemple, constitue en général un bon milieu).

Cette formule de Shuttleworth affine, autant qu'elle peut l'être par la méthode classique des jumeaux, l'appréciation des facteurs qui interviennent dans l'expression des différences d'intelligence. Elle a le mérite de mettre en évidence, d'une part, les diversités de milieu au sein d'une même unité familiale ; d'autre part, par cette notion de facteurs mixtes (*joint heredity-*

(1) FREEMAN, *Report 4th Conf. Child Development*, Chicago, 1933.

(2) SHUTTLEWORTH (F. K.), *The Nature versus Nurture Problem*, *J. Educ. Psych.*, 1935, pp. 561-578, 655-681.

environment factors), l'interaction de l'hérédité et du milieu, l'impossibilité de les séparer réellement et radicalement l'un de l'autre.

Cependant, avec l'illustration précise de ces pourcentages, l'occasion nous est donnée ici de répéter ce qui a déjà été souligné au début de cet ouvrage.

Ces pourcentages ne valent, en toute rigueur, que pour les populations sur lesquelles ils ont été calculés. Et de quelles populations s'agit-il ? De populations assez étroitement homogènes, appartenant à un même pays, à une même sphère de culture. Supposons que les individus comparés appartiennent à des groupes de civilisation très différents, ou même tout simplement à des classes sociales qui bénéficient très inégalement de la culture. Les différences d'intelligence constatées ne seraient plus imputables pour 64 % à l'hérédité et pour 16 % aux différences des milieux familiaux. Henri Piéron écrit, dans le chapitre initial de la *Psychologie différentielle*, qu'on peut attribuer *grosso modo* aux différences de milieu une responsabilité d'un cinquième dans la variance mais, prend-il la peine de préciser, « dans la marge de petites différences de milieux familiaux d'un même pays » (1). On imagine fort bien que ce rapport de 4 à 1 puisse être inversé au bénéfice des influences du milieu, quand il s'agit d'expliquer les variations individuelles d'intelligence pour des individus de statuts sociaux très différents. Or, il est à craindre que, pour expliquer leurs différences intellectuelles, on soit tenté d'appliquer à ces individus de statuts différents la formule calculée sur des individus de statuts très semblables. Et l'erreur serait d'autant plus regrettable que le problème de la hiérarchie héréditaire est posé dans toute son acuité, avec le maximum d'incidences d'ordre moral, quand il s'agit justement de comparer des individus ou des groupes humains de niveau social et culturel très différents.

De toute façon, répétons-le, le calcul des parts relatives de l'hérédité et du milieu dans l'expression des variations individuelles n'a pas de signification théorique générale. Il permet, tout au plus, pour une population donnée, d'établir une classification hérédologique des capacités et des traits psychiques en admettant, bien entendu, qu'on dispose d'instruments assez

(1) PIÉRON (H.), *La psychologie différentielle*, P.U.F., 1949, p. 11.

discriminatifs et assez fidèles pour mesurer ces capacités et ces traits.

Dépourvu de signification générale, le calcul des parts relatives est également dépourvu de signification individuelle. Les 64 % et les 16 %, trouvés par Shuttleworth, représentent les parts relatives de l'hérédité et du milieu dans la variance de populations prises comme un tout. Ils sont une « vérité de moyenne », établie sur la moyenne des différences de milieu entre les familles considérées. Mais pour chaque enfant, comparé à chacun des autres enfants, le calcul s'il était possible donnerait des chiffres extrêmement variables autour de cette moyenne.

Dans des buts pratiques tout autant que théoriques, buts d'orientation scolaire et professionnelle, de nombreux psychologues ont cherché à réduire ou éliminer les différences dues au milieu. Réservant le nom d'aptitude à la base héréditaire et le nom de capacité aux performances effectives de l'individu, Henri Piéron considère que dans les conditions habituelles d'examen où les différences de milieu sont minimales, la hiérarchie des capacités nous renseigne avec assez d'exactitude sur la hiérarchie des aptitudes, directement inaccessibles (1). Cette règle, d'un parallélisme pratiquement satisfaisant entre la hiérarchie des capacités et celle des aptitudes, suppose donc que les différences de milieu soient négligeables. On peut douter que cette condition soit remplie quand on constate que dans les cas les plus favorables, pour les jumeaux identiques élevés dans un milieu aussi semblable qu'il puisse être, la corrélation des capacités intellectuelles oscille entre 0,80 et 0,90 : c'est dire qu'un pourcentage non négligeable de jumeaux ne se classent pas dans la hiérarchie des capacités au rang qu'ils devraient avoir selon leur aptitude.

Le problème est d'une importance pratique considérable : il ne s'agit plus, comme tout à l'heure, d'un *classement des capacités* en fonction de l'importance relative des facteurs héréditaires, de leur poids d'hérédité ; il s'agit ici d'un *classement des individus* en fonction d'une capacité, plus exactement en fonction de la puissance d'hérédité que la capacité exprime indirectement.

Une mesure parfaite de l'aptitude-intelligence exigerait

(1) *Loc. cit.*, p. 21.

évidemment qu'on pût dégager l'intelligence de ce qui n'est pas elle, toute conduite cognitive étant toujours plus ou moins complexe, qu'on pût d'autre part distinguer dans l'intelligence ce qui est aptitude de ce qui est influence du milieu. Il y a là, en effet, deux problèmes bien distincts et s'ils sont souvent confondus ou réduits à un seul, c'est qu'on postule plus ou moins explicitement que l'intelligence en ce qu'elle a d'essentiel est héréditaire. De telle sorte, qu'en dégageant l'intelligence de ce qui n'est pas elle, on la dégagerait en même temps de tout ce qui est influence du milieu.

A vrai dire cependant, la recherche d'activités intellectuelles *indépendantes du milieu* et la recherche d'un facteur cognitif *indépendant des diverses activités intellectuelles*, indépendant parce que commun à toutes ces activités, furent conduites séparément.

La première de ces recherches fut essentiellement empirique, tout comme la construction du test de Binet-Simon par rapport auquel elle se définit. On s'était très vite aperçu que le Binet-Simon, valable à Paris, ne l'était même plus à Bruxelles et on en avait rapidement conclu que sa non-universalité tenait à son caractère verbal. On en déduisait du même coup qu'en construisant des tests non verbaux, on atteindrait plus sûrement l'intelligence, indépendante de la culture, *free-culture*, en quelque sorte l'intelligence à l'état pur. Les fameux Labyrinthes, nés de la déception que Porteus avait ressentie en utilisant la première version américaine du Binet-Simon, illustrent bien la genèse des tests non verbaux. Mais l'étiquette « non verbal » était purement négative et en multipliant les tests ainsi caractérisés, on eut bien vite le sentiment que, positivement, ces divers tests mesuraient des fonctions mentales différentes. Il apparut que la corrélation entre tests non verbaux (Labyrinthes de Porteus et cubes de Kohs, par exemple) était souvent moins forte que la corrélation entre tel test non verbal (cubes de Kohs, notamment) et le Binet-Simon.

Comme devait le dire R. B. Cattell, longtemps plus tard, en échappant au Binet-Simon pour passer aux tests non verbaux, on sautait « de la poêle à frire dans le feu » (1). Très

(1) CATTELL (R. B.), A culture-free intelligence test, *The J. of Educ. Psych.*, vol. XXXI, mars 1940, pp. 161-179.

rapidement, en tout cas, il devint évident que la suppression du langage dans les tests ne permettait pas de mieux atteindre l'intelligence. Qu'en procédant ainsi, de façon étroitement négative et sans critique systématique des moyens employés, on n'avait pas découvert l'intelligence à l'état pur, mais une diversité d'intelligences, relatives chacune à l'instrument employé et dont il était difficile de dire exactement ce qu'elles signifiaient, malgré les efforts considérables de validation tentés après coup.

L'autre recherche, concernant la fonction fondamentale de toute activité intellectuelle fut entreprise au pays de Galton, dans le même temps où Binet construisait son échelle d'intelligence. L'empirisme de Binet et des psychologues américains, qui allaient le suivre, est complètement étranger à l'esprit de Spearman qui fut l'initiateur de cette recherche. Spearman ne cherche pas à établir des tests d'intelligence pour répondre immédiatement aux besoins de la pratique. Dénonçant le verbiage de toutes les doctrines et l'ambiguïté de tous les tests, recherchant aussi dans le mélange disparate des épreuves de Binet le secret d'efficacité qui devait échapper à son auteur lui-même, Spearman soumet les activités intellectuelles à une analyse mathématique qu'il poursuivra pendant plus de quarante ans.

Mais, dès 1904, l'essentiel de ses résultats est énoncé : « Toutes les branches de l'activité intellectuelle ont en commun une fonction fondamentale (ou un groupe de fonctions), tandis que les autres fonctions (ou éléments spécifiques) semblent être complètement différentes d'un cas à l'autre (1). » Ainsi naît le fameux théorème mathématique des deux facteurs : l'évaluation individuelle de chaque aptitude (*ability*) mentale peut, sous une certaine condition (2), être divisée en deux parties indépendantes : « La première partie est appelée le *facteur général* et représentée par la lettre *g* ; on l'a dénommée ainsi parce que, tout en variant librement d'un individu à l'autre, elle reste la même pour un individu déterminé, en ce qui concerne toutes ses aptitudes en corrélation. La seconde partie est appelée le *facteur spécifique* et désignée par la lettre *s*. Elle ne varie pas

(1) SPEARMAN, *Amer. J. Psych.*, XV, 1904, p. 202.

(2) Cette condition unique est que l'équation tétrade $(r_{ap} \times r_{bq}) - (r_{aq} \times r_{bp}) = 0$, soit vérifiée pour tous les termes de la table de corrélations considérée.

seulement d'un individu à l'autre, mais aussi d'une aptitude à l'autre chez le même individu (1). »

Si, dans la pratique, les tests d'intelligence générale ou de niveau global, à la manière du Binet-Simon, conduisent à des résultats à peu près acceptables, ce n'est pas, nous dit Spearman, qu'ils obtiennent une *moyenne* des caractéristiques mentales. Cette moyenne est impossible à réaliser. Et d'ailleurs, l'idée d'une telle moyenne n'est venue à Binet qu'après coup.

L'efficacité des tests composés d'un mélange d'épreuves diverses provient simplement du fait que, pour indiquer la valeur du *g*, que possède un individu, « deux tests quelconques sont équivalents à la seule condition que leurs corrélations avec *g* atteignent la même valeur » (2). C'est le théorème de l'indifférence de l'indicateur, corollaire de l'universalité de *g*. On peut en conclure, dit Spearman, que si la condition de corrélations est remplie, les niaiseries les plus ridicules, les tests d'apparence la plus grotesque mesureront le même *g* que « les plus hauts exercices de logique et les plus belles envolées d'imagination ».

Que signifie donc psychologiquement ce *g* ? Est-il vraiment synonyme d'intelligence ?

La réponse de Spearman est, sinon convaincante, du moins parfaitement précise, mais la façon de penser qu'elle implique est trop contraire aux habitudes pour être facilement comprise. De sorte que ce sont peut-être les plus substantialistes des psychologues, les plus fortement ancrés à leur insu dans la sempiternelle psychologie des facultés qui, incapables de comprendre la notion de facteur, lui reprochent d'être une « substance ».

Pour Spearman, le *g* n'est pas synonyme d'intelligence pour cette première raison, dit-il malicieusement, que le mot d'intelligence n'a jamais été défini de façon satisfaisante, mais aussi pour une raison bien plus simple : c'est un facteur d'activité mentale et non pas une activité mentale dans sa concrétude. Le facteur *g* est extrait, abstrait des opérations mentales, mais il n'est pas lui-même l'abstraction. L'activité d'abstraction (si c'est ainsi qu'on peut définir le mieux

(1) SPEARMAN, *The Abilities of Man*, 1932, p. 75.

(2) *Loc. cit.*, p. 197.

l'intelligence humaine) est — elle — une opération complète et complexe ; elle fait intervenir, en plus des facteurs cognitifs, des facteurs affectifs et surtout des facteurs d'action, de volonté.

N'est-ce point dire, assez nettement, qu'un facteur du psychisme (que ce soit *g* ou tout autre facteur) n'est pas une réalité psychologique, qu'il n'en est même pas une fraction, car la fraction d'une réalité est encore une réalité. La notion de facteur, s'il possède une quelconque réalité matérielle, nous renvoie à un autre plan du réel. C'est une remarque sur laquelle nous avons fortement insisté en une autre occasion : quand nous avons dit qu'on pouvait parler de facteurs d'hérédité *en* psychologie et non pas d'hérédité psychologique.

Et ce n'est pas par hasard que Spearman soit amené à imaginer un schéma physiologique pour expliquer en dernière instance son facteur *g*, en même temps que tous les autres facteurs généraux ou spécifiques, qu'il croit avoir découverts par analyse mathématique.

Le *g* est l'énergie mentale qui proviendrait de l'écorce cérébrale tout entière. Cependant une énergie, qu'elle soit physique ou mentale, ne peut pas agir dans le vide : son action nécessite l'intermédiaire de machines. Or, « puisque les différentes productions mentales doivent nécessairement dépendre (en grande partie du moins) de différents systèmes de neurones, ceux-ci constitueraient donc les machines ». Ainsi, les facteurs spécifiques correspondraient à ces machines, à ces « structures cérébrales dans lesquelles ladite énergie pourrait alternativement opérer ».

Spearman sait fort bien que ce n'est là qu'une hypothèse dont la seule valeur peut-être est d'harmoniser en un système cohérent l'ensemble de ses facteurs : de supposer un substrat matériel aux résultats de ses calculs.

Mais malgré tout son scepticisme et sa prudence, il a besoin d'y croire beaucoup plus qu'à un artifice commode d'illustration : il y a, dit-il, des raisons d'espérer qu'une énergie générale sera découverte tôt ou tard dans le système nerveux, spécialement dans l'écorce cérébrale.

Cela ne revient pas seulement à dire, je crois, que l'intelligence dépend des qualités du système nerveux central. Ce qui serait bien inutile, parce que trop évident. L'explication pro-

posée veut établir des rapports précis entre structures cérébrales et facteurs de comportement. Démarche dangereuse, mais somme toute légitime. Dangereuse dans la mesure où le psychologue attribue ultérieurement à la physiologie le langage qu'il a lui-même tenu. Légitime en tant qu'elle garde une intention purement heuristique.

Quand Piaget, examinant les travaux de Mac Culloch et de Pitts, s'interroge sur la correspondance possible entre le système des connexions neuroniques et le système d'équilibre des opérations formelles, quand il envisage que l'un des systèmes puisse traduire l'autre en un langage qui lui est isomorphe, c'est le même idéal explicatif qu'il poursuit, et sans doute en un sens beaucoup plus audacieusement que Spearman (1).

L'explication physiologique de Spearman ne se situe pas à un niveau où l'on puisse parler de correspondance avec le psychisme, puisqu'il ne s'agit que de facteurs et non de conduites réelles. Avec Piaget, il s'agit d'opérations complètes, de systèmes et non de facteurs. De systèmes qui se transforment de stade en stade, et non de cette énergie nerveuse qui ne fait qu'augmenter au cours de l'enfance. Encore faudrait-il y regarder de plus près avant d'opposer radicalement Piaget à Spearman. L'opération mentale n'est pas tout l'acte intellectuel. Elle n'en est que la structure, alors que l'affectivité en représente l'énergétique. « Ce qui ne signifie pas, précise Piaget, que l'affectivité soit déterminée par l'intellect ni l'inverse, mais que tous deux sont indissociablement unis », dans toute conduite (2).

En conséquence de tout cela, si les structures opératoires sont isomorphes aux structures nerveuses ou si, comme le suppose Spearman, le facteur g correspond à l'énergie du cortex cérébral, faut-il conclure que la mesure du g ou le calcul du niveau opératoire nous livrerait une appréciation enfin exacte de l'intelligence d'un individu, l'intelligence dans sa pureté héréditaire ?

Piaget est ici beaucoup plus réservé que Spearman. D'ailleurs, le terme d'hérédité n'appartient pas à sa terminologie. Tout comme Wallon, il parle de maturation du système nerveux

(1) INHELDER (B.) et PIAGET (J.), *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, P.U.F., Paris, 1955, p. 299. Voir aussi l'intervention de PIAGET, p. 74, dans l'ouvrage collectif, *Le problème des stades en psychologie de l'enfant*, P.U.F., Paris, 1956.

(2) *Dè la logique de l'enfant...*, p. 310.

comme d'un facteur qui fixe un seuil et une limite aux influences du milieu, mais sans jamais se demander quelles sont les limites, les déterminations héréditaires de la maturation elle-même. Ce n'est pas là son problème. Mais il a toujours répondu très nettement et affirmativement à la question de savoir si les influences du milieu interviennent dans l'apparition des stades d'intelligence. Une de ses interventions au Congrès de Genève, de 1955, est à cet égard bien significative. Au cours de la discussion, j'avais soutenu que le facteur milieu intervient pour déterminer non seulement l'âge d'apparition des stades de développement, mais dans certains cas leur existence même (1). Et, entre autres exemples, j'avais cité le stade des opérations formelles, de la pensée hypothético-déductive, qui n'apparaît certainement pas chez tous les adolescents, parce qu'elle requiert un apprentissage, des exercices intellectuels dont tous ne bénéficient pas. Jean Piaget approuva totalement, et, avec une concision remarquable, il résuma les idées longuement développées dans l'ouvrage auquel j'avais fait allusion : « *Ce système (des opérations formelles) dépend du milieu social, à preuve qu'il n'existe même pas chez l'adulte dans de nombreuses sociétés dites primitives, et que même chez les Grecs, qui ont sans doute découvert l'emploi d'un tel système, cet emploi demeurerait réservé à une élite* (2). » Et il est amené alors à proposer deux interprétations. Un tel système intellectuel est prévu dans le système nerveux et pourrait fonctionner à tout âge si les conditions du milieu social le permettaient. Cette interprétation est invraisemblable. Un tel système ne peut fonctionner à tout âge, parce que les conditions de maturation doivent d'abord être réalisées. C'est l'interprétation hautement vraisemblable. Mais en quoi consiste exactement cette maturation ? Qu'est-ce qui se passe ? Y a-t-il des âges de myélinisation, de cytodendrogenèse ? La réponse est, très prudemment : nous n'en savons rien.

Si les rapports entre physiologie et psychologie sont encore si mal connus, ne serait-il pas vain de vouloir définir une liaison plus indirecte encore entre l'hérédité et l'intelligence ? Piaget, en tout cas, ne s'y aventure pas.

(1) *Le problème des stades...*, p. 70.

(2) *Le problème des stades...*, p. 73.

Spearman est un peu moins prudent et d'ailleurs le substrat physiologique qu'il se donne en hypothèse est bien plus simple, et, en un sens, plus fondamental. C'est l'énergie du cortex cérébral et non ses structures, une énergie qui se révèle comme facteur g dans toute activité mentale (théorie de l'indifférence des indicateurs), alors que les opérations mentales dont parle Piaget sont des systèmes d'équilibre réalisés dans les conditions d'un certain milieu physique et social.

Dans son chapitre : « Hérité et Sexe » des *Aptitudes de l'homme*, Spearman arrive donc à cette conclusion que « l'influence de l'instruction sur les différences individuelles est prépondérante en ce qui concerne s (les facteurs spécifiques), mais qu'elle est très petite en ce qui concerne g ». Conclusion présentée seulement comme « la plus raisonnable » et qui apparaît, en effet, dans l'œuvre de Spearman, bien plus comme le fruit d'un raisonnement, d'une spéculation sur la nature supposée de g que le résultat d'expériences décisives.

Spearman fait d'ailleurs remarquer que, pratiquement, il est bien difficile d'obtenir une opération purement éductive. Et qu'en outre, un même test peut être résolu selon les sujets, par des moyens différents avec intervention ou non du facteur g (1).

Cette remarque, faite rapidement en bas de page, cette réserve d'ordre « pratique » ne manque cependant pas d'intérêt, même sur le plan théorique. En dépit de l'indifférence des indicateurs, elle pose enfin le problème de la complexité des véritables opérations intellectuelles et de la diversité de ces opérations en fonction de l'attitude et notamment de l'âge des sujets.

Il est assez extraordinaire, en effet, mais fort compréhensible, en somme, quand on considère tout leur effort consacré à l'extraction mathématique des facteurs, de constater à quel point Spearman et ses élèves ont négligé l'analyse psychologique des comportements réels et les ressources de l'analyse génétique. Rien ou presque rien, dans leurs œuvres, sur l'évolution intellectuelle des enfants.

La tentative de R. B. Cattell, pour établir, sur la base du facteur g un test de développement indépendant de toute culture est d'autant plus intéressante. Sa position est nette,

(1) *Loc. cit.*, p. 392, en note.

voire agressive. Il dénonce le scepticisme, la peur panique, la sottise des psychologues qui se refusent à chercher l'intelligence à l'état pur (1). Sa critique commence par l'analyse du Q.I. obtenu avec les tests classiques. Il s'agit, dit-il, d'un Q.I. apparent où nous devons démêler : un Q.I. réel, un facteur spécial de connaissance, la fluctuation fonctionnelle de l'intelligence individuelle, l'erreur expérimentale de la mesure, un facteur de sophistication, dû à la plus ou moins grande habitude des tests chez le sujet testé. Et quant aux facteurs d'hérédité et d'éducation qui différencient les individus, selon leur race et leur situation sociale, il ne faut pas accepter qu'ils restent à jamais inconnus. La mesure de l'intelligence *free-culture* n'est pas chimérique. Il suffirait de déterminer « la plus grande connaissance générale » et sur cette base de construire des tests de facteur *g*. Par « plus grande connaissance générale », R. B. Cattell désigne le terrain de connaissance commune à tous les hommes, quel que soit leur mode de vie.

Le test ainsi défini a été construit, mais depuis plus de 15 ans qu'il est utilisé, il n'a jamais conduit, que je sache, aux expériences cruciales promises par son auteur. En fin de compte le scepticisme dénoncé avec tant de vigueur par Cattell serait-il donc justifié ?



Ainsi les explorations conduites par la méthode des jumeaux, d'une part ; et par la méthode la plus rigoureuse d'analyse mathématique, d'autre part, n'ont pas donné une réponse claire et nette à la question simple qui était posée.

Ce n'est pas dire qu'elles se soldent par un échec. La méthode des jumeaux nous a donné une taxinomie hérédologique où l'intelligence se classe dans les premiers rangs, toute proche des caractères somatiques comme la taille et le poids. L'analyse factorielle a su dégager des diverses activités mentales un facteur général dont on peut supposer qu'il dépend étroitement des conditions cérébrales. La science ne s'est-elle pas bornée ici à confirmer et à préciser ce que le bon sens nous permettait de deviner ? Ce qui n'est déjà pas négligeable. Mais si notre

(1) CATTELL (R. B.), A culture-free intelligence test, *The J. of Educ. Psych.*, vol. XXXI, mars 1940, 161-179.

but était de connaître les rapports exacts de l'hérédité et du milieu, et d'apprécier exactement ces rapports dans le comportement réel de *l'individu*, alors il semble bien que nous en soyons toujours aussi éloignés.

Sans doute Spearman a-t-il raison quand il écrit : « ... il faut vraiment du courage pour se lancer à la recherche des confirmations quantitatives de toutes les subtilités de la biologie ultra-scientifique basée sur la redécouverte des lois de Mendel, car ici interviennent les complications inextricables des gamètes semblables ou dissemblables, des hérédités associées ou alternatives, des hétérozygotes et des homozygotes, des allomorphes simples ou composés, de la dominance et de la récession, de la mixo-variation et de l'idio-variation (1). »

Et c'est peut-être, tout compte fait, un courage mal employé. Mal employé, parce que les problèmes de la psychologie n'ont pas leur solution intégrale sur le plan de cette biologie que Spearman qualifie avec humour d'ultra-scientifique. Parce que, comme le dit fort bien Piaget, entre le système nerveux de l'individu et la société qui l'influence, il y a l'activité individuelle, c'est-à-dire l'ensemble des expériences par lesquelles l'individu s'adapte simultanément au monde physique et humain (2).

(1) *The abilities of man*, p. 384.

(2) *De la logique de l'enfant...*, p. 301.

CHAPITRE III

LE PROBLÈME DE L'INFÉRIORITÉ INTELLECTUELLE DES JUMENTS

De l'existence des facteurs d'hérédité on peut déduire, avant toute expérience, que les juments identiques se ressemblent intellectuellement beaucoup plus que des frères ordinaires, mais non pas qu'ils sont inférieurs à la moyenne. A moins d'admettre à titre d'hypothèse supplémentaire que la jumentalité est, elle-même, un facteur héréditaire lié à la déficience mentale. Mais c'est une hypothèse que la quasi-totalité des auteurs rejettent, sans doute, pour les raisons que nous avons déjà essayé d'analyser. Il n'est pas agréable d'admettre, à moins qu'un intérêt d'ordre théorique ou pratique ne nous y incline, qu'une catégorie d'êtres humains est biologiquement inférieure. Et ici l'intérêt théorique loin d'y incliner, s'y oppose. Admettre une spécificité intellectuelle des juments, et notamment d'origine héréditaire, reviendrait à nier la légitimité des comparaisons directes que suppose la méthode des juments.

L'idée d'une infériorité intellectuelle des juments affleure cependant en quelques travaux, mais c'est alors, en général, pour être écartée aussitôt que formulée, comme un préjugé qui ne vaut même pas la peine d'être réfuté. « Est-il vrai que l'intelligence des juments est faible, comme on le dit ? », s'interroge Maria Schiller au début de son étude sur la population scolaire de Stuttgart (1). Mais quel est ce « on dit » ? L'opinion populaire ? L'aveu qu'on découvre sous l'argumentation contraire, et trop rapide, des psychologues ?

En fait, il est rare que le problème soit abordé directement pour lui-même. C'est en marge des recherches classiques sur l'hérédité de l'intelligence qu'il apparaît quelquefois. Et c'est

(1) SCHILLER (Maria), Zwillingsprobleme, dargestellt auf Grund von Untersuchungen an Stuttgarter Zwillingen, *Ztschr. f. menschl. Vererb.*, 20, 1937, 284-337.

ainsi, d'ailleurs, qu'il m'est apparu dans l'enchaînement de mes recherches personnelles. J'étais occupé à calculer les corrélations intra-couples des Q.I., quand je fus frappé par la faiblesse relative du Q.I. moyen de ma population gémellaire. Je disposais alors des Binet-Simon de 92 couples de jumeaux, dont les âges s'échelonnaient entre 5 et 10 ans. Le Q.I. moyen était de 90 pour la totalité de cette population, de 94 pour les jumeaux de sexes différents, de 89 pour les jumeaux de même sexe (mes effectifs étaient trop limités et mes diagnostics d'identité trop souvent incertains pour qu'il me soit possible de comparer les jumeaux monozygotes aux jumeaux dizygotes).

Je repris alors, dans la population infantine (de 1 à 4 ans) examinée par ma collaboratrice Irène Lézine, les résultats donnés aux baby-tests par 14 couples de jumeaux identiques : la moyenne des Q.I. était de 88.

Je supposai qu'un tel fait avait déjà dû être signalé et j'entrepris de le rechercher dans toute la littérature sur la psychologie des jumeaux accumulée au cours d'un demi-siècle. En fin de compte, je trouvai fort peu de chose, aucun chiffre décisif, mais à vrai dire assez de réticences pour me convaincre qu'il y ait là un problème digne de retenir l'attention.

Dans un seul domaine, celui de la débilité proprement dite, les affirmations sont nettes, mais la démarche incertaine. Gudden en 1934, et Ida Frischeisen-Köhler en 1936, ont recherché le pourcentage de naissances gémellaires dans les familles des enfants fréquentant les écoles spéciales pour arriérés mentaux, le premier à Monaco, la seconde dans la banlieue de Berlin (1). Leurs constatations sont à peu près concordantes : dans ces familles de débiles, Gudden trouve une naissance gémellaire pour 67 accouchements et Frischeisen-Köhler une naissance gémellaire pour 52 accouchements. Ce qui est nettement plus élevé que la fréquence habituelle (environ une naissance gémellaire pour 85 accouchements).

Mais les interprétations de nos deux auteurs sont divergentes et restent, d'ailleurs, fort peu convaincantes. Dans les deux enquêtes, il apparaît que les familles considérées appartiennent en majorité à la classe ouvrière. Gudden en tire la

(1) GUDDEN (Hans), *Arch. Ras. u. Ges. Biol.*, 28, 1934, cité par IDA FRISCHEISEN-KÖHLER ; FRISCHEISEN-KÖHLER (Ida), *Zwillinge in den Familien von Hilfsschülern. Ztschr. f. mensch. Vererb.*, 20, 1936, 1-8.

conclusion que la fréquence de l'arriération mentale est due aux conditions défavorables du milieu, et que la fréquence de la gémellité est due à une polynativité qui s'amorce très tôt, les femmes du milieu ouvrier se mariant plus jeunes que les autres.

Cette dernière explication ne vaut pas puisque, comme nous le savons maintenant, la gémellité n'est déterminée d'aucune façon par le nombre des grossesses antérieures (1).

Frischeisen-Köhler avance des hypothèses diamétralement opposées. Elle déclare que, si la gémellité est plus fréquente, c'est que les femmes des milieux populaires ont des grossesses à un âge plus avancé. Mais cet argument de fait n'est pas mieux étayé que l'argument inverse de Gudden. Quant à l'incidence de l'arriération mentale, dit-elle, elle est due non au milieu, mais à un facteur d'hérédité. A preuve que dans l'anamnèse des 32 familles considérées, on a pu en dénombrer 26 où le déficit mental était patent, non seulement chez les jumeaux, mais chez d'autres membres de la famille. Mais les critères d'arriération sont, dans ces anamnèses, trop incertains, et les effectifs sont bien trop faibles pour entraîner la conviction.

Une autre explication bien plus plausible, que Frischeisen-Köhler indique sans la retenir, est que si la déficience mentale apparaît plus fréquemment dans les naissances gémellaires — et sur la base de mes observations personnelles j'ai tendance à croire qu'elle est vraiment plus fréquente — cela est dû à des lésions cérébrales, aux traumatismes subis plus fréquemment *in utero*, plus souvent encore à la naissance et même dans les premières semaines d'une vie prématurée (2).

De toute façon, ce n'est pas sur la considération des cas de débilité, cas exceptionnels tant par leur rareté que par leur caractère pathologique, qu'on peut répondre à la question d'une éventuelle infériorité intellectuelle des jumeaux. Seul un examen de la distribution des cotes d'intelligence pour une large population gémellaire serait valable. L'extrémité inférieure de cette distribution que constituent les cas de débilité,

(1) T. I, chap. V.

(2) Au cours de ses recherches effectuées sur la population des classes spéciales d'Allemagne du Sud, A. Juda trouve la proportion d'un jumeau sur 37 élèves débiles mentaux, alors que dans la population générale on ne compte qu'un jumeau sur 70 individus. L'auteur s'interdit, cependant, d'en tirer la conclusion d'une liaison certaine entre gémellité et débilité, *Zur Aetiologie des Schwachsinn, Neue Untersuchungen an Hilfsschulzwillingen, Zbl. ges. Neurol. Psychiatr.*, 165, 1939, 90-97.

et sans qu'on sache d'ailleurs vraiment l'importance de cette extrémité dans la distribution totale, ne signifie rien (1).

L'extrémité supérieure, en admettant qu'on puisse la connaître, aurait-elle valeur de démonstration ?

En dépouillant le *Who's who in America* et les *Leaders in Education*, un auteur anglais, E. S. Dexter, établit qu'un jumeau a 15 fois moins de chances de devenir célèbre qu'un non-jumeau (2). La proportion est, en effet, d'un seul jumeau sur 1 048 célébrités, alors que dans la population générale on compte un jumeau pour 70 personnes environ. La différence est, certes, très fortement significative du point de vue statistique. Mais, psychologiquement, de quoi est-elle significative ? Il est bien évident que l'intelligence n'est pas seule en jeu dans la naissance d'une célébrité.

Si l'on considère maintenant les chiffres des auteurs qui ont examiné et comparé des populations globales de jumeaux et de non-jumeaux, on constate que le Q.I. moyen des populations gémellaires est toujours légèrement inférieur à celui des populations ordinaires.

C'est, semble-t-il, en 1924 seulement, qu'un psychologue, Curtis Merriman, eut l'idée de mesurer sur un assez large groupe le niveau mental des jumeaux (3). Mais il est probable que l'hypothèse qu'il désirait vérifier n'était pas l'infériorité intellectuelle des jumeaux. Pour une population de 105 couples, il trouve un Q.I. moyen de 96 ; il l'interprète comme étant sans doute un effet de sélection.

Les auteurs qui viennent ensuite, Alex Wingfield, Lauterbach, Freeman et Newman, Ella Day, Stocks et Karn, aboutissent à peu près aux mêmes résultats et concluent avec la même prudence (4).

(1) Pour apprécier la signification des cas de débilité dans les populations gémellaires, il faudrait d'ailleurs distinguer entre débilités exogènes et débilités endogènes (ou héréditaires).

(2) DEXTER (E. S.), *Twins in Who's who in America*, *Sch. and. Soc.*, 1943, 57, 219-220.

(3) MERRIMAN (Curtis), *The intellectual development of twins*, *Psychol. Monogr.*, 1924, 33, n° 5, 1-58.

(4) WINGFIELD (Alex H.), *Twins and Orphans : the inheritance of intelligence*, Londres, 1928, 127 p. ; LAUTERBACH (C. E.), *Studies in twin resemblance*, *Genetics*, 1925, 10, 525-568 ; FREEMAN (F. N.), Travail inédit, 1932, cité par DAY ; DAY (Ella J.), *The development of language in twins*, II : *Child Development*, 1932, 3 298-316 ; STOCKS (P.), et KARN (M.), *A biometric investigation of twins and their brothers and sisters*, *Ann. of Eugen.*, 1933, 5, 1-55.

Les démarches d'Ella Day caractérisent bien l'attitude de la plupart de ces auteurs. C'est en marge de préoccupations d'un autre ordre, à propos de sa recherche sur le langage, qu'elle découvre, et comme par hasard, l'indication d'une infériorité intellectuelle des jumeaux, plus marquée d'ailleurs chez les jumeaux dizygotes que chez les jumeaux monozygotes. La différence entre le Q.I. moyen de ses 61 jumeaux (âgés de 2 à 5 ans) et le Q.I. moyen d'un groupe contrôle de non-jumeaux est de 10 points. Elle doute cependant de la signification de cette différence. Par acquit de conscience, elle reprend les données de Merriman, Wingfield, Freeman, Lauterbach. Ainsi, pour un total de 568 paires de jumeaux, elle obtient un Q.I. moyen de 96. Mais elle ne parvient pas à s'expliquer un tel résultat et d'ailleurs elle n'en a que faire. Il gêne plutôt, comme nous le verrons tout à l'heure au chapitre du langage, l'argumentation qu'elle développe pour sa recherche principale.

Le défaut de la plupart de ces comparaisons est, en effet, d'avoir été faites fortuitement, c'est-à-dire sans que les conditions parfaites de comparabilité eussent été préalablement réunies. Et de porter, en général, sur de trop faibles effectifs. La prudence était donc de règle. On peut seulement s'étonner que la curiosité n'ait pas incité les auteurs à aller plus loin. C'est de toute évidence que la vérité entrevue ne correspondait ni à leurs intérêts, ni à leurs conceptions et qu'en conséquence ils ne pouvaient y croire.

Incapable de réunir par moi-même, en un temps relativement bref, une très large population où l'échantillon de jumeaux soit homogène à l'échantillon de non-jumeaux auquel on le compare, je l'ai recherchée dans la littérature consacrée à la psycho-technique de l'intelligence et l'ai trouvée enfin dans une enquête publiée en novembre 1934, par Ruth Byrns (1).

Cette enquête avait pour but d'étudier, au moyen du test Hemmon-Nelson, le développement mental de la population de plusieurs high schools. Le test fut appliqué à 60 000 écoliers, parmi lesquels se trouvaient 188 paires de jumeaux. Ici encore, la comparaison était fortuite et la question de savoir si l'ensemble des jumeaux avait la même moyenne d'intelligence que leurs condisciples n'était pas posée à l'origine de l'enquête,

(1) BYRNS (R.), The mental ability of twins, *Sch. and. Soc.*, 40, 1934, pp. 671-77.

ni résolue en conclusion. Les résultats sont donnés en points, non en Q.I. En reprenant les matériaux publiés par l'auteur dans son article, je constate une valeur médiane de 39 points pour les jumeaux de même sexe, de 47 points pour les jumeaux de sexes différents ; la valeur médiane était de 50 points pour la population générale.

Ces résultats paraissent établir avec beaucoup plus de netteté que les travaux précédents le retard du développement intellectuel des jumeaux. Et la communauté du milieu scolaire (high schools) assure *grosso modo* une communauté d'influences culturelles et sociales.

Mais les matériaux de Ruth Byrns, tels qu'ils furent publiés en 1934, ne permettaient pas une analyse plus poussée et, à vingt ans de distance, il n'était pas question de remonter aux sources.

L'enquête nationale sur le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire, effectuée en 1944, sur une population d'environ 100 000 écoliers français, allait enfin m'offrir le champ idéal de comparaisons que j'avais jusqu'alors vainement cherché.

*
* *

Je ne rappellerai pas ici la longue histoire de cette enquête qui est racontée en détail par G. Heuyer, dans l'ouvrage publié en 1950 (1). Le plan de l'enquête avait été établi, dès 1936, par une Commission interministérielle « de l'enfance déficiente et en danger moral », sous la présidence d'Henri Wallon. La démission du ministre Henri Sellier arrêta brutalement les travaux de cette Commission qu'il avait créée. Le projet d'enquête repris, en 1941, devait aboutir trois ans plus tard. On conserva la méthode des sondages et le choix des régions de sondages proposés par la Commission de 1936. L'instrument utilisé fut un « test mosaïque » d'application collective, construit spécialement par René Gille, test ne faisant appel autant que possible « ni au facteur verbal, ni aux connaissances scolaires et s'adressant à des opérations mentales déterminées ».

Un questionnaire individuel fournissait, pour chaque enfant,

(1) *Le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire*, t. I, Cahier n° 13 de l'Institut national d'Études démographiques, 283 p. (Paris, P.U.F., 1950). Enquête nationale présentée par G. Heuyer, H. Piéron, Mme H. Piéron et A. Sauvy.

son état civil et des renseignements essentiels sur son milieu familial, son adaptation scolaire, son état physique.

L'enquête, prévue initialement pour s'étendre à l'enseignement public et aux enfants non scolarisés, dut être limitée aux enfants de l'enseignement public primaire. Un total d'environ 100 000 écoliers de 6 ans à 13 ans furent ainsi examinés sur l'ensemble du territoire.

L'année 1944, avec toutes les perturbations apportées en de nombreuses régions par les combats de la Libération, ne fut, sans doute, pas très favorable à la rigueur qu'on avait souhaitée pour une telle entreprise. Les sondages ne correspondirent pas toujours très exactement à ce qui avait été prévu.

Ces perturbations de l'échantillon et la limitation de l'enquête aux enfants de l'enseignement public ont certainement nui à l'appréciation précise du niveau intellectuel moyen de la population et plus encore à l'évaluation des pourcentages de déficients mentaux.

Mais pour notre propos qui est de comparer les jumeaux aux non-jumeaux, dans les mêmes conditions de milieu social et de scolarité, ces défauts de l'enquête n'ont aucune importance.

*
* *

En 1946, l'Institut national d'Étude du travail et d'Orientation professionnelle, qui avait assumé la correction des tests, transmet l'ensemble des documents de base à l'Institut national d'Études démographiques pour procéder aux traitements et élaborations statistiques. En 1948, M. Sauvy, directeur de l'I.N.E.D., nous communiquait les premiers résultats en attirant notre attention « sur le fait que l'objectif primitif de l'enquête (l'enfance déficiente) se trouvait largement dépassé par la richesse de la documentation rassemblée » et en nous invitant à faire toutes suggestions utiles pour l'exploitation de cette documentation. C'est alors que je proposai l'étude des résultats fournis par les jumeaux. Grâce à l'obligeance de M. Jean Stoetzel, directeur de la section psycho-sociologie de l'I.N.E.D. ; de M. Alain Girard, coordinateur des travaux ; de leurs collaborateurs MM. Jean Sutter et Léon Tabah, je pus disposer, un an plus tard, de tous les matériaux relatifs aux couples de jumeaux englobés dans l'enquête nationale. C'est-à-dire, très

exactement, des documents concernant 808 jumeaux extraits du total de 95 340 dossiers retenus, en définitive, pour l'exploitation mécanographique des résultats.

La distribution de ces 808 jumeaux, en fonction de l'âge, du sexe, de la structure du couple et de la profession du père, est donnée par le tableau 37. Le diagnostic d'identité gémellaire n'est pas connu. On doit donc se borner à la distinction entre couples de sexe masculin, couples de sexe féminin et couples bi-sexués.

Plusieurs remarques s'imposent tout d'abord quant aux effectifs de cette population gémellaire et quant à sa distribution dans les diverses catégories sociales.

Le chiffre de 808 jumeaux, pour une population globale de plus de 95 000 enfants d'âge scolaire, est nettement inférieur au chiffre qu'on aurait pu espérer. Dans une telle population, c'est en effet 1 400 à 1 500 jumeaux qu'on devrait trouver, puisqu'on admet, en tablant sur l'incidence des accouchements gémellaires (1 %) et les taux de mortalité infantile, que la proportion de jumeaux dans la population scolaire est d'environ 1,5 %. Pour notre population d'enquête, elle n'est que de 0,85 %.

L'analyse de la distribution nous indique, d'ailleurs, que l'insuffisance des effectifs est surtout notable pour les jumeaux de couples bi-sexués. On sait que ces jumeaux sont deux fois moins nombreux que les couples uni-sexués. On devrait donc avoir approximativement 0,5 % de jumeaux appartenant à des couples bi-sexués et 1 % de jumeaux appartenant à des couples uni-sexués. Or, nous ne comptons ici que 0,13 % de la première catégorie contre 0,72 de jumeaux de la seconde catégorie. En d'autres termes, le quart environ des effectifs présumés quand il s'agit des couples bi-sexués, les trois quarts quand il s'agit des couples de même sexe.

Pour expliquer l'insuffisance des effectifs, on pourrait supposer des erreurs matérielles dans l'établissement et le relevé des documents de base, ou faire l'hypothèse d'une proportion anormalement élevée de jumeaux placés dans des établissements spéciaux (écoles d'arriérés notamment) et qui auraient ainsi échappé à l'enquête. Mais ces causes ne sauraient être à l'échelle du phénomène en question.

La diminution d'effectifs provient simplement du fait que,

TABLEAU 37

*Répartition des 808 jumeaux de l'Enquête nationale
en fonction de la profession du père, de l'âge et du sexe*

Age en mois	Ensemble	Cultivateurs	Ouvriers		Employés et fonctionnaires		Cadres industriels et commerçants	Professions intellectuelles et libérales	Retraités et indéterminés
			Moins de 2 000 habitants	Plus de 2 000 habitants	Moins de 2 000 habitants	Plus de 2 000 habitants			
		A	B	C	D	E	F	G	H
<i>Garçons-garçons</i>									
72-78 ...	18	6		2	2	2	6		
79-90 ...	40	6	2	8	2	10	8	2	2
91-102 ...	62	20	6	12	2	12	6		4
103-114 ...	54	8	12	6		14	4		10
115-126 ...	52	10	2	10		10	14		6
127-138 ...	64	16	2	16	2	12	8	2	6
139-143 ...	18	6	2		2	2	6		
TOTAL...	308	72	26	54	10	62	52	4	28
<i>Filles-filles</i>									
72-78 ...	26		4	8	6	2	2	2	2
79-90 ...	52	10	8	12		6	4	6	6
91-102 ...	60	12	8	18	2	4	6	4	6
103-114 ...	80	20	16	10		14	8		12
115-126 ...	66	8	6	18	2	10	16		6
127-138 ...	62	16	8	12	4	6	4		12
139-143 ...	26	2	4	6	4	2	2		6
TOTAL...	372	68	54	84	18	44	42	12	50
<i>Garçons-filles</i>									
72-78 ...	4	2	2						
79-90 ...	12		10				2		
91-102 ...	28	12	2	6	2	4			2
103-114 ...	30	10	10			4	4		2
115-126 ...	18	4	8		2		2		2
127-138 ...	32	14	2	2	2		8		4
139-143 ...	4	2							2
TOTAL...	128	44	34	8	6	8	16		12
<i>Ensemble</i>									
72-78 ...	48	8	6	10	8	4	8	2	2
79-90 ...	104	16	20	20	2	16	14	8	8
91-102 ...	150	44	16	36	6	20	12	4	12
103-114 ...	164	38	38	16		32	16		24
115-126 ...	136	22	16	28	4	20	32		14
127-138 ...	158	46	12	30	8	18	20	2	22
139-143 ...	48	10	6	6	6	4	8		8
TOTAL...	808	184	114	146	34	114	110	16	90

seuls, ont été connus et retenus comme jumeaux ceux qui se présentaient en couple. La dualité seule révèle, dans l'enquête, la qualité de jumeaux. Ainsi furent ignorés comme tels les jumeaux « dépareillés » par le décès du partenaire et, plus fréquemment sans doute, par la fréquentation de deux écoles différentes, dont l'une pouvait échapper à l'enquête.

L'importance de cette dernière cause est attestée par le défaut d'effectifs particulièrement grave des couples bi-sexués (la séparation en des écoles différentes est alors bien plus fréquente) et aussi par les fluctuations d'effectifs d'une catégorie sociale à l'autre : pour les populations rurales de l'enquête, la proportion de jumeaux s'élève à 1,1 % avec 0,84 pour les couples de même sexe et 0,26 % pour les couples bi-sexués. Dans aucune des autres catégories sociales, ce dernier pourcentage n'est aussi élevé. De toute évidence, c'est que les couples sont moins souvent dissociés au village qu'à la ville, et que, de ce fait, ils ont échappé moins souvent aux enquêteurs (1).

On devra tenir compte de l'*inégle répartition* des jumeaux dans les diverses catégories sociales pour la comparaison des performances intellectuelles entre jumeaux et non-jumeaux.

*
* *

La notation au test mosaïque de Gille est faite en points, avec un maximum théorique de 204. L'évaluation des performances individuelles à l'intérieur d'une classe d'âge est faite en déciles. Des étalonnages par déciles ont été établis de mois en mois, de l'âge de 6 ans à l'âge de 12 ans. On dispose de normes globales pour l'ensemble de la population et de normes relatives à chacune des sept catégories sociales considérées. La huitième catégorie (retraités et indéterminés) a été éliminée des élaborations (2).

Pour établir les comparaisons entre jumeaux et non-jumeaux et éliminer l'effet de l'âge, j'aurais pu utiliser le

(1) On lit dans la seconde publication de l'I.N.E.D. (cahier n° 23) : « Toutes les écoles d'une même ville n'ont pas participé à l'enquête, alors que, pour les campagnes, le plan d'échantillonnage avait prévu un tirage au sort de toutes les écoles d'une commune. De ce fait, une certaine fraction des couples, dont les deux enfants ne fréquentent pas la même école, n'a pu être décelée dans les villes » (pp. 139-140).

(2) *Loc. cit.*, tableaux de normes, pp. 124 et 125. Tableaux des normes ajustées pour l'ensemble de la population et pour chacun des groupes sociaux, de la p. 234 à la p. 258.

système du décilage. J'ai préféré, cependant, traduire les performances en Quotients Intellectuels, malgré les défauts bien connus de cette notation. Mais elle a l'avantage de permettre une confrontation au moins approximative avec les travaux antérieurs qui utilisent presque toujours le Q.I. et jamais les déciles (1).

La traduction d'une note en Q.I. est facile. On cherche sur les tableaux de normes (pp. 124 et 125 de la 1^{re} publication de l'I.N.E.D.) l'âge exact (en années et en mois), qui correspond à la note obtenue. Et l'on calcule, comme d'habitude, le rapport entre cet âge et l'âge chronologique de l'enfant considéré.

*
* *

Le tableau 38 donne la progression des nombres de points de 6 ans à 12 ans et les Q.I. des jumeaux pour chaque classe d'âge. La progression des points est donnée séparément pour les garçons et pour les filles des couples de même sexe, pour les partenaires (garçons et filles) des couples bi-sexués, en comparaison avec les normes établies d'âge en âge et pour chacun des sexes. Au niveau de chaque âge, et pour chacune des catégories de jumeaux, les Quotients Intellectuels ont été calculés de deux façons : d'après la moyenne des points obtenus par chacun des groupes, d'après la valeur *médiane* des Q.I. individuels (2).

A tous les âges, et pour toutes les catégories de jumeaux (sauf pour les partenaires des couples bi-sexués du groupe de 11-12 ans), la moyenne des points est inférieure à la norme (100).

Malgré quelques irrégularités, dues probablement aux fluctuations d'échantillonnage, l'infériorité reste pratiquement la même jusqu'à 11 ans. Entre 11 et 12 ans, les jumeaux des couples de même sexe se rapprochent nettement de la norme, et les jumeaux des couples bi-sexués la rejoignent. Mais on peut

(1) Comme nous le verrons par la suite, Sutter et Tabah, reprenant l'ensemble de cette élaboration en 1953, ont utilisé non pas le Q.I., mais la méthode de « réduction au même âge » ; l'âge de 106, 5 mois pour lequel la moyenne des points est de 100. Ainsi, « chaque enfant reçoit une nouvelle note exprimant le nombre de points qu'il aurait obtenus (à l'âge de 106, 5 mois) si sa courbe de développement avait été parallèle à celle de l'ensemble des enfants ». Cf. *Le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire*, t. II (P.U.F., 1954), p. 144.

(2) La moyenne des Q.I. individuels n'est pas praticable, du fait que certains Q.I. extrêmes (pour les valeurs inférieures à la norme de 6 ans et les valeurs supérieures à la norme de 12 ans) ne sont pas calculables.

TABLEAU 38

Performances en points et en Q.I. des jumeaux de l'Enquête nationale en fonction de l'âge et du sexe

Ages	Effectifs (nombre d'individus)					Performances en points							Performances en Q.I.				
	GC	FF	FF + GC	GF	Total	GC	Norme G	FF	Norme F	FF + GC	Norme générale	FG	GG	FF	FF + GC	FG	95
6 ans (72-83 mois.)	34	46	80	10	90	51	56,5	46,3	56,2	48,4	56,3	50,9	97	93	95	96	97,5
7 ans (84-95 mois.)	42	60	102	20	122	61,8	74	70,3	76,8	67,2	75,3	61	92	96	95	91	92
8 ans (96-107 mois.)	66	62	128	22	150	80,6	92,3	82,6	93,9	81,6	93,1	70	92	93	92	85	83,5
9 ans (108-119 mois.)	56	86	142	22	164	94,9	110,8	93,3	110,6	93,8	110,7	97	90	88	89	91	95
10 ans (120-131 mois.)	56	62	118	24	142	113,5	123,5	107,1	125,7	109,5	124,6	116	92	89	90	94	92,5
11 ans (132-143 mois.)	56	56	112	26	138	127	135	126	133	126	134	134	93	93	93	100	102
	310	372	682	124	806								92,5	92,5	92,5	94	95

douter, pour cette classe d'âge (échantillon sélectionné par le passage des élèves à l'enseignement secondaire), de la valeur représentative de la population d'enquête et, en tout cas, il apparaît que la valeur discriminative du test est très affaiblie à ce niveau.

Pour les couples de même sexe, on constate que les Q.I. des

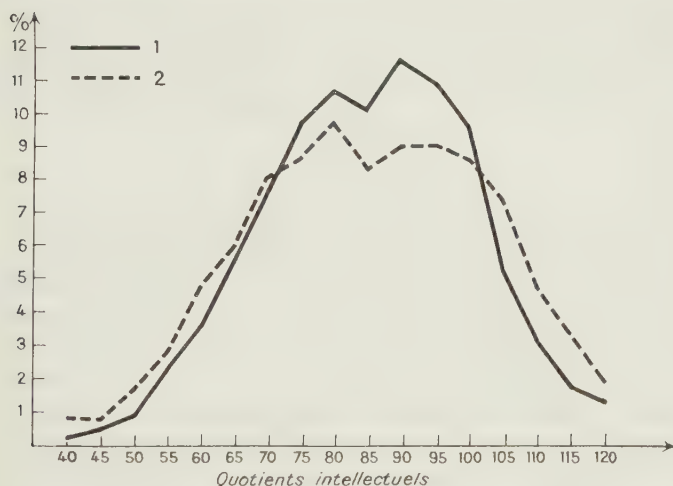


FIG. 5. — Distribution des Q.I. des 310 jumeaux et des 372 jumelles de l'Enquête Nationale pour l'ensemble des âges

1, Garçons ; 2, Filles

filles sont, au total, rigoureusement égaux aux Q.I. des garçons. Pour les couples bi-sexués, garçons et filles n'ont pas été distingués sur le tableau. En fait, pour eux aussi, les Q.I. sont pratiquement équivalents : pour les 62 couples, la fille est supérieure au garçon dans 33 cas, et le garçon supérieur à la fille dans 28 cas ; dans un cas, les Q.I. sont identiques.

La figure 5, qui donne pour la totalité des âges les distributions distinctes des garçons et des filles (couples de même sexe), fait cependant apparaître une légère différence dans l'allure des courbes. La cloche de Gauss est plus aplatie pour les filles : moins de Q.I. moyens au bénéfice tout à la fois des Q.I. inférieurs et des Q.I. supérieurs.

On constate, d'autre part, une légère supériorité des jumeaux

de sexes différents sur les jumeaux de même sexe avec les deux modes de calcul que nous avons utilisés, ce qu'illustre la figure 6. Or, comme la population des couples de même sexe englobe les jumeaux monozygotes, alors que les jumeaux de sexes différents sont dizygotes, cette différence, si elle était confirmée, signifierait la supériorité intellectuelle de ceux-ci

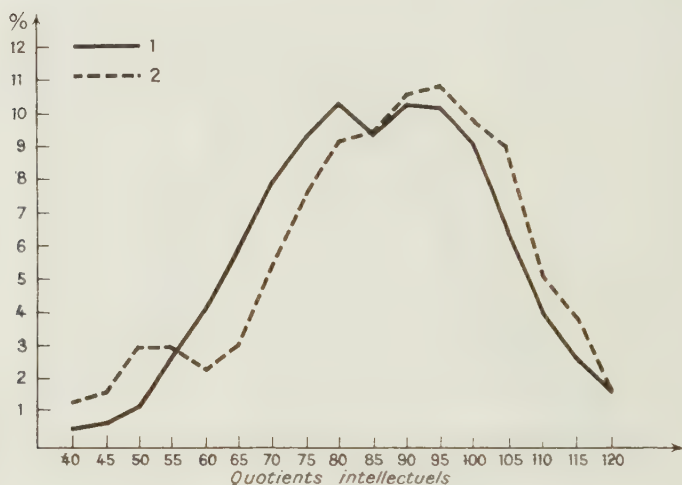


FIG. 6. — Distribution des Q.I. des 682 jumeaux de même sexe et des 124 jumeaux de sexe différent de l'Enquête Nationale pour l'ensemble des âges
1, Jumeaux des couples unisexués ; 2, Jumeaux des couples bisexués

sur ceux-là. C'est la conclusion inverse à laquelle arrivait Ella Day (1) par la statistique des résultats de plusieurs auteurs. A d'autres propos, nous avons déjà dit combien cet artifice est critiquable, qui consiste à additionner les résultats de populations probablement hétérogènes et d'autant plus que les tests utilisés sont souvent différents d'un groupe de comparaison à l'autre.

Cependant, la différence n'est pas hautement significative et elle est variable de sens d'une classe d'âge à l'autre. Mais il faut remarquer que si cette différence existe et si l'infériorité

(1) DAY (Ella J.), The development of Language in Twins, *Child Development*, 1932, pp. 179-199, pp. 298-316.

de la population des couples de même sexe est due uniquement aux couples monozygotes, qui constituent 50 % de cette population, l'infériorité des monozygotes par rapport aux dizygotes serait beaucoup plus grave, environ deux fois plus en termes de Q.I. que l'infériorité des couples uni-sexués par rapport aux couples bi-sexués. C'est un résultat qui confirmerait les chiffres que nous avons obtenus avec les 92 couples examinés au Binet-Simon et qui conviendrait fort bien à notre thèse. Mais nous n'avons ici qu'un commencement de preuve. Et les documents de la présente enquête ne nous permettent pas pour l'instant d'aller plus loin.

*
* *

L'enseignement le plus net et le plus important du tableau 38 est donc *l'infériorité de l'ensemble des jumeaux par rapport à la population générale*. La moyenne des Q.I. de jumeaux, pour l'ensemble des âges et des catégories est de 0,93. Or, comme la population de l'enquête qui définit la norme englobe les jumeaux eux-mêmes, ceux qui furent identifiés comme tels et d'autres en nombre probablement égal, on peut dire que la différence de 7 points entre jumeaux et non-jumeaux est un minimum.

Cette différence est forte et nettement significative. Mais n'est-elle pas due simplement à des « erreurs » d'échantillonnage, aux inégalités de distribution de jumeaux dans les diverses catégories de familles ? Les deux facteurs qui peuvent jouer ici sont la qualité socio-culturelle de la famille (définie ici par la profession du père et par la résidence : localités de plus ou moins de 2 000 habitants) et la dimension de la fratrie.

On sait en effet, et l'enquête nationale de 1944 le confirme, une fois de plus, que le niveau intellectuel mesuré par les tests est en rapport avec le niveau socio-culturel de la famille, que les ruraux notamment réussissent moins bien que les citadins, et qu'il est aussi en rapport avec les dimensions de la fratrie ; les enfants uniques réussissent mieux en moyenne que les enfants des familles nombreuses.

Or, on constate par les statistiques de l'enquête nationale, d'une part, que la dimension des fratries de jumeaux est plus grande (moyenne de 4,3) que la dimension moyenne pour l'ensemble de la population (environ 2,7) ; d'autre part, que la

proportion de jumeaux est plus forte dans les familles de cultivateurs (1,1 %) que dans l'ensemble de la population examinée (0,85 %). Non pas, sans doute, qu'il y ait effectivement plus de naissances gémellaires dans le milieu rural, mais l'identification des jumeaux y est plus aisée.

La comparaison des résultats aux tests entre jumeaux et non-jumeaux doit donc être pratiquée à l'intérieur d'un même milieu et si possible pour une même dimension de fratrie.

Les documents, dont je disposais en 1950, ne m'ont pas permis de tenir compte de la fratrie ; j'ai seulement considéré le milieu socio-culturel et selon sept groupes de recensement retenus par l'Institut national d'Études démographiques : agriculteurs, ouvriers d'agglomérations de moins de 2 000 habitants, ouvriers d'agglomérations de plus de 2 000 habitants, employés et fonctionnaires d'agglomérations de moins de 2 000 habitants, employés et fonctionnaires d'agglomérations de plus de 2 000 habitants, cadres industriels et commerçants, professions intellectuelles et libérales. J'ai laissé de côté un huitième groupe de composition incertaine : retraités et indéterminés. De telle sorte, que ma population de jumeaux est réduite à 718 individus, pour une population totale de 82 373 écoliers.

En prenant le chiffre 100 comme norme définie par les performances de cette population totale, j'ai calculé le Q.I. caractéristique de chacune des sept catégories sociales. Ce qui m'a donné, dans l'ordre, les chiffres de 93, 95, 101, 102, 107, 109, 120.

Ensuite, j'ai calculé pour l'échantillon de jumeaux de chacune des sept catégories sociales le rapport au quotient de *leur propre catégorie*.

Partant de l'hypothèse que l'infériorité constatée dans les élaborations antérieures n'était pas due à des erreurs d'échantillonnage, qu'elle était réelle et imputable à la situation gémellaire, j'avais prévu qu'elle serait observable dans toutes les catégories sociales, mais qu'elle varierait peut-être significativement d'une catégorie à l'autre, traduisant ainsi des différences dans le degré d'isolement. On aurait pu supposer, par exemple, que dans les petites agglomérations, l'isolement des jumeaux eut été moindre.

Les résultats de cette nouvelle élaboration, présentés par

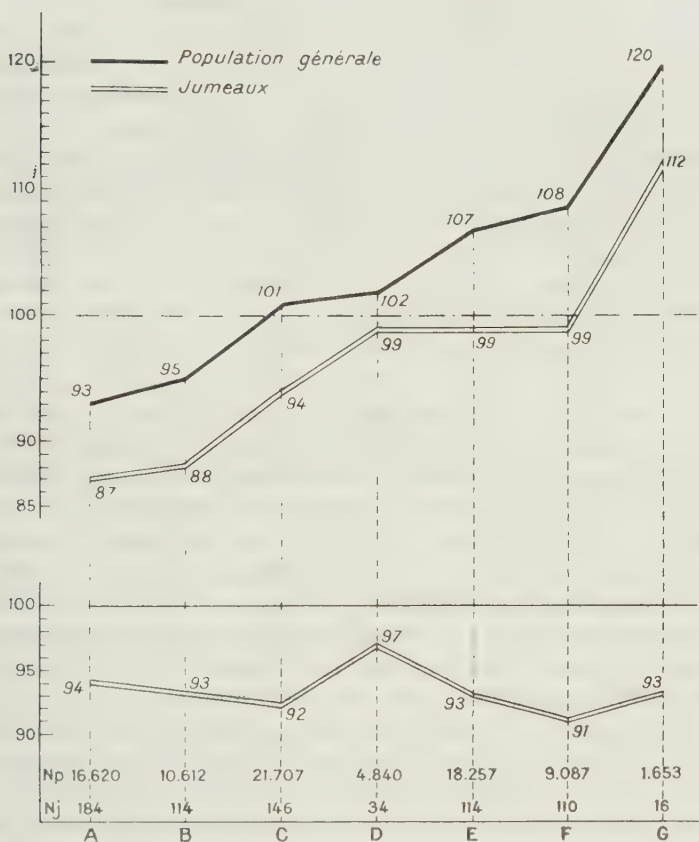


FIG. 7. — Indices de développement mental des jumeaux

En haut : Q.I. des jumeaux et de leurs groupes-témoins rapportés à la moyenne (100) de l'ensemble de la population. (Les 7 groupes de recensement sont établis d'après la profession du père.)

En bas : Q.I. des jumeaux par rapport à leurs groupes-témoins, chacun d'eux ramené à la moyenne 100.

Np : Nombre de sujets pour la population générale ; Nj : Nombre de jumeaux extraits de cette population. — A : Agriculteurs ; B : Ouvriers d'agglomérations de moins de 2 000 habitants ; C : Ouvriers d'agglomérations de plus de 2 000 habitants ; D : Employés, fonctionnaires d'agglomérations de moins de 2 000 habitants ; E : Employés, fonctionnaires d'agglomérations de plus de 2 000 habitants ; F : Cadres industriels et commerçants ; G : Professions intellectuelles et libérales. (Extrait de « Situation gémellaire et développement mental », *loc. cit.*, p. 210.)

la figure 7, confirment la première prévision, mais ne sont pas assez nets pour confirmer la seconde (1).

On constate en effet que, de la catégorie agriculteurs à la catégorie professions libérales, les jumeaux suivent à une certaine distance la courbe ascendante de la population générale. Le parallélisme des deux courbes est frappant. Il traduit le maintien, la constance d'une infériorisation des jumeaux à tous les niveaux de l'échelle sociale, c'est-à-dire indépendamment de ces niveaux. Leur Q.I. calculé par rapport au quotient de leur catégorie se situe autour de 93.

On peut donc, sous réserve de l'intervention du facteur « dimension de la fratrie », dégager de ces résultats une double conclusion :

1° *L'infériorité moyenne des jumeaux n'est pas absolue* : elle est relative aux conditions sociales dans lesquelles ils vivent. Leur indice moyen (Q.I.) au test mosaïque de Gille est de 87, quand ils sont élevés dans des conditions défavorables du point de vue culturel. Leur indice moyen est de 112, quand ils appartiennent à un milieu « cultivé ». Et pour ce dernier milieu, aux effectifs très limités il est vrai, aucun indice individuel proche de la débilité n'intervient dans la moyenne de 112. C'est dire que l'infériorité relative d'une population gémellaire apparaît même en l'absence des cas de retard pathologique, auxquels on pourrait imputer l'abaissement de la moyenne.

2° *L'infériorité relative des jumeaux par rapport au niveau de leur groupe social est pratiquement constante* : l'indice moyen des jumeaux est de 87 dans un groupe où la moyenne est de 93. Leur indice moyen est de 112 dans un groupe où la moyenne est de 120. Quand les cas sont suffisamment nombreux pour qu'une moyenne soit significative, on retrouve un rapport à peu près constant entre le niveau des jumeaux et le niveau de leur groupe. Ce rapport est très exactement de 93,5 ($87 : 93$), pour le groupe le moins favorisé, celui des agriculteurs. Et de 93,3 ($112 : 120$), pour le groupe le plus favorisé, celui des professions intellectuelles et libérales.

Deux réserves me furent opposées, l'une par M. Piéron,

(1) Ces résultats ont été communiqués, pour la première fois, à un colloque du Centre d'études sociologiques (Paris), le 9 avril 1951 et publiés dans le *Journal de psychologie*. R. Z., Situation gémellaire et développement mental, *J. de Psychol.*, avril 1952, pp. 208-227.

l'autre par M. Sutter, quand j'exposai pour la première fois au Centre d'Études Sociologiques mon interprétation de l'infériorité intellectuelle des jumeaux, comme effet de la situation gémellaire.

M. Piéron émit l'hypothèse que cette infériorité pouvait s'expliquer en totalité ou en partie par le handicap physique des jumeaux. M. Sutter fit remarquer que je n'avais pas tenu compte de la dimension des fratries et que cette dimension, notoirement plus importante pour les familles de jumeaux, pourrait rendre compte du retard de leur développement intellectuel.

L'objection de M. Piéron fut à l'origine de nouvelles investigations et élaborations, et de l'ouvrage que j'ai consacré à l'étude somatique des jumeaux (1). Ces recherches me révélèrent que le handicap d'ordre physique intervenait sans doute, et dès la naissance, pour expliquer *partiellement* le ralentissement du développement intellectuel des jumeaux. Ainsi l'importance du facteur psycho-social de la situation gémellaire en était réduit d'autant. Mais du même coup, j'étais conduit à élargir la notion même de situation gémellaire, sous son aspect concurrentiel à la fois d'ordre biologique et psychologique. Il est apparu, en effet, comme hautement probable que les facteurs responsables de l'infériorité physique des jumeaux ne tenaient pas à l'hérédité, mais aux conditions spéciales du milieu : rivalité des jumeaux pour l'espace intra-utérin et pour la nourriture maternelle, conséquences de la débilité physique et de la prématurité des jumeaux au moment de la naissance et dans les premières semaines de la vie extra-utérine (traumatismes de divers ordres).

La population de l'enquête nationale n'était, hélas, pas utilisable pour une telle recherche : ni les poids à la naissance, ni les caractéristiques somatiques des enfants au moment de l'enquête n'étaient connus.

C'est sur d'autres populations, suivies dès la naissance, que j'ai dû reprendre l'étude de la relation entre débilité physique et rythme de développement mental, chez les jumeaux et les non-jumeaux. Une relation existe incontestablement dans les trois premières années de la vie entre le handicap à la naissance

(1) Tome I du présent ouvrage.

et le quotient de développement, physique et mental. Au delà de trois ans, cette relation s'affaiblit et les jumeaux ne semblent pâtir que dans une faible mesure de leur mauvais départ, sauf pour ceux d'entre eux chez lesquels un poids très nettement insuffisant et une très grave prématurité ont été associés à de sévères traumatismes.

Avant de m'engager dans cette longue et minutieuse recherche sur les rythmes du développement physique et mental, sur de larges populations, j'avais tenté quelques élaborations sur les matériaux que je possédais déjà. Pour 43 jumeaux de 6 à 12 ans, je trouvais la corrélation exceptionnellement élevée de 0,54 entre poids à la naissance et Q.I., mais cet échantillon réduit ne pouvait pas être considéré comme représentatif (9 débiles mentaux sur le total de 43) (1).

Pour les 92 jumeaux de 5 à 10 ans dont j'ai déjà parlé au début de ce chapitre et qui avaient été extraits de la population scolaire en évitant tout effet de sélection, j'opérai un classement des Q.I. (Binet-Simon) en fonction du poids de naissance et de l'âge de la mère. Le tableau 39 dégage l'importance de ces deux facteurs.

TABLEAU 39

*Quotient Intellectuel (Binet-Simon) de 92 jumeaux
en fonction de l'âge de la mère et du poids à la naissance*

Nombre des cas	Combinaison des deux facteurs		Valeur médiane des Q.I.
	Age de la mère	Poids à la naissance	
24	Plus de 30 ans.	Egal ou inférieur à 2,500 kg.	84
23	30 ans et moins.	— — —	90
19	Plus de 30 ans.	Supérieur à 2,500 kg.	91
26	30 ans et moins.	— — —	95
92			

La dernière catégorie du tableau correspond à peu près aux conditions moyennes de la population non gémellaire (poids normal, mère jeune). Il apparaît ainsi que, lorsque les facteurs de débilité physique et d'âge tardif de la mère sont

(1) T. I, chap. V, p. 232.

éliminés, la marge d'infériorité diminue. Ces facteurs interviennent donc probablement dans l'infériorisation des jumeaux, mais ils ne suffisent pas à l'expliquer.

Considérant à part chacun de ces deux facteurs, on constate qu'ils jouent, pour notre échantillon de 92 jumeaux, un rôle à peu près égal.

Les 47 jumeaux d'un poids égal ou inférieur à 2,500 kg (une moyenne d'environ 2,200 kg) ont un Q.I. médian de 87, alors que les 45 jumeaux qui dépassent 2,500 kg (moyenne d'environ 3 kg), ont un Q.I. médian de 93.

Les 43 jumeaux, dont la mère était âgée de plus de 30 ans, ont un Q.I. médian de 87 ; alors que les 49 jumeaux, dont la mère avait 30 ans et moins, atteignent un Q.I. médian de 93.

Mais l'âge de la mère est, lui-même, en rapport avec deux faits qu'il faudrait pouvoir analyser pour tirer un enseignement de ces derniers chiffres.

D'une part, avec l'origine monozygote ou dizygote des jumeaux. On sait que le taux des grossesses dizygotes augmente avec l'âge de la mère, alors que celui des grossesses monozygotes reste constant (1). Ainsi l'infériorité du Q.I. des jumeaux, nés d'une mère âgée de plus de trente ans, peut tenir au fait que parmi eux les dizygotes sont plus nombreux.

D'autre part, avec la dimension de la fratrie qui est, en moyenne, d'autant plus grande que la mère est plus âgée.

On retrouve alors la question que mes documents ne m'ont pas permis d'étudier, et à laquelle trois ans plus tard Jean Sutter et Léon Tabah eux-mêmes ont essayé de répondre.

* *

Jamais sans doute, dans le domaine des recherches gémellaires, une controverse n'a été conduite dans de meilleures conditions ; c'est sur la base d'une même documentation, des mêmes matériaux, que vont s'affronter des méthodes d'élaboration différentes et des essais d'explications divergentes (2).

(1) T. I, chap. III, p. 86.

(2) *Le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire*, t. II, Cahier n° 23 de l'Institut national d'Études démographiques, 294 p. Analyses par R. Gille, L. Henry, L. Tabah et J. Sutter, H. Bergues, A. Girard, H. Bastid. Préface de H. Laugier. *L'étude des jumeaux* est une section du chapitre III : « Le niveau intellectuel des enfants d'une même famille », rédigé par TABAH et SUTTER.

Alors qu'une thèse générale, clairement affirmée, me conduit à accepter trop facilement peut-être l'infériorité des performances des jumeaux, Tabah et Sutter s'emploient à rechercher très systématiquement les facteurs qui risqueraient de faire apparaître les performances des jumeaux comme *indûment* inférieures à celles des non-jumeaux (1).

Avant de considérer le facteur « dimension des fratries », ils reprennent l'ensemble de mes calculs, mais avec une méthode différente et qu'ils jugent beaucoup plus rigoureuse.

La pratique du Q.I., dont la distribution varie d'un âge à l'autre, ne convient guère en effet à des statisticiens. Sutter et Tabah choisissent donc, pour réduire le facteur âge, non pas le quotient de l'âge mental sur l'âge réel, mais la « méthode de réduction au même âge ». Ils prennent la valeur référence de 100 points du test de Gille, constatent que cette valeur correspond à l'âge de 106,5 mois et attribuent à chaque enfant une nouvelle note exprimant le nombre de points qu'il obtiendra à l'âge moyen (106,5 mois), en supposant que sa courbe de développement sera parallèle à celle de l'ensemble des enfants. Cette méthode de réduction du facteur âge n'est d'ailleurs pas très différente en son principe de la méthode du Q.I.

Avant d'opérer cette réduction, nos deux auteurs calculent les nombres moyens de points obtenus, de mois en mois, par les jumeaux et par les jumelles. Les courbes de croissance étant très irrégulières en raison des faibles effectifs à chaque mois d'âge sont soumises à un ajustement par la méthode des moindres carrés.

Les résultats ainsi obtenus sont très proches de mes propres élaborations (tableau 2). On lit sur le graphique, publié par Tabah et Sutter (p. 152), une moyenne d'environ 47 points pour l'âge de 6 ans 6 mois, 80 points à l'âge de 8 ans 6 mois, 115 points à l'âge de 10 ans 6 mois, alors que mes calculs donnent aux mêmes âges 48,5 ; 80 ; 111. On observe aussi, dans l'élaboration de Sutter et Tabah, comme dans la mienne, qu'au cours de la douzième année les performances des jumeaux se rapprochent de la norme.

Après avoir opéré la réduction du facteur âge, Tabah et

(1) Pour des raisons qui ne sont pas indiquées dans leur publication, Tabah et Sutter n'utilisent que les résultats de 750 jumeaux sur les 808 qu'eux-mêmes m'avaient communiqués en 1950.

Sutter commencent par comparer les performances des diverses catégories de jumeaux. Ils confirment une au moins de mes deux constatations. « Il n'y a pas de différence significative entre les performances moyennes des garçons et des filles appartenant à des paires (de jumeaux) de même sexe. » Par la comparaison entre couples de même sexe et couples bi-sexués, ils trouvent bien une différence au bénéfice des bi-sexués, mais plus faible que celle que j'avais mise en évidence. Leur interprétation cependant est prudente. Ils soulignent, comme je l'avais fait, que si une différence réelle existe entre monozygotes et dizygotes, elle ne peut apparaître en pleine valeur du fait que « le groupe des paires d'enfants de même sexe comporte à la fois des couples monozygotes et des couples dizygotes, tandis que le groupe des paires bi-sexuées ne comporte que des couples dizygotes ». Et ils concluent à peu près dans le même sens que moi. « On ne saurait conclure que les performances au test sont équivalentes chez les monozygotes et les dizygotes, mais ce résultat semble montrer que si une différence existe entre ces deux catégories (supériorité des dizygotes), elle ne peut être très élevée » (p. 148).

Ainsi, en utilisant un autre mode d'élaboration, et en prenant un surcroît de précautions statistiques pour l'ajustement des valeurs, Tabah et Sutter parviennent à des résultats à peu près équivalents aux miens. Ils confirment, notamment, le constat brut de l'infériorité de la population gémellaire. La moyenne réduite (rapportée à 100 points) est de 89,2 pour l'ensemble de la population gémellaire et de 89,9 quand on exclut les jumeaux d'origine sociale non connue. La différence avec la population générale est significative au seuil de probabilité de 4 %.

Mais comment interpréter ce constat ? La dimension des fratries ne rend-elle pas compte de cette infériorité ? C'est ici qu'apparaît la contribution vraiment originale de nos auteurs. Par courtoisie sans doute, ils ne présentent pas leur travail comme une réfutation de la thèse que j'avais soutenue trois ans plus tôt. Mais en fait, ils s'emploient à prouver, chiffres en main cette fois, l'hypothèse qu'ils avaient opposée à mes conclusions lors du colloque du Centre d'Études Sociologiques.

Ils calculent donc les notes réduites moyennes obtenues par les jumeaux et par les non-jumeaux, en tenant compte à la fois

de la dimension des fratries et de la profession du père (1).

Considérant cinq dimensions de fratries (2, 3, 4, 5, 6 enfants et plus) et ayant dû, en raison de la petitesse des effectifs, regrouper les sept catégories sociales du recensement en quatre rubriques professionnelles plus larges (cultivateurs —, ouvriers —, employés et fonctionnaires —, cadres industriels, commerçants et professions libérales), c'est en fin de compte vingt comparaisons qui sont faites, portant chacune sur des effectifs très variables.

En reprenant les chiffres donnés par Tabah et Sutter (p. 150 de leur publication), et en calculant pour chacun des 20 groupes de jumeaux le rapport entre leur moyenne et le chiffre 100 représentant la performance du groupe non jumeau homologue (même catégorie professionnelle, même dimension de fratrie), on obtient les résultats réunis dans le tableau 40.

Pour l'ensemble de la population gémellaire, à dimension égale de fratrie et après une répartition type du point de vue des professions, l'infériorité subsiste donc et elle est fortement significative.

Mais nos auteurs font remarquer que cette infériorité est presque entièrement due aux fratries de 3 enfants (une paire de jumeaux et un enfant), pour lesquelles la probabilité est au seuil de 0,005, alors que les différences ne sont pas significatives pour les fratries de 4 et de 5 enfants.

Cette remarque de Tabah et Sutter pourrait nous satisfaire, d'une part si les effectifs de chacun des groupes considérés étaient nettement plus importants ; d'autre part si une explication était proposée pour rendre compte du comportement aberrant des fratries de 3 enfants. Bref, si la signification statistique s'accompagnait d'une signification psychologique. Or, après mûre réflexion, je n'en trouve pas, et nos auteurs n'en suggèrent aucune (2). Dans ces conditions, n'a-t-on pas le droit de supposer que les fluctuations des seuils de probabilité d'une dimension de fratrie à l'autre sont dues, elles-mêmes, au hasard de la sélection pour des effectifs très limités ?

(1) Tableaux pp 147 et 150. du Cahier n° 23.

(2) Ils se bornent à dire que le faible niveau des performances, dans les fratries de 3 enfants (une paire de jumeaux et un enfant), ne saurait s'expliquer par la tendance des performances à diminuer en fonction du nombre des enfants, qu'il apparaît donc « particulier à cet échantillon de jumeaux » (p. 149).

TABLEAU 40

Notes relatives des jumeaux
(comparaison à la note 100 du groupe non jumeau homologue)
selon la catégorie professionnelle et la dimension de la fratrie
(d'après les données de Tabah et Sutter)

Dimension des fratries	Cultivateurs	Ouvriers	Employés Fonctionnaires	Cadres com- merçants professions libérales	Ensemble
2.....	97 (n = 28)	97 (n = 44)	99 (n = 28)	90 (n = 40)	95 (n = 140)
3.....	94 (n = 28)	91 (n = 48)	87 (n = 44)	88 (n = 30)	90 (n = 150)
4.....	105 (n = 38)	95 (n = 44)	93 (n = 36)	101 (n = 10)	98 (n = 128)
5.....	99 (n = 22)	105 (n = 34)	91 (n = 10)	103 (n = 20)	101 (n = 86)
6 et plus	85 (n = 80)	82 (n = 50)	93 (n = 16)	105 (n = 18)	87 (n = 164)
ENSEMBLE	93 (n = 196)	93 (n = 220)	92 (n = 134)	95 (n = 118)	93 (n = 668)

NOTA BENE. — On remarquera que les chiffres ainsi obtenus (avec la méthode des moyennes réduites) sont du même ordre que les chiffres obtenus par la méthode du Q.I. (figure 5). Ce n'est pas un hasard. Au niveau de réduction (100 points) choisi par Tabah et Sutter, chaque point de performance correspond en effet *grossomodo*, à un point de Q.I.

D'ailleurs, Tabah et Sutter ont éliminé, pour leurs calculs de signification, d'une part les 82 jumeaux d'origine sociale inconnue, d'autre part 164 jumeaux d'origine connue, mais appartenant à des fratries de 6 enfants et plus (1). On comprend fort bien les raisons de cette élimination. Les jumeaux « indéterminés » étaient par définition, inutilisables dans l'élaboration faite en fonction de la profession. Et les jumeaux de familles nombreuses constituent des effectifs trop faibles.

Mais le hasard veut (ou des causes qui nous échappent) que ces jumeaux éliminés confirment et renforcent la différence

(1) L'élaboration de Tabah et Sutter porte donc, en fin de compte sur 504 jumeaux répartis en 20 groupes (combinant 5 dimensions de fratries et 4 catégories professionnelles). Pour 15 de ces 20 groupes, la moyenne réduite des jumeaux est inférieure à celle des non-jumeaux correspondants, comme il apparaît au tableau 4.

que nos auteurs cherchent à minimiser. La moyenne réduite des jumeaux « indéterminés » est de 83,4. La moyenne réduite des jumeaux appartenant à des familles nombreuses est de 75 points, alors qu'elle est de 87 chez les non-jumeaux placés dans les mêmes conditions familiales. Pour une élaboration et une réflexion d'ensemble, il n'est pas possible de faire abstraction de ces jumeaux (indéterminés et de familles nombreuses) qui constituent un tiers de l'ensemble.

Pourquoi observe-t-on une différence très fortement significative pour les fratries de 6 enfants et plus (164 cas) et pas de différence pour les fratries de 5 (86 cas) ? Ces deux résultats ne se corrigent-ils pas l'un l'autre, au hasard des sélections — comme peuvent se corriger la très forte différence pour les fratries de 3 (150 cas) et la faible différence des fratries de 2 (140 cas) ?

Quand, en statisticien, on surveille le hasard, il faut le surveiller jusqu'au bout.

Tout ce qu'il est permis de dire, c'est qu'à l'échelle des groupes restreints, les différences varient sans ordre, considérablement et sans qu'on sache pourquoi. Mais que, pour la population gémellaire prise comme un tout, les performances sont inférieures, incontestablement, à celles de la population générale, à conditions égales tant du point de vue de la dimension des fratries que de la profession du père.

Mais Tabah et Sutter gardent pour la fin de leur démonstration un nouvel argument qui ne vaut, il est vrai, que pour les fratries de deux enfants. Cet argument réside dans la notion d'*intervalle intergénésique*. Dans une étude antérieure sur les fratries de deux enfants, extraites de l'ensemble de la population, nos auteurs avaient établi que les performances au test de Gille sont plus faibles lorsque les enfants sont séparés par une faible différence d'âge que par une grande (p. 98). Or, en concluent-ils, puisque l'intervalle intergénésique est nul pour les jumeaux, « c'est aux enfants de fratries à intervalle intergénésique faible qu'il apparaît préférable d'en confronter les résultats » (p. 152). En opérant ainsi, l'infériorité des jumeaux qui était de 4,73 points est réduite à 2,25 points. Un écart subsiste donc, mais sa signification statistique est considérablement affaiblie.

A vrai dire, ce dernier argument n'affaiblit pas ma thèse,

bien au contraire il la renforce si l'on admet, avec Tabah et Sutter, qu'une paire de jumeaux est comparable à deux frères ordinaires séparés par un bref intervalle.

En comparant des jumeaux à des frères aussi rapprochés que possible par l'âge, on ne dénonce pas en fait l'infériorité en question comme un artefact, une illusion, *on l'explique*.

Et nos auteurs eux-mêmes amorcent cette explication quand ils écrivent que la question de l'intervalle intergénésique est importante « dans la mesure où l'on se demande si les divers enfants d'une même fratrie s'influencent réciproquement du point de vue mental » (p. 98).

Les enfants séparés par une grande différence d'âge tendent à se comporter comme des enfants uniques. Les enfants, très proches l'un de l'autre, tendent à se comporter comme des jumeaux. En somme, ce n'est pas l'infériorité spécifique des jumeaux qui disparaît, telle une erreur de calcul ou d'échantillonnage, *c'est l'infériorité des frères proches qui trouve son explication dans la situation limite du couple gémellaire*.

Toute la démonstration de Tabah et Sutter aboutit, en fin de compte, à établir que la différence de performance entre jumeaux et non-jumeaux est d'origine moins biologique que psycho-sociale.

Mais pourquoi l'influence réciproque de deux frères proches ou jumeaux a-t-elle pour effet de diminuer les performances aux tests, et donc probablement le rythme du développement mental ?

Notre hypothèse est que le couple, très étroitement uni, isole chacun des partenaires des influences du milieu, et notamment quand il s'agit de couple « originel » d'êtres en formation (1). On peut alors supposer que le déficit des influences sociales s'exprime, en tout premier lieu, par un déficit des fonctions de communication, c'est-à-dire du langage ; que ce déficit du langage est en grande partie responsable de l'infériorité des jumeaux aux tests d'intelligence.

C'est ce que nous allons maintenant examiner.

(1) Cette hypothèse, selon laquelle le développement de l'intelligence est retardé chez les jumeaux du fait d'un champ plus limité d'expériences, a déjà été formulée par la psychanalyste Dorothy T. BURLINGHAM, in *Twins. A Study of three pairs of identical Twins*, Imago Publ., Londres, 1952, 94 p.

CHAPITRE IV

L'INTELLIGENCE

LE LANGAGE, ET LA SITUATION DU COUPLE

La notion d'un retard de langage chez les jumeaux est ancienne et non contestée.

Non pas pourtant qu'une importante littérature lui ait été consacrée. La littérature sur le retard intellectuel est, de beaucoup, plus abondante. C'est en 1886, pour la première fois semble-t-il, que le retard du langage chez des jumeaux est signalé par un article publié dans les *Actes de l'Association américaine pour l'avancement de la science*. Horatio Hale, l'auteur de cet article, rapporte le cas de deux jumeaux d'âge scolaire, pratiquant entre eux un langage à part et présentant un tel retard dans l'usage de la langue commune, qu'ils étaient incompréhensibles aux membres de leur propre famille. Depuis ce rapport mémorable de 1886, une dizaine d'auteurs tout au plus ont effleuré ou étudié ce problème d'un retard gémellaire du langage, au premier rang desquels il faut citer la psychologue américaine, Ella J. Day (1932), et le psychologue soviétique, A. B. Luria (1956), dont nous utiliserons ici les fondamentales contributions.

Si le retard du langage des jumeaux n'a pas donné lieu, comme le retard de l'intelligence, à une controverse passionnée et interminable, c'est sans doute que l'enjeu semblait beaucoup moins grave. Un retard du langage apparaît comme un déficit limité et temporaire, un déficit qui, de toute façon, n'engage pas, comme un déficit global de l'intelligence, la valeur essentielle de l'individu.

Mais, si le retard gémellaire du langage n'a jamais été contesté, c'est d'abord et surtout parce que sa fréquence et son ampleur le rendaient incontestable. Le retard du dévelop-

pement intellectuel ne peut être mis en évidence que sur un très grand nombre d'observations et donc avec des précautions d'échantillonnage, où l'on n'est jamais absolument certain d'avoir éliminé toutes les sources d'erreur. Il ne peut être qu'une vérité de moyenne.

Le retard gémellaire du langage, lui, n'est pas seulement une vérité de moyenne, mais un fait patent pour la majorité des cas. Un fait dont on peut, par surcroît, saisir assez directement la genèse.

Il est assez remarquable, en outre, que retard du langage et retard global de l'intelligence aient été associés si rarement dans l'esprit des auteurs et que notre hypothèse, suivant laquelle l'infériorité mentale des jumeaux puisse s'expliquer au moins partiellement par un handicap du langage, ne se rencontre qu'une seule fois dans la littérature, chez Ella Day, qui, d'ailleurs — comme nous le verrons plus loin — formule cette hypothèse pour, en fin de compte, la réfuter. Ceci s'explique par le fait que les auteurs qui se sont occupés des retards spectaculaires du langage chez les jumeaux, et la plupart du temps dans une perspective de cliniciens intéressés à l'examen d'un cas ou deux, tendaient à la recherche des causes et de remèdes, sans se préoccuper de corrélations avec l'intelligence globale. Et que, d'autre part, les auteurs, occupés par le problème du retard de l'intelligence, ou bien ne croyaient pas à l'existence de ce retard, ou bien l'attribuaient à des causes d'ordre purement physiologique.

Le cheminement de notre réflexion a été tout différent. Nous avons d'abord constaté le retard de l'intelligence. Nous l'avons confirmé par de multiples contrôles sur diverses populations. Nous sommes parvenus, d'autre part, à la conviction que les handicaps ou déficits d'ordre physiologique ne suffisaient pas à rendre compte de ce retard mental. Guidés par l'hypothèse d'une infériorisation par la situation gémellaire, nous avons supposé que le handicap intellectuel devait apparaître au maximum dans le développement des relations verbales. Nous nous sommes alors employés à vérifier, par des observations et par des enquêtes, cette hypothèse. C'est ensuite seulement que nous avons eu connaissance des observations d'Ella Day, qui concordaient parfaitement avec les nôtres et que nous avons intégrées à notre interprétation d'ensemble.

Le travail de Luria parut longtemps après que cette interprétation fût construite. Mais il en apportait alors, par les moyens d'une expérimentation rigoureuse que nous n'avions jamais pu tenter nous-mêmes, une inestimable confirmation. Il établissait du même coup l'existence d'une relation étroite entre le retard verbal et le retard des fonctions intellectuelles, par une démonstration qui — au delà de la psychologie du couple jumeau — apportait une contribution originale au problème classique et pourtant encore si obscur des rapports du langage et de la pensée.

*FRÉQUENCE DU RETARD DU LANGAGE
ET DE LA CRYPTOPHASIE CHEZ LES JUMEAUX*

Dès que ma conviction fut établie d'un réel retard intellectuel des jumeaux, j'entrepris d'analyser la genèse de ce retard. Ma collaboratrice Irène Lézine, auteur avec Odette Brunet, d'une révision des baby-tests de Gesell, et spécialiste de la petite enfance, m'aida beaucoup dans cette nouvelle recherche. Je lui demandai d'abord d'analyser les résultats obtenus aux baby-tests par 28 jumeaux (8 monozygotes et 20 dizygotes), dont les âges s'échelonnaient entre un et quatre ans. Et afin d'éviter toute suggestion, tout effet de halo, je laissai Mlle Lézine, pour ce premier travail, dans l'ignorance totale de mon hypothèse.

Le Q.I. médian de ces 28 jumeaux (ou plus exactement le Q.D., le Quotient de Développement, comme c'est l'usage de dire quand il s'agit de la première enfance) s'établit à la valeur médiocre de 88. Ce chiffre, en confirmant mes résultats antérieurs, indiquait que cet échantillon était bien représentatif des populations jumeau.

Irène Lézine calcula alors les Q.D. partiels pour quatre secteurs du développement et elle obtint les résultats suivants :

Épreuves posturales	Q.D. = 100
— de coordination (1)	Q.D. = 100
— de langage	Q.D. = 75
— de relations sociales et jeux...	Q.D. = 65

(1) Les épreuves de coordination consistent en jeux de cubes et en exercices d'encastrement. Cf. O. BRUNET et I. LÉZINE, *Le développement psychologique de la première enfance*, P.U.F., Paris, 1951.

Ainsi, sur la base des baby-tests, et du moins pour la période de un à quatre ans, il apparaissait que l'insuffisance du Q.D. global exprimé par le chiffre de 88, était due à un retard du langage et des relations sociales. Les résultats parfaitement normaux pour la locomotion et l'équilibre (épreuves posturales) et pour la coordination dans les épreuves de manipulation excluaient tout déficit neurologique et, à cet âge où le développement global est encore si peu différencié, tout déficit mental congénital.

Le retard linguistique, constaté chez ces jeunes jumeaux, concerne beaucoup moins d'ailleurs la richesse du vocabulaire que l'apparition et la maîtrise des valeurs relationnelles du langage. La construction des premières phrases est nettement plus tardive pour la plupart des jumeaux, mais ce qui est plus caractéristique encore, c'est la difficulté à distinguer verbalement entre soi et l'autre. Cette difficulté est caractéristique du développement linguistique de tous les jumeaux, mais plus fortement encore chez les jumeaux monozygotes qui se ressemblent jusqu'à se confondre, que chez les autres. Nous observons notamment, avec Irène Lézine, que l'épreuve du niveau de deux ans qui consiste à dire son nom (épreuve 19 du Brunet-Lézine) est échouée à cet âge par 6 jumeaux sur 10. Pour trois couples monozygotes (respectivement âgés de 24 mois, 27 mois et 48 mois au moment de l'observation) et pour un couple dizygote âgé de 24 mois, les jumeaux emploient un même vocable pour se désigner. Par exemple, pour nos deux jumeaux identiques, Guy et Dominique, âgés de 27 mois, la désignation commune de Titi. Et si, en général, ils répondent correctement à leurs véritables prénoms quand on les appelle, il leur arrive aussi de se confondre (1).

Ils répondent alors l'un à la place de l'autre. Et quand on leur demande de désigner des parties de leur propre corps (« montre-moi ta bouche..., montre-moi tes cheveux »), ils font leur démonstration sur la personne de l'autre.

D'ailleurs, pour l'ensemble de nos 28 jeunes jumeaux, l'épreuve qui consiste à montrer les différentes parties du corps sur soi-même et sur une image marque, pour sa réussite, un aussi grave retard que l'apparition du prénom et l'emploi

(1) Pour une étude détaillée de cette confusion des prénoms, voir le chapitre V.

correct des pronoms personnels. L'épreuve, qui est normalement d'un niveau de deux ans, est échouée à cet âge dans plus de 60 % des cas et spécialement par tous les jumeaux identiques.

On retrouve ici la liaison étroite entre l'évolution du langage et la représentation du schéma corporel, que j'ai mise en évidence jadis, par une étude longitudinale de la première enfance (1). J'avais alors observé que l'enfant s'identifie vraiment avec son image vue dans le miroir à peu près dans le même temps où il commence à employer correctement le *moi* et le *tu*. Et j'en concluais que l'image du corps est essentiellement conscience de soi. Chez les jumeaux, il semble bien que l'une et l'autre soient obnubilées, retardées (2). D'ailleurs, quand il s'agit de jumeaux monozygotes dont la ressemblance est telle que les parents eux-mêmes les confondent, la confusion commise par les adultes entretient et aggrave évidemment la confusion spontanée des jumeaux prisonniers de leur situation gémellaire.

Pourtant, deux univers verbaux s'organisent, deux systèmes de relations s'établissent, suivant que les jumeaux parlent entre eux ou parlent avec autrui.

Dans les observations détaillées qu'elle nous donne, Irène Lézine constate, en effet, que les jumeaux, quand ils lui parlent ou quand ils parlent à leur mère, articulent à peu près correctement et emploient les termes du langage courant. Mais quand ils retournent à leurs conversations fraternelles, ils se mettent à baragouiner ou à parler une langue incompréhensible à l'entourage. C'est, par exemple, le cas des jumeaux dizygotes. Louis et Agnès, âgés de trois ans et demi. Agnès dit : « Crafouillo ma minade, poul ra mir crafouillo, canipali to mama tapou, manira crasso », et son frère Louis lui répond : « Crafouillo perette amarada. » La mère a remarqué que ce mot de « crafouillo » est toujours lié à une vive explosion de joie, mais elle n'a jamais pu en découvrir le sens.

En d'autres cas, les parents ont pu identifier quelques termes du langage gémellaire, en retrouver l'origine dans la déformation d'un terme de la langue courante, en suivre la persistance anormale pendant plusieurs années. C'est, par

(1) R. Zazzo, Images du corps et conscience de soi. Matériaux pour l'étude expérimentale de la conscience, *Enfance*, n° 1, 1948, pp. 29-43.

(2) Gesell a signalé, jadis, le cas de deux jumelles qui, à l'âge de 5 ans, continuaient à se confondre l'une l'autre dans l'image du miroir.

exemple, « le bulle » pour désigner tout ce qui brûle, le feu, les allumettes, la cuisinière. Ce sont des termes syncrétiques comme « chygne-cana » (cygne-canard), pour désigner tous les oiseaux ; « figachon » (fille-garçon), pour désigner tous les enfants. Mais ce sont aussi des vocables dont l'origine reste inconnue : « Lamila », pour cabinet noir ; « léquate », pour argent.

Nous découvrons ici le fameux langage secret des jumeaux. Phénomène que Luria a baptisé « langage autonome », dans sa récente étude et que j'ai décrit moi-même, il y a quelques années, sous l'expression de « cryptophasie gémellaire » (1).

*
* *

Alors que se poursuivait, sous la conduite d'Irène Lézine, l'étude longitudinale des jeunes jumeaux, mon enquête par questionnaire (2) m'apportait des renseignements d'ordre statistique, en fonction de la catégorie gémellaire, sur la fréquence du retard du langage et de la cryptophasie. Et, d'autre part, au cours d'un entretien systématique que j'avais baptisé « le jardin secret » et dont on trouvera d'autres résultats à d'autres chapitres, j'interrogeai quelques dizaines de jumeaux adultes sur leur pratique éventuelle d'un langage gémellaire ou sur les souvenirs qu'ils avaient pu en garder (3).

Pour la quasi-totalité des cas des jumeaux identiques, pour la moitié des cas environ des jumeaux dizygotes, l'existence d'un langage secret, passé ou actuel, est avoué immédiatement. Langage secret combiné souvent avec des habitudes verbales tenaces ou des lapsus, consistant par exemple à dire « je t'excuse » pour « je m'excuse », ou à n'employer presque jamais le *je* ou le *tu*,

(1) R. ZAZZO, Cryptophasie et situation gémellaire, Communication au XII^e Congrès des Pédiatres de langue française (Paris, juin 1949), *Actes du Congrès*, pp. 308-312 (L'Expansion scientifique française, édit., Paris).

C'est le terme de schizophasie que j'avais d'abord employé dans le texte de cette communication. Il traduisait plus exactement les aspects de coupure, d'isolement que je voulais mettre en évidence. Mais il introduisait, par son acception psychiatrique, une interprétation tendancieuse de la structure affective des jumeaux. Et d'ailleurs l'isolement-à-deux des jumeaux ne peut être assimilé, *a priori*, à l'autisme impliqué traditionnellement par les termes de schizophasie et de schizoidie. C'est pourquoi j'ai préféré, en fin de compte, le terme étroitement descriptif de cryptophasie.

(2) Cf. pp. 82-83.

(3) Cf. le chapitre VII : « Témoignages parallèles », p. 518.

quand les jumeaux parlent d'eux-mêmes, mais presque exclusivement le *nous*.

Des garçons de 23 ans, jumeaux identiques, me font ainsi, et indépendamment l'un de l'autre, cette confiance :

LOUIS. — Un camarade me parle, croyant que c'est Pierre mon jumeau. Alors je poursuis la conversation, sans éprouver le moins du monde le besoin de rectifier, peut-être par paresse.

PIERRE. — *Nous* répondons chacun aux deux prénoms, comme si j'avais deux prénoms, Louis et Pierre. Nous ne détrompons pas les gens. Je m'en suis aperçu, il y a quelque temps seulement, parce que mes parents prétendaient que c'était une taquinerie... Encore maintenant, il m'arrive souvent de dire *je* à la place de *nous* : *je* vais faire une promenade au lieu de *nous* allons faire une promenade.

Qu'il substitue le *nous* au *je* (ce qui, somme toute, serait assez banal), mais encore qu'il emploie étrangement le *je* à la place de *nous*, nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il nous en donne spontanément un bel exemple, rendu plus frappant encore par l'incorrection grammaticale : « *Nous* répondons... comme si j'avais deux prénoms. »

Il apparaît, d'ailleurs, pour le couple Louis-Pierre que la confusion n'est pas un jeu destiné à exploiter leur ressemblance, à taquiner ou à mystifier autrui. La confusion est vraiment, pour nos deux jumeaux, une tendance persistante dont ils ne prennent conscience qu'accidentellement, quand on leur en fait la remarque, quand ils font un effort de réflexion. Si la confusion vient d'autrui, ils n'y réagissent pas, bien que la confusion devienne pour eux objective, erreur patente quand elle est ainsi commise par un interlocuteur. A ce propos, l'explication de Louis est bien révélatrice d'une attitude fondamentale, d'une habitude profondément ancrée : « Par paresse, je ne rectifie pas. » Dans quelle mesure cette confusion verbale des pronoms et des noms est-elle solidaire, à la fois comme effet et comme cause, d'une confusion réelle des personnes, d'une insuffisance de la conscience de soi ? On ne peut soutenir que l'une soit exactement la mesure de l'autre, car la différenciation des consciences peut s'opérer sans doute par d'autres moyens, par toute la diversité des conduites. Et inversement, on peut penser que l'absence des confusions verbales n'est pas la preuve d'une complète libération de la personnalité par rapport à la sujétion gémellaire.

Il est, en tout cas, difficilement contestable que la confusion des noms, du *moi* et du *toi*, du *nous* et du *je*, est bien autre chose qu'erreur grammaticale.

La confusion des personnes peut, d'ailleurs, prendre des formes beaucoup plus subtiles, beaucoup plus discrètes, dans le creuset où s'élaborent les sentiments, les idées, les volontés. Il peut arriver aussi, très exceptionnellement, que dans les fluctuations du moi la confusion s'aggrave brusquement, provoquant chez le jumeau une réaction d'angoisse, un sentiment aigu de dépersonnalisation. Sans doute, on ne trouvera jamais chez un jumeau adulte la confusion dans le miroir, telle que l'a décrite Gesell chez des jumeaux de 5 ans. La confusion était alors totale et sans angoisse, parce que antérieure à l'autonomie de l'image corporelle. Chez l'enfant plus âgé et chez l'adulte, une telle confusion peut surgir l'espace d'un instant, brutale, hallucinante, bouleversante. Un jumeau d'une vingtaine d'années m'a confié, au cours de nos entretiens, l'émotion qu'il avait éprouvée un jour en se rasant devant le miroir : brusquement, sous la lame du rasoir, c'était le visage de son frère qu'il voyait, non le sien. L'illusion n'avait duré que quelques secondes, peut-être même qu'une fraction de seconde. Mais le choc avait été tel que notre jumeau craignait toujours, par la suite, de voir apparaître dans le miroir le visage de l'autre. J'ai trouvé chez d'autres jumeaux identiques, non pas le traumatisme, mais la tentation de cette perte de soi.

Dans un jeu de miroirs, il m'arrive parfois de me voir de profil et de croire que c'est mon frère. C'est une impression étrange. Je m'en amuse.

Si l'aliénation relativement facile dans l'image d'autrui dénonce la fragilité de l'image de soi, l'impression de choc ou d'étrangeté qui accompagne cette aliénation révèle bien la marge qui sépare habituellement les deux images. Marge entre le familier et l'intime. Et quand la marge s'anéantit, quand s'accomplit la confusion inacceptable du double fraternel et du double personnel, matérialisé par le reflet du miroir, alors surgit la conscience de l'étrangeté fondamentale comme une ultime protestation du moi.

La situation normale des jumeaux ne possède évidemment pas cette tonalité anxieuse. Ils peuvent jouer parfois, aux frais d'autrui, de leur étonnante ressemblance, mais il ne semble

pas qu'ils soient conscients des risques que cette ressemblance leur fait courir, ni même qu'ils la perçoivent comme nous la percevons ou comme, de l'extérieur, ils pourraient eux-mêmes la percevoir chez d'autres jumeaux.

J'ai expérimenté ce sentiment de ressemblance en filmant une dizaine de couples de jumeaux adolescents et adultes dans des attitudes symétriques, propres à mettre en valeur, de façon presque caricaturale, la similitude de leurs traits et la complémentarité de leurs gestes. On voit, par exemple, deux jumeaux s'avancer lentement l'un vers l'autre, se rejoindre, se serrer la main et tourner ensuite, en gros plan, vers le spectateur, un même visage éclairé d'un même sourire. J'ai projeté ce film aux jumeaux qui en avaient été les acteurs et leur ai demandé, par questionnaire écrit, ce qu'ils éprouvaient. Aucun n'a trouvé la situation étonnante pour son propre couple ; mais par contre, beaucoup d'entre eux ont jugé comique et ridicule le comportement de leurs collègues en gémellité, la trop grande ressemblance, le parallélisme des mimiques et des mouvements.

Si les confusions grammaticales, et les très exceptionnelles confusions de l'image spéculaire, se présentent — de l'avis même des jumeaux — comme tout à fait involontaires, il n'en est évidemment pas de même pour la pratique d'un langage secret.

Voici la déclaration faite par des jumeaux âgés de 18 ans :

Il paraît que, quand nous étions petits, on parlait un jargon. Même plus grands, on avait des mots à nous. Mais c'était autre chose. On avait créé une langue spéciale pour n'être pas compris. Avec des mots inventés (...). Chaque nom, c'était un personnage. On fabulait avec ces personnages imaginaires. Ça a dû commencer vers 10 ans. Ça a duré jusqu'à 15 ou 16 ans. A la fin, on s'en amusait. Mais au début, c'était sérieux. Aucun camarade n'était dans le secret. Nos parents eux-mêmes n'en savaient rien.

Un autre couple de garçons, âgés de 28 ans, donnent de leur langage secret une justification de défense :

Nous avons créé des mots pour nous deux, pour nous défendre par l'isolement, dans l'internat où nos parents nous avaient placés.

Des jumelles identiques, âgées de 39 ans, indiquent les procédés de ce que furent leurs langages secrets.

Quand nous étions petites, nous avions créé ce que nous appelions le langage des oiseaux, en ajoutant une syllabe à chaque mot. Plus tard, à

l'école primaire, c'est devenu ce que nous appelions le langage des sourds-muets avec des gestes et en déformant les mots. Pour que personne ne nous comprenne. Ni les parents. Ni notre petite sœur. Ni les autres enfants.

D'autres jumelles identiques, âgées de 25 ans, racontent comment une sorte de formule magique les introduisait dans le monde secret de leurs confidences et de leurs fabulations :

On aimait se raconter des histoires entre nous, que personne ne comprenne. L'une de nous donnait le signal en disant *Béb tu joues ?* et alors dans une langue incompréhensible aux autres, nous commençons une histoire. Depuis les débuts du langage, sans doute, nous avions notre jargon. Et jusqu'à l'âge de 5 ans, nous aimions nous confondre. Quand on nous demandait notre nom, chacune de nous répondait : Josette-et-Monique.

L'apparition relativement tardive d'un langage secret, construit par les jumeaux pour renforcer très intentionnellement leur unité, leur complicité, leur isolement, n'est certainement pas exclu. Mais il est fort probable, pour la plupart des cas, que la conscience du langage gémellaire, sa codification, son utilisation pour l'isolement, la mystification et le jeu, sont apparues après la constitution d'un jargon tout spontané. La conscience du langage vient après le langage. La volonté d'isolement après l'isolement. L'intention du secret dans la succession d'un langage naïvement inintelligible. D'ailleurs, aucun des jumeaux que nous avons interrogés n'a su dater les débuts de son langage secret. Comme il fallait s'y attendre, les adultes se souviennent de leurs intentions et de leurs justifications qui sont relativement tardives. Mais l'origine véritable du langage secret se perd dans la nuit de leur enfance. « Ça a dû commencer très tôt. » « Depuis les débuts du langage sans doute. »

*
* * *

C'est sur la base des renseignements apportés par le questionnaire-jumeaux rempli par les parents d'un millier de couples environ ou dans une plus faible proportion par les jumeaux eux-mêmes, que j'ai pu établir approximativement la fréquence de la cryptophasie et des retards du langage (1).

Les questions 28 et 29, relatives à la cryptophasie et au

(1) On trouvera le texte du questionnaire à la fin du présent ouvrage (Annexe 2).

retard, étaient ainsi formulées : « (Les jumeaux) avaient-ils, dans la petite enfance, un langage à part qu'eux seuls comprenaient ? (donnez des exemples si possible). » « A quel âge ont-ils parlé (premières phrases) de façon compréhensible ? »

La plupart des réponses portent sur une période depuis longtemps révolue. Et les faits dont elles témoignent n'ont évidemment pas l'exactitude et la précision d'observations directes, faites par un psychologue. D'autre part, la question de la cryptophasie, telle qu'elle est formulée, exclut toute réponse concernant l'apparition ou l'observation d'un langage secret au delà de « la première enfance », dont les limites d'âge ne sont d'ailleurs pas précisées. Cryptophasie doit tout simplement désigner ici un langage incompréhensible pour autrui, sans qu'il y ait nécessairement intention de secret chez ceux qui le parlent.

L'appréciation du retard du langage est encore plus incertaine. On sait combien il est difficile, même pour des psychologues entraînés, de définir exactement la notion de « première phrase » et d'en dater l'apparition. Si, pour les psychologues, la première phrase est définie, en général, par la liaison fonctionnelle de deux mots, en est-il de même pour des personnes non averties et que valent alors les réponses obtenues à la question 29 ?

Au cours d'une très longue expérience des consultations psychologiques d'enfants, j'ai pu constater que la plupart des parents fixent sans trop d'hésitation, entre 15 mois et 20 mois, l'apparition de la première phrase. Dans mes statistiques gémellaires, j'ai considéré, avec beaucoup d'indulgence, qu'il y avait retard du langage quand les premières phrases étaient apparues, selon le témoignage des parents, à 30 mois ou plus tard (1). Ainsi, les pourcentages obtenus sont ceux des retards graves, d'autant plus que les parents ont tendance à présenter leur progéniture sous le jour le plus favorable, à minimiser les éventuels retards.

Il est donc probable, tant pour le retard que pour la cryptophasie, que les fréquences réelles sont nettement supérieures à celles qui sont obtenues par les témoignages recueillis au moyen du questionnaire. Mais, de toute façon, les fréquences

(1) Dans ma communication de 1949, au Congrès de Pédiatrie, j'avais utilisé comme seuil de retard l'âge de 2 ans.

gardent leur valeur de comparaison d'un sexe à l'autre et entre les diverses catégories gémellaires.

Le tableau 41 qui donne, en pourcentage, la fréquence des cas de retard et de cryptophasie, selon la catégorie gémellaire et selon le sexe, est établi d'après le dépouillement de 734 questionnaires concernant les couples âgés d'au moins deux ans et demi. Les questionnaires, relatifs aux couples plus jeunes, étaient en effet inutilisables pour cette élaboration, puisque l'âge de deux ans et demi marquait le seuil de retard du langage.

Avant de totaliser les cas de cryptophasie (colonne D) et de retard (colonne E), on a considéré séparément les cas de cryptophasie seule ou seule connue (colonne A), les cas de retard seul ou seul connu (colonne B), les cas où cryptophasie et retard se présentaient ensemble (colonne C). Enfin, on a calculé la totalité des cas présentant des aberrances : ou cryptophasie, ou retard, ou les deux ensembles, $A + B + C$.

Les colonnes F, G et H concernent le même total ($A+B+C$), mais rapporté à des nombres différents de questionnaires suivant qu'ils sont complets ou non, de telle sorte que les pourcentages sont différents.

L'expression « seul ou seul connu », des colonnes A et B, souligne en effet que la réponse n'est pas toujours donnée de façon explicite. Par exemple, on note « cryptophasie seule » quand la réponse est positive à la question cryptophasie, et négative à la question retard. On note « cryptophasie seule connue », quand la réponse est positive à la question cryptophasie, mais qu'il y a réponse douteuse (peut-être, je ne sais pas) ou pas de réponse du tout à la question retard. Le nombre de cas ainsi établi (28 cas, par exemple, de « cryptophasie seule ou seule connue », chez les filles monozygotes), est rapporté d'une part à la totalité des questionnaires du groupe examiné, d'autre part au nombre des questionnaires pour lesquels on a une réponse explicite. Le second pourcentage est donné sur le tableau 41, entre parenthèses. Le premier est hors parenthèses. Par exemple, sur un total de 141 questionnaires de couples de filles monozygotes, on a recueilli une réponse explicite à la question cryptophasie à 103 questionnaires seulement. Les 28 réponses positives donnent une proportion de 27,1 % par rapport aux 103 questionnaires, une proportion de 19,8 % par rapport au total des 141.

*Pourcentages des cas de cryptophasie et de retard du langage selon la catégorie gémellaire et le sexe
(d'après les réponses à 734 questionnaires, Q. 28 et 29)*

Catégories gémellaires	Anomalies			Total des Crypto- phasies (A + C)	Total des retards (B + C)	Total des réponses positives (A + B + C) par rapport à				
	Cryptophasie seule ou seule connue A	Retard ($\geq 2 \frac{1}{2}$) seul ou seul connu B	Cryptophasie et retard à la fois C			D	E	F	Ques- tionnaire avec 1 ou 2 réponses G	Ques- tionnaire avec 2 réponses H
Catégorie 1 :										
F (n = 141)	27,1 (19,8)	12,9 (9,9)	18,1 (11,3)	42,7 (31,2)	27,7 (21,2)	n = 141 41,1	n = 123 47,1	n = 88 52,2		
G (n = 144)	32,2 (26,3)	18,9 (14,5)	24 (16,6)	52,5 (43)	40,9 (31,2)	n = 144 57,6	n = 128 64,8	n = 100 74		
TOTAL (n = 285)	29,5 (23,1)	15,9 (12,2)	21,2 (14)	47,9 (37,1)	32,8 (26,3)	n = 285 49,4	n = 251 56,1	n = 188 63,8		
Catégories 2-3 :										
F (n = 54)	24,3 (16,6)	8,1 (5,5)	10,3 (5,5)	35,1 (24)	16,2 (11,1)	n = 54 27,7	n = 44 34	n = 29 48		
G (n = 55)	27 (18,1)	22,5 (16,3)	12,9 (7,2)	37,8 (25,4)	32,5 (23,6)	n = 55 41,8	n = 47 48,9	n = 31 61,2		
TOTAL (n = 109)	25,6 (17,4)	15,5 (11)	11,6 (6,4)	36,4 (24,7)	24,6 (17,4)	n = 109 34,8	n = 91 41,7	n = 60 55		
Catégorie 4 :										
F (n = 82)	17,2 (12,2)	15,6 (12,2)	12,2 (7,3)	27,5 (19,5)	25 (19,5)	n = 82 31,7	n = 73 35,6	n = 49 44,8		
G (n = 94)	19,1 (14,8)	16,9 (13,8)	10,9 (6,3)	27,3 (21,2)	24,6 (20,2)	n = 94 35,1	n = 85 38,8	n = 65 44,6		
TOTAL (n = 176)	18,3 (13,6)	16,3 (13)	11,5 (6,8)	27,4 (20,4)	24,8 (19,8)	n = 176 33,5	n = 158 37,3	n = 114 44,7		
Catégorie 5 :										
G-F (n = 164)	23,3 (14,6)	13,1 (9,7)	15,9 (9,1)	37,8 (23,7)	25,4 (18,9)	n = 164 33,5	n = 131 41,9	n = 94 48,9		
TOTAL F (1-2-3-4) : (n = 277)	23,7 (16,9)	12,9 (9,7)	15 (9)	36,8 (26,3)	24,8 (18,7)	n = 277 35,7	n = 240 41,2	n = 166 49,3		
TOTAL G (1-2-3-4) : (n = 293)	27,1 (21,1)	18,8 (14,6)	18,2 (11,6)	42,1 (32,7)	33,7 (26,2)	n = 293 47,4	n = 260 53,4	n = 196 62,2		
Ensemble (1-2-3-4-5) : (n = 734)	25,1 (18,1)	15,3 (11,7)	16,5 (10)	39,3 (28,3)	27,4 (20,8)	n = 734 39,9	n = 631 46,4	n = 466 53,6		

Les catégories gémellaires sont indiquées au tableau 41 et dans les tableaux suivants d'après cette convention : 1 pour les jumeaux monozygotes, 4 pour les jumeaux dizygotes de même sexe, 5 pour les jumeaux dizygotes de sexe différent. Le couple pour lesquels le diagnostic d'identité est douteux sont classés sous les indicatifs 2 (probablement monozygotes)

LÉGENDE DU TABLEAU 41 CI-CONTRE

Les chiffres, en marge gauche, indiquent les catégories gémellaires.

- 1 : monozygotes
- 2 : probablement monozygotes
- 3 : probablement dizygotes
- 4 : dizygotes de même sexe
- 5 : dizygotes de sexe différent

Dans les colonnes de A à E, les pourcentages entre parenthèses sont calculés sur la totalité des questionnaires, qu'ils donnent ou non une réponse à la question considérée (colonnes A, B, D, E), ou aux deux questions considérées (colonne C).

Les pourcentages hors parenthèses sont calculés sur les seuls questionnaires qui donnent une réponse à la question considérée (colonnes A, B, D, E), ou aux deux questions considérées (colonne C).

Par exemple, pour la cryptophasie seule, sur un total de 141 questionnaires de filles monozygotes, on enregistre 103 réponses explicites, dont 28 positives. Le nombre 28 rapporté à 103 donne 27,1 % et rapporté à 141, il donne 19,8 %.

La réponse « peut-être » a été comptée comme absence de réponse.

PRINCIPALES DIFFÉRENCES SIGNIFICATIVES OBSERVÉES AU TABLEAU 41 (TEST DU χ^2)

Entre garçons et filles

I. D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.15
Total 1 à 4 D (cryptophasie) : différence significative au seuil de...	.30
I. E (retard) : différence significative au seuil de.....	.05
Total 1 à 4 E (retard) : différence significative au seuil de	.05

Entre couples MZ (1) et couples DZ (4)

Filles. D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.10
Garçons. D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.001
Garçons + filles. D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.001
Garçons. E (retard) : différence significative au seuil de	.05
Garçons + filles. E (retard) : différence significative au seuil de...	.10

Entre total couples MZ (1) et couples bisexués (5)

D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.10
E (retard) : différence significative au seuil de	.20

Entre total couples DZ (4) et couples bisexués (5)

D (cryptophasie) : différence significative au seuil de	.10
---	-----

et 3 (probablement dizygotes). Eu égard à l'insuffisance des effectifs, les catégories 2 et 3 ont été bloquées, en une seule dans toutes les élaborations.

Les résultats d'ensemble, donnés à la dernière ligne du tableau, font bien ressortir les anomalies du développement linguistique chez les jumeaux. D'après les témoignages des parents, on constate le retard grave du langage pour 27 % de l'ensemble des couples. En prenant le seuil du retard non pas à 2 ans 1/2, comme dans cette élaboration, mais à 2 ans, la proportion dépasse 50 % (1). Pour cette même population, près de 40 % des couples présentent le phénomène de cryptophasie dans la petite enfance. Et il est à peu près évident, comme je l'ai déjà dit, que la proportion serait sensiblement plus élevée si les parents avaient été invités à apporter leur témoignage sur les formes plus tardives et plus aisément repérables du langage secret proprement dit. Enfin, si l'on totalise tous les cas d'anomalies (retard et cryptophasie), on dépasse 50 % des cas pour les 466 questionnaires qui comportent une réponse explicite aux deux questions posées.

Les différences entre catégories gémeillaires sont nettes (2). Et notamment pour la cryptophasie (colonne D). Le phénomène est déclaré dans 47,9 % des cas chez les monozygotes ; 36,4 % des cas chez les jumeaux de diagnostic douteux où se trouvent mêlés monozygotes et dizygotes ; 27,4 % des cas chez les dizygotes de même sexe (3). La différence entre les catégories 1 et 4 est significative au seuil de .001. La catégorie 5 (couples dizygotes comportant un garçon et une fille) paraît faire exception à cette sériation des pourcentages : les jumeaux dizygotes de sexe différent occupent, pour la fréquence de la cryptophasie, une position intermédiaire (37,8 %) entre les monozygotes et les jumeaux dizygotes de même sexe. Ce n'est certainement pas l'effet d'une erreur ou du hasard. Cette position intermédiaire des couples bi-sexués, que nous notons ici pour la première fois,

(1) Pour le retard du langage, comme pour la cryptophasie, les élaborations concernent les *couples*, non les individus. Un couple est compté comme retardé, que le retard soit présenté par les deux partenaires ou par l'un des deux seulement. D'ailleurs, dans la quasi-totalité des cas (plus de 90 %), le retard, quand il se présente, est indiqué simultanément pour les deux partenaires.

(2) Voir la liste des principales différences significatives, p. 353.

(3) Quand on prend comme seuil de retard pour l'apparition de la première phrase l'âge de 2 ans, le pourcentage global approche de 50 % (38 % pour les filles, 53 % pour les garçons).

nous la constaterons encore pour d'autres caractéristiques de la vie gémellaire. Malgré les différences psychologiques dues au sexe, ou à cause de ces différences, les partenaires garçon et fille forment couple plus étroitement, sans doute, que deux dizygotes de même sexe. Ainsi, la diversité de sexe et la diversité des conditions éducatives liées au sexe pèseraient moins lourd, dans leurs effets différenciateurs, que les effets de complémentarité, de solidarité, dus à la situation de couple.

Pour l'incidence des retards (colonne E), les différences sont de même sens, mais moins fortes, entre catégories gémellaires. On compte en effet 32,8 % de cas de retard en catégorie 1 (MZ) et 24,8 % en catégorie 4 (DZ). La différence est significative au seuil de .10. Aucune différence significative n'est notée entre les catégories 2-3, 4 et 5.

Les différences entre couples de garçons et couples de filles sont également importantes. Mais alors que dans la comparaison entre catégories gémellaires, la différence relative à la cryptophasie prime la différence relative au retard, c'est exactement l'inverse qu'on observe dans la comparaison entre sexes. Pour la totalité des couples féminins, on compte 24,8 % de retards graves du langage contre 33,7 % pour la totalité des couples masculins. La différence est significative au seuil de .05. Cette différence est due entièrement, dans la présente élaboration, aux catégories 1, 2 et 3. Dans une élaboration plus fine de la catégorie 5, on trouve également une fréquence nettement plus élevée de retards chez les garçons que chez les filles. La différence entre sexes, que nous trouvons ici chez nos jumeaux, s'explique peut-être partiellement par une réaction différente à la situation gémellaire ; elle s'explique aussi certainement par cette particularité bien connue que le développement linguistique des filles est, en général, légèrement en avance sur celui des garçons (1). On peut supposer en somme que la situation gémellaire, moins contraignante pour les filles comme nous le verrons par la suite, accentue l'écart de supériorité verbale qu'elles ont habituellement.

Le phénomène de cryptophasie, où la situation gémellaire intervient probablement comme facteur fondamental, révèle en effet quelque différence entre garçons et filles. Pour la

(1) Mais la supériorité verbale des filles exigerait, elle aussi, une explication.

totalité des couples féminins, on compte 36,8 % de cas de cryptophasie contre 42,1 % pour la totalité des couples masculins. Et cette différence paraît uniquement due à la catégorie des monozygotes. On compte, en effet, 42,7 % de cryptophasies chez les filles de la catégorie 1 contre 52,5 % chez les garçons de la même catégorie. La différence est significative au seuil de .15. Pour les catégories 2 et 3, où sont mêlés monozygotes et dizygotes, la différence s'amenuise : 35,1 % contre 37,8 %. Enfin, pour la catégorie 4 des jumeaux dizygotes, la différence disparaît totalement.

En résumé de ce qui précède, ce qui distingue entre elles les catégories gémellaires (MZ et DZ) c'est surtout la cryptophasie, ce qui distingue les sexes l'un de l'autre c'est surtout le retard du langage plus marqué chez les garçons que chez les filles.

*
* *

Pour comprendre la genèse de la cryptophasie, on doit d'abord s'interroger sur sa liaison avec le retard du langage.

Si l'on admet, de façon générale, que la situation gémellaire détermine à la fois le retard du langage et la cryptophasie, on peut imaginer en effet pour cette détermination diverses modalités. Ou bien la situation gémellaire intervient pour déterminer simultanément retard et cryptophasie, ou bien le retard détermine ultérieurement la cryptophasie ou encore la surdétermine, venant aggraver par ses effets propres la situation d'isolement. Ou bien cette situation se traduit à des niveaux fonctionnels successifs par la filiation : retard du langage, langage incompréhensible, langage secret intentionnel. On peut supposer enfin que les effets de l'isolement n'apparaissent pas toujours à tous les niveaux fonctionnels, et qu'il peut y avoir retard sans cryptophasie et cryptophasie sans retard.

C'est cette dernière hypothèse que les chiffres du tableau 41 paraissent confirmer. Les cas de « cryptophasie seule » et de « retard seul » sont, en effet, relativement fréquents (colonnes A et B) : respectivement 25,1 % et 15,3 %. Et les cas de « cryptophasie et retard à la fois » ne comptent que pour 16,5 %. En d'autres termes, la rencontre des deux phénomènes n'apparaît *grosso modo* que pour un tiers des

cas où l'on signale une anomalie du développement verbal.

Cependant, nous ne devons pas oublier que ces chiffres reposent sur des témoignages sujets à caution. Et que les sources d'erreur, comme le critère du retard fixé à 2 ans et demi, jouent pour diminuer l'incidence réelle du syndrome retard-cryptophasie. Il suffirait de baisser à deux ans le seuil du retard pour augmenter très sensiblement la fréquence du syndrome, les chances de rencontre des deux phénomènes.

On peut donc penser que la cryptophasie est en corrélation beaucoup plus étroite avec le retard du langage qu'il n'apparaît au tableau 41, que cette corrélation traduise un rapport de cause à effet ou les effets parallèles d'une cause commune.

Le tableau 42 donne, non plus en pourcentage mais en chiffres absolus (nombre de cas), une description plus explicite des rapports d'association entre retard du langage et cryptophasie. On lira sur le tableau 42 des renseignements qui ne sont pas donnés au tableau 41 : notamment le nombre de cas, très élevé, où le questionnaire déclare à la fois absence de retard et absence de cryptophasie ; et le nombre de cas de questionnaires sans réponse explicite.

On savait déjà par le tableau précédent ce que précise le tableau 42 (voir à la dernière ligne de ce tableau, le carré récapitulatif : ensemble, 1 à 5) : les réponses positives sont plus nombreuses pour la cryptophasie (207) que pour le retard (160), et ceci dans toutes les catégories, sauf la quatrième. Mais le tableau 42 nous permet de constater, en outre, toujours pour la cryptophasie comparée au retard, que les réponses douteuses ou manquantes sont plus nombreuses (205 contre 176), alors que les réponses négatives sont moins nombreuses (322 contre 398).

L'association entre les deux anomalies s'établit comme suit (ensemble, 1 à 5) :

- quand il y a retard déclaré du langage (160 cas), la cryptophasie est également déclarée dans 46,3 % des cas (74 réponses positives, 63 réponses négatives, 23 réponses douteuses ou manquantes) ;
- quand il y a cryptophasie déclarée (207 cas), le retard est également déclaré dans 35,8 % des cas (74 réponses positives, 113 réponses négatives, 20 réponses douteuses ou manquantes).

Il y a donc plus rarement de retard sans cryptophasie que de cryptophasie sans retard. Celui-ci favoriserait l'apparition de celle-là, mais la cryptophasie pourrait s'installer sans avoir été précédée de retard. L'hypothèse est plausible mais, répétons-le, il eût fallu disposer d'une appréciation exacte des retards (ce qui était impossible par investigation rétrospective), pour que la démonstration fût vraiment décisive.

Le tableau 42 nous fournit d'ailleurs une indication intéressante sur la cohérence des témoignages recueillis. Quand une réponse positive est donnée à l'une des questions, il est très rare qu'à l'autre question il y ait réponse douteuse ou absence de réponse (10 % des cas seulement). Inversement, quand on note une réponse douteuse ou pas de réponse à l'une des questions, c'est également une absence de réponse ou une réponse douteuse qu'on recueille à l'autre question dans la majorité des cas.

En résumé, il est certain qu'une liaison existe entre le retard grave du langage et la tendance à la cryptophasie mais, sous toutes les réserves formulées en cours de route, on peut supposer qu'en de nombreux cas, le retard existe sans entraîner de cryptophasie et que dans des cas probablement plus nombreux encore, la cryptophasie n'est pas précédée par un retard grave (1). C'est, sans doute, que les effets de la situation d'isolement sont variables d'un couple à l'autre, tant par leur intensité que par le niveau fonctionnel où ils s'exercent. En somme, toutes les hypothèses que nous avons envisagées tout à l'heure peuvent rester valables et rendre compte ainsi de la diversité des situations gémellaires. Mais, quelle que soit cette diversité, il semble bien qu'un facteur commun intervienne plus ou moins fortement suivant qu'il s'agit de couples monozygotes ou de couples dizygotes, pour provoquer des anomalies dans le développement du langage. Puisqu'en fin de compte, ces anomalies sont assez graves pour apparaître, d'après le témoignage rétrospectif des parents, dans la majorité des cas.

(1) Le coefficient d'association entre retard et cryptophasie est, pour l'ensemble des cas, de 0,36. Ce coefficient ne présente pas grand intérêt : c'est la nature de la liaison fonctionnelle qui nous importe ici, et si l'un des phénomènes succède à l'autre, le coefficient ne saurait rendre compte de la force réelle de l'association.

TABLEAU 42

*Association entre les réponses concernant le retard du langage
et les réponses concernant la cryptophasie
selon la catégorie gémellaire et le sexe
(d'après 734 questionnaires)*

CATÉGORIES GÉMELLAIRES

FILLES

GARÇONS

ENSEMBLE

Cryptophasie

+ - ?

Retard	+	-	?	
+	16	9	5	30
-	21	42	15	78
?	7	8	18	33
	44	59	38	141

Cryptophasie

+ - ?

Retard	+	-	?	
+	24	19	2	45
-	31	26	8	65
?	7	11	16	34
	62	56	26	144

Cryptophasie

+ - ?

Retard	+	-	?	
+	40	28	7	75
-	52	68	23	143
?	14	19	34	67
	106	115	64	285

1

2-3

4

Ensemble
(1-2-3-4)

Retard	+	-	?	
+	3	3	0	6
-	8	15	8	31
?	1	6	10	17
	12	24	18	54

Retard	+	-	?	
+	4	7	2	13
-	8	12	7	27
?	2	5	8	15
	14	24	17	55

Retard	+	-	?	
+	7	10	2	19
-	16	27	15	58
?	3	11	18	32
	26	48	35	109

Retard	+	-	?	
+	6	8	2	16
-	8	27	13	48
?	2	7	9	18
	16	42	24	82

Retard	+	-	?	
+	6	9	4	19
-	14	36	8	58
?	0	8	9	17
	20	53	21	94

Retard	+	-	?	
+	12	17	6	35
-	22	63	21	106
?	2	15	18	35
	36	95	45	176

Retard	+	-	?	
+	25	20	7	52
-	37	84	36	157
?	10	21	37	68
	72	125	80	277

Retard	+	-	?	
+	34	35	8	77
-	53	74	23	150
?	9	24	33	66
	96	133	64	213

Retard	+	-	?	
+	59	55	15	129
-	90	158	59	307
?	19	45	70	134
	168	258	144	570

5

Retard	+	-	?	
+	15	8	8	31
-	23	48	20	91
?	1	8	33	42
	39	64	61	164

Ensemble
(1 à 5)

Retard	+	-	?	
+	74	63	23	160
-	113	206	79	398
?	20	53	103	176
	207	322	205	734



Si retard du langage et cryptophasie tiennent à l'isolement du couple, on doit supposer que leur fréquence varie en fonction de la structure de la constellation familiale et de la place occupée par le couple dans cette constellation.

Mais là encore, plusieurs hypothèses peuvent être envisagées. On peut tout aussi bien penser que la présence de frères, et notamment de frères aînés, aide les jumeaux à sortir de leur isolement ou, tout au contraire, qu'elle le renforce ou par une réaction d'opposition ou bien encore parce que cette présence d'autres frères s'interpose entre les jumeaux et les adultes.

C'est un fait bien établi en effet, en ce qui concerne les enfants « singuliers » (non-jumeaux), que le développement verbal de l'enfant unique est plus rapide que celui des enfants de familles nombreuses, et que le développement des cadets est, en général, moins rapide que celui des aînés. Ainsi, le terme même d'isolement risque d'être trompeur, si l'on ne prend pas garde au double sens qu'il revêt ici. Isolé, en ce sens qu'il n'a pas de frères, l'enfant unique est en fait beaucoup plus étroitement solidaire des adultes, plus directement bénéficiaire de ses influences verbales et autres, plus rapidement « socialisé », au sens où l'entend Piaget. Mais cependant, comme nous aurons à en discuter plus loin à propos des analyses d'Ella Day, il est probable que lorsqu'il échappe à la compagnie des adultes, l'enfant unique s'isole plus profondément dans cette forme de langage qu'à tort ou à raison on qualifie d'égocentrique. La réalité serait ainsi bien plus complexe qu'elle n'apparaît au premier abord : la différence entre l'enfant unique et l'enfant pourvu de frères ou sœurs ne serait pas seulement sur le plan du langage un plus large bénéfice du commerce avec les adultes, mais dans une oscillation plus large entre les formes « égocentriques » et les formes les plus évoluées du langage. Et l'hypothèse peut être tentée que le privilège de l'enfant unique est justement dans cette oscillation plus large, dans le double bénéfice de l'échange avec les adultes et de ce dialogue avec soi-même avec tous les risques d'ailleurs qu'un tel privilège peut comporter.

Ce que nous savons des effets de la constellation familiale sur le développement intellectuel et verbal des enfants « singuliers » nous guide pour comprendre le développement des enfants

jumeaux, mais à condition, bien entendu, de ne pas confondre l'isolement de l'enfant unique avec l'isolement du couple de jumeaux.

La situation des jumeaux est, à bien des égards, comme l'antithèse de la situation de l'enfant unique. Celui-ci est dans l'alternative d'être seul avec soi-même ou en société avec l'adulte. Ceux-là sont en société constante l'un avec l'autre et, de ce fait, peu enclins aux échanges avec d'autres. Cette situation, nous l'avons déjà vu, est assez comparable à celle de deux frères séparés par une faible distance d'âge. L'isolement à deux n'est pas la solitude, ses effets intellectuels et affectifs en sont radicalement différents, même si par rapport à la société globale, représentée ici par l'adulte, il présente avec la solitude une commune étrangeté.

Qu'advient-il donc, quant au développement du langage, selon que, dans une famille, le couple gémellaire est seul ou non ?

Sur ma population de 734 couples, j'ai cherché les fréquences différentielles de retard et de cryptophasie suivant le sexe, la catégorie gémellaire des couples et la structure de la fratrie : couple seul, couple précédé de frères ou de sœurs plus âgés, couple suivi de frères ou de sœurs plus jeunes ; enfin, cas particulier supposé plus révélateur, couple séparé par une *faible distance* de frères et sœurs plus âgés.

La plupart des différences constatées sont trop faibles, trop peu significatives statistiquement pour justifier la publication de leur tableau d'ensemble.

Pour le retard du langage, seule la présence de frères et sœurs aînés, séparés des jumeaux par une faible distance d'âge (de trois ans ou moins), semble avoir un effet, et sur la catégorie 4 uniquement (59 cas) : la fréquence des retards du langage est deux fois plus élevée quand le couple dizygote de même sexe est précédé d'un frère ou sœur légèrement plus âgé que lorsqu'il est seul. La différence irait plutôt en sens inverse pour les jumeaux monozygotes, mais elle est trop faible pour être significative. Et, une fois de plus, les jumeaux de la catégorie 5 (dizygotes de sexe différent) se trouvent en position intermédiaire entre les catégories 1 et 4.

Il semblerait donc que les jumeaux du couple dizygote de même sexe, et ceux-là seulement, se comportent ici à la façon des enfants « singuliers », gênés dans leurs contacts avec les adultes par la présence d'aînés proches.

On note les mêmes tendances pour la cryptophasie : quand le couple est seul, la cryptophasie est moins fréquente en catégorie 4 et un peu plus fréquente en catégorie 1. D'autre part, les jumeaux monozygotes paraissent échapper le plus souvent aux attitudes de cryptophasie quand ils font partie de familles nombreuses, à la fois précédés et suivis d'autres frères et sœurs. Mais les différences sont encore ici trop faibles pour n'avoir d'autre valeur qu'indicative.

La seule différence vraiment significative, et que je n'avais pas prévue, est entre couples de garçons et couples de filles (1). Toutes catégories réunies, on constate en effet que la cryptophasie est plus fortement associée chez les garçons avec la situation de couple seul, plus fortement associée chez les filles quand le couple vit avec d'autres frères ou sœurs. On compte, chez les garçons, 34 cas de couples seuls parmi les 96 qui présentent le phénomène de cryptophasie, soit plus de 35 %, et chez les filles, 11 cas de couples seuls sur un total de 72, soit seulement 15 % (2).

Ou plus exactement, en considérant les effectifs respectifs de couples seuls et de couples avec frères et sœurs, on obtient les proportions suivantes : chez les garçons, sur un total de 65 couples seuls, on a 34 cas de cryptophasie (52 %) ; sur un total de 170 couples avec frères et sœurs, on a 62 cas de cryptophasie (36 %). Chez les filles, sur un total de 46 couples seuls, on a 11 cas de cryptophasie (24 %) ; sur un total de 149 couples avec frères et sœurs, on a 61 cas de cryptophasie (41 %) (3).

Cette différence, en admettant qu'elle ne soit pas due à un hasard d'échantillonnage, que peut-elle bien signifier psychologiquement ? A en juger d'après les chiffres des tableaux 41

(1) La signification statistique des différences entre pourcentages est calculée par l'établissement du rapport critique (R.C.) ; rapport entre D, différence des pourcentages et $e(D)$, erreur probable de cette différence. Donc $RC = \frac{D}{e(D)}$.

L'erreur probable de la différence est calculée selon la formule :

$$4 e(D) = \sqrt{\frac{p_1(100 - p_1)}{n_1} + \frac{p_2(100 - p_2)}{n_2}}$$

où p_1 et p_2 sont les deux pourcentages en comparaison, n_1 et n_2 les effectifs correspondants.

(2) R.C. = 3,1, significatif au seuil de 0,01.

(3) Différence des % de cryptophasie entre couples G seuls (52 %) et couples G avec frères et sœurs (36 %) : R.C. de 2,2 significatif au seuil de 0,05.

Entre couples F seuls (24 %) et couples F avec frères et sœurs (41 %) : R.C. de 2,3 significatif au seuil de 0,05.

Entre couples G seuls (52 %) et couples F seuls (24 %) : R.C. de 3,2 significatif au seuil de 0,01.

et 42, il semble que les couples de filles pâtissent moins que les couples de garçons de leur situation gémellaire : les couples de filles présentent avec une moindre fréquence des cas de retard grave, et, surtout, des cas de cryptophasie. Ceci est à rapprocher de la relative précocité verbale, attribuée d'habitude aux filles. On peut alors avancer l'hypothèse que les filles jumelles, en tant que filles, possèdent plus fortement que les garçons une tendance naturelle à établir des relations verbales, hors du couple. Elles se comporteraient ainsi beaucoup plus souvent que les garçons à la manière d'enfants non jumeaux, plus directement en contact avec les adultes quand la présence de frères ou sœurs ne s'interpose pas. Si cette différence entre jumelles et jumeaux était confirmée sur une population plus nombreuse, elle constituerait — hors de son intérêt direct pour l'étude des situations gémellaires — une intéressante contribution à la psychologie différentielle des sexes.

En résumé de tout ce que nous venons d'examiner, il apparaît donc que la fréquence des anomalies dans le premier développement du langage chez les jumeaux est fonction de leur identité (les anomalies sont d'autant plus fréquentes que le monozygotisme est plus probable avec une exception pour les couples bi-sexués), en fonction de leur sexe (les anomalies sont plus fréquentes chez les garçons que chez les filles) et probablement aussi, mais de façon plus complexe, en fonction de la place qu'ils occupent dans la constellation familiale.

La combinaison des trois facteurs d'identité, de sexe et de constellation familiale aboutit à déterminer deux types extrêmes. Le plus étroitement prisonnier de la situation gémellaire : *le couple de jumeaux garçons, monozygotes, sans frère et sœur*. Le plus proche de la situation des enfants ordinaires : *le couple de jumelles, dizygotes, sans frère et sœur*. Entre ces deux types, les fréquences respectives des anomalies signalées sont dans le rapport de six à un.

*
* *

Toute mon interprétation consiste à dire que les anomalies constatées, retard du langage, langage incompréhensible et jargon secret sont les effets de la situation gémellaire et qu'elles deviennent à leur tour facteur d'isolement.

Est-il possible de valider par le témoignage des parents ou des jumeaux eux-mêmes devenus adultes l'hypothèse de l'isolement gémellaire, et d'une association entre cet isolement et les anomalies du développement verbal ?

Dans mon questionnaire, j'ai tenté d'explorer « la communauté de vie » par toute une série de questions, dont la plus directe (Q. n° 38) est formulée dans les termes suivants : « Ont-ils (ou ont-ils eu) tendance à s'isoler ensemble, à faire bande à part ? »

La centaine de jumeaux adultes monozygotes, qui ont répondu à cette question, ont affirmé leur isolement dans une proportion considérable (plus de 75 %). Les jumeaux dizygotes beaucoup moins (environ 25 %).

Le témoignage des parents est beaucoup moins affirmatif, et beaucoup moins différenciateur des catégories gémellaires. Sur un total de 630 questionnaires, l'isolement est affirmé pour 31,5 % des couples monozygotes, pour 16,4 % des couples dizygotes de même sexe, enfin pour 23 % des couples bi-sexués (1). Ici encore, selon le témoignage des parents, et selon d'ailleurs le témoignage des jumeaux eux-mêmes, les couples bi-sexués occupent une position intermédiaire entre les couples monozygotes et les couples dizygotes de même sexe. Une différence apparaît entre couples féminins et couples masculins (ceux-ci plus isolés que ceux-là), mais elle est trop faible pour être statistiquement significative.

La différence de pourcentages est considérable entre les témoignages des parents et ceux des jumeaux adultes. On pouvait s'y attendre. Les parents jugent la situation de l'extérieur. Qu'il s'agisse de jumeaux ou d'enfants ordinaires, les parents restent souvent aveugles aux difficultés de leur progéniture. Étrangers eux-mêmes, beaucoup plus qu'ils ne peuvent le supposer à la vie de leurs enfants, ils sont rarement capables d'en ressentir l'étrangeté. Quant aux enfants, surtout s'il s'agit de jumeaux, ils mettent peut-être une certaine complaisance à affirmer l'isolement dans lequel ils vivent. Mais cette complai-

(1) Le R.C. de la différence entre couples MZ et couples DZ unisexués est de 3,6 (significatif au seuil de 0,0002).

Le R.C. de la différence entre couples MZ et couples bi-sexués est de 1,8 (significatif au seuil de 0,07).

Le R.C. de la différence entre couples DZ uni-sexués et couples bi-sexués est de 1,4 (significatif au seuil de 0,16).

sance est en soi révélatrice d'une manière de sentir, d'une manière d'éprouver les relations avec autrui, quand bien même il n'y aurait pas retrait, isolement perceptible à autrui, quand tout paraîtrait normal dans l'extériorité des conduites sociales.

L'existence d'une vie secrète est évidemment plus difficile à découvrir que l'existence d'un langage secret. Quoique, en certains cas, on puisse inférer celle-là de celui-ci. Mais dans le questionnaire-jumeaux, les deux questions relatives au langage à part (Q. 28) et à l'isolement (Q. 38) sont assez éloignées l'une de l'autre pour éviter une liaison immédiate et elles sont rédigées, d'ailleurs, de telle sorte qu'elles ne concernent pas nécessairement la même période de vie. Le langage à part sur lequel on demande témoignage est explicitement celui de la première enfance. Pour l'isolement, aucune période de vie n'est indiquée.

Si, à travers les témoignages des parents, une liaison apparaît entre l'un et l'autre, on peut donc penser qu'elle existe vraiment.

J'ai donc considéré les 630 questionnaires qui contenaient une réponse explicite (oui ou non) à la question 38 (isolement). Pour les 150 couples qui ont tendance à s'isoler, « à faire bande à part », selon le témoignage des parents, on compte 58 % de jumeaux qui ont présenté une anomalie du langage (retard ou cryptophasie, ou les deux à la fois), 18 % qui n'ont présenté aucune anomalie, 24 % pour lesquels il n'y a pas de réponse utilisable. Pour les 480 couples qui n'ont pas présenté cette tendance à l'isolement, on en compte 37 % qui ont eu une anomalie de langage, 33 % qui n'en ont pas eu et 30 % de cas sans réponse explicite.

Les différences entre catégories gémellaires et les différences entre sexes sont insignifiantes, sauf peut-être entre couples féminins et couples masculins monozygotes, la liaison étant plus forte pour ceux-ci entre isolement et anomalies verbales (61 % contre 51 % chez les filles).

Une liaison existe donc bien entre la situation d'isolement et les anomalies de développement du langage. Et, étant donné l'atténuation due à la formulation même des questions comme à la nature des témoignages parentaux, il est vraisemblable que cette liaison est beaucoup plus forte que ces témoignages eux-mêmes ne l'indiquent.

ANALYSE DU DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE
CHEZ LES JUMEAUX

L'orientation initiale de mes études gémellaires et la nature des moyens mis en œuvre devaient limiter mon investigation sur le langage des jumeaux à des caractéristiques accessibles par le témoignage des parents. Mon travail personnel s'est donc borné, comme on l'a vu, à une élaboration statistique de ces témoignages et à leur analyse psychologique par l'examen direct de quelques dizaines de couples : jumeaux très jeunes au moyen des tests de Brunet-Lézine, jumeaux adultes au moyen d'entretiens.

L'analyse plus fine des divers aspects du langage, analyse nécessaire pour mieux comprendre la nature des obstacles à un développement normal, Ella Day nous la donne dans le premier de ses articles consacrés au développement du langage chez les jumeaux (1).

Cet article nous est très précieux, non seulement par la richesse de ses matériaux, vraiment unique en ce domaine particulier de la littérature consacrée aux jumeaux, mais aussi parce que certains de ses inventaires se situent dans les cadres proposés quelques années plus tôt par Jean Piaget. Ella Day nous apporte ainsi des matériaux de première importance pour notre argumentation concernant la notion d'égocentrisme, et les caractères fondamentaux du langage infantin.

La population gémellaire de Day comprend 80 paires de jumeaux. Dix paires de chaque sexe pour chacun des quatre niveaux d'âge considérés : 2, 3, 4 et 5 ans. Pour chaque couple, l'examen est pratiqué à l'anniversaire de la naissance à un mois près. Le statut socio-économique est établi en fonction de la profession du père, dans une classification en 6 groupes. Le diagnostic d'identité est connu pour chaque couple, mais non utilisé pour ses élaborations. C'est la seule lacune importante qu'on peut regretter dans ce travail.

La méthode d'observation et les méthodes d'analyse, comme les critères de sélection des cas, sont rigoureusement semblables à celles qu'avait utilisées Dorothea Mac Carthy,

(1) DAY (Ella J.), The Development of language in Twins : I. A comparison of Twins and Single Children, *Child Development*, 1932, pp. 170-199.

deux ans plus tôt, dans sa monographie sur le développement du langage des enfants d'âge pré-scolaire (1). Ce qui permet à Ella Day d'établir une comparaison légitime entre ses jumeaux et les enfants non jumeaux de D. Mac Carthy. Les deux auteurs travaillant d'ailleurs en étroite collaboration.

La méthode d'observation consiste essentiellement à obtenir les propos spontanés de l'enfant par la stimulation d'un matériel de jouets laissés à sa disposition, l'examineur se maintenant autant que possible en dehors de la situation. Si une conversation s'engage entre l'examineur et l'enfant, c'est donc seulement sur l'initiative de l'enfant. Cinquante réactions verbales consécutives sont enregistrées pour chaque enfant, avec le temps global pour les obtenir. Ainsi un total d'environ 8 000 réactions (exactement 7 836), sont recueillies, dont 90 % (7 156) sont compréhensibles.

Les propos recueillis sont alors étudiés de quatre points de vue : longueur des propos calculés en nombre de mots (critère de Nice), analyse grammaticale (*construction analysis*), analyse du vocabulaire (*word analysis*) et analyse fonctionnelle selon la classification de Piaget (2).

La longueur des phrases ou réactions verbales de jumeaux, caractéristique la plus aisément quantifiable de toutes (mises à part l'ampleur du vocabulaire, dont nous parlerons plus loin), est aussi la plus expressive (3). C'est elle que Gedda, citant le travail d'Ella Day, mettra en évidence dans son *Studio dei Gemelli*.

L'infériorité des jumeaux par rapport aux enfants singuliers est, en effet, hautement significative d'un point de vue statistique. Et elle s'aggrave nettement avec l'âge entre 2 et 4 ans.

Pour les jumeaux, le nombre moyen de mots constitutifs

(1) MAC CARTHY (Dorothea A.), *The Language development of the pre-school child*, University of Minnesota Institute of Child Welfare Monographs, n° 4, 1930, 174 p. D. A. McCarthy est également l'auteur de l'étude intitulée : Le développement du langage chez l'enfant, constituant le chapitre X du *Manuel*, de L. CARMICHAEL (tome second de l'édition française).

(2) La mesure du développement linguistique par la longueur des phrases a été utilisée, pour la première fois en 1925, par M. NICE (Length of sentences as a criterion of a child's progress in speech, *J. Educ. Psychol.*, 16, 370-379). L'estimation par la longueur est combinée avec une estimation de la structure de la phrase, pour laquelle Nice décrit quatre étapes de développement.

(3) L'élaboration d'Ella Day consiste à calculer non pas la moyenne des performances individuelles, mais la moyenne de la distribution totale des performances, pour chaque groupe d'âge et de sexe, la longueur des propos se distribuant entre les valeurs extrêmes de 1 et 19 mots.

de la phrase ou réaction verbale est de 1,5 ; 2,5 ; 3, aux âges successifs de 2, 3 et 4 ans. Aux mêmes âges, les moyennes sont pour les enfants singuliers de 1,8 ; 3,2 et 4,4 (1). Chez les jumeaux comme chez les non-jumeaux, une légère différence est notée entre garçons et filles, au bénéfice des filles.

A cette mesure du développement verbal, comme à la plupart des tests qui font intervenir plus ou moins directement le langage, la hiérarchie des résultats correspond à la hiérarchie socio-économique telle qu'on peut l'établir, par exemple, par la profession du père.

En élaborant les résultats de Day sur la longueur de la phrase en fonction des groupes socio-économiques, on arrive à des constatations étonnamment comparables à celles que j'ai faites en élaborant les résultats de l'Enquête nationale sur l'intelligence des écoliers français. L'infériorité verbale des jumeaux par rapport aux non-jumeaux est toujours à peu près la même, quel que soit le groupe socio-économique considéré. La moyenne des différences, à chaque âge, entre groupe supérieur et groupe inférieur est de 0,90 mot chez les non-jumeaux et de 0,85 mot chez les jumeaux.

Cette infériorité verbale des jumeaux, estimée par la longueur de la phrase, est cependant beaucoup plus grave que leur infériorité aux tests d'intelligence globale, telle que nous l'avons constatée avec l'épreuve mosaïque de Gille, telle qu'Ella Day elle-même la mesure au test pré-scolaire de Minnesota. Le Quotient de Langage (Q.L.) obtenu en calculant le rapport entre l'âge de développement verbal et l'âge chronologique est pour les jumeaux de 83 à l'âge de 2 ans, de 74 à 3 ans, de 68,2 à 4 ans, de 68 à 5 ans (2). En d'autres termes, à l'âge de 5 ans, le développement verbal des jumeaux, mesuré par la longueur des phrases, correspond à peu près au développement verbal des enfants ordinaires de 3 ans.

L'infériorité verbale ainsi mesurée se maintient-elle au delà de l'âge pré-scolaire ? A cette question posée par Ella Day, une psychologue de la même équipe de recherches, Édith A. Davis,

(1) Le rapport critique (calculé suivant la formule $D/\sigma D$), entre les performances des jumeaux et celles des enfants singuliers, est de 4,9 à 2 ans ; 11,6 à 3 ans ; 15,3 à 4 ans.

(2) La discussion sur le Q.L. est développée par Ella Day dans son second article sur le développement du langage : 11. The Development of Twins : their resemblances and differences, *Child Development*, 1932, pp. 298-316.

va répondre quelques années plus tard en employant les mêmes techniques (1). Les jumeaux se rapprochent nettement des performances normales. Mais alors que les jumeaux des groupes socio-économiques élevés rejoignent pratiquement vers l'âge de 6-7 ans les normes de leurs groupes, les jumeaux des groupes inférieurs s'en tiennent encore assez sensiblement éloignés.

Il y a lieu, d'ailleurs, de faire remarquer que la longueur de la phrase, le critère de Nice, comme mesure du développement verbal cesse d'avoir une valeur discriminative à un certain âge, probablement vers 5-6 ans quand on approche de la moyenne de 7 mots qui correspond, en anglais du moins, à la structure d'une phrase complète. Il n'est donc pas nécessaire d'invoquer l'influence du milieu scolaire pour expliquer l'égalisation progressive des jumeaux avec les non-jumeaux. Au delà de l'âge où le maximum est atteint, la longueur de la phrase perd évidemment toute signification comme critère de développement. Si des différences de développement verbal existent encore, c'est au moyen d'autres critères qu'il faudrait les chercher.

La seconde analyse d'Ella Day concerne *la construction des phrases*, leur structure grammaticale. Elle utilise la catégorisation employée par D. McCarthy qui, elle-même, s'était inspirée du travail initial de M. Nice (2). Ici encore, le travail d'Édith Davis prolonge jusqu'à 10 ans les observations faites par D. McCarthy et E. Day, respectivement sur les enfants ordinaires et sur les jumeaux.

La confrontation des résultats obtenus par les trois auteurs souligne une fois de plus, pour ce second aspect du développement linguistique, un retard notable des jumeaux : qu'il s'agisse de la régression plus lente des locutions incomplètes d'un point de vue structural ou fonctionnel, de la progression plus lente des phrases complexes et surtout des phrases hautement élaborées, du maximum atteint plus tardivement pour les types de phrases simples dont l'évolution se définit par la

(1) DAVIS (E. A.), *The development of linguistic skill in twins, singletons with siblings and only children from age 5 to 10 years*, Univ. of Minn. Inst. of Child Welfare Monographs, n° 14, 1937, 165 p.

(2) La catégorisation de McCarthy, utilisée par E. Day en 1932 et Davis en 1937, s'établit ainsi : 1) Locution incomplète d'un point de vue fonctionnel et structural ; 2) Complète fonctionnellement mais incomplète du point de vue de la structure ; 3) Simple sans proposition ; 4) Simple avec proposition ; 5) Phrase composée ; 6) Phrase complexe ; 7) Phrase élaborée. L'absence d'exemples nous laisse incertains sur la définition rigoureuse de certaines catégories.

succession d'un accroissement de fréquence, puis d'un palier, puis d'une décroissance.

Ainsi, les locutions incomplètes (fonctionnellement ou structurellement) représentent, à l'âge de 2 ans, 90 % du langage compréhensible des jumeaux et 70 % du langage des enfants ordinaires. Et il faut attendre l'âge de 6 ans pour une égalisation des deux pourcentages.

D'autre part, l'incidence des phrases simples atteint son maximum à l'âge de 3 ans (45 % du langage total) chez les enfants ordinaires, pour céder ensuite progressivement la place à des types complexes de phrases. Chez les jumeaux, au même âge de 3 ans, les phrases simples ne représentent encore que 23 % du langage total et elles n'atteindront leur fréquence maxima que quatre ans plus tard, c'est-à-dire vers l'âge de 7 ans.

Mais c'est l'usage des phrases les plus rares dans l'enfance, des phrases le plus fortement élaborées qui dénotent un maximum de différence entre jumeaux et non-jumeaux. A l'âge de quatre ans, leur fréquence normale est de 4,5 % : elle n'est encore que de 0,9 % chez les jumeaux.

A l'âge de 5 ans, où s'achève l'investigation d'Ella Day, le retard des jumeaux est donc considérable pour le développement de la construction des phrases.

Vers l'âge de 7 ans, selon l'investigation d'Édith Davis, le retard est à peu près rattrapé au moins dans les conditions expérimentales de l'observation. Il semble qu'ici les influences d'ordre scolaire interviennent plus fortement que dans l'évolution de la longueur de la phrase.

La troisième analyse est relative à *la richesse et à la nature du vocabulaire*. Quant à la richesse, le retard des jumeaux paraît encore plus grave que pour la longueur ou la structure des phrases (1). A l'âge de 5 ans, les jumeaux d'Ella Day utilisent en moyenne un vocabulaire de 158 mots, ce qui correspond aux normes de deux ans et demi à trois ans, selon D. McCarthy.

Le retard s'exprime, d'ailleurs, non seulement par la faible quantité de mots employés, mais par les caractéristiques infantiles du vocabulaire : pauvreté relative en adjectifs, en pronoms et en conjonctions, richesse excessive en interjections

(1) Au contraire de ce que Irène Lézine avait cru observer chez des jumeaux plus jeunes.

et autres vocables inclassables et souvent incompréhensibles à forte tonalité émotionnelle. Le pourcentage d'interjections, par exemple, est encore à cinq ans chez les jumeaux ce qu'il est à deux ans chez les enfants ordinaires.

Les résultats de cette analyse du vocabulaire sont peut-être plus révélateurs que la longueur et la structure de la phrase des caractéristiques gémellaires du langage et de la pensée, au moins dans la petite enfance et l'enfance pré-scolaire. Ils nous renseignent déjà sur certains aspects de l'analyse fonctionnelle que nous développerons plus loin. Les progrès de la pensée relationnelle, telle du moins que nous pouvons la saisir sous ses formes verbales, semble entravée chez les jumeaux par la persistance anormale des réactions affectives syncrétiques.

Qu'on examine en effet ce que représentent, dans les conquêtes intellectuelles de l'enfant, les parties du discours qui se développent si lentement dans le langage des jumeaux. Les conjonctions : leur valeur relationnelle est évidente. Les pronoms, dont l'usage fréquent et correct porte témoignage sur une multitude de décentrations intellectuelles, sur l'intellectualisation des rapports entre moi et autrui, sur la conscience relative de soi et des autres. Enfin, les adjectifs dont on sait qu'ils manifestent, dans le langage de l'enfant, beaucoup plus que sa richesse en substantifs, les possibilités d'abstraction. Comme l'a fort bien formulé Henri Wallon, dans *Les origines de la pensée chez l'enfant*, la qualité que l'adjectif exprime est en quelque sorte un principe extrait des réalités et des expériences concrètes, un principe rendu indépendant de chaque objet « pour le classer parmi les autres », une catégorie intellectuelle, ou encore pour reprendre la métaphore de Wallon, « une trajectoire tendue par l'esprit dans le monde des choses » (1).

Les déficiences de ces parties du discours, qui sont des instruments de relation, de décentration, de catégorisation, d'abstraction, ont comme contrepartie un excès d'interjections, d'onomatopées et aussi d'adverbes, bref de vocables d'une charge émotive beaucoup plus lourde, de vocables qui sont souvent un prolongement direct de l'action, ou encore mêlés à elle, *synpraxiques*, selon l'expression de Luria.

(1) WALLON (H.), *Les origines de la pensée chez l'enfant*, t. II (paragraphe intitulé : Le qualitatif, pp. 63 à 69).

« Avant d'être l'instrument par excellence de l'analyse conceptuelle, écrit Wallon, le langage reste engagé dans toutes sortes d'appartenances sensori-motrices et affectives. » Ce qui est vrai de l'enfant ordinaire l'est, pendant beaucoup plus longtemps, de l'enfant jumeau. Le langage infantile persiste chez lui deux ou trois ou quatre ans au delà du terme normal. Le dégagement de cette situation première, où les mots sont encore des cris ou des gestes, s'opère plus lentement, et peut-être aussi moins sûrement.

L'analyse fonctionnelle (présentée ici en dernier lieu, mais placée par Ella Day immédiatement après l'étude sur la longueur des phrases) est conduite au moyen de la classification de Piaget légèrement modifiée par D. McCarthy.

La dichotomie essentielle langage égocentrique-langage socialisé est conservée, comme le sont les trois catégories qui constituent pour Piaget le langage égocentrique : répétition ou écholalie, monologue et monologue collectif. Mais D. McCarthy porte de cinq à sept les catégories du langage socialisé en ajoutant ce qu'elle appelle *social phrases* et *dramatic imitation* ; et, d'autre part, elle subdivise la catégorie « information adaptée », de Piaget, en quatre rubriques : a) *Naming* ; b) Remarques sur la situation immédiate ; c) Remarques associées avec la situation ; d) Remarques sans rapport avec la situation (irrelevant). Autant qu'on en puisse juger, les critères employés par nos psychologues américains pour définir les catégories fondamentales correspondent bien à ceux de Piaget.

Le résultat le plus net apporté par Ella Day et qui paraîtra, au premier abord, étonnant est que le taux du langage égocentrique est chez les jumeaux moins élevé que chez les enfants ordinaires. Étonnant en effet, puisque, d'une part, nous sommes maintenant familiarisés avec cette idée que le langage des jumeaux garde plus longtemps les caractéristiques infantiles et que, d'autre part, depuis plus de 30 ans que Piaget l'a dit, l'égocentrisme est considéré comme la caractéristique par excellence du langage infantile.

Ella Day, pourtant, ne s'en étonne pas ; ne s'interroge pas sur la façon de concilier ses résultats avec la théorie de Piaget. C'est peut-être que, fidèle au système de classification de Piaget, elle ne se préoccupe guère de la théorie liée à ce système.

La façon vraiment inattendue dont elle introduit son analyse fonctionnelle me conduit à le supposer. Alors que la contribution essentielle de Piaget est d'avoir dégagé la notion d'égo-centrisme, et d'avoir osé cette affirmation, paradoxale en son temps, que le langage de l'enfant ne se ramène pas à une fonction unique qui serait de communiquer avec autrui, Ella Day, tout en s'appuyant sur Piaget, commence par invoquer Dewey en déclarant avec lui que « le motif premier du langage est d'agir sur l'activité d'autrui ».

Elle n'éprouve, en conséquence, aucune gêne d'aboutir à cette conclusion que si le langage égocentrique est moins envahissant chez les jumeaux, c'est que la situation gémellaire, qui rapproche les enfants l'un de l'autre et *les sépare des adultes*, tend à développer certaines formes *socialisées* du langage.

Mais quelles sont les formes socialisées du langage que cette situation exceptionnelle favorise ? Et pour lesquelles joue-t-elle, au contraire, comme une entrave ?

La réponse est très nette, très claire. Parmi les formes socialisées du langage, la catégorie la plus fortement favorisée est celle des propos à tonalité émotionnelle (où Piaget classe les prières, les ordres et les menaces). Les propos les plus fortement défavorisés sont ceux qui impliquent un maximum d'attitude objective, d'intellectualisation : les questions, et les remarques qui ne sont pas en rapport immédiat avec la situation expérimentale.

Examinons de plus près les résultats. Les propos à tonalité émotionnelle sont une des caractéristiques de la première enfance, comme il ressort des élaborations de McCarthy. Ils représentent 18 % de la totalité des propos compréhensibles à l'âge de deux ans, puis décroissent régulièrement : à l'âge de 4 ans, la proportion n'est plus que de 7 %. Chez les jumeaux, il y a également décroissance avec l'âge, mais avec des taux deux ou trois fois supérieurs : 30 % à deux ans, 19 % à trois ans, 15 % encore à quatre et cinq ans.

Pour les questions, la différence est peut-être encore plus forte entre jumeaux et non-jumeaux, mais de sens contraire. Chez les non-jumeaux âgés de deux ans, la proportion de questions est assez considérable : environ 14 %. Chez les jumeaux, elle est à peu près inexistante : à peine 2 %. Et alors qu'aux âges suivants la proportion reste à peu près constante chez les

enfants ordinaires, variant entre 14 et 12 %, elle s'accroît lentement chez les jumeaux pour atteindre 9 % à l'âge de cinq ans. A cet âge de cinq ans, l'attitude interrogative, la recherche d'information auprès d'autrui, est donc encore chez les jumeaux nettement inférieure à ce qu'elle était déjà à deux ans chez les enfants ordinaires !

L'examen des subdivisions de la catégorie « information adaptée » constitue une analyse intéressante. Les remarques simplement associées à la situation d'expérience ou sans rapport avec elle sont, dans le langage des jumeaux, en quantité négligeable : totalement absentes à deux ans, avec un taux de 2 ou 3 % aux âges suivants. Par contre, les remarques adhérant étroitement à l'objet (*naming*) ou à la situation (*remarks about the immediate situation*) sont, à l'âge de deux ans, en proportions pratiquement égales chez les jumeaux et les non-jumeaux, et pour les âges suivants beaucoup plus fortement représentées chez les jumeaux. Ainsi, à l'âge de quatre ans, on compte 19 % de « naming » chez les jumeaux contre 11 % chez les non-jumeaux, et 30 % de remarques à propos de la situation immédiate chez ceux-là, contre 20 % chez ceux-ci.

Les autres catégories de langage correspondent à de trop faibles pourcentages pour justifier de longs commentaires. On notera cependant que « l'imitation dramatique », dernière catégorie de langage socialisé dans la classification de McCarthy, est plus fréquente chez les jumeaux que chez les enfants ordinaires.

En conclusion, il apparaît du point de vue de l'analyse fonctionnelle ainsi conduite, que ce qui caractérise les jumeaux par rapport aux enfants ordinaires, ce n'est pas l'opposition globale du langage égocentrique au langage socialisé puisque, aussi bien, une analyse minutieuse de celui-ci révèle des disjonctions dans l'évolution des catégories qui le composent. La comparaison instituée ici par la méthode des jumeaux met en évidence un clivage essentiel entre deux attitudes : d'une part, le langage adhérant affectivement aux choses et à l'interlocuteur qui constituent la situation d'ensemble ; d'autre part, le langage qui tend à l'objectivité, à la maîtrise de la situation ; or, du point de vue fonctionnel, ce qui marque le retard, la longue persistance du style infantile des jumeaux, ce n'est pas l'égocentrisme des propos (il est paradoxalement moins tenace

que chez les enfants ordinaires), c'est la *prédominance de la tonalité concrète et émotionnelle dans le langage socialisé*. Les jumeaux semblent ici administrer la preuve que la difficulté de décentration, la difficulté à se placer du point de vue d'autrui peut se manifester beaucoup moins dans ce qu'on appelle l'égoцентризм que dans le style du langage socialisé. En d'autres termes, que sous le même terme de « socialisation », on confond habituellement des orientations de pensée très différentes. En d'autres termes encore que *la dichotomie fonctionnelle fondamentale n'est pas, pour les enfants ordinaires comme pour les jumeaux, entre langage égocentrique et langage socialisé, mais entre le pôle affectif et le pôle conceptuel de l'expression verbale*. Nous reprendrons tout à l'heure les résultats de cette analyse dans un essai d'interprétation générale des fonctions du langage.

L'ensemble du travail d'Ella Day, avec sa base de comparaison dans l'étalonnage de McCarthy, et son prolongement dans l'étude de Davis dessine donc un tableau de retard linguistique caractérisé essentiellement par : l'indigence du vocabulaire connu et plus encore du vocabulaire utilisé, la pauvreté élective (dans ce vocabulaire déjà fort réduit) de toutes les parties du discours qui sont instruments de relation et d'abstraction, l'apparition tardive et la brièveté des phrases, la lenteur d'évolution des structures grammaticales, la faible fréquence des catégories fonctionnelles qui impliquent un dégagement par rapport à la situation immédiate. Et complémentaiement, tant pour la nature du vocabulaire que du point de vue fonctionnel, une prédominance de toutes les catégories à tonalité émotive.

Le tableau évolutif ainsi dessiné est très cohérent. La lenteur de développement, constatée par les divers types d'analyse, est telle qu'à l'âge de cinq ans, le jumeau se présente à peu près comme un enfant ordinaire de trois ans. *Sauf pour le taux du langage égocentrique*, qui, paradoxalement, est moins important chez l'enfant jumeau que chez l'enfant singulier.

La marge de retard paraît s'aggraver entre deux et cinq ans puis, d'après les investigations de Davis, se réduire rapidement dans les deux ou trois premières années de la scolarité. On peut interpréter les constatations de Davis comme un véritable rattrapage dû aux influences égalisatrices de l'école.

On peut supposer aussi que, dans une certaine mesure au moins, les critères de retard valables pour la première enfance cessent de l'être au delà d'un certain âge et qu'il faudrait alors une analyse plus fine, utilisant d'autres critères pour déceler d'éventuelles infériorités.

Le tableau gémellaire du retard linguistique est légèrement moins accentué pour les filles que pour les garçons.

Dans les limites de ses articles, Ella Day n'a pu donner les détails chiffrés sur les différences dues au sexe et au milieu socio-économique que pour sa première analyse consacrée à la longueur des phrases. Pour les résultats des autres analyses, elle se borne à une énumération des principales différences : celles-ci cependant traduisent, plus ou moins fortement, les mêmes tendances différentielles.

Ainsi, chez les filles, le vocabulaire est un peu moins pauvre, les constructions grammaticales un peu mieux structurées. Mais la supériorité des filles sur les garçons, très nette à deux ans, s'atténue dans les années suivantes. D'ailleurs, comme cette supériorité est également observable chez les non-jumeaux, on peut penser qu'elle est due non pas tant à une différence de situation gémellaire entre couples féminins et couples masculins qu'à la maturité linguistique plus précoce en général chez les filles que chez les garçons. A moins de supposer un type de causalité plus complexe, qui aurait justement le mérite d'expliquer la précocité elle-même, et la permanente supériorité des fonctions verbales du sexe féminin : le meilleur développement des relations verbales pourrait être considéré, en effet, comme l'expression d'une aptitude féminine à une plus grande sociabilité, ou du moins à certaines formes de sociabilité. En conséquence de quoi, les jumelles constitueraient des couples moins fermés aux rapports extérieurs que les couples de jumeaux. C'est une hypothèse que suggérait déjà l'étude de la cryptophasie. En tout cas, les constats différentiels d'Ella Day concernant jumeaux et jumelles confirment bien nos propres résultats.

Il en est de même pour la comparaison des groupes socio-économiques.

De tous les points de vue auxquels Ella Day s'est placée pour analyser les performances de langage, le degré de retard des jumeaux est en rapport avec la hiérarchie sociale des

groupes considérés et dans le même ordre que pour les enfants singuliers. De telle sorte que nous pouvons répéter, à propos du langage, ce que nous disions de l'intelligence dans le chapitre précédent : 1^o L'infériorité moyenne des jumeaux n'est pas absolue, elle est relative aux conditions sociales dans lesquelles ils se développent ; 2^o L'infériorité relative des jumeaux par rapport au niveau de leur groupe social est à peu près constante.

Parvenant ainsi à la constatation de ce parallélisme frappant entre les retards gradués du langage et les retards gradués de l'intelligence, en fonction des niveaux sociaux, il semblerait que le moment soit venu de discuter des rapports entre langage et intelligence dans la genèse de l'infériorité gémellaire. Mais pour mieux répondre aux arguments d'Ella Day, qui nie l'existence de tels rapports, il est utile de pousser encore plus loin l'examen des comportements verbaux et intellectuels des jumeaux, et de parvenir à une conception plus cohérente des fonctions diverses du langage. Ce que nous allons tenter en nous servant des observations de Luria.

Avant de quitter Ella Day, il est cependant nécessaire de réunir tous les éléments du paradoxe qu'elle a découverts ingénument, je veux dire sans arrière-pensée, sans hypothèse, sans interprétation, à propos de l'égocentrisme. Le langage égocentrique est moins important chez les jumeaux que chez les enfants ordinaires, c'est-à-dire que cette catégorie fonctionnelle, considérée classiquement comme infantile, se rencontre à un moindre degré chez les enfants les plus attardés. Mais ce n'est pas tout. Les jumelles, plus évoluées que les jumeaux, sont cependant encore moins égocentriques. Et, dernière contradiction, parmi les enfants non-jumeaux, les moins égocentriques sont ceux qui appartiennent aux groupes sociaux les plus défavorisés.

Ainsi, l'« égocentrisme » est en liaison avec la *supériorité* linguistique dans la comparaison entre jumeaux et non-jumeaux, avec l'*infériorité* linguistique dans la comparaison entre jumeaux et jumelles, et de nouveau avec la *supériorité* linguistique dans la comparaison entre les groupes socio-économiques des enfants singuliers. C'est plus qu'il n'en faut pour reconsidérer la notion classique d'égocentrisme.

Nous regrettons cependant que notre auteur n'ait pu ajouter à tout cela la confrontation cruciale des jumeaux identiques aux jumeaux fraternels,

UNE ÉTUDE CLINIQUE ET EXPÉRIMENTALE
SUR LE LANGAGE DES JUMENTAUX

L'étude, publiée en 1956, que A. R. Luria a consacrée avec Youdovitch au langage d'un couple de jumeaux nous ramène au problème de la cryptophasie, mais en l'élargissant, en l'approfondissant, réalisant ainsi d'ailleurs une sorte de jonction entre les analyses d'Ella Day et mes propres recherches (1).

A vrai dire, chez Ella Day, le problème du langage spécifique des jumeaux n'est jamais directement abordé. La dichotomie langage égocentrique-langage socialisé semble faire obstacle à la formulation de ce problème même si, en fin de compte, la dichotomie proposée par Piaget pour l'observation d'enfants ordinaires s'avère inefficace pour catégoriser les propos des jumeaux et dégager les caractéristiques dominantes de leur langage. Ella Day se borne à signaler que dans la totalité du langage observé, 10 % des propos sont incompréhensibles et, plus minutieusement, elle analyse aussi les propos très nombreux qui resteraient incompréhensibles hors des situations où ils sont tenus. Ce sont là, en fait, les matériaux constitutifs de ce que j'ai appelé cryptophasie et sur lesquels Luria va fonder explicitement son étude, dans une perspective tout à la fois clinique et expérimentale.

Pour ma part, l'étude de la cryptophasie est faite, en quelque sorte, de l'extérieur. Du point de vue des parents qui apportent le témoignage de leur incompréhension. Et aussi, sans doute, du point de vue des jumeaux eux-mêmes, mais alors qu'ils sont déjà très éloignés des origines du phénomène en question, de telle sorte que leur attitude rétrospective et introspective ne peut saisir qu'un aspect relativement tardif du phénomène : le secret, l'intention secondaire d'isolement et non pas, bien entendu, les conditions qui ont précédé l'intention. Ce qu'il peut y avoir de critiquable dans le terme de cryptophasie tient à la position elle-même critiquable de ces points de vue.

Luria et Youdovitch n'ont observé qu'un seul couple de jumeaux, et franchement pathologique par surcroît, pour

(1) LURIA (A. R.) et YODOVITCH (F. J.), *Le langage et le développement des processus psychiques chez l'enfant* (en russe), éd. de l'Acad. des Sciences Pédag. de R.S.F.S.R., Moscou, 1956. Trad. en anglais : *Speech and the development of mental processes in the child*, Staples Press, Londres, 1959.

lequel un déficit du langage d'ordre héréditaire aggrave les effets de la situation gémellaire. Mais leur analyse porte sur des observations directes, aussi complètes que possible, poursuivies pendant plusieurs mois, et enrichies par des variations systématiques d'ordre expérimental. Et d'emblée leur analyse distingue dans les propos des jumeaux le langage commun et le langage « autonome », la notion d'autonomie correspondant, comme on le verra par la suite, non pas à l'égoïsme, mais à la cryptophasie.

Les jumeaux de Luria sont deux garçons monozygotes : Youra et Locha. Nés à terme, leur premier développement paraît tout à fait normal hors du retard considérable de la parole. Jusqu'à l'âge de deux ans, d'après le témoignage des parents, ils n'ont pas parlé du tout. Les mots « mama » et « papa » sont apparus vers l'âge de deux ans et demi. A quatre ans, leur mère ne put noter encore aucune appellation stable d'un objet ou d'une activité : leur langage n'était alors constitué, semble-t-il, que par un petit nombre de sons peu différenciés.

Une cause d'ordre héréditaire paraît évidente : dans la lignée maternelle, on signale retards du langage et défauts de prononciation ; la mère et un oncle maternel n'ont parlé couramment qu'à l'âge de huit ans et ont conservé, adultes, de légers troubles de la parole.

Luria part cependant de l'hypothèse que la situation gémellaire (*bliznetsovaia situatia*, en russe) est un second facteur du retard. Et toute son expérimentation consistera justement à dissocier par la technique du jumeau-témoin (*le co-twin control*, si bien illustré par les travaux classiques de Gesell), à dissocier et à corriger tout à la fois la part d'anomalie due à l'hérédité, la part d'anomalie due à la situation gémellaire (1).

Quand Luria, assisté par Youdovitch, commence l'observa-

(1) J'ai noté dans un travail déjà ancien, à propos des troubles de l'orthographe, combien la situation gémellaire pouvait amplifier un trouble d'ordre héréditaire. La situation gémellaire peut alors être considérée comme un cas particulier parmi les nombreux facteurs amplifiants (d'ordre affectif notamment), qui interviennent dans l'expression d'une diathèse. Mais il arrive aussi que ce facteur agisse seul, simule le trouble héréditaire et que, ignoré ou sous-estimé, il conduise à une erreur de diagnostic. Quand il s'agit de jumeaux, la situation gémellaire doit toujours être suspectée dans la genèse d'un retard ou d'un trouble du langage. TURPIN (R.), ZAZZO (R.), DUCHÊNE (H.), GRANJON (N.), Sur le caractère familial de certains troubles de l'orthographe, *Actes du XII^e Congrès des Pédiatres de langue française*, 1949, pp. 284-297.

tion systématique de ses jumeaux, ceux-ci sont âgés de 5 ans.

Si, du point de vue de la composition du vocabulaire, les jumeaux semblent alors dans une période de progrès, des points de vue fonctionnel et structural leur langage reste encore fortement « autonome ».

L'expression de langage autonome est définie dès le début de l'article, et précisée chemin faisant à plusieurs reprises. « Nous désignerons par là un langage primitif qui n'utilise pas le système de la langue usuelle, ici le russe. » La notion d'autonomie est appliquée en fait, d'une part, à la nature de certains mots et sons ; d'autre part, à la grammaire et à la fonction de ce langage primitif, que les mots utilisés soient ou non ceux de la langue maternelle.

C'est surtout à propos des vocables « autonomes » que l'observation de Luria rejoint exactement ce que j'ai décrit comme cryptophasie. Youra et Locha disposent de deux vocabulaires différents, d'ailleurs extrêmement pauvres l'un et l'autre, suivant qu'ils parlent entre eux ou qu'ils parlent avec un adulte. Ils utilisent entre eux un langage composé de sons, d'onomatopées, de mots liés à l'activité immédiate et accompagnés d'une intense gesticulation. « Le plus souvent, ce langage autonome est freiné ou disparaît quand survient un adulte, et ce n'est que dans le cas où l'observateur réussit à passer inaperçu » qu'il peut entendre les propos étranges de Youra et Locha.

Les relations verbales avec l'adulte sont rares. « Nous n'avons jamais pu enregistrer de conversations avec les adultes, écrit Luria, qui ait été engagée sur l'initiative des jumeaux. » Mais une fois engagée, la conversation est faite en termes usuels. Dans la conversation avec un adulte, « les jumeaux emploient les mots usuels (mais le plus souvent très déformés phonétiquement) et ce n'est que très rarement que se glisse alors dans leurs réponses une expression autonome ».

Cependant, une analyse plus attentive du lexique des jumeaux portant pendant trois semaines sur tous les propos échangés entre eux ou en réponse aux questions des adultes, révèle que ce qui caractérise leur vocabulaire, ce n'est pas seulement la part d'expressions autonomes (tout compte fait assez limitée), mais aussi l'usage « autonome » des termes usuels, bref la sémantique.

La signification des mots est vague, indéterminée. Un même objet est désigné par plusieurs termes, tant usuels qu'autonomes et, par contre, un même mot peut avoir une valeur généralisatrice englobant tout un groupe d'objets ou d'activités. Ainsi, par exemple, le mot « feuille » désigne indifféremment la fleur et la feuille. Le mot « carotte » est appliqué à la carotte correctement, mais aussi au navet, à la pastèque, à la prune. D'autre part, un même mot peut désigner simultanément ou séparément l'objet, l'action, la qualité.

Toutes ces caractéristiques définissent, en somme, un stade archaïque du développement du langage qui correspond à peu près, chez l'enfant ordinaire, à la fin de sa seconde année.

Mais un trait paraît beaucoup plus accusé dans le langage des jumeaux et beaucoup plus significatif : les mots qu'ils emploient peuvent prendre des significations tellement différentes, d'une situation à l'autre, qu'ils sont la plupart du temps incompréhensibles hors du contexte. Ils sont « synpraxiques », liés étroitement à l'activité en cours.

Sur la totalité des propos enregistrés, Luria trouve 82,6 % d'expressions incompréhensibles hors de la situation chez Youra et 78,2 % chez Locha. Ces expressions à signification diffuse et mouvante, sont, pour la plupart, des termes à tonalité émotive, parmi lesquels les prénoms mêmes des enfants utilisés avec une très forte fréquence (20 à 25 % de la totalité des propos).

Si les éléments du langage ne sont pas, chez ces jumeaux, des mots à signification stable, mais des vocables qui prennent leur sens dans le contexte d'une activité concrète, il s'en suit que c'est l'activité concrète elle-même qui constitue en somme la structure, la « grammaire » de leur langage.

La majorité des propos, chez Youra comme chez Locha, est constituée de mots-phrases ou de phrases amorphes, c'est-à-dire dépourvues de tous les signes grammaticaux qui marquent les rapports entre les mots. Les mots sont juxtaposés les uns aux autres, sans liaisons grammaticales, sans flexions, accompagnés et complétés par la gesticulation ; le mouvement de la phrase et du discours épouse étroitement le sens général de l'activité présente.

Ainsi, à cette première période de l'observation, avant que ne commence l'expérimentation ré-éducative, le langage de

Youra et Locha est synpraxique pour sa sémantique et agrammatique pour sa structure. Tel est, exactement, le langage autonome défini par Luria.

C'est dire que, chez les jumeaux en question, « la fonction du langage est radicalement différente de celle qui caractérise l'adulte ou même l'enfant d'âge pré-scolaire ».

Luria rappelle ici quelles sont, d'après l'enseignement de Pavlov, et d'après les travaux plus récents des psychologues soviétiques tels que A. Léontiev, N. P. Paramonova, A. V. Zaporojets, G. A. Kisliouk, la diversité des fonctions normales du langage.

Les mots, comme second système de signalisation, participent au processus de réflexion (*otrogénie*) de la réalité, en tant qu'ils déterminent « les formes les plus complexes d'abstraction et de généralisation des stimuli réels ». Mais les études expérimentales de ces dernières années ont permis d'aller plus loin dans la connaissance des fonctions du langage. Dans la formation des processus psychiques, dans l'organisation des activités de l'enfant, le langage joue un rôle essentiel d'orientation et de régulation. C'est justement à la période pré-scolaire, vers l'âge de 4 ans, qu'on peut observer l'établissement de liaisons nouvelles, et par exemple le contrôle verbal des processus d'inhibition si importants dans la régulation des conduites (1).

Or, il est bien évident que chez les jumeaux Youra et Locha, les fonctions de réflexion objective, d'orientation, de régulation, sont extrêmement déficientes. Leur langage est presque entièrement confondu dans leur activité immédiate : il s'en dégage mal, il ne la domine absolument pas. Ou bien il exprime le rapport de l'enfant avec la situation, ou bien il signale les objets participant directement à cette situation d'activité. Ce n'est pas, en somme, un véritable langage, c'est-à-dire « une activité indépendante, détachée du comportement immédiat ».

Dans un tableau d'ensemble présentant d'un point de vue fonctionnel les formes de langage des deux jumeaux, on constate pour les formes purement synpraxiques une proportion de 92,9 % chez Youra et de 94,3 % chez Locha. Pour les formes

(1) PARAMONOVA (N. P.), *Le développement de la coopération des deux systèmes de signalisation dans la régulation des réactions motrices chez les enfants d'âge pré-scolaire* (en russe), Moscou, 1953.

dépassant nettement la situation (langage planificateur avec anticipation et propos discursifs non liés à la situation : tels que souvenirs et rêveries), les proportions sont de 2,8 % chez Youra et de 1,4 % chez Locha.

Luria insiste beaucoup sur le fait que, malgré leur retard considérable du langage, ses deux jumeaux ne donnent pas l'impression d'être mentalement des débiles. Ils mangent proprement et savent convenablement s'habiller. Ils sont espiègles, énergiques et paraissent heureux de vivre. Cependant, une caractéristique frappante et leur comportement est leur *tendance à s'isoler*, à faire bande à part. « Le plus souvent, et même au jardin d'enfants, écrit Luria, ils n'ont de relations constantes et électives avec aucun enfant et passent leur temps en compagnie l'un de l'autre. Il arrive souvent qu'en entendant les pleurs d'un enfant, ils commencent par prêter l'oreille d'un air inquiet, puis... ils se calment en disant *Lossia niet, Loulia niet* (pas Locha, pas Youra). Quand ils sont séparés, ils sont inquiets ; quand l'un d'eux s'éloigne, l'autre le cherche. Quand l'un d'eux est puni, l'autre pleure, alors qu'ils ne réagissent aucunement aux punitions frappant les autres enfants. » Toujours occupés ensemble à des jeux très simples, à des manipulations stéréotypées d'objets, ils n'établissent que très peu de contacts avec les autres enfants et avec les adultes. Avec les autres enfants, d'ailleurs, ils ne savent pas jouer. Avec les adultes, les relations, très rares, se bornent à montrer un jouet, un objet et à répondre avec plus ou moins de bonne grâce quand on leur parle. D'ailleurs si ni Youra ni Locha n'écoutent jamais, au jardin d'enfants, les histoires que racontent les institutrices, c'est qu'ils n'y comprennent absolument rien.

Il y a là, dans la compréhension du langage d'autrui, des constatations intéressantes. Luria a d'abord eu l'impression que chez ses jumeaux, la compréhension était beaucoup plus développée que l'expression. Mais il dut bientôt se rendre à cette évidence que si Youra et Locha comprenaient bien le langage se rapportant directement à l'objet ou à l'activité qui les occupait, « ils étaient incapables de comprendre autrui, dès que son langage se détachait des liens immédiats avec la situation concrète et prenait une forme développée et discursive ».

Les exemples, donnés ici par Luria, montrent bien que les jumeaux sont incapables de comprendre quand la phrase de

leur interlocuteur se présente comme une stimulation complexe (*komplexnoï razdrajitel*, en russe). Ils saisissent alors un mot au vol et incapables d'intégrer ce mot à l'ensemble, incapables d'inhiber la réaction provoquée par ce mot, leur réponse est un grossier contresens. « Mettez vos souliers, leur dit une monitrice, nous allons aller à la rythmique. » Youra et Locha immédiatement se mettent à pleurer. Ils ont compris le mot « souliers » et ils n'aiment pas se chausser. Par contre, ils aiment beaucoup la rythmique. On leur explique alors concrètement la situation : « Tante Maia venue. Aller à la rythmique. » Youra cesse de pleurer, il a compris le premier. Il traduit à son frère avec beaucoup d'animation : « Lossia ene, Maie ene... » Et les deux enfants se chaussent pour partir.

Bref, la compréhension du langage d'autrui obéit chez eux aux mêmes lois que la structure de leur langage propre. Il n'y a pas de décalage entre l'une et l'autre. Par la compréhension comme par l'expression, ils sont isolés du milieu.

Mais d'où vient cet isolement ? Quels en sont les facteurs ? Et d'abord, quel est l'ordre des déterminismes, quelle est la cause initiale ? L'isolement de la situation gémellaire entraîne-t-il un retard du langage ? Ou bien est-ce le retard du langage qui provoque l'isolement ? Mon hypothèse, pour les jumeaux que j'ai moi-même examinés, est que l'isolement dans le couple est le fait premier, mais que le retard du langage, effet de l'isolement, agit à son tour comme cause secondaire, comme facteur de renforcement.

Pour Youra et Locha, on est en droit de mettre en doute cette explication du retard par la situation gémellaire, puisqu'un retard de même nature, sinon de même gravité, est noté dans la filiation maternelle. Et la première réaction pourrait être alors de regretter que Luria ait considéré un cas bien trop complexe pour conduire sa démonstration. Mais c'est la marque du génie de l'expérimentateur d'avoir utilisé la complexité du cas pour augmenter la force de sa preuve, et d'avoir fait coïncider la démonstration de sa thèse avec la rééducation des enfants, l'exigence d'ordre scientifique avec l'exigence d'ordre pédagogique, sans que jamais l'une ne nuise à l'autre.

A vrai dire, le dispositif expérimental de Luria est extrêmement simple. Il consiste, d'une part, à séparer les deux jumeaux l'un de l'autre en les plaçant, au jardin d'enfants, dans deux

groupes distincts. D'autre part, de soumettre l'un des jumeaux (Youra, le moins vigoureux, le plus handicapé des deux) à un entraînement verbal spécial : exercices de langage consistant à nommer des objets, à répondre à des questions, à répéter convenablement des phrases entières, à décrire des images. Ainsi, les effets de la situation gémellaire sur le retard peuvent être éprouvés par la séparation, et les effets des troubles congénitaux par la méthode classique du *co-twin control*, Locha servant de témoin aux progrès éventuels de Youra, qui bénéficie seul des expériences de rééducation.

La rééducation de Youra commence au premier jour de la séparation. Elle se poursuit pendant trois mois, est arrêtée pendant deux mois, et reprise régulièrement pour une période de six mois.

Les tableaux 43, 44 et 45 (correspondant respectivement aux tableaux 47, 48 et 49 de l'ouvrage russe) résument l'essentiel des résultats obtenus après 10 mois de séparation.

Les chiffres du tableau 44, concernant les proportions globales de phrases « amorphes » et de phrases différenciées, sont les plus éloquents de tous pour marquer les effets bénéfiques de la séparation et, *a contrario*, ce qu'étaient les facteurs freinateurs de la situation gémellaire. Il a suffi de trois mois pour que la proportion de phrases amorphes, c'est-à-dire de formulations inintelligibles en dehors de la situation, passe de 80 % à 15 % environ. Après dix mois d'expérience, elles ont complètement disparu chez le jumeau non-rééduqué comme chez l'autre. La réduction de « l'inintelligibilité », de ce que j'ai appelé la cryptophasie, est due entièrement au fait que les jumeaux, séparés, ont été obligés d'établir des relations avec l'entourage.

Le tableau 43, relatif aux fonctions du langage, est d'un enseignement plus complexe : on y saisit les effets de la rééducation s'ajoutant aux effets de la séparation.

Les effets de la séparation apparaissent, à peu près à l'état pur, pour le chiffre global du langage « planificateur », qui passe de 4 à 40 % après trois mois seulement de séparation et chez Locha aussi bien que chez Youra. Par contre, ce sont les effets de la rééducation qui se manifestent à peu près seuls, trois mois après la séparation, pour les formes de langage discursif ou d'information (en russe *povestvovatelnaja retch*).

TABLEAU 43

*Analyse des fonctions du langage des jumeaux Youra et Locha
avant et après leur séparation*
(d'après Luria et Youdovitch)

Formes de langage	Avant la séparation		3 mois après la séparation		10 mois après la séparation	
	A	B	A	B	A	B
Nombre de phrases enregistrées ..	69	69	102	32	45	58
1. Langage synpraxique	92,8	94,1	44,2	60,7	33,2	25,8
a) Prière, désir, appréciation ..	89,2	42	11,2	12,1	6,4	10,3
b) Désignation, constatation ..	53,6	52,1	27,2	33,5	26,8	15,5
c) Question, langage ludique ..			5,6	15,1		
2. Langage planificateur	4,4	4,3	40	36,3	45,9	46,5
a) Dans cadre de la situation ..	4,4	4,3	16,6	21,2	10,5	24,1
b) En anticipation	0	0	23,4	15,1	35,4	22,4
3. Langage « informateur »	2,8	1,6	15,8	3	20,9	27,7
a) Lié à la situation	0	0	15,8	3	4,3	22,4
b) Non lié à la situation	2,8	1,6	0	0	16,6	5,3
Langage dépassant le cadre de la situation (2 b + 3 b)	2,8	1,6	23,4	15,1	52	27,7

A est le jumeau « expérimental » (Youra), B est le jumeau « contrôle » (Locha).
On a traduit par langage informateur l'expression russe *povestvovatelnaïa retch*.

Si on examine maintenant les subdivisions des catégories fonctionnelles, on peut constater nettement les effets de la rééducation. Après dix mois de séparation, l'importance du langage planificateur est la même pour les deux enfants, cependant la planification avec anticipation est plus fréquente chez l'enfant entraîné par les exercices que chez l'autre (35,4 % contre 22,4 %). Mais la différence est encore plus significative pour la rubrique du langage « discursif » au dixième mois. Sans doute, en pourcentage global, Locha, l'enfant non entraîné, a-t-il rattrapé largement son frère et par le seul bienfait de la séparation. Mais chez Locha, les propos discursifs sont encore, en quasi-totalité, étroitement liés à la situation présente, alors que chez Youra ils en sont devenus indépendants.

En résumé, si la séparation, à elle seule, permet l'apparition et le développement de la fonction de planification égale chez

les deux enfants après trois mois d'expérience, et de la fonction discursive égale après dix mois d'expérience, on constate que l'entraînement dont a bénéficié Youra s'ajoute aux effets de la séparation pour accélérer le processus qui libère le langage du cadre de la situation immédiate.

A ces progrès globaux et différentiels sur le plan fonctionnel correspondent les progrès des structures grammaticales, comme le montre l'analyse détaillée du tableau 44. J'ai souligné tout à l'heure, pour commencer, que la disparition des phrases inintelligibles était aussi rapide chez Locha que chez Youra. Mais l'entraînement spécial donne à Youra une avance sur son frère après trois mois d'expérience : chez lui la plupart des phrases « différenciées » ont acquis une forme grammaticale, et non pas encore chez Locha. Cette avance est d'ailleurs rattrapée au sixième mois par Locha, à qui la séparation a suffi pour parvenir sur ce plan au même degré d'évolution.

TABLEAU 44

Modification de la structure grammaticale du langage chez les jumeaux Youra et Locha avant et après la séparation (d'après Luria et Youdovitch)

Formes structurales du langage	Avant la séparation		Après 3 mois de séparation		Après 10 mois de séparation	
	A	B	A	B	A	B
Nombre total de phrases	69	69	102	32	45	58
<i>Phrase amorphe</i>	82,6	78,2	13,5	18	0	0
<i>a)</i> Diffuse (sans noms d'objets)	45	34,8	3	3	0	0
<i>b)</i> Diffuse (avec noms d'objets)	37,6	43,4	10,5	15	0	0
<i>Phrase différenciée</i>	17,4	21,8	86,5	82	100	100
<i>a)</i> Agrammaticale	8,7	11,6	25	45,5	15,5	17
<i>b)</i> Grammaticale	8,7	10,2	61,5	36,5	84,5	83

Cependant, si la structure grammaticale atteint à la même correction chez les deux jumeaux, des différences subsistent et même s'accroissent au cours de l'expérience quant à la complexité des phrases. Le tableau 45 indique, en effet, que la proportion des propositions développées (ce qui correspond dans la classi-

fication de McCarthy aux phrases composées et complexes) s'accroît beaucoup plus rapidement chez le jumeau entraîné que chez le jumeau-témoin. Après 10 mois d'expérience, elles constituent 91 % du langage total de Youra, à peine la moitié du langage total de Locha.

TABLEAU 45

*Proportion des phrases grammaticalement développées
dans le langage des jumeaux Youra et Locha
avant et après la séparation
(d'après Luria et Youdovitch)*

Degré de « développement » des propositions	Avant la séparation		Après 3 mois de séparation		Après 10 mois de séparation	
	A	B	A	B	A	B
Propositions non-développées	25,8	34,8	33,9	59,4	9	52
Propositions développées.....	11,6	11,6	54,7	21,8	91	48
	37,4	46,4	89,6	81,2	100	100

Enfin, ce que n'indique aucun tableau, les progrès considérables d'expression se sont accompagnés chez les deux jumeaux d'un progrès parallèle pour la compréhension du langage d'autrui. Après trois ou quatre mois d'expérience, il n'est plus possible sur le plan des relations verbales de distinguer, à première vue, le comportement des jumeaux de celui de leurs contemporains ; ils participent activement aux conversations, ils écoutent volontiers les lectures des institutrices. On ne peut plus noter un fait patent d'incompréhension. Pourtant, à y regarder de plus près, Locha, le jumeau non rééduqué, échoue encore à saisir la signification exacte des structures grammaticales complexes. Par exemple, quand le sens de la phrase est déterminé par les désinences casuelles, « Pierre a frappé Vassia » (en russe *Pétia oudaril Vassiou*), est correctement compris. Mais « Pierre a (été) frappé (par) Vassia » (en russe *Pétiou oudaril Vassia*) a, pour Locha, le même sens que la phrase précédente. En règle générale, les flexions ne sont pas comprises. Elles le sont cependant chez Youra, après quelques mois d'exercice.

En conclusion de cette expérience, il apparaît que la rééducation a accéléré l'assimilation de la structure grammaticale en faisant du langage un *objet de conscience*. Mais la rééducation n'a eu qu'un rôle secondaire, adjuvant. Le facteur essentiel, dans le progrès spectaculaire du langage, a été la rupture de l'isolement, l'obligation dans laquelle les jumeaux se sont trouvés d'établir des relations directes avec le milieu. La rapidité du démarrage, le rythme du progrès sont tels qu'ils ne sont pas explicables de toute façon par l'effet naturel de la maturation.

LES FONCTIONS DU LANGAGE
RAPPORTS DU LANGAGE ET DE L'INTELLIGENCE
COMMENTAIRES ET CONCLUSIONS

En somme, Youra et Locha présentaient avant leur séparation les mêmes déficits de langage que les jumeaux d'Ella Day, quoique à un degré beaucoup plus grave. Le retard constaté dans un cas comme dans l'autre ne se marque pas seulement à l'indigence du vocabulaire et à la pauvreté des structures grammaticales mais à la tonalité affective, à la fonction synpraxique des mots et des phrases. L'insuffisance des relations avec l'entourage maintient les jumeaux à un stade infantile du langage.

Il est alors paradoxal de constater que les formes égocentriques de langage sont relativement rares chez les jumeaux, si l'on admet avec Piaget, d'une part, que l'égocentrisme est la caractéristique fondamentale du langage infantile et, d'autre part, que l'égocentrisme du langage est due à une insuffisance de socialisation.

Luria ne calcule pas pour ses jumeaux un coefficient d'égocentrisme, mais il parvient aux mêmes constatations qu'Ella Day : Youra et Locha ne pratiquent guère le monologue, ils restent silencieux la plupart du temps et quand ils parlent, c'est pour communiquer entre eux dans leur jargon à forte tonalité émotive.

Soutiendra-t-on alors que ce genre de communication, entre jumeaux, est d'une nature particulière, qu'il constitue une exception qui, d'ailleurs, confirme la règle : parler à son jumeau équivaldrait à parler avec soi-même, pour soi-même.

L'interprétation du dialogue gémellaire est, sans doute, beaucoup plus complexe : il n'est pas si facile de réduire le couple à la réalité d'un être singulier et de nier du même coup le caractère social de l'échange.

D'ailleurs, et il faut ici le rappeler, le souligner, les coefficients d'égocentrisme calculés par Ella Day ont été établis dans une situation où chacun des jumeaux jouait et travaillait, non pas en compagnie de son frère mais seul, en présence d'un adulte. Dans cette même situation, les enfants non jumeaux de McCarthy ont présenté une fréquence de propos égocentriques nullement plus importante que les jumeaux d'Ella Day.

Le cas des jumeaux n'est donc pas, quel que soit l'angle sous lequel on le considère, une exception qui confirme la règle. En conséquence des idées qui nous viennent de Piaget, on s'attendrait à trouver chez les jumeaux un langage égocentrique plus important et qui persiste pendant plus longtemps. Alors de deux choses l'une. Ou bien les observations d'Ella Day et de Luria sont inexactes, ou bien la théorie de Piaget n'est pas totalement valable. Ainsi, c'est dans un même effort d'éclaircissement que nous sommes amenés à préciser la nature fonctionnelle du langage et à analyser le handicap du langage gémellaire comme effet et cause d'isolement.

La critique des observations n'est jamais parfaitement décisive : le contradictoire gardera toujours la ressource de mettre en doute la valeur des situations d'expérience et l'usage correct des critères employés. Cependant, les protocoles de Luria sont assez minutieusement détaillés et la comparaison des jumeaux d'Ella Day avec la population contrôle de McCarthy assez éloquente pour que nous leur accordions — jusqu'à preuve du contraire — un crédit suffisant.

D'ailleurs, il n'est absolument pas question de mettre en doute les observations princeps au moyen desquelles Piaget a renouvelé la psychologie fonctionnelle du langage.

Les faits sont solides de part et d'autre, et s'ils paraissent se contredire, c'est probablement que la notion qui devrait les joindre est inadéquate. Si la rareté de langage égocentrique caractérise à la fois le retard des jumeaux et la supériorité des enfants d'âge scolaire, force nous est d'envisager deux hypothèses : ou bien la notion d'égocentrisme ne correspond à rien, ou bien elle recouvre une réalité bien plus complexe qu'on ne

l'imagine habituellement, une réalité dont les aspects peuvent présenter entre eux des contradictions fonctionnelles.

Au stade de la description, on constate en effet que les propos de l'enfant peuvent se laisser classer en deux grandes catégories, suivant qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas une fonction de communication avec autrui. Cette remarque, très simple et très fondamentale, est la contribution décisive apportée par Piaget en 1923, à la théorie du langage. Et Claparède a certainement raison de dire, dans la préface à la première œuvre de son jeune disciple, que le génie de Piaget est d'avoir montré que la pensée de l'enfant ne s'élabore pas sur un seul plan, et que les obscurités qui décontenancent encore les psychologues se dissiperont quand on comprendra mieux les diversités fonctionnelles du langage et de la pensée.

La critique que j'adresserai cependant au Piaget de 1923, celui qui écrit *Le langage et la pensée chez l'enfant*, est de n'avoir pas encore poussé assez loin la recherche des diversités fonctionnelles. De n'avoir pas su échapper aux séductions des « théories nouvelles », après avoir brisé l'emprise des théories classiques. Claparède félicite Piaget d'avoir assimilé, parmi d'autres, les théories de Durkheim et de Freud, « de les avoir fait converger sur une interprétation de l'intelligence enfantine ». C'est pour ma part, ce que je regrette le plus, dans les sources de toute l'œuvre de Piaget, comme une influence étrangère et contraire à son talent d'expérimentateur. Mais, pourrait-on me rétorquer, cette influence est-elle vraiment contraire à ses propres tendances d'ordre théorique ? Ce qui m'a toujours frappé, notamment, c'est l'intérêt et la sympathie pour la psychanalyse chez cet auteur qui a consacré toute son œuvre à l'étude des processus intellectuels, qui s'est tenu éloigné jusqu'à ces derniers temps des problèmes de l'affectivité. La courtoisie bien connue de Piaget et son ouverture d'esprit, et ses liens d'amitié avec Charles Odier et Raymond de Saussure ne suffisent certainement pas à expliquer sa constante sympathie pour la psychanalyse. Son attitude apparaît plus étonnante encore si on la compare, dans ce même domaine, à celle de Wallon. Alors que Wallon, si proche de Freud par cette sensibilité de clinicien à tout ce qui est conflit, contradiction, ambivalence, dénonce et rejette la psychanalyse, Piaget — si lointain par ses préoccupations de recherche de tout ce qui

est affectivité — s'en accommode et l'accommode à sa manière. Est-ce une compensation d'ordre personnel ? Est-ce un accord plus profond des doctrines, la logique de Piaget rejoignant en des sources communes le biologisme de Freud — l'un et l'autre restant fidèles à cette conception très ancienne, antérieure peut-être à toute formulation doctrinale qui pose la dualité essentielle, irréductible, de l'individu et de la société ? Il ne s'agit pas, ici, de résoudre ce problème de parenté idéologique, mais seulement de le soulever en passant. Mes questions sont bien des questions et le restent pour moi. Elles ne sont pas un artifice de rhétorique pour apporter ou suggérer une réponse à un problème dont il ne m'est pas, d'ailleurs, possible d'élucider ici tous les termes, et dont plusieurs probablement m'échappent encore.

En tout cas, Piaget se réfère directement à Freud, au *Lustprinzip* et au *Realitätsprinzip*, pour définir les deux plans sur lesquels évolue la pensée de l'enfant, à son compatriote le psychanalyste Bleuler, l'inventeur de la schizophrénie et de l'autisme pour proposer la notion d'égocentrisme. « Cela restera un des mérites de la psychanalyse, écrit Piaget, d'avoir distingué deux manières de penser, l'une sociale, communicable, dirigée par le besoin de s'adapter aux autres, la *pensée logique* ; l'autre intime et incommunicable comme telle, la *pensée autistique*. » C'est donc la distinction psychanalytique que Piaget utilise à propos du langage, le constat direct et mesurable du langage égocentrique et du langage socialisé apportant en retour une confirmation à l'hypothèse des deux manières de penser.

Ainsi l'évolution du langage et de la pensée est-elle décrite par Piaget en termes de socialisation progressive, non pas seulement parce qu'il a choisi dans ses premiers travaux le point de vue sociologique, comme il s'en explique lui-même (1), mais parce que plus foncièrement, et d'accord en cela tout autant avec l'enseignement de Freud qu'avec celui de Durkheim, logique et socialisation sont alors pour lui synonymes.

Dans une telle perspective, le manque de socialisation, l'égocentrisme est donc la cause de tous les traits de la mentalité enfantine (réalisme intellectuel, incompréhension des relations,

(1) *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant* (2^e éd., p. 162).

synchrétisme, etc.), et toutes les réserves de Piaget expérimentateur ne déroutent pas la certitude de Piaget théoricien.

Cependant, il prévient à plusieurs reprises un malentendu qui pourrait bien naître de l'ambiguïté du terme même d'égo-centrisme et de son association avec l'autisme de Bleuler : « Égocentrisme est pris, dit-il, au sens intellectuel et non au sens moral (1). » « Il ne faut pas confondre, précise-t-il, l'intimité de la pensée avec l'égocentrisme (2). » Bien au contraire, l'égocentrisme exclut cette intimité de soi-même, une pensée socialisée seule en est capable. Enfin, le fait de l'égocentrisme infantin est peu discutable, ajoute-t-il encore, « quelle que soit l'intimité affective de l'enfant avec son entourage » (3).

Cette dernière remarque est fort précieuse pour caractériser la notion de « social », impliquée et déterminante dans la conception générale de Piaget. La relation affective avec autrui n'intervient pas pour définir l'égocentrisme de la pensée et du langage et s'il en est ainsi c'est que, pour Piaget, *l'affectivité n'appartient pas à la relation sociale dans ce qu'elle a d'essentiel*, dans ce qu'elle apporte d'original au psychisme individuel, à savoir l'expérience et la conscience de la réciprocité et, par là même, l'intellectualisation des conduites (4).

C'est sans doute question de vocabulaire, mais beaucoup plus aussi que question de vocabulaire. Certes, on peut garder le terme « Société » pour désigner du point de vue strictement sociologique un système d'institutions au sens où l'entend Durkheim, une structure stable de réciprocités objectives, on peut — dans le même esprit — réserver le qualificatif de « social » aux façons de penser et d'agir qui impliquent les

(1) *Le langage et la pensée chez l'enfant* (1^{re} éd., p. 19).

(2) *L.P.*, p. 54. A noter cependant qu'il assimile pensée *intime* et autisme dans sa déclaration précédente sur les mérites de la psychanalyse.

(3) *J.H.*, p. 272.

(4) Cette façon de voir correspond à celle de Durkheim. « Certaines manières d'agir sont imposées ou du moins proposées *du dehors* à l'individu et se surajoutent à sa nature propre ; tel est le caractère des *institutions* (au sens large) qui rend possible l'existence du langage et dont le langage est lui-même un exemple » (note à l'article Société, *Vocabulaire de la philosophie*, de LALANDE, 7^e éd., p. 1002).

Il est vrai cependant que pour Piaget, la socialisation ne constitue pas le résultat d'une causalité unique. « Contrairement à la sociologie un peu académique de l'école de Durkheim, dit-il, qui ramène la société à un tout unique, la *conscience collective* et son action à un processus unique de *contrainte* physique ou spirituelle, la sociologie concrète, que le développement individuel et social de l'enfant nous oblige de construire, se doit de se méfier des totalités globales pour ne connaître que des systèmes de relations ou d'interdépendances » (Pensée égocentrique et pensée sociogéométrique, *Cahiers Intern. de Sociol.*, 1951, vol. X, p. 34).

relations de réciprocité. Et la socialisation désignera alors le processus suivant lequel l'enfant, réduisant ses réactions affectives, s'intègre à la société ainsi définie, tend progressivement aux normes de la conduite, à la discipline de la raison, à l'objectivité. L'existence d'un tel processus est trop évidente pour qu'il soit utile d'en discuter. Mais ce qui mériterait examen et discussion, c'est la nature exacte des facteurs qui sont en œuvre dans cette socialisation, l'énergétique véritable de ce processus. Ce qui mérite, en tout cas, d'être fortement souligné, c'est que la socialisation dont il est question n'est relative qu'à un plan nettement déterminé des réalités sociales, que cette notion de socialisation est solidaire de certaines définitions du social et de la société, et de celles-là seulement. Le danger, la source de malentendus et d'erreurs, se trouvent en effet dans l'emploi de tous ces termes, entendus de façon absolue.

Le terme de socialisation implique alors au départ l'absence de tout caractère social chez l'enfant, et donc une formation, une création *ex nihilo*. Soit que, selon Durkheim, le jeune enfant n'ait de réalité qu'étroitement biologique. Soit que, selon Freud, l'individu possède en tant que tel une pensée autistique, toute dirigée par le principe biologique du plaisir, totalement étrangère au social ; étrangère et hostile et que le social petit à petit devra refouler, camoufler, maîtriser. Dans un cas comme dans l'autre, en dépit de systèmes inverses de valorisation, c'est la même dualité de l'organique et du social, non comme facteurs du psychisme, mais comme plans de réalité, absolument antithétiques.

Il s'ensuit, dans l'analyse des conduites individuelles, une antithèse du même ordre entre l'émotivité et l'intelligence logique, celle-là d'origine organique, celle-ci d'origine sociale. Dans cette perspective, il serait évidemment impropre et même contradictoire d'accorder l'épithète de « social » aux rapports affectifs de l'individu avec d'autres individus, non pas tellement parce que les groupes étroits ainsi constitués ne répondent pas, du point de vue morphologique et fonctionnel, à la définition classique de la société (Auguste Comte, moins catégorique que ses successeurs, admet encore à cette échelle un caractère social bien qu'amoindri : « La moindre société » du couple, par exemple), mais surtout parce que l'affectif, l'émotif, est essentiellement non social, voire même anti-social.

On voit comment les définitions, aussi légitimes qu'elles soient, du point de vue strict de la description, sont solidaires en fait de tout un système de pensée. Et c'est sans doute ce glissement perpétuel de la description pure à la théorie qui donne par exemple à l'interminable débat entre Wallon et Piaget l'allure irritante d'un dialogue de sourds. Les désaccords réels de doctrine se mêlent à des malentendus de définitions, confusion d'autant plus inextricable dans le feu de la polémique que les définitions ne sont pas indépendantes des doctrines. Wallon et Piaget n'entendent pas le terme « social » de la même façon. Ainsi se reprochent-ils, à tour de rôle, de négliger le « social » dans l'évolution de l'enfant.

Quoi qu'il en soit cependant des idées et des mots, tous les auteurs admettent, me semble-t-il, qu'entre l'enfant et son entourage des liens s'établissent, dès la première année de la vie, et que la structure d'ensemble de ces liens évolue et se modifie avec l'âge. Peut-on parler de socialisation ? Ou bien ce terme désigne simplement l'insertion progressive dans une société des « intelligences ». Impropre à désigner le processus d'évolution sociale dans sa totalité, l'expression est acceptable dans les limites strictes de sa définition. Ou bien cette expression sous-entend que la société ainsi définie est la seule structure d'échange qui soit, que toute l'évolution de l'enfant est le passage de l'isolement à la communauté (1). Alors la notion de socialisation est à rejeter absolument.

L'évolution de l'enfant n'est pas un passage du non-social au social dont le progrès pourrait se mesurer à la diminution du coefficient d'égoïsme : elle est dans une succession de formes diverses de socialité. Dès la prime enfance, l'individu est pourvu d'une dimension sociale, et du fait même de cette émotivité, si profondément organique. C'est que l'émotivité, organique dans ses moyens, peut être sociale dans sa fonction, comme l'a si bien montré Wallon. Ainsi, si l'on devait schématiser l'évolution sociale de l'enfant, ce n'est pas une ligne partant d'un zéro absolu qu'il faudrait tracer, mais une trajectoire allant de la socialité synchrétique, au sens où l'entend Wallon, à la socialité relationnelle au sens où l'entend Piaget.

(1) Cette conception n'est certes pas, actuellement, celle de Piaget. Mais sa première œuvre et ses premières références ont permis de la lui attribuer.

Mais la réalité est certes beaucoup plus complexe, l'affectivité n'étant jamais absente de la relation sociale.

Mais si la réalité est si difficile à saisir, si les efforts d'explication oscillent entre le biologisme et le sociologisme d'un auteur à l'autre ou chez le même auteur, si dans la description des conduites individuelles, le mot « social » est si lourd d'ambiguïté, c'est aussi peut-être qu'un terme manque à notre univers notionnel : un terme qui saisisse la relation-avec-autrui non comme la contingence d'une rencontre, non comme un simple trait d'union provisoire entre *deux* substances irréductibles, mais comme un plan de réalité. Entre la notion d'individualité biologique qui correspond à une réalité visible, permanente, et la notion de société qui correspond aussi par toutes les institutions qui la matérialisent à une réalité objective, une réalité antérieure et extérieure à nos existences individuelles, la notion de relation-avec-autrui paraît d'ordre mineur. Autant les deux premières évoquent la pérennité d'une substance, la toute-puissance d'une cause, autant celle-ci semble exprimer l'accidentel. Phénomène d'*inter-psychologie* ou de *moindre* société, dans la perspective de la psychologie et de la sociologie traditionnelles, la relation-avec-autrui n'a de réalité que secondaire, empruntée à d'autres dont elle tire son explication et sa signification. Sans cette relation-avec-autrui, conçue comme *fait original*, il est probablement impossible de comprendre non seulement le psychisme, l'individu dans ce qu'il a de plus intime, mais aussi sa dimension sociale, et notamment, s'il s'agit de l'enfant, le processus de « socialisation ».

La relation-avec-autrui ne se situe pas entre l'organisme et la société, comme une troisième substance à propos de laquelle se poserait à nouveau, avec un terme supplémentaire et tout autant insoluble, le problème de la communication métaphysique d'une substance à l'autre. La valeur explicative de la relation-avec-autrui vient de ce qu'elle est un moment nécessaire dans la dialectique matérielle des faits humains. La relation-avec-autrui est, dans l'ontogénèse, un fait premier et non pas selon la conception dénoncée par Gesell, « un dernier acompte à un stade primitif inférieur » et, cependant, *elle est déterminée biologiquement* en ce sens qu'elle est une condition de survie pour le nouveau-né, en ce sens que la constitution biologique de l'enfant humain exige pendant de longs mois,

de longues années, les soins constants matériels et affectifs de l'adulte. Et d'autre part, c'est par son truchement que s'exerce, à divers niveaux d'âge et en diverses structures de groupes, sous des formes plus ou moins subtiles, les influences de divers groupes sociaux et de la civilisation.

Dès l'instant où l'on prend la relation-avec-autrui *au sérieux*, c'est-à-dire non plus comme l'accident d'une rencontre, mais comme un mode de vie, d'existence, non comme une catégorie bonne seulement pour le roman, mais comme une notion fondamentale pour la science de l'homme, alors les faits d'observation s'organisent d'une nouvelle façon et bien des problèmes s'évanouissent.

Un premier bénéfice est d'admettre comme digne d'intérêt cette constatation banale que nous parlons avec autrui, non seulement pour échanger des idées, mais aussi pour établir un contact, une communion d'action ou de sentiment, ou tout simplement pour le plaisir. Toute une systématique des langages de communication serait à faire : la leçon aux élèves, le discours au peuple, le bavardage pour « la galerie », le duel d'une dispute avec témoins, et le duel sans témoins, le duo d'amitié, que sais-je encore ?

On peut imaginer les dosages les plus divers d'idées et de sentiments, de tricheries et de vérités, du désir de prendre ou d'être pris, avec toutes les techniques possibles d'argumentation, et tous les registres du discours et tous les timbres de la voix. La voix au timbre de cuivre, la voix habillée comme il convient en société, en frac ou en froc, en bleu de travail, en robe de soirée. La voix dépouillée, non pas sans doute de tous ses artifices, mais de ses parures sacerdotales. La voix nue de la confiance, de la rêverie, de l'amour.

Bien sûr, ces dernières considérations n'entrent pas, et n'ont pas à entrer, sans doute, dans les ouvrages de Piaget. Et pourtant, en examinant ses classifications relatives au langage, on est bien obligé de constater, et Piaget lui-même n'en disconvient pas, que le critère de « réciprocité rationnelle » ne joue pas en toute rigueur dans la distinction entre langage socialisé et langage égocentrique. Parmi les rubriques du langage socialisé, Piaget classe les ordres, les prières, les menaces qui n'ont rien d'un échange intellectuel. Alors que dans le langage égocentrique, dans le monologue, peuvent prendre

place évidemment des propos non dépourvus d'enchaînement logique, même s'ils ne sont pas destinés à informer autrui. C'est par la « réciprocité rationnelle » que Piaget définit la socialisation du langage ; et pourtant, paradoxalement, ce n'est pas par elle qu'il distingue le langage socialisé, mais par une notion d'échange beaucoup plus large, par une relation d'individu à individu, même si elle ne s'accompagne pas de compréhension intellectuelle. C'est qu'au fond, pour Piaget, l'égoïsme n'est pas seulement l'incapacité de décentration intellectuelle, mais l'égotisme, la faiblesse ou l'absence d'instinct social. Il le dit d'ailleurs en termes explicites une fois au moins dans son œuvre : l'activité de l'enfant « est indubitablement égoïste et égotique ». « L'instinct social ne se développe que tard sous des formes nettes (1). »

Il est incontestable que l'incapacité à comprendre et à se faire comprendre est caractéristique de la mentalité enfantine et que l'enfant, pendant longtemps, ne se doute pas de cette incompréhension réciproque. Il est également incontestable que, dans le même temps où se poursuit la maturation cérébrale de l'enfant (notion trop évidente pour n'être pas trop souvent négligée), l'habitude du dialogue conduit à la réflexion et à la décentration intellectuelle. Mais de l'incapacité de décentration, on ne peut *déduire* l'absence ou même la faiblesse de « l'instinct social ». La liaison entre cette incapacité et cette prétendue faiblesse n'existe que par un postulat doctrinal. En d'autres termes, de l'incapacité à communiquer *intellectuellement* avec autrui, on ne peut en déduire, comme le fait Piaget, l'absence du besoin de communiquer (2). La communication, la communion dispose d'autres moyens. Le propos de Piaget, d'ailleurs, est bien révélateur quand, pour justifier sa description de l'égoïsme basée sur l'observation d'échanges entre enfants, il affirme que « si l'enfant éprouve le besoin de socialiser sa pensée, ce besoin doit... pouvoir se satisfaire entièrement lorsque l'enfant a des amis de son âge ». Il me semble, au contraire, que le besoin d'*intellectualiser* sa pensée, c'est dans ses échanges avec les adultes que l'enfant cherche à le satisfaire. Et qu'avec les amis de son âge, l'exercice de la *socialisation*

(1) *J.R.*, p. 272.

(2) *J.R.*, p. 269.

n'est pas dans un échange de pensées, mais dans ses jeux et dans ses disputes.

Bref, la difficulté de la notion de « langage égocentrique » dans l'œuvre de Piaget provient de son double sens.

Elle désigne, d'une part, un langage incapable de réciprocité rationnelle. Et, d'autre part, un langage qui n'est pas destiné à autrui. Il est fréquent, sans doute, que les deux caractéristiques de non-réciprocité et de non-échange se rencontrent en un même propos. Mais elles ne sont pas synonymes, elles ne se définissent pas l'une par l'autre. Il peut y avoir intention d'échange suivie d'échec, que les interlocuteurs s'en aperçoivent ou non. Certains exemples de Piaget le prouvent : l'enfant qui explique à un autre le fonctionnement d'un robinet ponctue son exposé d'expressions telles que : « Tu comprends, tu vois (1). » Ce n'est pas tic verbal ou clause de style. Piaget admet fort bien d'ailleurs que cela montre que l'enfant « ne perd pas de vue qu'il parle à un ami ». Comment peut-il alors écrire, deux pages plus loin, que l'enfant parle surtout pour lui-même. Il ne parle pas *pour* lui, mais *selon* lui, selon ses moyens. Et si Piaget n'en convient pas, c'est qu'il considère que l'absence de pensée communicable implique l'absence du désir de communiquer, que celle-ci est la *cause* de celle-là. Proposition très importante dans l'œuvre de Piaget, et probablement même nécessaire à toute sa construction théorique malgré les formules de prudence qu'il utilise parfois (2).

En fait, l'absence de relation intellectuelle n'implique pas l'absence de relation sociale, ni même plus strictement l'absence de relation verbale. Le langage n'est pas seulement sur le plan social échange d'idées, mais stimulation beaucoup plus large. Le langage « socialisé » au sens où l'entend Piaget, c'est-à-dire le langage rationnel, n'est pas une mesure du langage social.

Mais une seconde question se pose. Les progrès intellectuels du langage sont-ils dus exclusivement aux influences sociales ? En d'autres termes, puisque le langage est l'expression de la pensée, la raison est-elle dans l'évolution de l'enfant (le substrat

(1) *L.P.*, p. 133.

(2) « Que la pensée conceptuelle soit rationnelle parce que sociale ou l'inverse, l'interdépendance de la recherche du vrai et de la sociabilité nous paraît indéniable » (*C.R.*, p. 366). L'interdépendance est indéniable en effet, mais c'est le mécanisme de cette interdépendance, son sens, qui importe à l'interprétation du phénomène.

de la maturation cérébrale étant admis, bien entendu) une création de la société ? Par son premier exposé de l'égocentrisme, Piaget semblait apporter une réponse positive à ce problème classique. La socialisation du langage traduit la socialisation de la pensée : la réciprocité rationnelle est acquise grâce à la réciprocité des points de vue. Le plan de la pensée est « en même temps celui des relations sociales ou de la coordination entre les esprits individuels » (1). Cependant, les choses ne sont pas aussi simples, et même dans l'œuvre de Piaget.

La théorie première de l'égocentrisme est si prégnante, si conforme sans doute à toute une philosophie commune des rapports entre l'individu et la société qu'on a tendance à oublier la seconde période des travaux de Piaget, où il abandonne la terminologie sociologique de ses premières œuvres (2). A l'égocentrisme social défini dans *Le langage et la pensée* s'ajoute dans *La naissance de l'intelligence* et dans *La construction du réel chez l'enfant*, la notion d'égocentrisme sensori-moteur.

Cette nouvelle perspective implique en même temps qu'une re-définition générale de l'égocentrisme, la prise en considération d'une source non sociale de l'intelligence. L'égocentrisme est confusion du moi et du non-moi, qu'il s'agisse de l'univers physique ou d'autrui. Mais alors que l'égocentrisme social est défini comme une forme *intermédiaire* de pensée entre la logique de l'autisme et la logique de l'intelligence (3), l'égocentrisme sensori-moteur est défini comme étant, au début de la vie de l'enfant, un état *intégral* de confusion ; l'enfant percevant les choses « à la manière d'un solipsiste qui s'ignorerait lui-même en tant que sujet et ne connaîtrait que ses propres actions » (4). Le monde extérieur commence par se confondre avec les sensations d'un moi qui s'ignore lui-même. C'est dire que les processus d'assimilation et d'accommodation sont d'abord indifférenciés. Mais les schèmes sensori-moteurs se

(1) *La construction du réel chez l'enfant*, p. 388.

(2) Dans le *Vocabulaire de la psychologie*, de PIÉRON, comme dans le *Vocabulaire de la philosophie*, de LALANDE, l'égocentrisme est défini exclusivement du point de vue « social ».

(3) « Nous avons appelé égocentrique la pensée de l'enfant voulant indiquer par là que cette pensée reste encore autistique dans sa structure, mais que ses intérêts ne visent plus seulement à la satisfaction organique ou ludique, comme l'autisme pur, mais déjà à l'adaptation intellectuelle, comme la pensée adulte » (*J.R.*, 2^e éd., p. 268) ; cf. aussi *L.P.* (éd. de 1923, p. 62).

(4) *C.R.*, p. 357.

multiplient et « grâce à leurs assimilations réciproques, ainsi qu'à leur accommodation progressive aux diversités du réel », l'accommodation se dissocie peu à peu de l'assimilation et du même coup une délimitation s'accomplit entre le monde extérieur et le sujet.

Ainsi les progrès de l'intelligence sensori-motrice conduisent-ils l'enfant, de zéro à deux ans, de l'égoïsme radical à l'objectivité, mais précise bien Piaget « sans socialisation de l'intellect comme tel » (1).

Qu'il y ait malentendu ou non, on comprend assez bien que Wallon, après avoir reproché au Piaget de la première période d'avoir négligé les sources biologiques de la pensée, reproche à l'auteur de *La naissance de l'intelligence* et de *La construction du réel* d'avoir méconnu les sources sociales de l'intelligence.

A vrai dire, Piaget n'a jamais nié qu'il y eut une vie sociale dans la toute première enfance et, répondant à ses contradicteurs, il sera amené à préciser qu'à ce stade la socialisation, d'un type très élémentaire, repose tout entière sur l'*interdépendance des actions*. Il s'agit d'actions, non de notions, mais ici comme dans l'évolution du langage, socialisation signifie progrès relationnel, décentration. Le social n'est pas congénital, comme il l'est d'après Wallon (2).

En fait, la notion de socialisation, qui est centrale dans *Le langage et la pensée*, n'intervient pratiquement pas dans les œuvres consacrées par Piaget à la première enfance. L'« instinct social » n'est jamais invoqué pour expliquer les progrès de l'enfant. La différence d'expression pour désigner le premier âge de l'intelligence traduit bien la différence fondamentale de deux conceptions. Quand Piaget parle d'intelligence *sensori-motrice*, Wallon parle d'intelligence des *situations*.

L'introduction de la notion d'égoïsme sensori-moteur conduit Piaget à réorganiser, ou tout au moins à expliciter d'une nouvelle façon le schéma général de l'évolution intellectuelle, avec quelques modifications de terminologie. Considérés comme équivoques par l'auteur lui-même, le terme d'égo-

(1) C.R., p. 366.

(2) « Je n'ai jamais pu dissocier le biologique et le social non que je les crois réductibles l'un à l'autre, mais parce qu'ils me semblent chez l'homme si étroitement complémentaires dès la naissance qu'il est impossible d'envisager la vie psychique autrement que sous la forme de leurs relations réciproques », WALLON (H.), *Post-scriptum* en réponse à M. Piaget, *Cahiers intern. de Sociol.*, 1951, vol. X, p. 175.

trisme est de moins en moins utilisé, le terme d'autisme est délibérément abandonné (1).

Les fonctions sensori-motrices constituent le premier palier d'une évolution qui en comporte deux autres : la pensée symbolique ou représentative, la pensée logique ou opératoire. La pensée symbolique, correspondant donc à ce que Piaget avait tout d'abord désigné par l'expression de pensée autistique, est le *tertium quid*, le palier intermédiaire nécessaire entre l'intelligence animale et la pensée. Nécessaire, explique Piaget, « parce que, pour passer de l'action effective ou sensori-motrice à l'action intériorisée ou simplement mentale, il faut bien que s'interpose un système de symboles ou de signes ». Or, qu'est-ce que cette pensée intermédiaire ? « En sa forme la plus individualisée (elle) se confond avec le jeu symbolique ou jeu d'imagination, qui est en fait une transposition du réel en fonction des désirs et des intérêts propres (2). » Je craindrais de caricaturer, de trahir la conception de l'auteur en suggérant que ses trois paliers correspondent à une sorte de trinité : l'animal, l'individuel, le social. Et d'autant plus que Piaget déclare avec véhémence que l'intelligence humaine subit l'action de la vie sociale à tous les niveaux de développement « du premier au dernier jour de la vie ». D'autant plus que par ses prolongements, ses commentaires, ses sous-entendus, la pensée de Piaget est tellement plus riche, plus compréhensive, plus ambivalente aussi que les formules et la logique impérative dans lesquelles il aime à corseter ses œuvres. Mais on garde cependant bien l'impression que les deux premiers paliers ne réclament pas, pour l'essentiel, pour leur portée explicative, un facteur d'ordre social. Sans lui, leur schéma reste parfaitement clair.

Nous n'insisterons pas sur ce point. Il est plus intéressant pour notre propos de noter, à ce moment, corrélatrice de cette nouvelle construction théorique, l'apparition de la notion de pensée sociocentrique. Cette notion, longuement développée dans l'*Épistémologie génétique*, de 1949, fait peut-être tomber

(1) J'ai cherché « à remédier aux inconvénients de ce vocable équivoque (égo-centrisme) par une définition limitative » (p. 39) ; « pour éviter toute équivoque, j'ai, depuis lors, renoncé au terme d'autisme pour ne plus parler que de pensée symbolique » (p. 46), in *Pensée égocentrique et pensée sociocentrique*.

(2) *Pensée égocentrique et pensée sociocentrique*, p. 39.

une des objections essentielles que j'adressais jadis à Piaget (1). En affirmant l'existence d'une forme sociale de pensée, qui n'est pas « réciprocité rationnelle », elle donne une limitation extrêmement stricte, sinon un nouvel éclairage, à la notion de « socialisation » jusqu'alors tellement ambiguë.

La pensée sociocentrique est celle des sociétés closes ou, si l'on préfère, des groupes humains particuliers et historiquement déterminés avec leurs intérêts et leurs aspirations. Elle élabore les formes multiples d'idéologies : religieuses, philosophiques, politiques (2). A cette pensée qui correspond à la subjectivité collective s'oppose la pensée scientifique, la recherche de vérité objective qui, avec et contre les particularismes, avec et contre les idéologies, au cours d'incessants conflits détermine, si j'ose dire, une socialisation des sociétés, la société au sens intégral du mot.

Enfin, les techniques constituent une autre forme d'activité cognitive. De telle sorte qu'au schéma tripartite de la psychogénèse correspond, terme à terme, un schéma tripartite de l'idéation collective : techniques, pensée sociocentrique, pensée scientifique.

Je ne suis pas certain que ce schéma dessiné à l'échelle historique apporte, comme le voudrait Piaget, une garantie d'objectivité au schéma psychologique qui, dit-il, « pourrait paraître compliqué et fragile s'il était condamné à ne pouvoir expliquer que la seule pensée de l'enfant » (3). Si les liens établis entre les trois termes étaient fragiles, ils ne gagneraient aucune force à être transposés sur un autre plan. La facilité de la transposition prouve l'élégance du schéma, non sa vérité. Et de cette vérité, je ne discuterai pas ici.

Le seul enseignement qui nous soit utile pour l'instant est, d'une part, que la pensée de l'enfant se forme à la fois dans son adaptation au milieu physique et dans son adaptation au milieu humain ; d'autre part, que les représentations sociales qui fournissent à l'individu son ambiance intellectuelle ne sont pas uniquement d'ordre logique, mais d'ordre technique et d'ordre idéologique.

(1) R. ZAZZO, *Le devenir de l'intelligence* (1946).

(2) Dans son ouvrage au titre significatif *Gemeinschaft und Gesellschaft* (1887), Ferdinand TÖNNIES introduit une distinction du même ordre. Il définit la société (*Gesellschaft*) par l'idée de réciprocité et la communauté (*Gemeinschaft*) par des relations d'intérêt ou d'affectivité : parenté, sujétion politique, etc.

(3) *Pensée égocentrique et pensée sociocentrique*, p. 40.

J'en déduis que, sur le plan psychologique, l'intelligence sensori-motrice implique des déterminations sociales, non seulement en ce sens qu'elle s'exerce dans une situation humaine, mais aussi du fait que l'univers physique auquel l'enfant doit s'adapter est transformé par les techniques. Il s'en suit que l'intelligence verbale est affective, tout autant que logique, non seulement par la nature des liens immédiats avec l'interlocuteur, mais parce que les représentations collectives dont elle se nourrit possèdent elles-mêmes une charge d'affectivité.

Et le nouveau schéma auquel je parviens ne consiste pas à reconnaître, pour les opposer *absolument*, l'un à l'autre, le social et la nature physique, l'affectif et le logique. La distinction absolue n'existe que dans les mots, non dans les choses. Dans la structure comme dans la genèse de l'esprit, l'opposition des termes en question est dialectique, créatrice. La conclusion à laquelle j'aboutis, après un long détour de réflexion sur les expériences de Piaget, retrouve donc une formulation déjà ancienne (1). L'homme doit rompre tout à la fois sa sujétion affective au groupe social et sa sujétion sensori-motrice ; briser la symbiose naturelle et la symbiose collective ; dépasser le règne animal et sortir du règne des opinions ; et chacun des obstacles est un levier utilisé à la rupture de l'autre. Car c'est, en définitive, la société qui nous arrache à la nature et la nature à la société dans cet effort vers l'objectivité, dans ce travail incessant de l'intelligence à la conquête du réel. Mais, soumise à ces conditions contradictoires d'existence, le développement individuel a aussi sa logique interne que la logique ne connaît pas.

Les réactions émotives, les attitudes syncrétiques de la première enfance sont la négation de toute activité relationnelle, de toute pensée claire. Cependant, par les polarisations affectives qu'elles engendrent, par les fluctuations et les décentrations d'intérêt qu'elles entraînent, elles sont une condition essentielle de cette activité relationnelle.

C'est d'ailleurs la loi de toute genèse concrète qu'un terme, qu'un stade, est à la fois obstacle et condition positive pour le terme suivant. Et aussi que le terme suivant, s'il entraîne à un nouvel équilibre, à un nouveau style d'ensemble, reste pourtant solidaire de ce qui l'a précédé, comme les branches

(1) *Le devenir de l'intelligence*, p. 69.

les plus hautes restent solidaires des racines. Ainsi l'idée la plus abstraite suppose, dans les avatars de sa gestation, dans le choix des mots qui la traduiront, dans son effort pour être transmise à autrui, un fonds permanent de syncrétisme. Pour être assumée pleinement par son auteur, elle doit engager sa personnalité totale, pour être vraiment transmise à d'autres, elle doit mobiliser leur sympathie.

Au terme de cette longue analyse, les fonctions du langage, et ses formes, nous apparaissent comme bien trop complexes pour se prêter (même avec le prétexte d'une première dichotomie générale, même sous la réserve d'une meilleure définition ou d'une modification de terminologie) à la catégorisation du langage égocentrique et du langage socialisé.

On peut, certes, trouver quelque utilité à distinguer entre le langage « pour soi » et le langage « pour les autres », mais il est bien évident que de toute façon cette distinction ne répond pas terme à terme à la distinction plus fondamentale entre un mode de penser qui serait symbolique, autistique, et un mode de penser rationnel.

Les fonctions du langage sont bien plus nombreuses que ne semblait l'affirmer le premier schéma de Piaget. Le langage est : 1) une signalisation des choses perçues ; 2) une régulation et une planification de l'action ; 3) un moyen de communication affective ; 4) un moyen d'échange intellectuel. Ainsi les fonctions du langage se définissent par rapport *aux choses*, par rapport à l'*action propre*, par rapport à *autrui*.

Les conditions du langage, elles aussi, sont multiples et elles interviennent toutes ensemble dans l'accomplissement de chacune des fonctions : maturation cérébrale, expérience du milieu physique, conditionnement social, expérience du dialogue, et le langage lui-même une fois créé, la logique propre du langage, mais aussi la matérialité des mots, cette pregnance dont l'individu va progressivement se libérer, comme il se libère de la sujétion des choses et de la sujétion du groupe.

Le point de vue fonctionnel est nécessaire, mais non suffisant. Conditions d'existence et fonctions ne doivent jamais être dissociées ou confondues si l'on veut expliquer la genèse véritable du langage et de la pensée.

Ainsi l'égocentrisme, vocable défini d'un point de vue exclusivement fonctionnel, trahit par son intention la nature

exacte du langage « pour soi » ; en négligeant ou en ignorant ses conditions matérielles d'existence, il passe aussi à côté de ses véritables fonctions.

Et quand je dis « pour soi », je ne romps peut-être pas assez totalement avec l'illusion d'un but, d'une fonction centrée sur l'individu. C'est « non-pour-autrui » qu'il faudrait plutôt dire, définissant ainsi une catégorie de façon négative sans préjuger du contenu positif que nous pourrions y découvrir.

Les mots ont d'abord pour fonction de donner un double aux choses, à la perception que l'enfant a des choses. Et il est bien évident que, dès la fin de la première année, c'est-à-dire bien avant que ne s'achève la période de l'intelligence sensori-motrice, les relations de l'enfant avec son milieu, et notamment avec les adultes, lui fournissent son matériel verbal et orientent son conditionnement.

Les progrès dans la mobilité du langage, c'est-à-dire dans la décentration du langage par rapport à la perception immédiate et à l'activité présente, ne sont pas dans les premiers temps un effet de décentration sociale : ils sont dus aux progrès de la maturation cérébrale et corrélativement, solidairement, aux effets du conditionnement, aux progrès mêmes de l'intelligence sensori-motrice.

Bientôt d'ailleurs l'expérience du dialogue intervient qui conduit l'enfant, vers l'âge de trois ans, à utiliser correctement les pronoms personnels, c'est-à-dire à opérer un nouveau mode de décentration. En effet, comme le dit excellemment Delacroix, « le *je* n'est à personne, et le *je* qui parle devient le *tu*, quand on lui parle, ou le *il* quand on parle de lui » (1). L'enfant a alors acquis une virtuosité qui lui permet, sans effort apparent et sans analyse, de passer du point de vue d'autrui à son point de vue propre et vice versa (2).

Ainsi, à un âge relativement précoce, bien avant le stade défini par Piaget comme celui du langage socialisé, une décentration essentielle est accomplie : la décentration, la dépersonnalisation du pronom personnel affirme et confirme, dès l'âge de trois ans, la personnalisation du sujet.

Mais on constate aussi que la forme dialoguée du discours pénètre le langage « pour soi ». A la catégorie du monologue

(1) DELACROIX (H.), *Le langage et la pensée*, Alcan édit., Paris, 1930.

(2) R. ZAZZO, *Images du corps et conscience de soi*, p. 37.

collectif, dont parle Piaget, on peut opposer, en symétrie, la catégorie de *dialogue individuel*. Le monologue de l'enfant a souvent forme de dialogue, signant ainsi son origine sociale.

Nous constatons bien que le langage « pour soi » scande alors la pensée et l'action de l'enfant. Mais cela ne signifie pas que de tels propos soient, selon la formule de Janet reprise par Piaget, dans la filiation du « cri qui accompagne l'acte » (1). Cela ne signifie pas non plus que l'enfant soit dépourvu du « besoin de communiquer avec autrui ». Cela enfin ne définit pas, à coup sûr, la fonction essentielle de ce langage (2). On peut supposer que l'accompagnement verbal n'a pas, en lui-même, son propre but ! A moins de l'imaginer à la manière d'un rêve éveillé, régi profondément par le fameux principe du plaisir, par une attitude autistique.

Que l'autisme y ait sa part, c'est possible. Mais ce n'est probablement pas la part principale. Mêlés à ce qui peut subsister des réactions archaïques dans les propos de l'enfant, il nous faut voir les comportements nouveaux. Et leur découverte n'est pas tellement difficile. Elle s'impose même avec évidence pourvu que l'écran d'une doctrine ne fasse pas obstacle.

Scander l'action en cours, ce n'est pas toujours l'accompagner passivement, c'est aussi en assurer plus ou moins la régulation. Et les propos à haute voix, que tient l'enfant, ne se limitent pas d'ailleurs à scander l'action. Ils peuvent s'y substituer, ils la concluent, ils l'annoncent, ils la précèdent, ils en amorcent l'organisation. Si l'on veut bien prendre en considération les rôles régulateur et planificateur du langage en aparté, on doit facilement convenir qu'il est, avant tout, l'instrument d'une pensée tournée vers la maîtrise des choses, d'une pensée réaliste et non pas symbolique.

Considérant ainsi le langage « pour soi », non dans ce qu'il peut contenir d'autisme, mais dans ses fonctions de *régulation de l'activité*, de maîtrise du réel, la perspective de son évolution est profondément modifiée. Le langage prétendu « égocentrique » n'apparaît plus comme caractérisé par une logique de l'imagination opposée à une logique rationnelle et destiné à

(1) J.R., p. 269.

(2) « La fonction du langage égocentrique est donc principalement de scander la pensée ou l'action individuelle », J.R., p. 269.

disparaître à l'apparition de celle-ci. Il apparaît, au contraire, comme l'instrument d'une pensée rationnelle, tournée vers les choses et utilisant une richesse déjà considérable d'acquisitions sociales, une pensée dont un des caractères infantiles n'est pas d'être « pour soi », mais d'être *exprimée à haute voix*. On peut alors supposer que le destin du langage « égocentrique », ainsi défini, ne sera pas de disparaître vers l'âge de six ans, mais de s'intérioriser.

Que la décentration intellectuelle acquise et exercée grâce aux relations sociales confère à la pensée une mobilité nouvelle, c'est incontestable. Mais ce n'est pas dire que le langage « socialisé » prenne ainsi la *succession* du langage « égocentrique ».

Il n'y a pas anéantissement, mais intériorisation ; il n'y a pas de succession à assurer, mais un nouveau progrès de différenciation et de détermination réciproque entre le langage intérieur et le langage de communication, entre la pensée « pour soi » et la pensée « pour autrui ».

*
* * *

Cette interprétation du langage égocentrique (langage « pour soi »), considéré *non pas dans son caractère essentiel comme une survivance de l'autisme, mais comme le prélude à la réflexion rationnelle* ; c'est dans l'œuvre de Vygotski qu'elle se trouve pour la première fois. Dans les travaux qu'il a poursuivis, avec la collaboration de Léontiev et de Luria, immédiatement après la parution du premier ouvrage de Piaget. Dans son livre, *La pensée et le langage*, paru après sa mort (1938), et qu'une édition récente vient de nous restituer après un long oubli (1).

La critique entreprise par Vygotski n'est pas seulement une argumentation d'ordre théorique. Elle est étayée d'observations et d'expérimentations. Vygotski montre notamment

(1) Vygotski qui fut, sans doute, dans les années 30 le plus éminent et le plus brillant des psychologues soviétiques, devait pâtir en 1936 du fameux décret contre la « paidologie ». Pendant vingt ans le silence, sinon l'oubli, allait ensevelir son œuvre. C'est en 1956, que Léontiev et Luria, qui avaient été ses collaborateurs et ses disciples, entreprirent la réédition de ses principaux travaux. Le tome I, publié en 1956 dans les Éditions de l'Académie des Sciences pédagogiques, comprend *La pensée et le langage* et cinq articles, parus entre 1929 et 1934, consacrés à divers problèmes du développement psychologique de l'enfant. Le principal chapitre théorique de *La pensée et le langage* a d'abord été publié, comme préface, à la traduction russe des deux premiers livres de PIAGET.

que le coefficient du langage prétendu égocentrique augmente considérablement jusqu'au double du coefficient habituel, quand l'activité de l'enfant est mise dans des situations difficiles. L'enfant pense à haute voix quand la situation l'exige. L'enfant, se heurtant à la difficulté tente, en verbalisant, de rationaliser la situation. Voici l'exemple d'un jeune garçon qui cherche en vain un crayon bleu pour continuer son dessin :

Où est le crayon, maintenant il me faut un crayon bleu ; ça ne fait rien, je vais dessiner avec un crayon rouge et mouiller avec de l'eau, ça deviendra plus foncé et ça sera comme si c'était bleu.

Dans ce cas, la verbalisation n'est évidemment pas un produit accessoire qui accompagne ou scande la mélodie de l'action en cours. Elle témoigne d'une prise de conscience de la situation, de la recherche d'une solution qui va déterminer la suite du comportement.

Vygotski montre aussi comment, avec l'évolution de l'enfant, la verbalisation d'abord assez étroitement intriquée au déroulement de l'activité s'en dégage pour la *précéder*, acquérant ainsi une fonction de planification. Comment enfin à la verbalisation se substituent de temps en temps, et de plus en plus souvent, des pauses silencieuses.

Vygotski reprend ici des expériences de Watson et de Lemaitre. Si l'on invite des enfants plus âgés ou des adultes à penser à haute voix, à extérioriser leur langage intérieur, en même temps qu'ils agissent, alors les propos recueillis sont de même style, présentent les mêmes particularités structurales que les propos « égocentriques » recueillis par Piaget. Ils sont elliptiques, et donc difficilement compréhensibles pour autrui, si l'on ne tient pas compte de la situation concrète dans laquelle ils s'inscrivent.

Aux observations de Vygotski j'ajouterai cette remarque que les situations génératrices de soliloques se caractérisent le plus souvent par des activités techniques de manipulation, de construction, de création et qu'elles sont beaucoup plus fréquentes, toutes choses égales d'ailleurs, chez les garçons que chez les filles.

En marge d'une recherche consacrée aux enfants de l'école maternelle (5 à 6 ans), j'ai constaté, en effet, que le coefficient de langage « égocentrique » était beaucoup plus fort chez les

garçons que chez les filles et que cette différence était en étroite liaison avec la nature de leurs activités. En situation d'activités librement choisies, les filles s'occupent surtout à deux ou à plusieurs à des jeux de ménage ou de marchande. Et en conséquence leur langage est de communication : elles se parlent entre elles. Les garçons s'occupent beaucoup plus de construction de cubes, de peinture, de modelage. Isolés dans et par leurs activités, ils monologuent (1).

Les chiffres calculés sur la moyenne de onze filles et de treize garçons sont éloquentes. Pour un échantillon de 50 mn de comportement, on compte pour les filles 21 mn d'activité à deux ou à plusieurs et 20 mn d'activité solitaire. Et pour les garçons, 1 mn 30 s d'activité à deux ou à plusieurs contre 34 mn d'activité solitaire. Pour le même échantillon de temps, prélevé sur une dizaine de séances d'observation, on note chez les filles 15 mn 20 s de langage de communication contre 2 mn 44 s de monologue, et chez les garçons 4 mn 25 s seulement de langage de communication contre 4 mn 42 s de monologue.

N'y a-t-il pas là une différence fondamentale entre la psychologie des filles et celle des garçons ? Une différence paradoxale, si l'on s'en tenait au schéma classique de Piaget, puisqu'il faudrait alors en conclure que les garçons sont plus autistiques que les filles, et que les filles manifestent un « instinct social » plus précoce et une aptitude supérieure à la pensée logique. Une différence marquant en fait deux styles de comportement et révélatrice par là même de deux sources de la pensée, variables d'un sexe à l'autre. La source sensori-motrice où s'alimente la pensée technicienne et la source affectivo-sociale. La dominance de celle-là sur celle-ci dans le style de l'intelligence masculine ne diminue en rien, bien au contraire, la force logique, l'aptitude ultérieure à la décentration rationnelle.

Le besoin de parler à autrui, s'il implique plus ou moins la capacité et le désir de communiquer, peut traduire aussi, et à tous les âges, chez certains individus, ou même chez tout individu à certaines périodes, un besoin de stimulation extérieure, un manque d'autonomie, une incapacité à être soi-

(1) ZAZZO (R.) et JULLIEN (C.), Contribution à la psychologie différentielle des sexes au niveau pré-scolaire, *Enfance*, 1954, n° 1, pp. 13-23.

même sans le secours des autres. Alors que le dialogue avec soi-même, s'il est pour des adultes désaccordés du monde une façon de retraite, peut apparaître chez les enfants comme un progrès important dans la conquête de leur autonomie.

En résumé, tout ce que nous savons du langage prétendu « égocentrique » nous porte à croire qu'il est orienté beaucoup moins vers l'égocentrisme confusionnel d'une pensée archaïque que vers le développement d'une pensée consciente d'elle-même. Qu'il est beaucoup moins l'expression d'une logique affective et symbolique que le résultat d'une expérience des choses, elle-même pénétrée d'expérience sociale. En d'autres termes, qu'il n'est pas pour l'essentiel un résidu d'autisme, mais un gain décisif d'objectivité. Qu'il est l'annonce et la préparation d'une pensée à la fois intime et rationnelle.

*
* *

Ainsi disparaît l'apparent paradoxe du langage jumeau. La rareté des propos « pour soi » chez les jumeaux n'est pas en contradiction avec le retard général de leur langage : elle le confirme, elle en est une caractéristique fondamentale. Elle traduit la pauvreté de la pensée planificatrice.

En fait, dans l'inventaire des propos « égocentriques », on relève à peu près exclusivement chez les jumeaux des expressions à forte tonalité émotive, bien plus nombreuses que chez les enfants singuliers du même âge. La comparaison entre le contenu du langage « égocentrique » des jumeaux et du langage « égocentrique » des enfants singuliers opère donc une distinction essentielle entre deux catégories de propos habituellement confondues. D'une part, ce langage synpraxique dans la filiation très archaïque du « cri qui accompagne l'acte ». D'autre part, ce langage, détaché du comportement immédiat, et régulateur de l'activité. Et l'un régressant alors que l'autre, vers l'âge de quatre ans, apparaît et progresse.

Tous deux langage « pour soi », taillés sans doute dans un même matériau verbal, alimentés à des sources communes, mais pour des fonctions, pour des fins très différentes. Le premier tourné vers la subjectivité de l'émotion et l'autre vers l'intensité de la pensée.

Cette longue persistance des modes les plus infantiles du

langage n'est d'ailleurs pas due, comme nous le prouve l'exemple des jumeaux, à une attitude autistique, mais à un déficit des échanges avec les adultes. Une forme archaïque et anormale de socialité — la vie fermée du couple — fait obstacle à toutes les influences formatrices du commerce avec un milieu plus large. Que ce commerce soit rétabli et alors ce ne sont pas seulement de nouvelles formes de vie sociale qui apparaissent, mais de nouveaux pouvoirs dans la manipulation et la compréhension des choses.

Youra et Locha, séparés l'un de l'autre et plongés dans le bain de la vie commune, progressent à la fois sur le plan de l'intelligence verbale et sur le plan de l'intelligence manipulatrice. Et c'est alors qu'apparaît chez eux le langage « égocentrique » dans ses fonctions de régulation et de planification. Ce n'est pas là, de toute évidence, une régression vers l'autisme présumé de la première enfance, mais un progrès décisif vers l'objectivité : le langage jusqu'alors synpraxique devient une activité indépendante. Le langage devient pensée.

*
* * *

Nous avons voulu démontrer que l'infériorité intellectuelle des jumeaux était due principalement à l'isolement de la situation gémellaire et que cet isolement déterminait cette infériorité par le freinage du développement linguistique.

Le retard du langage chez les jumeaux est un fait bien établi. Quant à sa relation avec la situation gémellaire, elle ressort non seulement de la comparaison que nous avons instituée entre jumeaux monozygotes et jumeaux dizygotes, mais de l'expérimentation cruciale de Luria. Enfin, l'examen de ce retard nous montre clairement qu'il ne s'agit pas seulement d'une pauvreté de vocabulaire, mais d'un déficit des structures grammaticales ; non seulement d'une moindre tendance à s'exprimer, mais d'une moindre compréhension verbale. On peut en conclure aisément que ce retard du langage freine l'ensemble du développement intellectuel, aussi longtemps du moins que le langage n'aura pas dépassé un seuil où certaines suppléances deviennent sans doute possibles.

Il faut constater cependant que cette conclusion ne s'impose pas immédiatement avec la force de l'évidence puisque de

auteurs comme Ella Day n'y parviennent pas ou la refusent. La façon dont Ella Day, à partir des mêmes faits, semble arriver à une conclusion inverse de la nôtre mérite réflexion. Deux arguments sont avancés.

Le premier est basé sur la comparaison entre le retard du langage et le retard de l'intelligence générale, celui-là calculé en termes de Q.L. (quotient de langage établi par la longueur moyenne des phrases), celui-ci en termes de Q.I. (avec le test pré-scolaire de Minnesota).

Or, Ella Day constate d'une part que le Q.I. est très nettement supérieur au Q.L. à tous les âges de 2 à 5 ans, d'autre part que le Q.I. se maintient à peu près au même niveau à tous les âges alors que le Q.L. diminue nettement et régulièrement ; et elle en conclut qu'il n'y a pas de relation entre les deux (tableau 46).

TABLEAU 46

*Quotient Intellectuel et Quotient de Langage
chez les jumeaux de 2 à 5 ans
(d'après Ella Day)*

	2 ans	3 ans	4 ans	5 ans
Quotient d'intelligence.	95	94	91	98
Quotient de langage ..	83,5	73,7	68,2	68

La conclusion est, à mon avis, bien trop hâtive et le raisonnement qui y conduit présente un vice assez apparent. « Le retard du langage est tellement plus important que le retard de l'intelligence, dit-elle, qu'on ne doit pas tenir celui-ci pour responsable de celui-là. » On ne saurait qu'être d'accord sur ce point. Mais qu'un retard de l'intelligence ne puisse rendre compte d'un retard du langage plus grand que lui n'exclut pas que le retard du langage puisse, en sens inverse, rendre compte du retard de l'intelligence. Cette proposition inverse n'est, d'ailleurs, pas explicitement formulée par Ella Day. Mais elle fait remarquer qu'il n'y a pas de relation génétique entre la suite des Q.I. et la suite des Q.L.

L'argument manque de rigueur : l'estimation du dévelop-

pement du langage basée sur le seul critère de la longueur des phrases est insuffisante, et d'autre part rien ne nous indique que la signification du Q.L., ainsi calculé, soit identique d'un âge à l'autre : on ne nous dit rien sur la distribution des Q.L. à chaque niveau d'âge et donc sur la gravité réelle exprimée par les chiffres.

Par contre, on peut lire sur un des tableaux publiés (tableau 11, p. 305 de l'article cité) qu'à tous les âges, sauf au niveau de 4 ans, une corrélation nettement positive ($0,43 \pm 10$) existe entre le développement du langage et le développement général de l'intelligence.

Le second argument d'Ella Day est plus sérieux. Le retard du langage, dit-elle, n'affecte pas plus les résultats aux épreuves verbales du test d'intelligence que les résultats aux épreuves non verbales.

Mais il faut faire remarquer, tout d'abord, que la démonstration est conduite d'une façon pour le moins discutable. Seuls les résultats des enfants de 4 ans sont pris en considération : or nous savons que ce groupe d'âge est exceptionnel. Il est le seul pour lequel on ne trouve aucune corrélation entre le retard d'intelligence et le retard du langage. Et ce caractère exceptionnel n'est pas expliqué par l'auteur. D'autre part, pour apprécier les valeurs relatives des performances verbales et non verbales de ses jumeaux, Ella Day les compare à un groupe d'enfants dont l'intelligence globale est également retardée (Q.I. de 91). On peut alors supposer que ces enfants-témoins présentent, eux aussi, un retard du langage, mais toute la démonstration d'Ella Day est basée sur la supposition inverse dont elle n'apporte pas la preuve. On doit aussi s'interroger sur la nature des épreuves qui composent l'échelle d'intelligence utilisée et se demander si la composition de cette échelle est homogène, si elle est la même à tous les échelons. Et nous n'en savons rien.

Admettons cependant que le constat soit valable : qu'effectivement les épreuves verbales ne sont pas plus affectées que les épreuves non verbales par le retard du langage. Ella Day laisse entendre que, s'il en est ainsi, la preuve est faite que le retard du langage est sans effet sur le développement de l'intelligence et que si celle-ci présente chez les jumeaux un certain retard, il faut en chercher la cause ailleurs.

On pourrait tout aussi bien, beaucoup mieux même, en conclure que le déficit du langage a des répercussions non seulement sur les activités verbales, mais à divers degrés sur toute activité d'ordre cognitif. La vieille distinction entre tests verbaux et tests de performance est dépassée depuis longtemps. Elle garde évidemment un intérêt pratique, quand il s'agit d'examiner des sujets pour qui la langue de l'expérimentateur n'est pas le moyen spontané d'expression (sourds-muets et individus de langue étrangère). Et dans les cas où il peut y avoir inhibition, d'ordre moteur ou d'ordre affectif, sur le plan verbal.

Sauf ces cas pour lesquels la situation verbale d'examen est plus ou moins traumatisante ou artificielle, la distinction entre activité verbale et activité non verbale est très arbitraire. On en voit la preuve dans le fait que la corrélation entre deux tests non verbaux est souvent beaucoup moins forte (labyrinthes de Porteus et cubes de Kohs, par exemple) qu'entre un test non verbal et un test verbal (cubes de Kohs et test de Binet-Simon, par exemple).

C'est qu'en fait, le langage intervient plus ou moins à tous les niveaux des processus cognitifs : aussi bien dans la capacité de discriminer, de différencier les données perceptives, que d'organiser et de planifier une action, que de généraliser et d'abstraire.

Les mots, même quand ils sont tus, nous aident à percevoir les choses et les qualités des choses. La grammaire, que le langage donne à notre pensée, organise notre univers et notre activité dans cet univers, même quand nous ne discourons pas. Dès qu'il y a en nous effort de différenciation, d'organisation, de prévision, nous sommes tributaires de langage : langage intérieur dont nous percevons les mots essentiels et la mélodie, ou plus profondément les attitudes, les habitudes que le langage nous a données (1).

Mais si une activité cognitive, quelle qu'elle soit, implique toujours plus ou moins, et plus ou moins directement, un apport du langage, elle peut cependant s'exercer à un niveau bien supérieur à celui du langage, vocabulaire et syntaxe, qu'elle met en œuvre.

(1) BRUNET (Odette), Genèse de l'intelligence chez des enfants de trois milieux très différents, *Enfance*, 1, 1956.

Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner que les jumeaux d'Ella Day aient un niveau intellectuel plus élevé que leur niveau de développement linguistique ; et même ce qui, au premier abord, est assez inattendu, que leurs résultats aux *épreuves verbales* soient nettement supérieurs au niveau atteint par leur syntaxe spontanée. Le langage est intelligence, mais l'intelligence est plus que le langage, elle a d'autres sources, elle engage d'autres facteurs.

Quoi qu'il en soit, le refus d'expliquer le retard intellectuel de ses jumeaux par le handicap linguistique laisse Ella Day devant un problème sans réponse. Elle constate bien une infériorité moyenne de 6 points de Q.I. des enfants jumeaux comparés aux enfants non jumeaux, mais elle consacre tous ses efforts à rejeter l'explication la plus plausible sans en rechercher aucune autre. Le refus d'explication aboutit, en quelque sorte, à un refus d'acceptation. Comme s'il s'agissait de ne rien dire qui puisse atteindre le principe de l'égalité intellectuelle. Comme s'il s'agissait de limiter l'infériorité gémellaire au seul domaine du langage, considéré comme un domaine à part.

Dans l'argumentation de Luria, on trouve bien aussi cette affirmation d'égalité intellectuelle. Mais d'une tout autre manière. Pour l'auteur soviétique, qui considère la notion de niveau global d'intelligence comme tout à fait fallacieuse, il ne saurait être question évidemment de calculer un Q.I. et de comparer ce Q.I. au niveau de développement du langage. L'égalité intellectuelle est fondée, pour lui, sur l'intégrité des structures cérébrales. Elle est une virtualité. Mais il en voit la preuve, avant toute rééducation, dans certains comportements. Youra et Locha, dit-il,

ne donnaient pas l'impression d'être mentalement retardés. Ils avaient bon cœur, ils étaient énergiques, espiègles, aimables et câlins ; leurs mouvements étaient adroits... Tous deux mangeaient et s'habillaient proprement. se débrouillaient complètement seuls et refusaient toute aide étrangère.

La normalité de certaines activités motrices et affectives laisse donc supposer la normalité de l'équipement cérébral. Il n'en reste pas moins que les activités cognitives sont marquées par un retard considérable, même quand elles paraissent tout à fait indépendantes des fonctions verbales.

Luria nous donne ici des exemples frappants dont la précision égale bien celle des tests classiques.

Avant leur rééducation, Youra et Locha sont tout à fait incapables de dessiner, de modeler, d'utiliser des cubes pour une construction.

Jamais on ne put observer chez eux un essai, aussi primitif soit-il, d'utilisation d'un matériel de jeu de construction. Ils se contentaient d'entasser les cubes ou de les ranger en ligne sur la table..., ou bien encore : ils se contentaient de transporter ce matériel d'un endroit à l'autre, sans essayer d'en faire quelque chose.

Si Youra et Locha se livrent souvent à des jeux d'un caractère très primitif où la signification de l'objet utilisé naît de l'action, ils sont complètement incapables d'un jeu à thème complexe avec tous les développements d'une situation imaginaire. Par exemple, ils jouent au train : ils mettent des chaises l'une derrière l'autre, s'assoient dessus, criant : « Tu-tu ! », tombent par terre, recommencent. La trame du jeu en reste là avec ses répétitions, ses stéréotypies, sa pauvreté. C'est une activité d'un niveau de deux ou trois ans marquée par l'incapacité à dépasser la situation immédiate, à intégrer les objets symboles dans le déroulement d'un thème, l'incapacité à imaginer.

L'échec de Youra et Locha est total également à une épreuve de classement, fort bien réussie par des enfants normaux de cinq ans. L'épreuve consiste à donner à l'enfant, en vrac, des petits jouets (wagons, vaisselle, animaux, etc.). On extrait du tas un des jouets et on demande à l'enfant d'assortir à ce jouet « tous ceux qui vont avec ». Youra et Locha, qui savent pourtant réunir des objets pour une action concrète, sont ici absolument incapables de grouper les objets comme on le leur demande. Ils disposent les jouets les uns à côté des autres, sans aucun principe de groupement ou bien encore s'amuse à les ranger le long du bord de la table à laquelle ils sont installés.

La déficience des deux jumeaux de Luria n'est donc pas limitée aux fonctions verbales. Tout processus intellectuel qui implique, hors de l'activité immédiate, perception de rapport ou opération de généralisation, est impossible. Il en est ainsi, dit Luria, parce que leur langage synpraxique ne

peut encore ni généraliser, ni organiser, ni diriger leur activité perceptive et intellectuelle.

L'expérimentation instituée par Luria permet de suivre les progrès solidaires du langage et des structures de l'activité psychique.

Après trois mois de séparation, la transformation des jeux et des performances intellectuelles est considérable.

Le jeu des cubes, par exemple, n'est plus une simple manipulation, mais une construction avec un commentaire perpétuel : « Je vais faire une maison », dit Youra. Il transporte les cubes d'un coin de la pièce à l'autre. Il commence à construire. Il veut que la maison soit bien fermée, qu'il fasse sombre à l'intérieur. « Maintenant je fais sombre, sombre comme là-bas. » Il n'est pas satisfait du résultat. « Pas beaucoup sombre », dit-il. Il a besoin d'autres cubes. « Faut encore faire. » Il demande à un camarade d'aller lui chercher d'autres matériaux.

L'abondance de paroles n'est pas fortuite. Elle marque bien le rôle du langage dans l'exécution de la tâche. Rôle d'orientation de l'activité, d'analyse de la situation ludique. Rôle de planification. Avec le langage et par le langage, les gestes prennent une signification.

Quelques mois plus tard, Youra qui a bénéficié en même temps de la rééducation et de la séparation, a pratiquement rattrapé, à l'épreuve de classement d'objets, les enfants de son âge. Locha est encore en retard. Les groupements sont de moins bonne qualité. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la formulation verbale ne précède et n'accompagne pas comme chez Youra l'accomplissement de la tâche, mais qu'elle lui succède. Comme si le langage ne jouait pas encore vraiment son rôle de principe d'organisation, mais intervenait seulement à titre de justification après coup. Cependant, les progrès de Locha sont considérables par rapport à l'état où il se trouvait avant la séparation. Voici, à titre d'exemple, le protocole d'une observation faite sur Youra, alors qu'il est occupé au groupement des objets :

Il écarte les objets les uns des autres. Les regarde. Puis il met le marin près du bateau. Il groupe ensemble un camion, un marteau et un pinceau et dit : « On le réparera. » Ensuite, il y ajoute un petit cochon : « J'ai vu qu'on emmenait une vache, en camion, comme ça. »

Il met une clef avec le train : « On va fermer les portes de la locomotive » ; il ajoute deux clous : « Il faut fermer solidement la locomotive. »

Il garde longtemps dans la main une bobine de fil, puis la met avec le marin : « On recoudra le bouton qui est parti. »

En ajoutant un crayon au camion, il dit : « On écrira le numéro qui est là. »

Puis, en groupant ensemble l'ours, le lapin et deux champignons, il déclare : « Les champignons poussent dans la forêt et il y a l'ours et le lapin qui saute dans la forêt. »

Ainsi, Youra constitue ses groupements en intégrant les objets dans une situation qu'il formule à l'aide du langage. Grâce au langage, il opère sur le plan de l'imagination. Il n'est plus étroitement prisonnier d'indices purement contingents et de la situation immédiate.

*
* *

L'objection qu'on sera peut-être tenté de faire à la démonstration de Luria est qu'elle porte sur des cas d'un retard du langage vraiment exceptionnels. En d'autres termes, que la preuve d'une détermination du retard intellectuel par le retard du langage, établie pour un retard extrêmement grave, ne vaut pas pour le retard moyen qu'on observe habituellement chez les jumeaux.

Il est vrai que le retard du langage de Youra et Locha est exceptionnel et, qu'en conséquence, ses effets sur le développement général des structures psychiques sont eux-mêmes exceptionnels par leur gravité.

Mais il n'y a aucune raison de croire que les mécanismes de freinage intellectuel seraient fondamentalement différents suivant que le retard du langage est grave ou léger.

Tout au plus peut-on dire, comme je le suggérais à propos des observations d'Ella Day, qu'en fonction du niveau atteint par le langage et qu'à partir d'un certain seuil, l'activité intellectuelle, usant d'autres moyens, peut atteindre à un niveau quelque peu supérieur à celui du langage.

Chez Youra et Locha, avant leur rééducation, il semble bien que ce seuil critique n'était pas atteint et qu'en conséquence, le niveau de langage déterminait exactement le niveau des opérations intellectuelles.

L'exemple de Youra et Locha me semble, en tout cas, beaucoup plus directement valable, pour comprendre les rapports du langage et de la pensée, que l'observation classique des sourds-muets. Chez les sourds-muets, bien installés dans leur infirmité, toutes sortes de compensations s'organisent. Si le langage des « entendants » reste presque toujours, pour eux, une langue étrangère, ils possèdent cependant et de très bonne heure leur « second système de signalisation ». Le langage gestuel est sans doute plus pauvre, plus lent, moins mobile et moins souple que le langage parlé. Mais il est cependant un système de signes avec sa syntaxe et avec son vocabulaire strictement codifié. Si beaucoup plus que la parole, le geste-signes reste lié au geste-action, avec le risque permanent d'y retourner, de s'y dissoudre, si le langage par geste reste toujours plus ou moins synpraxique, il est hautement probable que ce mode d'expression des sourds-muets opère sur le plan de la sensori-motricité une analyse des choses qui compense au moins partiellement l'absence ou le déficit de la langue parlée.

L'expérience, instituée par la surdi-mutité, exige qu'on tienne compte de particularités qui modifient les termes du problème. L'absence de parole n'est pas, chez le sourd-muet, absence de langage. Elle entraîne à la construction d'un langage différent du nôtre, langage dont les lois propres et les rapports avec la pensée sont encore, à vrai dire, assez mal connus. De telle sorte, en tout cas, qu'examiner des sourds-muets pour décrire une intelligence dépourvue de langage constituerait une grossière erreur de méthode.

Par contre, la méthode des jumeaux, que Luria illustre ici d'une façon exemplaire, permet une analyse parfaitement fondée. Les virtualités intellectuelles des jumeaux sont normales et leur moyen naturel d'expression est la parole. Ainsi, par sa cause et par ses effets, le déficit du langage tel qu'il se présente chez les jumeaux, obéit aux lois naturelles du développement du langage.

La situation gémellaire, en limitant l'échange des relations sociales, et tout particulièrement entre l'enfant et l'adulte,

nous éclaire sur l'importance de ces relations, comme conditions du développement linguistique chez des sujets dont on peut penser que les structures cérébrales sont tout à fait normales, nous éclaire aussi sur les rapports du langage et de l'intelligence, du langage et de la pensée.

*
* *

Dans la perspective inverse, la psychologie du langage et de la pensée nous renseigne sur la psychologie des jumeaux. Leur infériorité linguistique, effet de leur situation particulière, entretient et aggrave un isolement dont les conséquences ne sont pas seulement d'ordre affectif, mais d'ordre intellectuel.

Quand avec l'âge le retard du langage est enfin rattrapé, quand l'unité du couple est enfin rompue, peut-on espérer qu'aucune trace ne subsiste de ce qui aura marqué une si longue période de l'enfance ? Je ne le crois pas. Les traces sont variables d'un couple à l'autre, d'un jumeau à l'autre, et selon la gravité des handicaps, selon le déroulement des histoires individuelles. Les marques de l'enfance dans le destin de l'adulte ne sont certes pas fatales, mais hautement probables.

Et quand bien même un pourcentage appréciable de jumeaux échapperaient, tôt ou tard, à leur situation gémellaire, il est bien évident que l'infériorité linguistique des jumeaux-enfants reste une vérité de moyenne fermement établie. Une caractéristique qui confère aux partenaires d'un même couple une ressemblance supplémentaire qui ne dépend d'aucune façon de l'hérédité.

POST-SCRIPTUM

Je dois au lecteur de publier la réponse que Jean Piaget a faite à ma critique de l'égo-centrisme.

Dans une correspondance personnelle, puis publiquement, Jean Piaget a déclaré que le problème de l'égo-centrisme lui paraissait depuis longtemps dépassé si l'on voulait bien tenir compte de l'évolution de ses propres travaux. Voici d'ailleurs en quels termes il s'exprime dans une lettre datée du 25 septembre 1958 :

« Les faits sont simples : 1) Quand je croyais comme vous aux relations intimes entre langage et pensée je cherchais sur le plan du langage la justification de mon intuition de la décentration. 2) Je n'ai pas réussi comme je l'espérais dans mon premier ouvrage à trouver une mesure simple de l'égo-centrisme sur le plan du langage parce que la pensée est plus profonde que le langage. 3) J'ai alors passé à l'égo-centrisme sensori-moteur et de là à la dualité *pré-opératoire* (= assimilation à l'action propre, donc prolongement de l'égo-centrisme sensori-moteur) et *opératoire* (décentration) et considéré ainsi le problème résolu.

« Quant au social (intellectuel, le seul qui me concerne) je pense que *social* = *co-opération* = *opération*. Il n'y a rien là qui rappelle Rousseau. »

Ma critique aura eu au moins le mérite d'avoir suscité cette déclaration lapidaire. Sur l'évolution de son œuvre, seul Piaget pouvait se permettre de parler aussi net.

Je me bornerai donc à répondre aux reproches implicites de Piaget et à dégager les points de controverse, sans introduire d'arguments nouveaux.

1) Ma critique ne porte pas sur ce que je considère comme l'essentiel dans l'œuvre de Piaget : la dualité *pré-opératoire-opératoire*. Le problème posé est parfaitement résolu.

2) J'ai tenu compte de l'évolution de l'œuvre. En amorçant ma critique j'ai précisé qu'il s'agissait du « Piaget de 1923 » et j'ai marqué quelques pages plus loin le passage à la notion d'égo-centrisme sensori-moteur.

3) Je crois évidemment aux liens intimes entre langage et pensée mais je crois aussi, comme Piaget, que la pensée est plus profonde que le langage (cf. p. 416).

4) J'admets fort bien qu'on puisse dans une perspective bien définie limiter l'étude du « social » à l'aspect *co-opération*. Et je l'ai dit (p. 393).

5) Mais je persiste à croire que les termes d'autisme et d'égoïsme impliquent non seulement absence de décentration logique, absence de co-opération intellectuelle, mais une attitude globale, une mentalité où l'affectif intervient autant que l'intelligence. Ceci apparaît dans l'usage que les psychanalystes font du terme d'égoïsme comme dans la définition que Bleuler donne de l'autisme. Ceci apparaît aussi chez Piaget lui-même quand il associe à l'égoïsme l'absence d'instinct social et l'égotisme (1). (Mais Piaget me fait remarquer que son maître Bleuler faisait rentrer dans l'autisme le jeu de l'imagination de l'enfant — « ce qui ne signifie pas, dit Piaget, qu'il soit schizophrène ». Et quant à la négation de l'instinct social, répond Piaget, « c'est la négation du concept d'instinct appliqué au social mais naturellement pas de la socialisation ».)

6) Pour éviter les ambiguïtés et les malentendus Piaget a tenté de ne plus parler d'égoïsme mais le terme est réapparu dans ses derniers ouvrages. Est-ce pour une commodité de vocabulaire ou pour des raisons plus profondes ? N'est-ce point que l'égoïsme comme indifférenciation intellectuelle des points de vue implique *nolens volens* un aspect affectif que Piaget tout à la fois ne veut pas ignorer et refuse de traiter directement. C'est le problème des liens entre l'affectivité et l'intellect qu'il faudrait éclaircir pour dissiper toute l'ambiguïté du terme d'égoïsme. Piaget déclare d'ailleurs que « l'affectivité représente l'énergétique des conduites dont la structure définit les fonctions cognitives » (*De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, p. 309). En fait les liens sont probablement très complexes entre intellect et affectivité et l'inconvénient majeur du terme égoïsme est de laisser croire (malgré toutes les précautions prises par Piaget lui-même) que la non-décentration intellectuelle est solidaire de l'égotisme, de l'isolement socio-affectif.

7) Toutes ces considérations nous conduisent à penser que la discussion sur l'égoïsme n'est pas comme le dit Piaget « antédiluvienne ». Elle débouche sur le problème des rapports de l'intelligence et de l'affectivité. Puisse Piaget lui-même nous donner un jour, avec toute la force de son génie, une ébauche de solution.

(1) *J.R.*, p. 272.

CHAPITRE V

LA GENÈSE DE LA PERSONNALITÉ ET LES EFFETS SPÉCIFIQUES DE LA SITUATION GÉMELLAIRE

Dans l'énorme littérature consacrée à la gémellité on ne trouve rien, ou presque rien, qui concerne directement les ressemblances d'ordre affectif, ou de comportement, que leur situation exceptionnelle peut éventuellement conférer aux jumeaux.

Et cela s'explique aisément.

Les auteurs classiques consacrent bien l'essentiel de leurs travaux à la recherche des ressemblances, mais c'est pour les rapporter aux facteurs d'hérédité. Des auteurs moins orthodoxes s'intéressent bien à la situation gémellaire comme facteur exogène de la personnalité, mais c'est alors avec l'intention dominante, qui est aussi la nôtre, d'expliquer la non-identité des jumeaux identiques.

En fait, trois termes ou facteurs sont habituellement pris en considération dans la psychologie des jumeaux identiques : la ressemblance qui leur vient d'une commune hérédité, la ressemblance que leur confère le milieu entendu au sens large (facteur non spécifique, puisque les jumeaux non identiques auxquels on les compare bénéficient, eux aussi, d'un milieu comparable), la dissemblance engendrée par la division et la complémentarité des rôles dans l'univers du couple.

Un quatrième terme, cependant, est à faire entrer en ligne de compte, du moins à titre d'hypothèse : la ressemblance spécifique qui peut être créée par le fait du milieu gémellaire.

La notion est facile à formuler, mais difficile à utiliser, parce que dans la dialectique des causalités et des genèses, elle appa-

raît en contradiction avec la notion même de différenciation.

Expliquons-nous par un exemple. Admettons pour l'instant que la situation gémellaire engendre chez les partenaires du couple une attitude de timidité. La timidité sera donc un trait spécifique de la gémellité, une ressemblance conférée aux jumeaux par leur situation particulière. Il est probable, cependant, que le degré de timidité variera non seulement d'un couple à l'autre mais, pour un même couple, d'un partenaire à l'autre. Et cela est probable du fait que les partenaires occupent des positions différentes dans la situation gémellaire et par leur situation-dans-le-monde. On peut supposer, en effet, que les différences de timidité ne sont pas explicables de la même façon que les différences de Q.I. Elles proviennent plus sûrement des lois d'équilibre affectif du couple. Ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué, la situation gémellaire engendre-t-elle en même temps une ressemblance d'attitude et des dissemblances au sein de cette ressemblance.

Soulignons d'ailleurs, encore une fois, que cette « ressemblance » est une notion qui ne vaut en toute rigueur que dans la comparaison globale d'une population gémellaire avec une population non gémellaire. Elle est une vérité d'ordre statistique et rien que cela. C'est une « ressemblance », une caractéristique de groupe. Elle ne signifie pas que les deux jumeaux d'un couple possèdent, à coup sûr, cette caractéristique. La ressemblance entre eux n'est que probable.

Dans l'exemple hypothétique que nous avons choisi, la ressemblance est le trait spécifiquement gémellaire, la différence n'étant qu'une variation secondaire de ce trait. On peut imaginer aussi une différenciation qui constitue un trait spécifique de la gémellité : supposons toujours à propos des réactions affectivo-sociales que la vie de couple, au lieu de créer chez les deux partenaires un repliement sur soi-même, se traduise par une opposition polaire extrêmement forte : supposons qu'un couple de jumeaux se compose, en général, d'un partenaire nettement introverti et d'un jumeau nettement extraverti. Nous aurions encore, ici, une spécificité de la réalité gémellaire, alors qu'il ne serait plus possible de parler d'une ressemblance entre les jumeaux d'un même couple.

On a voulu faire pressentir par ces deux exemples très simples, la complexité des mécanismes qui devraient être

étudiés si l'on avait la prétention de saisir les structures spéciales du couple de jumeaux.

La « ressemblance » due à la situation gémellaire est, sans doute, un type de spécificité, le plus simple à décrire, mais il n'est pas le seul. Les différenciations nous intéressent essentiellement, dans la perspective où nous nous sommes placés dès le début de cet ouvrage, pour montrer la genèse d'individualités distinctes ; mais elles pourraient également être étudiées, au moins certaines d'entre elles, comme des traits spécifiques de la gémellité, au même titre que les « ressemblances ».

Dans ce premier labour d'un immense terrain en jachère, nous nous limiterons à creuser quelques sillons.

Pour la recherche de ce qu'il peut y avoir de spécifique dans la psychologie des jumeaux, nous resterons à la notion simple de « ressemblance ».

Et il nous suffira de ne pas oublier que les différenciations, que nous examinerons dans la seconde partie de cet ouvrage, sont elles aussi le résultat de la même situation gémellaire.

Mais avant d'exposer nos propres observations, nous nous arrêterons un instant à l'analyse d'une expérience qui démontre parfaitement, sur un exemple réel cette fois, comment il est possible de dissocier certains effets en apparence contradictoires de la situation gémellaire.



La démonstration la plus élégante que je connaisse des effets opposés de la situation gémellaire est celle que le psychologue allemand, Helmut von Bracken, nous apporte dans son étude sur l'écriture des jumeaux (1).

Dans le premier temps de son expérience, von Bracken isole ses jumeaux et leur demande d'écrire une phrase, sans consigne de vitesse. Cette épreuve révèle des différences de vitesse spontanée assez sensibles pour les partenaires des couples monozygotes. Celui des partenaires qui assume habituellement les relations du couple avec l'entourage, le « ministre des Affaires étrangères » (Aussenvertreter), selon l'expression

(1) VON BRACKEN (H.), Das Schreibtempo von Zwillingen und die sozialpsychologischen Fehlerquellen der Zwillingsforschung. *Zeits. f. Mensch. Vererb. und Konst.*, 1939, pp. 278-298.

de von Bracken, est plus rapide que son frère. Voici donc un trait différenciateur qui est dû à la structure du couple, à la division des rôles. « Le rôle, de représentation extérieure, influence peu à peu le caractère de celui qui l'assume à tel point que la modification du tempo de l'écriture représente l'expression graphologique de cette influence caractérielle. »

Dans le dernier temps de l'expérience, les conditions sont tout autres. Les jumeaux sont réunis et l'épreuve est présentée comme une « course de vitesse » entre les partenaires de chaque couple. La plupart des jumeaux identiques manifestent alors une tendance à l'uniformisation, tandis que les jumeaux fraternels de même sexe manifestent plutôt une tendance à la différenciation. Tout se passe comme si les jumeaux identiques réglaient l'un sur l'autre le tempo de leur écriture : il en résulte que leur vitesse est dans ces conditions un peu moins rapide que lorsque, isolés l'un de l'autre, on leur demande d'écrire le plus rapidement possible. Les jumeaux fraternels de même sexe prennent, au contraire, une attitude de compétition qui augmente le maximum de vitesse auquel ils parviennent quand ils sont isolés. Von Bracken note aussi, mais sans s'y arrêter, que les partenaires des couples bi-sexués ont tendance, quoique moins nettement que les jumeaux identiques, à se régler l'un sur l'autre. C'est une nouvelle illustration de la position intermédiaire que les couples de sexes différents occupent entre les couples monozygotes et les couples dizygotes de même sexe. Une démonstration supplémentaire du facteur « attitude de couple » indépendant des facteurs d'hérédité dans la détermination du comportement humain.

Pour l'essentiel, en tout cas, l'expérience de von Bracken nous montre bien comment la situation gémellaire peut engendrer différences et ressemblances. Elle illustre aussi la notion d'une différenciation qui, au même titre que l'uniformisation, apparaît comme une spécificité des réactions gémellaires.

L'auteur tire de ses constats des enseignements d'ordre méthodologique, que nous n'avons pas besoin de développer ici, puisqu'ils concordent parfaitement avec quelques-unes de nos critiques longuement exposées tout au long du présent ouvrage. La recherche des facteurs héréditaires, dit von Bracken, est habituellement viciée du fait qu'on ne tient pas compte de la division des rôles dans le couple. Cette négligence est la « pre-

mière source socio-psychologique d'erreur » dans la méthode des jumeaux. La seconde source d'erreur consiste à négliger la tendance à l'uniformisation, qui peut simuler les effets d'une hérédité commune. Ainsi, d'une façon et de l'autre, les jumeaux s'écartent du comportement des non-jumeaux et les jumeaux monozygotes s'écartent du comportement des jumeaux dizygotes, alors que la méthode classique des jumeaux suppose — pour sa légitimité — qu'ils ne s'en écartent pas. En d'autres termes, la méthode des jumeaux ignore les jumeaux en tant que tels, c'est-à-dire dans toutes leurs éventuelles spécificités. Elle les ignore aussi d'ailleurs comme individualités distinctes.

L'exemple de von Bracken possède, par surcroît, le mérite d'introduire — quoique non explicitée par son auteur — la notion d'une diversité de situations, génératrices d'effets opposés. Pour cette épreuve d'écriture, le travail isolé produit une différenciation entre les partenaires jumeaux, le travail en couple renforce leur ressemblance. Il ne s'agit donc pas, comme pour nos observations sur les niveaux de développement de l'intelligence ou du langage d'une différenciation *dans* la ressemblance, de variations individuelles au niveau d'une caractéristique commune.

Les situations expérimentales imaginées par von Bracken, échantillon des situations innombrables que la vie quotidienne peut créer, disjoignent deux comportements distincts : la tendance à l'uniformité et la tendance contraire à la différenciation.

Et c'est en conséquence la notion même de situation gémellaire qui perd son apparente simplicité. A un moment donné de leur existence, les jumeaux définissent bien une structure de couple, un ensemble organisé de rapports, un équilibre. Équilibre interne des jumeaux entre eux, équilibre externe avec le milieu. C'est là ce qu'on peut appeler la situation gémellaire. Plus simplement aussi, on entend par situation gémellaire les conditions exceptionnelles de la vie du couple, dans ce qu'elles ont de plus général et de plus permanent. Cette notion est tout à fait valable. Pourvu qu'on comprenne bien que la simplicité de la notion n'implique pas un type simple et unique d'attitudes. Les situations concrètes, dont von Bracken donne expérimentalement quelques exemples, nous révèlent la diversité et la complexité de la situation gémellaire, aussi fondamentale et aussi permanente qu'on puisse la concevoir.

C'est une raison de plus pour ne pas oublier, au cours de nos analyses, que les ressemblances d'attitude ou de comportement ne sont qu'un effet, qu'un aspect de la situation gémellaire. Qu'elles n'existent peut-être que dans des conditions plus ou moins particulières et qu'elles ne prennent souvent leur signification que confrontées ou par rapport à des dissemblances (1).

*
* *

Nous aurons, dans les pages qui suivent, à décrire et à analyser quelques-unes de ces attitudes qui caractérisent la mentalité gémellaire. L'attitude de retrait et de réserve par rapport au monde des autres, la conscience que chacun des jumeaux prend de soi-même et de son double, leur étonnant amour gémellaire, syntonie affective dont rayonnent peut-être la plupart des traits de la mentalité gémellaire, de la même façon que, sur le plan des fonctions intellectuelles, les traits de la mentalité enfantine rayonnent du syncrétisme primitif.

Mais sommes-nous capables, vraiment, de qualifier, de donner un nom, aux réactions affectives des jumeaux ?

Aussi longtemps que l'étude des jumeaux ne concerne que des rendements, des performances, comme aux chapitres du langage et de l'intelligence, il est facile et en tout cas légitime de jauger, de juger. Mais si nous parlons, par exemple, de l'amour qui unit l'un à l'autre les jumeaux d'un même couple, avons-nous le droit de qualifier cet amour, nous qui n'en avons aucune expérience ? Avons-nous même le droit d'employer le mot « amour » ? L'homme singulier peut-il connaître la spécificité de l'être gémellaire, si spécificité il y a ?

Gedda pose la question nettement et il est bien près de répondre par la négative. Ce serait en tout cas, dit-il, une grave erreur de méthode de vouloir comprendre la psychologie du jumeau selon les canons de la psychologie du non-jumeau (2). Comment un homme ordinaire pourrait-il juger sainement du

(1) Burlingham utilise la méthode des jumeaux pour analyser certains faits de délinquance collective : * La similarité entre le comportement des jumeaux (...) et le comportement asocial de certains gangs d'enfants pendant la période de latence (...) se trouve dans l'absence complète d'intérêt en toutes choses sauf le gang... *, *Twins — as a gang in miniature, Searchlights on delinquency*, Imago Pu. Co, 1949, 284-287.

(2) In *Studio dei Gemelli*, p. 910.

besoin que les jumeaux ont l'un de l'autre, comment entrer dans leurs sentiments ? Si nous avons tendance à croire que la syntonie affective des jumeaux, par exemple, diminue la richesse de leur vie intime, si nous considérons que leur vie de couple dégrade la qualité de leur sociabilité, c'est que nous éprouvons une intolérance totale pour tout ce qui est un attentat au sentiment de notre individualité. Et Gedda rappelle l'irritation de Sigmund Freud, quand un jour il apprit qu'un homme portait le même nom que lui ; et la révolte de Barbellion quand il découvrit chez Marie Bashkirtseff des sentiments qu'il jugeait lui appartenir en propre.

J'ai dévoré ses pages avec une stupeur toujours grandissante. Nous sommes identiques. Oh ! Marie Bashkirtseff, comme nous nous serions haïs l'un l'autre ! Elle sent comme je sens... Son journal est mon journal... Elle a mis sur le papier toutes mes pensées... Penser que je suis seulement une réplique : comme il est humiliant pour un être humain de n'être simplement que la copie d'un autre...

Certes, l'homme singulier aura toujours tendance à interpréter la psychologie des jumeaux en fonction des impératifs de sa singularité. Ainsi s'ajoute évidemment à toutes les difficultés de comparaison dont nous avons déjà parlé, difficultés dans l'égalisation des conditions expérimentales, une difficulté bien plus profonde qui tient à ce qu'il peut y avoir d'hétérogène, d'incommunicable, entre la mentalité gémellaire et la mentalité de l'homme ordinaire.

A vrai dire, d'ailleurs, l'attitude de tout homme envers l'idée de double, de sosie, de jumeau, est bien plus complexe qu'une réaction d'intolérance. Elle est faite d'angoisse, mais aussi de désir ; de révolte, mais aussi d'une étrange fascination. C'est sans doute que chez tout homme, et chez le moins métaphysicien des hommes, la question se pose d'être ou de ne pas être. L'idée du double est une réponse d'ailleurs ambiguë à cette question, ou du moins une façon de la formuler. Elle contient à la fois la menace d'une aliénation, d'une désagrégation, et la promesse d'une découverte, d'une saisie de soi-même. Quand Ulrich, le héros du roman extraordinaire de Robert Musil, est hanté par son rêve gémellaire (l'idée de jumeau étant une forme rationalisée et plus rassurante de l'idée de double), ce n'est pas avec angoisse qu'il s'exprime, mais avec la voix d'une tendre ironie :

... Nous descendrons les rues des hommes avec le même âge, la même taille, les mêmes cheveux, des vêtements aux mêmes rayures et le même nœud sous le menton : je t'avertis qu'ils nous regarderont, mi-émus, mi-raillleurs, comme il arrive toujours quand quelque chose leur rappelle les mystères de leur être (1).

Ces rêveries aussi vieilles que le monde, ces rêveries auxquelles s'abandonne tout homme en quête d'amour ou en quête de soi, nous les avons déjà formulées dans les premières pages de ce livre, parce qu'elles sont le mobile de toute notre recherche. Nous y reviendrons plus tard, quand il s'agira de savoir dans quelle mesure ces rêveries peuvent déterminer le comportement du milieu à l'égard des jumeaux, dans quelle mesure l'état réel de jumeau est déterminé par le mythe de jumeau, tel qu'il existe plus ou moins clairement dans l'esprit de l'homme singulier.

Nous avons seulement voulu rappeler, pour l'instant, que l'idée de double n'était pas intolérable, inacceptable à l'homme singulier. En contrepartie, il faut ajouter que cette idée de double n'est pas toujours et totalement acceptée par les jumeaux eux-mêmes. Comment d'ailleurs pourrait-elle l'être ? Il faudrait alors supposer que l'univers du couple fût une monade sans aucune ouverture sur le monde extérieur. Il faudrait admettre que les deux jumeaux d'un couple fussent la copie absolument parfaite l'un de l'autre. Nous saurions bien que c'est impossible, même si nous n'avions pas la démonstration du contraire, au moment de l'adolescence, quand les jumeaux affirment d'une façon souvent dramatique leur volonté d'être, eux aussi, des hommes « singuliers ». Il suffit d'une amorce infinitésimale d'individualité pour que l'identité soit niée, radicalement, comme il suffit d'un atome de liberté pour que disparaisse le règne sans conscience de la nécessité.

Ainsi, nous avons tout lieu de croire que la psychologie des jumeaux n'est pas séparée par une barrière infranchissable de la psychologie des gens ordinaires.

Sans doute, les données des problèmes que les jumeaux ont à résoudre sont-elles d'un autre poids et dans un autre dosage, comparées à celles dont nous avons l'expérience intime.

Mais les problèmes sont fondamentalement les mêmes. La

(1) MUSIL (R.), *L'homme sans qualités*, t. III, trad. franç. (Éditions du Seuil, 1958), p. 299.

dialectique du moi et de l'autre. La conquête de l'autonomie.

Pour original qu'il soit, l'état de jumeau n'est pas étranger à la condition humaine.

SITUATION GÉMELLAIRE ET DÉFICIT DE LA SOCIABILITÉ

Parmi toutes les épreuves psychométriques que j'ai employées dans mes tentatives pour mettre en évidence des traits de caractère spécifique des jumeaux identiques, c'est le test d'introversion-extraversion qui m'a apporté les résultats les plus nets (1).

Appliqué à 27 couples de jumeaux monozygotes adolescents ou adultes, le test introversion-extraversion de G. Semper donne, pour 20 couples, une tendance introvertie et, pour l'ensemble des 54 jumeaux considérés, une note moyenne qui les situe au 7^e décile, dans un étalonnage établi avec une population d'un niveau culturel comparable (instruction secondaire ou primaire supérieure).

Les résultats sont encore beaucoup plus significatifs, si l'on considère dans les 50 questions qui constituent ce test, celles d'entre elles qui concernent directement les attitudes de sociabilité et d'autisme.

En effet, ce sont les réponses à ces questions, au nombre d'une quinzaine seulement, qui valent à notre population de jumeaux identiques leur note élevée d'introversion.

La majorité des jumeaux (majorité variable de 32 à 45 sur un total de 54) répond « oui » aux 10 questions suivantes :

- Aimez-vous la solitude ?
- Êtes-vous silencieux en société ?
- Aimez-vous de préférence les distractions tranquilles ?
- Aimez-vous analyser vos pensées et vos raisons d'agir ?
- Aimez-vous passer votre temps à rêver ou à réfléchir ?
- Évitez-vous les ennuis plutôt que d'y faire face ?
- Pensez-vous souvent à vous-même ?

(1) Miereke, qui a étudié chez les jumeaux ce trait bipolaire intro-extraversion, a trouvé une corrélation de 0,43 pour les monozygotes et de 0,40 chez les dizygotes. Ce qui tendrait à prouver que les facteurs de milieu interviennent pour ce trait plus fortement que les facteurs d'hérédité (*Psychologische Beobachtungen an eineigen Zwillingen, Volk. u. Rasse*, 1934, 9, 345-349). Nous soutiendrons que ces corrélations égales pour les D.Z. et les M.Z. s'expliquent en grande partie par la situation gémellaire (chap. VIII),

- Êtes-vous méfiant en ce qui concerne le choix de vos relations ?
- Vous méfiez-vous des personnes dont vous venez de faire la connaissance, jusqu'au moment où vous les connaissez mieux ?
- Détestez-vous être observé ?

La réponse, très fréquemment positive à cette dernière question (44 cas), s'accompagne souvent de commentaires relatifs à la situation gémellaire : « On nous regarde comme des bêtes curieuses. Alors c'est agréable quand, séparés l'un de l'autre, on nous laisse tranquilles, on ne fait plus attention à nous. »

La même majorité massive de jumeaux répond par un « non » catégorique aux cinq questions suivantes :

- Aimez-vous les réunions pour le plaisir de vous trouver avec d'autres personnes ?
- Aimez-vous vous exprimer en public ?
- Exprimez-vous facilement vos sentiments ?
- Vous confiez-vous facilement aux autres ?

Peut-on donc en conclure que les jumeaux identiques ont une tendance à l'introversion ?

Cela dépend du sens qu'on veut bien donner à ce mot d'introversion. Son auteur, Jung, l'a défini en fonction d'une théorie générale de la *libido*. C'est une notion déduite d'un système, avec toutes sortes d'« ornements littéraires », comme le dit Spearman, et non construite scientifiquement (1). « L'introversion, écrit Jung, désigne une direction interne de la *libido*, direction par laquelle s'exprime une relation négative du sujet à l'objet... L'extraversion signifie que la *libido* est dirigée vers l'extérieur. Le but de cette attitude est une jouissance concrète et sa moralité est orientée de même. Son intuition est employée au service de l'action et de l'exécution, plutôt qu'au service de la connaissance et des perceptions internes (2). »

La supériorité apparente d'un terme technique, tel que « introverti » sur tout terme familier de la psychologie populaire, tel par exemple que « timide » ou « renfermé », tient à ce que celui-là est *pensé* alors que celui-ci, comme le fait remarquer Henri Piéron dans son *Vocabulaire de la psychologie*, est plutôt *senti* que *pensé*.

(1) SPEARMAN (C.), *Les aptitudes de l'homme*, p. 40 (p. 45 de l'édition anglaise),

(2) D'après la traduction anglaise de BAYNES (1923), *Psychological Types*,

Mais la cohérence interne d'une pensée n'est pas une condition suffisante de vérité. La notion d'extraversion-introversion est justement d'autant plus suspecte à la réflexion scientifique qu'elle est plus fortement pensée, plus fortement organisée, sans aucun souci de contrôle expérimental. Autour de la notion de *libido* et de relation (positive ou négative) entre le sujet et l'objet sont groupées, par un travail de pure réflexion, de pure déduction doctrinale, toutes sortes d'attitudes. La relation est affirmée *a priori* et non constatée, entre des attitudes aussi disparates que le repliement sur soi-même et la difficulté à exprimer ses sentiments, la scrupulosité et la méfiance envers autrui, le goût du détail et la répugnance à parler en public.

La sélection opérée par les réponses de nos jumeaux identiques dans le hoche-pot des 50 questions hétéroclites, inspirées par Jung, est sans doute significative. J'ai toujours considéré que la méthode des jumeaux peut nous permettre une approche fort utile pour l'analyse factorielle des comportements.

Les quinze questions où nos jumeaux se distinguent sont relatives au repliement sur soi-même, aux réactions plus ou moins timorées concernant les relations sociales.

Les attitudes de sociabilité, ainsi révélées, ne semblent avoir aucun rapport avec certains styles de comportement, de travail ou de pensée qu'implique, selon Jung, la notion d'introversion : abandonner difficilement une tâche difficile, aimer le travail monotone, ne pas agir sous l'influence du moment, être stable dans ses occupations, être économe...

A énumérer tous ces traits qui forment le prétendu syndrome de l'introversion, on *sent* bien que se reconstitue un type familial, bien antérieur à la science psychologique, le type d'une activité mentale incapable d'extension, et qui gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue.

L'existence d'un tel type mental mériterait un examen sérieux, mais il faut bien reconnaître qu'après cinquante ans de spéculations philosophiques et d'approximations cliniques, la notion d'introversion n'est que le commentaire plus ou moins hermétique d'une intuition confuse, une rationalisation, et non pas une vérification.

Les termes d'une certaine psychologie médicale et les termes de la psychologie populaire sont marqués bien souvent

par la même attitude syncrétique. Leur seule différence est celle qui sépare le pédantisme de la naïveté.

Aussi, faute de pouvoir pour l'instant contrôler ou réviser moi-même tant de notions incertaines, reviendrai-je aux mots de la langue commune.

D'ailleurs, s'il s'agit d'atteindre une large population par la méthode du questionnaire, est-il possible de parler autrement ?

J'ai donc posé aux jumeaux, à leurs parents, à leurs maîtres, la question suivante : « Les jumeaux sont-ils (l'un ou l'autre ou tous les deux) timides ? renfermés ? très à l'aise ? hardis ? »

*
* *

L'attitude d'isolement étudiée au chapitre du langage ne coïncide pas, même s'il y a dans une large mesure détermination réciproque, avec l'attitude de timidité.

D'ailleurs, la question relative à l'isolement, telle qu'elle est formulée, s'applique au couple (« Ont-ils tendance à s'isoler *ensemble*, à faire bande à part ? »), tandis que la question relative à la timidité est applicable à chacun des deux jumeaux.

Dans cette étude de la timidité, nous avons coupé notre population en deux groupes d'âges, au niveau de 14 ans. Pour le groupe d'âge de 14 ans et plus (c'est-à-dire pour les jumeaux adolescents et adultes), nous avons distingué les témoignages, suivant qu'ils provenaient des parents ou des jumeaux eux-mêmes. C'était une précaution à peu près inutile puisque, comme on le verra, les renseignements donnés par ces deux sortes de témoignages sont pratiquement les mêmes. La coïncidence de ces témoignages est cependant intéressante à constater.

On peut, en effet, s'interroger sur la valeur d'une auto-estimation, et avec d'autant plus de scepticisme qu'elle porte sur un trait de caractère, c'est-à-dire, en fait, sur un rapport avec autrui, rapport qui lui-même devrait être situé, pour qu'on puisse juger de son intensité et de sa qualité, dans une sorte d'étalonnage plus ou moins explicite.

« Suis-je timide ? » Dans l'intimité de leur conscience et en admettant que cette intimité soit toujours possible, la plupart des êtres humains, je crois, répondraient *oui* à cette question. Mais il y a ceux qui acceptent et, par là même, développent cette timidité essentielle, et ceux qui la récusent et dans leur

conscience claire et dans leur comportement, avec tous les degrés possibles entre les extrêmes.

Nous disons alors que nous sommes timides ou que nous ne le sommes pas, suivant que nous nous sentons plus timides ou moins timides que la moyenne des gens. Une sorte de statistique spontanée interfère ainsi perpétuellement, à notre insu, avec l'expérience plus profondément vécue de la timidité. Il est probable, en outre, qu'ignorant souvent chez les autres ce que nous éprouvons en nous-même sans nous l'avouer d'ailleurs totalement, nous ayons tendance à nous situer plus haut que nous ne le sommes sur l'échelle de la timidité. Combien de timides seraient soulagés et partiellement guéris, s'ils pouvaient savoir que leur interlocuteur est, lui aussi, à quelque degré, un timide. Une faiblesse cesse d'être faiblesse quand elle n'est plus vécue comme une infériorité. Or, la nature profonde de la timidité tient peut-être à l'isolement essentiel de l'homme, à l'existence de ce jardin secret où il éprouve toutes les insuffisances de la condition humaine, comme si ces insuffisances lui étaient particulières et inavouables. La timidité, qui est le fruit de l'expérience intime et honteuse de soi, s'évanouit dans toute intimité véritable avec autrui.

De toute façon, les estimations de timidité, d'après les témoignages recueillis auprès des jumeaux, sont de valeur relative. Et nous n'avons pas fait d'enquête parallèle qui nous eut permis de comparer à nos jumeaux la timidité des gens ordinaires. La seule indication, dont nous disposons pour cette comparaison, est celle que nous ont déjà fournie quelques-uns des items les plus significatifs du test introversion-extraversion.

Pour l'étude des témoignages sur la timidité, la comparaison sera instituée entre les diverses catégories gémellaires, notamment entre jumeaux monozygotes (catégorie 1) et jumeaux dizygotes de même sexe (catégorie 4).

A la date où nous avons entrepris nos dépouillements, 770 questionnaires nous avaient été retournés plus ou moins complètement remplis. Sur ces 770 questionnaires, 518 comportaient une réponse valable à la question sur la timidité (question B. 20). Les pourcentages utilisés ici sont ceux qui ont été calculés sur ce total de 518 questionnaires.

Les 252 questionnaires qui, sur le total de 770, ne comportent pas de réponse explicite, se répartissent à peu près également

TABLEAU 47

La timidité. Élaboration des résultats individuels

Fréquence des cas de « timidité »

en fonction de la catégorie gémellaire, de l'âge et de l'origine du témoignage
d'après les questionnaires concernant 1 540 jumeaux (question B. 20)

	1	2-3	4	5	Ensemble 1 à 5
Moins de 14 ans .	(94-224)	(46-92)	(53-142)	(64-138)	(257-596)
A { Témoignages	42 %	50 %	37,3 %	46,3 %	43,1 %
des parents	(31,2 %)	(31 %)	(25,4 %)	(29 %)	(29,4 %)
14 ans et plus..	(52-92)	(14-38)	(24-64)	(30-68)	(120-262)
B { Témoignages	56,5 %	36,8 %	37,5 %	44,1 %	45,8 %
des parents	(36,6 %)	(17,5 %)	(24 %)	(31,9 %)	(28,8 %)
14 ans et plus..	(67-112)	(3-6)	(15-34)	(12-26)	(97-178)
C { Témoignage	59,8 %		44,1 %	46,1 %	54,5 %
des jumeaux	(45,2 %)		(30 %)	(30 %)	(38,8 %)
eux-mêmes					
Ensemble :					
Timidité déclarée	213	63	92	106	474
N. de réponses explicites...	428	136	240	232	1 036
N. total des individus	588	240	358	354	1 540
Fréquences timidité	49,7 %	46,3 %	38,3 %	45,6 %	45,7 %
	(36,2 %)	(26,2 %)	(25,6 %)	(30 %)	(30,8 %)

Les nombres entre parenthèses indiquent respectivement l'effectif de réponses positives (timidité) et l'effectif de réponses explicites. Le rapport de ces deux nombres est donné par le pourcentage placé au-dessous. Le pourcentage entre parenthèses est le rapport entre le nombre des réponses positives et le nombre total des individus (avec ou sans réponse).

Différences statistiquement significatives (Test du χ_2)

Ligne A,	entre 4 et 5,	diff. signif. au seuil de P = 0,10/0,20	
— B,	1 et 4,	—	0,02
	— 1 et 5,	—	0,10/0,20
— C,	1 et 4,		0,10
	— 1 et 5,		0,20
A + B + C,	— 1 et 4,		0,01
	— 1 et 5,		0,30
	— 4 et 5,		0,10
Catég. 1,	— A et B,		0,02
Ensemble	— A et C,		0,05
(1 à 5)	— B et C,		0,10

dans toutes les catégories, sauf dans les catégories de diagnostic incertain. Ceci est normal, puisque l'incertitude du diagnostic est due assez souvent au fait que les réponses au questionnaire sont incomplètes.

On a vu, dans l'énoncé du questionnaire, que quatre réponses étaient proposées au choix du répondant : timide, renfermé, très à l'aise, hardi. Ce n'était pas, dans notre intention, une gradation, mais la possibilité offerte au répondant de nuancer qualitativement sa réponse, et pour nous d'éliminer des réponses qui, par leurs contradictions, auraient révélé une incompréhension. En fait, pas un seul répondant n'a combiné une des deux premières réponses avec une des deux dernières. Mais, par contre, souvent le répondant a donné à la fois les deux dernières, plus souvent encore les deux premières.

En conséquence nous avons, dans notre dépouillement, réduit les quatre réponses à deux seulement : timide (timide ou renfermé) et non-timide (très à l'aise ou hardi).

Les réponses obtenues ont été élaborées dans deux perspectives : dans la première, on considère les individus (au nombre de 1 036) ; dans la seconde, on considère les couples (au nombre de 518), suivant qu'ils sont homogènes ou non sous le rapport de la timidité.

Nous examinerons d'abord l'élaboration « individuelle » (tableaux 47 et 48).

Sur la totalité des cas, on constate que la fréquence des jumeaux déclarés timides est maxima pour la catégorie monozygote (49,7 %) et minima pour la catégorie dizygote de même sexe (38,3 %). Pour les catégories de diagnostic incertain, la fréquence (46,3 %) est plus proche de celle des jumeaux monozygotes que de celle des dizygotes. Il est d'ailleurs probable, eu égard à l'excès de prudence dont nous avons fait preuve dans l'établissement du diagnostic d'identité que, dans ces catégories « douteuses », les monozygotes sont beaucoup plus nombreux que les dizygotes. La catégorie 5 (jumeaux dizygotes de sexe différent) se situe encore ici dans une position intermédiaire entre les catégories 1 et 4 avec une fréquence de 45,6 %.

Du point de vue de l'âge, et pour les témoignages de même origine (parents), il apparaît que la fréquence de la timidité est plus élevée chez les jumeaux plus âgés que chez les sujets plus jeunes, mais pour la seule catégorie des jumeaux monozy-

TABLEAU 48

La timidité. Élaboration des résultats individuels

Fréquence des cas de « timidité »
en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe

	1	2-3	4	Ensemble (1 à 4)	5
Garçons	(98-214) 45,8 % (33,3 %)	(30-66) 45,4 % (24,5 %)	(43-128) 33,5 % (23,1 %)	(171-408) 41,9 % (28,4 %)	(62-116) 53,4 % (35 %)
Filles	(115-214) 53,7 % (39,1 %)	(33-70) 47,1 % (27,9 %)	(49-112) 43,7 % (28,4 %)	(197-396) 49,7 % (33,7 %)	(44-116) 37,9 % (24,8 %)
ENSEMBLE	(213-428) 49,7 % (36,2 %)	(63-136) 46,3 % (26,2 %)	(92-240) 38,3 % (25,6 %)	(368-804) 45,8 % (31 %)	(106-232) 45,6 % (30 %)

Différences statistiquement significatives (Test du χ_2)

Garçons, entre 1 et 4, diff. signif. au seuil de P. de	0,05
— 1 et 5, —	0,20
— 4 et 5, —	0,01
Filles, — 1 et 4, —	0,10
— 1 et 5, —	0,01
Ensemble, voir significations au tableau 47 (ensemble A + B + C)	
Catég. 1 — G et F, —	0,10
Catég. 4 — G et F, —	0,10/0,20
Catég. 5 — G et F, —	0,02
Ensemble (sauf 5) entre G et F, —	0,02

gotes (catégorie 1). Pour les autres catégories, la différence entre les deux groupes d'âge n'est pas significative.

Quand on compare enfin, pour les jumeaux de 14 ans et plus les témoignages des parents (ligne B) aux témoignages des jumeaux eux-mêmes (ligne C), on constate une très bonne concordance. Les fréquences obtenues par l'auto-estimation sont sans doute, pour toutes les catégories, un peu plus élevées. Et l'on serait peut-être tenté d'y voir une confirmation de ce que nous disions tout à l'heure, à savoir que l'expérience vécue de la timidité est plus fréquente que son constat fait de l'extérieur. Mais les différences que nous obtenons sont trop faibles pour apporter une preuve décisive (1). Et il ne faut tout de

(1) A noter, cependant, que pour les jumeaux monozygotes la différence entre B et C est significative à $P = 0,10$.

TABLEAU 49

La timidité. Élaboration des résultats par couples

Fréquences des réponses identiques et différentes
concernant la timidité en fonction de la catégorie gémellaire, de l'âge, et de l'origine du témoignage
d'après les réponses explicites à 518 questionnaires (question B. 20)

	I	2-3	4	5	Ensemble
Moins de 14 ans	N 112 (149)	46 (74)	71 (104)	69 (110)	298 (437)
A : Témoignages des parents	T-T 40,2 % (30,2)	36,9 % (22,9)	15,5 % (10,6)	24,6 % (15,4)	30,2 % (20,6)
	A-A 56,2 - (42,3)	36,9 - (22,9)	40,8 - (27,9)	31,9 - (20)	43,9 - (30)
	T-A 3,6 - (2,7)	26,2 - (16,2)	43,7 - (29,8)	43,5 - (27,3)	25,8 - (17,6)
14 ans et plus	N 46 (71)	19 (40)	32 (50)	34 (47)	131 (208)
B : Témoignages des parents	T-T 54,3 % (35,2)	26,3 % (12,5)	18,7 % (12)	26,5 % (19,1)	34,3 % (21,6)
	A-A 41,3 - (26,7)	52,6 - (25)	43,7 - (28)	38,2 - (27,6)	42,7 - (26,9)
	T-A 4,3 - (2,8)	21 - (10)	37,5 - (24)	35,2 - (25,5)	22,9 - (14,4)
14 ans et plus	N 56 (74)	3 (6)	17 (25)	13 (20)	89 (125)
C : Témoignages des jumeaux	T-T 58,9 % (44,6)		17,6 % (12)	30,7 % (20)	46 % (32,8)
	A-A 39,2 - (29,7)		29,4 - (20)	38,5 - (25)	37 - (26,4)
	T-A 1,8 - (1,3)		52,9 - (36)	30,7 - (20)	16,9 - (12)
ENSEMBLE	N 214 (294)	68 (120)	120 (179)	116 (177)	518 (770)
	T-T 48,1 % (35)	33,8 % (19,1)	16,7 % (11,2)	25,9 % (16,9)	34 % (22,9)
	A-A 48,6 - (35,4)	41,2 - (23,3)	40 - (26,8)	34,5 - (22,6)	42,5 - (28,6)
	T-A 3,3 - (2,4)	25 - (14,2)	43,3 - (29)	39,6 - (26)	23,5 - (15,8)

N (effectifs) : le premier nombre est celui des couples avec réponse explicite ; le second entre parenthèses, est celui des couples, avec ou sans réponse explicite.

Pourcentages : le premier pourcentage est établi par rapport au nombre de réponses explicites, le second pourcentage (chiffre entre parenthèses) par rapport au nombre total de couples avec ou sans réponse.

T-T : réponse « timide » pour les deux partenaires ;

A-A : réponse « non timide » pour les deux partenaires ;

T-A : réponse « timide » pour un partenaire, « non timide » pour l'autre.

Différences statistiquement significatives : voir en note p. 442

même pas oublier que ces différences de témoignages ne portent pas sur les mêmes individus. Les différences d'échantillon expliquent peut-être les différences des témoignages. Cela mériterait d'être vérifié. Dans l'état actuel des documents dont nous disposons, nous n'en pouvons rien dire.

La comparaison des garçons aux filles, en ne considérant que les partenaires des couples de même sexe, montre que celles-ci sont considérées et se considèrent elles-mêmes timides plus fréquemment que les garçons (tableau 48). Mais quand garçon et fille sont partenaires du même couple (catégorie 5), c'est l'inverse qu'on constate. La fréquence de « timides » est de 53,4 % chez les garçons de la catégorie 5 et de 37,9 % seulement chez leurs partenaires filles. La différence est significative au seuil de probabilité de 0,02. En d'autres termes, il y a 98 chances sur 100 pour qu'elle ne soit pas due au hasard.

Il y a là un phénomène curieux, et sans doute très important. La fille du couple bi-sexué paraît plus autonome, plus dégagée de l'emprise gémellaire, non seulement par rapport à la fille du couple féminin monozygote, ce qui est facilement explicable, mais aussi plus autonome que la fille du couple féminin dizygote, plus autonome enfin que son partenaire garçon. C'est dans cette catégorie 5 que la fréquence de « timidité » est la plus faible chez les filles et, au contraire, qu'elle est la plus forte chez les garçons. Retenons seulement, pour l'instant, que si l'indice de timidité pour l'ensemble de la catégorie 5 est intermédiaire entre les indices des catégories 1 et 4, cela est dû à la moitié masculine de cette catégorie (1).

L'élaboration des résultats par couples (tableaux 49 et 50), comparée à l'élaboration des résultats individuels, nous fait mieux saisir l'importance de la situation gémellaire dans la détermination de la timidité (2).

Cette élaboration nous conduit à considérer trois types de couples : ceux pour lesquels la réponse est « timidité » chez les

(1) Voir la dernière partie du chapitre VIII, où cette question est reprise : « Le couple bi-sexué et la psychologie différentielle des sexes », p. 640.

(2) Cette méthode d'analyse, qui consiste à confronter l'élaboration « individuelle » et l'élaboration « couple », suppose évidemment que le trait considéré soit relatif aux individus et non au couple, en tant que tel comme c'est le cas, par exemple, dans l'étude de « l'isolement à deux » (question 38). La méthode de double élaboration a déjà été utilisée pour notre étude de la latéralité, cf. t. I, chap. IV (tableaux 5 à 10).

TABLEAU 50

La timidité. Élaboration des résultats par couples

Fréquences des réponses identiques et différentes concernant la timidité en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe.

	I	2-3	4	Ensemble (1 à 4)	5
T-T	Garçons...	43,9 % (32)			
	Filles ...	52,3 - (38,1)	12,5 % (8,6)	32,4 % (21,9)	
	TOTAL .	48,1 - (35)	21,4 - (13,9)	40,4 - (27,4)	
A-A	Garçons...	52,3 % (38,1)	45,3 % (31,1)	48,5 % (32,8)	
	Filles ...	44,9 - (32,7)	33,9 - (22)	40,9 - (27,7)	
	TOTAL .	48,6 - (35,4)	40 - (26,8)	44,8 - (30,1)	25,8 % (16,9)
T-A	Garçons...	3,7 % (2,7)	42,1 % (29)	19,1 % (13)	27,6 % G est T
	Filles ...	2,8 - (2)	14,6 - (9)	18,6 - (12,6)	12 - F est T
	TOTAL .	3,3 - (2,4)	43,3 - (29)	18,9 - (12,8)	39,6 - (25,9)

Les pourcentages sont calculés de la même façon que pour le tableau 49.

Différences statistiquement significatives (Test du χ^2)

Pour l'ensemble des combinaisons, et pour les catégories de 1 à 4 aucune différence nettement significative entre garçons et filles.

Garçons : entre 1 et 4 diff. signif. au seuil de $P. < 0,001$

Filles : entre 1 et 4 — — — $P. < 0,001$

Pour la catégorie 5, la différence entre fréquence garçon T-fille A (27,6 %) et garçon A-fille T (12 %) est significative à 0,01.

deux partenaires (T-T), ceux pour lesquels la réponse est « à l'aise » (non-timidité) chez les deux partenaires (A-A), enfin les couples différenciés, c'est-à-dire dans lesquels un des partenaires est timide, et l'autre ne l'est pas (T-A).

Considérons d'abord la fréquence des couples différenciés (T-A).

La dernière ligne du tableau 49 nous indique un contraste considérable entre les jumeaux monozygotes (catégorie 1), chez lesquels la différenciation est rarissime (3,3 %, soit 7 couples, sur un total de 214 pour lesquels on dispose de réponses explicites) et les jumeaux dizygotes de même sexe (catégorie 4), chez lesquels la différenciation est, au contraire, très fréquente (43,3 % avec 52 couples différenciés sur un total de 120). La catégorie des jumeaux de sexes différents (catégorie 5), avec un chiffre de 39,6 %, est ici beaucoup plus proche de la catégorie 4 que des monozygotes (1).

C'est dire, en d'autres termes, que 96,7 % des jumeaux monozygotes ne sont pas différenciés dans leurs couples, contre 56,7 % des jumeaux dizygotes de même sexe.

Les pourcentages « espérés », c'est-à-dire ceux qu'on obtiendrait en jumelant au hasard les timides et les non-timides, d'après la répartition des élaborations individuelles (résultats d'ensemble du tableau 49), donneraient pour les jumeaux monozygotes 50 % de couples non différenciés au lieu de 96,7 % (tableau 51).

Peut-on attribuer cette « identité » à peu près parfaite des jumeaux identiques à leur hérédité commune, comme le voudrait la théorie classique de la gémellité ? Je ne le crois pas.

La distinction entre jumeaux monozygotes et jumeaux dizygotes de même sexe tient principalement ici à la proportion de couples homogènes par la timidité (T-T) qui est de 48,1 % pour les premiers et de 16,7 % seulement pour les seconds.

Si les couples homogènes par la non-timidité (A-A) sont aussi, chez les monozygotes, beaucoup plus nombreux qu'on ne pouvait le prévoir, c'est sans doute par un effet combiné

(1) Différences statistiquement significatives du tableau 49. Entre 1 et 4 pour l'ensemble des combinaisons (T-T, A-A, T-A) et pour la combinaison T-T, les différences sont significatives à un seuil de probabilité inférieur à 0,001. Entre 1 et 5, mêmes différences hautement significatives. Entre 4 et 5, différences significatives au seuil de 0,20 pour l'ensemble des combinaisons et de 0,10 pour la combinaison T-T (test du χ^2).

de deux facteurs : attitude réelle des jumeaux, par une imitation réciproque qui annule ou renforce un trait héréditaire, mais aussi tendance des témoins (parents), à voir le couple identique, et identique dans la normalité, c'est-à-dire non timide.

TABLEAU 51

*Fréquences « espérées » des trois combinaisons (T-T, A-A, T-A)
d'après les fréquences des réponses individuelles*

(dernière ligne des tableaux 47 et 48)

	1	2-3	4	5	Ensemble
T-T	25 %	21 %	15 %	16 %	21 %
A-A	25 -	29 -	39 -	36 -	30 -
T-A	50 -	50 -	46 -	48 -	49 -

Les pourcentages ont été arrondis à l'unité la plus proche.

Signification statistique des différences

entre les fréquences constatées (tableau 49) et les fréquences espérées (tableau 51)
(Test du χ^2)

Fréquences de 1 : diff. signif. seuil de P. très inférieur à 0,001
 — 2-3 : — — de 0,01
 — 4 : différence non significative P = 0,90
 — 5 : diff. signif. seuil de 0,30

Si l'on considère maintenant le détail des résultats, on constate un maximum de contraste entre jumeaux monozygotes et jumeaux dizygotes de même sexe chez les jumeaux adolescents et adultes quand le témoignage est fourni par les jumeaux eux-mêmes (ligne C du tableau 49). Les proportions de couples différenciés sont alors respectivement de 1,8 % (MZ) contre 52,9 % (DZ) et les proportions des couples homogènes par la timidité sont respectivement de 58,9 % contre 17,6 %.

Ces résultats sont d'autant plus étonnants pour les jumeaux monozygotes qu'ils sont obtenus à un âge où, comme nous le verrons plus tard, il y a chez ces jumeaux un désir intense de différenciation, une affirmation souvent poignante de personnalité. Leur sentiment de timidité n'est donc pas atténué par la dissociation relative du couple, par la rupture parfois spectaculaire de leur « isolement à deux » : il semblerait même que ce sentiment soit alors plus net, plus conscient.

Les témoignages ne diffèrent d'ailleurs pas beaucoup, selon qu'ils sont donnés par les parents ou par les jumeaux eux-mêmes. Sans doute les chiffres d'ensemble (colonne « Ensemble ») semblent-ils indiquer une plus forte fréquence de réponses « timidité » quand les couples s'apprécient eux-mêmes. Mais cela est dû à une différence d'échantillonnage : il se trouve que dans ce groupe, 56 cas sur un total de 89 sont des couples monozygotes, alors que dans le groupe de même âge, où le témoignage est apporté par les parents, on ne compte que 45 couples monozygotes sur un total de 131 (1). Cet accord très satisfaisant entre les jumeaux et leurs parents, concernant l'appréciation de la timidité contraste avec le désaccord observé à propos de l'isolement. On se souvient que les parents des jumeaux monozygotes déclaraient l'isolement pour 31,5 % des cas seulement, alors que, selon le témoignage des jumeaux eux-mêmes, il atteignait 75 % des cas (p. 364). C'est peut-être que les jumeaux reconnaissent plus facilement leur isolement à deux, affirmation de solidarité fraternelle, que leur timidité qui est l'aveu d'une infériorité, alors que le point de vue des parents est évidemment tout autre.

L'examen du tableau 50, consacré à la comparaison des sexes, nous montre pour toutes les catégories de couples uni-sexués une proportion régulièrement plus élevée de couples « timides » chez les filles.

Si les jumelles sont plus fréquemment timides que les jumeaux, est-ce tout simplement en tant que filles (et ce serait alors une constatation d'ordre général sur la psychologie différentielle des sexes qui n'aurait rien à voir avec nos propos sur la gémellité), ou bien y a-t-il un phénomène plus complexe, un effet spécifique du couple gémellaire féminin ? On pourrait supposer, par exemple, qu'une plus forte tendance à la communion affective produirait, chez les jumelles, plus de timidité.

(1) Cette différence de distribution n'est, sans doute, pas un effet de hasard. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler. Ce sont surtout les monozygotes qui se considèrent comme jumeaux, se complaisent à parler de leur gémellité et répondent volontiers aux enquêtes. Cette fierté de la gémellité « vraie » existe aussi pour les parents, mais de façon moins discriminative. Les parents prennent aussi au sérieux la gémellité dizygote. La preuve en est, comme nous le verrons au chapitre suivant, qu'ils imposent une identité de vêtements aussi bien aux « faux » jumeaux qu'aux jumeaux « vrais ».

Ainsi, les renseignements sur les jumeaux DZ proviennent des parents plus souvent que des jumeaux eux-mêmes.

A vrai dire, nous n'en savons rien. Aussi longtemps que nous ne connaissons pas les taux différentiels de timidité chez les filles et chez les garçons de la population générale, la question restera ouverte.

Ce que nous savons en tout cas, c'est que les couples de filles ne sont pas plus fréquemment « isolés », et plutôt moins, que les couples de garçons (p. 364). Il n'y aurait donc pas un rapport simple entre l'isolement du couple et la timidité des partenaires. Et, par surcroît, ce rapport pourrait être masqué par une différence d'objectivité, de lucidité entre les deux témoignages.

L'enseignement le plus intéressant du tableau 50 est certainement celui qui concerne la catégorie des couples bi-sexués (catégorie 5). Tout d'abord, on observe dans cette catégorie une fréquence de couples « timides » plus élevée que pour les couples dizygotes de même sexe (catégorie 4). Mais, surtout quand il y a différenciation, comme nous l'avons déjà souligné dans l'élaboration des résultats individuels, c'est le garçon qui est le partenaire timide du couple dans la grande majorité des cas (32 cas contre 14). Malgré la faiblesse des effectifs, la différence est significative à 0,01. Il y a 99 chances sur 100 pour qu'elle ne soit pas due au hasard. C'est là, de toute évidence un effet de couple, un effet de la situation gémellaire, puisque les garçons, quand ils ne sont pas jumelés avec des filles, ont plutôt tendance à être moins timides qu'elles.

La première hypothèse qui vient à l'esprit est que, à égalité d'âge la petite fille est, en général, d'un niveau de maturité plus élevé que le garçon. Les hétérochronies du développement donneraient ainsi au couple garçon-fille une allure particulière. Et c'est peut-être pour neutraliser cette différence de maturité, éventuellement même pour renverser la hiérarchie au profit du partenaire masculin que, dans la plupart des couples « volontaires », couples d'amis, d'amoureux, d'époux, le garçon est d'ordinaire plus âgé que la fille. Comme s'il avait besoin du bénéfice de l'âge pour gagner l'assurance nécessaire à son rôle d'homme.

Nous reviendrons à ce problème quand nous aurons à étudier l'organisation du couple et notamment le rapport de dominance (chap. VIII).



Si le goût de l'isolement n'est pas toujours, et notamment pour un individu adulte, un signe de timidité, à l'inverse la timidité se traduit, en général, par une tendance à l'isolement. Chez les jumeaux, il est assez évident que la timidité née de leur isolement à deux l'entretient et le renforce, par réaction circulaire. Il faut dire aussi que les réactions du milieu aggravent cette timidité spontanée : sous le regard curieux des non-jumeaux, les jumeaux se sentent, plus fortement encore, des êtres à part.

Dans les confidences que les jumeaux nous ont faites, on trouve explicitement cette liaison de la timidité avec la façon dont ils vivent leur situation gémellaire (1).

Nous étions très sauvages. En pension les maîtresses et les cheftaines devaient nous séparer (Jeanne et Marie, 30 ans). A la pension nous faisons toujours bande à part. Nous étions gênées par la comparaison de l'une à l'autre. C'est l'inconvénient d'être jumeaux. Nous étions très timides. Nous le sommes encore (Germaine et Jacqueline, 23 ans). A cause de notre gémellité et de notre ressemblance, nous étions en but aux sarcasmes des camarades. En conséquence, nous étions très timides (Michel et Jacques, 28 ans). Jusqu'à 16 ans, nous n'avons jamais eu de vrais amis. On se suffisait à nous deux. Encore actuellement, il me faut un certain effort pour entrer en contact avec d'autres. Je suis foncièrement timide (Bernard et Fernand, 24 ans).

On se suffit à nous deux. On n'a pas besoin des autres. On nous regarde comme des bêtes curieuses. Ces phrases reviennent comme un leitmotiv, non pas certes dans les propos de tous les jumeaux, mais chez un nombre suffisant d'entre eux pour porter témoignage sur un aspect particulièrement grave de la situation gémellaire.

La situation gémellaire, telle qu'elle est, et telle qu'elle est vécue par les jumeaux identiques, diminue leur socialité, et tend à appauvrir leur sociabilité.

Et pourtant, pourrait-on dire, le couple constitue une petite société où chacun des partenaires fait l'apprentissage d'une société plus large, où chacun fait l'expérience du *socius* et s'entraîne ainsi à toutes les exigences des rapports interindividuels. La vie du couple est une école de la vie sociale.

(1) Voir au chapitre VII, le texte intégral des témoignages d'où la plupart de ces citations sont extraites.

C'est la thèse que développe Jeanne Peach, à partir de l'exemple de ses propres enfants :

Je vois maintenant que les jumeaux ont de grands avantages sur les autres enfants, et le premier de tous est d'avoir un compagnon pendant la période de leur développement. L'abîme est profond entre le monde des enfants et celui des adultes, et cette disparité sera moins importante pour l'enfant qui, dès la naissance, possède un compagnon. La solitude n'est pas ressentie aussi fortement et pour leur plus grand bénéfice, ils peuvent partager toutes leurs expériences. Le second avantage est pour les jumeaux d'acquérir, dès leur naissance, le sens du partage : ils admettent le partage des soins et de l'amour de la mère, ils savent qu'ils doivent chacun son tour prendre le bain, manger, etc. Naturellement ils ont, eux aussi, leurs périodes d'agressivité et de désir de possession, et le partage des jouets devient alors un problème, mais c'est de bon cœur qu'ils abandonneront un trésor ou se contenteront de la moitié ou du quart. Le compromis social est, dès lors, plus facile (1).

Gedda qui cite longuement le témoignage de cette mère de jumeaux, croit, lui aussi, que le sens social (socialité) des jumeaux identiques est augmenté *qualitativement* par leur expérience continuelle de la vie à deux. Et en même temps, dit-il, les jumeaux identiques possèdent pour la connaissance de soi une supériorité sur l'homme singulier et même sur les jumeaux dizygotes, moins solidaires l'un de l'autre. Un jumeau monozygote est en condition de se mieux connaître, « car il peut s'étudier *du dehors* dans son co-jumeau, en évaluant les réactions que celui-ci provoque dans son milieu » (2).

Certes, la connaissance de soi, la connaissance d'autrui, et les liens de socialité revêtent chez les jumeaux identiques des aspects spécifiques, comme le veut Gedda, mais ce ne sont probablement pas ceux qu'il nous décrit, du moins dans la majorité des cas.

L'erreur de Gedda est, à mon avis, de ne pas tenir suffisamment compte de la confusion initiale dans laquelle vivent les jumeaux identiques. Peut-être quand ils arrivent à l'âge d'homme ou à l'adolescence, la révolte contre la confusion, la lutte tragique pour l'affirmation de personnalités distinctes, peuvent-elles leur donner une lucidité exceptionnelle et un sens plus aigu de l'introspection. De ce combat pathétique, et souvent incertain, nous verrons de nombreux exemples quand

(1) Dans le magazine anglais *Housewife*, 37-39 (1946) : « Twins in the family ».

(2) *Studio dei Gemelli*, p. 905.

nous étudierons la différenciation gémellaire. Alors la connaissance de soi, dans le déchirement du couple, est-elle affinée. Mais c'est une connaissance de soi, à la lumière d'une rébellion, d'une opposition passionnée et qui atteint difficilement à ce climat de calme certitude où s'affirme la véritable autonomie.

Ce qui fait la spécificité de la mentalité gémellaire, ce qui explique ce qu'il peut y avoir d'étrange ou d'aberrant dans le caractère et dans le comportement des jumeaux identiques, ce qui, en conséquence, s'oppose à une comparaison directe entre jumeaux et non-jumeaux, c'est la difficulté exceptionnelle avec laquelle l'être en deux exemplaires parvient à l'image physique et mentale de soi.

Contre la formation de cette image, l'identité des deux visages est l'obstacle premier, mais cet obstacle naturel en engendre d'autres : l'acceptation d'être semblables, le désir d'être identiques, et la complicité des parents, et les confusions commises par autrui, complaisamment entretenues, et cette duplication des vêtements, des jouets, de toutes les appartenances. De telle sorte que chaque couple de jumeaux semble se refléter dans des lits-jumeaux, des vêtements-jumeaux, des jouets-jumeaux. Or, si le « mien » sert à la formation du « moi », il est bien évident que l'objet en double exemplaire maintient l'unité du sujet-en-double-exemplaire, au lieu de dégager les individualités.

Nous avons déjà parlé de la confusion des jumeaux devant le miroir, à propos du problème de la latéralité (1) de la confusion des prénoms et des pronoms personnels, à propos du développement du langage.

Nous voudrions, dans la perspective plus synthétique où nous sommes maintenant, reprendre de plus près l'analyse de ces confusions, rechercher à quelles autres confusions elles peuvent être liées, et examiner quelques-unes de leurs conséquences dans le comportement des jumeaux, enfants et adultes.

LES CONFUSIONS GÉMELLAIRES

Nous savons déjà que le jumeau identique arrive, en général, plus tardivement que l'enfant ordinaire à l'usage correct du *je* et du *moi*, qui sont à la fois expression verbale et

(1) T. I, chap. IV.

instrument de la conscience personnelle. « Mes jumelles qui ont actuellement 5 ans, disent toujours *on*, *nous*, presque jamais *je*, *tu*, elles semblent se considérer comme une seule personne. »

Sans doute, l'usage du pluriel *nous* et de la forme impersonnelle *on* peut-il paraître tout à fait normal, si chacun des partenaires parle au nom du couple, et les jumeaux adultes continuent bien souvent à s'exprimer ainsi, alors qu'ils sont tout à fait capables, évidemment, d'employer correctement le singulier. Cependant, une habitude verbale n'est pas seulement verbale, elle est la forme d'une pensée, une façon de se penser, et même pour les adultes jumeaux, on peut se demander si l'usage préférentiel du *nous* au lieu du *je*, dont ils sont capables, ne traduit pas une diminution de la conscience personnelle au profit de la conscience du couple. Les lapsus et les incorrections grammaticales révèlent d'ailleurs parfois, dans le langage de certains jumeaux adultes, la confusion ou le conflit de ces deux modes de conscience.

Chez les enfants jumeaux, la fragilité du *je* reste longtemps évidente. Des fautes qu'on rencontre chez les enfants ordinaires semblent beaucoup plus fréquentes et, en tout cas, plus tenaces parce que surdéterminées. « Mon tien » par exemple qui, pour le jumeau a le mérite d'un double sens, d'un double emploi : « Le tien », aussi bien que « Le mien. » Si le *nous* est le pronom préféré avec son ambivalence de pluriel et de singulier, il arrive aussi que le *je* et le *moi* soient employés avec cette même ambivalence. Nous avons déjà cité le cas de garçons jumeaux, qui emploient assez régulièrement le *je* pour parler au nom du couple. Voici un autre exemple, celui d'une fillette de 5 ans qui commence à nous raconter une histoire en mettant en apposition un singulier et un pluriel : « Moi, toutes les deux... »

Cette confusion des formes pronominales est sans doute un effet de couple, l'obstacle que le double réel, le partenaire, oppose à la formation du double mental, de la conscience de soi. Mais il ne faut pas oublier pour cette confusion, comme pour beaucoup d'autres difficultés gémellaires, la part de responsabilité de l'entourage. Les gens qui s'adressent aux jumeaux peuvent d'abord les confondre, physiquement. Ils peuvent aussi, et ceci est moins excusable quoique peut-être plus fréquent encore, les confondre moralement, c'est-à-dire leur parler et les traiter habituellement en tant que couple. Le témoignage

de deux jumelles, âgées de 56 ans, est à cet égard bien significatif : « Une bizarrerie de notre enfance : nous avons ignoré le tutoiement pendant longtemps. Comme on nous parlait toujours à toutes deux ensemble, en employant naturellement la seconde personne du pluriel, nous avons pris l'habitude de dire *vous* à tout le monde, à nos parents, à nos frères, alors que ce n'était pourtant pas l'usage dans la famille. Même entre nous deux, nous nous sommes dit *vous* jusqu'à l'âge de 7 ans. »

La confusion des prénoms, confusion dans la réponse à l'appel et confusion dans l'emploi par le jumeau lui-même, est encore plus étonnante. L'enfant ordinaire est conditionné à l'appel de son nom de très bonne heure, bien avant qu'il termine sa première année. Dans l'observation continue que j'ai faite d'un de mes fils, j'ai noté les premières réactions à l'appel vers l'âge de 6 mois, et tout à fait incontestables à l'âge de 9 mois. L'emploi de son nom par l'enfant lui-même apparaît, plus ou moins déformé d'ailleurs vers l'âge de 2 ans, c'est-à-dire une année environ avant l'emploi correct du *moi* et du *je* (1).

Mais comment l'enfant jumeau, confondu avec son frère dans une même situation, n'aurait-il pas de difficultés à distinguer l'appel qui s'adresse à lui et l'appel qui s'adresse à l'autre ? Souvent, d'ailleurs, les parents eux-mêmes ne s'y retrouvent plus. L'histoire racontée par Mark Twain du jumeau qui ne sait pas si c'est lui qui est mort ou si c'est son frère, du fait que dans la petite enfance les marques d'identité ont été confondues, cette histoire qui joue sur l'équivoque entre la confusion des êtres et la confusion des noms est la formulation, en termes d'humour noir, d'une situation beaucoup plus fréquente qu'on ne l'imagine habituellement.

A l'occasion du questionnaire standard, qui ne les interrogeait pourtant pas sur ce point, une vingtaine de jumeaux identiques ou leurs parents (sur un total d'environ 500) nous ont fait cette confidence que dans la petite enfance, à l'âge de 3 mois, à l'âge de 5 mois, et même beaucoup plus tard, on s'est décidé à employer des marques distinctives, bracelets, faveurs, pour éviter des confusions perpétuelles. Ou bien encore que les bracelets, utilisés dès la naissance, ayant été égarés pendant quelque temps, l'attribution des deux noms a été refaite au hasard.

(1) R. ZAZZO, Images du corps et conscience de soi, *Enfance*, 1948, 1, p. 37.

A l'âge de deux ans, nous confondions encore Robert et Ferdinand qui, d'ailleurs, parlaient un jargon incompréhensible. C'est à cet âge-là qu'un jour ils ont enlevé leurs médailles d'identité. Alors on a tiré à pile ou face...

La réflexion de la jumelle Odile, dont on lira plus loin les confidences, nous montre aussi que l'histoire de Mark Twain n'est pas une invention d'humoriste. La confusion des noms est typique de la situation gémellaire et elle peut marquer certains jumeaux d'une inquiétude dont ils ont du mal à guérir.

... Étant enfant, j'ai longtemps été tourmentée par mon identité. Ne suis-je pas Cécile (ma sœur) ?... On nous avait mis des bracelets d'identité. J'aimais pourtant le prénom d'Odile. On avait d'ailleurs l'habitude de nous appeler toutes les deux à la fois, avec nos prénoms jumelés Cécile-Odile.

Cette habitude des prénoms jumelés est très fréquente. « Quand on nous demandait notre nom, chacune répondait Josette-Monique », déclarent des jumelles aujourd'hui âgées de 28 ans. Et des parents nous disent de leurs jumeaux âgés de 5 ans : « Ils s'appellent réciproquement Guy-Dany. »

La confusion peut se traduire plus fréquemment encore, comme nous l'avons déjà constaté directement sur les jeunes jumeaux observés avec Irène Lézine (p. 343), par l'emploi du même nom ou sobriquet pour les deux enfants : « On nous appelait popo. Alors je l'appelais popo et il m'appelait popo. » Il faut souligner à ce propos que bien des adultes, ravis par ces étrangetés de langage, s'emploient à les fixer, à les cultiver, comme on cultive avec attendrissement en certains milieux, le parler « bébé » et les mots d'enfants.

Il arrive aussi qu'il y ait, en périodes successives, emploi préférentiel d'un des deux noms, puis de l'autre. C'est une observation que nous avons faite pour un couple suivi pendant une dizaine d'années, avec la collaboration de la mère qui tenait minutieusement le journal de ses jumeaux : « Au début, de 20 à 22 mois, tous deux s'appelaient Bruno, puis de 22 à 24 mois tous deux s'appelaient Denis. » On a noté ensuite, chez les enfants, un effort de différenciation, aidé d'ailleurs par les parents, mais avec des confusions fréquentes.

Chez la plupart des jumeaux identiques, la réaction différenciée à l'appel n'apparaît guère avant deux ans (alors qu'il apparaît entre 6 mois et 9 mois chez l'enfant ordinaire), et l'emploi différencié de son nom par le jumeau lui-même guère avant l'âge de 3 ans. On observe des apparitions plus tardives

encore vers l'âge de 4 et 5 ans, sans qu'il y ait la moindre présomption de débilité mentale.

Des séquelles de cette longue confusion persistent pendant l'enfance et parfois au delà de l'enfance, la situation de confusion subsistant alors même qu'en pleine conscience la distinction est faite (1).

Une jumelle de 18 ans déclare :

De m'entendre appeler tantôt par un prénom, tantôt par celui de ma sœur, à la fin je ne savais plus. Mes parents m'ont dit qu'entre 3 et 5 ans, nous en étions arrivées chacune à douter de notre nom et de notre identité. Et je me souviens qu'un jour, désespérée, je me suis écriée : je ne sais plus si je suis Annie ou Geneviève ! J'avais alors environ 5 ans.

Plus tard, beaucoup plus tard, chez le jumeau devenu adulte, on observe encore parfois une étrange tolérance aux méprises d'autrui sur son identité, une tolérance telle qu'on peut se demander si elle n'est pas une complaisance, si elle ne traduit pas un goût plus ou moins secret de la confusion avec le frère, de la confusion primitive jamais complètement dissipée. Sans doute, la réaction la plus fréquente chez les jumeaux adultes est-elle, comme nous le verrons plus loin, de réagir contre de telles méprises, et même de réagir avec indignation et avec violence, ce qui est peut-être encore une façon de révéler qu'au fond d'eux-mêmes le sentiment d'autonomie n'est pas tellement solide. Mais quand on a affaire à des jumeaux, chez qui la conscience du couple continue à dominer sans aucun drame l'affirmation de soi, tout se passe comme si leurs prénoms pouvaient être interchangeables.

C'est le cas de Louis et Pierre, les jumeaux monozygotes dont nous avons déjà parlé au chapitre du langage et dont on pourra apprécier l'étonnante solidarité gémellaire quand on lira leurs témoignages parallèles (chap. VII). Qu'il me soit permis de rappeler leurs propos où s'exprime si bien leur commune indifférence, sinon leur complaisance à la méprise d'autrui :

Un camarade me parle, dit Louis, croyant que c'est Pierre, mon jumeau. Alors je poursuis la conversation, sans éprouver le moins du monde le besoin de rectifier, peut-être par paresse...

(1) Gedda cite le cas de deux jumelles monozygotes observées à l'hôpital psychiatrique, qui ne savaient plus quels étaient leurs prénoms respectifs (*Studio dei Gemelli*, p. 904).

Et Pierre à l'insu de son frère, déclare à son tour :

Nous répondons chacun aux deux prénoms, comme si j'avais deux prénoms, Pierre et Louis. Nous ne détrompons pas les gens. Je m'en suis aperçu, il y a quelque temps seulement, parce que mes parents prétendaient que c'était une taquinerie...

Quelle distance y a-t-il d'ailleurs, et quelle frontière entre la taquinerie et la paresse dont parle Louis, ou bien encore entre l'erreur non détrompée et la tromperie édifiée sur l'erreur, entre la mystification d'autrui et la mystification de soi-même ? Louis et Pierre affirment ici que leur tendance est naturelle, sans aucune malignité, de se laisser prendre l'un pour l'autre. Et nous voulons bien les croire. Leurs témoignages sont concordants entre eux et s'accordent avec toute leur manière d'être. Mais les mêmes jumeaux avouent aussi, sans hésitation, qu'ils aiment à jouer de leur ressemblance. Ce n'est, sans doute, pas par hasard que ce goût de la mystification se rencontre avec l'acceptation des méprises spontanées. Se faire passer l'un pour l'autre est d'autant plus facile, d'autant plus tentant, que les jumeaux ont tendance à s'identifier l'un à l'autre. On pourrait établir, semble-t-il, dans les exemples innombrables de substitution rapportés par nos jumeaux, une gradation insensible entre la confusion à peine consciente dont les jumeaux sont eux-mêmes victimes, jusqu'à la farce concertée aux dépens d'autrui, ou l'exploitation malhonnête de la ressemblance comme la tricherie par substitution de personnes un jour d'examen (1).

Dans ce dernier cas, il arrive d'ailleurs que la malhonnêteté soit à peine ressentie par ses auteurs. Des jumeaux, que je connaissais bien, sont un jour venus me trouver pour se vanter du fait qu'ils étaient chacun deux fois bachelier, en section A (latin-grec) et en section C (latin-sciences). Une première fois, ils avaient passé l'examen sans tricherie, et avaient réussi brillamment. Marc dans sa section littéraire et Robert dans sa section scientifique. Mais ils regrettèrent, tout compte fait, de n'avoir pas tous les deux le même type de baccalauréat. A la session suivante, ils passèrent une seconde fois le même

(1) Voir dans les « Témoignages parallèles » (chap. VII), les réponses à la question 12 : « Vous amusez-vous parfois à vous faire passer l'un pour l'autre ? ».

Des innombrables œuvres littéraires qui ont comme thème ou comme ressort principal la confusion gémellaire le dernier en date est le roman de Simone MARTIN-CHAUFFIER (Prix Jeunesse 1959), *L'Autre chez les Corsaires* (Bourrellier, Paris, 1959).

examen, mais cette fois au bénéfice l'un de l'autre : c'est-à-dire que Marc recommença les épreuves du baccalauréat A, sous le nom de Robert, et Robert les épreuves du baccalauréat C, sous le nom de Marc. Comme je leur fis remarquer que ce n'était pas très correct, ils s'étonnèrent de ma sévérité et, pour tout dire, de mon manque d'humour.

Que ce soit à l'école, dans le milieu familial, ou ailleurs, il est bien évident que la substitution plus ou moins concertée, plus ou moins utilitaire, est rendue possible par l'étonnante syntonie affective qu'on rencontre chez beaucoup de jumeaux identiques. « Quand on dispute Guy, c'est Daniel qui pleure » (garçon de 4 ans). « Si on donne une claque à l'un, tous les deux se mettent à pleurer » (garçons de 5 ans). « L'un est fouetté, l'autre pleure, l'un a de la peine, l'autre aussi » (garçons de 8 ans). « Elle pleure quand sa sœur pleure » (filles de 10 ans). « Si l'un d'eux mérite une récompense et la reçoit, l'autre en réclame une aussi, indépendamment de ses mérites » (garçons de 9 ans).

On comprend ainsi la propension des jumeaux à se substituer, ou à se laisser substituer l'un à l'autre.

En classe, quand nous avions des punitions, par exemple quand nous étions au piquet, on les faisait moitié, moitié, sans que le maître s'en aperçoive.

On comprend aussi la réaction d'un jumeau de 16 ans, Julien qui, souffrant du régime infligé à son frère Paul, trouve un jour — dans une méprise — l'occasion de le venger.

Vous savez que je pratique la boxe, Paul était tenté aussi par la boxe, mais il n'aime pas les coups. Alors à l'école comme à la maison, en fin de compte, c'est lui qui prenait les raclées. On n'osait pas s'attaquer à moi. Alors, un jour, voilà ce qui est arrivé : un prof me donne une paire de claques qui étaient destinées à mon frère. J'ai vu rouge. Je suis rentré dans le prof. Comme ça, il s'est rendu compte de son erreur.

Les substitutions dans les relations amoureuses paraissent plus fréquentes que les substitutions dans les activités scolaires.

Par blague, on se fait passer l'un pour l'autre auprès d'une bonne amie. Je me fais passer pour mon frère René ou plutôt, quand la fille se trompe, je ne rectifie pas (garçons de 18 ans).

Robert et Ferdinand, les jumeaux qui avaient égaré leurs médailles d'identité à l'âge de deux ans, cultivent à l'âge de 21 ans une forme non moins grave de confusion : l'un des deux,

obligé de s'absenter pendant quelques mois, se fait remplacer par son frère auprès de sa maîtresse qui ne s'aperçoit de rien. C'était pour notre jumeau un stratagème de substitution pour n'être pas trompé en son absence (1). Julien et Paul, eux aussi, pratiquent ce petit jeu. Paul déclare sans hésiter :

Avec une fille, c'est moi qui suis allé à la place de mon frère. Mais jamais en sens inverse !

Julien, toujours plus prolixe, raconte de son côté :

La première fois, mon frère avait rendez-vous place de la Convention. J'y suis allé à sa place et elle n'a rien vu du tout. C'est toujours moi qui ai remplacé mon frère, jamais l'inverse.

Que penser du témoignage de ces deux frères qui affirment, chacun de son côté, avoir été seul bénéficiaire du « remplacement » ? L'un d'eux s'attribue-t-il, par honte ou vantardise, l'exploit de l'autre ? Chacun d'eux a-t-il trompé son frère en même temps qu'il a dupé la fille ? La promesse de secret m'a interdit de confronter les deux frères pour tirer la chose au clair. Mais il n'est pas exclu non plus que, chez des jumeaux aussi étroitement proches, la communion des sentiments et la labilité des personnalités interchangeables se traduisent par une communauté indivise des souvenirs. Des jumelles de 24 ans m'ont déclaré un jour :

Dans l'évocation de beaucoup de souvenirs, chacune de nous veut avoir été l'auteur de tel ou tel acte, ou avoir dit telle ou telle chose bien précise, sans qu'il soit possible de savoir laquelle a raison.

La mère de Bruno et Denis nous parle aussi, dans le journal de ses jumeaux, « des actes pour lesquels ils ne savent plus lequel des deux l'a fait ».

En tout cas, les mobiles de la substitution, quand il s'agit des relations amoureuses, sont extrêmement complexes. Nous

(1) Ces jumeaux, à vrai dire assez exceptionnels, ont collectionné et cultivé toute leur vie les méprises dues à leur ressemblance. A l'insu de l'autre, par exemple, ils commandent au même tailleur, le même costume, en même tissu, à quinze jours d'intervalle. Au surlendemain de la seconde commande, le second jumeau rencontre le tailleur qui lui dit que le costume est prêt. Le jumeau, étonné de la rapidité du tailleur, prend le costume et rentre à la maison. Stupéfaction, puis protestation du frère. Pendant la guerre, Robert est arrêté par les Allemands et conduit à la Kommandantur : « J'étais ici même, dit-il, quand l'acte que vous me reprochez a été commis. » En fait, Ferdinand et Robert, de connivence, avaient monté un alibi. Les Allemands relâchèrent Robert et les deux frères continuent à exploiter leur ressemblance comme ruse de guerre. Tous deux, sous-officiers de même grade, reçoivent en même temps la médaille militaire.

avons sans doute rencontré un jumeau, Pierre, chez qui la sympathie pour le frère était si pure de tout mélange qu'il pouvait dire, le plus simplement du monde :

... J'ai vu une fille dans le métro... elle était si belle... Je me suis dit : ça me ferait plaisir que mon frère ait une femme comme celle-là...

Aurait-il d'ailleurs savouré sans regret ce plaisir si, au lieu d'être une voyageuse, la « passante », celle qu'on croise avec l'émerveillement libre et gratuit d'un rêve sur le point de s'évanouir, cette femme avait appartenu à son véritable univers ?

La jalousie se mélange étrangement à la sympathie, dans des proportions d'ailleurs très variables comme on peut le constater dans les confidences de nos jumeaux.

Les jumeaux apportent, par leur situation exceptionnelle oscillant entre le mimétisme affectif et la nette discrimination de personnalités distinctes, une confirmation aux belles analyses de la jalousie que Wallon a faites, jadis, sur des enfants, et que Lagache a approfondies sur des malades mentaux (1). « A la contemplation, écrit Wallon, s'ajoute le sentiment ou le besoin d'être celui qui agit ou qui parade... La jalousie est une sympathie souffrante et passive... Ainsi s'expliquent bien des ménages à trois. »

Quand il s'agit de jumeaux identiques, si fortement rivés l'un à l'autre, si charnellement solidaires, la jalousie apparaît en certaines circonstances, comme la contrepartie naturelle de leur affection réciproque.

Nous en trouverons une très abondante illustration, tout à l'heure, dans le récit de leurs aventures amoureuses et de leurs mariages.

*
* *

L'étonnante syntonie affective qu'on observe chez les jumeaux identiques beaucoup plus fréquemment et avec beaucoup plus de force que chez les autres jumeaux entraîne à des syncrétismes de langage, de pensée, de réactions corporelles, qui peuvent aller jusqu'au sentiment de phénomènes parapsychiques tels que la communication de pensée et la télépathie.

Les observations directes et les témoignages les plus dignes de confiance nous montrent incontestablement des coïncidences

(1) WALLON (H.), *Les origines du caractère chez l'enfant*, § sur la jalousie, pp. 197-199 ; LAGACHE (D.), *La jalousie amoureuse*, P.U.F., Paris, 1947.

qui sont des réactions parallèles ou complémentaires dans des situations identiques. La mère de Bruno et Denis nous dit de ses jumeaux, alors qu'ils sont âgés de 14 ans : « L'un commence une phrase, l'autre la finit. » Un autre jumeau identique de 14 ans nous déclare :

On nous a fait remarquer que l'un de nous termine l'idée que l'autre a commencée : fréquemment d'ailleurs l'un de nous répond aux questions d'ordre personnel posées à l'autre.

Le père de jumeaux identiques de 16 ans fait une remarque du même ordre : « Sans s'être concertés, ils font brusquement au même moment, dans les mêmes termes, la même réflexion. » Michel, dont on verra par la suite avec quelle force il s'est opposé au mariage de son frère, Michel alors âgé de 28 ans et déjà séparé de son frère par le mariage nous dit :

Il y a dans mon jardin secret une part qui n'a pas besoin d'explication et que mon jumeau comprend sans mot dire... L'un pense pour l'autre et apporte une solution toute faite.

Les réactions d'ordre corporel sont moins fréquentes, mais plus spectaculaires. Nous en citerons trois exemples, d'observation directe, et pour des âges très différents.

Tout d'abord, l'exemple de Michèle et Christiane, jumelles identiques et d'une ressemblance telle que les parents les confondent. Toutes deux commencent à marcher à l'âge de 11 mois (au mois de juin). Au mois d'août, c'est-à-dire à 14 mois, Michèle tombe d'un perron, et s'arrête de marcher. Christiane s'arrête, elle aussi, de marcher. Elles recommencent à marcher, toutes les deux le 19 octobre (à l'âge de 16 mois).

Second exemple : Bruno et Denis, alors âgés de 5 ans. Bruno tombe. Denis voyant la blessure de Bruno se frotte au même endroit et crie comme s'il avait mal.

Le dernier exemple nous est fourni, une fois de plus par Robert et Ferdinand. Ils sont alors âgés de 22 ans. Au cours d'une rixe, Robert est blessé d'un coup de couteau, il a la plèvre perforée. Robert, fortement perturbé fait pendant quelques jours une extinction de voix. Ferdinand, ému par la blessure de son frère, présente pendant le même temps le même phénomène d'une voix éraillée et éteinte.

Entre ces phénomènes, étonnants mais sans aucun mystère, de mimétisme affectif, de communion de pensée, de sympathie,

et le sentiment de télépathie, le pas est aisément franchi et notamment, semble-t-il, quand il s'agit de femmes.

Le roman a souvent exploité cette prétendue communication à distance des jumeaux identiques (1). Et plusieurs psychologues lui ont accordé crédit. Non seulement Crail (2) et le célèbre J. B. Rhine, directeur du Laboratoire de Parapsychologie à l'Université Duke. Mais des expérimentateurs comme Schulte, Kubis, et Newman lui-même (3). Quant à Gedda, dans son *Studio dei Gemelli*, il rapporte les expériences de télépathie en question sans commentaire d'approbation, ni critique (4).

Par méthode, je refuse d'admettre la télépathie et d'une manière générale tout phénomène qui échappe à une explication rationnelle ou, du moins, que je n'aie constaté et contrôlé moi-même. Or, je n'ai jamais constaté un cas certain de télépathie pas plus chez des jumeaux que chez des non-jumeaux. Mais il nous importe assez peu ici de savoir si la télépathie existe. Le *sentiment* de télépathie traduit toujours une solidarité psychique très étroite chez des jumeaux identiques. C'est cette solidarité qui nous intéresse et tout autant si elle est la source d'une illusion que si elle est la condition favorisante d'une mystérieuse communication à distance.

Voici donc, sans y changer un mot, quelques témoignages de télépathie, rédigés par les jumeaux eux-mêmes.

Blanchette et Odette (22 ans). Témoignage donné par Odette, l'élément dominant du couple.

« Nous nous sommes toujours comprises sans nous parler. Quand nous étions séparées et que Blanchette tombait malade, j'avais toujours très exactement l'intuition que ma sœur était tombée malade. En classe, on faisait souvent des compositions très semblables avec les mêmes fautes, les mêmes phrases, à tel point que le professeur croyait que nous avions copié l'une sur l'autre et nous pouvions. »

Ce témoignage assez vague, n'est intéressant que parce qu'il rejoint, dans sa dernière remarque, les expériences de

(1) Voir notamment *Les frères corses*, d'Alexandre DUMAS et *Le pont du roi saint Louis*, de Thornton WILDER.

(2) CRAIN (C. S.), *My Twin Joe* (Country Life Press, New York, 1932). RHINE (J. B.), *The Reach of the Mind* (Penguin Books, Harmondsworth, 1948).

(3) SCHULTE (H.), Die Zwillingsgemeinschaft, *Med. Welt.*, 1934, 8, pp. 235-236 ; KUBIS, An experimental investigation of telepathic phenomena in twins, *J. Parapsychol.*, 1937, pp. 161-171 ; NEWMAN (H.), Aspect of twin research, *Scient. Monthly*, 1941, pp. 99-112.

(4) *Loc. cit.*, pp. 917 et 918.

Newman. C'est en effet en étudiant attentivement les compositions scolaires des jumeaux, en constatant le parallélisme de certains détails, qu'il était parvenu à la conclusion qu'une communication à distance de la pensée pouvait être invoquée.

Jeanne et Marie (30 ans). Témoignages donnés par Jeanne, l'élément dominant du couple.

« A 16 ans, Marie étant aux sports d'hiver, sans moi, fit une chute de ski assez rude, avec une jambe fracturée et les deux genoux très douloureux. Étant très timide sans sa jumelle, elle n'en parla à personne et ne fut pas soignée mais la nuit qui suivit l'accident, souffrit terriblement. Le lendemain elle reçut de moi une lettre où je lui demandais de me télégraphier d'urgence de ses nouvelles. La même nuit j'avais moi-même souffert horriblement de mes deux jambes tout en rêvant que Marie avait les deux jambes cassées.

« L'hiver dernier, une double communication de pensée à propos d'un ami commun que nous aimons beaucoup toutes les deux. Ce soir-là, donc, il s'était couché en allumant son chauffage à gaz. L'appareil s'est éteint tandis qu'il dormait. Une demi-heure après, sans aucune raison et à une heure inhabituelle sur un ordre intérieur impérieux, je lui téléphone et le réveille. Il s'aperçoit alors qu'il est déjà très intoxiqué. Au même moment, alors que j'étais encore au téléphone, Marie arrive chez lui. Elle l'avait quitté trois quarts d'heure plus tôt pour rentrer chez elle. Elle lui explique qu'étant déjà dans l'autobus, elle n'avait pu faire autrement que de descendre et de revenir chez lui sans savoir pourquoi, presque comme un automate. Nous l'avons certainement sauvé de l'asphyxie. Nous avons été tous les trois très impressionnés. »

Cette extravagante histoire est bien dans la tonalité générale des rapports de ces deux jumelles avec leur ami commun, comme nous le verrons plus loin.

Barbara et Nicole (32 ans). Témoignage donné par Barbara, élément dominant du couple.

« Même depuis que nous sommes mariées, et séparées, l'une à Paris, l'autre à Alger, nous continuons à avoir l'une et l'autre les mêmes états d'âme en même temps (ce qui est vérifiable par l'échange constant de correspondance). Par exemple, ayant attrapé une maladie de peau ma sœur Nicole en est également atteinte. Lors de mes accouchements, ma sœur Nicole non prévenue de mes douleurs souffrait pourtant au même moment de maux de ventre. Actuellement, étant encore enceinte je souffre du foie et ma sœur également s'est mise à souffrir du foie. »

Madeleine et Jeanne (37 ans). Témoignage donné par Jeanne (pas de renseignements sur les rapports de dominance).

« Agée alors de 18 ans, j'ai dû faire un séjour de 18 mois à Berck pour coxalgie. Grand désespoir qui subsiste encore, car on craint toujours une rechute. La séparation à cette époque a été déchirante. La première nuit que j'ai eu un plâtre, par manque d'habitude je suis tombée du lit et ma sœur Madeleine, qui était à Paris, est tombée de son lit la même nuit. »

Armand et Fernand (56 ans). Témoignage d'Armand. Fernand est mort à 14 ans.

« Mon pauvre frère s'est perdu en mer à l'âge de 14 ans avec quatre matelots sur les côtes de Bretagne. Moi je me trouvais à la pêche en Terre-Neuve. Il était 2 heures du matin. Je dormais à bord quant tout à coup j'entends mon frère me crier : Armand je me noie. Ça m'a fait comme un courant d'électricité. Je me suis mis à pleurer et tout le monde à bord disait que j'étais fou. Plus tard, le capitaine a reçu une lettre de mes parents qui lui disaient de me dire qu'il était malade. Mais je savais bien que c'était fini pour lui. Maintenant quand je raconte aux gens que j'ai entendu mon frère m'appeler et me crier qu'il se noyait, ils disent que je suis un menteur. Nous étions bien loin l'un de l'autre ! Et pourtant, Monsieur, je ne mens pas. »

Aucun de ces récits pour qui est exigeant sur l'administration d'une preuve n'est, à vrai dire, convaincant.

Mensonge, délire, ou télépathie, le contenu de ces récits témoigne de la force des liens qui tiennent les jumeaux l'un à l'autre.

Pour la plupart des cas, je ne retiens pas plus l'hypothèse du mensonge que celle d'une communication à distance. On imagine assez bien comment des réactions parallèles peuvent être vécues à la façon d'une influence réciproque, comment des coïncidences approximatives peuvent être ajustées après-coup, la syntonie affective exigeant le synchronisme des faits, une même pulsation des émotions et des idées. Déjà dans la vie commune, l'illusion s'organise avec le sentiment d'être en deux corps une seule âme : « L'un termine l'idée que l'autre a commencée..., l'un pense pour l'autre..., nous nous comprenons sans mot dire... » Pourquoi ce merveilleux sentiment, cette certitude de communion ne serait-il pas capable de nier la séparation, de vaincre l'espace et le temps ?

Le miracle de l'intimité est plus frappant quand il réunit des êtres séparés corporellement par la distance de Paris à Alger. Mais, à moins d'attribuer au regard une puissance de communion totale, le miracle est le même qu'il s'agisse de quelques mètres ou de milliers de kilomètres.

C'est le délire de l'amour jumeau. C'est sans doute le délire de tout véritable amour (1).

(1) Jules Romains, dont on connaît le goût pour la mystique de la sensualité (et pour la mystification), a développé ce thème de la distance vaincue par l'amour dans *Psyché*. « L'amour ne m'a pas laissée plus longtemps me déchirer les mains au mur de la séparation, aux ronces de la séparation. J'ai rejoint Pierre... Cette distance que chaque nuit l'amour creusait tellement qu'elle a fini par s'effondrer. »



Pour important qu'il soit, notre nom tient à l'identité de notre personne beaucoup moins profondément que l'image physique de notre corps, cette image fût-elle changeante avec le temps comme le portrait de Dorian Gray.

On peut changer de nom (c'est le sort de l'épouse) ou même éventuellement de prénom, et les individus mal assurés de leur personnage ne s'en privent pas. La question ne peut pas se poser de renier l'aspect physique que le miroir nous révèle, à moins de se renier soi-même. Car nous *sommes* ce corps, ce visage, ces yeux. Bien sûr, nous pouvons modifier ou recomposer notre image, mais c'est pour en éliminer les « accidents » regrettables, pour en mieux dégager ce que nous jugeons essentiel. « En se mirant, nous dit Bachelard, l'homme se prépare, aiguise, fourbit ce visage, ce regard, tous les outils de la séduction. » Pour lui-même, en même temps que pour les autres, le miroir est un exerciseur des mimiques, des attitudes, et une expérimentation créatrice de la personne, sans qu'il y ait nécessairement intention ou manœuvre de coquetterie. L'expérience du miroir est ressentie si parfaitement immédiate, l'image physique est si profondément intime que nous étonnerions bien des gens en leur faisant remarquer qu'en fait ils n'ont jamais vu et ne verront jamais leur propre visage directement, comme ils voient le visage d'autrui.

L'image de miroir forge d'ailleurs une image mentale beaucoup plus stable qu'elle, et qui vieillit beaucoup moins vite. Nous rêvons, mais nous veillons aussi continuellement avec ce visage imaginaire auquel nos sensibilités tactile et proprioceptive donnent une incontestable réalité. Dans tous nos comportements comme dans le souvenir et dans le rêve plus ou moins clairement nous nous voyons, et avec un maximum de conviction quand nous avons devant nous le révélateur d'un autre visage. Mais le visage que nous présentons à autrui n'est plus toujours celui que nous croyons offrir. Tel homme marqué par l'âge croit encore offrir à ses hôtes le visage de sa jeunesse. La confrontation brutale avec le reflet du miroir pourrait-elle le détromper ? Il aura tendance à attribuer ce qui est irrémédiable, irréversible, à une fatigue passagère, à la maladie, bref à des facteurs accidentels. Et comme ces facteurs existent aussi, bien entendu, il jouera de leurs fluctuations

pour ne compter que les moments favorables. Il recherchera dans son miroir les éclairages privilégiés, il usera d'artifices pour effacer les traces impures comme si la vieillesse était une simple poussière. Derrière le « masque » inaccepté, il retrouvera ce qu'il appelle son « vrai » visage, comme si le visage n'était pas toujours de quelque façon un masque. C'est peut-être tricherie, c'est beaucoup plus une illusion par persévération. Une illusion que ses contemporains, embarqués dans la même galère, entretiendront d'ailleurs bien volontiers.

Certes, l'image de soi se modifie quand même avec l'âge, mais avec un décalage plus ou moins important sur l'aspect réel. Ce qui témoigne de sa nature imaginaire, de sa force persévératrice d'idée et, par là même, de son intégration à la conscience de soi, conscience d'une identité, d'une stabilité que le temps n'atteint pas.

Si la conscience de soi utilise, dans sa genèse, la singularité, l'originalité irréductible de l'image physique du corps, comment se forme-t-elle chez les jumeaux qu'une ressemblance excessive confond l'un dans l'autre ?

Au chapitre de la latéralité et à propos du « miroir psychique », j'ai déjà suggéré que la situation de couple freine la formation de l'image individuelle (1).

Il est probable, en effet, que l'image de soi avant de s'identifier nettement dans un miroir, s'ébauche, au cours des trois premières années de la vie, dans l'expérience du visage d'autrui, par tout un jeu d'assimilations et d'adaptations, d'imitations et d'inductions réciproques. Je disais alors que « le face à face avec autrui, par sa dialectique d'identification et de *dédoublement* » prépare l'enfant à se connaître dans sa singularité. Que se passe-t-il quand le face à face est celui de jumeaux physiquement indiscernables ?

Répondra-t-on qu'indiscernables pour les autres, les jumeaux ne le sont pas pour eux-mêmes ? Ce serait nier que la personnalité fût une genèse. L'image physique du corps est une conquête relativement tardive, même pour l'enfant ordinaire. Elle est une conquête plus lente encore, parce que plus difficile, chez les jumeaux identiques qui doivent s'arracher à la fascination de leur double fraternel pour affirmer leur double

(1) T. I, chap. IV, p. 139.

mental, c'est-à-dire leur image propre, l'image singulière de leur corps et de leur personne.

A propos du mythe de Narcisse, Bachelard écrit que l'homme a, dans son miroir, « la révélation de son identité et de sa dualité — la révélation de sa réalité et de son idéalité » (1).

Le processus est le même qu'il s'agisse d'enfants ordinaires ou de jumeaux. Mais pour ceux-ci, un obstacle supplémentaire existe. La dualité physique du couple s'oppose à la révélation de la dualité idéelle de la personne. Il faudrait que le problème fût déjà résolu, que la personnalité fût déjà affirmée comme unique et irréductible pour que, selon la formule de Gedda, l'image du frère serve à une meilleure connaissance de soi. Elle est d'abord un piège, un mirage où le moi et l'autre sont indistincts.

Chez certains jumeaux identiques, sinon chez la plupart d'entre eux, il semble que le mirage ne soit jamais complètement dissipé, que l'image singulière ne soit jamais parfaitement assurée, comme nous allons le voir par les exemples qui suivent.

L'identification des images dans le miroir est d'ailleurs souvent rendue difficile par la confusion des prénoms. Mais à cet âge où les limites du moi sont encore tellement incertaines, on peut penser que la confusion des prénoms ne masque pas une discrimination des images qui serait déjà faite. Elle surdétermine la confusion des images, elle ne la simule pas. J'ai déjà cité, d'après Gesell, ces deux jumelles qui, à l'âge de 5 ans, n'arrivaient pas encore à se distinguer quand, côte à côte, elles se regardaient dans la glace. J'ai observé moi-même une jumelle de 3 ans et demi qui, séparée de sa sœur depuis plusieurs semaines, croyait la retrouver quand elle rencontrait sa propre image dans la glace. D'après quelques observations directes et de nombreux témoignages de parents, l'identification de l'image propre, en tant que telle, ne s'opère chez les jumeaux identiques qu'entre trois et quatre ans, alors qu'elle est acquise avec certitude chez les enfants ordinaires vers l'âge de 2 ans et demi.

La reconnaissance discriminative sur les photos est beaucoup plus tardive, et elle varie évidemment en fonction du format, de la précision du détail, des poses plus ou moins différenciatrices des deux jumeaux. Plusieurs jumeaux adultes que

(1) BACHELARD (G.), *L'eau et les rêves*, Corti édit., Paris, 1942, p. 34.

j'ai examinés ne parviennent pas encore à se distinguer sur des photos pourtant récentes, photos de groupes ou photos individuelles d'identité. Il faut qu'ils regardent au verso les noms inscrits immédiatement après le tirage des photos. Et pourtant, aucun d'eux n'a jamais eu l'idée, pour les photos individuelles d'identité de faire tirer le même cliché en deux exemplaires, ce qui aurait abouti, à moindres frais, au même résultat. Quand je le leur dis, plusieurs d'entre eux parurent étonnés et considérèrent ma réflexion comme une plaisanterie d'un goût douteux.

L'enfant singulier se reconnaît sur une photo de qualité moyenne quelques mois seulement après s'être reconnu dans le miroir, c'est-à-dire entre deux ans et demi et trois ans.

L'écart entre les deux images fraternelles, vues dans le miroir, n'est pas tellement grand qu'il puisse à nouveau s'anéantir en certaines circonstances. Les méprises créées par cette confusion abondent chez les jumeaux très ressemblants ou *très solidaires moralement l'un de l'autre* sans que pourtant leur ressemblance soit parfaite (1).

PIERRE (jumeau de 24 ans, déjà cité). — « Un jour j'étais dans la rue avec mon frère. Il avait oublié quelque chose. Je l'attendais et je vois dans la foule mon frère revenir... C'était mon image dans une glace. »

RÉMI (28 ans, cas de cryptophasie, a tenu avec son frère un journal intime à deux). — « Ça m'est arrivé dans des circonstances assez particulières. J'étais fatigué, un soir, je sortais d'un local que je ne connaissais pas. Je me suis trouvé devant une glace sans le savoir. J'ai cru que c'était une porte ouverte. Et dans l'encadrement de cette porte je vois mon frère... C'était moi-même. J'ai réalisé une impression extrêmement pénible. L'illusion a pu durer un millième de seconde. C'était surtout dû à la fatigue. »

DANIEL (25 ans). — « J'étais dans une boulangerie. Je me retourne pour tendre le pain à Jean-Paul mon frère. Le pain bute dans une glace. C'était à moi-même, à mon image que j'avais tendu le pain. »

SERGE (17 ans). — « Une fois dans une vitre, au théâtre, j'ai eu l'impression de voir mon frère. Et c'était moi. Ça m'a beaucoup amusé. »

L'illusion inverse peut aussi se produire, mais plus rarement, du seul fait que ses conditions se rencontrent moins facilement. Au lieu que ce soit l'image propre qui est prise pour le frère,

(1) La plupart de ces témoignages ont été recueillis au cours d'entretiens individuels, en réponse à la question 8 du « Jardin secret » : « Avez-vous eu l'impression que votre image, dans le miroir, c'était votre frère ? » Voir chap. VIII : « Les témoignages parallèles. » Quelques-uns de ces témoignages ont été donnés spontanément, par lettre ou à l'occasion du questionnaire général.

c'est le frère qui est pris pour une image de soi. Ainsi, dans ce dernier récit :

FERNAND (jumeau de 24 ans, déjà cité). — « Une fois, au théâtre, pendant l'entracte dans une salle aux multiples miroirs, j'ai cru voir mon image, un autre moi-même. C'était mon frère. Ça m'a fait drôle. Un sentiment d'étrangereté. »

Dans tous ces exemples, il y a vraiment méprise. La profondeur du miroir était prise pour un espace vide, ou dans le cas de Fernand, c'était l'espace vide que le jumeau prenait pour un miroir.

Dans les exemples suivants, l'illusion est plus étonnante, plus fortement révélatrice de la fragilité de l'image personnelle. Car c'est la vision de soi, reconnue comme telle, qui brusquement devient ambivalente, perd sa signification.

L'illusion est favorisée par l'étrangereté que donne à l'image un angle inaccoutumé.

MARIE (30 ans, déjà citée à propos du sentiment de télépathie). — « Quand il y a des miroirs en biais ou dans des rétroviseurs, bref sous un angle inhabituel, je lui ressemble absolument. La confusion... l'impression brutale que c'est elle... » (Sa sœur Jeanne rapporte la même expérience et ajoute que c'est une impression très surprenante et très désagréable.)

LÉOPOLD (19 ans). — « Pas de face, mais sous des angles inhabituels, il m'arrive brusquement de me prendre pour mon frère. Tellement étrange... Je ne l'ai jamais dit à mon frère. »

Mais les jeux déroutants du miroir ne sont pas toujours nécessaires à la métamorphose de l'image.

FLORENCE (17 ans). — « En me regardant dans le miroir, j'ai cru que c'était elle, vraiment elle ! L'espace d'une seconde. Il y a un an environ. Je l'ai dit à Catherine... C'est tellement rapide. »

CHRISTINE (20 ans). — « Tout à coup en me regardant dans la glace, je ne sais plus qui je suis. J'ai envie de me toucher pour m'assurer que c'est bien moi. »

JUSTINE (38 ans). — « J'ai eu cette impression que mon image dans le miroir c'était ma sœur. C'est étrange... une impression de malaise. »

Il arrive même, mais sans doute beaucoup plus rarement, que l'illusion se produise à deux :

JEANNE (37 ans). — « A vingt ans, nous avons vécu un moment extraordinaire. Comme un mystère. Toutes les deux ensemble devant le miroir, c'était comme si nous étions deux fois la même personne. Nous nous demandions si nous n'étions pas victimes d'une hallucination. »

Des jumelles de 18 ans me décrivent le même phénomène avec le même accent de stupeur émerveillée. Un jour qu'elles venaient de se laver les cheveux, elles éprouvent ensemble devant le miroir le sentiment étrange d'une « identité » gémellaire où se perd leur identité personnelle.

Il faut dire d'ailleurs que certains sujets sollicitent la métamorphose. Après avoir été les victimes involontaires des jeux de miroir, ils essaient à leur tour d'en jouer. Irène et Lucienne, en pleine crise d'adolescence (14 ans), en ont pris l'habitude :

LUCIENNE. — « Ça m'a tellement étonnée (la première fois où il m'est arrivé de voir mon image devenir l'image de ma sœur) que je l'ai raconté à tout le monde. Des fois quand je me regarde dans la glace je vois brusquement l'image de ma sœur. Mais il faut pour cela que je regarde longtemps. Je me frotte les yeux et après je vois à nouveau mon image... Je trouve que c'est bizarre. »

IRÈNE. — « Quand je me regarde longuement dans la glace, il me semble que je vois ma sœur. Par contre quand je regarde ma sœur dans la glace, je n'ai jamais l'impression que c'est moi. »

Mais les forces du désir et les efforts de la volonté ne suffisent pas toujours à l'apprenti sorcier.

PIERRE (23 ans). — « ... La dernière fois, il y a peut-être trois ans... je me regardais dans la glace et j'ai trouvé que je lui ressemblais, j'ai eu l'impression que c'était lui... Étrange et probablement désagréable. J'ai essayé de retrouver cette impression. Depuis trois ans, je ne peux pas la retrouver. »

Subie ou provoquée, l'impression surgit toujours brusquement. Elle est toujours qualifiée d'étrange, de mystérieuse ou d'insolite. La tonalité affective qui la colore est ambivalente. Elle est souvent désagréable. Pourquoi, désagréable ? Une femme de 39 ans, chez qui une attitude d'hostilité intense à sa sœur jumelle succéda vers l'âge de 18 ans à un état assez exceptionnel de confusion gémellaire, nous donne une réponse :

ODILE. — « Même encore maintenant, après dix ans de séparation il m'arrive d'être avec elle en me regardant dans la glace. De trois quarts ou de profil je ne peux pas dire si c'est elle ou moi. C'est étrange et assez désagréable. On dirait que je suis tirée en deux exemplaires. Cette confusion !... Non, je crains de la retrouver (si elle était là), je redeviendrais très malheureuse. »

Comme en témoignent d'autre part ses longues confidences qu'on lira plus loin, Odile a lutté et lutte encore pour affirmer son identité contre l'emprise affective du couple. Son hostilité

est une réaction de défense contre un amour où elle se perd. Elle voudrait être aussi belle que sa sœur, mais elle est révoltée quand on la confond avec elle. La confusion dans l'image du miroir est le signe ou la menace d'une confusion réelle. Un attentat contre son sentiment de personnalité. La séparation dure depuis dix ans. Elle craint toujours le retour de sa sœur.

L'anxiété d'Odile traduit sans doute dans son paroxysme l'incertitude éprouvée par la plupart des jumeaux identiques.

Notre besoin de sécurité exige que notre image nous soit fidèle. Qu'elle nous soit parfaitement intime. Et c'est pourquoi, comme je l'ai déjà dit ailleurs, nous ne sommes vraiment en paix avec notre visage, dans le reflet que le miroir nous donne, que les yeux dans les yeux (1). Pour peu qu'un jeu de glaces désaxe notre regard du regard de l'image, nous avons cessé d'être. C'est un visage-objet, opaque, méconnaissable, qui s'est substitué à nous (2). La photographie aussi a de ces « trahisons ». C'est pourquoi la plupart des gens n'aiment pas leur portrait de profil et qu'ils préfèrent, à tous, leur portrait au regard direct (3). C'est pourquoi les névropathes, mal assurés de leur personne, ont si souvent la phobie des instantanés photographiques.

Le visage-objet n'est troublant que s'il affirme le visage-sujet tout en le niant. Quand Laurent Pasquier, le héros de Duhamel, croit apercevoir non loin de lui un vieux monsieur à qui la maîtresse de maison ne l'a pas encore présenté il n'éprouve rien d'insolite. Quand il se rend compte que le vieux monsieur c'est lui-même entrevu dans un « fantasque jeu de miroirs », il subit un choc. *L'étranger ne devient étrange que dans la mesure où il pénètre de quelque façon ce qu'il y a de plus intime en nous*. L'étranger est l'extériorité absolue, indif-

(1) R. ZAZZO, Le problème de l'imitation chez le nouveau-né, *Enfance*, 1957, n° 2, pp. 135-142.

(2) *La chronique des Pasquier*, de Georges DUHAMEL, commence par la découverte que le narrateur fait de lui-même dans un « fantasque jeu de miroirs » : « J'aperçois une figure inconnue, un type assez fort, de carrure épaisse... Il était de profil, je pense : d'où vient donc ce vieux monsieur ? On ne nous l'a pas présenté, à ce moment, j'esquisse un geste. Le bonhomme aussi fait un geste. Je reçois comme une sorte de pichenette à l'épigastre : le vieux monsieur inconnu, c'était moi... » Cette découverte dans le miroir le fait « réfléchir » et le conduit à un examen « objectif » de son aspect physique. A noter, en rapport avec ce que nous avons déjà dit concernant la relative jeunesse accordée à notre image habituelle, l'impression de vieillesse donnée au narrateur par son image insolite, son visage-objet.

(3) R. ZAZZO, Le geste graphique et la structuration de l'espace, *Enfance*, n° 3-4, mai-octobre 1950, pp. 204-220.

férent. L'étrange est, au contraire, l'ambiguïté, l'incertitude entre le moi et le non-moi.

Ainsi peut-on comprendre la réaction des jumeaux identiques devant les reflets du miroir. Elle est la preuve de leur proximité psychique avec le frère. Elle est la preuve aussi, en contrepartie, d'un écart essentiel entre le moi et l'autre, entre l'intimité de l'image de soi et l'extériorité, le visage-objet du frère. Écart essentiel et pourtant fragile. L'homme singulier peut sans doute, en se contemplant longtemps dans son miroir, comme Irène et Lucienne s'amuse à le faire, détacher son image de lui-même. Mais il n'y a personne qui puisse alors la lui voler, personne qui lui offre une apparence extérieure où il puisse s'aliéner vraiment. Pour les jumeaux qu'une ressemblance physique tend perpétuellement à confondre, qu'une solidarité affective exceptionnelle entraîne à des comportements parallèles ou interchangeables, le risque est beaucoup plus grave.

D'un couple à l'autre, selon la force des liens gémellaires et pour un même jumeau, suivant ses dispositions du moment, on note d'ailleurs une oscillation entre la curiosité et la crainte, entre la tentation et la peur de se perdre.

Aussi ne suivrai-je pas Gedda quand il affirme que la ressemblance entre jumeaux identiques n'engendre pas de conflits et qu'elle est même au contraire un moyen de catharsis pour résoudre les conflits inévitables de la vie (1). Sans doute a-t-il une réaction saine quand il rejette l'opinion de certains psychiatres qui affirment sans preuves assez solides que les cas de maladies mentales sont plus fréquents parmi les jumeaux identiques que dans la population générale. Mais on ne peut pas opposer si simplement, comme il le fait, le goût des jumeaux pour leur ressemblance à la possibilité d'un conflit profond. Le drame si fréquent de la situation gémellaire est justement dans ce conflit entre le plaisir de se ressembler et le besoin d'être une personne. Du moins quand arrive l'âge de l'adolescence. Leur malaise n'est peut-être pas dû, comme le croit Selzer, au fait qu'ils s'éprouvent chacun « comme une partie qui en complète une autre » (2).

(1) *Studio dei Gemelli*, p. 910.

(2) A partir d'une observation clinique critiquée par Gedda, H. Selzer explique, en effet, que pour le jumeau identique « le fait d'être seulement une partie qui en complète une autre doit certainement donner une sensation traumatisante, *Manifestazioni discordanti di psicosi maniaco-depressiva in gemelle identiche*, *Riv. Sper. di Frenatr.*, 1936, 60, p. 521.

C'est peut-être là, en effet, une idée, une illusion de l'homme singulier. Leur malaise provient plus certainement, comme en témoignent leurs réactions devant le miroir, d'une menace contre leur subjectivité.

En effet, et nous n'insisterons jamais trop sur ce point, ce n'est pas la ressemblance *objective* qui est en soi hallucinante pour nos jumeaux. La ressemblance, pour devenir hallucination de l'autre doit être intériorisée, introjectée. La ressemblance objective est la condition de ce phénomène, bien entendu, elle n'en est pas l'essentiel. La preuve en est dans la brutalité, dans la brièveté du phénomène. Rien n'est changé, et pourtant tout est changé. Tout est vécu autrement. Ce n'est pas une modification de la perception, c'est un changement radical de signification. Une brève dépossession de soi-même. Il ne suffit d'ailleurs pas de cultiver, de contempler la ressemblance objective pour obtenir à coup sûr cette aliénation. Quand Irène et Lucienne cherchent ainsi à se perdre, ce n'est pas seulement une ressemblance qu'elles analysent, c'est une attitude qu'elles cherchent à créer et elles n'y parviennent pas toujours. Et Pierre, malgré des essais répétés pendant trois années, n'a jamais pu reproduire volontairement la confusion des images.

Une expérience faite avec dix-sept couples de jumeaux monozygotes (10 couples d'adultes et 7 couples d'enfants d'âge scolaire) prouve d'une autre façon que la ressemblance objective ne suffit pas à provoquer la substitution des images.

J'ai filmé les jumeaux en question, deux par deux, un couple après l'autre, selon un scénario et un montage qui devaient souligner la ressemblance des mimiques et des gestes. Sourires, mouvements simultanés exécutés sur ordre. Avec une abondance de gros plans. Ensuite, je leur ai projeté ce film et leur ai demandé, au moyen d'un questionnaire établi à l'avance, ce qu'ils éprouvaient. Dans la majorité des cas, l'impression éprouvée est nettement agréable. Elle est pénible pour 4 adultes seulement sur un total de 20, et pour aucun des 14 enfants. Un sentiment d'étrangeté est signalé assez souvent (7 fois chez les adultes et 4 fois chez les enfants), étrangeté qui tient d'abord au fait que l'image de soi se meut d'une façon autonome, qu'elle n'est plus une subjectivité comme l'image du miroir, mais un objet. Cette objectivation de l'image se traduit par l'impression qu'on est embelli ou enlaidi. Il faut noter ici, en

passant que ce sont les enfants qui ont tendance à se trouver plus beaux sur l'écran qu'en réalité (9 cas sur 14) et les adultes qui sont déçus (17 cas sur 20). Sentiment d'étrangeté qui tient aussi chez nos jumeaux à une prise de conscience plus forte de la ressemblance fraternelle. « On fait exactement les mêmes grimaces. » C'est comme une révélation. Non pas pénible pourtant, à moins que l'amour-propre ne domine comme chez quatre jeunes femmes de notre groupe. C'est tout simplement amusant, et assez souvent ridicule.

Ainsi, et chez les adultes beaucoup plus que chez les enfants, sans doute parce qu'ils possèdent beaucoup plus que ceux-ci une image d'eux-mêmes profondément élaborée, idéalisée, disciplinée, la réaction à l'écran est un jugement lucide, et souvent sévère, de l'aspect physique, de la ressemblance gémellaire. « C'est moi plus que nature, et ce n'est pas moi. » L'image révélée par l'écran est libérée de la symbiose sensori-motrice, elle s'est émancipée de la subjectivité. Elle est un objet qu'on peut jauger et juger et dont on peut rire. C'est toujours d'ailleurs se réduire à l'état d'objet que de rire ou d'ironiser sur soi-même.

La ressemblance avec le frère peut s'accroître, à la limite les deux images peuvent se confondre. C'est sans importance. *C'est un spectacle.* Chacun des jumeaux pourrait dire : « L'image qui porte mon nom et qui revêt mes apparences ne m'appartient plus et je ne lui appartiens plus. Peu m'importe qu'elle perde son identité. En elle, je ne suis pas engagé. »

La notion d'aliénation est dépourvue de sens hors de l'expérience d'un sujet en train de s'aliéner. Si l'image du miroir, et d'une façon plus générale ce qu'on appelle le schéma corporel, est capable d'aliénation, c'est qu'elle n'est en rien une ressemblance. A strictement parler, en effet, il n'y a de ressemblance qu'entre objets. Le jumeau qui subit brusquement ou qui cultive sa ressemblance avec son frère est dépossédé de son image, c'est-à-dire de son être.

La perte de l'image de soi chez les jumeaux pourrait se commenter longuement par les enseignements de la psychopathologie, par les intentions plus ou moins édifiantes d'antiques légendes, de nouvelles et de contes fantastiques. Qu'on se souvienne au moins d'un conte d'Hoffman, *Érasme Spicker*, l'homme qui avait perdu son reflet et d'une nouvelle de Maupassant, *Le Horla*.

Le héros de Maupassant, hanté par une présence invisible, le Horla, se retourne un jour brusquement pour surprendre le monstre et se trouve devant un miroir sans reflet :

... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans la glace. Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Le Horla avait dévoré mon reflet.

La « possession » du héros de Maupassant est celle d'un malade. La « possession » d'Érasme Spicker est moins innocente. Il a abandonné sa patrie, son métier, son épouse. Il rencontre la belle Giuletta qui lui demande le don de son image.

Il regarda dans la glace qui lui renvoyait son image et celle de Giuletta confondues dans une amoureuse étreinte : « Laisse-moi ton image réfléchie par ce miroir, ô mon bien aimé ; elle ne me quittera jamais. » Giuletta étendit passionnément ses bras vers le miroir. Érasme vit son image se reproduire indépendante de ses mouvements, il la vit passer dans les bras de Giuletta et disparaître avec elle au milieu d'une vapeur bizarre. Toutes sortes de voix détestables chevrotèrent et riaient d'un ton infernal. Saisi d'une horreur profonde, il tomba sans connaissance.

La morale de ce conte, et la signification qui est ainsi donnée au reflet du miroir, sont parfaitement claires. Infidèle à ses légitimes amours, Érasme l'est aussi à lui-même. Dans sa fuite inquiète et insensée, il a perdu son vrai visage, il a perdu son âme.

Le reflet dans le miroir comme le reflet contemplé dans la profondeur des eaux est bien dans la rêverie des légendes et des contes une image de l'âme.

Et s'il en est ainsi, c'est que dans la rêverie imageante des hommes, le reflet est vécu comme une relation essentielle de l'individu avec son propre moi. Comme une figure visible de la dualité dans l'unité, de l'idéalité dans la réalité pour reprendre les expressions de Bachelard. La figure d'une subjectivité toujours menacée par le désir de s'aliéner en autrui. Mais n'est-ce point en contradiction avec ce que je disais naguère à propos de la solidarité originelle de notre image avec l'image d'autrui ?

Il est vrai que dans l'enfance, notre premier miroir est le visage de l'autre. Il est vrai que les significations de ce visage c'est dans notre propre chair que nous les avons ressenties par les tensions et les détentes de nos muscles, par les émotions qui s'ensuivent. Mais c'était en un temps antérieur à la

conscience de soi, à toute subjectivité véritable. Il ne faut pas confondre les conditions d'une genèse avec ce qui apparaît à son achèvement. Mais, dira-t-on encore, tout amour humain n'est-ce pas un abandon de soi, une désindividualisation ? Et toute femme pour l'homme n'est-elle pas alors une *Giuletta*, une dévoreuse d'âme ? J'ai déjà dit de l'amour qu'il est sans doute l'expérience la plus révélatrice de notre individualité dans la contradiction fondamentale de ses oppositions et de ses affinités avec autrui. Dans nos rapports avec autrui, comme dans nos rapports avec nous-même, le danger mortel est de pervertir le sujet en objet. Le véritable amour est dans l'union parfaite de deux subjectivités, de deux libertés d'existence.

Mais la rêverie d'« une même âme en deux corps » est une contradiction absolue, une impossibilité radicale.

Et tout autant pour un couple de jumeaux que pour un couple d'amoureux.

L'ÉPREUVE DE LA SÉPARATION

Si tel est l'attachement des jumeaux l'un à l'autre, et ce besoin physique l'un de l'autre, et cette syntonie affective qui les fait si souvent se confondre, on peut supposer que la séparation leur est particulièrement cruelle.

Une étude sérieuse des réactions à la séparation devrait être conduite génétiquement. On verrait alors comment l'attachement varie d'âge en âge en force et en qualité. Et quelles sont, en conséquence, les mesures à prendre d'assez bonne heure pour que cet attachement ne soit pas une entrave à la formation de la personnalité, au développement de la sociabilité, à la bonne adaptation.

Cette étude génétique n'a pas été possible. Et pour cette bonne raison que les jumeaux, tout au cours de l'enfance, ne se séparent pas. La séparation radicale des jumeaux est vraiment exceptionnelle. On sait que Newman et ses collègues ont poursuivi leurs recherches pendant une dizaine d'années pour trouver en fin de compte sur tout le territoire des États-Unis, et avec tous les moyens dont ils disposaient, dix-neuf paires de jumeaux identiques séparés, élevés à part (1).

(1) NEWMAN, FREEMAN, HOLZINGER in *Twins*, le chap. XII intitulé : « Statistical analyses of separated twins. »

Les parents respectent l'unité du couple et y tiennent eux-mêmes beaucoup trop pour favoriser la séparation. La séparation ne s'accomplit que dans des circonstances exceptionnelles, quand la maladie notamment exige l'entrée à l'hôpital d'un des deux enfants, ou l'éloignement à la campagne. Enfin, sur le millier de couples monozygotes et dizygotes qui constitue ma population d'enquête, le nombre de séparations est trop faible pour se prêter à une étude génétique des réactions.

Les témoignages recueillis signalent presque toujours des réactions très vives. En voici un exemple donné par la jumelle elle-même :

MONIQUE (25 ans). — « Pour la première fois, à l'âge de 5 ans, pendant un mois, Josette était à la campagne en convalescence. J'ai réagi très mal. J'avais perdu le goût de la vie. On a tout essayé pour me consoler. Des nouveaux jouets, des distractions. J'étais insensible à tout. Il me manquait comme un morceau de moi-même. J'en ai gardé un souvenir atroce. Josette a réagi mieux que moi : elle était dans un milieu nouveau. Elle est revenue avec une cargaison de souvenirs que je ne pouvais pas partager et dont j'étais très jalouse. C'est à partir de ce temps-là je crois qu'il y a eu une petite fissure entre nous. »

Certes, ce témoignage est donné vingt ans après l'événement. Mais il semble bien, autant qu'on en puisse juger d'après les observations de parents, que, des deux jumeaux, c'est celui qui reste à la maison, dans la constellation familiale privée d'un élément essentiel, qui souffre le plus de la séparation.

En fait, la première séparation se produit, en général à la fin de l'enfance. Elle est déjà le signe d'une certaine indépendance. Ce sont les études ou les exigences du métier ou le mariage qui entraînent les jumeaux sur des chemins différents. D'ailleurs, dans cette période de l'adolescence, nombreux sont les jumeaux qui affirment ostensiblement leur individualité, qui cherchent à se distinguer l'un de l'autre. Ils protestent contre les vêtements identiques. Ils savent énumérer et analyser les multiples inconvénients de la situation gémellaire (1).

Et pourtant, la séparation est ressentie, dans la majorité des cas, comme extrêmement pénible.

Voici quelques-uns des témoignages recueillis au cours des entretiens avec des jumeaux identiques (questions 2 à 7 du « jardin secret »).

(1) Voir *supra*, chap. IX : « Les jumeaux contre la gémellité. »

JEANNE (30 ans). — « Jamais séparées jusqu'à l'âge de 17 ans. Séparées alors pendant 3 mois à l'occasion d'une maladie de Marie. J'ai réagi très mal. Ça a été atroce. Nous nous écrivions tous les jours. Nous avons eu alors des transmissions de pensée » (voir sur ce sentiment de télépathie le témoignage publié p. 460).

ODILE (39 ans). — « A 18 ans, nous avons été séparées par nos études différentes. C'était impossible à supporter. Nous étions toujours tristes... On s'écrivait des lettres interminables. Il a fallu revenir à la maison au bout de quelques mois. Nous ne pouvions pas vivre l'une sans l'autre. »

JUSTINE (38 ans). — « (Séparée pour la première fois à 15 ans pendant deux mois à l'occasion de ma maladie...) Je m'ennuyais beaucoup. Et Sophie (qui était à la maison) ne travaillait plus. Elle perdait toutes ses affaires, tous ses tabliers... Tout est rentré dans l'ordre quand je suis revenue. Maintenant que nous sommes mariées, cette séparation est moins pénible. Mais quand je fais un beau voyage, j'aimerais que ma sœur soit avec moi. »

MICHEL (28 ans). — « (A 20 ans)... J'étais venu à Paris pour entrer à l'Université. Et lui, était resté à Marseille. L'hiver parisien, si désagréable, m'a sensibilisé à l'isolement. Je me sentais incapable de vivre seul. Je me réfugiais dans le désœuvrement où nous nous complaisions jadis, le désœuvrement où nous ressentions au maximum notre unité. En fin de compte, Jacques, qui n'était pas plus heureux que moi sans doute, s'est fait renvoyer de son lycée et il est venu me rejoindre à Paris. La douleur de la séparation m'avait fait prendre conscience de notre intimité. »

On trouvera, au chapitre VII, d'autres témoignages sur la séparation. Mais je voudrais citer encore ici, pour finir, les réactions de Louis et Pierre, ces deux jumeaux de 23 ans qui forment peut-être le couple le plus « uni » de tous ceux que j'ai pu connaître. La réponse de Pierre est transcrite intégralement parce qu'elle énumère avec une complaisance significative les comportements qui donnent au couple son exceptionnelle unité.

LOUIS. — « Séparés... à 22 ans pour la première fois. Avant nous n'avons jamais été séparés, pas même pour aller chercher du pain... Au début je cherchais... J'avais le mouvement de me retourner pour le voir... »

PIERRE. — « ... Je m'affirmais que nous n'étions pas séparés... comme si étant avec moi j'étais avec lui... Les premiers temps je le cherchais. Il faut vous dire que durant toute notre vie, on avait divisé le travail : il cirait les chaussures, je faisais le lit ; je rangeais toutes les affaires, il remplissait les stylos ; il fait la salade, je verse à boire ; il fait les commissions et c'est lui aussi qui garde l'argent de poche — ainsi encore cette année quand nous nous sommes retrouvés aux vacances de Pâques, je lui ai repassé mon argent de poche ; je faisais la lecture à haute voix et lui ne lisait presque pas, même pas les lectures d'ordre scolaire ; par contre, c'est lui qui prenait les cours et moi qui écoutais. »

Les séparations dont on vient de parler ont cela de commun qu'elles ne sont pas irréparables, pas irréversibles ou, en tout cas, qu'elles ne sont pas vécues comme telles par les jumeaux. Ou bien ce sont les séparations toutes provisoires de la maladie, de la convalescence, ou bien l'éloignement exigé par les études, par le travail, avec la promesse de retrouvailles, avec le sentiment que rien de définitif n'est accompli. Et le goût de la liberté peut alors tempérer, ou même dominer, la souffrance d'être seul. Enfin personne, aucun tiers, n'est responsable de la séparation.

Mais il est d'autres séparations radicales : celle du mariage qui brise le couple gémellaire par la création d'un couple nouveau, enfin celle de la mort.

Il y a là des expériences qui sont révélatrices, beaucoup mieux que les séparations réversibles, de la force et de la nature des liens qui tiennent les jumeaux l'un à l'autre.

* * *

Au cours de mes entretiens, j'ai posé à mes jumeaux la question suivante : « Avez-vous déjà pensé à la mort de votre frère ? » (question 7 *bis*). On lira dans les « témoignages parallèles » les réponses obtenues. En général elles sont brèves. Cette pensée de la mort du frère paraît assez fréquente, mais elle reste d'autant plus vague et confuse qu'elle est effrayante. C'est une pensée qu'on ose à peine formuler et qu'on rejette.

C'est une impression de vide... Mais je n'arrive pas facilement à le concevoir (Lucienne, 17 ans). Ça me donne des frayeurs, ça ne dure pas longtemps (Pierre, 23 ans). Il me semble que j'irais me suicider (Julien, 25 ans). Même après le mariage de Jacques, quand je pense à sa mort, j'ai une impression d'effolement. J'imagine même mon attitude devant son corps mort (Michel, 28 ans). ... Il m'est arrivé d'en rêver, c'est un vide absolument total (Jeanne, 30 ans). Nous avons la certitude que nous mourrons ensemble (Marie, 30 ans). J'ai l'impression de perdre quelque chose d'irremplaçable que je ne retrouverai jamais, même dans l'affection de mon mari (Sophie, 38 ans). ... Je ne pense pas qu'elle puisse mourir (Justine, 38 ans), etc.

On notera que les cinq dernières citations sont extraites de témoignages de jumeaux séparés pourtant par le mariage depuis plus ou moins longtemps. Ainsi la peur de la mort, la façon dont cette peur est exprimée, prouvent l'existence de liens gémellaires que le mariage n'a point rompus.

Mais n'y a-t-il pas dans ces réponses, provoquées par ma question peut-être trop brutale, une attitude conventionnelle, un jeu de l'imagination ?

Si l'un des jumeaux meurt, quelle est véritablement la réaction du survivant ?

Au cours de mes recherches orientées vers la description de la structure du couple, je ne me suis pas posé explicitement cette question. Spontanément, cependant, plusieurs jumeaux m'ont apporté une réponse.

Il faut préciser ici que le questionnaire général d'enquête sur les jumeaux, distribué à un millier de couples à la demande des parents, des instituteurs ou des jumeaux eux-mêmes, comportait sous la rubrique « identité » cette phrase : « Indiquez éventuellement la date de décès d'un des jumeaux. » Sur un total de 800 questionnaires environ, remplis convenablement et renvoyés, une quinzaine comportaient la mention d'un décès, et sauf deux ou trois cas douteux, ces questionnaires avec l'indication d'un décès concernaient des jumeaux *identiques*.

Ces quinze questionnaires donnent sans aucun doute une proportion de décès bien inférieure à ce qu'elle est effectivement dans la population gémellaire, même si l'on ne considère pour établir cette proportion que les seuls couples monozygotes (au nombre de 345 dans mon enquête). Ils représentent donc probablement une sélection. Cependant, il me semble assez extraordinaire que des parents, et plus encore des jumeaux eux-mêmes, aient réclamé le questionnaire alors que le couple n'existait plus, alors qu'un des deux partenaires était mort depuis des années, en certains cas depuis des dizaines d'années. D'autre part, le fait que les répondants aient été exclusivement des jumeaux identiques, ou des parents de jumeaux identiques, souligne bien que le sentiment profond qui les a guidés n'était pas d'apporter d'une façon désintéressée leur contribution à une enquête, mais le besoin d'évoquer le souvenir encore extrêmement vivace du couple gémellaire.

On ne peut s'empêcher de penser ici aux superstitions observées dans certaines sociétés primitives, et notamment, à celles que nous rapporte Gedda relatives aux Noirs de la tribu de Jur qui habitent la province Bahr-el-Ghazal, au Soudan (1). Lorsqu'un

(1) *Studio dei Gemelli*, pp. 908-909.

jumeau meurt à l'âge d'enfant, le défunt est remplacé par une poupée et la nourriture lui est apportée quotidiennement. Brioni, le père missionnaire à qui Gedda doit cette information écrit :

La mère garde dans sa cabane un bout de bois représentant grossièrement une forme d'enfant et lorsqu'elle lave, oint ou allaite son fils survivant, elle lave, oint et presse aussi contre sa poitrine le morceau de bois qui représente pour elle le jumeau mort. Le jumeau survivant, devenu grand, apprendra à connaître, à se rappeler, à vénérer son frère et sur sa tombe, de temps en temps, il offrira des sacrifices afin de se rendre propice l'esprit qu'on croit doué d'un pouvoir extraordinaire. On trouve des vieillards de soixante-dix, de quatre-vingts ans qui déposent toujours des offrandes rituelles sur la tombe du jumeau mort depuis tant d'années et qui ne manquent jamais de célébrer l'anniversaire du jour de la mort.

Cette pratique superstitieuse est sans doute déterminée par tout un ensemble de représentations sociales relatives à l'idée de jumeauté et sur lesquelles nous reviendrons au prochain chapitre quand nous aurons à discuter de l'influence du milieu sur la façon dont les jumeaux vivent leur situation jumealaire. Mais il est évident, par surcroît, que l'expérience de la jumeauté crée directement entre les jumeaux des liens capables de résister, plus ou moins, à la mort.

Quatre de nos correspondants ont fait suivre la réponse concernant la date de décès du jumeau d'un long commentaire.

On se souvient de l'histoire d'Armand le marin, persuadé d'avoir entendu son frère l'appeler, alors qu'à des centaines de kilomètres celui-ci faisait naufrage. Voici la suite du récit, dont nous respectons le style, sinon l'orthographe et la ponctuation trop souvent déroutantes :

J'avais donc 17 ans, j'ai en ce moment 55 ans, et il ne se passe pas une journée que je pense toujours à lui et je prie Dieu tous les soirs pour lui. J'aurais perdu toute ma famille que j'aime bien, j'aurais pas eu le chagrin que j'ai pour lui. Étant jeune homme, on disait ensemble qu'on aurait pris la même femme pour ne pas se quitter. Je l'ai toujours en photo, en grand et les gens qui viennent chez moi croient que c'est moi. On disait que c'était moi l'ainé et quoique nous ayons la même force tous les deux, il disait à mes parents qu'il ne voulait pas que je travaille. Qu'il était assez fort pour travailler pour nous deux. Quand mon frère est mort, je me trouvais plus entier, je me trouve plus le même homme, je me trouve plus entier, il me manque quelque chose. Je serais si heureux s'il était encore là. Je me suis marié beaucoup plus tard. Mon fils porte son nom : Fernand.

La seconde histoire, celle d'Andrée et Roberte évoque par certains détails les rites observés par le P. Brioni auprès des

Noirs de Bahr-el-Ghazal. Andrée est morte à l'âge de 27 mois (maladie bleue), Roberte est âgée de 32 ans quand elle nous fait ses confidences.

Mon plus ancien souvenir est celui de mes visites à la tombe de ma sœur. Nous étions alors en Indochine. Quand ma sœur est morte, c'est comme si moi-même j'avais voulu cesser de vivre. Je ne trouvais le calme qu'au cimetière. J'exigeais de mes parents qu'ils me donnent tous les jouets en double et je les portais à ma sœur. Je dépérissais chaque jour. Pour me sauver, pour m'arracher au souvenir de ma sœur morte, mes parents ont dû quitter l'Indochine. Je suis restée chétive jusqu'à l'âge de 7 ans, jusqu'au jour où un de mes cousins est venu vivre à la maison comme s'il était mon frère. L'appétit et la joie sont revenus avec lui.

Roberte est devenue infirmière, elle s'est mariée à 30 ans. L'histoire ne dit pas si c'est avec le cousin qui lui a redonné l'appétit et la joie. Roberte aurait souhaité avoir des enfants jumeaux.

La troisième histoire est celle de Simone et de Marguerite. Marguerite est morte à 4 ans et demi d'une rougeole compliquée de broncho-pneumonie. C'est elle qui servait de modèle à sa sœur. Comme Andrée dans le souvenir de Roberte, Marguerite dans le souvenir de Simone, était un ange de calme et de douceur. Simone est venue spontanément me trouver au laboratoire pour compléter oralement ses réponses au questionnaire. Elle était alors âgée de 53 ans.

Nous partagions le même lit. Nous avions une robe unique offerte avant la naissance et que nous portions à tour de rôle. Nous étions si ressemblantes que le père lui-même nous confondait. L'une n'aurait pas mangé un bonbon sans être sûre qu'on en donnerait un à l'autre. Au moment de l'exposition de 1900 on nous a offert à chacune une poupée de l'exposition. Par accident, j'ai cassé ma poupée : Marguerite a brisé la sienne pour rétablir l'égalité. Nous nous aimions. Nous ne pouvions pas nous quitter. Puis la maladie est venue. On m'a éloignée d'elle quand elle allait mourir. On m'a conduite une dernière fois auprès d'elle pour l'embrasser. C'est le souvenir le plus net, le plus profond de toute mon enfance. Je me souviens... on lui avait mis un châle blanc. J'ai conservé le souvenir de ses yeux qui étaient à peine ouverts. Durant la maladie de Marguerite, je ne voulais pas manger de gâteaux parce que elle-même ne pouvait pas en manger. Après sa mort, j'ai continué pendant très longtemps à refuser les gâteaux. Et je ne pouvais pas, je ne voulais pas m'endormir parce que ma sœur n'était plus avec moi. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Je me souviens que la première communion, c'était donc sept ans après sa mort, a été pour moi un jour d'affreux désespoir. J'avais un tel chagrin d'être seule ce jour-là. Elle m'a toujours manqué, elle me manque encore aujourd'hui. J'aurais beaucoup souhaité avoir des jumeaux. Mais en fin de compte je n'ai jamais voulu me marier.

La dernière histoire, celle de Samia et Mina, nous est contée par leur frère, de deux ans plus jeune qu'elles.

Samia et Mina se ressemblaient beaucoup et s'habillaient toujours de la même façon. Elles étaient très timides et vivaient refermées sur elles-mêmes au milieu de notre très nombreuse famille. Samia mourut à l'âge de 7 ans. Mina se réfugia alors dans une solitude totale. Elle devint souffreteuse. Elle maigrit. Elle avait des périodes de mutisme telles que ma mère irritée lui disait : pourquoi n'as-tu pas suivi l'autre ! Elle resta ainsi jusqu'à l'âge de 10 ans, boudeuse, silencieuse, souffreteuse. J'essayais de jouer avec elle, mais elle refusait sèchement. Puis un jour ça a changé. Elle me soignait, elle aidait maman aux travaux de la maison. Elle devint joyeuse, heureuse. Nos relations sont devenues très étroites. Elle m'aidait, elle se consacrait à moi. Alors que je commençais mes études, elle me donnait tout ce qu'elle gagnait avec ses travaux de broderie. Puis j'ai dû abandonner mes études pour travailler et aider mes parents. Elle se levait tous les matins la première pour préparer mon déjeuner et chaque soir elle attendait mon retour. Elle faisait secrètement des économies pour me permettre de reprendre un jour mes études. A la fin, sa sollicitude m'inquiéta. Elle refusa un mariage qui lui était proposé. Et comme j'essayais de la raisonner, elle me répondit : tu ne veux donc pas que je reste avec toi. Nous étions à peine sortis, elle et moi de l'adolescence. Aujourd'hui elle a 28 ans, et moi 24. Nous vivons toujours ensemble. Nous ne sommes mariés ni l'un ni l'autre. Il y a quelques jours, j'ai lu sur une page de son journal « pauvres, ceux qui n'ont pas découvert le sens de leur vie, se donner, se donner, se sacrifier pour les autres ». Croit-elle ce qu'elle écrit ? En tout cas elle le vit. La mort de sa sœur, à l'âge de sept ans a-t-elle seule déterminé sa personnalité, son sentiment pour moi ? Ou y a-t-il d'autres facteurs ?

Je me garderai bien de répondre de façon catégorique à ce frère inquiet et consentant. Mais il est assez clair et dans le cas de Mina plus encore que dans celui de Roberte, que la guérison du jumeau survivant s'est produite grâce à la découverte d'un nouveau partenaire, à la reconstitution d'un couple, et après qu'un certain nombre d'années se fût écoulé, au cours desquelles le souvenir du disparu a pu s'atténuer. Le jeune frère et, pour Roberte, le cousin « venu à la maison comme un frère » ont été le substitut de la jumelle morte, ils ont redonné à la jumelle survivante la joie et la santé, comme dans la première enfance une nourrice de remplacement peut, dans des conditions encore assez mystérieuses, sortir de sa stupeur un enfant privé de sa mère.

Dans le cas de Mina cependant, le récit du frère suggère qu'un sentiment d'ordre sexuel colore les relations du couple, s'est ajouté au besoin pur et simple du co-jumeau. C'est proba-

blement ce que le frère entend sous l'euphémisme des « autres facteurs ».

Au couple uni-sexué originel, c'est en effet un couple hétérosexuel qui s'est substitué. Est-ce vraiment un facteur nouveau que la dualité des sexes a introduit dans le couple ? Ou bien, hypothèse audacieuse, trop audacieuse peut-être, mais que nous n'avons pas le droit d'écarter par discrétion, la dualité des sexes n'a-t-elle fait que préciser, que révéler une composante d'ordre sensuel qui existerait plus ou moins fortement dans tout couple gémellaire monozygote.

Si cette composante existe, elle doit aussi se manifester par l'attitude des jumeaux à l'égard du mariage. Le mariage est, pour le couple de jumeaux, une menace de rupture avec un responsable de la rupture : la fiancée, le fiancé. Les réactions à l'égard de l'intrus peuvent être très révélatrices sur la nature la plus intime des liens gémellaires.

Déjà dans plusieurs des observations citées au cours de ce chapitre, les questions de mariage, de vie sentimentale, de rivalités amoureuses affluent.

Nous allons maintenant aborder ces questions de front, pour éprouver d'une dernière façon la force des liens gémellaires, pour essayer aussi d'en analyser la nature. Étudier le mariage chez les jumeaux, c'est aussi mesurer certaines conséquences de la situation gémellaire sur leurs capacités d'adaptation à la vie adulte. C'est atteindre certains aspects essentiels de leur personnalité.

LES LIENS GÉMELLAIRES ET LES PROBLÈMES DU MARIAGE

Je commencerai par le cas de Michel et de Jacques, simplement parce que c'est le cas princeps de toute cette étude. Le cas à partir duquel j'ai établi, pour d'autres jumeaux adolescents et adultes, le questionnaire dont j'ai déjà parlé sous la désignation du « jardin secret ». En effet, c'est une confidence spontanée de Michel qui, à un certain stade de mes recherches, a changé mes perspectives. Jusqu'alors, j'étais surtout préoccupé par l'enfance des jumeaux, par l'évolution de leurs fonctions intellectuelles, par le problème classique des rapports de l'hérédité et du milieu. En venant me confier son drame personnel, Michel m'introduisit au cœur d'un problème que

j'avais déjà depuis longtemps pressenti, mais que je ne me décidais pas à aborder ; le problème de la structure affective du couple, du conflit entre l'amour de l'autre et l'affirmation de soi, entre l'identité acceptée pendant toute l'enfance et le besoin plus ou moins tardif de la différenciation, de l'autonomie personnelle, de l'indépendance.

Michel n'appartenait pas à ma collection de jumeaux. Je l'avais rencontré au cours d'un voyage à l'étranger. Il m'avait été présenté comme un ingénieur s'intéressant aux questions de psycho-technique, et comme jumeau. Il était alors âgé de 25 ans. C'était un garçon d'une grande distinction intellectuelle, très cultivé, d'une conversation agréable. Nous avions des amis communs. Je le fréquentai pendant plus d'un an sans jamais lui proposer de devenir un de mes sujets d'expérience. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, en ce temps-là je limitais mes expériences et mes observations à la période de l'enfance.

Puis un jour, Michel me demanda d'urgence un rendez-vous. L'homme qui entra alors dans mon bureau avait perdu tout son calme habituel. Il était visiblement bouleversé. « Une catastrophe arrive, commença-t-il sans détours. Jacques a l'intention de se marier. » Je ne connaissais pas encore le frère jumeau de Michel. Je savais seulement qu'il était, lui aussi, ingénieur, et que tous deux vivaient ensemble en parfaite intelligence.

Le mot de catastrophe avait été prononcé avec une telle emphase que je crus, malgré tout, qu'il s'accompagnait d'une dose d'ironie et j'en fis la remarque.

Non, dit-il, c'est vraiment une catastrophe. — Pourquoi, une catastrophe ? — C'est une étrangère ! — Je ne savais pas que vous étiez xénophobe. — Vous ne me comprenez pas. La femme est toujours une étrangère, du moins pour des jumeaux comme nous. — Vous n'allez pas me dire que vous n'aimez pas les femmes ! — Oui ! j'aime les femmes, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Faire l'amour, c'est bien, mais s'unir à une femme pour la vie, non c'est une folie. — C'est peut-être une folie, mais ce n'est pas un drame. — Je ne plaisante pas, je parle pour les jumeaux et avec mon expérience de jumeau. Vous ne pouvez pas savoir. Un homme comme vous cherche sans doute dans l'amour un autre soi-même et il lui arrive peut-être de le trouver. Mais pour nous, jumeaux, cet *alter ego*, ce double, nous l'avons déjà et depuis toujours. Une union plus forte que la nôtre est impensable. C'est une communion totale. Alors pourquoi chercher ailleurs et que peut-on trouver ailleurs ? Quand on a connu l'intimité du couple gémeaire toute autre intimité paraît incomplète et décevante. L'époux restera toujours

un étranger. — Mais ce n'est peut-être pas l'avis de votre frère. — Je le connais comme moi-même. Il se trompe. Il faut que vous m'aidiez à dissiper son illusion.

Je ne promis pas à Michel de dissiper la prétendue illusion de Jacques. Mais j'acceptai cependant de le rencontrer en tête à tête, et de rencontrer aussi, un peu plus tard, la fiancée.

Jacques me parut, en fin de compte assez indécis, tiraillé entre son attachement pour son frère et son amour pour « l'étrangère ».

La fiancée, par contre, semblait très décidée, et révoltée par l'opposition de Michel. L'entretien avec elle se termina par une crise de larmes : « Je ne peux tout de même pas, s'écria-t-elle, les épouser tous les deux. »

Le mariage eut lieu. Le jeune couple partit un an à l'étranger pour rompre radicalement toute relation avec Michel. Michel fut très malheureux pendant plusieurs mois puis, en fin de compte, se fit une raison. Le couple fortifié par la naissance d'un enfant revint à Paris. Michel avait accepté la situation.

Entre temps, j'avais amorcé mon investigation sur le mariage des jumeaux, mis au point mon schéma d'entretien sur le « jardin secret » et interrogé déjà quelques couples.

Michel voulut bien répondre à mes questions. Quant à Jacques, une suite de circonstances défavorables m'empêcha de le revoir.

Jacques était donc marié depuis presque deux ans quand Michel se soumit à mon questionnaire. On trouvera au chapitre des « Témoignages parallèles », le texte intégral de ses réponses. Je ne retiendrai ici que les quelques réflexions qui intéressent directement notre présent propos.

Son attitude à l'égard du mariage s'est apparemment modifiée. Il n'est plus ouvertement hostile. Comme je lui demande s'il envisageait éventuellement de se marier, il me répond *oui* après un instant d'hésitation. Cependant, la réserve et une certaine répugnance réapparaissent bien vite. En phrases heurtées, inachevées, il ajoute :

... Mais il faut une telle prudence dans le choix... l'union conjugale est une pauvreté... on marche les yeux fermés... une illusion... Des rapports sexuels, bien entendu... Mais se lancer dans une vie commune avec une inconnue ! Avoir du linge commun, une vaisselle commune !

Michel est fort discret sur la femme de son frère. Dans toute sa longue confidence, une seule réflexion la concerne, mais qui manifeste un sentiment très net de rivalité :

J'ai eu une certaine influence sur Jacques. Mais il y a sa femme. Je suis peiné par l'influence que sa femme a sur lui...

L'attitude de rivalité jalouse semble d'ailleurs bien antérieure au mariage :

Nous ne supportons guère que notre jumeau ait un véritable ami. Je me souviens d'avoir détaché mon frère d'un ami que je jugeais impossible.

La question relative à la mort du frère, pour laquelle nous avons cité plus haut l'essentiel de la réponse, provoque d'ailleurs une émotion dont il s'excuse :

... J'ai toujours eu pour lui une très grande sensibilité. J'avais une réaction profonde d'amoureux, quand contrairement à son habitude, il venait à moi avec un sourire de tendresse.

Bien sûr, quand il prononce ce mot d' « amoureux », il est mi-tendre, mi-ironique. Il ne faut pas lui en faire dire plus qu'il ne veut dire. Mais c'est assez déjà pour dépeindre toute une situation, tout un état d'âme. Et pour comprendre le désespoir et la révolte de Michel quand Jacques décida de se marier. « Mon frère est moins fidèle que moi. »

* * *

La réaction de Michel n'est pas exceptionnelle pour un jumeau. Nous en verrons d'autres exemples. Mais elle varie d'un couple à l'autre et aussi d'un partenaire à l'autre. Il y a le comportement de Michel et le comportement de Jacques ; le plus et le moins jaloux, le plus et le moins fidèle.

Connaissant bien les jumeaux, on pouvait de toute façon prévoir que la séparation due au mariage fût ressentie douloureusement. Il ne s'agit plus alors d'un simple éloignement, mais de la formation d'un nouveau couple qui suppose la destruction, plus ou moins radicale, du couple naturel. Les commentaires de Michel, qui sait trouver le mot juste pour ses réactions les plus injustes, sont vraiment éloquents. La fiancée est « une étrangère » et elle restera toujours une étrangère « pour des jumeaux comme nous ». Il se trompe sans doute dans la mesure

où il généralise et dans la mesure où il préjuge de l'avenir. Mais dans la crise qu'il traverse alors, il traduit probablement un sentiment inhérent à la situation gémellaire, et d'une façon plus générale encore, un sentiment sans lequel il n'y a pas de couple véritable : cette expérience vécue d'intimité, intransposable par sa nature même. Du sentiment irréductible de l'intimité — ce mot au double sens qui désigne tout aussi bien la communion du couple et le secret de la personne — provient sans doute cette croyance tenace en l'amour unique, malgré tous les démentis de la vie.

La jalousie amoureuse n'est pas toujours, n'est pas essentiellement sans doute, solidaire du sentiment de propriété physique. Elle est la réaction au fait que l'intime, l'*alter ego*, est devenu l'intime d'un autre. Impression intolérable d'aliénation, de meurtre, d'absurdité comme si, dans le miroir, notre propre image avait cessé de nous regarder.

Est-ce à dire que cette jalousie majeure, cette réaction essentielle, puisse être pure de tout élément d'ordre érotique, et même quand il s'agit d'amour fraternel, d'amour gémellaire ? Dans le cas de Michel, et dans tous les autres cas que nous avons connus, il n'y a pas à proprement parler de rivalité amoureuse. Quand il y a compétition, comme entre Odile et Cécile, c'est pour affirmer une séduction personnelle, pour rivaliser de succès, ce n'est pas, semble-t-il, pour se disputer un même homme.

Ce n'est pas le jumeau qui est rival de son jumeau, c'est l'étranger qui est un rival de l'amour gémellaire.

Marie nous en donne un exemple explicite :

Pour les flirts ce n'était pas une rivalité. Nous n'aimions jamais les mêmes garçons... C'était surtout Jeanne qui détestait mes garçons. Elle était jalouse non pas qu'elle veuille mon garçon pour elle, mais elle n'admettait pas que je sois amoureuse d'un garçon.

Si les romanciers ont assez souvent exploité le thème de la rivalité amoureuse chez les jumeaux (1) et parfois même, plus audacieusement, le thème de l'inceste gémellaire (2), la

(1) Notamment G. SAND, dans *La petite Fadette* ; Th. WILDER, dans *Le pont du roi saint Louis*. Gedda cite aussi les romans de VON SCHOLZ (*Perpetua*) et de MAJOCCHI (*Fra bisturi e forbici*).

(2) Dans *L'Élu* de Thomas MANN et *L'homme sans qualités* de R. MUSIL.

littérature scientifique reste là-dessus à peu près muette. On ne peut guère citer que le travail déjà ancien de Maria Schiller et les réflexions de Luigi Gedda.

Maria Schiller considère que les jumeaux dissemblables sont unis par de simples liens de camaraderie alors que les jumeaux identiques sont unis par des liens d'amour (1).

Gedda ne se satisfait pas d'une telle réponse. D'une part, il est beaucoup plus exigeant que Maria Schiller sur une définition précise du mot « amour ». D'autre part, il veut laver les jumeaux du moindre soupçon d'un sentiment incestueux. S'il arrive qu'on observe « quelques fibres d'amour sensuel » dans les relations gémellaires, il s'agit selon lui de cas morbides, extrêmement rares.

En règle générale, l'amour gémellaire est un sentiment très pur, « protégé par cette pudeur instinctive qui caractérise l'amour fraternel bien ordonné ». Cependant, l'amour gémellaire des jumeaux identiques est, selon lui, autre chose qu'un simple amour fraternel. Si l'on peut parler pour les jumeaux dizygotes d'un amour fraternel particulièrement fort, pour les jumeaux monozygotes il s'agit d'un sentiment irréductible à aucun autre, un amour *sui generis*. Gedda revient ici à cette idée qui lui est chère que l'homme ordinaire ne peut guère juger, d'après sa propre expérience, l'expérience vécue par les jumeaux eux-mêmes. Et pourtant, il faut bien chercher dans l'ordre naturel la racine profonde de cet amour *sui generis*. Gedda émet alors l'hypothèse que l'instinct fondamental de conservation individuelle est à l'origine de l'amour gémellaire. Un jumeau aime son frère, inconsciemment, comme un autre soi-même. La réciprocité de ce sentiment crée ainsi entre les deux partenaires un lien d'une tenacité exceptionnelle. L'avantage de cette explication, dans la perspective de Gedda, est d'opposer l'amour gémellaire à l'amour sexuel comme s'opposent traditionnellement l'instinct de conservation à l'instinct de reproduction.

(1) MARIA SCHILLER, Zwillingsprobleme, *Ztschr. f. mensch. Vererb.*, 1937, pp. 284-337.

Les difficultés du mariage chez les jumeaux ont été signalées dans un ouvrage de H. POLL, cité par H. VON BRACKEN, *Zwillinge in Dichtung und Wirklichkeit* (Berlin, 1930). H. Poll remarque que les jumeaux identiques monozygotes ont beaucoup plus de difficultés que les jumeaux dizygotes dans le mariage et, d'une façon générale, dans leurs relations avec l'autre sexe.

Il trouve une preuve à son hypothèse dans l'histoire sentimentale des jumeaux : quand l'amour sexuel apparaît, il atténue doucement, « physiologiquement » l'amour gémellaire, de la même façon que doivent s'intégrer les instincts contraires de reproduction et de conservation. Les tragédies provoquées dans le couple gémellaire par l'amour d'un intrus n'existent guère, dit encore Gedda, que dans les romans.

Toute cette argumentation n'est pas très convaincante, Gedda qui d'habitude fait preuve d'un sens critique très aigu, paraît ici brimé par toutes sortes de tabous. Le jeu des deux instincts fondamentaux paraît bien trop schématique pour expliquer la complexité des relations gémellaires.

Enfin, les faits qu'il invoque à l'appui de sa thèse, la pureté naturelle de l'amour gémellaire, la calme transition du couple gémellaire au couple conjugal, où et comment les a-t-il constatés ? On a trop l'impression qu'il n'y a pas là des faits mais les déductions de la thèse elle-même. On a trop l'impression d'un postulat d'harmonie entre la physiologie et l'ordre moral.

D'ailleurs, Gedda lui-même n'ouvre-t-il pas la voie à une autre explication quand il nous parle d'une *protection* de la pureté de l'amour gémellaire par une sorte de pudeur fraternelle ? Il est vrai que cette pudeur relève encore pour lui de la sphère des instincts. Mais de toute façon, instinctive ou non, cette protection est l'aveu d'une menace, la reconnaissance de l'attrait sensuel toujours possible.

Pour étudier sainement ce problème de l'attirance incestueuse, nous n'avons pas à décider d'abord si elle est ou non un fait pathologique, nous avons à l'observer et à en apprécier la fréquence. Or, d'une part, un jugement de fait n'entraîne pas automatiquement un jugement de valeur. Et, d'autre part, l'anormalité sur le plan moral ne signifie pas anormalité sur le plan physiologique. Morale et Nature sont deux plans distincts, à moins d'admettre les postulats d'un biologisme ou d'une théologie qui n'ont rien à voir avec la science.

Si nous observons dans les relations intra-gémellaires des tendances incestueuses et, du même coup, homosexuelles (puisque nous considérons ici des monozygotes, donc des partenaires de même sexe), nous nous garderons bien de penser et de dire que l'état de jumeaux porte en lui, par nature, la perversion. Il est bien trop probable que la sensualité, comme

tendance naturelle, ignore les degrés de parenté et la distinction des sexes. Il est trop évident que la situation gémellaire, telle qu'elle est habituellement vécue par les jumeaux et entretenue par l'entourage, crée des conditions exceptionnelles où les inhibitions d'ordre social, et notamment les tabous sexuels, interviennent avec moins d'efficacité.

Est-ce à dire que nous devons nous borner à constater les faits ? Certainement pas. Si nous insistons sur ces faits habituellement passés sous silence, ou niés, c'est qu'ils nous paraissent non seulement d'une grande importance pour une connaissance objective de la mentalité gémellaire, mais d'une inquiétante gravité pour l'adaptation des jumeaux à une vie normale.

Indépendamment de tout jugement d'ordre moral, le problème d'adaptation se pose, et en même temps le problème de la formation de la personnalité. Toutes les modalités de l'amour, tous les avatars de la libido sont peut-être des faits de nature, donc en ce sens parfaitement normaux, mais la normalité chez l'homme, la formation de sa personnalité autonome est aussi une intégration sociale : un système d'inhibitions, de sublimations, toute une discipline intériorisée. On peut rêver de dépasser cette discipline. Mais le scandale comme forme supérieure de la moralité est une réussite extrêmement rare.

Si donc la situation gémellaire risque de faire écran aux influences formatrices de la société, il faut n'avoir pas peur des faits et des mots qui décrivent cette situation sous ses aspects les plus insolites et les plus ambigus, afin de remonter aux causes et d'y porter remède.

*
* *

Nous n'exposerons pas dans ce chapitre tous les exemples de rivalités amoureuses et tous les drames du mariage que nous avons collectionnés au cours de nos enquêtes. On en trouvera quelques-uns parmi les onze cas que nous publions au chapitre des « Témoignages parallèles », et qui sont un échantillon pris au hasard dans les vingt-cinq cas que nous avons pu suivre de près.

Nous ne retiendrons que le cas de Jeanne-et-Marie. Non pas tellement pour faire pendant au couple masculin Michel-et-

Jacques, dont nous avons parlé plus haut, mais parce que l'histoire de Jeanne et de Marie nous permet beaucoup mieux qu'aucune autre de formuler une hypothèse sur la nature de certains liens gémellaires, et sur le rôle qu'un troisième partenaire peut jouer dans la vie sentimentale du couple.

Au contraire de Michel et de Jacques, rencontrés hors du laboratoire, au hasard de relations personnelles, Jeanne et Marie étaient des sujets de « recherches » examinés pour la première fois bien avant que je m'intéresse au problème de l'affectivité et du mariage chez les jumeaux. Elles avaient 18 ans lors du premier examen et j'ai pu les suivre jusqu'à ce qu'elles aient atteint leurs 30 ans.

A 18 ans, les deux jumelles étaient rebelles à l'idée de mariage, et notamment Jeanne l'élément dominant du couple, mais pas le moins du monde à la pratique du flirt. « Dès l'âge de 10 ans, dit Marie, nous étions toujours amoureuses. » Mais Jeanne veille déjà jalousement sur sa sœur. On se souvient de la réflexion de Marie, citée plus haut :

Elle était jalouse non pas qu'elle veuille mon garçon pour elle, mais elle n'admettait pas que je sois amoureuse d'un garçon.

Jeanne d'ailleurs confirme, et ajoute même une précision sur son dispositif de sécurité :

Les flirts de Marie me considéraient comme le bon copain à qui on venait faire confidence. Comme ça je pouvais arrêter les choses à temps.

Elle fait rompre ainsi, successivement, quatre projets de fiançailles.

Le procédé n'est pourtant pas infaillible. Profitant de l'absence de sa sœur, une absence de quelques semaines, Marie trouve un nouveau prétendant. De retour, Jeanne s'indigne, tempête et menace Marie des pires catastrophes conjugales. Mais il est trop tard pour « arrêter les choses ». Sa sœur se marie. « Ce mariage m'a rendue furieuse », déclare Jeanne. Au contraire de Michel qui avait capitulé au lendemain du mariage de Jacques, Jeanne continue à lutter. Elle n'admet pas que son beau-frère prétende avoir sur sa sœur des « droits » supérieurs aux siens. De tout cela Marie est désolée :

La solution, dira-t-elle plus tard, ç'aurait été qu'il soit à nous deux. J'ai rêvé qu'il soit à la fois le mari de Jeanne et mon amant.

D'ailleurs, les menaces de Jeanne se sont réalisées. « ça a été un échec sexuel complet ». Et Marie explique ainsi son échec :

Jusqu'à mon mariage, j'étais amoureuse de l'amour... le désir physique, le désir de jouissance ? Non... Je n'avais pas réalisé qu'il fallait être deux, je n'avais pas compris qu'il fallait lui faire plaisir, à l'homme.

Mais elle reproche aussi à son mari d'être maladroit et exigeant. Et l'exigence qu'elle supporte le moins est qu'il veuille la séparer de sa sœur.

Cependant, pour sauvegarder son ménage, le beau-frère part avec sa femme à l'étranger où il restera plusieurs années. Un enfant naît qui donne au couple un moyen de survivre à ses déceptions. Marie n'est toujours pas heureuse. Elle cherche, hors du foyer, ce que son mari n'a pas su lui donner. Mais son infidélité se solde par un nouvel échec sexuel.

Puis, c'est le retour à Paris après six ans d'absence. Jeanne ne s'est pas mariée, mais elle a eu pendant ce temps-là de nombreuses aventures à la recherche, elle aussi, de ce qu'elle appelle « l'harmonie sexuelle ». Cette harmonie, elle l'a enfin découverte depuis quelques mois quand Marie revient à Paris.

Et c'est alors que va se réaliser l'ancien rêve de Marie. L'amant de Jeanne, l'homme que celle-ci a choisi sera, simultanément, son amant.

C'est le premier homme, dit-elle, qui nous plaît à toutes les deux. Et c'est mon expérience heureuse, pour la première fois.

Un accord tacite règne entre les deux sœurs. Elles se comportent d'ailleurs l'une vis-à-vis de l'autre avec beaucoup de discrétion. Il n'y a pas, comme dit Marie, de « trio sexuel », mais deux couples avec un élément commun. Elles ne parlent jamais de cette étonnante histoire. Les questions d'ordre sexuel restent, entre elles, questions interdites. Et pourtant certaines inhibitions, au moins du côté de Marie, semblent atténuées. Quand j'interroge Marie sur les répugnances qu'on éprouve habituellement à se servir, en commun avec autrui, d'objets qui impliquent une souillure physique (verre, fourchette, brosse à dents, etc.), elle me répond :

Depuis que nous avons une vie commune par l'intermédiaire de cet ami je n'ai plus aucun dégoût à me servir des mêmes objets que ma sœur.

et cette attitude est d'ailleurs la même envers l'amant et envers la sœur.

Mais un accident va troubler cette belle harmonie et conduire les jumelles à des aveux qu'elles ne m'avaient jamais faits, qu'elles ne s'étaient peut-être jamais faits à elles-mêmes. Un jour donc, elles viennent, *ensemble*, me trouver. Elles sollicitent mon aide. Toute pudeur chez elles a disparu. La situation est trop grave : leur ami les trompe avec une troisième femme.

Il avait refermé le cercle, dit Marie. Il veut maintenant en sortir. Il hésite entre une autre fille et nous deux.

Et Jeanne de conclure : « Mais ses jumelles ne le lâcheront pas. »

Comme je m'étonne de leur démarche, elles me déclarent que leur situation est dramatique, qu'elles ont peur de se retrouver « seule à seule ». Qu'elles viennent de comprendre le secret terrible de leur bonheur. Que l'homme est leur « intermédiaire », que s'il s'en va elles risquent de tomber dans la pire des perversions, qu'elles désirent, de toutes leurs forces, rester « normales », qu'elles ont perdu, depuis longtemps tout secours de la religion, qu'elles avaient besoin de tout dire à quelqu'un qui puisse les écouter, sinon les absoudre.

L'homme est resté.

*
* *

Cette histoire, où j'ai pris le maximum de précautions pour sauvegarder l'anonymat des personnages et les convenances de la morale commune, est intéressante surtout par le rôle de l'ami dans l'union du couple gémellaire. Elle paraîtra peut-être beaucoup moins scandaleuse à bien des lecteurs, si on la commente à la lumière d'un conte chinois dont le thème essentiel est justement celui de l'homme « intermédiaire » entre deux jumelles (1).

Les deux jumelles chinoises ont de nombreux prétendants. Mais ce sont des rustres, des malappris. Aucun d'eux ne leur convient : « En remarquant leur mauvaise mine, elles avaient

(1) Conte du ^{xiv}^e siècle, traduit en 1827, par Abel RÉMUSAT, et reproduit par A. STOCKER dans *Le double* (Éditions du Rhône, Genève, 1946). On trouve aussi ce même thème de l'homme intermédiaire entre deux jumelles dans un conte français du ^{xiii}^e siècle, *Les amours de Frêne et de Galeran*, du trouvère Jean RENART (« Mises en nouveau langage », par André MARY, Jonquières édit., Paris, 1929).

laissé tomber la tête et fermé les yeux. » Les parents veulent les forcer à choisir chacune un époux. Elles s'y refusent. L'affaire est portée devant le juge. Celui-ci, frappé par la beauté des jumelles, si ressemblantes d'ailleurs qu'elles sont indiscernables, réprimande les parents : « Il faut, dit-il, que vous soyez dénués de tout principe pour traiter le bonheur de vos filles comme de simples jeux d'enfants. » Il décide alors de choisir pour les deux jeunes filles deux maris au moyen d'un concours littéraire, « de manière qu'ils possédassent le talent aussi bien que les agréments personnels ». Or, on découvre au moment d'attribuer à chacune des jumelles un mari, que les deux premiers poèmes, de qualité égale, ont comme auteur un seul homme, le jeune Tsi-Tsin. Le juge qui est un mandarin fort sage accorde les deux jumelles à Tsi-Tsin. En agissant autrement, dit-il,

j'aurais fait une grande injustice à une de ces deux dames, puisque c'est vous l'auteur des deux poèmes, les deux dames sont à vous. Celui-là seul qui est digne d'elles doit les obtenir... Cela s'accordera merveilleusement avec les prédictions de votre destinée.

Tsi-Tsin sera le lien qui unira désormais le couple.

Dans ce conte chinois comme dans le conte français de *Frêne et Galeran*, qui brode sur un thème semblable, les deux jumelles et leur amant sont évidemment des symboles. Mais après tout, les symboles, aussi élevés soient-ils, ont bien leurs racines dans la réalité. Et si le mythe des jumeaux, avec ou sans moyen « intermédiaire » est utilisé si souvent dans les œuvres d'imagination pour symboliser la recherche de soi et du bonheur, n'est-ce point que le drame réel des jumeaux présente cette recherche sous une forme privilégiée ?

Stocker, dans son commentaire du conte chinois, dit de la décision du mandarin qu'elle est un jugement de Salomon à rebours : « Au lieu de menacer de couper en deux un enfant..., il aboutit à la fusion de deux jumelles. » Et Tsi-Tsin, le jeune homme, apparaît comme un principe nécessaire à cette fusion. Stocker l'identifie à la « forme intermédiaire de réalité », à la notion de « proportion » dont Platon parle dans le *Timée*. Platon dit en effet, dans un texte dont l'interprétation est d'ailleurs fort controversée que le Démonstrateur pour unir *harmoniquement* la nature du Même à celle de l'Autre fait intervenir un troisième terme (pp. 35-36). Il s'agit ici de l'Ame du Monde.

Mais l'âme des mortels, dans sa composition dialectique avec le corps obéit elle aussi au principe de la proportion qui d'une dualité fait un seul tout.

Si nous revenons maintenant de ce langage mystique à la réalité sensible et sensuelle, comme d'ailleurs Platon nous y invite si souvent par son propre exemple, que pouvons-nous dire, que pouvons-nous supposer ?

Il faut d'abord dire que le troisième personnage, l'intermédiaire, existe au moins à l'état de rêverie chez beaucoup de jumeaux. Marie en rêve dès son mariage, et peut-être avant. Elle est prête depuis longtemps à l'expérience de partage que sa sœur un jour lui offrira. Dans les confidences d'Armand le marin et dans celles de Pierre et Louis, l'image de la fiancée intervient bien pour marquer la solidarité, la communion du couple gémellaire. « Pour ménager la chèvre et le chou », « pour ne pas se quitter », le mieux serait de prendre une même femme. C'est une façon de parler. C'est peut-être plus qu'une façon de parler. Les mariages entre couples de jumeaux identiques que la presse annonce assez fréquemment, et dont nous possédons trois exemples dans notre population d'enquête, constituent en somme la réalisation la plus satisfaisante d'un tel désir. L'exemple le plus net que nous connaissions est celui d'un quatuor de droguistes. Ils se sont mariés le même jour, comme c'est la règle en ce genre d'unions parallèles, ils ont monté en commun le même commerce de droguerie, ils vivent ensemble. La mère des épouses déclare en toute ingénuité : « Ils s'entendent tous les quatre parfaitement. C'est comme un ménage unique. » La ressemblance des deux couples est telle, renforcée par l'identité des vêtements, que les enfants nés de ces unions, confondent constamment leurs parents avec leur oncle et tante.

Il faudrait peut-être aussi considérer, comme un mode d'affirmation du couple par le moyen d'un partenaire, commun, la pratique de substitutions dont Paul et Julien parmi d'autres, nous donnent des exemples si nets. Dans le cas de substitution, il y a presque toujours complicité des frères. La réaction de jalousie est, semble-t-il, complètement absente. Le partenaire, tenu dans l'ignorance de la substitution, n'est plus un danger pour l'unité du couple gémellaire. Bien au contraire, serions-nous tentés de dire, en trompant leur partenaire sexuel sur

leur véritable identité, les jumeaux parviennent à le nier comme sujet autonome. Le partenaire commun est absorbé, à son insu, dans l'expérience du couple.

De toute façon, qu'il soit imaginaire ou réel, qu'il soit lui-même complice ou ignorante victime, le partenaire commun apparaît comme un moyen.

Mais est-il tout simplement, pour les jumeaux, un moyen de ne pas se perdre, de ne pas rompre l'unité du couple par l'intrusion d'« étrangers », ou le moyen de renforcer l'unité du couple, de parvenir plus ou moins confusément à l'accomplissement d'une union plus étroite que de multiples tabous interdisent ?

A vrai dire, même s'il ne s'agit que de défense, le moyen employé introduit ou révèle dans l'univers du couple des liens de sensualité, à peu près inévitablement.

Quand Jeanne et Marie viennent me confier leur malheur, elles sont hantées par la crainte de se retrouver « seule à seule » comme si leur ami avait été non seulement le révélateur, non seulement le truchement d'un amour qui n'ose pas dire son nom, mais aussi le providentiel obstacle à sa satisfaction directe.

Sur le mécanisme par lequel s'opère la communion sensuelle, si communion sensuelle il y a, on ne peut faire que des hypothèses. On doit d'abord rappeler que Marie n'a été guérie de sa frigidity que du jour où elle a connu l'ami commun. Et l'on constatera d'ailleurs à la lecture des « Témoignages parallèles » que la frigidity est un état probablement assez banal chez les jumelles monozygotes. Faut-il alors supposer un mécanisme de défense établi par la promiscuité dangereuse du couple gémellaire, ou une réaction inconsciente de déception, de rejet quand l'union s'accomplit avec l'« étranger ». Selon l'expression de Michel : quand on a connu l'intimité du couple gémellaire, le risque est grand qu'aucun autre couple soit possible. Pour Jeanne et Marie, tout se passe comme si chacune jouissant d'une situation identique à l'autre, jouant d'une alternance ou d'une confusion des perspectives, pouvait enfin être elle-même et sa jumelle, pouvait enfin *connaître* son double et communier avec lui dans une expérience où s'évanouissent les derniers obstacles de la dualité. Et tout cela d'une façon relativement décente puisque, apparemment du moins, les tabous de l'inceste et de l'homosexualité sont respectés.

J'ai dit « tout se passe comme si... ». Non pas par clause de style respectueuse des tabous en question, mais parce que dans un tel domaine, encore si peu exploré, la prudence d'interprétation est de règle.

*
* *

Ce qui est certain, en tout cas, et contrairement à ce que pense Gedda, c'est la présence très fréquente, sinon générale, de composantes sensuelles dans l'attachement gémellaire, notamment chez les jumeaux identiques.

À ce propos, deux remarques sont à faire.

D'une part, que la sensualité est une coloration sans doute très générale des rapports humains, qu'elle existe déjà dans l'amour filial et maternel, qu'elle n'est pas synonyme de sexualité, et qu'en fin de compte, on ne voit pas pourquoi elle serait absente des liens gémellaires.

D'autre part, que si la sensualité peut se développer en certains couples de jumeaux d'une façon excessive, et gênante pour le bon équilibre individuel des partenaires, cela est dû non seulement à leur ressemblance, à la proximité psychique sur laquelle nous venons longuement de dissenter, mais aussi à la promiscuité où ils sont élevés et entretenus jusqu'à l'âge adulte. La plupart des jumeaux, et notamment la quasi-totalité des jumeaux identiques, partagent le même lit de leur naissance jusqu'à la fin de l'adolescence. De cette pratique insensée, dont les parents bien entendu sont entièrement responsables, nous aurons l'occasion de reparler au prochain chapitre.

On peut prévoir sans difficulté, à moins d'être totalement aveuglé par les mythes de la pureté enfantine et de la pudeur fraternelle, les conséquences d'une telle promiscuité.

Les jeux érotiques entre jumeaux sont très fréquents. Pas plus probablement qu'ils ne le seraient entre frères, ou entre sœurs ordinaires, placés dans la même situation. On trouvera à la question 46 du « jardin secret » une assez grande richesse de renseignements donnés sur ce sujet par les jumeaux eux-mêmes.

Les uns, et ils sont sans doute le plus grand nombre, avouent une légère réaction de gêne et de culpabilité. Ils déclarent

que c'est une affaire sans importance, la simple quête du plaisir physique.

Quelques autres (et est-ce par hasard si ce sont justement ceux qui se ressemblent le plus, ceux dont la syntonie affective est la plus forte ?) avouent une réaction plus complexe. Louis, le frère de Pierre, tente d'expliquer que « ce n'est pas pareil qu'un jeu solitaire ». Irène et Lucienne qui sont alors en pleine crise d'adolescence, mêlent au plaisir un sentiment de tendresse. Lucienne, la mieux équilibrée, et l'élément dominant du couple, déclare :

Depuis environ deux ans, ça nous arrive une ou deux fois par semaine... C'est un besoin de plaisir physique lié à un sentiment d'affection. Irène surenchérit : « Chaque nuit, nous nous amusons ensemble. Ce n'est pas seulement une question de plaisir mais de sentiment. Je suis amoureuse de ma sœur et elle m'aime aussi... Je suis jalouse quand elle pardonne à son amie des choses qu'elle ne me pardonnerait pas à moi : c'est une jalousie sentimentale mais c'est une jalousie physique aussi. Je crois que ce sera terrible si l'une de nous se marie avant l'autre. »

Plusieurs enfin dressent entre eux un rempart de crainte ou de répugnance. Michel déclare :

Nous couchons dans le même lit, alors la nuit, involontairement... C'était ensuite une gêne, une honte pour toute la journée.

Justine et Sophie, plus prudentes, prenaient des « précautions » :

Il y avait une marque, un surjet au milieu du lit, nous ne devions pas le dépasser !

Il est remarquable que ces précautions pour éviter tout contact physique, que les réactions de répugnance même, aient été signalées le plus ostensiblement par Jeanne et Marie avant l'aveu de leur attirance physique. Marie disait alors :

Nous évitons de coucher dans le même lit. Nous ne nous sommes jamais embrassées.

Jeanne, de son côté, sans rien connaître des confidences de sa sœur, confirmait et précisait :

Avec ma sœur, ça m'aurait atrocement répugné... Quand nous devons coucher dans le même lit, nous plaçons un polochon entre nous deux. Je ne l'ai jamais embrassée de ma vie.

Et Odile, tout en avouant cependant des contacts physiques avec sa sœur (vers l'âge de 9-10 ans) déclare, elle aussi, avec un accent de répulsion :

Mais jamais on ne s'embrassait, jamais ! Vous ne me croirez pas. Jamais !

Elle révèle d'ailleurs en même temps, de façon très explicite, l'existence d'un intermédiaire :

Nous avons eu pendant longtemps une amie commune. Elle était comme un ciment entre nous deux. Nous avions absolument besoin d'elle.

Une autre jumelle me dit :

Quand nous sommes devenues adolescentes, je ne l'embrassais plus et dans le lit j'évitais le contact de sa chemise (Monique, monozygote, 28 ans).

On peut trouver cette crainte du contact, ce comportement d'évitement de très bonne heure, et également chez les jumeaux de sexes différents, comme en témoigne ce dernier récit :

MARTIN (39 ans). — « L'intimité qui me lie à Lucile ma jumelle a été, à mon sens, la conséquence d'une éducation commune et le fait de nos attitudes complémentaires, mon orgueil trouvant un champ d'élection devant la simplicité et la modestie de ma sœur. Mais cette intimité était si peu naturelle que, dans le lit commun que nous avons partagé pendant les quatre premières années, le simple contact des épidermes m'était insupportable, et je garde de cette impression un souvenir suffisamment précis pour en garantir l'authenticité. Et ça devenait une répugnance pénible à l'extrême quand, parfois dans un lit trop étroit on nous plaçait tête-bêche, et que de mes jambes je frôlais les cuisses ou le ventre de ma jumelle. »

Il faut ajouter que ce couple, particulièrement uni, fut dissocié à la trentième année par l'entrée en religion de Lucile. Que Martin s'est marié cinq ans plus tard et que son vœu le plus cher est d'avoir à son tour, des enfants jumeaux...

La fameuse pudeur fraternelle serait-elle donc, en bien des cas, et notamment pour les jumeaux identiques, une transmutation de l'attirance physique, une défense contre des tentations inavouées ? Elle n'en serait pas moins respectable pour autant.

Il est un fait que dans le vaste domaine du « jardin secret », le secteur des questions sexuelles est de tous le mieux défendu.

Les jumeaux sont à peu près unanimes à dire qu'ils ne parlent jamais de « ces choses-là » entre eux, même dans les cas d'une intimité physique incontestée.

ANTOINE (28 ans). — « Quand nous partagions le même lit, il se passait des choses entre nous. Mais nous n'en avons jamais parlé entre nous. D'ailleurs jamais nous ne nous sommes parlé des choses d'ordre sexuel. »

FERNAND (23 ans). — « Nos relations s'accompagnaient d'un sentiment très vif de faute. Mais nous n'en parlions jamais. Les histoires d'ordre sexuel d'ailleurs nous n'en parlions jamais entre nous. Seulement à notre confesseur. »

LOUIS (24 ans). — « Des secrets pour lui... peut-être dans le domaine sentimental. Et puis pour les questions sexuelles. »

MICHEL (29 ans). — « Il était mon confident le plus intime. Mais une région que je tenais plus secrète pour lui que pour les autres : tout ce qui touchait aux questions sentimentales et sexuelles (...). Je tenais secret tout ce qui était ma sensibilité un peu... dont j'avais honte. »

HENRI (17 ans). — « Jean est mon plus intime confident. Et pourtant, il y a des choses que je pourrais dire à d'autres et pas à lui. Ainsi il y a deux ans, j'ai dû porter un suspensoir. Il ne l'a jamais su. »

JUSTINE (38 ans). — « Aucun secret à l'égard de ma sœur jusqu'à 18 ans, sauf tout ce qui concerne un secret pour la vie de femme. Jamais entre nous de petites confidences intimes. »

CLAIRE (20 ans). — « C'est pour ma sœur que j'ai le moins de secrets. Au confesseur je dis mes fautes en gros. A ma sœur, je lui confierais des choses plus détaillées. (Mais) il y a des choses que je n'oserais pas lui dire : dans le domaine sexuel... »

DENIS (18 ans). — « (Mes seuls secrets pour mon frère) pour les questions sexuelles ! Je ne pourrais pas lui en parler... Absolument catégorique ! C'est la seule chose mais catégorique (...). Pour les choses sexuelles je suis plus à l'aise avec nos camarades. »

*
* * *

On peut discuter sur la nature des liens qui unissent les jumeaux l'un à l'autre. On ne peut mettre en doute la force de ces liens que la crise d'originalité juvénile ne parvient pas toujours à détendre et qu'elle contribue même parfois à renforcer. On peut alors se demander si la situation gémellaire n'empêche pas, et avec quelle fréquence, de contracter mariage. L'hostilité ouverte au mariage, telle qu'on la trouve exprimée avec véhémence par Michel, est assez rare. Mais par contre, une réponse qui manifeste pour le moins un manque d'intérêt est assez fréquente chez les jumeaux monozygotes en âge de se marier :

Peut-être, si l'occasion se présente, mais nous n'y pensons pas... On n'en a pas besoin... Nous nous suffisons l'un à l'autre.

En conséquence, le taux du célibat est-il plus élevé parmi les jumeaux que dans la population ordinaire ?

Je n'ai pas trouvé de réponse à cette question, ni la formulation même de cette question dans toute la littérature que Gedda passe en revue avec tant de soin dans son monumental *Studio dei Gemelli*.

Il faut dire qu'une enquête sur le mariage des jumeaux a été jusqu'à maintenant très difficile, sinon pratiquement impossible, du fait que les registres d'état civil, seuls documents qui soient utilisables pour une enquête suffisamment large, ne portaient pas régulièrement jusqu'à ces derniers temps les mentions de décès et de mariage. On sait, en effet, que les dates du mariage doivent être transcrites sur les registres du *lieu de naissance*, où se trouvent réunis, en principe, pour chaque individu, tous les renseignements concernant son état civil. En fait, cette règle n'est appliquée avec rigueur, en France, que depuis une dizaine d'années.

J'ai cependant entrepris en 1952 le dénombrement de toutes les naissances gémellaires viables, enregistrées à la mairie du cinquième arrondissement de Paris pendant une période de vingt ans : de 1883 à 1902. La marge de 50 ans entre la dernière année (1902) et la date de mes relevés (1952) assurait à la nuptialité des chances très largement suffisantes ! J'ai dénombré ainsi la naissance de 283 couples complets (566 jumeaux), sans compter 4 groupes de triplets qui n'entrent pas dans les présentes élaborations. J'ai relevé dans l'état civil de ces 566 jumeaux, toutes les mentions de mariage, en distinguant d'une part entre jumeaux qui appartiennent à des couples uni-sexués et jumeaux de couples bi-sexués, d'autre part entre garçons et filles. Enfin, comme population de comparaison, j'ai pris au hasard dans les mêmes registres, sur la même période de vingt ans, 500 noms de naissances simples (250 garçons et 250 filles) pour lesquelles j'ai relevé également les mentions de mariage.

Les résultats ainsi obtenus sont groupés dans le tableau 52. La mention de mariage est nettement moins fréquente pour les jumeaux que pour les non-jumeaux : 25,8 % contre 40,3 %. La différence entre ces deux chiffres est très significative. D'autre part, on ne note pas de différence appréciable entre les jumeaux, tant du point de vue du sexe que du point de vue de la catégorie gémellaire (couples uni-sexués et couples bi-sexués).

Ces chiffres attesteraient donc un taux de célibat anormal

chez les jumeaux puisque, pour un même nombre d'individus mariables, on compterait seulement 64 jumeaux mariés pour 100 non-jumeaux (le rapport de 25,8 % à 40,3 %). Mais ces chiffres sont-ils vraiment comparables ?

TABLEAU 52

*Fréquence de la mention « mariage » constatée en 1952
sur les registres d'état civil
pour 566 jumeaux (283 couples) et 500 individus non jumeaux
nés à Paris (5^e arrondissement) entre 1883 et 1902*

	Jumeaux							Population contrôle		
	Des couples uni-sexués		Des couples bi-sexués		Total					
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Ensemble	Hommes	Femmes	Ensemble
Nombre d'individus	180	212	87	87	267	299	566	250	250	500
Mention de mariage	47	55	23	21	70	76	146	95	108	203
%	26	26	26,5	24	26,2	25,4	25,8	38	43	40,3

Toutes les différences entre jumeaux et non-jumeaux sont fortement significatives. Pour l'ensemble des deux populations, la différence est de 14,5 % avec une erreur probable de 2,7. Soit un rapport critique supérieur à 5.

Si une erreur systématique affecte la différence entre les deux pourcentages, on ne peut guère l'imputer aux omissions de transcription. Ces omissions sont certes très nombreuses. D'après le taux de 40 % constaté pour la population ordinaire, on peut déduire que la mention de mariage est omise sur les registres au moins une fois sur deux (le taux réel des mariages dépasse en effet 80 % pour la période considérée). Mais on ne voit aucune raison à des omissions plus fréquentes pour les jumeaux que pour la population ordinaire et qui seraient régulièrement plus fréquentes pour tous les groupes (sexes et catégories) de jumeaux considérés.

Par contre, une autre source d'erreur peut intervenir, qui est incontrôlable en toute rigueur dans les registres en question :

le taux différentiel de mortalité. On sait que le taux de mortalité est plus élevé parmi les jumeaux que dans la population ordinaire. Sans doute, tous les cas de néo-mortalité ont été exclus et nos 566 jumeaux appartiennent à des couples complets. Mieux encore, le taux de mortalité, tel qu'il ressort des registres de l'état civil est *grosso modo* le même (environ 4 %) pour la population gémellaire et la population contrôle. Mais pour la mention des décès comme pour la mention des mariages, les renseignements sont lacunaires. Un doute subsiste quant à la comparabilité des chiffres obtenus.

Une statistique précise exigeait donc non seulement la connaissance certaine de l'état matrimonial, mais aussi et surtout, l'élimination de tous les cas de décès au cours de l'enfance (et quand il s'agit de jumeaux, l'élimination de tous les couples pour lesquels il y a décès, même d'un seul des partenaires). La documentation nationale de l'I.N.S.E.E. (1) me permet de répondre à cette exigence pour une fraction de nos populations. Sur mes 283 couples de jumeaux, je parviens à en identifier 45, ayant atteint l'âge adulte, et pourvus d'un état civil complet. Pour ma population contrôle, j'identifie, dans les mêmes conditions et avec les mêmes garanties, 182 individus. On perd évidemment en effectifs ce que l'on gagne en certitude.

Les résultats de cette seconde élaboration sont donnés dans les tableaux 53 à 56.

L'écart entre les fréquences de nuptialité chez les jumeaux et les non-jumeaux est moins grand que dans la première élaboration, mais il subsiste de façon appréciable et *notamment pour les femmes*. Pour la totalité des populations, on enregistre un pourcentage de nuptialité de 65,5 % chez les jumeaux et de 78 % pour les non-jumeaux. Pour reprendre le mode de comparaison déjà employé, on peut dire que sur un même nombre d'individus mariables, on compte 85 jumeaux mariés (hommes et femmes) contre 100 non-jumeaux. Et si l'on considère le sexe féminin seulement, 71 mariages de jumelles contre 100 mariages de femmes non jumelles.

Ou encore, en exprimant les mêmes résultats dans les termes complémentaires, c'est-à-dire en fréquence de célibat : toutes choses égales d'ailleurs, pour 100 célibataires non

(1) Institut national de la Statistique et des Études économiques, 47, rue de Monceau, Paris.

jumeaux (hommes et femmes), on compterait environ 157 célibataires jumeaux (34,5 % : 22 %). Et s'il s'agit du sexe féminin seulement, pour 100 célibataires de la population ordinaire, on compterait, à en croire nos chiffres, 179 célibataires jumelles (47 % : 26,2 %).

TABLEAU 53

État matrimonial des 45 couples de jumeaux identifiés par l'I.N.S.E.E. nés (entre 1883 et 1902) dans le 5^e arrondissement de Paris

Nombre de couples	Couples masculins (n = 16)	Couples féminins (n = 16)	Couples bi-sexués (n = 13)	Total (n = 45)
Avec les 2 jumeaux mariés	9	6	6	21
Avec 1 jumeau marié et l'autre célibataire ...	6	5	6 (1)	17
Avec les 2 jumeaux célibataires	1	5	1	7

TABLEAU 54

État matrimonial des 90 jumeaux identifiés par l'I.N.S.E.E.

Partenaires des couples uni-sexués		Partenaires des couples bi-sexués		Total		
Hommes (n = 32)	Femmes (n = 32)	Hommes (n = 13)	Femmes (n = 13)	Hommes (n = 45)	Femmes (n = 45)	Total (n = 90)
<i>Nombre d'individus mariés</i>						
24 (75 %)	17 (53 %)	11	7	35 (77,8 %)	24 (53,3 %)	59 (65,5 %)
<i>Nombre d'individus célibataires</i>						
8 (25 %)	15 (47 %)	2	6	10 (22,2 %)	21 (46,7 %)	31 (34,5 %)

La différence entre hommes et femmes est statistiquement significative. Pour le total, le rapport critique est de 2,53. La différence est significative au seuil de probabilité de 0,02.

(1) Dans la catégorie des « bi-sexués », pour 5 couples sur 6, c'est le garçon qui est marié et la fille qui est restée célibataire.

TABLEAU 55

État matrimonial des 182 individus de la population-contrôle identifiés par l'I.N.S.E.E.

Nombre d'individus	Hommes (n = 79)	Femmes (n = 103)	Total (n = 182)
Mariés	66 (83,6 %)	76 (73,8 %)	142 (78 %)
Célibataires	13 (16,4 %)	27 (26,2 %)	40 (22 %)

La différence entre hommes et femmes est statistiquement significative. Le rapport critique est de 1,63. La différence est significative au seuil de probabilité de 0,15.

TABLEAU 56

Différence des taux de célibat entre jumeaux (tableau 54) et non-jumeaux (tableau 55)

(d'après l'état matrimonial des individus identifiés par l'I.N.S.E.E.)

Termes en comparaison	Différence des %	Erreur probable de la différence	Rapport critique
Hommes jumeaux (des couples uni-sexués) et hommes non jumeaux	8,6 % (25-16,4)	8,7	1
Femmes jumelles (des couples uni-sexués) et femmes non jumelles	20,8 % (47-26,2)	9,8	2,12
Population gémellaire totale et population contrôle ...	12,5 % (34,5-22)	5,8	2,14

La différence est statistiquement significative entre F. jumelles et F. non jumelles. Le rapport critique est de 2,1. La différence est significative au seuil de 0,05.

On ne doit pas oublier cependant que les effectifs utilisés sont faibles. Et qu'en conséquence, ils ne peuvent apporter qu'un début de preuve.

J'ai tenté une troisième élaboration avec les 172 couples de jumeaux adultes (vingt ans et plus) contenus dans ma population d'enquête, et sur lesquels j'avais une réponse explicite à la question « mariage » (question 52 : Êtes-vous mariés ou célibataires ? Le cas échéant, indiquer la date de mariage). Les réponses de ces 344 jumeaux (les 172 couples considérés sont complets) ne nous permettent pas directement de valider les résultats obtenus par les deux précédentes élaborations. Nous avons en effet ici une population dispersée sur une très large échelle d'âge, de 20 ans jusqu'à la vieillesse. Les effectifs de chaque âge sont trop faibles, pour permettre d'instituer une comparaison avec la population générale.

Le seul intérêt de cette élaboration est d'établir une comparaison entre catégories gemellaires, ce qui n'était pas possible avec les registres d'état civil, puisque le diagnostic de mono et dizygotisme, notions biologiques et non légales, n'y figurent évidemment pas.

Cette comparaison entre catégories est susceptible d'apporter indirectement une réponse à la question de savoir si la situation gemellaire a un effet sur le maintien dans le célibat, avec l'hypothèse que, si cet effet existe, il doit apparaître plus nettement chez les jumeaux dont la situation gemellaire est la plus pregnante, c'est-à-dire chez les jumeaux identiques.

Les résultats donnés au tableau 57 concordent avec ce que nous pouvions espérer selon cette hypothèse. Le taux de célibat est de 58,1 % pour l'ensemble des jumeaux monozygotes (1) et de 43,2 % seulement pour l'ensemble des jumeaux dizygotes (4). La différence est significative avec un rapport critique de 2,3.

De tous les groupes en comparaison, ce sont les femmes monozygotes et dizygotes qui présentent entre elles la différence la plus forte : 61,9 % de cas de célibat pour les premières contre 41,8 % seulement pour les secondes. Statistiquement, et malgré la faiblesse des effectifs, la différence est très nettement significative : au seuil de probabilité de 0,02.

Toutes réserves faites, eu égard à la faiblesse des effectifs, on notera aussi que les couples bi-sexués (catégorie 5) occupent

ici encore, pour ce taux du célibat, une position intermédiaire entre les couples monozygotes (catégorie 1) et les couples dizygotes (catégorie 4).

TABLEAU 57

Taux de célibat en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe calculés pour 344 individus

(d'après les réponses explicites à 172 questionnaires de couples adultes)

1			2-3			4			5			Ensemble		
Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total
<i>Nombre d'individus</i>														
76	84	160	14	20	34	32	56	88	31	31	62	153	191	344
<i>Nombre de célibataires</i>														
41	52	93	9	14	23	15	23	38	15	14	29	80	103	183
<i>Taux de célibat</i>														
56,5	61,9	58,1				46,8	41,8	43,2			46,8	52,2	53,8	53,2

Deux différences sont statistiquement significatives. Entre jumelles MZ (1) et jumelles DZ (4) : différence de 20,1 % avec une erreur probable de 8,4 (rapport critique de 2,4, significatif au seuil de 0,02).

Entre la totalité (hommes et femmes) MZ et DZ : différence de 14,9 % avec une erreur probable de 6,5 (rapport critique de 2,3, significatif au seuil de 0,05).

Ces trois élaborations de valeurs très variables, tant par la qualité que par la quantité des documents utilisés, ne sont pas d'une certitude parfaite, mais elles tendent cependant à une même conclusion : la situation gémellaire fait obstacle au mariage.

Or, le « penchant » au mariage ou au célibat n'est pas une caractéristique indépendante des autres dans le psychisme d'un individu. Il est le signe d'ailleurs très polyvalent d'attitudes, étroitement liées avec les modalités d'autonomie de l'individu et ses capacités de vie sociale.

Si la fréquence anormalement élevée du célibat chez les

jumeaux, et notamment chez les jumeaux identiques, était vraiment confirmée, on pourrait la considérer comme une expression révélatrice de la mentalité créée par la situation gémellaire. Un trait pouvant appartenir non seulement aux célibataires mais aussi, dans une mesure parfois égale ou même supérieure, à ceux des jumeaux qui se marient et ratent plus ou moins l'équilibre de leur couple conjugal.

Le mariage par erreur est sans doute, en effet, plus fréquent, chez les jumeaux comme chez les autres, que le célibat par erreur ou malchance.

Je veux dire que l'époux avec une âme de célibataire est un phénomène plus banal que le célibataire avec une vocation d'époux.

*
* *

Dans la mentalité ou dans le comportement des jumeaux, nous avons essayé de mettre en évidence un certain nombre de caractéristiques : introversion, timidité, difficultés dans la conquête de l'autonomie personnelle, attachement fraternel pour le moins excessif.

Ces traits sont des caractéristiques de groupe, c'est-à-dire qu'ils distinguent, plus ou moins, les populations gémellaires des populations ordinaires et, plus ou moins, les catégories gémellaires entre elles. Ce sont des « vérités de moyenne », mais aussi sans doute, et pour les plus importantes d'entre elles, des vérités valables pour la majorité des jumeaux, du moins s'il s'agit de jumeaux monozygotes.

Une différence est à faire très nettement, en effet, entre ces caractéristiques d'ordre affectif et les caractéristiques d'ordre intellectuel que nous avons examinées au chapitre précédent. L'intelligence des jumeaux n'est pas foncièrement atteinte par la situation gémellaire. Il faut mettre en œuvre des populations nombreuses et des instruments de mesure très discriminatifs pour établir une infériorité intellectuelle à laquelle échappent en fin de compte, bon nombre de jumeaux. La vie affective des jumeaux, par contre, paraît très profondément marquée par leur situation exceptionnelle et de telle sorte que peu d'entre eux, probablement, y échappent. Nous sommes ici sur un plan très archaïque de conditionnements

inconscients, sur le plan très intime de l'expérience vécue qu'aucune expérience ultérieure ne pourra jamais totalement effacer.

On dira, certes, que tout n'est pas négatif dans la situation gémellaire. Les avantages de la solidarité, les satisfactions de l'amour fraternel réciproque sont évidents, au moins dans l'enfance. Et nous savons combien plusieurs auteurs ont insisté sur ces avantages et ces satisfactions.

Mais quel est le prix payé, en fin de compte, dans la majorité des cas, quand arrive l'âge d'homme, le temps des options individuelles et de l'adaptation à la vie sociale ?

On est trop enclin à considérer que la solidarité gémellaire est un fait de nature, que la nature est bonne et qu'il faut lui laisser faire son œuvre. On est trop enclin à croire, au bout d'une réflexion superficielle ou mal informée, que les caractéristiques gémellaires sont toutes un effet de l'hérédité commune.

Or, cela est une erreur, non seulement préjudiciable à la recherche scientifique mais, ce qui est plus grave, aux jumeaux eux-mêmes. Il faudrait défendre les jumeaux contre eux-mêmes, contre le besoin qu'ils ont l'un de l'autre et qui les aliène. Au lieu de cela, on se fait leur complice.

Martin, le dernier jumeau que nous avons cité tout à l'heure, juge avec une lucidité assez rare cette complicité, cette pression du milieu sur l'enfant-jumeau.

Nous avons été élevés dans cette idée que des jumeaux vivent toujours en parfaite intelligence ; et nous n'avons pas échappé à cette loi que je crois comprendre maintenant avoir pratiquée, dès le premier âge, comme une fatalité. Autrement dit, c'est par un artifice qu'on nous a convaincus d'un lien supplémentaire que les propres organisateurs de cet artifice, pris à leur jeu, attribuaient à la seule Nature.

Nous allons maintenant considérer la responsabilité des non-jumeaux, et notamment des parents, dans tout ce que la situation gémellaire peut avoir de nocif pour la formation de la personnalité.

CHAPITRE VI

REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES ET RÉACTIONS FAMILIALES COMME FACTEURS DU PSYCHISME GÉMELLAIRE

Aux jumeaux, le fait d'être jumeau n'est pas indifférent. La gémellité n'est pas non plus indifférente au commun des mortels. Les mythologies, les superstitions, les folklores apportent un témoignage sur les réactions de crainte et d'admiration suscitée par les jumeaux, toujours et partout.

Or, de toute évidence, ces réactions, ces représentations collectives de la gémellité interviennent dans la représentation que les jumeaux se font d'eux-mêmes.

Certes, la spécificité du psychisme gémellaire tient d'abord au caractère originel du couple, aux structures de comportements déterminées par la solidarité exceptionnelle du couple, aux difficultés que cette solidarité oppose à la conscience, puis à l'affirmation de soi. Si la gémellité était pour l'espèce humaine le mode habituel des naissances, ou du moins le mode majoritaire, les caractéristiques fondamentales qui proviennent de l'opposition dialectique entre le couple originel et la personne subsisteraient. Mais elles prendraient sans doute une tout autre coloration. Du seul fait que les jumeaux ne vivraient pas leur situation comme une situation « à part », exceptionnelle. Du seul fait que les représentations collectives concernant la gémellité n'en feraient plus un phénomène étrange, et qu'elles seraient l'œuvre des jumeaux eux-mêmes.

Tout ce que peut avoir d'extravagant cette idée d'une humanité où tous les individus iraient deux par deux, dès la naissance, révèle assez bien, à la façon d'une contre-épreuve, d'une décentration radicale, ce que peut avoir d'insolite le

fait d'être jumeaux et tout ce que la spécificité de la mentalité gémellaire doit en fin de compte à la conscience d'une situation exceptionnelle donc en quelque manière, péjorative ou laudative, anormale.

De tous les auteurs qui ont parlé de jumeaux, Helmut von Bracken est le seul, je crois, qui ait posé cette question des rapports entre la spécificité du psychisme gémellaire et les représentations collectives du milieu dans lequel ils vivent. « Le monde subjectif de l'homme, dit-il à ce propos, n'est pas entièrement une création de l'esprit individuel ; il s'édifie en grande partie dans la confrontation avec l'esprit objectif de la collectivité à laquelle il appartient. Les données de la collectivité sont tantôt assimilées (après un choix), tantôt réorganisées, tantôt encore ils servent de résistance (*Widerstand*) par rapport à quoi s'affirment les créations individuelles. En tout cas, l'esprit objectif de la collectivité (...) est d'une signification fondamentale pour l'univers subjectif de l'homme (1). »

Von Bracken en conclut que l'examen des mythes gémellaires est une des deux voies qui s'offrent à nous pour atteindre l'être-gémellaire (*das Zwilling-Sein*), la spécificité de l'univers subjectif des jumeaux. C'est la voie indirecte. L'autre voie, directe, consistant à interroger les jumeaux eux-mêmes sur leur manière d'être, en tant que jumeaux (2).

MYTHES ET RITES GÉMELLAIRES

L'examen des mythes gémellaires et autres représentations collectives concernant la gémellité n'a jamais été conduit dans la perspective méthodologique proposée par von Bracken, dans cette intention de pénétrer l'univers subjectif des jumeaux. Et ce n'est pas un hasard. Von Bracken est un des rares auteurs qui aient formulé le problème de la spécificité du psychisme

(1) VON BRACKEN (H.), *Über die Sonderart der subjektiven Welt von Zwillingen*, *Arch. f. die Gesam. Psych.*, 97, 1936, pp. 97-105.

(2) Ces deux voies ne se distinguent pas seulement par le fait que l'une est directe et l'autre indirecte, comme von Bracken semble le dire ici. Mais aussi par la réalité qu'elles atteignent. Le sentiment que les jumeaux ont de leur état de jumeaux et le témoignage qu'ils peuvent en donner, ne dépendent pas exclusivement, ni même sans doute fondamentalement, des représentations collectives.

D'autre part, il faut ajouter aux deux voies d'approche proposées par von Bracken, l'observation des comportements (directe ou par tests). A moins que von Bracken, quand il parle de s'adresser « directement » aux jumeaux, pense aussi bien aux méthodes d'observation qu'à l'introspection,

gémellaire et critiqué en conséquence la méthode classique des jumeaux qui ignore cette spécificité.

Pourtant, les travaux sur les légendes à motif gémellaire, sur le culte des jumeaux, sur les superstitions et les pratiques archaïques concernant la naissance et l'élevage des jumeaux, sont innombrables.

Les mythologues ont attiré depuis longtemps l'attention des philosophes sur les couples légendaires, constructeurs de villes : Abel et Caïn, Amphion et Zhétos, Romulus et Rémus (1). Et sur le meurtre d'un des jumeaux par son frère (2).

Les historiens des religions ont consacré de très riches études aux Dioscures, fils de Zeus, et aux Açvins, les jumeaux frères de l'Aurore, qui occupent une place si importante dans le védisme, la plus primitive conception religieuse de l'Inde. Un savant écossais, Rendel Harris, soutenait déjà en 1903, que le « culte des jumeaux appartient aux institutions les plus anciennes et les plus universelles de l'humanité » (3).

Les ethnographes et les sociologues ont décrit, souvent avec minutie, les tabous qui frappent les jumeaux dans les sociétés dites « primitives ». La naissance gémellaire n'est jamais traitée comme un phénomène ordinaire. Ou bien c'est un événement heureux. Ou bien, plus souvent, un événement néfaste. « Tantôt les deux jumeaux sont mis à mort, tantôt l'un d'eux seulement. S'ils sont de sexe différent, ici le garçon, là la fille (4). » En d'autres sociétés, au lieu de sacrifier les jumeaux, on se contente de les faire vivre à part, afin d'éviter que la tribu ne soit

(1) Abel et Caïn ne sont pas jumeaux. Mais s'ils sont cités comme tels par Otto RANK (p. 132 de son *Don Juan*), c'est que, dans l'intérêt de la théorie de l'auteur, ils ajoutent un cas à la liste des jumeaux dont « l'un est assassiné et l'autre crée une ville ».

Si Stocker conserve, lui aussi, l'exemple d'Abel et Caïn, c'est pour illustrer également une théorie, quoique différente de celle de Rank. « Ils ne sont pas jumeaux. Ils ne figurent pas moins, au sens allégorique, le couple de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. »

Rien n'empêche, à vrai dire, qu'on puisse considérer comme mythes gémellaires tous ceux où l'on trouve deux héros « couplés », qu'il s'agisse ou non de jumeaux. C'est ce que suggère, avec prudence d'ailleurs, von Bracken. Mais, dans une investigation sur l'idée de gémellité, partir d'une acception si large serait de mauvaise méthode.

(2) Un autre Allemand, H. POLL, a fait remarquer que l'inimitié et le meurtre n'étaient jamais signalés pour les couples réputés identiques, dont Castor et Pollux offrent le meilleur modèle, *Zwillinge in Dichtung und Wirklichkeit* (Berlin, 1930), p. 37.

(3) HARRIS (R.), *Dioscurie in the Christian Legends* (1903). *Cult of the heavenly twins* (1906).

(4) LÉVY-BRUHL (L.), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (5^e édit., 1922), p. 403.

contaminée. Ailleurs encore, dans certaines peuplades du Libéria par exemple, on attribue aux jumeaux des dons divinatoires et, en conséquence, on les vénère (1).

Il n'est pas possible d'entreprendre ici une analyse psychologique de ces pratiques, de ces cultes gémellaires, de ces mythes auxquels il faudrait d'ailleurs ajouter, de façon comparative, toutes les données folkloriques et toutes les superstitions qui subsistent dans nos propres sociétés.

Une telle étude exigerait, à elle seule, tout un ouvrage.

A vrai dire, cette étude a déjà été tentée au moins dans l'œuvre de deux auteurs : Otto Rank, le psychanalyste, et A. Stocker, médecin philosophe qui s'inspire explicitement de saint Bernard de Clairvaux, un des fondateurs de la mystique médiévale (2).

C'est dire que, chez Stocker comme chez Rank, l'interprétation des faits est conduite avec une assurance peu familière à l'homme de laboratoire. Le lecteur qui ne partagerait pas les convictions de ces auteurs aurait toujours la ressource de prendre leurs interprétations comme des faits. Des faits d'ethnographie contemporaine. Des faits dont il y a lieu de tenir compte s'ils sont une mise en forme d'idéologies plus ou moins répandues actuellement en certains milieux.

Les thèses de l'un et de l'autre sont illustrées par de très nombreux exemples littéraires et mythologiques sur le double, double concrétisé tour à tour par le reflet dans le miroir,

(1) Dans son récent ouvrage sur *Le vaudou haïtien* (N.R.F., Gallimard, coll. « L'espèce humaine », n° 14, 1958), l'ethnologue Alfred MÉTRAUX consacre quelques pages au culte des jumeaux (pp. 129-136). Dans le vaudou, religion d'origine africaine mêlée à des pratiques catholiques, les jumeaux (marassa) sont considérés comme des êtres d'exception, doués de pouvoirs surnaturels. Ils sont capables, notamment, de prédire et même de provoquer la pluie. L'attitude à l'égard des jumeaux est dictée curieusement par le caractère qu'on leur attribue : ils ont la réputation d'être emportés, violents, capricieux, susceptibles. Les individus, « possédés » par les jumeaux, présentent les mêmes traits de caractère, accomplissant en quelque sorte une régression infantile. Un proverbe haïtien dit que « les jumeaux sont désagréables ». D'ailleurs il est de règle, dit-on, que les jumeaux se haïssent et tendent à se détruire mutuellement. Quand l'un dépérit, ce qui est attribué à une manœuvre fratricide de l'autre, on échange leurs assiettes à leur insu, de sorte que chacun mange la nourriture de l'autre, « ce qui a pour effet de rétablir la bonne entente ».

Le culte des marassa a également été étudié par M. H. RSKOVITS (*Life in Haitian Valley*, Knopf édit., N. Y., 1937) ; J. PRICE-MARS (*Culte des marassas, Afroamerica*, Mexico I, n° 1 et 2, 1945, pp. 41-49) et par Od. MENNESSON-RIGAUD (*Étude sur le culte des marassas en Haïti, Zaire*, Bruxelles, n° 6, 1952, pp. 597-621).

(2) RANK (Otto), *Don Juan, une étude sur le double* (trad. franç.), Denoël & Steele, Paris, 1932 ; STOCKER (A.), *Le double*, Éd. du Rhône, Genève, 1936 ; *L'homme, son vrai visage et ses masques*, E. Vitte, édit., Paris, 1954.

l'ombre, le sosie et le jumeau. Mais leur argument peut tenir en quelques phrases, sans aucun risque de caricature.

Pour Otto Rank, le culte des jumeaux est la conséquence de la croyance primitive en une âme double, une âme mortelle qui agit dans l'individu pendant sa vie, une âme immortelle qui continue sa vie dans l'au-delà. « Les jumeaux étaient, conclut-il, comme la réalisation d'un homme qui a amené avec lui son Double *visible*. » Ainsi étaient démontrées, de manière concrète, la conception dualiste de l'âme et l'immortalité individuelle. On conçoit, dans ces conditions, que les jumeaux aient pu être l'objet d'égards spéciaux.

Otto Rank, l'auteur qui a introduit dans la littérature psychanalytique la notion du traumatisme de la naissance, ne saurait s'arrêter là. Il va plus loin dans son « analyse » en remarquant que les jumeaux tels qu'ils apparaissent dans les mythes, ne dépendent que d'eux-mêmes pour créer, pour construire, pour se rendre les maîtres du monde. L'immortalité, que le double affirme, est le reniement d'une filiation sexuelle (les jumeaux sont nés d'une procréation divine, ou plus simplement encore par auto-procréation), la négation de la naissance, le rejet de la mère. C'est que, explique Otto Rank, le besoin d'autonomie créatrice, le désir d'immortalité personnelle, se traduisent dans le développement de l'individu comme dans l'histoire de la civilisation par une émancipation de la domination maternelle. Les mythes gémellaires expriment de façon allégorique cette émancipation : « *Sur le plan sexuel*, par les jumeaux de sexe différent qui, ensemble, créent le monde et les hommes ; *sur le plan spirituel*, par les jumeaux de même sexe qui représentent la partie mortelle et la partie immortelle du propre Moi, indépendant de toute procréation sexuelle. »

Stocker réfute les explications d'Otto Rank tout en lui rendant largement hommage comme au pionnier de la psychologie du double. Tout le livre de Rank, dit-il, est malheureusement écrit sous le signe de l'obsession de la mort et dans le goût de la « théologie » freudienne. La théologie qui guide l'interprétation de Stocker est certes d'une tradition beaucoup plus ancienne et, de ce fait, beaucoup mieux élaborée.

Sans entrer dans les discussions d'ordre théologique où souvent Stocker nous entraîne, résumons donc l'explication qu'il nous propose. Le thème du double (sosie, ombre, reflet,

jumeau) pose, comme Rank le dit lui-même, *le problème des relations de l'individu avec son propre moi*. Mais, ajoute Stocker, pour comprendre les données de ce problème, il ne faut pas oublier cet enseignement du christianisme, développé par saint Bernard de Clairvaux dans sa théologie mystique, et selon lequel l'homme a perdu — par le péché originel — *sa ressemblance* avec le Créateur, mais non *l'image*. « L'image de Dieu en nous ne peut se perdre : c'est pourquoi, l'homme reste l'homme après comme avant la faute (1). » C'est cette image, c'est-à-dire ce qu'il y a en nous de plus stable, d'essentiel, que la notion de « double » représente. Toutes les rêveries, tous les mythes sur le double traduisent la démarche de l'homme à la rencontre de soi-même.

Le motif des jumeaux, dans ses représentations les plus diverses — que ce soit le mythe de Narcisse et d'Écho selon la version de Pausanias, ou les *Ménechmes* de Plaute, ou le conte chinois des *Jumelles*, ou le lai de *Frêne et Galeran* — symbolise presque toujours, d'après Stocker, le problème du *moi* authentique, profond, immuable, et du *je* changeant, superficiel. Et la nécessité de l'unité des deux personnes. Des deux jumeaux, dit encore Stocker d'une autre façon, l'un symbolise l'homme intérieur et l'autre l'homme extérieur qui doivent s'unir en une même personne.

* * *

Le seul reproche que je me permettrai d'adresser aux deux auteurs précédents est d'avoir, pour les besoins plus ou moins bien compris de leur cause, réduit le motif gémellaire des légendes et des contes à une signification unique.

Peut-être est-il exact que les jumeaux symbolisent le désir d'autonomie et le désir d'immortalité, ou la dualité de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, mais pourquoi pas encore autre chose, dans un même mythe ou dans la diversité des mythes ?

Rien n'empêche de penser d'abord qu'un même motif joue à des instances, à des profondeurs différentes du psychisme et ensuite qu'un mythe correspondant à une expérience

(1) GILSON (Étienne), *La théologie mystique de saint Bernard*, Vrin édit., Paris, 1934.

humaine très générale possède une multitude de significations.

Déjà, quand on parle du caractère insolite de la gémellité, on confond deux impressions qui peuvent entraîner à des réactions très différentes dans l'imagination populaire. La gémellité peut être insolite par le fait d'une ressemblance stupéfiante entre les deux jumeaux. Mais la gémellité est insolite aussi, et toujours, tout simplement du fait que deux enfants naissent en même temps.

Ces deux impressions ont en commun sans doute d'être fortement affectives et elles peuvent même se renforcer, elles peuvent se mêler l'une à l'autre. L'insolite, quel qu'il soit, est à la fois conscience du problème et promesse de réponse pour tout ce qui est en nous mystère et inquiétude.

Mais chacune de ces impressions entraîne à des rêveries distinctes, à des jeux différents d'analogie. La dualité de naissance, insolite pour l'espèce humaine, induit l'hypothèse d'une procréation elle-même insolite ; procréation animale ou procréation divine, ou l'une et l'autre à la fois, ce qui est d'ailleurs parfaitement conciliable. Il suffit que l'animal soit une divinité ou que la divinité ait pris pour la circonstance une forme animale (c'est par exemple le mythe de Léda). Ou bien encore — dans des civilisations plus évoluées et d'un esprit plus malveillant — on dira que la gémellité est le fruit de l'adultère, d'une procréation par deux hommes. C'est, par exemple, le motif initial du conte de *Frêne et Galeran* (1).

La ressemblance entraîne la rêverie et la réflexion vers d'autres thèmes : l'unité de la personne, l'existence d'un double, d'une âme, l'espoir d'immortalité et alors l'allégorie des jumeaux se mêle à d'autres allégories, celle du reflet, de l'ombre, du sosie. La comédie des erreurs, de Plaute à Shakespeare, est une recherche de vérité.

L'enseignement psychologique qu'on peut tirer des sacrifices de jumeaux pratiqués dans les sociétés antiques et dans les sociétés « primitives » ne relève pas non plus d'un unique mobile. D'abord, il ne serait pas exact de croire que le sacrifice des nouveau-nés jumeaux soit une règle courante (2). Ensuite,

(1) Otto RANK a fait une étude des traditions populaires selon lesquelles la gémellité est le fruit de l'adultère, *Die Lohengrinsage, ein Beitrag zu ihrer Motivgestaltung und Deutung*, 1911.

(2) Sur l'infanticide des jumeaux, voir les nombreux faits rapportés par WESTERMARCK dans son ouvrage classique, *Origin and development of moral ideas*.

il faut se rappeler que le sacrifice ou l'exposition ne sont pas réservés, dans les sociétés en question, aux seuls enfants jumeaux. L'infanticide, pratiqué à la naissance, se présente parfois comme une réaction contre l'insolite, la suppression d'êtres considérés comme dangereux. Il peut en d'autres cas, au contraire, traduire l'indifférence envers les nouveau-nés qui n'ont pas d'existence légale, qui ne sont pas intégrés à la vie de la famille ou du groupe aussi longtemps qu'ils n'ont pas été « reconnus » et, en quelque sorte, baptisés. Cette conception asociale du nouveau-né étant admise, il est fréquent que des motifs utilitaires interviennent en même temps que des motifs d'ordre religieux dans la décision d'infanticide. C'est pour la femme la crainte de perdre le mari (interdiction des relations sexuelles tant que dure l'allaitement).

Ce sont aussi, plus fréquemment, des raisons d'ordre économique : chez les Lenguas, tribus nomades du Paraguay, c'est la femme qui fournit le travail le plus dur et qui, au cours des déplacements, porte tout le mobilier. « Il serait absolument impossible à une mère d'avoir plus d'un enfant à porter et à soigner (1). » Dans des sociétés dont les conditions d'existence sont extrêmement précaires, tribus australiennes étudiées par Spencer et Gillen, pygmées d'Afrique observés plus récemment par Paul Schebesta, la raison invoquée en général pour l'infanticide est que si la mère allaite un enfant, elle ne peut convenablement en nourrir un second (2).

Cette règle joue presque automatiquement pour éliminer un jumeau sur deux.

Nous avons constaté que cette raison d'ordre « économique » intervient assez souvent chez les jumeaux de nos enquêtes pour leur faire rejeter l'idée d'avoir eux-mêmes des enfants jumeaux : « C'est trop difficile à élever, c'est trop cher (3). »

(1) HAWTREY, *The Lengua Indians of the Paraguayan Chaco*, *J. of the Anthropol. Inst. of G.-Brit.*, t. XXXI, p. 295, cité par L. LÉVY-BRUHL.

(2) SPENCER et GILLEN, *The northern tribes of central Australia*, pp. 608-609. SCHEBESTA (Paul), *Les pygmées* (coll. « L'espèce humaine », Gallimard édit., Paris, 1940). L'auteur écrit (p. 52) : « Il y a une exigence de la nature : une sélection naturelle des mieux portants et des plus forts, pour la dure vie nomade des chasseurs. Les Bambuti (pygmées d'Afrique) aident à cette sélection en éliminant les estropiés inaptes à la lutte pour la vie. Pour ce qui est du jumeau faible, la mère reconnaît elle-même son incapacité d'élever deux enfants au sein, sans délaisser ses travaux. Par ailleurs, un trop fort accroissement du nombre de têtes rendrait très précaire la subsistance de la troupe. »

(3) Voir chap. IX : « Les jumeaux contre la gémellité. »

Bien sûr, on peut toujours invoquer une raison plus profonde, camouflée ou « rationalisée » par un prétexte d'ordre matériel. Mais il serait autant inacceptable de nier une raison d'ordre utilitaire, explicitement donnée par les principaux intéressés, que d'accepter cette raison purement et simplement sans rechercher une sur-détermination toujours possible.

Les conditions matérielles d'existence déterminent les modes de vie, les structures sociales et familiales, et celles-ci déterminent à leur tour, entre autres idéologies, une plus ou moins forte valorisation de la descendance. Dans une société où règne la pauvreté et le nomadisme, les enfants ont beaucoup moins d'importance que dans une société sédentaire, basée sur l'agriculture, sur la propriété foncière, et en conséquence sur l'héritage. « Dans presque toutes les sociétés d'agriculteurs sédentaires, la fécondité des femmes est interprétée comme un heureux présage et la venue des jumeaux accueillie avec joie », déclare Maurice Lamy (1).

Il faudrait tenir compte de ces facteurs matériels, ignorés ou négligés, pour expliquer le caractère maléfique ou bénéfique attribué aux naissances gémellaires, avant de s'engager dans la voie d'une psychologie dont la profondeur n'est trop souvent que vanité.



L'interprétation des mythes et des légendes à motif gémellaire exigerait aussi qu'on tînt compte de leurs variantes et de leur éventuelle surdétermination.

La plupart des histoires gémellaires m'ont toujours frappé par leur ambiguïté, ou par la redondance des symboles, ou par les deux à la fois.

Et pas seulement les célèbres comédies de Plaute, *Les Ménechmes*, *Amphitryon*, où l'on pourrait penser que l'auteur s'est plu à multiplier les confusions de façon arbitraire pour le plaisir du spectateur.

Les légendes les plus authentiques présentent des ambiguïtés qui n'ont rien de commun avec un quiproquo de théâtre.

(1) LAMY (M.), *Les jumeaux* (Corréa édit., Paris, 1949). Le chapitre premier, où l'auteur formule cette conclusion, a été rédigé avec la collaboration de Denise PAULME du Musée de l'Homme.

Dans le mythe de Narcisse, par exemple, on trouve à la fois deux reduplications qui sont aussi deux allégories distinctes : le reflet et l'écho. Le reflet est la recherche désespérée de soi, l'écho est l'union avec l'autre. Et tout marque le conflit mortel entre ces deux amours. Dans la version que Pausanias donne de ce mythe, Narcisse avait une sœur jumelle dont il était épris. Cette sœur étant morte, il alla contempler dans une fontaine sa propre image pour y retrouver la disparue. L'amour narcissique se confond alors avec le thème de l'amour de l'homme pour la femme.

Dans le lai de *Frêne et Galeran*, le trouvère utilise l'allégorie de trois couples. Le couple naturel, Frêne et Fleurie, deux sœurs jumelles parfaitement identiques. Le couple Galeran et Frêne, élevés parallèlement comme frère-et-sœur et qui se promettent l'un à l'autre. Enfin, le couple Galeran et Fleurie, couple factice, en apparence homologue et pourtant l'antithèse du précédent.

Dans le conte chinois des *Jumelles*, la situation est encore plus complexe. Non seulement le couple de jumelles, elles aussi parfaitement identiques, est confronté avec le problème du mariage, c'est-à-dire avec le projet d'un nouveau couple. Non seulement Tsi-Tsin, le fiancé, recherche dans le mariage un accomplissement mystérieux de lui-même. Mais il a un ami, un *alter ego*, Tchi-wen. Et il compose sous le nom de cet ami des poèmes qui devraient lui valoir une fiancée. En fin de compte, tout est bien, sauf pour Tchi-wen, puisque Tsi-Tsin épouse les deux jumelles.

Je ne voudrais pas à mon tour systématiser et simplifier la signification des mythes gémellaires. En analysant d'autres histoires, on trouverait sans doute d'autres ambiguïtés, d'autres formes de surdétermination. Mais il me semble assez remarquable que deux thèmes, distincts ou mêlés, courent à travers la légende gémellaire de la plupart des civilisations : le thème de la ressemblance des jumeaux identiques, le thème des jumeaux de sexes différents, qu'ils soient jumeaux de nature ou jumeaux d'élection. En schématisant, le thème du *double* et le thème du *couple*. De ces deux thèmes, le second paraît le plus ancien, comme si la conscience du couple sexuel, unité originelle, était antérieure à la conscience de l'individualité symbolisée par le double.

Ce n'est qu'une hypothèse, très prudemment formulée, et dont on ne saurait ici administrer totalement la preuve.

Cependant, les ethnographes ont souvent noté dans les sociétés « primitives », le primat du couple sur l'individu, et même l'absence de la notion d'individualité.

Dans son étude sur les Guayakis, hordes indiennes du Paraguay qui sont sans doute le groupe humain le plus arriéré du globe, Jehan Vellard écrit : « La notion du petit groupe paraît plus forte que celle de la propre personnalité. Le vocabulaire révèle aussi cette tendance. Les personnes sont peu marquées dans les verbes et les pronoms très peu usités. La base de la numération, qui d'ailleurs ne dépasse pas quatre, n'est pas *un*, l'unité, l'individu, mais *deux*, le couple au sens littéral et brutal du mot, être accouplé ; l'unité se rend par un négatif, littéralement : *qui n'est pas accouplé* (1). »

Maurice Leenhardt dans le livre qu'il a consacré aux indigènes de la Nouvelle-Calédonie, les Canaques, qui représentent un des types les plus anciens de l'humanité, fait des observations du même ordre (2). Dans l'avant-dernier chapitre intitulé : « Le couple et l'unité », Leenhardt nous dit que le langage du Canaque est très imprécis quand il s'agit du nombre singulier alors que les termes qui expriment deux et la dualité sont clairs et nombreux. Le duel, le terme de relation, est l'élément de base. « L'unité chez les gens de la Grande-Terre, précise encore Leenhardt, ne procède pas de *un*, mais de *deux*. » Ainsi ces entités curieuses que nos langues évoluées ne peuvent formuler que lourdement : oncle-et-neveu, mère-et-enfant, grand-père-et-petit-fils. Dans le langage des Canaques, elles s'expriment chacune par un substantif unique et duel. Certes, le Canaque parvient à exprimer l'idée d'isolé, de seul, mais c'est toujours d'une façon relationnelle. « On peut dire qu'un seul enfant est né et désigner un seul objet. Mais on ne peut indiquer un objet en soi. Il n'existe pas. Et on a recours à l'idée de l'autre. » Ainsi, par exemple, la phrase « il a une case » se dira : « il a l'autre case ». Chaque être, chaque objet n'est concevable, n'existe, qu'en fonction d'un autre. Il ne s'agit même pas d'une relation au

(1) VELLARD (J.), *Une civilisation du miel* (coll. « L'espèce humaine », Gallimard édit., Paris, 1939), p. 120.

(2) LEENHARDT (M.), *Gens de la Grande-Terre* (coll. « L'espèce humaine », Paris, 1937).

sens où la relation implique deux termes, il s'agit d'une dualité-unité selon l'expression de Lévy-Bruhl, d'une unité binaire.

Un témoignage de Leenhardt nous apporte d'ailleurs une lumière étonnante sur le processus d'individuation. Un jour qu'il voulait apprécier les progrès accomplis chez les indigènes qu'il avait instruits durant de longues années, Leenhardt dit à l'un d'eux : « En somme, c'est la notion d'esprit que nous avons porté dans votre pensée. » « Pas du tout, répondit brutalement l'homme de la Grande-Terre, nous avons toujours connu l'esprit. Ce que vous nous avez apporté, c'est le corps... Nous ne savions pas que nous avions un corps. » L'individu, enfin, s'est dégagé de ses participations mystiques pour se circonscrire dans l'homme même ; dans l'indépendance de son existence corporelle. « J'ai un corps. » Le Canaque enrichit sa langue d'un concept nouveau et dans le même temps « il abandonne le pronom de la troisième personne pour isoler et garder seul celui de la première » (1).

Leenhardt donne encore une autre précision qui concerne directement notre thème. Le village archaïque des Canaques, dit-il, est organisé en fonction de la dualité humaine, en fonction du couple sexuel. Littéralement, « le couple est inscrit sur le sol ». Dans le dessin du village, l'entrée centrale est l'homme, la contre-allée est la femme. « Tandis qu'en l'avenue de l'homme se déroulent les grandes fêtes qui exaltent la valeur du clan, en l'allée féminine s'accomplissent, dans l'intimité la plus sacrée, les cérémonies à sens profond, les rites de la famille (...). L'homme et la femme ne sont pas présentés en opposition mais en complémentaires. » Ce symbolisme ne se trouve pas seulement dans le dessin du village, mais dans la demeure, dans les plantations, et jusque dans le monde invisible. Leenhardt en conclut que la pensée canaque est dominée par la catégorie du sexe.

Pour terminer cette rapide revue d'exemples ethnographiques, nous citerons une observation de Marcel Griaule, observation où le motif du couple sexuel prend explicitement une forme gémellaire. Il s'agit cette fois des Dogons, peuple

(1) Cette observation de Leenhardt est à comparer à l'observation que j'ai faite sur un enfant de trois ans (Images du corps et conscience de soi, *loc. cit.*). J'ai alors noté la simultanéité dans la prise de conscience du corps propre (identifié par l'image du miroir) et l'apparition de l'emploi du *je*.

agricole du Soudan français, beaucoup plus évolué que les tribus étudiées par Vellard et Leenhardt.

Selon les Dogons, l'âme est double comme d'ailleurs son nom l'indique (*Kindu-Kindu*). Cette âme double donne à chaque individu une nature gémellaire, et au moment même de sa naissance. En effet, à la naissance de chaque enfant, Nommo, le Génie de l'Eau (fort important pour un peuple d'agriculteurs) dessine sur le sol deux ombres jumelles. « L'une, précise Griaule, destinée à supporter la féminité de l'être est étendue la première sur le sol où a lieu la parturition, l'autre, qui recevra la masculinité, est tracée sur la première. Le nouveau-né est alors déposé face au sol qu'il touche de ses quatre membres. Il prend ainsi possession de ses âmes. S'il s'agit d'un garçon, le principe masculin l'habitera en entier : le principe féminin aura pour support le prépuce. Dans le cas d'une fille, le principe masculin sera placé dans le clitoris (1). »

D'ailleurs, à l'origine des temps, l'unité de l'être était faite d'un couple. La gémellité bi-sexuée était la règle de la génération, puis elle devint de plus en plus rare. C'est afin d'atténuer les inconvénients de la nouvelle situation que Nommo créa pour chaque être une âme double.

Griaule ajoute que cette philosophie de la gémellité n'est pas particulière aux Dogons. A travers toute l'Afrique noire, et notamment chez les Bambara, chez les Bozos du Niger, chez les Kouroumba, on rencontre des mythes et des rites analogues.

N'est-ce point un rêve archaïque très général, sinon universel, ce mythe du couple originel, où se mêlent plus ou moins étroitement le motif gémellaire et la notion d'hermaphrodisme ? Comme si l'unité de l'homme ne pouvait se comprendre que dans l'union du couple, comme si — inversement — l'union du couple ne pouvait s'expliquer que par l'identité essentielle des partenaires.

Ce rêve appartient, nous le savons, aux plus anciennes traditions grecques et orientales dont Platon s'inspirait dans sa fameuse allégorie du *Banquet*. Il appartient sans doute aussi à la tradition de la Bible. Les deux récits, les deux variantes que nous avons de la Création semblent suggérer sur

(1) GRIAULE (M.), Nouvelles recherches sur la notion de personne chez les Dogons, *J. de Psychol.*, 1947, n° 4, pp. 425-431.

le thème du couple les deux aspects syncrétiquement liés de l'androgynie et de la scission. Dans le second récit, plus vivant et plus imagé, plus ancien aussi probablement, il est dit que la femme a été façonnée avec une côte de l'homme. Et l'homme s'est écrié : elle sera appelée *ishsha* (femme) car elle a été tirée de *ish* (homme). Le texte hébreu joue sur les mots pour renforcer l'idée d'une identité de substance : « ... C'est pourquoi l'homme s'attache à la femme et ils deviennent une seule chair. » Dans le premier récit, attribué à la source « sacerdotale », l'événement est donné en quelques mots seulement qui littéralement se traduisent : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa *mâle et femelle*. »

Quoi qu'il en soit de l'universalité de la croyance au couple originel, quoi qu'il en soit d'autres rêves immémoriaux et de la diversité des légendes dans la diversité des civilisations, on imagine assez par tant de témoignages, et aussi par nos propres réactions d'hommes pourtant « civilisés », que le fait gémellaire a toujours exercé une étonnante fascination. Il est concrétisation des croyances les plus fondamentales, il est support de voyance pour une multitude d'espoirs et de craintes. Selon les lieux et selon les temps, le couple de jumeaux symbolise la fécondité, la souillure, la loi cachée des choses ou le désordre de la nature, le monde divin ou la condition humaine, la rivalité ou la solidarité, le destin sexuel ou la peur de l'inceste, l'union mystique du couple ou l'autonomie de l'âme individuelle, l'unité irrémédiablement perdue ou la promesse d'immortalité.

Comment les hommes singuliers auraient-ils pu rester indifférents devant un couple de jumeaux ? L'insolite provoque toujours un choc et une question. Mais l'insolite évoque immédiatement, et plus que tout autre sans doute, nos propres problèmes.

En ce sens, rien n'est plus étrange, rien n'est moins étranger qu'un jumeau pour un homme ordinaire.

UNE « UTOPIE GÉMELLAIRE » AU XX^e SIÈCLE

Romancier, philosophe, ou poète, celui qui fait métier d'écrire est, qu'il le veuille ou non, le témoin des pensées communes, le porteur des représentations collectives. Alors il leur donne forme, il les précise, il aiguise leur conscience ou

bien, s'il triche avec lui-même et avec nous de quelque façon, il en brouille l'image, il les défigure.

A la fois romancier, philosophe et poète, Robert Musil est pour nous, dans son œuvre unique et inclassable, *L'homme sans qualités* (1), le hérault de tous les rêves qui viennent du mythe jumeleire ou qui y conduisent.

Dans toute la littérature contemporaine, je ne connais pas d'auteur qui ait si fortement évoqué, si scrupuleusement analysé aussi, le mythe jumeleire tel qu'il dort peut-être en chacun de nous, qui ait mis tant d'intelligence à faire taire notre raison raisonnante, tant d'ironie au service d'une aspiration si foncièrement mystique, tant de sarcasme dans l'espoir d'une seconde vie. « Je ne m'en moquerais pas, dit-il, si je ne l'aimais. »

L'érudition de Musil aurait pu tout gâcher et, à vrai dire, le lecteur s'irrite parfois au rappel de trop nombreuses références mythologiques ou philosophiques, aux développements qui prennent l'allure d'un cours si l'on perd un instant le mouvement propre de l'œuvre.

En fait, l'érudition n'est pas dans *L'homme sans qualités* un ornement, elle joue comme un témoignage, comme une preuve d'authenticité qu'on se donne à soi-même, et aussi comme une réaction de pudeur, un moyen de retrouver le sang-froid, le sourire, quand l'émotion risque de dépasser les bornes. Le thème de son livre, très littéralement « le désir d'avoir une sœur jumelle » n'est pas en effet, chez Musil, une illustration d'ordre philosophique ou une pure construction littéraire : c'est une rêverie très ancienne, un « complexe » qui remonte à sa prime enfance. Il a été élevé dans le regret d'une sœur, morte avant qu'il ne naisse, et son journal intime nous révèle qu'étant enfant, il se voulait petite fille. On retrouve cet aveu du journal dans son roman où la sœur s'appelle Agathe et le garçon Ulrich. Ulrich alors adulte se remémore un incident de son enfance :

A la vue soudaine d'Agathe (...) il désira être une fille aussi indiciblement qu'il avait désiré les animaux sur les affiches du cirque (...). Peut-être cela

(1) *L'homme sans qualités* (trad. française par Ph. JACCOTTET de l'ouvrage publié par ROWOHLT, à Hambourg, sous le titre *Der Mann ohne Eigenschaften*), Édit. du Seuil, Paris, 1957-1958, en 4 tomes. C'est dans le t. III, intitulé : *Vers le règne millénaire ou les criminels*, que se trouve développé le thème des jumeaux. Le t. IV contient la publication posthume de la dernière partie (ébauches, variantes et notes de l'auteur).

ressemblait-il aussi à une espèce innocente de vampirisme, au désir d'aspirer en soi l'être convoité ; pourtant ce petit homme ne voulait pas attirer cette petite femme à lui, mais bien se substituer à elle, et tout cela dans cette tendresse aveuglante qui n'appartient qu'aux premières émotions du sexe (1).

Le problème des jumeaux revient comme un leitmotiv dans son journal et aussi l'image obsédante de la sœur jumelle, ce qu'il appelle une « utopie spirituelle » et qui va constituer l'essentiel de son roman. « La sœur jumelle est quelque chose de très rare biologiquement, mais elle vit en nous tous sous la forme d'une utopie spirituelle comme une idée de notre moi qui se manifesterait. » Elle est probablement une « de ces abstractions spacieuses où beaucoup de sentiments peuvent trouver place qui ne se sentent bien nulle part ailleurs ». Elle est aussi, pour beaucoup, « le signe de relations tendues et déficientes avec le monde » (2).

La « perplexité du monde » n'est pas pour rien en effet dans la genèse de cette œuvre étrange commencée en 1920 et interrompue dans l'exil, en 1942, par la mort de l'auteur. Ce n'est pas par hasard si *L'homme sans qualités* est d'abord dans sa première partie une impitoyable satire sociale, avant de s'épanouir en roman mystique. Musil, comme Freud, a vécu dans la société autrichienne du début du siècle, dans cet empire en pleine décomposition auquel la première guerre mondiale allait donner le coup de grâce. L'homme sans qualités, Ulrich, est celui qui refuse les qualités factices qu'un tel monde peut lui donner, qui refuse de s'engager alors même qu'il accepte les emplois les plus futiles et les plus dérisoires, comme de préparer le Jubilé du vieil Empereur, qui contemple avec une clairvoyance totale la société corrompue et les morales mortes (3).

C'est le temps de la psychanalyse. C'est aussi le temps de Kafka, de Lawrence, de Marcel Proust : l'absurdité, la sensualité, la recherche de soi au delà des apparences ou dans les apparences.

(1) T. III, p. 33.

(2) T. III, p. 13 ; t. IV, p. 136.

Dans le plan primitif du livre, le titre prévu était explicitement *La sœur jumelle*.

(3) A la fin de son œuvre, Musil identifie l'homme sans qualités au nihiliste, au contemplatif, concentré à l'intérieur de sa passion. Il l'oppose à l'activiste, qui porte la main sur tout et besogne partout. Schématiquement c'est, selon Musil, l'opposition de la mentalité orientale à la mentalité faustienne (t. IV, pp. 134-135).

Cependant, la recherche de soi ce n'est pas par une analyse de ses sensations ou sur les chemins de la mémoire que Musil l'entreprend. Rien n'est plus étranger à son attitude que la philosophie qui fait de la durée l'étoffe de la réalité. Contre l'agitation du monde, il a des rêves de stabilité. A la façon de certains mystiques, il voudrait une cessation du devenir (*Entwerden*).

Dans le monde tel qu'il est, il se sent amputé, brisé, divisé, et il aspire désespérément à être d'accord avec soi-même, « absolument un ».

Au cours d'une discussion, Agathe dit à son frère :

Quand tu discutes ainsi avec moi, il me semble que je me regarde dans les débris d'une glace (1).

L'unité perdue, c'est en la personne de sa sœur Agathe qu'Ulrich va justement la retrouver. La rencontre d'Ulrich et d'Agathe séparés depuis l'enfance, nous introduit dans « l'utopie gémellaire » avec toute la force réaliste du roman et toute la puissance d'un rêve éternel. On pense dès les premières pages à une version moderne du mythe de Narcisse.

Lorsqu'il eut franchi le seuil, il se heurta à sa sœur qui venait le chercher. Par la porte ouverte, la lumière artificielle tombait dans le gris tremblant du petit matin... C'était comme si lui-même était entré par la porte et marchait à sa rencontre ; mais plus beau que lui, enfoui dans un éclat où il ne se voyait jamais. Pour la première fois, l'idée lui vint que sa sœur était une répétition, une modification irréaliste de lui-même (2).

... Leurs voix s'entrelaçaient comme en des répons. Ulrich continuait à psalmodier et les lèvres d'Agathe suivaient avec tranquillité (3).

Pour conduire à la communion du couple, Musil a réuni tous les attrait émotionnels de l'étrangeté et de la ressemblance. Comme pour la plupart des nouveaux amants, la rencontre d'Agathe et d'Ulrich est une redécouverte d'une enfance déjà lointaine dont chacun apporte à l'autre le souvenir. Ils sont l'un pour l'autre la sœur oubliée, le frère inconnu. La conscience de leur ressemblance est d'autant plus aiguë qu'aucune habitude ne l'a émoussée. De telle sorte que la conscience de la ressemblance est aussi conscience des différences, des complémentarités. Leur fraternité n'efface pas le fait qu'ils sont homme et femme. Au contraire, elle le souligne.

(1) T. III, p. 101.

(2) T. III, p. 38.

(3) T. III, p. 49.

Au sens génétique du terme, Agathe et Ulrich ne sont pas jumeaux, mais ils le sont charnellement et spirituellement par la conjonction de tous les rêves immémoriaux d'unité. Ils le sont par leur volonté de se réaliser l'un par l'autre. Et si l'accomplissement de leur amour est interdit par la société, il n'est pas contre nature. Il est l'affirmation de la nature essentielle de l'être humain.

La signification psychologique du motif gémellaire dans l'œuvre de Musil est éclairée principalement de deux façons : par une certaine nostalgie de l'enfance, par l'espoir d'un amour rédempteur. Et il est important, je l'ai déjà dit, qu'Agathe et Ulrich soient porteurs l'un pour l'autre, à la fois de cette nostalgie et de cet espoir.

Les propos sur l'enfance, que Musil prête à Ulrich, dessinent un univers, une façon d'être soi, que l'adulte a perdus et qu'il recherche confusément.

Quand je pense à mon plus jeune âge, je dirais volontiers que le dedans et le dehors étaient alors à peine distincts (...). Quand un événement important se produisait nous n'étions pas les seuls à être émus : les choses elles-mêmes se mettaient à bouillonner. Je ne prétends pas que nous ayons été plus heureux que dans la suite. Nous ne nous possédions pas encore nous-mêmes. Au fond nous n'étions pas encore. Nos états personnels n'étaient pas séparés encore de ceux du monde. Il peut paraître étrange, il est pourtant vrai de dire que nos sentiments, que nos velléités, que nous-même n'étions pas encore entièrement en nous. Chose plus étrange, je pourrais dire aussi bien que nous n'étions pas encore tout à fait loin de nous-mêmes. Aujourd'hui en effet où tu te crois en pleine possession de toi-même, si tu te demandes qui tu es, en fin de compte tu découvriras que tu te vois toujours de l'extérieur, comme un objet (...). Pour nous dédommager, nous autres adultes avons obtenu de pouvoir dire *Je suis* en toute occasion, si cela nous fait plaisir. Tu vois une voiture et d'une certaine manière tu vois en même temps, comme une ombre, la phrase : *Je vois une voiture*. Tu aimes, ou tu es triste, et tu vois que tu l'es. A strictement parler, ni la voiture, ni la tristesse, ni ton amour, ni toi-même n'êtes entièrement là. Rien n'est plus là entièrement comme dans l'enfance (1).

L'âge adulte nous a éloignés de nous-mêmes, mais l'enfance, la période de l'indifférenciation, n'était pas cependant l'âge d'or. Nous n'étions « pas loin de nous-mêmes », mais « nous n'étions pas encore entièrement en nous ». Et tout compte fait, nous n'étions peut-être pas plus heureux que maintenant,

(1) T. III, p. 296.

C'est seulement par conscience d'un manque, par effet de contraste, que la façon d'être de l'enfant peut nous faire deviner le chemin du bonheur.

Mi-grave mi-railleur, Ulrich parle alors du règne millénaire (1). La première explication qu'il en donne à sa sœur se présente sous forme de symbole : c'est le règne de

cet amour qui, au lieu de courir comme un ruisseau vers son but, constitue comme la mer, un état (...) tu dois te représenter cette mer comme une immobilité et un isolement emplis d'événements perpétuels, purs comme des cristaux.

La recherche du bonheur consiste donc à établir, par l'amour et dans l'amour, l'unité du moi. Les réflexions d'Ulrich reviennent au thème dualité-unité de plusieurs façons et s'enchaînent pour former toute une justification de son « utopie ». Dans un essai d'analyse objective, il examine les deux modalités de la sensation, affective et extéroceptive, les deux groupes principaux de représentations opposés l'un à l'autre : l'un où l'homme est entouré par le contenu de ses expériences, l'autre où il l'entoure ; la vision « donnante » et la vision « prenante » (2).

Comme les anciens philosophes, comme les Dogons du Soudan, mais aussi, faut-il le rappeler, comme les biologistes d'aujourd'hui, Ulrich développe à sa façon l'idée des deux principes, mâle et femelle, de l'être humain. Chez l'homme et chez la femme, ces deux principes existent, mais avec des forces différentes. Et, en conséquence, deux destins : l'un actif et secondaire, qui s'accomplit, l'autre inactif mais essentiel que l'on ne connaît jamais (3).

L'hypothèse d'ancêtres androgynes n'est pas nécessaire. La différenciation mentale est probablement un fait de civilisation. Dans les ruines de l'unité cachée de la sensibilité, l'attitude actuelle s'est organisée autour d'une opposition de l'expérience mâle et de l'expérience femelle. C'est de la double-face de notre nature que chacun des sexes a tiré son vêtement psychique (4).

(1) *Vers le règne millénaire* est le titre du t. III, où Agathe apparaît pour la première fois. À noter que le millénarisme de Musil, immanent et personnel, n'échappe pas au caractère de tous les millénarismes ; il est une idéologie mystique de rébellion contre l'ordre établi.

(2) T. III, p. 30 et p. 113.

(3) T. III, p. 75. On retrouve ici l'opposition, marquée notamment par Bernard de Clairvaux, entre le devenir et l'être.

(4) T. III, p. 31.

On comprend alors le sentiment qu'Ulrich éprouve pour sa sœur.

Chaque fois que je considère ta jeunesse, ta beauté, ta force, et que je t'entends dire que tu n'as aucune énergie, je me réjouis. On ne veut plus voir que des actes et nulle pensée. Cette terrible énergie provient de ce que l'on n'a plus rien à faire. Intérieurement je veux dire (1).

Agathe qui l'écoute, qui l'interroge, qui l'encourage dans ses desseins est à la fois « vivante et apathique ». Elle est sa moitié, le « fragment passionné » de lui-même, et à côté d'elle, il lui arrive d'oublier l'autre moitié de sa nature, celle qui aspire à la mesure et à la maîtrise.

Mais comment expliquer alors que la tentative d'aimer se solde si souvent par un échec ? La première réponse, la plus banale aussi, c'est que l'homme se trompe de moitié ! « Il fait les plus inutiles efforts pour retrouver l'unité perdue ; jusqu'à ce que son erreur apparaisse définitivement. Qu'il en naisse un enfant, les deux moitiés, pendant quelques années, croient s'être unies au moins dans leur enfant ; mais celui-ci n'est qu'une troisième moitié qui marque bientôt le désir de s'éloigner aussi loin que possible des deux autres et d'en chercher une quatrième. » Et ainsi de suite. La division se perpétue, physiologiquement. La véritable *union substantielle* reste inaccessible (2). C'est un fait que bien souvent, dans ce qu'on appelle l'amour, l'égoïsme n'est pas supprimé. Il s'agit alors d'un égoïsme à deux. Ou de l'amour de soi par le moyen de l'autre. Et chacun reste dans sa solitude, dans son incomplétude (3).

Comment rompre toutes les limites, tous les obstacles ?

Les implacables passions amoureuses sont toutes liées au fait « qu'un être s' imagine voir son moi le plus secret, l'épier, derrière le rideau des yeux d'un autre » (4). Par le truchement de l'amour sexuel, c'est le problème de l'amour du prochain qui est posé, dans toute son ampleur. « *Aime ton prochain ne*

(1) T. III, p. 96.

(2) T. III, p. 298.

(3) Par ce désir d'union substantielle, les personnages de Musil se distinguent des personnages de D. H. Lawrence. André Malraux a déjà remarqué que les personnages de Lawrence et notamment Mellord, en révolte eux aussi contre la société, ne cherchent pas à sortir de la solitude. « Pour ce prédicateur du couple, l'autre ne compte guère. Le conflit ou l'accord s'établit entre l'être et sa sensation. »

(4) T. III, p. 300.

signifie pas *Aime-le tel que tu es*, mais définit une sorte d'état de rêve (1). »

L'« utopie gémellaire » est créée pour mieux imaginer — et même du point de vue d'Ulrich et d'Agathe pour approcher — cet état de rêve.

« Il semblerait, dit Agathe, que les frère et sœur aient déjà fait, eux, la moitié du chemin. » « Les jumeaux peut-être », précise Ulrich. Et tous deux, dans une périlleuse gaité, se proclament jumeaux avec ce prétexte ludique qu'au premier jour de leur rencontre ils étaient vêtus de la même façon (2).

Qu'est-ce donc que ce besoin d'amour fraternel qu'on peut trouver même chez des gens capables d'assassiner leurs frères et sœurs réels ? « C'est une addition à l'amour ordinaire, dans la direction d'un amour où ne soient mêlés ni étrangeté ni non-amour (3). »

Mais ce sentiment est-il possible sans qu'aucun désir sensuel ne lui soit lié ? L'inquiétude d'Agathe et d'Ulrich, en tant qu'ils sont dessinés par Musil, non pas comme des êtres d'allégorie mais des personnages réels, n'est pas seulement d'ordre métaphysique. « Ce que nous éprouvons l'un et l'autre, dit Ulrich, c'est le dédoublement de notre nature dans la nature opposée, comme d'un corps et de son ombre. » Et il souligne aussitôt, brutalement : « Je suis un homme et tu es une femme (4). »

Tous les événements vécus par nos héros, toute leur aversion pour la société, toutes les futilités du monde sont prétexte à de longs dialogues qu'il faudrait pouvoir analyser un à un pour comprendre leur approche du règne millénaire. En approchent-ils vraiment ou bien leur effort d'approfondissement ne fait-il que leur révéler, à chaque instant, d'insurmontables obstacles ? Musil nous dit que si tous les propos du frère et de la sœur tournent autour de l'amour, en tous lieux et quoi qu'il en fût, c'est sans doute que le goût de l'amour est lié essentiellement à la loquacité, que la pensée contemplative

(1) T. III, p. 123. Voir notamment le très beau chapitre intitulé : « Aime ton prochain comme toi-même » (chap. V), où Agathe et Ulrich s'interrogent sur la signification de ce commandement.

(2) T. III, p. 299.

(3) T. III, p. 303.

(4) T. III, p. 344.

est éveillée par les sentiments amoureux, mais aussi c'est qu'en fin de compte, Ulrich et Agathe ne savent comment agir (1).

C'est dire, en d'autres termes, que Musil lui-même ne sait comment achever son œuvre parce que, malgré l'approfondissement de ses thèmes, il demeure incertain de la vérité. Rien n'est plus significatif à cet égard que le chapitre intitulé : « la constellation du frère et de la sœur ou : ni séparés ni réunis ». C'est le rêve incompréhensible, c'est le problème insoluble de l'union du semblable et du différent, à la fois dans l'individu et dans le couple. Pour Agathe, qui est l'image même de la féminité, il semble qu'un élan de passion permettrait de tout résoudre, sans phrases. Pour Ulrich, chez qui l'esprit critique ne saurait désarmer, la réflexion le maintient dans une conscience douloureuse de la dualité, dans le doute. Il faudrait pouvoir citer ici intégralement ces pages admirables où il discute sur la possibilité offerte aux jumeaux d'avoir deux âmes et d'en être une seule.

Imagine-toi, des jumeaux qui se ressemblent *comme deux gouttes d'eau* (...) ils se répètent aussi dans leurs actes, à tel point que tu reportes involontairement cette ressemblance sur leur être intime : qu'y a-t-il d'étrange dans cette idée ? (...) ils sont identiques à nos yeux, mais pas aux leurs ! (...) Ce que tu vois, fais ou imagines ne sera jamais l'équivalent de ce qui m'arrive et de ce que je fais (...). Maintenant j'inverse le problème : quelles circonstances seront-elles nécessaires pour que des jumeaux nous paraissent deux êtres distincts et se sentent un seul et même être ? Est-ce une histoire à dormir debout (2) ?

L'inceste s'accomplit et, avec lui, le miracle du bonheur.

Tout en eux était clair. Nulle vision. Plutôt une clarté démesurée (...) c'était merveilleusement simple : avec les forces limitatrices s'étaient perdues toutes les limites, et comme ils ne percevaient plus aucune limitation d'aucune sorte, ni en eux ni dans les choses, ils ne formaient plus qu'un seul être (3).

Mais, chez Ulrich, la lucidité succède vite à l'extase. Il observe Agathe dans ses réactions différentes des siennes. Il reprend conscience de la dualité. Il recommence à parler. Au bout de quelques jours, c'est l'aveu de l'échec. Ulrich en cherche

(1) T. IV, p. 112.

(2) T. IV, pp. 145 à 150.

(3) T. IV, p. 461.

l'explication dans le fait que leur rêve n'était qu'une protestation contre la société. Or, dit-il,

entre deux êtres isolés il n'y a pas d'amour possible ! Il faut qu'un amour soit inséré dans une société. On ne peut pas vivre d'une négation pure. Et comme Agathe essaie de protester, il lui répond : « Quand ce sera oublié, tu attendras de nouveau (1). »

Musil, par la bouche d'Ulrich, a-t-il renié son rêve ? A-t-il voulu opposer les illusions de l'amour profane à un amour qui doit dépasser les limitations de la sensualité ? En fait, le chapitre sur l'inceste est resté à l'état d'ébauche, et quand Musil fut frappé par la mort, il travaillait à mettre au point un autre dénouement : Ulrich et Agathe trouveraient enfin le paradis de l'amour spirituel (2).

Les hésitations de Musil sur le destin de ses personnages traduisent le sentiment d'un conflit insoluble. Le roman inachevé, dont la rédaction s'est confondue pendant plus de vingt années avec la vie de son auteur, était sans doute, par sa nature même, inachevable.

Avec la mentalité d'un homme du xx^e siècle, il a évoqué l'image énigmatique des jumeaux au moyen de laquelle tant d'aspirations confuses se sont concrétisées, au cours des âges.

En homme du xx^e siècle, son esprit de fidélité au réel brime à chaque instant toute démesure de l'imagination, sa raison se révolte contre les produits de l'intellectualité, mais elle brise à chaque instant son élan mystique. Il recherche l'émotion et tout à la fois il s'en méfie. Ses rêves subsistent, mais en tant que rêves.

Faut-il conclure de sa vie et de son œuvre que Musil, obsédé par le complexe d'un amour interdit, ne donne un témoignage que sur lui-même, ou l'exemple d'une régression pathologique à un mode primitif de pensée ? Je crois qu'à cette question, la réponse de Musil lui-même est valable : ces rêves qui traduisent le désir d'un double imaginaire, de l'unité de soi, de l'amour, « les châtrés et les déséquilibrés de nature ne sont pas seuls à les connaître, les biens constitués les éprouvent aussi » (3).

(1) T. IV, p. 481.

(2) Voir notamment le chap. LV (t. IV) de l'édition française, *Souffles d'un jour d'été* et les diverses ébauches relatives au « Jardin enchanté ».

(3) T. IV, p. 137. Le thème de l'utopie gémellaire apparaît également dans *Le repos du guerrier*, le roman de Christiane ROCHFORD (Grasset, Paris, 1958). Le dernier obstacle au sauvetage de Renaud, le héros du livre, est sa rencontre

ATTITUDES ET RESPONSABILITÉS DES PARENTS

De notre point de vue propre, la mythologie, l'ethnographie, la littérature n'ont d'intérêt, évidemment, que dans la mesure où l'on peut admettre qu'elles expriment des réactions actuelles, des représentations présentes, plus ou moins clairement, dans la conscience de chacun. Et on peut l'admettre en invoquant tout à la fois un fonds psychique commun relatif à des problèmes humains permanents et les effets d'une très longue tradition culturelle.

Mais, à vrai dire, on sait encore fort peu de chose, sinon d'expérience personnelle, sur l'impression produite par les jumeaux sur les non-jumeaux. L'étude rigoureuse n'en a jamais été faite. Seuls quelques cliniciens, au premier rang desquels la psychanalyste britannique D. Burlingham, ont publié sur ce propos quelques réflexions et quelques faits d'ailleurs fort intéressants.

Il est évident que les jumeaux identiques provoquent presque automatiquement surprise, intérêt et curiosité. Et qu'ils exercent, même au delà du premier moment de surprise, une sorte de fascination.

Burlingham qui a analysé chez les femmes ce qu'elle appelle « la rêverie d'avoir un jumeau » (*fantasy of having a twin*) prétend que cette fascination décroît quand les jumeaux grandissent du fait justement que cette fascination serait solidaire de cette rêverie (1). Ils restent un objet de curiosité, dit-elle, mais ils perdent alors leur attrait comme jumeaux : ils ne peuvent plus entrer dans cette « *fantasy* », puisque le jumeau désiré dans ce rêve est un enfant (2).

Cette argumentation n'est pas convaincante. L'attrait gémellaire peut s'exercer sur les hommes comme sur les femmes (qu'il ait ou non des racines différentes selon les uns ou les

avec Rafaele. « Les voilà jumeaux ; et de se constituer sur l'heure une famille et une naissance mythique. » Mais Renaud n'est capable de rencontrer Rafaele que dans un monde imaginaire, les prétendus souvenirs d'enfance, et dans des fabulations plus ou moins burlesques. Cependant « un obstacle plus énorme que la ville entière se dressait entre lui et Rafaele — entre lui et lui — et c'était lui-même » sa terrible solitude. Rafaele symbolise dans la personnalité dysphorique de Renaud « le désir de tourner le dos à la réalité, de se perdre, de se détruire ».

(1) BURLINGHAM (Dorothy T.), *Twins, a study of three pairs of identical twins*, Imago Publ. Co., London, 1952, 94 p., § 1 : « The fantasy of having a twin. »

(2) BURLINGHAM (D.T.) *Twins, Observation of Environmental influences on their Development*, in *The Psycho-Analytic Study of the Child*, 1946, 2, pp. 61-73.

autres, ceci est une autre question). Et bien au delà de la première enfance. La limitation imaginée par notre auteur tient au fait qu'elle n'admet qu'une seule rêverie : celle d'*avoir* un jumeau, de le porter en soi. Mais on peut aussi parler, et Robert Musil nous en donne un bel exemple, de la rêverie d'*être* un jumeau. Cette rêverie-là ne correspond évidemment pas à un espoir de réalisation concrète, elle se développe sur un plan d'un tout autre ordre, mais si elle répond vraiment à l'énigme dualité-unité de la nature humaine, on peut admettre qu'elle est assez générale et qu'elle appartient aux hommes aussi bien qu'aux femmes (1).

Les réactions du milieu familial au couple gémellaire n'ont jamais été, non plus, étudiées systématiquement. Il est probable que dans la constellation d'une fratrie qui comprend un couple de jumeaux, l'enfant non jumeau, surtout s'il est seul et s'il est moins âgé, se trouve dans une situation d'exception et que ses réactions émotionnelles peuvent avoir des répercussions sur la situation gémellaire. Mais ce n'est encore qu'une hypothèse. Et rien ne prouve que l'enfant non jumeau confronté au couple gémellaire ait tendance à faire, comme le prétend Burlingham, un complexe de castration.

Les réactions des parents sont beaucoup plus facilement prévisibles et observables. D'inquiétude d'abord, et d'exceptionnelle sollicitude. La fragilité des jumeaux à la naissance, leur prématurité réclament en général beaucoup plus de soins. Et, de toute façon, une naissance double est une double charge. « Les jumeaux sont durs à élever », me disent presque toujours leurs parents. Mais c'est une plainte qu'accompagne souvent un surcroît de tendresse. C'est une responsabilité qui renforce l'attachement parental.

Évidemment si un enfant n'était pas désiré, si les conditions matérielles et morales n'étaient pas favorables à une naissance, l'arrivée de deux enfants peut prendre l'allure d'une catastrophe, d'une malédiction, et provoquer des réactions hostiles. On comprend alors que dans certaines sociétés primi-

(1) Il m'a été donné récemment d'observer un malade mental d'une trentaine d'années, dont tout le délire s'organise autour de l'idée d'être un jumeau. Tous les actes délictueux qu'on lui reproche, tous ses malheurs proviennent, selon lui, du fait qu'on l'a frustré, dès la naissance, de son frère jumeau. S'il retrouvait son frère qu'il imagine comme un homme honnête et bien équilibré, tout rentrerait dans l'ordre.

tives, d'un niveau de vie particulièrement bas et instable, les jumeaux aient été sacrifiés. Heureusement, l'idée n'est plus courante qu'une grossesse double est le fait d'une superfétation et la preuve possible d'un adultère. Je l'ai trouvée encore quelquefois, cependant, dans le commentaire confidentiel qui accompagnait certains questionnaires : elle traduisait presque toujours l'étonnement éprouvé devant la non-ressemblance des jumeaux dizygotes. Signalons à ce propos que la distinction entre les deux catégories gémellaires, monozygotes et dizygotes, est très souvent ignorée dans le grand public et que, même connue, elle est assez rarement comprise. « On m'a dit que mes enfants étaient de faux jumeaux ! En quoi, mon dieu, sont-ils faux ? »

La fierté est la réaction la plus générale des parents de jumeaux et elle a tôt fait d'apparaître même dans le cas où ils n'étaient pas tellement désirés et, nous dit Burlingham, même dans le cas de certaines femmes pour qui l'idée d'avoir des jumeaux était d'abord révoltante et répugnante. Par le coup double de la naissance gémellaire, père et mère ont le sentiment d'une puissance et d'une fécondité exceptionnelles. Ils le ressentent ainsi spontanément et la curiosité, l'admiration d'autrui, les entretiennent dans cette conviction.

On comprend alors que tout ce qui peut mettre en doute ou atténuer la gémellité de leurs enfants, notamment cette qualification de « faux jumeaux », soit ressenti comme offense et dénigrement. On comprend aussi que tout soit fait pour souligner, pour accentuer la ressemblance des jumeaux et l'unité du couple. C'est là sans doute l'essentiel des réactions parentales à quoi nous reviendrons tout à l'heure.

On rencontre pourtant des parents de jumeaux qui éprouvent le besoin de souligner les différences. Dans son travail de 1946, Burlingham analyse avec beaucoup de pertinence ce mode de réaction, qu'elle a surtout observé chez les mères. Mes observations personnelles me conduisent à croire que la tendance à unifier et la tendance à différencier caractérisent moins deux types de parents que deux types de réactions coexistant souvent chez une même personne. Tout à la fois, par exemple, les parents déclarent que l'un des jumeaux ressemble à la mère et l'autre au père, et ils insistent sur la ressemblance mutuelle des deux enfants. Ils déclarent que l'un est plus intelligent

que l'autre et ils soulignent ostensiblement les traits communs de leur comportement intellectuel. Ils protestent avec indignation quand quelqu'un ose prétendre que leurs jumeaux ne se ressemblent pas parfaitement et ils souffrent eux-mêmes de les confondre.

C'est peut-être que leur amour du couple en tant que couple est plus ou moins contradictoire avec le processus habituel de l'amour qui est contact d'individu à individu. La contradiction ainsi éprouvée est d'ailleurs liée, sans doute, à d'autres problèmes, à ce besoin que chacun de nous éprouve de sa propre identité. Qu'on imagine le sentiment d'une mère qui, confondant ses jumeaux, ne sait plus à qui son affection s'adresse, se met à douter de l'identité de l'enfant vers qui un élan d'émotion la porte.

Burlingham cite le cas de plusieurs mères lui ayant dit explicitement qu'il leur a été impossible d'aimer leurs jumeaux aussi longtemps qu'elles n'ont pu les distinguer nettement l'un de l'autre. C'est là probablement une réaction très fondamentale. Yerkes et Tomilin ont observé chez un chimpanzé femelle une étonnante attitude de refus envers ses jumeaux. Elle les empêche de s'accrocher à elle quand elle se repose. Elle refuse de jouer avec eux. Elle les écarte et les traite, de toute façon, beaucoup moins bien que ses enfants singuliers (1).

Les diverses réactions des parents et des étrangers concourent, en fin de compte, à déterminer les réactions des jumeaux, à renforcer les caractères spécifiques de la situation gémellaire. Si, à partir d'un certain âge, leur besoin d'affection individualisée peut devenir d'autant plus fort qu'il est plus rarement satisfait, l'attitude générale dans laquelle ils ont été élevés n'en reste pas moins de « plaire à deux ».

Pour les jumeaux indiscernables il n'y a, comme le remarque judicieusement Burlingham, qu'une seule personne pour laquelle ils sont chacun un être unique : leur propre jumeau. Encore n'est-on pas assuré que la distinction soit toujours entre eux parfaitement claire. Il n'en reste pas moins qu'en beaucoup de cas, l'incompréhension et les méprises de l'entourage leur laissent pour principale ressource la relation affective intra-

(1) TOMILIN (M. I.) et YERKES (R. M.), Chimpanzee twins : behavioral relations and developments, *J. Gen. Psychol.*, 46, 1935, pp. 239-263.

couple. Leur symbiose initiale diminue leur besoin individuel du milieu. Mais aussi la maladresse de l'entourage à leur apporter une affection individualisée les oblige à chercher l'un auprès de l'autre ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Et ainsi le couple jumeau s'organise en un univers qui doit, plus ou moins, se suffire à lui-même.

*
* *

Je n'ai pas interrogé systématiquement les parents de jumeaux sur leurs sentiments à l'égard de la jumeauté. Mais un certain nombre de leurs comportements apporte sur leurs sentiments un témoignage non négligeable. Le choix des prénoms, par exemple, et mieux encore les pratiques de lit en commun et des vêtements semblables qu'ils imposent au couple.

Les prénoms des jumeaux sont assez souvent jumelés eux-mêmes d'une façon ou d'une autre. Par assonance ou consonance : Odile et Cécile, Edmond et Raymond, Viviane et Josiane, René et Régis. Par association de divers ordres : Rose et Marguerite, Marie et Madeleine, Pierre et Paul, Marie et Joseph. L'association peut être saugrenue comme pour ces deux jumeaux de 15 ans qui se prénomment, l'un Victor et l'autre Hugo. On trouve aussi le jumelage en miroir de prénoms doubles : Marie-Louise et Louise-Marie (1). Enfin, chez les couples de sexe différent, on rencontre parfois les formes masculine et féminine du même prénom : Lucien et Lucienne. Jumelage bisexué plus remarquable encore quand un des deux

(1) Frappé par l'abondance des prénoms doubles dans ma population jumeau (Anne-Marie, Marie-Claude, Jean-François, Pierre-Yves, etc.), j'ai fait l'hypothèse que les parents opéraient ainsi une sorte de reduplication de la jumeauté. Grâce à l'obligeance de M. A. Girard, de l'Institut national d'Études démographiques, j'ai pu comparer les prénoms de la population jumeau aux prénoms de 500 garçons et de 500 filles, tirés au hasard dans la population générale de l'enquête sur l'intelligence des écoliers. Pour cette population générale, la fréquence des prénoms doubles est de 5,8 % chez les filles (29 cas sur 500) et de 4,6 % chez les garçons (25 cas sur 500). Pour les jumeaux ayant participé à cette enquête, on trouve 6,5 % de prénoms doubles chez les filles (28 cas sur 434) et 1,6 % chez les garçons (6 cas sur 364). La seule différence significative est entre garçons jumeaux et garçons non jumeaux. Mais elle ne va pas dans le sens que j'avais supposé : Mon illusion était due au fait qu'un nombre important de mes jumeaux sont nés alors que les prénoms doubles étaient à la mode. Je compte, en effet, pour les jumeaux nés entre 1930 et 1938, des prénoms doubles dans la proportion de 7,7 % chez les filles (19 sur 245) et de 4,7 % chez les garçons (12 sur 256). Alors que pour les jumeaux nés après 1938, la proportion s'élève à 18,5 % chez les filles (46 sur 248) et à 8,9 % chez les garçons (48 sur 535). Il est donc évident que c'est bien question de mode et non de jumeauté.

prénoms est forgé tout exprès : Guy et Guitta par exemple.

Ce sont là les jumelages ostensibles et qui marquent d'autant plus le couple qu'ils sont plus ostensibles. Ils concernent un couple ou deux sur dix. Mais il est probable qu'en d'autres cas le jumelage existe, établi selon des raisons propres au milieu familial, et qui échappe à notre investigation.

*
* *

Le partage du lit a probablement dans la vie des jumeaux une importance beaucoup plus grande que le jumelage de leurs prénoms. Il est en tout cas, comme nous allons le constater, beaucoup plus fréquent.

Est-ce par discrétion ou par manque d'intérêt ? Aucun auteur n'a, à ma connaissance, examiné la pratique du lit-en-commun chez les jumeaux, les raisons et les conséquences de cette pratique.

Les renseignements dont je dispose proviennent de mes entretiens avec une vingtaine de couples adultes dont on trouvera le texte au chapitre VII : « Témoignages parallèles », mais surtout de mon enquête générale par laquelle j'ai pu réunir les réponses relatives à 823 couples.

La question (n° 34) était posée dans les termes suivants : « Partagent-ils (ou ont-ils partagé) le même lit ? » On ne demandait pas comme en d'autres questions (la question relative aux vêtements, par exemple) une précision d'âge. C'est que la question entre parenthèses (« ont-ils partagé ») avait pour intention de permettre aux répondants l'aveu du partage en le camouflant dans le passé. Cette précaution s'est révélée inutile pour la grande majorité des couples uni-sexués (monozygotes et dizygotes). La déclaration du partage a été faite explicitement (« oui, encore maintenant », « oui, toujours », etc.) et, le cas échéant, mention était faite de l'âge où le partage avait cessé. Par contre, les réponses relatives aux couples bi-sexués (catégorie 5) étaient assez souvent évasives. Le « oui » et le « non » n'étaient accompagnés, dans la moitié des cas environ, d'aucune précision. De telle sorte qu'il est impossible de savoir si la réponse vaut pour le présent ou pour le passé. Pour la moitié de cas seulement (exactement pour 98 couples sur un total de 184), l'âge de la séparation est indiqué.

Les résultats de cette investigation sont donnés au tableau 58.

On constate que pour l'ensemble des couples uni-sexués (catégorie 1 à 4), le partage du lit est déclaré dans 70,9 % des cas. Dans 43,4 % des cas pour les couples bi-sexués (catégorie 5). Une différence légère mais significative est notée entre les couples monozygotes (catégorie 1 : 72,4 %) et les couples dizygotes (catégorie 4 : 62,8 %). On ne note aucune différence significative entre les couples de garçons et les couples de filles.

TABLEAU 58

Le lit-en-commun

Proportions des couples qui partagent le même lit
en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe

(d'après les réponses explicites à 823 questionnaires) (Question 34)

	1	2-3	4	Total (1 à 4)	5
Garçons..	(115 : 166) 69,2 %	(56 : 65) 86,1 %	(65 : 104) 62,5 %	(236 : 335) 70,4 %	
Filles ...	(116 : 153) 75,3 %	(41 : 56) 73,2 %	(60 : 95) 63,1 %	(217 : 304) 71,3 %	
TOTAL .	(231 : 319) 72,4 %	(97 : 121) 80,1 %	(125 : 199) 62,8 %	(453 : 639) 70,9 %	(80 : 184) 43,4 %

Entre parenthèses, le premier chiffre est celui des réponses positives (lit-commun), le second chiffre est celui des questionnaires qui donnent une réponse explicite. Le pourcentage est le rapport du premier chiffre au second.

Signification statistique des différences

Entre garçons et filles pas de différence significative. Entre catégorie 4 (DZ) et catégorie 1 (MZ), différence significative : le rapport critique est de 2,29. La différence est significative à 0,01.

Les chiffres de la catégorie 5 (couples bi-sexués) ne sont pas interprétables de la même façon que ceux des autres catégories : ils concernent une pratique qui a cessé avant l'âge de 7 ans dans la majorité des cas.

Le pourcentage obtenu pour les couples bi-sexués n'est pas directement comparable, d'ailleurs, aux pourcentages des autres catégories. En effet, la distribution des « oui » en fonction des âges (qui n'apparaît pas dans le tableau) n'est pas la même pour les couples bi-sexués et pour les couples uni-sexués.

Soulignons bien ici qu'il s'agit pour chaque catégorie des

pourcentages de couples qui partagent encore le même lit au moment de l'enquête. Dans la première année de la vie, la quasi-totalité des couples ont un même lit. Et aussi bien les couples de la catégorie 5 (13 couples sur 14) que les couples uni-sexués. Pour les couples uni-sexués, cette pratique du lit commun se prolonge, dans la majorité des cas, jusqu'à l'âge adulte, jusqu'à ce que le mariage, ou éventuellement la vie professionnelle, provoque la séparation. Entre 17 et 20 ans, la proportion de lit-en-commun pour les couples uni-sexués est encore de 70 %.

Pour les couples bi-sexués, la fréquence du lit-en-commun diminue rapidement avec l'âge autant qu'il nous soit permis d'en juger par les réponses partielles dont nous disposons : 50 % entre 2 et 4 ans (9 cas sur 20), 30 % entre 5 et 9 ans (9 cas sur 27), 10 à 20 % pendant l'adolescence (7 cas sur 37).

Les réponses données par les jumeaux adultes (20 ans et plus) de façon rétrospective, confirment à 2 % près tous les pourcentages obtenus en totalisant les réponses dans la succession des âges : la quasi-totalité des jumeaux ont partagé le même lit dans la première enfance. Soixante à 70 % des jumeaux de même sexe ont continué à coucher ensemble tout au long de l'enfance. Et quant aux couples bi-sexués, cette pratique du lit commun a cessé pour la moitié d'entre eux vers l'âge de 4 ans. Elle subsiste, mais de plus en plus rarement, jusqu'à la puberté, et peut-être au delà.

Les réponses relatives aux couples uni-sexués révèlent pour quelques-uns d'entre eux (3 % environ) un fait assez inattendu : le partage du lit non pratiqué dans la première enfance commence entre 5 et 8 ans.

Quand ils étaient petits, disent les parents, ils avaient des lits différents pour des raisons d'hygiène. Ils remuaient trop. On avait peur qu'ils s'étouffent.

Alors, à peu près à l'âge scolaire, les jumeaux passent des petits lits d'enfants au grand lit commun.

On a trouvé au chapitre précédent et on retrouvera au chapitre des « Témoignages parallèles », l'exemple de jumeaux qui, à partir d'un certain âge, sont gênés de coucher ensemble. Chacun évite le contact de l'autre et jusqu'au frôlement de la chemise. Ils établissent au milieu du lit une frontière qu'ils ne doivent point franchir.

Mais il faut bien reconnaître que pour la plupart des couples,

et peut-être aussi pour certains de ceux qui établissent une ligne de séparation, le lit-en-commun est accepté très volontiers. Qu'il est même réclamé quand on les en prive. Par exemple Justine et Sophie déclarent qu'elles avaient bien un lit pour chacune mais qu'elles couchaient toujours ensemble, par paresse de faire les deux lits. Nous avons l'exemple de plusieurs couples qui ont été menacés d'exclusion par le directeur ou la directrice de leur pension parce qu'on retrouvait les deux jumeaux chaque matin dans le même lit.

Les parents de jumeaux n'ont pas en général l'attitude des directeurs de pension. Il semble que, pour eux, la gémellité doive se traduire la nuit comme le jour par une vie commune. Ce qu'ils n'admettraient pour leurs autres enfants que contraints et forcés par l'exiguïté du logement, ils l'admettent comme chose parfaitement naturelle pour leurs jumeaux. La gémellité s'impose avec une telle force qu'elle obnubile toutes les pruden-ces, qu'elle supprime toutes les craintes. Surtout quand il s'agit de jumeaux du même sexe.

Si la pratique du lit-en-commun est un peu moins fréquente chez les jumeaux dizygotes (catégorie 4) que chez les jumeaux monozygotes, et notamment aux approches de l'adolescence, cela prouve bien que le comportement des parents est dicté par l'idée qu'ils se font de la gémellité, et la force avec laquelle cette idée s'impose.

Cette idée pèse encore, et beaucoup plus fortement que n'auraient pu le croire des personnes étrangères au monde de la gémellité, quand il s'agit de jumeaux de sexe différent. Certes, les cas sont rares de jumeau-et-jumelle adolescents qui partagent le même lit. Mais ils illustrent de façon stupéfiante le phantasme de la gémellité tel qu'il règne dans l'esprit des parents.

*
* *

La tendance à respecter, à souligner, à renforcer la gémellité s'exprime aussi, on le constate sans aucune recherche, par la pratique de vêtements identiques (1).

(1) Cette pratique a été commentée par H. von Bracken et par D. Burlingham dans leurs articles déjà cités. Elle a été étudiée par GEDDA et MIGLIO (*Studio dei Gemelli*, p. 881). Une thèse encore inédite de Miglio est consacrée à cette question des vêtements identiques chez les jumeaux.

J'ai voulu savoir avec précision comment cette pratique des vêtements identiques variait d'un sexe à l'autre, et selon les catégories gémellaires. Comment aussi elle évoluait avec l'âge. Ici, on peut interroger les jumeaux et leurs parents sans aucun risque d'indiscrétion. La question était donc formulée ainsi : « Ont-ils toujours été vêtus de la même façon (sinon jusqu'à quel âge) ? » (question 42 de l'enquête). Cette question était immédiatement suivie d'une question complémentaire : « Ont-ils souhaité ne plus être vêtus de la même façon ? A quel âge ? » (question 43 de l'enquête). Les réponses à cette dernière question seront examinées plus tard, au chapitre IX, quand nous aurons à étudier la rébellion des jumeaux contre la gémellité.

Les résultats obtenus par la question 42 sont donnés au tableau 59.

On lit sur ce tableau le chiffre brut des réponses. Les effectifs sont trop faibles dans chacun des sous-groupes pour autoriser le calcul des pourcentages. On peut cependant suivre d'une classe d'âge à l'autre, et pour chaque catégorie gémellaire, les tendances régressives du phénomène considéré. Les pourcentages sont calculés pour chaque âge sur la totalité des groupes masculins, sur la totalité des groupes féminins, sur la totalité des couples uni-sexués (couples masculins + couples féminins) ; enfin, à part, pour les couples bi-sexués (catégorie 5).

Les chiffres obtenus d'après les témoignages rétrospectifs des jumeaux âgés de 20 ans et plus (qui constituent *grosso modo* un cinquième de notre population gémellaire d'enquête) confirment à 2 % près les chiffres obtenus directement d'âge en âge par les témoignages « actuels ».

On constate d'abord, pour l'ensemble des couples uni-sexués, une pratique à peu près générale des vêtements identiques jusqu'à l'âge de 12-13 ans. Le pourcentage qui exprime l'identité de vêtements est de 98,7 % au cours des quatre premières années. Il est encore de 93,3 % pour la classe d'âge de 11-13 ans. Ce pourcentage diminue ensuite mais assez lentement, puisqu'il est encore de 68,4 entre 17 et 19 ans. Après vingt ans, il est nettement plus faible : 34 %. Mais nous avons alors, dans nos effectifs, une proportion importante de gens mariés. C'est en effet pour beaucoup de jumeaux la séparation du mariage qui décide de la différenciation des vêtements.

Autant qu'on puisse en juger sur la base de nos effectifs limités, il n'y a sur cette question des vêtements identiques aucune différence entre les couples monozygotes (catégorie 1) et les couples dizygotes (catégorie 4).

Entre couples de garçons et couples de filles, on note une légère différence. A partir de quatorze ans, la différenciation des vêtements paraît un peu plus nette chez les filles que chez les garçons. Pour la période de 14 à 19 ans, on compte 81,3 % de couples masculins (61 sur un total de 75) qui sont encore vêtus de la même façon contre 74,7 % de couples féminins (59 sur un total de 79). Mais les effectifs sont trop peu nombreux pour qu'on puisse en tirer une conclusion certaine.

Évidemment, la pratique des vêtements semblables se présente d'une autre façon et disparaît beaucoup plus rapidement chez les couples bi-sexués.

Les chiffres obtenus sont cependant beaucoup plus élevés que nous ne l'avions prévu. Jusqu'à 5 ans, on compte plus de 50 % de couples vêtus de « façon semblable » et ceci avec une distribution à peu près égale d'âge en âge de 1 à 5 ans (ce qu'il n'a pas été possible d'indiquer sur le tableau). Ce taux se maintient aux environs de 50 % jusqu'à l'âge de 7 ans qui correspond *grosso modo* aux débuts de la scolarité. Il est de 30 % à l'âge de 8 ans. De 15 % à l'âge de 9-10 ans. A la fin de l'enfance, il est encore de 8 ou 9 %.

Évidemment, la similitude de vêtements pour un couple fille-garçon n'est pas, sauf pour le premier âge, l'identité vestimentaire du couple uni-sexué.

Similitude de vêtements signifie, pour les couples bi-sexués, version fille et version garçon du même « ensemble ». C'est ce qui ressort de l'observation directe et du témoignage des parents. « Ils sont vêtus avec le même *ensemble*, mais en fille et en garçon. » « Ils ont le même *ensemble*, dans le même tissu. » « Leurs vêtements sont le même *ensemble*, de la même couleur. » « Ils sont habillés de même façon mais selon le sexe. » « Ils sont habillés pareils, symétriquement en garçon et en fille. »

Pourtant, dans la première enfance et même jusqu'à l'âge scolaire, il arrive que les deux enfants soient habillés tous les deux en garçon ou tous les deux en fille.

Par exemple, Guy et Guitta : jusqu'à l'âge de 5 ans, ils ont été vêtus alternativement tous les deux, « soit en fille avec

une robe, soit en garçon avec culottes et bretelles ». Mais ces jumeaux, âgés aujourd’hui de 50 ans, prennent soin de nous rappeler qu’au temps de leur enfance, les petits garçons portaient assez habituellement des robes.

Georges et Juliette, âgés aujourd’hui de 30 ans, déclarent qu’ils ont été vêtus tous les deux en fille jusqu’à l’âge de 8 ans, qu’ensuite et jusqu’à 20 ans, ils ont toujours eu le même « ensemble » et qu’ils y tenaient beaucoup.

Robert et Alberte ont été habillés semblablement en garçon jusqu’à l’âge de 5 ans, et deux ans plus tard, au moment de l’enquête, Alberte n’a pas encore accepté ses vêtements de fille pourtant assortis à ceux de son frère : elle réclame désespérément une culotte de garçon.

Au contraire, Gilbert, toujours vêtu en fille comme sa sœur Gilberte, alors qu’il a déjà 7 ans, revendique énergiquement des habits de garçon.

Il est intéressant de souligner, pour la catégorie des couples bi-sexués, que les parents qui ont tendance à habiller leurs jumeaux de la même façon sont également ceux qui ont tendance à les faire coucher dans le même lit.

Le tableau 60 indique, pour les couples bi-sexués de 10 ans et moins, l’association de ces deux tendances.

TABLEAU 60

Association entre similitude de vêtements et communauté de lit pour 42 couples bi-sexués âgés de 10 ans et moins

		Vêtements		
		semblables	différents	
Lit	commun	10	6	= 16
	différent	9	17	= 26
		= 19	= 23	TOTAL 42

En risquant de calculer les proportions données par ces effectifs limités, on obtient pour les couples qui ont des vêtements semblables, 53 % d’entre eux qui partagent le même lit.

Et 26 % seulement pour les couples qui ont des vêtements différents. Malgré la petitesse des effectifs, la différence est significative (le rapport critique, quotient de la différence des pourcentages par l'erreur standard de cette différence est égal à 2, significatif au seuil de $P = 0,05$) (1).

L'association de ces deux tendances montre bien, s'il en était besoin, qu'elles ont une commune origine : le désir des parents d'affirmer la jémellité, même dans le cas des jumeaux de sexe différent.

Ce désir d'affirmer la jémellité, indépendamment de la ressemblance objective des partenaires, apparaît également dans le fait que la pratique des vêtements identiques est aussi fréquente, aussi tenace pour les couples dizygotes (catégorie 4) que pour les couples monozygotes (catégorie 1).

Certains parents, après avoir déclaré que leurs jumeaux n'étaient pas habillés de la même façon, croyaient devoir s'en excuser :

C'est pour des raisons d'argent. Ça coûte cher d'habiller les enfants de la même façon. On préfère utiliser les vêtements usagés et forcément différents des aînés, ou ceux dont on nous fait cadeau.

Le vêtement est important dans l'expression d'une personnalité, même quand il n'est pas « recherché », même quand il s'agit d'un enfant. Il n'est pas seulement, en effet, ce qui couvre, ce qui masque le corps. Il est une manière d'être, une apparence sensible pour autrui comme pour celui qui le porte. Au figuré comme au propre, le vêtement nous habille. Ainsi, l'uniforme des collégiens et des soldats, comme l'uniforme de deux jumeaux, confère des caractéristiques qui n'appartiennent plus à l'individu en tant que tel. Ce n'est pas par simple artifice littéraire que Robert Musil revêt Ulrich et Agathe de façon semblable pour nous décrire la première rencontre où naît l'idée de jémellité.

C'était un grand pyjama de laine moëlleuse, une sorte de costume de Pierrot carrelé de gris et de noir (...). Lorsque Ulrich pénétra dans la chambre

(1) Pour l'ensemble du tableau 60 la formule donne un coefficient d'association de 0,52 de Yule.

Avec la formule $\frac{bc - ad}{\sqrt{(a + b)(c + d)(b + d)(a + c)}}$ le coefficient est de 0,27 ($P = 0,05$).

où l'attendait sa sœur il s'émerveilla de s'être ainsi vêtu. Par une mystérieuse disposition du hasard, il se trouva en effet devant un grand Pierrot blond, enveloppé de rayures et de carreaux d'un gris et d'un rouille subtils qui, au premier coup d'œil, paraissait tout semblable à lui. « Je ne savais pas que nous fussions jumeaux ! », dit Agathe, et son visage s'éclaira de gaieté (1).

Le souvenir de cette rencontre reviendra à plusieurs reprises dans la suite du roman, tantôt pour illustrer le motif de l'identité profonde, tantôt, quand l'humeur d'Ulrich est maussade, pour souligner le motif du Pierrot, du travesti, des fausses apparences.

En vérité, les jumeaux ne perçoivent pas la similitude de leurs vêtements comme nous la percevons, nous, du dehors. Dans la similitude, ils introduisent des différenciations extrêmement subtiles. Et la plupart d'entre eux, aux approches de l'adolescence, réagissent souvent avec violence contre leur uniforme gémellaire. L'étude de ces différenciations et de ces réactions viendra en son temps quand nous étudierons les efforts des jumeaux pour affirmer leur autonomie (chap. IX).

Mais il est bien évident que cette pratique des vêtements identiques, imposée par les parents, et désirée par les enfants pendant de très longues années, marquent ceux-ci d'une façon indélébile (2).

La responsabilité des parents est considérable dans la détermination de caractéristiques qui renforcent ou créent parfois de toutes pièces cette ressemblance attribuée à l'hérédité.

L'assonance des prénoms, le lit-en-commun, les vêtements identiques et autres pratiques d'assimilation, comme l'identité de coiffure, de coupe de cheveux, ont pour résultat d'enfermer toujours plus étroitement les jumeaux dans un univers à part, de rendre plus difficile et plus douloureuse l'affirmation de soi.

Pourtant, l'attitude des parents eux-mêmes est plus complexe que ne pourrait le faire croire cette analyse exclusivement consacrée à la simili-hérédité due aux influences de l'entourage. Si les parents développent surtout chez leurs jumeaux le sens de la gémellité, de l'identité, ils ont aussi assez

(1) *H.S.Q.*, t. III, p. 15.

(2) Dans leur étude déjà citée, Gedda et Miglio trouvent, sur une population de 112 couples monozygotes (41 couples masculins et 71 couples féminins) que 92 % des jumeaux (206 sur un total de 224 individus) acceptent avec plaisir d'être vêtus de la même façon.

souvent et simultanément une tendance à les différencier en projetant plus ou moins consciemment sur la structure du couple gémellaire la structure du couple conjugal. C'est un phénomène que nous étudierons dans un autre chapitre (chap. X) symétrique en quelque sorte de celui-ci.

DEUXIÈME PARTIE

*L'INDIVIDUATION
DES Jumeaux IDENTIQUES
OU LA PSYCHOLOGIE DU COUPLE*

CHAPITRE VII

TÉMOIGNAGES PARALLÈLES

La notion de spécificité psychologique est toujours difficile à admettre et elle requiert une démonstration rigoureuse : qu'il s'agisse de jumeaux ou de toute autre catégorie d'individus. On connaît, par exemple, les controverses sans fin sur la mentalité des « primitifs » considérés, suivant les auteurs, comme hétérogène ou non hétérogène à notre mentalité de « civilisés ».

La notion d'originalité, d'irréductibilité de la personne n'a pas besoin, elle, de démonstration. Elle s'impose, en chacun de nous, comme une donnée immédiate de notre conscience : nous ne pouvons pas ne pas nous éprouver et ne pas nous penser comme un être unique, irréductible à tout autre. L'originalité, le sentiment que nous en avons, est *essentielle* : elle est une valeur absolue, indépendante du rang qu'elle peut nous conférer dans la hiérarchie de nos « semblables ».

L'impression de malaise que nous éprouvons dans la rencontre de jumeaux indiscernables est bien la contre-épreuve de notre exigence d'identité pour les autres comme pour nous. Nous ne supportons pas facilement l'idée d'un même être en double exemplaire. Et s'il nous arrive cependant d'en jouer, s'il nous arrive d'en rire, avec des histoires de sosies et de jumeaux, c'est d'une façon très ambiguë, comme pour éprouver les limites de notre sécurité, les frontières de la peur, dans un mélange variable de fantastique et de ridicule.

Une fois passée la première réaction d'étonnement, il suffit d'un minimum d'observation pour retrouver dans le couple deux personnes bien distinctes, et c'est alors un nouvel étonnement que l'on éprouve, mais d'une nature toute différente du premier : que deux individus si ressemblants puissent, dans leurs comportements, être dissemblables.

Si malgré cela, tant d'auteurs ont renforcé la notion de l'identité psychologique des jumeaux, c'est qu'ils avaient en vue la description de certaines *fonctions* abstraites de la personne, et non la personne elle-même. C'est qu'ils recherchaient les permanences de l'hérédité et non les contingences de la personnalité.

Je suis persuadé cependant que tout psychologue, eût-il consacré son œuvre entière à prouver le primat de l'hérédité, admettrait aujourd'hui sans aucune difficulté que les deux jumeaux d'un couple possèdent chacun sa personnalité. En ajoutant peut-être, s'il est de ceux qui tiennent plus ou moins la concrétude pour une apparence, que la catégorie de la personnalité appartient à la philosophie, non à la science.

La *distinction* de deux personnalités n'est pourtant pas une notion univoque, ni parfaitement claire.

On pourrait concevoir, à la limite, que deux personnalités fussent à la fois identiques et distinctes. Deux vies parallèles, ayant chacune sa conscience propre, son unité, son *eccéité* selon l'expression de Duns Scot. Mais c'est un pur jeu de l'esprit. Une telle réduplication est *matériellement* impossible, du seul fait qu'il est impossible pour deux individus d'avoir le même enchaînement des mêmes sensations, des mêmes expériences, de se situer ensemble, et dans le même temps, au même point de l'espace. Ce jeu de l'esprit, pour insensé qu'il soit, a tout de même l'intérêt de souligner que le sentiment de soi, l'intimité propre, n'a pas à se définir dans son immédiateté en termes de distinction avec autrui, même si cette distinction est un facteur de sa genèse.

On pourrait alors passer à une autre explication et dire que les deux individus du couple gémellaire monozygote sont comme deux variantes d'un même individu (1). En effet, à chaque instant de sa vie, et de façon continue, l'individu est déterminé et se détermine. En toute rigueur, on ne peut jamais dire à un instant donné ce qu'il sera à l'instant suivant. Non

(1) A propos des jumeaux qui présentent des caractères différents ou antithétiques, Maria Schiller fait l'hypothèse (dans son article de 1937), qu'ils se comportent comme le ferait un même individu complexe et dysharmonique : « Si la cellule fécondée avait engendré un seul individu, il aurait eu (...) une personnalité non harmonique, en soi-même divisée. » L'auteur rattache son hypothèse aux théories typologiques de Kretschmer et aux idées de Bouterwek sur le miroir psychique, *Zwillingsprobleme, dargestellt auf Grund von Untersuchungen an Stuttgarter Zwillingen*, *Zeitsch. f. menschl. Verer.*, 1937, 20, 284-337.

seulement la trajectoire de sa vie est fluctuante autour de ses tendances moyennes, mais elle est modifiée dans sa direction même par tout ce qui est subi, vécu, voulu. Rien n'est fatal, tout est à la fois déterminisme et liberté. Chaque incident, le plus humble comme le plus spectaculaire, modifie irréversiblement notre marche, nous déplace et nous forme, avec des conséquences en chaîne à l'infini, et tout est incident à bien y réfléchir (1).

Cette spécification continue suffirait évidemment à faire de deux jumeaux, non seulement deux êtres distincts, mais deux êtres différents. Comme deux réalisations d'un seul individu qui, par miracle, pourrait avoir deux vies, deux histoires. Pour certains jumeaux très proches l'un de l'autre, on a parfois même l'impression étrange que leur histoire est identique dans sa trajectoire générale et qu'ils se différencient seulement par un chevauchement de leurs fluctuations individuelles. Qu'ils sont une même personne à des moments différents. On note par exemple des alternances de rôles, des alternances dans les rapports d'ascendance et de soumission. Mais cela est observable surtout, et en certains couples, seulement pour les fonctions mentales qui dépendent assez étroitement des facteurs héréditaires : un même niveau global d'intelligence, par exemple, est obtenu par les deux jumeaux sur la base d'items différents. Ou bien à quelques semaines de distance, le classement intellectuel des deux jumeaux s'inverse. Tout se passe comme si la différence inter-individuelle équivalait à la variation intra-individuelle, comme si chacun des jumeaux ne se distinguait pas plus de son frère que de lui-même, à quelques semaines, à quelques jours, peut-être même à quelques heures d'intervalle. La labilité individuelle se traduirait ainsi par un phénomène d'interchangeabilité des individus dans le temps (2).

(1) Tout en admettant, d'une part, que l'hérédité commune tend à une même sélection de stimuli externes ; d'autre part, que les stimuli externes ne sont pas entièrement déterminés par l'hérédité. H. von Bracken dit que pour les jumeaux identiques les stimuli externes ne sont pas aussi différents qu'ils devraient l'être. C'est que, selon lui, la solidarité du couple exerce une fonction régulatrice, égalisante sur la diversité des stimuli. Cette fonction égalisante se combine, en fait, à la fonction diversifiante du couple. *Mutual intimacy in twins*, *Char. and Pers.*, 1934, n° 4, p. 305.

(2) On a pu distinguer entre la *labilité de développement*, notion proposée par Fr. Lenz (et qui expliquerait les différences assez stables de tempérament chez des jumeaux pourtant identiques), et la *labilité d'actualisation*, notion proposée par P. F. Becker (relative aux oscillations de l'humeur, à des variations transitoires).

Voir notamment le travail commun de ces deux auteurs : *Die Arbeitskurve Krapelins und ein psychomotorischer Versuch in der Zwillingsforschung*, *Ztschr. f. d. ges. Neurol. U. Psychia.*, 164, 1, 50-68 (1938).

A vrai dire, ce genre de phénomène est assez rare et ce qu'il a de frappant masque toujours des différences inter-individuelles qui ne sont pas réductibles à des variations intra-individuelles.

C'est que, de toute façon, il n'est pas indifférent au comportement d'une personne qu'elle soit spectatrice du comportement de l'autre, spectatrice et plus ou moins étroitement solidaire. On ne peut pas considérer l'histoire de deux jumeaux comme le déroulement indépendant de deux vies parallèles. Ils font couple. Et le couple, en tant que tel, par ses lois internes d'organisation, d'équilibre, de développement, agit en général de façon différenciatrice sur les deux éléments qui le composent.

En fait, les effets de couple sont extrêmement divers et souvent même contradictoires. Ils peuvent être de confusion ou de prise de conscience, de convergence ou d'opposition, de concurrence ou de complémentarité. La prise de conscience elle-même peut être ambiguë : prise de conscience de soi dans le miroir que donne le spectacle d'un *alter ego*, mais aussi dans une sensibilisation aux dissemblances les plus subtiles.

Et même si les deux personnalités sont captives du couple, elles le sont plus ou moins, avec plus ou moins de résignation, plus ou moins de révolte. Et ce « plus ou moins » se traduit qualitativement par des façons diverses de sentir, de réagir.

C'est pourquoi la meilleure façon de comprendre certaines différences essentielles de personnalité entre les partenaires d'un couple est sans doute d'étudier l'équilibre de ce couple, par exemple la formule de dominance, les relations d'ascendance-soumission. Ce que nous ferons dans un prochain chapitre.

Mais avant d'expliquer, d'essayer le démontage d'un mécanisme, il faut constater.

On parle trop souvent des jumeaux dans l'abstrait, en épilogueant sur des tableaux statistiques, ou par l'exégèse de récits plus ou moins authentiques, qui se transmettent d'un auteur à l'autre, comme une légende.

Pour saisir la réalité gémellaire dans sa disparité comme dans sa spécificité, il faut d'abord, sans l'intermédiaire d'aucune psychotechnique, sans les lunettes d'aucune théorie, observer des couples de jumeaux, un grand nombre de couples, et embrasser chaque couple d'un même regard.

Une telle expérience ne peut certes pas se transmettre à

l'état brut dans un livre. J'ai essayé cependant de donner ici ce qui s'en rapproche le plus. J'ai eu avec une cinquantaine de jumeaux de très longs entretiens sur de multiples sujets. Pour les partenaires de chaque couple, les réponses aux mêmes questions peuvent être confrontées, et faire apparaître toute la diversité de leurs réactions. Réactions à la situation d'entretien. Par témoignage, réactions à diverses situations de leur vie gémellaire. C'est ce que j'appelle les « témoignages parallèles ».

Je publie ici, de façon à peu près intégrale, une vingtaine de ces « témoignages ».

Ce sont des matériaux qui restent valables indépendamment de tout ce que, personnellement, je prétends en tirer.



L'entretien était conduit sur le canevas d'un questionnaire dont on trouvera le texte en annexe (1). Ce questionnaire était utilisé de façon « clinique ». L'ordre des questions n'était jamais modifié, mais la formulation était adaptée le mieux possible au sujet interrogé, notamment en fonction de son âge, de son sexe, de son niveau culturel, de son état matrimonial. De nombreuses questions relatives à la séparation et à la vie sentimentale avaient une tout autre portée suivant qu'elles s'adressaient à un adolescent ou à un adulte, à une personne mariée ou à un célibataire. Certaines questions particulièrement indiscreètes exigeaient aussi des précautions de forme, ou même des atténuations, dans l'entretien avec les sujets les plus jeunes ou les plus sensibles.

Les 53 questions posées au cours de l'entretien explorent successivement les réactions du jumeau à la séparation, la cohésion du couple et l'état éventuel de confusion gémellaire, les attitudes du jumeau concernant la vie sentimentale et sexuelle, et les exigences de la vie adulte, la façon dont le jumeau admet ou non une ressemblance avec ses parents, la façon dont il éprouve son intimité gémellaire et son intimité personnelle (« le jardin secret »), enfin les aspects physiques de son intimité avec le frère.

La partie relative au « jardin secret », expression par laquelle j'ai désigné l'ensemble du questionnaire, est précédée pour tous les sujets d'une explication.

(1) Annexe 3, page 720.

Nous entrons maintenant dans un domaine beaucoup plus personnel. On parle quelquefois de *jardin secret*. Vous savez ce que cela veut dire. En chacun de nous il peut y avoir un domaine de pensées, de sentiments, que nous ne livrons à personne, pas même à nos amis les plus proches. Et que parfois nous nous avouons à peine à nous-mêmes.

Cette explication adressée à des adolescents et à des adultes a toujours entraîné une réaction immédiate : « Je sais, je comprends. » On peut alors continuer.

A noter que dans cet entretien, un grand nombre de questions se présentent en couples. Par exemple : « Comment avez-vous réagi à la séparation ? » « Comment votre frère a-t-il réagi ? » Nous saisissons ainsi l'idée que chacun des jumeaux se fait de l'autre, son impression de parallélisme ou de divergence, et aussi la plus ou moins grande exactitude de cette représentation puisque, en définitive, le témoignage de l'un est recoupé par le témoignage de l'autre.

Deux des dernières questions relatives aux avantages et aux inconvénients d'être jumeaux (46 *bis* et 46 *ter*) ont été introduites en cours d'expérience, alors que plusieurs couples avaient déjà eu leur entretien. Elles ont été reprises quelques mois plus tard, par écrit. L'intérêt des réponses données ainsi sous forme de dissertation est assez grand pour justifier un développement à part qu'on trouvera au chapitre IX.

L'entretien de chaque couple a toujours eu lieu au cours d'une même séance, un jumeau succédant à l'autre immédiatement, de telle sorte qu'aucune communication entre eux n'était possible.

La communication entre couples n'a jamais dû se produire non plus. Les couples en question, d'origines géographiques et sociales très différentes, ne se connaissaient pas.

En tout, 49 jumeaux ont subi cet entretien : soit 23 couples complets et 3 jumeaux isolés. Sur ce total de 49 jumeaux, 47 sont monozygotes. Les deux dizygotes, un couple de jumelles de 18 ans, avaient été examinés pour une amorce de contrôle. Les confidences données par ces deux sujets dizygotes dessinent un tableau de relations gémellaires très différent de celui qu'on obtient avec les monozygotes. La difficulté à mobiliser les jumeaux dizygotes m'a obligé à abandonner, provisoirement au moins, la poursuite de la comparaison entre couples monozygotes et couples dizygotes.

A l'exception d'un seul (Irène et Lucienne âgées de 14 ans 3 mois au moment de l'entretien), tous les couples sont âgés de plus de 17 ans et la majorité d'entre eux ont dépassé 20 ans. Douze jumeaux sur 49 sont déjà mariés.

Ainsi, nous disposons de témoignages sur la vie de 24 couples de jumeaux monozygotes, adolescents et adultes, des deux sexes. Ces vingt-quatre couples n'ont pas été sélectionnés en fonction de l'entretien. Ils représentent, à deux unités près, la totalité des jumeaux que j'avais invités à mon entretien, d'après la liste de mes anciens dossiers d'expérience, en tenant compte seulement de leur âge et des facilités de déplacement (région parisienne). Pour trois couples seulement un jumeau était absent, et j'ai dû alors me contenter des confidences d'un seul, sans pouvoir établir le parallélisme cherché.

Les témoignages de ces 49 jumeaux ont été déjà très largement utilisés aux chapitres précédents pour la recherche des spécificités gémellaires.

La publication en texte intégral, dans l'enchaînement des réponses, et avec la présentation parallèle des deux jumeaux de chaque couple, permet ici de dégager au maximum les éventuelles dissemblances, et en tout cas de saisir directement sur des points essentiels, la structure du couple.

C'est pourquoi entre deux solutions : publication partielle de tous les cas, et publication intégrale d'un nombre limité (alternative exigée par des considérations de place), j'ai choisi la seconde.

On lira donc le texte intégral relatif à onze couples monozygotes : neuf entretiens « couplés » et deux entretiens isolés, celui de Michel, et celui d'Odile.

L'expression de « texte intégral » exige cependant une réserve et un bref commentaire. Dans le but de sauvegarder l'anonymat des jumeaux, certains détails ont dû être « transposés » ou radicalement supprimés. Il faudra donc distinguer dans le texte entre les points de suspension qui indiquent une pause ou une hésitation dans la confidence, et les points entre parenthèses qui indiquent une suppression pure et simple.

Un certain nombre de jumeaux ont autorisé spontanément et explicitement une publication sans censure. Même en ce cas, j'ai été parfois amené à quelques suppressions pour respecter certains usages imposés à la chose écrite.

Pour sauvegarder l'anonymat des jumeaux, j'ai dû également limiter le texte de présentation qui précède les confidences à quelques indications qui sans doute valent mieux que rien, mais ne permettent que très imparfaitement de situer chaque couple dans la constellation de la vie familiale comme je l'aurais voulu. Dans la présentation des témoignages parallèles, quand il y a un jumeau explicitement dominant, le nom de celui-ci est souligné (en *italiques*) : c'est une indication qui peut être utile pour éclairer la lecture.

IRÈNE ET LUCIENNE

Jumelles monozygotes âgées de 14 ans 3 mois au moment de l'entretien. Ont été suivies au laboratoire depuis l'âge de 7 ans. Recrutées alors normalement dans une population scolaire.

Père et mère sont des petits commerçants. Un frère plus âgé de six ans, une sœur plus jeune de sept ans. Irène et Lucienne vont encore en classe, en cours complémentaire. Elles ont toujours eu une chambre pour elles seules et partagé le même lit. Confondues par les parents jusqu'à l'âge de 3 ans. Actuellement assez faciles à distinguer, pour des personnes averties.

Pas de dominance nettement établie de l'une sur l'autre. Mais des rôles bien dessinés, des revendications affectives très différentes à l'égard l'une de l'autre. Le principal intérêt de ce cas est d'illustrer la crise d'adolescence du couple, particulièrement grave chez Irène.

IRÈNE

LUCIENNE

2. Séparations ?

Deux fois, à 9-10 ans et à 12 ans pour des maladies.

Une première fois à l'âge de 9 ans, pour l'opération d'Irène. La séparation a duré cinq semaines. La seconde fois, c'est moi qui étais malade, à l'âge de 12 ans, pendant une dizaine de jours.

3-4. Comment avez-vous réagi, vous et votre sœur ?

Ça n'a pas duré longtemps, alors on ne s'est pas trop ennuyées.

Je crois qu'elle a eu plus de peine que moi la première fois parce que comme elle n'était pas malade, elle pouvait mieux se rendre compte.

La première fois, quand c'est elle qui était à l'hôpital, je m'ennuyais vraiment. J'ai beaucoup pleuré. La seconde fois, on s'ennuyait l'une de l'autre, mais ça n'a pas été trop dur. Elle venait me voir tous les jours.

5-6. *Sentiments de décomplétude, d'arrachement ?*

Non.

Un sentiment de déchirement véritable le soir où elle est partie.

7. *La séparation vous serait-elle, maintenant, moins ou plus pénible que jadis ?*

Oh oui, plus ! Parce qu'on est plus vieilles et plus attachées qu'avant. A la maison, on est vraiment à part des autres.

Oh oui ! je crois que ce serait encore plus pénible maintenant, parce que maintenant on se confie l'une à l'autre alors qu'à ce moment-là on n'y pensait pas. Il y a longtemps... enfin depuis trois ans environ... que nous nous confions l'une à l'autre.

7 bis. *Pensez-vous parfois à la mort de votre sœur ?*

Oui, assez souvent. Et ça me trouble beaucoup.

Oui, mais pas souvent.

8. *Avez-vous l'impression parfois que votre image dans le miroir c'était votre sœur ?*

Oui, quelquefois... Quand je me regarde longuement dans la glace, il me semble que je vois ma sœur. Par contre, quand je regarde ma sœur dans la glace, je n'ai jamais eu l'impression que c'était moi.

Oui ! ça m'a tellement étonnée que je l'ai raconté à tout le monde. Des fois quand je me regarde dans la glace je vois brusquement l'image de ma sœur. Mais il faut pour ça que je me regarde longtemps. Je me frotte les yeux et puis, après je vois à nouveau mon image (*quelle impression cela vous fait ?*). Je trouve que c'est bizarre (*c'est agréable ?*). Pas particulièrement (*la première fois où c'est arrivé, quel âge aviez-vous ?*). Je ne me souviens pas... Des fois sur une même photo, on ne se reconnaît pas.

9. *Sentiment de propriété l'une vis-à-vis de l'autre ?*

En fait nous avons tout en commun, même notre linge. Rien ne nous appartient en propre.

Non. Il nous arrive même souvent d'échanger nos vêtements sans faire attention. En propre, j'ai quelques livres. Et quelques cadeaux. Mais je les prête à ma sœur.

9 bis. *Êtes-vous en général vêtues de la même façon ?*

Depuis deux ans, nous sommes en général vêtues différemment. On aime mieux ça.

Depuis deux ans, on a des vêtements différents. Avant on nous regardait et ça ne nous plaisait pas.

10-11. *Confusion des prénoms. et langage secret dans l'enfance ?*

Je ne sais pas.

Je ne me souviens pas.

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'une pour l'autre ?*

Oui, pour faire des niches.

Oui, souvent pour faire des niches.

13. *Rivalités et compétitions ?*

Oui à l'école. On est vexée quand l'une est classée après l'autre. Quand ça arrive à ma sœur, elle est vexée aussi. Pour les amoureux peut-être un peu, mais pas beaucoup. Moins que pour l'école.

Non. Récemment un garçon courtisait ma sœur. Je n'étais pas du tout jalouse.

14. *Avez-vous le sentiment que votre sœur vous est inférieure ou supérieure ?*

Je me sens égale.

En moyenne on est pareilles.

14-16. *Initiatives, décisions, dominance ?*

Aucune de nous n'a l'initiative. Ou alors ce serait plutôt moi que ma sœur. Aucune ne domine l'autre, je crois.

C'est plutôt moi qui dirige. Elle ne sait pas prendre des résolutions. Alors je les prends à sa place. Elle est toujours indécise.

17. *La personne la plus proche ?*

Ma sœur.

Ma sœur.

18. *Êtes-vous vexée quand on vous confond ?*

Oui.

Non... peut-être un peu.

19. *Faites-vous bande à part ?*

Oui, mais uniquement dans la famille. On a chacune une amie. Mais nous ne sortons jamais avec nos amies. On sort toujours toutes les deux.

A l'école, où nous sommes dans la même classe, on a chacune une amie et on va avec elle. On fait bande à part à la maison. En classe jamais.

23-24-25. *Goûts, opinions, milieux différents ou communs ?*

On a des goûts un petit peu différents. Par exemple, j'aime les tissus un peu plus atténués. Nous avons les mêmes opinions. Et puis je ne réagis pas comme elle. Quand la pièce est finie, au théâtre ou au cinéma, j'ai ensuite du mal à m'adapter à l'extérieur. Je suis triste. Au contraire, ça rend ma sœur gaie. Et ça m'irrite quand elle est trop gaie.

On n'a pas tout à fait les mêmes goûts. On n'aime pas toujours les mêmes films. Mais on n'aime pas les films d'aventure. Nous fréquentons exactement les mêmes milieux. Nous avons les mêmes opinions.

29. *Si vous aviez le choix pour l'avenir de vivre ensemble ou de vivre séparées... ?*

Je choisirais une vie différente parce que...

Je choisirais de vivre ensemble.

31-32-33-34. *Ressemblances avec les parents ?*

Physiquement, je ressemble plutôt à mon père et Lucienne à ma mère.

On dit que je ressemble plutôt à ma mère. Mais je trouve que je ne ressemble ni à mon père ni à ma mère.

35. *Quelle est la personne à la maison qui exerce l'autorité ?*

Ma mère.

La mère est plus autoritaire.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Ça existe pour moi. Je ne confierais pas mes secrets à tout le monde.

Ça existe un peu.

36 bis. *Tenue d'un journal intime*

Oui, mais je le communique à ma sœur.

Nous tenons chacune un journal et nous nous le montrons.

37. *Avez-vous des secrets pour votre sœur ?*

Non.

Très peu.

38. *Avez-vous l'impression qu'elle a des secrets pour vous ?*

Non.

Non.

40-41. *Avez-vous d'autres confidents que votre sœur ?*

Non, personne d'autre. Pas même à l'amie dont je vous ai parlé. Ce n'est pas une vraie amie. C'est une camarade. Ma sœur, elle, a une vraie amie.

Irène est ma plus proche confidente. Ensuite mon amie. Exceptionnellement ma mère. Presque jamais mon père. Mais il n'y a aucun secret que je confierais à d'autres personnes plutôt qu'à ma sœur.

42. *Répugnances à vous servir des mêmes objets que votre sœur ?*

Aucun dégoût ni pour le verre, la fourchette, la brosse à dent. Peut-être ça me dégoûterait de me servir du même mouchoir qu'elle.

Aucun dégoût avec Irène. Un peu avec les autres membres de la famille. Avec les étrangers beaucoup.

43-44-45. *Réactions de pudeur ?*

Ça ne me gêne pas du tout de me déshabiller devant elle. Devant toute autre personne : oui.

Pas du tout devant ma sœur, et pas beaucoup non plus devant mon amie et devant ma mère. Devant d'autres personnes ça me gênerait.

46. *« Contacts physiques » avec la sœur ?*

Nous nous amusons souvent ensemble. Chaque nuit. Ce n'est pas seulement une question de plaisir, mais de sentiment. Je suis amoureuse

Il m'arrive de m'amuser avec ma sœur depuis environ deux ans. Une ou deux fois par semaine... C'est un besoin de plaisir physique lié à

de ma sœur. Et elle m'aime aussi (*êtes-vous jalouse ?*) Oui. C'est une jalousie sentimentale. Je suis jalouse quand elle pardonne à son amie des choses qu'elle ne pardonnerait pas à moi.

Mais, c'est une jalousie physique aussi. Je crois que ce sera terrible si l'une de nous se marie avant l'autre.

Avez-vous éprouvé des sentiments amoureux pour d'autres personnes ?

Non..., peut-être pour mon amie... Non d'ailleurs...

Et pour des garçons ? Non, avec un garçon, j'ai eu une forte amitié, plus maintenant !

Mais vous imaginez que vous puissiez avoir de tels sentiments pour d'autres personnes ? Oui, pour une femme, pour un garçon, mais plutôt pour un garçon.

un sentiment d'affection. Mais je ne crois pas que c'est vraiment l'amour.

47. *Aimeriez-vous avoir des enfants jumeaux ?*

Non... ou alors pas des jumeaux semblables : un garçon et une fille. Ça ne me serait pas désagréable... Ça m'est égal.

Ces jumelles dont j'ai commencé l'observation alors qu'elles étaient âgées de 7 ans, sont en pleine crise pubertaire au moment du présent entretien. Elles ont été réglées à l'âge de 11 ans. Irène un mois avant Lucienne. Les règles sont interrompues depuis un an chez l'une comme chez l'autre à la date de notre entretien. Toutes les deux ont la réputation d'être tristes. Elles font une réaction d'opposition au milieu familial qu'elles méprisent. Les parents sont des commerçants. Elles veulent être des « intellectuelles ».

Depuis un an ou deux, dit Irène, il nous semble que quelque chose nous manque. On n'a jamais pu découvrir quoi...

La crise d'Irène est beaucoup plus marquée. Elle a, dit-elle, des idées noires.

Je voudrais mourir. Mon avenir de commerçante ne me plaît pas. Et faire des études ? Mais je ne suis pas assez intelligente. Pas autant que ma sœur. On ne me comprend pas. Et ma sœur est trop indifférente. Quand on est seules elle n'est pas comme avant. Elle est moins attachée qu'avant. Et moi je suis encore plus jalouse qu'avant.

Dans une rivière, il y a un an, Lucienne a manqué de se noyer. Et Irène est obsédée depuis un an par un cauchemar à répétition : « Ma sœur se noie et j'essaie de la sauver. »

Lucienne, de son côté, se plaint de l'humeur de sa sœur de plus en plus jalouse, de plus en plus tyrannique, de plus en plus maussade.

Quelques mois après l'entretien du « jardin secret », elles me confient qu'elles ont rompu entre elles toute « intimité physique ».

J'encourage un projet radical de séparation. On observe une sensible amélioration au retour de voyage, après cinq mois de séparation. Les règles sont réapparues chez Irène, après 18 mois d'interruption. Pas encore chez Lucienne.

CATHERINE ET FLORENCE

Jumelles monozygotes, âgées de 17 ans. Ont été recrutées normalement dans une population scolaire. Un frère plus âgé de quatre ans. Père, dessinateur industriel. Catherine et Florence, encore au lycée, en première, préparent le baccalauréat. Ont toujours eu la même chambre avec deux lits jumeaux. Leur ressemblance est telle qu'il arrive encore aux parents de les confondre. Catherine est l'élément dominant du couple.

CATHERINE

FLORENCE

2 à 6. Séparations ?

Nous n'avons jamais été séparées pendant plus de vingt-quatre heures.

Nous avons toujours été dans la même école, et dans la même classe, sauf à 14 ans où nous étions dans des classes parallèles. On préférerait, même, être dans des classes différentes.

Jamais. Une année pourtant nous étions dans des classes différentes. J'aimais mieux. J'étais plus libre. J'étais alors comme mes camarades. Je pouvais agir selon ce que je voulais. Je n'avais pas à consulter ma sœur.

7. La séparation vous serait, maintenant, plus pénible que jadis ?

Il me semble que ce serait plus pénible.

Moins pénible, je crois.

7 bis. Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre sœur ?

Avec Florence on en parle quelquefois. On dit pour plaisanter qu'on en serait bien contente que l'autre soit morte.

Oui, c'est une impression de vide. Mais je n'arrive pas facilement à la concevoir (et pour votre frère aîné ?), C'est plus facile à concevoir,

8. *Avez-vous l'impression parfois que votre image dans le miroir
c'est votre sœur ?*

Oui, une fois ou deux, j'ai eu cette impression... il y a 4 ans environ... c'était étonnant.

(Elle sourit)... oui, j'ai cru que c'était elle, vraiment elle. L'espace d'une seconde. Il y a un an environ. Je l'ai dit à Catherine. Deux fois... c'est tellement rapide. Parfois je me regarde, mais c'est pour essayer de trouver des différences, oui, plutôt des différences.

9. *Sentiment de propriété l'une vis-à-vis de l'autre ?*

Oui, nous avons ce sentiment. Toujours. On se dispute souvent pour affirmer cette propriété.

Oui. Un très fort sentiment, en tout cas pour certaines choses... mes vêtements, mes cahiers.

9 bis. *Avez-vous été vêtues de la même façon ?*

Quand on était petites. Jusqu'à 13-14 ans. On a été contentes de ne plus être habillées de la même façon. On l'avait demandé.

On veut pas.

10. *Langage à part ?*

Oui, même maintenant... quand on voit quelque chose de spécial. Il y a des mots qu'on fabrique : « C'est rodé » par exemple pour dire c'est drôle.

Encore maintenant... par geste, par signes de complicité, par paroles aussi ou à mi-mot : on se comprend, les autres ne nous comprennent pas (des mots inventés ?) oui ! (pouvez-vous donner un exemple ?)... pas tellement des mots inventés, pas des mots qui n'existent pas, mais des mots ordinaires employés autrement.

11. *Confusion de prénoms, des pronoms personnels, dans l'enfance ?*

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'une pour l'autre ?*

Oui, ça nous arrive.

Oui. Mais nous n'avons jamais joué de notre ressemblance pour nous amuser d'un garçon.

13. *Rivalités et compétitions ?*

Oui, pour l'affection de nos parents : quand ma sœur était sur les genoux de maman, je demandais mon tour. Pour les jouets. Quand ils n'étaient pas en double nous nous disputions pour avoir les jouets. Pour l'école ; et encore maintenant, mais

Oui, pour à peu près tout. Pour les parents, pour les jouets. Pas pour les amies. Pour les garçons quand elle a du succès et moi pas, j'ai un sentiment de dépit, fort mais bref.

moins qu'avant. Pas pour les amies mais pour... (*pour quoi ?*) (*elle rougit*) pour les garçons, pour les flirts, oui (...) et c'est moi la plus jalouse.

14. *Avez-vous le sentiment que votre sœur vous est inférieure ou supérieure ?*

Ça dépend dans quel domaine...

Je me sens inférieure (...). Elle a plus de facilités que moi.

15. *Laquelle prend les initiatives, les décisions ?*

Je me sens supérieure parce que je lui dis de faire les choses et elle les fait — alors qu'elle me le dirait, je ne le ferais pas. Parce qu'elle a meilleur caractère.

Elle.

16. *L'une de vous deux domine l'autre ?*

Moi.

Elle. Enfin c'est plus compliqué. Quand on est toutes les deux à la maison, c'est elle qui domine. Quand on est avec d'autres, elle n'ose pas, c'est moi.

17. *Quelle est pour vous, la personne la plus proche ?*

Florence.

Elle.

18. *Êtes-vous vexée quand on vous confond ?*

Ça m'ennuie, ça arrive souvent. Je commence à y être habituée.

C'est agaçant d'être toujours ensemble et de se ressembler. On aimerait mieux être des jumelles pas identiques.

J'aimerais mieux qu'on ne nous confonde pas. Ce que je ressens est à peu près insignifiant. On commence à y être habituées. On ne se ressemble pas totalement. Elle a un caractère plus vif que moi. C'est bien d'être jumelles. Ce serait mieux d'être des jumelles pas identiques.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*

Non, sauf quand on se dispute avec les autres camarades en classe.

Non.

20. *La personne la plus proche dans le travail ?*

Florence.

Catherine.

21. ... *La plus proche dans les jeux, dans les loisirs ?*

Florence.

Catherine.

22. *Avez-vous des amis qui ne vous sont pas communs ?*

Non.

Non.

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, de milieux ?*

En général, nous avons les mêmes goûts, et pour les gens les mêmes

Nous avons parfois des goûts différents. Par exemple pour les cou-

sympathies et les mêmes antipathies.

Nous avons les mêmes opinions. Nous fréquentons les mêmes milieux, les mêmes cercles.

leurs : moi j'aime certains tons plus doux. Mais nos opinions sont communes. Nous fréquentons les mêmes milieux.

26. *Le premier flirt ?*

Vers l'âge de 13 ans. Toutes les deux avec le même garçon. Nous étions un peu jalouses l'une de l'autre. C'est l'année où nous avons été réglées. Je l'ai été trois mois plus tard que Florence. J'étais un peu jalouse de l'être plus tard qu'elle. J'ai eu un flirt l'an dernier, en juillet. C'était pas très sérieux. Ma sœur était à moitié au courant.

A 14 ans peut-être, ou à 13 ans. En même temps que ma sœur et avec le même garçon. Nous étions un peu jalouses. Mais ensemble on ne se parle pas de ces choses-là. Mon dernier flirt, c'est en juillet dernier. Je sortais avec lui et avec ma sœur. En fin de compte ma sœur me l'a pris. C'est toujours comme ça. Elle a plus de succès, elle fait plus jeune fille que moi.

27. *Envisagez-vous de vous marier un jour ?*

Oui.

Oui.

28. ... *Et votre sœur ?*

Oui, je crois.

Oui.

29. *Si vous aviez le libre choix, pour plus tard de vivre ensemble ou d'avoir des vies séparées que décideriez-vous ?*

Séparées ! ... on nous prend toujours l'une pour l'autre.

(*Longue hésitation*), ... pas complètement séparées, mais moins ensemble que maintenant.

30. *Avenir professionnel ?*

J'aimerais être dans le dessin... j'aimerais quand même avoir un vrai métier... je ne sais pas (*le même que votre sœur ?*). Je ne sais pas. Non, j'aimerais autant que nous ne soyons pas ensemble.

Je ne sais pas du tout... j'aimerais avoir un métier, mais je ne sais pas lequel (*le même que votre sœur ?*). Oh non ! un différent.

31-32-33-34. *Ressemblances avec les parents ?*

Toutes les deux nous ressemblons physiquement à mon père. Moralement, je ressemble aussi à mon père, et Florence à ma mère.

Nous ressemblons physiquement à mon père, mais moi plus que ma sœur. Moralement, je ressemble plus à ma mère, elle cède plus facilement. Et Catherine moralement, ressemble plus à mon père.

35. *Quelle est la personne à la maison qui exerce l'autorité ?*

Papa !

Mon père.

35 bis. *Avez-vous une signature fixe ?*

Depuis 3 ans, j'en ai une. J'ai Ça fait longtemps que j'en ai une.
d'abord cherché à m'en construire Depuis environ 6 ans.
une. Enfin, j'ai trouvé.

35 ter. ... un modèle, une personne à qui vous voudriez ressembler ?
Plutôt à papa. ... ressembler à mon père.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Oui. Oui.

36 bis. ... un journal intime ?

Non. Non, mais j'en ai eu l'idée.

37. *Avez-vous des secrets pour votre sœur ?*

Oui. Notamment tout ce qui Oui. Ma vie sentimentale.
concerne mes flirts est secret.

38. *Croyez-vous qu'elle ait des secrets pour vous ?*

Oui. Oui.

39. *Votre « jardin secret » est-il interdit à votre sœur
autant qu'aux autres ?*

Non. Non. Je lui dis plus de choses
qu'aux autres.

40-41. *Avez-vous d'autres confidents ?*

Non. Ma sœur est mon seul confi- Non. Ma sœur seulement.
dent.

42. *Répugnances pour l'usage en commun de certains objets ?*

Des répugnances oui. Moins qu'en- Un petit peu de dégoût. Mais
vers les étrangers mais autant que moins que pour les autres personnes
pour les autres membres de la fa- de la famille. Beaucoup moins que
mille. pour les étrangers.

43-44-45. *Nudité, pudeur ?*

Devant ma sœur aucune gêne. Un peu. Mais beaucoup moins que
Devant les autres, même avec ma devant les autres, et même que de-
sœur aînée, oui. vant mes parents et ma grande sœur.

46. *Intimité et « contacts physiques » avec la sœur ?*

Oui, jusqu'à 13 ans, maintenant Oui, entre 8 et 11 ans environ.
ça me gênerait beaucoup. C'était Avec un sentiment de tendresse mais
alors quelque chose de purement aussi un sentiment de faute, ça me
physique. Aucun sentiment ne s'y gênerait maintenant. Non pas à
mêlait. Et ça n'entraînait à aucun cause du fait lui-même, mais juste-
sentiment de jalousie. ment parce que c'est avec elle.

47. *Seriez-vous gênée que tout ce que vous m'avez dit soit connu de votre sœur ?*

Oh oui ! Oh oui !

SERGE ET DENIS

Jumeaux monozygotes âgés de 17 ans et demi. Ont été recrutés normalement dans une population scolaire. Pas d'autre frère ou sœur. Milieu de profession libérale. Poursuivent actuellement leurs études : Denis en première, Serge en classe de Sciences expérimentales. Ont toujours eu une chambre à eux, et partagé le même lit.

Ce couple est particulièrement intéressant à divers titres. Cas de cryptophasie utilisé au chapitre 4. Cas où l'on voit nettement comment la structure du couple gémellaire est déterminée par la structure du couple parental.

La très grande ressemblance de la première enfance s'est très atténuée. Serge est, de l'avis de tous, l'élément dominant du couple.

SERGE

DENIS

2. Séparations ?

Je ne me souviens pas que nous ayons jamais été séparés. La seule séparation est celle de la classe depuis octobre dernier. Au niveau de la sixième, il a été déjà question de séparation. J'avais passé avec succès l'examen d'entrée en sixième, et Denis l'avait échoué. Alors pour ne pas être séparés nous sommes restés tous les deux en septième.

De très brèves séparations. A l'âge de 9 ans je me souviens, à cause d'une maladie contagieuse. Nous étions fous de joie quand, après deux ou trois semaines, nous nous sommes retrouvés dans le même lit.

3 à 7. Réactions à la séparation ?

En octobre dernier, nous n'avons eu aucune réaction désagréable. D'ailleurs quand nous étions dans la même classe on préférerait ne pas être à côté l'un de l'autre. Pas trop loin. Mais séparés par un camarade. C'est peut-être parce qu'on n'a pas beaucoup de patience l'un avec l'autre.

Mon frère a réagi comme moi. Si maintenant nous devons être séparés vraiment, ça me serait plus pénible que jadis.

Quand nous avons été dans des classes différentes en octobre dernier, ça n'a pas été pénible. Et pas plus pour mon frère que pour moi.

Je n'ai pas le sentiment qu'il me manque quelque chose. Mais quand il est en retard pour rentrer de l'école je me mets à la fenêtre.

Une véritable séparation maintenant serait, je crois, moins pénible que jadis... peut-être pas pénible du tout.

8. *Parfois avez-vous l'impression que votre image dans le miroir c'est votre frère ?*

Non, mais une fois dans une vitre, au théâtre, j'ai eu l'impression de voir mon frère. Ça m'a beaucoup amusé. Il y a un an ou deux.

Non. On ne se ressemble pas assez.

9. *Sentiment de propriété l'un vis-à-vis de l'autre ?*

Oui, mon frère n'avait pas le même caractère que moi. Il m'aurait tout pris : je devais me défendre. Et même quand j'avais 5 ou 6 ans, j'étais un peu égoïste. Par exemple, si je partage un des deux poissons de chocolat qu'on nous a offerts, c'est celui de mon frère.

J'ai ce sentiment beaucoup moins que Serge. On avait tous les jouets en double et pourtant on était obligé de protéger les miens, car il s'en emparait facilement.

Il rangeait dans des boîtes, soigneusement, méticuleusement ; moi, pas.

10. *Pratique d'un langage secret ?*

Oui, il paraît que quand nous étions petits, on parlait un jargon. Même plus grands on avait des mots à nous. Mais c'était autre chose. On avait créé une langue spéciale pour n'être pas compris. Avec des mots inventés (...). Chaque nom, c'était un personnage. On fabulait avec ces personnages imaginaires. Ça a dû commencer vers 10 ans. Ça a duré jusqu'à 15 ou 16 ans. A la fin on s'en amusait. Mais au début, c'était sérieux. Aucun camarade n'était dans le secret. Nos parents eux-mêmes n'en savaient rien. On n'aurait pas osé...

Oui, quand nous étions petits. Le grand plaisir c'était de faire des systèmes, des codes pour n'être pas compris.

(Je fais allusion aux personnages imaginaires dont Serge a parlé.)

Ça c'était plus tard, un peu autre chose. Une création de personnages avec des noms que nous leur donnions. Une situation secrète, pas un langage secret.

11. *Confusion des pronoms personnels, des prénoms ?*

Je ne me souviens pas.

Étant petit je disais : « Je t'excuse » pour « je m'excuse ».

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'un pour l'autre ?*

Rarement...

Non.

13. *Rivalités et compétitions ?*

Oui, rivalité pour les jouets et pour la réussite scolaire. Et aussi dans l'affection de mes parents. Comme mon frère était assez chétif à la naissance les parents et surtout ma mère avaient plus de sollicitude pour lui.

Oui, pour les jouets. Et mon frère avait l'impression d'avoir la préférence du père. Du point de vue scolaire la rivalité était créée ou entretenue par mes parents. J'étais moins ordonné, plus paresseux. Au fond, ça m'était égal que Serge soit

Pas de rivalité pour les flirts : on n'en a encore jamais eu. C'est peut-être dû à notre éducation. On a toujours été considérés comme des enfants. Jamais pris au sérieux.

avant moi. Mais ma mère voulait me stimuler.

14. *Avez-vous le sentiment que votre frère vous est inférieur ou supérieur ?*

J'ai toujours eu l'impression d'être supérieur. En fait j'étais un peu plus fort physiquement et je réussissais mieux en classe.

J'ai eu jusqu'à 12 ans au moins le sentiment d'être inférieur. Ce sentiment était entretenu par mes parents. Je m'étonne que cela ne nous ait pas plus séparés.

15. *Lequel de vous deux prend les initiatives, les décisions ?*

C'est moi !

C'était Serge. On était même obligé de me protéger. Mais depuis l'âge de 12 ans... Autant je me laissais faire avant, autant maintenant !...

16. *Lequel domine l'autre, mène le couple ?*

(Hésitation)... moi aussi. Il paraît que je suis très autoritaire.

Serge dominait.

17. *Dans votre entourage, la personne la plus proche... ?*

... non, pas mon frère, je crois. Jusqu'à 10 ans mon père. Maintenant peut-être ma mère.

Serge ! Quand je pense qu'il pourrait disparaître, j'en ai une crampe au ventre.

18. *... Vexés, agacés, quand on vous confond ?*

On nous a longtemps confondus. A 5 mois, mes parents n'ont plus su... On nous a mis une faveur pour nous reconnaître à partir de ce jour-là.

Ça ne me fait rien que les étrangers me confondent...

Et pourtant, oui, l'idée qu'on puisse nous interchanger m'est désagréable. C'est pourquoi ça m'a plu d'être dans des classes séparées.

J'aime pas ça, qu'on nous confonde. Il faut dire aussi que j'ai un sentiment très bizarre. J'ai constamment peur d'affirmer ma personnalité, de dire quelque chose de drôle. Si j'étais avec des jeunes filles, je ne voudrais pas qu'il soit là... je me sentirais ridicule et puis... il me jugerait. Ça m'a presque plu d'être séparé de lui. J'imagine qu'il y a des jumeaux qui sont toujours ensemble.

19. *Avez-vous fait bande à part ?*

Non, jamais.

Non.

20. *Dans le travail, la personne la plus proche ?*

Jusqu'en octobre dernier, mon frère.

Serge.

21. *Dans les jeux, dans les loisirs... ?*

Mon frère.

Serge.

22. *Avez-vous des amis qui ne sont pas ceux de votre frère ?*

Non, d'ailleurs nous n'avons pas d'amis. Non.

23. *Goûts différents, goûts semblables... ?*

Très différents, opposés même. Nous avons les mêmes goûts pour
Sauf pour les goûts intellectuels. les films, pour les lectures. Mais au-
Il aime la vie de Paris, moi pas. trement nous avons des goûts très
différents. J'aime danser, lui pas.

24. *Opinions différentes, semblables... ?*

Mêmes opinions. En politique, nous avons les mê-
mes opinions. Nous sommes croyants
mais Serge pratique plus que moi.

25. *Fréquentez-vous des milieux, des groupes différents ?*

Non. Non.

26. *Éveil sentimental. Premier flirt ?*

Encore rien. De très légers flirts. Pas grand-
chose.

27. *Pensez-vous vous marier un jour ?*

Ah oui ! Oui, j'adore les enfants.

28. *Et votre frère, y pense-t-il ?*

Oui, plus que moi. Oui.

29. *Pour l'avenir que préférez-vous. vivre ensemble ou vivre séparés ?*

Séparés. Séparés. Ensemble on ne pourrait
pas s'entendre.

30. *Avenir professionnel*

En tout cas différent de mon frère. Pour éviter toute rivalité. Différent de mon frère, mais pas
inférieur matériellement. En tout
cas, ne pas travailler ensemble.

31 à 34. *Ressemblances avec les parents ?*

Moi plutôt à mon père. Un peu Pour moi les avis sont partagés.
au physique et un peu aussi au carac- Je ne sais pas. Mon frère ressem-
tère. ble plus que moi à mon père physique-

Mon frère ressemble plutôt à ma ment et aussi du point de vue moral.
mère, au physique et au moral. Mais Il a plus de rigueur, c'est un mathé-
ce n'est pas très net. maticien ce qui correspond aux goûts
de mon père qui est ingénieur.

C'est peut-être dû à l'influence Moi, je déteste les math. comme
des parents. Chacun avait son ju- ma mère qui est peintre. Alors elle
meau. J'étais celui de mon père et se retrouve en moi : une tendance à
Denis celui de ma mère. Alors comme la paresse...

moi j'aimais les math. Comme mon Non, je ne les aime pas du tout

père est plus méticuleux que ma mère, moi j'étais aussi plus méticuleux que Denis.

les math. Et pourtant j'y réussis aussi bien que Serge. J'ai l'impression que ça ne sert à rien.

35. *Quelle est la personne qui exerce l'autorité à la maison ?*

Je ne saurais pas vous dire..., peut-être ma mère.

Maman, elle est très volontaire.

35 bis. *Avez-vous une signature ?*

A peu près, je n'ai jamais cherché.

Oui, depuis deux ans. Avant j'avais changé souvent. A mon avis ça avait une très grosse importance. J'en ai fait sur des pages entières. Serge ne s'est jamais entraîné : une affectation de simplicité.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Oui.

Pour les questions sexuelles !... Je ne pourrais pas lui en parler... Absolument catégorique. C'est la seule chose mais catégorique. Je pourrais connaître « quelqu'un » sans lui dire.

36 bis. *Journal intime ?*

Non.

Jamais. Mon frère non plus, j'en suis sûr.

37. *Avez-vous des secrets pour votre frère ?*

Oui.

D'ordre sexuel. Autrement : non.

38. *Avez-vous l'impression que votre frère a des secrets pour vous ?*

Oui, la même chose. C'est une impression.

Je crois. Pour les choses sexuelles.

39. *Votre « jardin secret » est-il interdit à votre frère comme aux autres personnes ?*

Pas autant.

Pas autant. Mais pour les choses sexuelles, je suis plus à l'aise avec mes camarades.

40. *Avez-vous d'autres confidents que votre frère ?*

Non.

Non pas systématiquement. J'aurais aimé un vrai ami, mais ça n'a pas plu à ma mère.

41. *Votre frère est donc le plus intime confident ?*

Le plus intime, mais assez peu. Je suis mon propre confident pour les choses graves.

Oui.

42. *Répugnance à vous servir des mêmes objets que votre frère ?*

Aucune répugnance. Et ça n'est valable que pour mon frère.

A l'égard des gens de mon âge, filles ou garçons, je n'ai aucune répugnance. Pas même pour la brosse à dent.

43-45. *Nudité. Sentiment de pudeur ?*

Un peu avec mon frère. Beaucoup avec d'autres personnes.

Pas du tout avec mon frère. Avec d'autres personnes, j'aurais pensé que ça me gênerait. Mais récemment on a passé, tout nu, un examen médical et ça ne m'a pas gêné.

46. « *Contacts physiques* » avec le frère ?

Non, j'ai pour ces choses un sentiment de répugnance, et beaucoup plus encore à l'égard de mon frère que de toute autre personne.

Cette idée m'est inimaginable. Insupportable.

SUZANNE ET CLAIRE

Jumelles monozygotes, âgées de 20 ans. Célibataires. Ont été suivies au laboratoire depuis l'âge de 10 ans, recrutées alors normalement dans une population d'école primaire. Pas d'autre frère ou sœur. Famille de niveau moyen : le père est employé de bureau. Elles sont un peu en retard pour les études. Suzanne commence une propédeutique et Claire une école commerciale. Très ressemblantes mais impossible à confondre pour des personnes averties. Suzanne est l'élément dominant du couple.

SUZANNE

CLAIRE

2. *Séparations ?*

Pendant trois mois de vacances, quand nous avons 18 ans.

Pour la première fois à 18 ans, mais pour quelques semaines seulement.

3. *Comment avez-vous réagi ?*

... Pas trop pénible.

... Assez pénible, pas trop.

7. *La séparation vous serait-elle, maintenant, moins ou plus pénible ?*

C'aurait été plus pénible quand nous étions plus jeunes.

Moins pénible maintenant que jadis.

7 bis. *Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre sœur ?*

Oui. C'est un sentiment de souffrance.

Oui. J'ai alors l'impression d'un isolement total.

8. *Avez-vous l'impression parfois que votre image dans le miroir c'est votre sœur ?*

Pas du tout.

... Non... Parfois pour la voix une impression étrange de ressemblance. Mais c'est tout.

9. *Sentiment de propriété l'une vis-à-vis de l'autre ?*

Oui, un sentiment net de propriété. Et depuis ma petite enfance.

J'ai ce sentiment, mais certainement moins que ma sœur.

9 bis. *Vêtues de la même façon ?*

A partir de 12 ans, on a commencé à se différencier un peu.

Oui, jusqu'à 14, 15 ans, ça ne me déplaisait pas. Ça déplaisait à Suzanne.

Vers 12 ans, j'aurais préféré être habillée tout à fait différemment.

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'une pour l'autre ?*

Oui (...).

Oui (...).

13. *Rivalités et compétitions ?*

Pour l'école. Et aussi pour avoir telle camarade. Par rapport aux parents, non.

Envers maman, oui. Et aussi une rivalité scolaire jusqu'à la quatrième.

14. *Aviez-vous l'idée que votre sœur vous était supérieure ou inférieure ?*

J'avais un sentiment d'être supérieure du point de vue intellectuel et inférieure du point de vue moral.

Elle est supérieure du point de vue scolaire et du point de vue intellectuel. On trouve que je suis trop affectueuse envers elle. Elle est moins démonstrative que moi.

15. *Qui prend les initiatives, les décisions ?*

Moi. Pour les choses les plus importantes.

Je ne sais pas. Je suis peut-être plus rapide dans mes décisions.

16. *Laquelle de vous deux a tendance à dominer dans le couple ?*

Moi. Mais ça dépend des situations.

Ça dépend pour quelle chose.

17. *Quelle est de votre entourage la personne la plus proche ?*

Ma sœur, je crois. Peut-être ce garçon dont je suis amoureuse.

Ma sœur.

18. *Êtes-vous vexées quand on vous confond ?*

J'en suis vexée, agacée.

Ça m'agace un peu.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*

Oui, vers 8-9 ans... et même encore à 13-14 ans.

Oui, nous avons tendance à nous isoler ensemble.

20. *La personne la plus proche pour le travail ?*

Ma sœur.

Elle.

21. ... dans les jeux et dans les loisirs ?

Ma sœur.

Elle et mon père.

22. Avez-vous des amis qui ne sont pas communs à toutes deux ?

Des amis, c'est beaucoup dire. Des camarades qui ne nous sont pas communs, oui.

C'est des camarades qui ne nous sont pas communs. D'ailleurs, je n'ai pas d'amis.

23-24-25. Goûts, opinions, cercles communs ?

Oui, les mêmes goûts, mais certaines divergences d'opinion. Notamment pour les questions d'argent. Ma sœur voudrait une situation lucrative.

Nous fréquentons à peu près les mêmes milieux, les mêmes cercles.

Pas tout à fait. Par exemple, un homme d'affaires me plairait et pas à ma sœur. Elle aime le cinéma et moi pas. Je ne suis pas allée au cinéma depuis deux ans. Pas beaucoup de différences d'opinion ; mais ma sœur est plus religieuse que moi. Quant aux cercles communs, vous savez nous n'avons pas de relations.

26. Premier flirt ?

Vers 15 ans, j'ai aimé quelqu'un pour la première fois. Mais secrètement : je n'ai jamais encore eu de flirt.

Mes premiers émois datent de ma quatorzième année. J'aimais un garçon de 22 ans. Mais je n'ai jamais eu de flirt.

27. Envisagez-vous de vous marier un jour ?

Oui... mais je ne vois pas bien clair en moi.

Ah oui !

28. Et votre sœur, l'envisage-t-elle ?

Oui, mais elle est plus préoccupée par ses études.

Oui.

29. Si vous aviez pour l'avenir le libre choix de vivre ensemble ou de vivre séparées... ?

Je choisirais de vivre séparées. Pour marquer mon indépendance. La gémellité me pèse quelquefois. Heureusement, nous ne sommes plus toujours ensemble.

Vivre séparées. Si possible en habitant très près l'une de l'autre. Mais pas dans le même appartement.

30. Avenir professionnel ?

Une carrière scientifique.

Dans le commerce.

31-32-33-34. Ressemblances avec les parents ?

Moi, je tiens surtout du côté de mon père. Physiquement, je ressemble à ma grand-mère paternelle. Ma sœur tient plutôt du côté de mon père.

Je ressemble plutôt à mon père par mes gestes et à ma grand-mère paternelle physiquement. C'est à peu près la même chose pour ma sœur.

35. *Quelle est la personne à la maison qui exerce le plus l'autorité ?*
 C'est difficile à dire... Mon père Mon père.
 en général.

35 bis. *Avez-vous une signature fixe ?*
 Depuis 6 mois environ. Depuis trois ans.

35 ter. *Un modèle, une personne à qui vous voudriez ressembler ?*
 Je n'en ai pas. A une personne instruite. Par
 exemple à un médecin qui est toute
 la journée dans son hôpital.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*
 Ah oui ! Je crois que oui.

36 bis. *Journal intime ?*
 Non. Mais ça m'est arrivé d'en Non. J'aurais peur qu'il soit dé-
 écrire comme ça deux ou trois pages. couvert.

37. *Avez-vous des secrets pour votre sœur ?*
 Oui. Pour les choses d'ordre affec- Oui, il y a des choses que je n'ose-
 tif je garde le secret. rais pas lui dire. Dans le domaine
 sexuel par exemple.

38. *Avez-vous l'impression qu'elle a des secrets pour vous ?*
 Oui. Ah oui !

39-40-41. *Secrets pour la sœur et autres confidents ?*
 Moins de secrets pour ma sœur. C'est pour ma sœur que j'ai le
 Mais même avec elle je suis réservée. moins de secrets.
 Elle est d'ailleurs plus impulsive, Au confesseur je dis mes fautes
 plus gaie, plus enjouée que moi. en gros. A ma sœur, je lui confierais
 A mon confesseur, je dirais des des choses plus détaillées.

41 bis. *Avez-vous l'impression qu'une fois mariée*
il pourrait y avoir autant d'intimité avec votre mari qu'avec votre sœur ?
 Mon mari me serait beaucoup Je ne sais pas...
 plus proche.

42. *Répugnances à vous servir des mêmes objets que votre sœur ?*
 Oui, j'ai une répugnance, mais Non, avec elle, je n'ai aucune
 c'est avec elle que je m'arrangerais répulsion.
 le mieux. Même pour boire dans le
 même verre, j'aurais un peu de
 répugnance.

43-44-45. *Nudité, réactions de pudeur ?*
 Ah oui ! j'avais des réactions de Je ne prendrais pas mon bain
 pudeur dès l'âge de 9 ans même devant elle (...) depuis l'âge de la
 avec ma sœur. puberté, vers 12-13 ans. A plus forte

Avec d'autres personnes évidemment. Mais même seule, si je suis nue, j'aime avoir une pose correcte.

raison devant d'autres personnes. Aucune réaction de gêne d'être nue, si je suis seule.

46. *Contact physique avec la sœur ?*

Non. J'ai d'ailleurs toujours été attirée par des personnes supérieures à moi.

Une attirance physique... peut-être. Ma mère m'a souvent reproché d'être trop affectueuse avec elle.

46 bis. *Aimeriez-vous avoir des jumeaux ?*

Je préférerais avoir des enfants non jumeaux parce qu'on forme plus facilement leur personnalité.

Oui, j'aimerais avoir des jumeaux. Mais ce qui m'importe le plus ce n'est pas d'avoir des jumeaux. mais des garçons.

46 ter. *Y a-t-il plus d'avantages que d'inconvénients à être jumeaux ?*

Plus d'inconvénients à cause du développement de la personnalité.

Plus d'avantages ou d'inconvénients ?... Je ne sais pas.

47. *Seriez-vous gênée que vos présentes confidences soient connues de votre sœur ?*
... légèrement gênée.

Non, pas du tout.

MARTHE ET HÉLÈNE

Jumelles monozygotes recrutées par relations d'ordre scolaire. L'entretien a eu lieu une première fois, à l'âge de 21 ans, quelques semaines avant le mariage de Marthe. Une seconde fois, un an plus tard. Issues d'un milieu de niveau socio-économique moyen, Hélène et Marthe travaillent toutes deux comme sténo-dactylos. Elles ont une sœur de neuf ans plus jeune. La ressemblance entre Hélène et Marthe est très forte, mais les parents et les proches ne les confondent cependant pas. Elles ont toujours partagé le même lit jusqu'au mariage de Marthe.

Marthe, la jumelle mariée, était l'élément dominant du couple gémeilaire.

On lira sous chaque question, la réponse (précédée de la lettre A) donnée avant le mariage, puis la réponse donnée après le mariage (précédée de la lettre B et en italique).

C'est le seul cas pour lequel on a pu comparer la fidélité des réponses par deux entretiens successifs, et apprécier par des témoignages donnés avant et après, les effets du mariage sur les relations affectives du couple. Après un an de séparation, il semble que la conscience des liens gémeilaire et le besoin du co-jumeau aient été renforcés.

MARTHE

HÉLÈNE

2. Séparations ?

A. A l'âge de 9 ans par une maladie d'Hélène. Elle est restée alors pendant 6 mois au sanatorium. Par la suite, ça nous a décalées et séparées dans nos études.

A. A l'âge de 5 ans, j'ai eu une forte coqueluche, alors ma sœur est allée à la campagne et moi je suis restée chez mes parents. Pendant environ un an, je crois, nous avons été séparées.

B. (Même témoignage.)

B. Quand j'avais 9 ans, j'ai fait un long séjour au sana.

3-4-5-6. Réactions à la séparation ?

A. Je me souviens que j'ai pleuré, je ne sais pas comment ma sœur a réagi.

A. Je ne me souviens pas.

B. Je me suis ennuyée un petit peu. Quelque chose me manquait. Je ne sais pas comment ma sœur en ce temps-là a réagi.

B. Je m'ennuyais un petit peu... de ma famille... de ma sœur... mais c'est tellement loin.

7. La séparation serait-elle plus pénible maintenant ?

A. Non (elle est alors fiancée).

A. Non, pas du tout.

B. (séparation due au mariage). Pas trop pénible. Nous nous voyons souvent. Mais il y a des jours où je m'ennuie. Surtout au début. J'ai eu une sorte de neurasthénie que je n'avais jamais eue avant. Je pleurais.. et pourtant je ne cherchais pas à revoir ma sœur.

B. Le mariage de ma sœur dans le fond ça me... je l'ai ressenti... je le ressens maintenant plus que dans les premiers temps... on dirait qu'il me manque quelque chose... On voyait les choses ensemble... (avez-vous ressenti un sentiment de libération ?) Pas du tout !

(Avez-vous ressenti par la séparation d'avec votre sœur un sentiment de libération ?)

Quand j'ai été mariée il m'a semblé que j'étais plus libre du fait que je n'étais plus avec ma sœur.

Mais en même temps, il y a eu un renversement de la situation. Avec ma sœur, c'est moi qui dominais. Avec mon mari c'est l'inverse. Alors à certains moments, j'ai ressenti une moins grande liberté... surtout quand je suis avec lui... Il me veut coquette alors je le suis devenue. Maintenant je me maquille.

7 bis. Avez-vous déjà pensé à la mort de votre sœur ?

B. Je ne me souviens pas.

B. J'y pense maintenant, jamais avant la séparation du mariage.

8. *Avez-vous parfois l'impression que votre image dans la glace c'est votre sœur ?*

A. Non. Mais on était toujours devant la glace ensemble. Un jour même on s'est lavé la tête ensemble devant le miroir.

B. Non. Mais habillées de la même façon nous aimions nous mirer, ensemble, quand nous étions petites.

A. Étant petites nous nous regardions souvent ensemble dans la glace. On voulait faire pareil que maman, toutes les deux. Je crois avoir eu une impression de confusion entre Marthe et moi-même.

B. Oui, je l'ai eue une fois cette impression. Ça m'a beaucoup frappée... je me souviens... j'étais devant la glace avec elle... Notre si grande ressemblance m'a beaucoup frappée.

9. *Sentiment de propriété l'une vis-à-vis de l'autre ?*

A. Nous avions tous nos jouets et tous nos vêtements en double exemplaire. Mais les miens étaient vraiment les miens.

B. Nous avions toutes les deux nos affaires à part, qui étaient d'ailleurs exactement les mêmes, sauf la couleur. Moi c'était le rose ou le rouge, elle c'était le bleu. Je ne voulais pas qu'elle touche à mes affaires.

A. Je ne pense pas. Nous avions un sentiment de propriété commune du couple. On se prêtait nos jouets communs.

B. L'une à l'égard de l'autre nous avons eu ce sentiment de propriété assez net et de très bonne heure.

9 bis. *Étiez-vous habillées de la même façon ?*

B. Oui. Plus grandes on ne voulait plus. Mais strictement pareil jusqu'à l'âge de 20 ans environ.

B. Oui. En fait jusqu'au mariage. Il y a trois ou quatre ans, j'aurais aimé être habillée de mon goût parce que nous n'avions pas tout à fait le même goût.

10-11. *Langage à part, confusion des pronoms et des prénoms ?*

A. Oh oui, un jargon à nous, et nos parents ne comprenaient rien.

B. Oui, avant deux ans nous parlions, mais rien qu'ensemble et personne ne nous comprenait. Jusqu'à l'âge de six ans, c'est-à-dire jusqu'à la grande école, nous ne nous appelions jamais par nos prénoms mais avec des surnoms que nous avions fabriqués (...).

A. Oui, nous avions un langage à part. Maman l'a dit. D'ailleurs nous n'étions pas très en avance pour parler. Étant petite, j'avais des difficultés pour parler.

B. Ah oui, étant toutes petites et même plus tard. On s'était donné des surnoms (...) je m'en souviens encore. Je ne sais pas comment c'est venu. Pas par les parents.

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'une pour l'autre ?*B. *Oui (...).*B. *Ça dépend de l'âge. Oui, quelquefois. D'ailleurs on ne faisait jamais rien l'une sans l'autre.*13. *Rivalités et compétitions ?*A. *Oui, quelquefois.*A. *Non (n'avez-vous pas un petit sentiment de jalousie, de regret, à propos des fiançailles de votre sœur ?) ... Non, je suis trop difficile. Les flirts de ma sœur ne m'ont jamais plu physiquement.*B. *Nous sommes toutes les deux très susceptibles, donc assez jalouses l'une de l'autre, pour tout, j'étais moi très susceptible.*B. *Non... je ne crois pas... Si peut-être pour l'école. J'étais un petit peu jalouse.*14. *Avez-vous le sentiment que votre sœur vous est supérieure ou inférieure ?*A. *J'avais le sentiment d'être supérieure à elle, en classe.*A. *J'avais le sentiment qu'elle était supérieure (et maintenant ?) Quelquefois (en quoi ?). Du point de vue de l'intelligence.*B. *Qu'elle m'était inférieure.*B. *Qu'elle était supérieure à moi. D'ailleurs c'était l'opinion de nos parents.*15. *Qui prenait les initiatives, les décisions ?*B. *Moi.*B. *Le plus souvent, c'était ma sœur.*16. *Laquelle des deux domine dans le couple ?*A. *J'ai le sentiment de dominer. C'était plus prononcé quand j'étais petite. Par contre avec les autres, j'ai plutôt un sentiment d'infériorité.*A. *C'est ma sœur, mais pas pour tout. D'ailleurs ça a changé, depuis deux ou trois ans. Par rapport aux autres, j'étais également timide et soumise.*B. *Moi. Les maladies d'Hélène y ont contribué. Elle réussissait moins bien en classe.*B. *J'étais soumise. Je crois que c'était dû un peu à ma moindre capacité physique.*17. *Quelle est pour vous la personne la plus proche ?*A. *Ma sœur probablement... Mais nous étions attachées chacune à chacun de nos parents. Moi à ma mère, elle à mon père.*A. *... Difficile à formuler. Pour ma sœur, c'était ma mère certainement avec qui elle sortait tout le temps. Moi, je n'avais pas de préférence. Je sortais avec tout le monde. Depuis un an une femme, un professeur, qui vient à la maison est pour moi la personne la plus proche.*

B. *Ma sœur, mais on ne se confiait pas tellement. Maintenant, après un an de mariage, je crois que c'est encore ma sœur.*

B. *Ma sœur.*

18. *Vexées quand on vous confond ?*

B. *Peut-être au début quand on allait à l'école.*

B. *Non, je ne crois pas.*

19. *Faisiez-vous bande à part ?*

A. *Enfants, nous faisons toujours bande à part. La directrice nous disputait parce que nous restions toujours ensemble sans bouger. Ensuite, nous n'étions pas dans la même classe, mais nous faisons couple quand même pendant la récréation. Vers 13-14 ans nous sommes devenues plus indépendantes l'une de l'autre.*

A. *Plus jeunes, nous faisons toujours bande à part. Jusqu'à 9 ans. On n'allait avec personne, et toujours toutes les deux. Vers l'âge de 10 ou 11 ans, on a commencé à n'être plus toujours ensemble.*

B. *Oui, jusqu'à 13 ou 14 ans.*

B. *Oui, peut-être jusqu'à 8 ans.*

20-21. *Personne la plus proche dans le travail, dans les jeux ?*

B. *Dans le travail et dans les jeux, c'était Hélène.*

B. *Ma sœur.*

22. *Aviez-vous des amis propres à chacune de vous ?*

B. *A partir de 13-14 ans, nous n'avons plus eu les mêmes amies.*

B. *Non jusqu'à 14-15 ans... ou même plus tôt, 12-13 ans... après nous avions chacune notre amie.*

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, de milieux ?*

B. *Les mêmes goûts en général. Les mêmes goûts pour les personnes du point de vue physique, mais pas du point de vue moral.*

B. *A peu près les mêmes goûts. Sauf que, pour les personnes, nous étions assez différentes dans nos sympathies et nos antipathies.*

Les mêmes opinions aussi qui, d'ailleurs, étaient celles de notre milieu, très religieuses.

Je crois que nous avons les mêmes opinions.

A partir de 17 ans, nous avons fréquenté des milieux un peu différents.

Nous n'étions pas exactement dans les mêmes milieux du fait qu'à l'école nous étions dans des classes différentes.

D'après mon mari nous ne sommes pas tellement semblables. Il la trouve plus orgueilleuse que moi. Mais je n'aime pas qu'il me dise des choses désagréables sur ma sœur, et il le sait.

D'ailleurs, c'est vrai qu'elle est un peu plus prétentieuse... Je la sens moins capable que moi et elle veut faire autant que moi.

26. *Éveil sentimental. Premier flirt ?*

B. Très tôt. A partir de 8-9 ans, je crois. J'étais très sentimentale. J'aimais flirter, mais je suis arrivée vierge au mariage. D'ailleurs, je n'ai jamais aimé quelqu'un d'autre que mon mari avant le mariage. Je n'ai jamais eu pour lui de désir physique. C'est peut-être que je suis un peu frigide. Et pourtant il m'est arrivé deux fois dans ma vie de désirer physiquement un homme. Une fois avant mon mariage. Une autre fois depuis mon mariage, il n'y a pas longtemps.

B. Pas avant 12 ou 13 ans. A quatorze ans j'ai eu mon premier vrai flirt. Mais nous avons été élevées très chrétiennement. Je n'ai pas encore connu d'homme.

27. *Pensez-vous au mariage ?*

A. Je vais me marier dans quelques semaines.

A. Oui, probablement.

B. (Déjà mariée.)

B. Oui, je « fréquente ».

28. *Pensez-vous que votre sœur veuille se marier ?*

B. Oui, avec le garçon qu'elle fréquente.

B. Vous savez qu'elle est mariée depuis un an. Elle a beaucoup changé. Dans sa façon de penser, elle est plus réfléchie qu'avant. Elle est aussi plus distante par rapport à moi, elle se confie moins. Par exemple, elle ne m'a jamais fait aucune confidence sur son intimité conjugale. Je crois qu'elle est heureuse. Physiquement ça se voit sur elle.

29. *Si c'était à refaire*

choisiriez-vous d'avoir une vie commune ou des vies séparées ?

B. Séparées.

B. Si j'avais été seule avec elle, sans les parents, j'aurais voulu vivre avec elle. Mais pas avec les parents parce que chez nous nous ne sommes pas libres... Oui, j'aurais voulu avoir une vie commune avec elle.

31-32-33-34. *Ressemblance avec le père et la mère ?*

B. Physiquement nous ressemblons toutes les deux à mon père. Pour moi la ressemblance au père est morale aussi bien que physique. Pour ma sœur la ressemblance au père est physique seulement. Moralement, je ne sais pas au juste à qui elle ressemble.

B. Physiquement et moralement je ressemble à mon père. Ma sœur aussi, mais elle a, physiquement, quelques traits qui ressemblent à ma mère.

35. *Chez vos parents qui exerçait l'autorité ?*

B. *Le père.*

B. *Le père.*

35 bis. *Avez-vous une signature fixe ?*

B. *Vers 15 ans, j'ai eu une signature, je ne l'ai pas cherchée.*

B. *Je ne garde jamais la même signature. Et pourtant vers 15-16 ans, j'ai cherché à en avoir une.*

35 ter. *Un modèle de vie, une personne à qui vous voudriez ressembler ?*

B. *Non.*

B. *Non.*

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

A. *J'en suis sûre.*

A. *Je pense.*

B. *Oui.*

B. *Oui.*

36 bis. *Un journal intime ?*

A. *Oui, et sans que ma sœur le sache.*

A. *Oui, à l'insu de ma sœur.*

B. *Oui, entre 15 et 17 ans.*

B. *Oui, entre 15 et 16 ans environ.*

37-38-39. *Secrets à l'égard de la sœur ?*

A. *Oui ! Le jardin secret a toujours existé. C'est dans mon caractère.*

A. ... *Oui. Mais seulement quand nous avons été séparées, à l'âge de 9 ans.*

B. *Oui. Mais c'est pour elle que j'ai le moins de secrets. Elle a aussi des secrets pour moi.*

B. *Oui, mais j'ai moins de secrets pour elle que pour d'autres. Et des secrets d'elle à moi ? Oh oui !*

40-41. *Autres confidents ?*

A. *Étant petite, non. Depuis un an, c'est plutôt à mon fiancé que je me confie. Et à partir de 17 ans, j'avais une amie de mon âge à qui je faisais plus de confidences qu'à ma sœur.*

A. *Oh oui. Depuis l'âge de 14 ans. J'ai eu un professeur qui était ma confidente. Je la vois encore. Elle est ma confidente plus que ma sœur. Si ma sœur n'est pas ma confidente la plus intime, c'est qu'elle est très renfermée. Beaucoup plus que moi. Il y a des secrets que je dis à mon confesseur et à personne d'autre.*

B. *Dans l'enfance, non. Mais à partir de 15 ans j'avais une amie à qui je me confiais davantage. En fin de compte, c'est encore ma sœur qui est la plus intime de mes confidentes.*

B. *Je ne crois pas avoir vraiment d'autre confident. Je suis moins confiante à l'égard de mon confesseur que de ma sœur. Elle est mon confident le plus intime.*

41 bis. *L'intimité morale avec votre sœur a-t-elle diminué après le mariage ?*

B. *Oui, je crois.*

B. *Il y en a beaucoup moins depuis qu'elle est mariée.*

42. *Répugnances pour usage commun de certains objets ?*

B. *Seulement pour la brosse à dents, ça me dégoûterait. Mais de la même façon pour les autres membres de ma famille et pour mon mari. Pas de différence pour ma sœur.*

B. *J'aurais du dégoût d'utiliser la même brosse à dents, autant d'ailleurs qu'avec les autres personnes de la famille. La fourchette ça peut encore aller. Pas de différence pour ma sœur.*

43-44-45. *Nudité. Réactions de pudeur ?*

A. *Étant enfant, non. Mais quand nous sommes devenues jeunes filles, entre 13 et 15 ans, oui. J'étais alors pudique même envers moi-même, mais moins qu'envers ma sœur. Je n'aurais pas voulu qu'elle me voie nue.*

A. *Oui, à partir de l'adolescence. Vers 13-14 ans. Je ne me serais pas déshabillée complètement devant elle. C'est la première fois que je le dis. Une pudeur telle que nous n'en avons jamais parlé avec ma sœur. La nudité ? Même un peu honteuse vis-à-vis de moi-même.*

B. *Oui, et encore maintenant malgré que je sois mariée. Ces réactions de pudeur datent de la formation. J'ai été formée à 13 ans et elle à 12 ans.*

B. *Oui, un peu, toujours. C'est devant elle, évidemment que ça me gênerait le moins de me dévêtir. Mais, durant une courte période, vers l'âge de 15 ans, j'étais honteuse de la nudité même devant moi-même.*

46. *« Contacts physiques » et jeux avec la sœur ?*

A. ... Je crois.

A. *Oui, entre 13 et 15 ans et uniquement avec elle. Ça m'aurait paru une faute plus grave d'avoir les mêmes pratiques avec d'autres. Je ne crois pas cependant que j'étais amoureuse d'elle.*

B. ... oui. *Après, mais seulement après, j'avais un sentiment de faute.*

B. *Oui, à partir de 12-13 ans et jusqu'à son mariage. (Un sentiment de faute ?) Pas sur le moment, mais après. (L'avez-vous dit à votre confesseur ?) Non ! par pudeur... D'ailleurs, c'était purement physique.*

47. *Seriez-vous gênée que vos confidences soient connues de votre sœur ?*

B. *Oui.*

B. *Oui, beaucoup.*

LOUIS ET PIERRE

Jumeaux monozygotes de 23 ans, célibataires. Recrutés par un collègue dans une consultation de médecine générale. Louis et Pierre dont on a souvent utilisé les témoignages dans les chapitres précédents, constituent le couple gémellaire le plus semblable physiquement, le plus étroitement solidaire que j'aie jamais rencontré.

Pas d'autre frère ou sœur. Les parents sont employés de bureau. Louis et Pierre, munis de leur baccalauréat n'ont pas encore de situation stable. Ils projettent de se retirer à la campagne pour reprendre la ferme des grands-parents où ils pourront vivre ensemble, « à l'abri des bruits de la ville ».

Le questionnaire-enquête rempli par les parents confirme, et précise sur certains points, les confidences des jumeaux eux-mêmes. Le père déclare que ses fils manquent de confiance en soi, et sont à ce point timides qu'ils ne sortent qu'ensemble ou avec leurs parents.

A la période où a lieu l'entretien, ils vivent, depuis cinq mois, séparés en des villes différentes et ne se voient que pour les fêtes. Jusqu'à cette séparation, ils ont toujours partagé le même lit.

Selon la déclaration des parents et leur propre témoignage, pas de dominance de l'un sur l'autre. Ils ont établi une distribution équitable des rôles, sans aucun sentiment de hiérarchie. Objectivement, il semble cependant que Louis a plus d'initiatives dans la vie du couple et manifeste un léger sentiment de supériorité. Et que l'amour de Pierre pour Louis s'exprime avec plus de force. C'est lui qui, rencontrant une jeune fille qu'il trouve fort belle, rêve qu'elle soit la femme de son frère.

LOUIS

PIERRE

2. Séparations ?

Séparés en octobre dernier, c'est-à-dire à 22 ans pour la première fois. Avant nous n'avons jamais été séparés pas même pour aller chercher du pain.

Jamais séparés, absolument jamais jusqu'à l'an dernier où le travail nous a appelés pour quelques mois dans des villes différentes.

3. Comment avez-vous réagi ?

Mieux que je n'aurais pensé. Évidemment les quinze premiers jours j'avais la sensation... comme si constamment je me surprénais à chercher mon frère.

Tout notre entourage pensait que ce serait terrible. Mais en fin de compte on n'a pas l'impression d'être séparés. C'était pénible de temps en temps pendant les huit premiers jours. Mais je m'affirmais que nous n'étions pas séparés... Comme si étant avec moi j'étais avec lui.

4. Comment pensez-vous que votre frère a réagi ?

La même chose que moi.

La même chose que moi.

5. *Aviez-vous le sentiment de ne plus être complet
qu'il vous manquait quelque chose ?*

... Au début je cherchais... j'avais le mouvement de me retourner pour le voir... Je préférerais être avec mon frère.

... les premiers temps je le cherchais... Il faut vous dire que durant toute notre vie on avait divisé le travail : il cirait les chaussures, je faisais le lit ; je rangeais toutes les affaires, il remplissait les stylos ; il fait la salade, je verse à boire ; il fait les commissions et c'est lui aussi qui garde l'argent de poche — ainsi encore cette année quand nous nous sommes retrouvés aux vacances de Pâques, je lui ai repassé mon argent de poche ; je faisais la lecture à haute voix et lui ne lisait presque pas, même pas les lectures d'ordre scolaire ; par contre, c'est lui qui prenait les cours et moi j'écoutais.

6. *Avez-vous eu un sentiment plus fort, plus pénible d'arrachement ?*

Non.

Non.

7. *La séparation, plus pénible maintenant qu'elle aurait été jadis ?*

Pareil.

Peut-être plus pénible maintenant.

7 bis. *Avez-vous déjà pensé à la mort de votre frère ?*

Ça m'est arrivé... Il me semble que c'est impossible... l'idée qu'il me faudrait réagir, ne pas me laisser aller... une secousse terrible... pour continuer à vivre.

On se pose ces questions ensemble parfois le soir. Ça me donne des frissons. Ça ne dure pas longtemps. Mais j'ai des rêveries d'enterrement : je pense que je l'enterre, je m'arrête immédiatement, je me dis que je n'ai pas de cœur, je rejette ça au loin, je fais un peu comme l'autruche. C'est des rêveries pas des rêves. Mon frère rêve toujours, moi jamais.

8. *Avez-vous parfois l'impression que votre image dans le miroir
c'est votre frère ?*

C'est arrivé mais pas à moi, je crois, à mon frère. Il vous racontera. Mais il y a des fois en regardant mon frère je crois que c'est moi.

Je vais vous raconter ; un jour, j'étais dans la rue avec mon frère, il avait oublié quelque chose, je l'attendais et je vois dans la foule mon frère revenir... c'était mon image dans une glace. J'ai l'impression de voir mon frère dans un jeu de glace quand je ne suis pas de face. De face, il ne me semble pas que je lui ressemble totalement.

9. *Sentiment de propriété vis-à-vis de l'autre ?*

Pas du tout. Même maintenant.
Aucun sentiment de propriété qui nous sépare.

Jamais.

9 bis. *Toujours vêtus de la même façon ?*

Oui, toujours, et même maintenant on cherche encore à rester pareils.

Oui, avec plaisir.

10. *Avez-vous eu un langage à part ?*

Non. Pas un langage mais du vocabulaire.

Oui, mes parents nous l'ont dit souvent... Je me souviens que je l'appelais « mon tout petit blanc ».

11. *Confusion des prénoms, des pronoms ?*

Même maintenant nous répondons à n'importe lequel des deux prénoms. D'ailleurs ma mère ou ma grand-mère nous confond encore. Quand nous étions bébés ma mère ne nous reconnaissait pas. Il est arrivé souvent que par erreur le même enfant mangeait deux fois et l'autre pas.

Nous ne nous confondons pas mais nous répondons aux deux prénoms comme si j'avais deux prénoms Louis et Pierre. Nous ne détrompons pas. Je m'en suis aperçu, il y a quelque temps parce que mes parents prétendaient que c'était par taquinerie.

On nous confond encore. Ainsi un camarade me parle croyant que c'est Pierre, je fais la conversation sans éprouver le besoin de rectifier... peut-être un peu de paresse... Souvent on dit *je* au lieu de *nous*... On nous l'a fait remarquer.

Pour les pronoms, même maintenant je dis *je* pour dire *nous* « je vais faire une promenade » pour dire « nous allons nous promener ».

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'un pour l'autre ?*

Oh oui ! (*Il rit.*) J'ai même là-dessus des souvenirs (...).

Oui, souvent.

13. *Rivalités et compétitions ?*

Jamais.

Pas du tout.

14. *Aviez-vous l'impression que votre frère vous est supérieur ou inférieur ?*

Pour certaines choses je me sens supérieur, pour d'autres non..., à propos de complexe d'infériorité... un peu à l'égard de moi-même... sensation de ne pas réussir.

Je trouve qu'il m'est supérieur. Je connais mes défauts, je connais moins les siens : je le trouve plus parfait que moi.

15. *Qui prend les initiatives, les décisions ?*

Souvent au même moment. Jamais de discussion pour prendre une décision. Elle convient aux deux.

On joue à celui qui ne prend pas de décision. Et ça vient spontanément et simultanément. On se décide au dernier moment.

16. *Lequel des deux mène le couple ?*

... Aucun. Ni à la maison, ni à l'école. Comme écoliers, nous étions pareils.

... Je n'ai pas l'impression que l'un guide l'autre.

17. *La personne la plus proche ?*

Mon frère.

Louis.

18. *Êtes-vous vexés quand on vous confond ?*

Au contraire, ça nous amuse. On a même tendance à accentuer la ressemblance et même à en profiter. Par exemple si l'un de nous avait une punition, le piquet par exemple, on la faisait moitié-moitié.

Non, pas du tout. Je ne me suis jamais posé ce problème.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*

... Non.

... Peut-être assez de mal à se lier avec des personnes : mais quand nous sommes liés nous le sommes très fortement.

20-21. *La personne la plus proche dans le travail, dans les jeux ?*

Mon frère, mon frère.

Mon frère, mon frère.

22. *Avez-vous des amis qui vous soient propres à chacun ?*

Non.

Non.

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, de milieux fréquentés ?*

Les mêmes goûts pour les livres, les films, le théâtre, les gens. Les mêmes opinions et nettement distinctes de celles de notre milieu. Nous fréquentons les mêmes milieux, les mêmes cercles.

Exactement les mêmes goûts, les mêmes réactions. Et des opinions qui nous sont propres à nous deux. Nous fréquentons les mêmes gens.

26. *Éveil sentimental, premier flirt ?*

Sur le plan idéal seulement. Jamais de flirt, jamais de femme. Je ne sais rien de tout cela et ça a peu d'importance.

La vie sentimentale, c'est une question qui ne s'est pas encore posée. Nous n'avons jamais eu aucune connaissance. On se suffit à nous-mêmes. Si une occasion se présentait, alors je ne sais pas... On attend qu'elle se présente.

27. *Envisagez-vous de vous marier ?*

Oui.

Oui.

28. *Et votre frère ?*

Mon frère aussi.

Lui aussi.

29. *Si vous aviez le libre choix pour l'avenir de vivre ensemble ou d'avoir des vies indépendantes l'un de l'autre, que feriez-vous ?*

Vivre ensemble, si possible.

(*Mais s'il vous fallait sacrifier ou votre frère ou votre femme ?*)

... pour l'instant la séparation complète... difficile... pas impossible... il faudrait en discuter avec mon frère... on arrangerait quelque chose pour ménager la chèvre et le chou.

Vivre ensemble.

(*Mais s'il fallait sacrifier ou votre frère ou votre femme ?*)

J'essaierais peut-être de sacrifier ni l'un ni l'autre... Il y a 5 ou 6 mois, j'ai vu une fille dans le métro, elle était si belle... je me suis dit : « Ça me ferait plaisir que mon frère ait une femme comme celle-ci. »

31-32-33-34. *Ressemblances avec le père et la mère ?*

On dit que je ressemble plutôt à ma mère, mais je n'y crois pas beaucoup, alors que mon frère ressemblerait plutôt à mon père. J'ai l'expression de visage plus nerveuse de ma mère, alors que mon frère a certaines manies de mon père et comme lui il se fait du souci en dedans, et il est toujours en retard.

Je réponds habituellement : ni à l'un ni à l'autre, mais mes parents veulent que je ressemble à mon père, et mon frère à ma mère. Évidemment j'ai quelques traits communs avec mon père, au moral comme au physique : la forme du visage, la manière de me tenir, et comme mon père je n'ai pas la notion de l'heure. Mon frère est plus nerveux, il s'extériorise davantage, il est plus coléreux.

35. *Quelle est la personne à la maison qui exerce l'autorité ?*

Peut-être ma mère.

A tour de rôle, peut-être davantage ma mère.

35 bis. *Avez-vous une signature ?*

C'est mon frère qui m'a donné ma signature. Vers 16 ans, sans que je me sois donc entraîné à la chercher. Il fallait une signature. Mon frère en a trouvé une, et on l'a adoptée. C'est la même, sauf l'initiale du prénom.

Oui, depuis je ne sais plus... j'avais 13 ans environ... en même temps que mon frère... à l'école on se cherchait une signature. Je ne me souviens plus lequel des deux l'a d'abord trouvée après de multiples essais.

35 bis. *Votre modèle, votre idéal de vie ?*

Mon idéal : si la vie est belle pour moi il faut qu'elle le soit pour les autres. Je vois la vie belle. Un personnage modèle ? Je ne vois pas.

C'est assez difficile à vous dire. Nous avons deux amis en Bourgogne. Nous voudrions les confondre en un seul et prendre ce qu'ils ont de bon.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Oui... Certaines pensées me viennent que je ne dirais pas à mon frère de peur de le décevoir.

Oui.

36 bis. *Un journal intime ?*

Jamais.

Jamais.

37. *Avez-vous des secrets pour votre frère ?*

Oui... peut-être dans le domaine sentimental... si je rencontrais une jeune fille, au début je ne dirais rien. Et puis, pour les questions sexuelles j'ai une certaine retenue. Les chansons obscènes, ça me gêne, je ne comprends pas, je trouve ça absurde.

Oui, je ne voudrais pas lui montrer mes défauts, moins qu'aux autres.

38. *Et lui, pensez-vous qu'il ait des secrets pour vous ?*

Oui.

Oui.

39. *Votre « jardin secret » est-il interdit à votre frère comme aux autres ?*

Beaucoup moins pour lui.

Moins de secrets pour lui. A part cette peur de le décevoir, je n'ai pas de secrets pour lui.

40. *Avez-vous d'autres confidents ?*

Peu. Je n'ai pas de confesseur ça me gênerait.

Non, peu.

41. *Votre frère est-il le plus intime de vos confidents ?*

Oui.

Oui.

41. bis. *Avez-vous l'impression qu'une fois mariés il pourrait y avoir autant d'intimité entre votre frère et vous ?*

Je crois que oui.

Je ne vois pas d'empêchement.

42. *Répugnances pour l'usage commun de certains objets ?*

Aucun dégoût avec mon frère. Alors que j'en aurais avec d'autres personnes : pour la brosse à dents, notamment.

Aucun dégoût. J'aurais moins de dégoût à boire dans le verre de mon frère que dans le mien, une heure après.

43-44-45. *Nudité. Réactions de pudeur ?*

Non, je n'ai aucune pudeur à me déhabiller devant lui alors que ça me gênerait de le faire devant d'autres personnes et surtout devant mes parents.

Aucune pudeur d'être nu, pas plus devant lui que si j'étais seul. Alors que devant d'autres ça me gênerait.

46. *Jeux érotiques avec votre frère ?*

(Long temps d'hésitation...) De temps en temps... Et ça n'est pas absolument pareil qu'un jeu solitaire.

Oui. Nous avons un certain sentiment de faute, mais après.

47. *Seriez-vous gêné que les confidences que vous venez de me faire soient connues de votre frère ?*

Un peu.

Je ne préférerais pas. Mais ça ne me gênerait pas tellement.

JULIEN ET PAUL

Jumeaux monozygotes de 25 ans. Célibataires. Recrutés par un collègue dans une consultation de médecine générale. Suivis au laboratoire depuis l'âge de 18 ans.

Pas d'autre frère ou sœur. Milieu ouvrier. Eux-mêmes ouvriers spécialisés. Niveau d'instruction primaire.

Très forte ressemblance qui les rend à peu près indiscernables, sauf pour les parents, et qu'ils continuent d'utiliser pour des jeux de substitution, comme on l'a vu au chapitre V. L'un s'attribuant d'ailleurs facilement les actes de l'autre, comme si la substitution au détriment d'autrui se compliquait d'une auto-confusion des personnalités. On notera ce phénomène non seulement à propos des histoires amoureuses, mais à propos de leurs prétendues divergences de goût (questions 23-24-25). Chacun fait de soi, dans des termes à peu près identiques, le portrait d'un « sentimental » pour s'opposer au frère.

La dominance est revendiquée par les deux jumeaux mais plus nettement par Julien que par Paul et, effectivement, c'est Julien qui mène le couple.

JULIEN

PAUL

2 à 6. Réactions aux séparations ?

Nous avons été séparés. Je ne sais plus à quel âge. Mon frère me manquait beaucoup. Je m'ennuyais.

Ça nous est arrivé d'être séparés. Mais pas pour longtemps. Je n'en ai pas souffert.

7. Maintenant, la séparation vous serait plus pénible ou moins pénible ?

Plus pénible maintenant.

Plus pénible maintenant.

7 bis. Avez-vous déjà pensé à la mort de votre frère ?

Il me semble que j'irais me suicider.

Ça me serait terrible.

8. Avez-vous parfois l'impression que votre image dans le miroir c'est votre frère ?

Jamais.

Non.

9. Sentiment de propriété l'un vis-à-vis de l'autre ?

Je n'ai pas de sentiment de propriété à l'égard de mon frère.

Quand j'étais petit. Vers 5-6 ans peut-être. Mais très léger.

10-11. Langage à part, confusion des prénoms, des pronoms ?

Oui, un langage par des gestes, par des mots à nous. Mais c'est vague. Je ne me souviens pas très bien.

Je ne me souviens pas.

12. *Vous arrive-t-il de vous faire passer l'un pour l'autre ?*

On a utilisé notre ressemblance trois fois pour duper les filles. La première fois mon frère avait rendez-vous place de la Convention. J'y suis allé à sa place et elle n'a rien vu du tout. C'est toujours moi qui ai remplacé mon frère, jamais l'inverse. On ne s'est jamais substitué l'un à l'autre pour les choses scolaires. Si, une fois quand même, à l'école, mais ça n'était pas voulu. Vous savez que je pratique la boxe. Paul était tenté aussi par la boxe, mais il n'aime pas les coups. Alors à l'école comme à la maison, en fin de compte, c'est lui qui prenait les raclées, on n'osait pas s'attaquer à moi. Alors, un jour, voilà ce qui est arrivé : un prof me donne une paire de claques qui était destinée à mon frère. J'ai vu rouge. Je suis rentré dans le prof. Comme ça il s'est rendu compte de son erreur.

Oui, avec une fille. C'est moi qui suis allé à la place de mon frère. Mais jamais en sens inverse.

13. *Rivalités entre vous ?*

Jamais, dans aucun domaine. En classe quand mon frère était puni et qu'il recevait une gifle je pleurais.

Jamais. Quand mon frère avait de mauvaises notes et qu'il était puni en classe, ça m'embêtait.

14. *Avez-vous le sentiment que votre frère vous est supérieur ou inférieur ?*

On est égaux.

Des fois, j'ai l'impression qu'il est supérieur. Surtout auprès des jeunes filles. Moi je suis trop taquin, alors j'ai moins de succès.

15. *Qui prend les initiatives, les décisions ?*

Moi, Je suis plus ferme, plus froid.

... Ensemble... ça dépend... je ne sais pas.

16. *Lequel des deux dirige le couple ?*

Moi !

... ça doit être moi.

17. *La personne la plus proche ?*

Lui.

Lui.

18. *Êtes-vous vexés quand on vous confond ?*

Non. Ça me fait rigoler.

Pas du tout, au contraire, ça me fait plaisir.

19. *Vous faisiez bande à part ?*

Non.

Non.

20-21. *La personne la plus proche dans le travail, dans les jeux ?*

Lui.

Lui.

22. *Avez-vous des amis qui ne sont pas ses amis ?*

Oui.

Oui.

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, de milieux ?*

Nos opinions sont toujours semblables. Elles n'ont d'ailleurs rien d'original. On a les opinions de la famille. Pas tout à fait les mêmes goûts pour les films et pour le théâtre. Lui, il aime les aventures et moi je suis plutôt sentimental. Je suis sentimental depuis l'âge de 18 ans. A ce moment-là j'ai eu une transformation. Avant j'étais surtout bagarreur.

Nous avons les mêmes idées, celles de notre milieu. Nous fréquentons les mêmes groupements. Mais nous avons des goûts un peu différents. Il préfère les films de boxe et d'aventure. Moi je préfère les films sentimentaux. J'ai pleuré pour *Le lys blanc* et pour *Les clés du royaume*.

26. *Éveil sentimental. Premier flirt... ?*

J'ai un flirt depuis sept ans. Je la revois tous les ans. J'ai couché pour la première fois avec une femme quand j'avais 19 ans. Ça m'a dégoûté. Maintenant ça ne me dégoûte plus du tout.

Vers 12 ans, ça a commencé. J'ai perdu ma virginité à 16 ans. La première fois ça m'a dégoûté. Après, ça allait.

27. *Envisagez-vous de vous marier ?*

Oui.

J'espère.

28. *Et votre frère ?*

Oui.

Sûrement.

29. *Si vous aviez le choix pour l'avenir de vivre ensemble ou de ne pas vivre ensemble, que feriez-vous ?*

Vivre ensemble.

Sans doute d'avoir des vies différentes... Sur certains points, on ne s'entend pas toujours.

31-32-33-34. *Ressemblances avec le père et la mère ?*

Je ressemble plutôt au père, moralement et physiquement. Et Paul à ma mère.

Moi, c'est plutôt à ma mère et Julien plutôt au père du point de vue physique et du caractère.

35. *Quel est celui de vos parents qui a l'autorité à la maison ?*

Le père.

Le père.

35 bis. *Avez-vous une signature ?*

Depuis un, deux ou trois ans, je ne sais pas exactement, j'ai la même.

Oui, depuis l'âge de 17 ans.

35 ter. *Idéal et modèle de vie ?*

Le Christ. J'ai été élevé très chrétiennement. J'ai eu une vocation religieuse. Ça m'a pris à 15 ans. Il y a deux ans encore, j'avais envie de devenir prêtre.

... je n'en ai pas...

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Oui.

Non, je ne crois pas.

36 bis. *Tenez-vous ou avez-vous tenu un journal intime ?*

De temps en temps, quand j'étais dans les colonies scolaires.

Jamais.

37 et 37 bis. *Avez-vous des secrets pour votre frère ?*

En général, non. Mais pour ce qui est des femmes, par exemple, je ne lui raconte pas.

... non, pas de secrets, j'ai toujours tout raconté petit à petit. Il n'y a pas de choses plutôt que d'autres dont je ne parle pas.

38. *Avez-vous l'impression qu'il a des secrets pour vous ?*

Non... C'est possible pour les histoires de femmes. D'ailleurs il est très menteur, même à mon égard.

C'est possible. Lui, il est plus secret que moi. Et pourtant, il n'a pas la réputation de mentir, lui. Moi, j'aime bien mentir.

39. *Votre « jardin secret » est-il aussi fermé pour votre frère que pour les autres ?*

Moins pour mon frère.

J'ai moins de secrets pour mon frère.

40. *Avez-vous d'autres confidents ?*

Parfois... oui. Il y a des choses que je dis au confesseur plutôt qu'à mon frère.

Mon confesseur.

41. *Quel est votre confident le plus intime ?*

Mon frère ou mon confesseur. Je ne sais pas.

Mon frère, plus que mon confesseur.

42. *Répugnances pour l'usage commun de certains objets ?*

Aucune répugnance et c'est spécial pour mon frère. La brosse à dents, par exemple, il n'y a qu'avec mon frère que ça ne me dégoûte pas.

Pas du tout. Mais uniquement pour mon frère.

43-44-45. *Nudité. Réactions de pudeur ?*

Pas gêné du tout. Mais pas non plus devant les camarades, ou devant mon père, devant ma mère.

Non. Et pas non plus avec les camarades.

46. *Jeux sexuels avec votre frère ?*

Oui, à partir de 15 ans environ un peu avant la puberté. Et encore de temps en temps malgré un sentiment de faute.

Oui, à partir de 13-14 ans quand le sperme est apparu. Nous avons un sentiment de faute, mais on le fait quand même de temps en temps.

47. *Seriez-vous gêné que les confidences que vous venez de me faire soient connues par votre frère ?*

Non.

Non, vous pourriez lui dire.

48. *Avez-vous l'impression qu'une fois mariés il pourrait y avoir avec votre frère autant d'intimité ?*

Je ne sais pas.

Ça nous séparerait.

49. *Vous aimeriez avoir des jumeaux ?*

Je ne sais pas.

Non, à cause de la difficulté à les élever.

50. *Y a-t-il des inconvénients à être jumeaux ?*

Aucun inconvénient.

Aucun inconvénient.

MICHEL ET JACQUES

Jumeaux monozygotes, âgés de 28 ans. Au moment de l'entretien, Jacques est déjà marié depuis presque deux ans, et Michel est toujours célibataire.

Leur histoire a été longuement commentée au chapitre V. Nous ne la reprendrons donc pas ici, mais il faudra s'en souvenir pour comprendre la portée exacte des « confidences » qui vont suivre. Je rappellerai seulement que Michel est venu un jour me trouver pour m'annoncer comme une catastrophe le mariage de son jumeau, et pour me demander de ramener Jacques à la raison. « Quand on a connu l'intimité du couple gémellaire, déclare Michel péremptoirement, toute autre intimité est décevante », et le mariage d'un jumeau est voué à l'échec.

Cependant, Jacques se marie, part à l'étranger avec sa femme pour échapper à l'emprise gémellaire, et revient dix-huit mois plus tard avec un enfant qui renforce les liens du couple conjugal. Entre temps, Michel s'est un peu calmé. Il sollicite lui-même un rendez-vous pour répondre à ce questionnaire

du « jardin secret » qui m'avait été inspiré par son cas, par ses propres problèmes.

J'ai déjà dit que Michel avait été, à l'origine, non pas un sujet d'expérience, mais une relation personnelle.

Michel et Jacques n'ont pas d'autre frère ou sœur. Leur ressemblance est très forte, et les étrangers les confondent encore constamment. A peu près jusqu'au mariage de Jacques, ils ont partagé le même lit. Ils ont fait les mêmes études et sont tous deux ingénieurs.

La dominance de l'un sur l'autre n'est pas nettement établie. Elle paraît avoir été fluctuante d'une période à l'autre.

Il ne m'a pas été possible de recueillir les confidences de Jacques.

Celles de Michel devront être confrontées avec les propos qu'il a tenus avant le mariage de son frère et qu'on a lus au chapitre V. La résignation a fait place à la révolte, mais on retrouve, sous une forme à peine atténuée, son hostilité au mariage.

Dans la lettre par laquelle il me demandait de préciser la date d'un rendez-vous, Michel déclarait :

Il est urgent que je réponde à vos questions car je m'aperçois que le processus d'individualisation me fait perdre petit à petit la conscience (que j'avais encore très nette il y a quelques années) de ma condition de jumeau. Le point est de plus en plus difficile à faire. L'an dernier, après le mariage de mon frère, j'avais commencé un petit compte rendu. Si je le trouve je vous l'enverrai.

(Ce compte rendu, Michel ne me l'a jamais envoyé.)

Et voici donc ses confidences que je n'ai pas pu mettre en parallèle avec le témoignage de son frère.

2-3-4. Séparations ?

A notre première séparation nous avions 19 ans. A l'occasion d'une maladie de Jacques. Nous avons été séparés pendant trois mois. Nous avons réagi, lui et moi, très bien, très calmement.

5-6. Sentiments de décomplétude, d'arrachement ?

Pas cette fois-là mais un an plus tard. J'étais venu à Paris pour entrer à l'Université. Et lui était resté à Marseille. L'hiver parisien, si désagréable, m'a sensibilisé à l'isolement. Je me sentais incapable de vivre seul. Je me réfugiais dans le désœuvrement où nous nous complaisions jadis, le désœuvrement où nous ressentions au maximum notre unité. En fin de compte

Jacques qui n'était pas plus heureux que moi, sans doute, s'est fait renvoyer de son lycée et il est venu me rejoindre à Paris.

La douleur de la séparation m'avait fait prendre conscience de notre intimité.

7. *La séparation vous est-elle plus pénible maintenant que jadis ?*

C'est une question résolue. (*Jacques s'est marié il y a deux ans malgré l'opposition de Michel.*)

7 bis. *Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre frère ?*

Oui, récemment encore. Même après son mariage, quand je pensais à sa mort, j'avais une impression d'affolement. J'imaginai même mon attitude physique devant son corps mort.

J'ai toujours eu pour lui une très grande sensibilité. J'avais une réaction profonde d'amoureux quand, contrairement à son habitude, il venait à moi avec un sourire de tendresse. J'y étais très sensible...

8. *Avez-vous eu l'impression parfois que votre image dans le miroir c'était votre frère ?*

Non. Je me suis souvent posé la question de nos ressemblances physiques du jour où j'ai voulu combattre mon complexe d'infériorité de jumeau. Mais mon image physique ne me faisait pas penser à mon frère. Plus tard, à l'âge d'homme, je me suis posé le problème de la différenciation physique.

9. *Sentiment de propriété l'un à l'encontre de l'autre ?*

Pour des petites choses... Mais par exemple nous avions nos vêtements en commun.

9 bis. *Étiez-vous vêtus de la même façon ?*

Jusqu'à 17 ans. Mais quand nous avons été libres, nous avons eu des vêtements différents.

10-11. *Langage à part. Confusion prénoms et pronoms personnels ?*

Non. Rien à signaler.

12. *Rivalités et compétitions ?*

Non, pas à l'égard de l'affection des parents, en tout cas. Les parents pour nous, c'était zéro.

Pour l'école non plus. A l'école et dans la vie de tous les jours, l'un pense pour l'autre et apporte une solution toute faite. (*A noter cet emploi inattendu du présent.*)

14. *Aviez-vous le sentiment que votre frère vous était supérieur ou inférieur ?*

Je le sentais supérieur.

15-16. *Initiatives, décisions, dominance ?*

Dans le travail, la direction venait plutôt de Jacques. Mais dans l'ensemble ce n'était pas lui qui prenait toujours l'initiative. Je n'étais pas effacé. Seulement j'étais nettement moins fort que lui, et du point de vue scolaire, j'avais moins d'efficiencia.

17. *La personne la plus proche ?*

Jacques.

18. *Étiez-vous vexés quand on vous confondait ?*

... Non. Enfin ça dépend des époques.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*

Non, nous avions un bon contact social. Il arrivait très souvent que nous ne jouions pas ensemble.

20. *Le plus proche pour le travail ?*

Jacques.

21. *Le plus proche pour les jeux, les loisirs ?*

D'autres camarades.

22. *Aviez-vous des camarades qui ne vous étaient pas communs ?*

En général, nous avions les mêmes camarades. Pour les vrais amis, c'était une autre histoire. Nous ne supportions guère que notre jumeau ait un véritable ami. Je me souviens d'avoir détaché mon frère d'un ami que je jugeais impossible.

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, et milieux fréquentés ?*

Jusqu'à 22 ans, nous avons eu les mêmes goûts et les mêmes opinions. A cet âge, j'ai fait une longue maladie et alors j'ai eu le temps de réfléchir, de penser. Grâce à cette maladie, j'ai repris une certaine supériorité sur mon frère. Par exemple, en politique : Jacques arrête sa réflexion au capitalisme classique. Moi, j'ai compris et je lui ai fait comprendre comment on peut raisonner communiste, sans pour autant d'ailleurs adopter ce point de vue. J'ai eu alors une certaine influence sur Jacques. Mais il y a sa femme... Je suis peiné par l'influence que sa femme a sur lui... En général, pour les gens nous avons les mêmes sympathies ou les mêmes antipathies. C'est surtout le côté physique chez les gens qui nous attire. Mais actuellement, il y a des raisons qui jouent pour moi, dans mes sympathies, et qui lui sont inconnues. Et puis mon frère est moins fidèle que moi..., il ne fait pas les frais nécessaires pour cultiver les amitiés naissantes.

Jusqu'à ce que nous entrions à l'Université nous avons fréquenté les mêmes milieux. Après, ça a changé.

26. *Flirts, premières expériences ?*

A 14-15 ans, mon premier flirt, à 17 ans ma première aventure.

27. *Envisagez-vous de vous marier ?*

... Oui. (Deux ans plus tôt, quand son frère s'est fiancé, il condamnait totalement le mariage pour les jumeaux.)

Mais il faut une telle prudence dans le choix... l'union conjugale est une pauvreté... on marche les yeux fermés... une illusion... Des rapports sexuels, bien entendu... Mais se lancer dans une vie commune avec une inconnue ! Avoir du linge commun, une vaisselle commune !

29. *Si vous aviez encore le libre choix de vivre ensemble avec votre frère ou de vivre séparés que décideriez-vous ?*

Il y a deux ans j'aurais répondu : ensemble. Maintenant ce n'est plus la peine d'en parler.

31-32-33-34. *Ressemblances avec les parents ?*

Physiquement je ressemble à ma mère, Jacques aussi, mais un peu moins. Moralement je ressemble à ma mère. Et Jacques à personne.

35. *Quelle est la personne, à la maison, qui exerçait l'autorité ?*

La mère.

35 bis. *Adoption d'une signature ?*

J'ai d'abord copié vers 18 ans la signature de mon père. Puis ma signature a évolué : elle s'est dépouillée et stabilisée à l'âge de 20 ans.

35 ter. *Personnages pris comme idéal ?*

Oui, souvent. Les ressemblances auxquelles j'aspirais étaient d'ordre physique. J'aurais voulu ressembler à certains de mes camarades. Être fort !

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*

Oui, j'ai un jardin secret.

36 bis. *Avez-vous tenu un journal intime ?*

Oui, pendant 8 jours. J'ai toujours été un velléitaire... J'avais 18 ans. C'était au début d'une année scolaire.

37. *Aviez-vous des secrets pour votre frère ?*

Oui.

38. *Pensez-vous qu'il en avait pour vous ?*

Oui.

39. *Le jardin secret était-il fermé à votre frère autant qu'aux autres ?*

Il y a dans ce jardin secret une part qui n'a pas besoin d'explication et qu'il comprenait sans mot dire. Mais aussi une autre région que je tenais plus secrète pour lui que pour les autres. Tout ce qui touchait aux questions sentimentales et sexuelles. Et puis tout ce qui touchait à mon complexe d'infériorité. Je tenais secret tout ce qui était ma sensibilité un peu... dont j'avais honte.

40. *Aviez-vous d'autres confidents ?*

Oui, rarement.

41. *Votre frère était-il le plus intime de vos confidents ?*

Oui, pendant longtemps.

42. *Répugnance pour l'usage de certains objets en commun avec votre frère ?*

Aucune répugnance.

43-44-45. *Nudité. Réactions de pudeur ?*

Avec mon frère, non. Avec les autres personnes : oui.

46. *Intimité et contacts physiques avec votre frère ?*

Nous couchions dans le même lit. Alors la nuit, involontairement... C'était ensuite une gêne, une honte pour toute la journée.

47. *Seriez-vous gêné que ces confidences soient connues de votre frère ?*

Vous m'auriez posé la question il y a 3 ans, j'aurais dit oui. Aujourd'hui, ça m'est égal.

JEANNE ET MARIE

Jumelles monozygotes âgées de 30 ans au moment de l'entretien. Sans profession ni l'une ni l'autre.

Marie est mariée depuis déjà 9 ans. Jeanne est toujours célibataire. L'histoire du couple Jeanne-Marie rappelle par certains côtés l'histoire de Michel et Jacques. Jeanne s'oppose au mariage de Marie, Marie quitte la France avec son époux pour échapper à l'emprise gémellaire. C'est un schéma presque classique ! Mais l'histoire de Jeanne et Marie connaît de nouveaux épisodes plus originaux quand, après six ans de séparation, les deux jumelles se retrouvent. C'est trop peu dire, d'ailleurs, qu'elles se retrouvent. Elles se trouvent, elles atteignent à une union gémellaire (rêvée depuis longtemps, confusément) par le truchement d'un ami commun. Cette histoire racontée et commentée au chapitre V, et dont on trouve l'archétype en maintes légendes, est sans doute l'illustration exceptionnellement claire d'un processus psychique de portée assez générale.

Jeanne et Marie ont été suivies au laboratoire depuis l'âge de 18 ans. Recrutement scolaire. Pas d'autre frère ou sœur. Parents décédés alors qu'elles étaient encore enfants. Élevées par une tante maternelle. Elles déclarent elles-mêmes une ressemblance physique « absolue ». Le fait est que la femme qui les a élevées les confond encore.

Cette femme raconte que Jeanne et Marie, étant enfants, faisaient des crises de colère ou se cachaient quand elles rencontraient d'autres jumeaux. Qu'une fois elles ont déchiré avec rage, sur un journal, une photo de couple de jumeaux. Elles voulaient être « les jumelles » d'une façon absolue. Elles prétendent avoir entre elles, encore actuellement, des expériences de télépathie.

Ont partagé le même lit jusqu'à 12 ans régulièrement, jusqu'à 17 ans de temps en temps.

Jeanne est, très nettement, l'élément dominant du couple.

JEANNE

MARIE

2. Séparations ?

Séparées à l'âge de 17 ans, à l'occasion d'une maladie de Marie.

Jamais séparées jusqu'à l'âge de 17 ans. Très souvent depuis.

3. Comment avez-vous réagi à cette séparation ?

Je n'ai pas alors souffert de la séparation comme j'en souffre maintenant.

Très mal. Ça a été atroce. Nous nous écrivions tous les jours. Nous avons eu alors des transmissions de pensées extrêmement précises.

4. Comment pensez-vous que votre sœur ait réagi ?

Elle a sans doute plus souffert que moi.

De la même façon que moi.

5. Aviez-vous le sentiment qu'il vous manquait quelque chose ?

J'avais l'impression d'être coupée en deux. Mais aussi de pouvoir vivre seule, de satisfaire un besoin d'indépendance que j'avais toujours eu.

Oui, exactement.

6. Aviez-vous un sentiment plus fort, plus pénible d'arrachement ?

Pas cette fois-là. A d'autres séparations, à 18 ans, à 20 ans, j'ai eu ce sentiment d'arrachement.

Non, pas cette fois-là. Mais plutôt un sentiment de vide.

7. La séparation par le mariage a-t-elle été plus pénible que la séparation de jadis ?

C'est plus pénible maintenant. Il faut vous dire que le mariage de ma sœur m'a rendue furieuse. Son mari prétendait nous séparer et avoir sur elle plus de droits que moi. Avant, elle avait eu des flirts. Ses flirts me considéraient le bon copain à qui on venait faire confidence. Comme ça je pouvais arrêter les choses à temps. Marie a profité de mon absence pour choisir un mari. Et tout de suite son mari a eu peur de l'influence que je pouvais avoir sur elle.

Non, moi je ne me marierai pas. (...) J'ai en moi le goût de l'indépendance, de la brutalité, le besoin de dominer (...). Entre 18 et 22 ans, j'ai pris conscience de mes sentiments complexes. Une certaine répugnance à avoir des relations avec elle, mais un besoin de la protéger.

Dès qu'elle fut mariée, je n'ai pas voulu rester vierge. La première expérience fut un échec. Entre 22 et 25 ans j'ai eu de nombreuses aventures. A la quatrième expérience, j'ai trouvé l'harmonie sexuelle.

A 21 ans, quand je me suis mariée, j'étais vierge. Ça a été un échec sexuel complet. Mon mari était exigeant et maladroit. Il a tout fait pour me séparer de ma sœur. Il m'a emmenée à l'étranger. La seule solution ç'aurait été qu'il soit à nous deux. J'ai rêvé qu'il soit à la fois le mari de Jeanne et mon amant.

J'ai trompé mon mari pour la première fois, 6 ans après mon mariage. Mais ça n'a pas marché. Ma sœur alors était absente. Mon expérience heureuse, c'est un an plus tard. Avec l'amant de Jeanne. C'était le premier homme qui nous plaisait à toutes les deux. Avant nous étions en désaccord sur tous les hommes. Ça avait conduit à quatre échecs de mariage. Maintenant ça va. Je suis heureuse. Nous formons un excellent trio, sans jalousie.

7 bis. *Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre sœur ?*

C'est atroce. Il m'arrive d'en rêver. C'est un vide absolument total.

Nous avons la certitude que nous mourrions ensemble.

8. *Avez-vous l'impression parfois que votre image dans le miroir c'est l'image de votre sœur ?*

C'est quand nous nous voyons dans un jeu de glaces, dans un rétroviseur. C'est très surprenant comme impression et très désagréable. Mais de face, je lui ressemble aussi.

Quand il y a des miroirs en biais ou dans des rétroviseurs, bref sous un angle inhabituel, je lui ressemble absolument. La confusion... l'impression brutale que c'est elle... oui, mais c'est très rare.

9. *Sentiment de propriété à l'encontre de votre sœur ?*

Pour tout, sentiment de propriété. Mais surtout pour les vêtements. On les sentait. Je m'en souviens vaguement. Jusqu'à 7-8 ans. Nous détestions nos odeurs mutuelles. Nous détestions d'être au lit ensemble. Même réaction d'ailleurs pour l'odeur de ma mère et des autres gens.

C'est toujours *le nôtre*, jamais le mien. Sauf les vêtements que nous reconnaissons à l'odeur. Surtout les vêtements de dessous. Nous nous battions quand il y avait échange de vêtements. Quand nous étions petites, bien sûr.

9 bis. *Étiez-vous vêtues de la même façon ?*

Oui, de bonne grâce jusqu'à 16 ans.

Oui, jusqu'à 16 ans. A 16 ans, nous avons refusé. Avant au contraire ça nous plaisait.

10. *Aviez-vous un langage à part ?*

Oui, il paraît. Je m'en souviens un peu. On disait que nous parlions « malgache ». Ça a duré jusqu'à 7 ans, peut-être plus.

Oui, ma tante dit que nous avons eu un langage à part. Langage de gestes et mots inventés jusqu'à environ 11 ans. C'est en pension que ça a dû cesser. Nous couchions d'abord en dortoir où nous sommes devenues toutes les deux somnambules pour avoir la possibilité de se retrouver. En fin de compte, on s'en est aperçu et on nous a isolées dans des chambres à part.

11. *Confusion dans l'emploi de vos prénoms et des pronoms personnels ?*

Nous disions toujours « on ».

En parlant aux autres nous disions « on ».

12. *Vous arrivait-il de vous faire passer l'une pour l'autre ?*

Oui (...).

Oui (...).

13. *Rivalités, compétitions ?*

... Je ne sais plus... Il y en a eu, mais peu. Les parents d'ailleurs on ne les aimait pas. Nous nous suffisions l'une à l'autre. Le père nous faisait peur.

Nous n'aimions pas les parents. On détestait le père, puis la tante, le cousin, la cousine. Le cousin parce qu'il nous battait. La cousine parce que notre tante s'en occupait plus que de nous. On a aimé le père après sa mort seulement. Notre mère nous était indifférente.

Pour les flirts ce n'était pas une rivalité. Nous n'aimions jamais les mêmes garçons. Pas rivalité, mais hostilité. C'était surtout Jeanne qui détestait mes garçons. Elle était jalouse non pas qu'elle veuille mon garçon pour elle, mais elle n'admettait pas que je sois amoureuse d'un garçon.

Depuis l'âge de 10 ans, nous étions toujours amoureuses.

14. *Aviez-vous l'idée que votre sœur vous était supérieure ou inférieure ?*

Inférieure. On me l'a assez dit !

Supérieure.

15. *Laquelle prenait les initiatives, les décisions ?*

Moi.

Elle. La plupart du temps c'est elle qui avait l'idée, mais souvent c'est moi qui entraînais pour réaliser les bêtises.

16. *Laquelle des deux domine le couple ?*

Moi.

Elle. Elle était beaucoup plus masculine que moi. Et elle avait l'avantage d'être meilleure écolière.

17. *Quelle est pour vous la personne la plus proche ?*

Ma sœur.

Elle.

18. *Étiez-vous vexées, irritées quand on vous confondait ?*

Oui, ça nous a énormément irritées. Depuis la séparation nous sommes tellement heureuses de nous retrouver que la ressemblance nous est moins pénible. A la fois nous l'aimons et nous la détestons, notre ressemblance.

Ça nous horripilait toujours, ça nous vexait très souvent. Hier soir encore ma tante m'a prise pour ma sœur.

19. *Vous faisiez bande à part ?*

Oui, jusqu'à 12 ou 13 ans... Et même encore maintenant à l'occasion.

Oui, en pension nous étions très sauvages. Les maîtresse et les chétaines devaient nous séparer. Nous aimions avoir des amies, mais nous faisions bande à part.

20. *Dans le travail, la personne la plus proche ?*

Avec des amies. En classe nous avions adopté, pour le travail, un couple de sœurs. J'avais pris l'aînée et Marie la cadette.

Nous ne travaillions pas ensemble.

21. *... Et dans les jeux ?*

Ma sœur.

Ma sœur.

22. *Aviez-vous des amies différentes ?*

Oui, nous en avions.

A toutes les périodes de la vie, nous avons eu chacune une amie. Très souvent d'ailleurs mon amie et celle de Jeanne étaient sœurs.

23. *Goûts différents, goûts communs ?*

Quelques goûts différents. J'aime la musique et, elle, la peinture. Pour les gens nous avions et nous avons en général le même goût.

Elle avait le goût des aventures et moi pas, plutôt artiste.

Depuis trois ans, nous avons beaucoup plus de goûts en commun concernant les gens, les choses, les livres.

24. *Opinions différentes, opinions communes ?*

Pas pareilles. J'ai beaucoup plus creusé le sens des choses, moi.

Elles étaient très différentes, ma sœur ayant le goût de se singulariser.

25. *Appartenez-vous à des cercles, à des groupements différents ?*

A partir de 17 ans.

Oui, à partir de 16 ans.

26. *Éveil sentimental. Premier flirt ?*

A 11 ans environ. J'ai été réglée vers 10 ans et demi. C'est à 22 ans seulement que j'ai perdu ma virginité.

A 10 ans, j'ai eu mon premier flirt. J'étais précoce sur ce plan-là. J'ai eu mes premières règles un peu après 10 ans, un mois avant ma sœur.

27. *Opinions sur le mariage ?*

Je n'ai pas l'intention de me marier. Non, pas du tout. Une jumelle sur deux, ça suffit !

Jusqu'à mon mariage j'étais amoureuse de l'amour... Le désir physique, le désir de jouissance ?... Non... Je n'avais pas réalisé qu'il fallait être deux, je n'avais pas compris qu'il fallait lui faire plaisir à l'homme.

28. *Pensez-vous que votre sœur veuille se marier ?*

Non.

29. *Si vous aviez encore le choix pour l'avenir de vivre ensemble ou de vivre séparément ?*

De vivre ensemble, encore maintenant. C'est à 18 ans que nous avons besoin de nous séparer.

Nous avons choisi de vivre ensemble et ça reste notre idée.

30. *Avenir professionnel ?*

Une vie active, aventureuse. Étant enfant, je rêvais d'être un chasseur de lions ! La vocation de ma sœur c'était mère de famille, tout bonnement.

Ma sœur aurait voulu quelque chose d'actif, d'agressif : pour moi, j'aurais voulu être artiste.

31-32-33-34. *Ressemblances au père ou à la mère ?*

Je ne sais pas. Probablement je ressemble plutôt à maman, physiquement. Avec pour le caractère des petits côtés de papa. Marie aussi.

Je ressemble plutôt à papa et Jeanne à maman. Mais c'est tellement vague... Des expressions. Physiquement, je ressemble peut-être à ma mère mais avec des expressions de mon père.

35. *Quelle était, dans la famille, la personne qui exerçait l'autorité ?*

Le père.

Le père.

35 bis. *A quel âge avez-vous eu une signature stable ?*

Depuis l'âge de 17-18 ans.

A 16 ans et sans m'y entraîner.

35 ter. *A qui auriez-vous voulu ressembler (modèle, idéal de vie) ?*

A 14 ans, je voulais ressembler à Arsène Lupin.

Non, à personne.

36. *Avez-vous un «jardin secret» ?*

Oui.

Pendant longtemps. Maintenant, non.

36 bis. ... *un journal intime ?*

Jamais. Mais entre 17 et 25 ans, j'ai écrit de loin en loin des poèmes, comme tout le monde.

Oui j'ai essayé, mais pour mettre sur le papier mes histoires sentimentales, vers 19 ans.

37. *Avez-vous des secrets que vous ne confiez pas à votre sœur ?*

Oui, mais peu.

Non.

37 bis. *Quel serait le genre de choses que vous ne lui diriez pas ?*

Les choses d'ordre sexuel.

Il n'y en a pas... si... la question de détails sexuels. Ça peut vous étonner après ce que je vous ai dit sur notre amant commun. Mais nous

n'avons pas de vie sexuelle à trois. A trois, nous ne nous entendons pas. Je suis heureuse quand il part avec elle parce que je sais alors qu'il n'est pas avec une autre. Je n'aime pas quand il l'embrasse devant moi. Et quand ils font l'amour je n'aimerais pas être dans la pièce à côté.

38. *Avez-vous l'impression qu'elle a des secrets pour vous ?*

Oui, peut-être.

Non, d'elle à moi, et de moi à elle c'est pareil.

39-40-41. *Autres confidents ?*

C'est ma sœur qui est ma plus intime confidente. Il y a longtemps, bien longtemps, j'avais une amie très religieuse à qui j'ai beaucoup parlé... à une époque où j'avais peu de choses à dire.

Je n'ai jamais eu de confesseur intime autre que ma sœur et notre ami. On se dit tout, tous les trois. Mais il est très autoritaire. Ce sont des frictions, des drames continuels avec elle. Ils se ressemblent trop.

42. *Répugnances à l'usage commun avec votre sœur de certains objets ?*

Oui, surtout pour la brosse à dents et les vêtements.

Des répugnances jusqu'à il y a trois ans. Depuis que nous avons une vie commune par l'intermédiaire de cet ami je n'ai plus aucun dégoût. D'abord notre ami non plus n'a aucune répugnance...

43. *Nudité. Réactions de pudeur ?*

Non.

Non.

46. *Intimité et contacts physiques avec votre sœur ?*

Avec ma sœur, jamais ! Avec un cousin je me suis amusée étant enfant... Mais avec ma sœur ça m'aurait atrocement répugnée. Moins de répugnance actuellement mais quand même quand nous devons coucher dans le même lit, nous plaçons un polochon entre nous deux. Je ne l'ai jamais embrassée de ma vie.

Non, au contraire. Nous évitons de coucher dans le même lit. Nous ne nous sommes jamais embrassées.

46 bis. *Aimeriez-vous avoir des enfants jumeaux ?*

Oui, j'aimerais avoir des jumelles. Mais ça me ferait le même effet si c'était ma sœur qui les avait.

Oui. Mais j'aimerais surtout que toutes les deux, Jeanne et moi, nous ayons des jumelles avec le même homme.

Elles viennent me retrouver quelque temps plus tard, ensemble, pour m'annoncer que leur ami les trompe avec une

troisième femme. « Il avait refermé le cercle, dit Marie. Il veut maintenant en sortir. Il hésite entre une autre fille et nous deux. » « Mais ses jumelles ne le lâcheront pas », conclut Jeanne.

Et, comme je m'étonne de leur démarche, elles me déclarent que leur situation est dramatique, qu'elles ont peur de se retrouver seule à seule. Que l'homme est leur intermédiaire. Qu'elles ont compris le secret terrible de leur bonheur. Que s'il s'en va, elles risquent de tomber dans la pire des perversions. Qu'elles désirent, de toutes leurs forces, rester « normales ». Qu'elles avaient besoin de le dire à quelqu'un.

JUSTINE ET SOPHIE

Jumelles monozygotes âgées de 38 ans. Mariées toutes les deux et mères de famille. Un frère et une sœur plus jeunes respectivement de quatre et de six années. Les parents étaient commerçants. Justine et Sophie sont toutes deux pharmaciennes. Ont été séparées dans la petite enfance jusqu'à l'âge de 2 ou 3 ans. A partir de cet âge, « nous avons toujours eu la même chambre, disent-elles, et un lit pour chacune. Mais par paresse de faire deux lits nous couchions ensemble ».

Très ressemblantes. Les parents les confondaient. Les étrangers les confondent encore. Justine est très nettement l'élément dominant du couple. C'est Sophie qui s'est mariée la première (comme il est fréquent, semble-t-il, pour l'élément non dominant). Elle était alors âgée de 23 ans. Justine s'est mariée quatre ans plus tard. Le couple Justine-Sophie a été recruté par relations personnelles.

JUSTINE

SOPHIE

2. Séparations ?

Dans la petite enfance jusqu'à l'âge de 3 ans. Puis à 15 ans pour plus de trois mois, pendant une maladie de Sophie.

Une première fois à l'âge de 2 ans. Puis à l'occasion d'une maladie alors que nous avions 15 ans.

3. Comment avez-vous réagi à la séparation quand vous aviez 15 ans ?

Je m'ennuyais beaucoup.

Je m'ennuyais. Tout m'était insipide.

4. Comment votre sœur a-t-elle réagi ?

Elle ne travaillait plus. Elle perdait toutes ses affaires, ses tabliers... Tout est rentré dans l'ordre quand je suis revenue.

Je crois qu'elle s'ennuyait beaucoup.

5. *Aviez-vous un sentiment de décomplétude
le sentiment qu'il vous manquait quelque chose ?*

Si, Si !

Oui, je ne travaillais plus.

6. *... Ou un sentiment encore plus fort, plus pénible d'arrachement ?*

Si. Mais plutôt quand ma sœur s'est mariée. A nous deux nous faisons un monde. Et pourtant nous nous disputions, nous nous battions.

Non... j'étais désorientée.

7. *La séparation vous est-elle plus pénible maintenant que jadis ?*

Maintenant que nous sommes mariées, cette séparation est moins pénible. Mais quand je fais un beau voyage, quand je vois quelque chose de beau, j'aimerais que ma sœur soit avec moi.

Maintenant c'est fini... Nous sommes détachées l'une de l'autre. Nous avons l'habitude de personnes qui ne sont pas jumelles (*sans regret ?*). Oui, sans regret.

7 bis. *Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre sœur ?*

Non... d'ailleurs je ne pense pas qu'elle puisse mourir.

Oui... et c'est un très grand chagrin... J'ai l'impression de perdre quelque chose d'irremplaçable, que je ne retrouverai jamais, même dans l'affection de mon mari.

8. *Avez-vous parfois l'impression que votre image dans le miroir
c'est votre sœur ?*

Ah oui !... c'est étrange... oui, j'ai eu cette impression... une impression de malaise.

Non. Je l'aurais davantage avec ma fille qu'avec ma sœur.

9. *Sentiment de propriété l'une à l'encontre de l'autre ?*

Oui. Pour les vêtements en particulier. D'ailleurs, j'étais plus ordonnée qu'elle.

Oui. Jamais nous ne confondions nos vêtements. Nous y mettions des marques particulières.

9 bis. *Étiez-vous vêtues de la même façon ?*

Oui, jusqu'au mariage de ma sœur, à 23 ans. Nous aimons le rouge. Mais mon beau-frère n'aimait pas le rouge. Nous aimions vraiment être habillées de la même façon.

Toujours et on trouvait ça bien. Maintenant je trouve ça idiot. Si j'avais des jumelles, je ne les habillerais pas pareilles.

10-11. *Langage à part ? Confusions des prénoms et des pronoms personnels ?*

Je ne sais pas. Nous disions très volontiers « nous » au lieu de « je ». Mais autrement je ne crois pas.

Un langage à nous deux, oui... mais c'est vague.

12. *Vous est-il arrivé de vous faire passer l'une pour l'autre ?*

Oui, pour faire des farces mais jamais pour tromper vraiment.

Oui (...).

13. *Rivalités ?*

Non, au contraire nous pleurions ensemble ou nous nous réjouissions ensemble, par exemple pour une mauvaise ou pour une bonne note.

Non.

14. *Avez-vous l'idée que votre sœur vous est supérieure ou inférieure ?*

... je me trouve plus calme... donc supérieure.

Elle était plus décidée. Elle était plus autoritaire... Elle m'était supérieure et je subissais son ascendant.

15-16. *Laquelle prenait les initiatives, les décisions ?**Laquelle dominait le couple ?*

C'est moi qui prenais les initiatives, qui menais le couple. Cela tenait à ce que j'étais plus forte physiquement. J'ai été élevée par une excellente nourrice. Ce n'est pas le cas pour Sophie qui a eu un mauvais départ et a fait du rachitisme.

Justine... Mais il m'arrivait parfois de m'échapper. Je partais seule, à pied, à vélo, comme ça à l'aventure, pour être libre.

17. *Quelle est pour vous la personne la plus proche ?*

C'était ma sœur. Maintenant mon mari, et j'en souffre que ce ne soit plus ma sœur.

Ma sœur.

18. *Êtes-vous vexées quand on vous confond ?*

Non... peut-être oui, maintenant.

Non (maintenant ?). Non ça ne m'agace pas. J'en ris.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*

Oui. Nous étions toujours ensemble, jamais avec d'autres. Jusqu'au mariage. Dans la pension où nous étions jusqu'à l'âge de 19 ans, nous avions une même chambre. Et c'était regrettable parce que, à cause de cela, nous formions un noyau, nous ne nous mêlions pas à la collectivité.

Oh oui !... jusqu'à une vingtaine d'années.

20. *La personne la plus proche dans le travail ?*

Ma sœur. Mais dans le travail scolaire, pour les devoirs nous n'avons jamais copié l'une sur l'autre.

Justine.

21. *... Dans les jeux, dans les loisirs ?*

Ma sœur.

Justine. Au point que la Directrice de l'école où nous étions pensionnaires a menacé de sévir : elle disait que c'était un scandale de s'isoler ainsi.

22. *Aviez-vous des amies qui n'étaient pas communes à vous deux ?*

Non.

Non.

23-24-25. *Communauté de goûts, d'opinions, de milieux ?*

Goûts semblables jusqu'à notre mariage. Maintenant pas tout à fait. Nous nous laissons influencer, surtout ma sœur, par les goûts de nos maris. Opinions assez semblables.

Quant aux milieux ils ont toujours été semblables jusqu'au mariage.

Pas tout à fait. Moins j'aimais vagabonder. Mais nous aimions, nous aimons les mêmes spectacles, les mêmes livres. Des petites différences dues au mariage.

Nous avons les mêmes opinions.

Nous avons eu les mêmes milieux du fait que nous avons été pensionnaires toute notre vie, et ensemble.

26. *Premier flirt, première expérience ?*

Mon premier flirt à 16 ans. J'ai eu mes premières règles à 16 ans, à une semaine d'intervalle avec ma sœur.

Peut-être à 18 ans... très tard, comme ma sœur d'ailleurs. J'ai été réglée à 14 ans et régulièrement à partir de 18 ans.

27. *Mariage ?*

Je me suis mariée à 26 ans. C'était le premier homme que je connaissais.

Jeune fille, je pensais me marier et avoir des enfants. J'étais encore vierge quand je me suis mariée à 23 ans.

29. *Si vous aviez encore à choisir de vivre ensemble avec votre sœur ou de vous marier que décideriez-vous ?*

Si mon mari mourait je ne me remarierais pas pour « avoir un homme ». Au point de vue sexuel, ça ne m'intéresse pas par-dessus tout. Je vis très facilement isolée. Je suis sentimentale, pas sensuelle.

Me marier.

Le mariage de ma sœur m'a été très pénible parce que je sentais que si je la perdais... je perdrais ma raison de vivre... avec elle je me sentais solide... sans elle j'étais vacillante... Je suis tombée malade... de la fatigue, une crise de dépression. Quand nous étions en pension, ma sœur sortait avec son fiancé... quand je ne la voyais pas revenir, je pleurais parce qu'elle allait être punie. En son absence alors je me sentais perdue. Mais je ne le confiais à personne. Dans ce temps-là je ne

l'aimais pas, le fiancé. Nous nous disputions toujours. Un jour qu'elle ne pouvait sortir je suis allée à sa place pour prévenir le fiancé qui l'attendait. Je l'ai aperçu de loin. Il s'est mis à faire le beau... J'ai compris qu'il me prenait pour elle. L'impression a été atrocement pénible. Alors de loin, j'ai crié très fort : Attention je ne suis pas Sophie.

31-32-33-34. *Ressemblances avec les parents ?*

Toutes les deux nous ressemblons plutôt à ma mère, physiquement et moralement. Mais c'est moi qui physiquement et moralement tire un peu du côté du père.

Physiquement nous ressemblons à notre mère. Moralement, pas tout à fait.

35. *Quelle est la personne à la maison qui exerçait l'autorité ?*

L'autorité sur nous, c'était la mère. Pour le couple conjugal, le père.

Ma mère était supérieure. Finalement c'est elle qui commandait à la maison.

35 bis. *Formation de votre signature ?*

Vers 17-18 ans. J'ai cherché à me faire une signature.

Vers 18 ans, je crois... Mais ça n'avait pas d'importance.

35 ter. *Aviez-vous un modèle de vie, une personne à qui vous vouliez ressembler ?*

... Non.

Non.

36. *Le « jardin secret » ?*

Oui, j'avais un jardin secret.

Oui.

36 bis. ... *Un journal intime ?*

Autrefois vers 16-18 ans.

Oui, pendant toute ma jeunesse, de 13 à 20 ans. Je l'ai brûlé à 21 ans. Je voulais que personne ne le voie.

37. *Aviez-vous des secrets pour votre sœur ?*

Oui, un peu..., dans le domaine sentimental.

Jusqu'à 17-18 ans : non. Après : oui.

37 bis. ... *Sur quelques questions par exemple ?*

Tout ce qui concerne un secret pour la vie de femme. Jamais entre nous de petites confidences intimes.

Une certaine pudeur de sentiment.

38. *Avez-vous l'impression qu'elle avait, qu'elle a des secrets pour vous ?*

Oui, Elle s'est mariée la première et ne m'a jamais rien dit de son initiation sexuelle.

Oui, mais je n'en étais pas blessée.

39. *Le « jardin secret » est-il fermé à votre sœur autant qu'aux autres ?*

Non, beaucoup moins pour ma sœur.

Non. Je ne racontais rien d'autre à personne d'autre. Je n'avais pas d'intimes.

40. *Aviez-vous d'autres confidents ?*

Un peu ma mère.

Non. J'aurais horreur, par exemple d'aller me confesser.

41. ... *Le plus intime de vos confidents ?*

Avant, ma sœur. Maintenant, mon mari.

Ma sœur était ma seule confidente. Actuellement, mon mari.

41. bis. *Maintenant que vous êtes mariées y a-t-il avec votre sœur autant d'attachement, d'intimité ?*

Oui.

Non. Moins d'intimité depuis notre mariage.

42. *Répugnance pour l'usage en commun de certains objets ?*

Je n'aime pas... je le ferais maintenant plus volontiers avec mon mari. Mais pas la brosse à dents.

Tout avec ma sœur, sauf la brosse à dents. La même chose avec mon mari. Mais c'était spécial pour ma sœur cette absence totale de répugnance. Je n'aurais jamais mangé avec la même fourchette, la même assiette après personne d'autre.

43-44-45. *Nudité, pudeur ?*

Non, je n'ai pas cette pudeur de ma nudité. Ni devant ma sœur, ni devant d'autres personnes.

Pas du tout devant ma sœur. Mais devant d'autres : oui. Même devant le médecin, même devant maman. Quand les enfants viennent au monde il n'y a que mon mari, pas maman.

46. *Intimité, contacts physiques avec la sœur ?*

Non.

Non. Nous prenions des précautions il y avait une marque, un surjet au milieu du lit : nous ne devions pas le dépasser.

46 bis. *Aimeriez-vous avoir des jumeaux ?*

Je ne sais pas.

Oui, j'aimerais, parce que je trouve que c'est un bonheur rare d'avoir le double de soi. Un double... je trouve qu'il y a quand même une petite différence de personnalité, qu'il ne faut pas masquer par une identité de vêtements.

47. *Seriez-vous gênée que les confidences soient connues de votre sœur ?*

Non.

Ça m'est égal.

CÉCILE ET ODILE

Jumelles monozygotes de 39 ans. Cécile est mariée depuis l'âge de 25 ans. Odile n'est pas mariée, mais vit maritalement avec quelqu'un depuis dix ans. Pas d'autre frère et sœur. Toutes les deux dans l'enseignement. Fréquemment confondues par les étrangers jusqu'à l'âge de 15 ans. Actuellement, la ressemblance est encore grande, mais la distinction est cependant assez facile. Le rapport de dominance n'a jamais été très net.

Cécile étant à l'étranger, seule Odile a apporté son témoignage sur la vie du couple.

ODILE

2. *Avez-vous été séparées ?*

Oui, d'abord dans la première enfance. Nous avons été placées chez deux nourrices différentes. Assez souvent, nous allions à la maison et il paraît que j'étais alors très jalouse quand elle y allait et moi pas. J'avais l'impression que ma mère la préférait. Dès mon plus jeune âge j'ai eu envers Cécile un sentiment de jalousie. Plus tard nous avons été séparées à 18 ans par nos études. J'étais à l'École normale et Cécile encore au Lycée.

3. *Comment avez-vous réagi à cette séparation ?*

C'était impossible à supporter. Nous étions toujours tristes. Il a fallu revenir à la maison au bout de quelques mois. Nous ne pouvions pas vivre l'une sans l'autre.

4. *Comment votre sœur a-t-elle réagi ?*

Je ne sais pas... Mais on s'écrivait des lettres interminables.

5. *Aviez-vous un sentiment d'incomplétude
le sentiment qu'il vous manquait quelque chose ?*

Ah oui !

6. *Aviez-vous un sentiment encore plus fort, plus pénible
un sentiment de déchirement, d'arrachement ?*

Ça doit être ça...

7. *Et maintenant, la séparation ?*

Nous sommes mariées toutes les deux. Je ne tiens pas à la voir. Ni à lui parler. Renouer avec elle, ce serait souffrir à nouveau.

7 bis. *Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre sœur ?*

Je ne me souviens pas.

8. *Avez-vous l'impression parfois que votre image dans le miroir
c'est l'image de votre sœur ?*

Oh ! même encore maintenant après dix ans de séparation. De trois quarts ou de profil je ne peux pas dire si c'est elle ou moi. C'est très étrange et assez désagréable. On dirait que je suis tirée à deux exemplaires. Cette confusion... Non, je crains de la retrouver. Je redeviendrais très malheureuse.

9. *Aviez-vous un sentiment de propriété
des choses qui étaient à vous, pas à votre sœur ?*

Je ne me rappelle pas, je ne crois pas.

9 bis. *Étiez-vous vêtues de la même façon ?*

Ah ne m'en parlez pas. C'était affreux. Vers 15 ans, j'ai réussi à faire changer des détails. Contre nos parents, nous étions d'accord pour nous différencier. C'est criminel d'habiller les jumeaux de la même façon. On disait qu'elle était jolie et moi laide comme un pou.

10. *Aviez-vous un langage à part ?*

Oui, on appelait ça le langage des anges. On redoublait ou on ajoutait une syllabe. Ça a continué à l'école primaire. Pour qu'on ne nous comprenne pas, ni les parents, ni les autres.

11. *Faisiez-vous des confusions avec vos prénoms
ou avec les pronomes personnels ?*

Je ne sais pas mais je sais que, étant enfant, j'ai longtemps été tourmentée par mon identité. Ne suis-je pas Cécile ? On nous avait mis des bracelets d'identité. Je me demandais et me demande encore s'il n'y a pas eu une erreur. J'aimais pourtant le prénom de Odile. On avait d'ailleurs l'habitude de nous appeler toutes les deux à la fois avec nos noms jumelés : Cécile-Odile.

12. *Vous faisiez-vous passer l'une pour l'autre ?*

Ah là là ! sûrement. Nous étions très farceuses. On nous a conseillé de jouer de notre ressemblance pour tricher aux examens. On ne l'a jamais fait.

13. *Y a-t-il eu entre vous des rivalités ?*

Oui, consciemment dès l'âge de 14 ou 15 ans. Elle a toujours été la préférée. Pourtant jusque vers 18 ans, on devait encore s'aimer énormément. On ne pouvait pas vivre l'une sans l'autre. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout s'est retourné. On a commencé à se détester. Du point de vue féminin, elle a eu beaucoup plus de succès que moi. Avec Odile on aimait discuter. Avec Cécile on flirtait. Alors j'ai voulu la fuir. Je me suis sentie beaucoup plus heureuse, quand on ne savait pas que j'avais une sœur jumelle. J'étais certaine qu'en sortant avec elle, c'est elle qui aurait du succès avec les garçons. C'est arrivé à un point très aigu. Dans un milieu nouveau je me sentais libre. Elle n'existait plus. Je me suis bien analysée. Je la détestais. Maintenant ça s'atténue... Il faut vous dire qu'un jour, nous avons fait la connaissance d'un garçon qui aimait les expériences sexuelles inédites. Il nous a fréquentées toutes les deux, sans que nous le sachions. Ensuite, devant toutes les deux, il a dit que c'était elle qu'il préférerait. On ne pouvait plus se regarder en face avec ma sœur, vous comprenez ! Mais bien avant cette histoire, dès l'enfance, j'ai toujours entendu ça : elle est plus jolie que toi, elle a un plus beau corps... Et pourtant nous nous ressemblons tellement...

14. *Vous aviez le sentiment qu'elle vous était supérieure ou inférieure ?*

Je la sentais supérieure parce que plus jolie et parce que c'était l'opinion des parents. J'ai un tel sentiment d'infériorité que si j'avais eu deux enfants jumeaux, j'en aurais tué un.

15-16. *Les initiatives, les décisions, la dominance de l'une sur l'autre ?*
C'est elle qui dominait en toutes choses.

17. *Quelle était de votre entourage la personne la plus proche ?*
Elle, bien sûr. A nous deux nous étions un monde à part.

18. *Étiez-vous vexée quand on vous confondait ?*
Oui, violemment, à partir d'un certain âge... Pourtant ça me plaît quand, physiquement, on me confond avec elle. Elle est si jolie.

19. *Fut-il un temps où vous faisiez bande à part ?*
Ah là là ! Rapidement on se fâchait avec toutes les camarades et nous restions toutes les deux.

20-21. *La personne la plus proche dans le travail, dans les jeux ?*
Elle, toujours elle.

22. *Aviez-vous des amis non communs ?*
Non. Nous avons eu pendant longtemps une amie commune. Elle était comme un ciment entre nous deux. Nous avions absolument besoin d'elle.

23-24-25. *Goûts, opinions, cercles ?*
Les mêmes, toujours les mêmes, en tout.

26. *Le premier flirt ?*
Vers 14-15 ans, en même temps que ma sœur. Elle s'est mariée à l'âge de 25 ans. Moi je suis célibataire, mais je vis maritalement avec quelqu'un depuis dix ans. A 21 ans, nous avons été séparées l'une de l'autre par un garçon. Non, je n'étais pas du tout amoureuse de lui. Je n'étais pas jalouse. Mais je ne pouvais pas le souffrir.

31-32-33-34. *Ressemblances avec les parents ?*
Physiquement, je ressemblais plutôt à ma mère, et elle à mon père par les attitudes, par le regard.

36. *Avez-vous un « jardin secret » ?*
Non, je ne crois pas en avoir.

36 bis. *Avez-vous tenu un journal intime ?*
Je n'ai jamais tenu de journal intime.

37. *Aviez-vous des secrets par rapport à elle ?*
Non.

38. *... et elle par rapport à vous ?*
Non plus.

39. *Avez-vous des secrets pour les autres ?*
Pour les autres, oui, j'ai des secrets.

40. *Avez-vous eu d'autres confidents ?*
Non, je n'aime pas ça, je suis peu ouverte.

42. *Répugnances pour l'usage commun de certains objets ?*

Non, aucune répugnance.

43. *Y avait-il entre vous une certaine pudeur ?*

Non, on prenait le bain ensemble. C'est maintenant que ça me gênerait.

46. *Avez-vous eu dans l'enfance, avec elle, des jeux sexuels ?*

Oui, vers l'âge de 9-10 ans. On s'en est aperçu et on nous a mises alors dans les lits séparés. Mais jamais on ne s'embrassait, jamais ! Vous ne me croiriez pas. Jamais ! J'aime pourtant les femmes. C'est plus agréable à embrasser que les hommes. Un sentiment maternel pour l'homme est beaucoup plus développé chez moi que le besoin de plaisir physique. Une seule fois, j'ai eu du plaisir avec un homme. Un homme que je n'aimais pas. Pas l'homme avec qui je vis maintenant, et que j'aime, à ma façon.

Au cours d'un entretien ultérieur, Odile me déclare qu'il faut rectifier ce qu'elle m'a dit de ses sentiments envers sa sœur.

Il est vrai que souvent, j'ai des sentiments d'envie, de jalousie à son égard, et même des sentiments proches de la haine. Mais il m'arrive d'éprouver aussi des sentiments contraires, et je sens alors que je ferais tout pour l'aider. Ce n'est pas le remords ou les convenances qui me font parler ainsi. Après vous avoir dit ma jalousie et ma haine, j'ai ressenti pour elle les sentiments inverses.

Un an plus tard, elle vient m'apprendre qu'elle a un nouvel amant depuis plusieurs mois.

C'est la révélation de l'amour total. Il n'est pas d'une grande intelligence. Certes non ! Mais c'est un très beau garçon. Il est très viril. Je suis métamorphosée par cet amour. Jusqu'alors je me considérais comme à peu près frigide et avec des tendances homosexuelles. Tous mes sentiments d'infériorité physique et de laideur ont disparu. Je prends plaisir maintenant à me regarder nue. C'est vrai que je suis belle. Aussi belle que Cécile (1).

(1) Au delà du thème jémellaire, le témoignage d'Odile fait aussi penser à une réflexion de R. Musil sur l'hermaphrodisme des femmes : « La femme éprouve des sensations féminines devant un homme supérieur et des sensations viriles devant l'inférieur. Ainsi naît une sorte d'hermaphrodisme, une étreinte psychique à trois » (*H.S.Q.*, t. IV, p. 423).

CHAPITRE VIII

LES ASYMÉTRIES DU COUPLE

Pour la plupart des témoignages qu'on vient de lire, la présentation en parallèle met en évidence ces *asymétries* de réactions et de comportements qui ont conduit naguère certains auteurs comme Bouterwek à parler de « miroir psychique ».

Les asymétries du couple sont déterminées presque toujours à l'origine, par des différences d'ordre physique ou d'ordre mental entre les partenaires. Mais elles se renforcent et se stabilisent par l'organisation du couple en tant que tel. De telle sorte que le couple confère aux partenaires des caractères et des rôles qui n'étaient pas inscrits fatalement dans leur disparité initiale, et qui ne dépendent pas évidemment de leur hérédité, puisque nous avons affaire ici à des jumeaux identiques.

Les jumeaux identiques fournissent ici à la psychologie de la personnalité, à la psychologie du couple, et à ce qu'il est convenu d'appeler la « psychologie sociale », un dispositif expérimental d'un intérêt particulier. Ils nous démontrent comment une structure sociale diversifie les individus qui y sont engagés, en dépit d'une hérédité commune. Ainsi par exemple se trouve expliqué le fait paradoxal noté par plusieurs auteurs, qu'à certaines épreuves de caractère, comme le Rorschach, des jumeaux monozygotes diffèrent entre eux autant et parfois plus que des jumeaux dizygotes (1). Mais cette contribution des jumeaux à l'étude des déterminations sociales de la personnalité

(1) Cf. notamment, LUNDE (H.), La recherche gémellaire comme méthode de l'investigation psychologique et psychiatrique, *Nord. Med. Tids.*, 1937, 13, 209-212.

Cet auteur constate que dans 30 % des cas examinés, la discordance au Rorschach est plus forte entre les partenaires des couples MZ qu'entre les partenaires des couples DZ. D'autres auteurs aboutissent, d'ailleurs, à d'autres résultats. C'est que les auteurs ne considèrent pas tous les mêmes aspects de la personnalité et ne pratiquent pas les mêmes procédés d'élaboration.

est payée, plus que toute autre, par l'abandon de la méthode classique des jumeaux puisque celle-ci ignore toute causalité qui n'entre pas dans les cadres de l'hérédité et du milieu, au sens le plus général du mot.

La meilleure façon d'aborder la description et l'explication des diverses asymétries qu'un couple peut présenter est de rechercher le rapport de forces existant entre les deux partenaires : l'ordre de hiérarchie (le *Paarordnung* des auteurs allemands), le rapport d'ascendance-soumission ou encore, selon la terminologie que nous adopterons ici, le rapport de dominance.

Dans notre enquête par questionnaire, comme dans les entretiens qu'on a lus au chapitre précédent, ce sont en effet les expressions de « dominer », de « jumeau dominant » qui ont été employées comme étant le plus facilement compréhensibles. En fait, au cours des entretiens, nous avons pu constater par la rapidité des réactions d'une part, que la question était bien comprise, d'autre part, que la réponse était nette et certaine pour la plupart des couples. « Lequel (laquelle) de vous deux mène le couple, lequel domine l'autre ? » Il est rare que la réponse se fasse attendre. Le jumeau dominant, Jeanne, Marthe, Catherine, Serge, Julien, réagit souvent avec la rapidité du réflexe : « Moi. »

Il arrive que les deux jumeaux revendiquent, chacun pour soi, la direction du couple, mais la différence de ton ne laisse alors guère de doute sur l'identité du véritable leader. Ainsi, pour le couple Julien et Paul. Paul répond avec un instant d'hésitation « ... ça doit être moi », tandis que Julien lance un « Moi ! » triomphal et satisfait. D'ailleurs, à la question précédente qui prépare la question de dominance, on note la même différence de ton. « Qui prend les initiatives, les décisions ? » « Moi, répond Julien. Je suis plus ferme, plus froid. » Et Paul, par doute ou par répugnance à avouer sa dépendance, hésite pendant plusieurs secondes avant de dire : « ... Ensemble... ça dépend... je ne sais pas. »

Certains couples, mais ils constituent une petite minorité pour l'ensemble des jumeaux que nous avons directement interrogés (un couple ou deux sur dix) déclarent une dominance alternante (« c'est tantôt moi, tantôt lui ») ou l'absence de tout rapport de dominance. Ainsi, parmi les cas que nous avons

publiés, le couple Louis et Pierre. Le premier répond : « Aucun ne mène le couple. Ni à la maison ni à l'école », et le second confirme : « ... Je n'ai pas l'impression que l'un guide l'autre. » Pour la question relative à l'esprit d'initiative et de décision même type de réponse. Louis dit : « (Nous prenons une initiative) souvent au même moment. Jamais de discussion pour prendre une décision. Elle convient aux deux », et Pierre précise : « On joue à celui qui ne prend pas de décision. Et ça vient spontanément et simultanément. On se décide au dernier moment. » Les témoignages des parents s'accordent aux leurs pour affirmer que jamais l'un des deux n'a dominé l'autre, pas plus dans l'enfance qu'à l'âge adulte.

Il faut noter que le couple Louis-Pierre est d'une solidarité exceptionnelle, et anormalement refermé sur lui-même. Un couple qui souligne, ostensiblement, la qualité de jumeaux indiscernables, son désir d'identité. A y regarder de plus près, on décèle cependant dans les témoignages d'incontestables asymétries. Dans l'exécution des tâches quotidiennes, tant à l'école qu'à la maison, une division des rôles s'est instituée sur laquelle Pierre insiste avec complaisance : « Louis cirait les chaussures, je faisais le lit ; je rangeais toutes les affaires, il remplissait les stylos (...) c'est lui qui prenait les cours et moi j'écoutais, (etc.) » (question 5 de l'entretien).

Il est d'ailleurs probable qu'à leur insu, ou sans qu'ils veuillent se l'avouer, un rapport de dominance, un ordre de hiérarchie soit établi entre eux. Pierre dit de Louis « : Je le trouve plus parfait que moi », et Louis avoue qu'en certaines choses, il se sent supérieur à son frère (question 14). D'autre part, si la hiérarchie est incertaine entre cirer les chaussures et faire le lit, le rôle de banquier confère sans doute une distinction de responsabilité et de dignité à celui qui en est chargé : « C'est Louis qui garde l'argent de poche. Ainsi, encore cette année quand nous nous sommes retrouvés aux vacances de Pâques, je lui ai repassé mon argent de poche. » Enfin, malgré la déclaration d'une identité cultivée jusqu'à la confusion (prénoms interchangeables, signature commune), le couple gémellaire reflète l'asymétrie du couple parental : « J'ai l'expression de visage plus nerveuse de ma mère, dit Louis, alors que mon frère a certaines manies de mon père, et comme lui il se fait du souci en dedans, et il est toujours en retard. » Et Pierre

confirme en ces termes : « Évidemment, j'ai quelques traits communs avec mon père, au moral comme au physique : la forme du visage, la manière de me tenir, et comme mon père je n'ai pas la notion de l'heure. Mon frère est plus nerveux, et il s'extériorise davantage, il est plus coléreux » (questions 31 à 34).

Cette identification de Louis à la mère et de Pierre au père est d'autant plus remarquable que dans le couple parental, c'est la mère qui domine (question 35).

STRUCTURE SOCIALE DU COUPLE ET DIVISION DES ROLES

Ce problème du rapport de dominance ou de leadership dans le couple gémellaire a été étudié surtout par les auteurs allemands : par Schulte d'abord en 1934, par Maria Schiller, par Eckle, par Schaefer, et, notamment par Helmut von Bracken (1). Plus récemment, en Angleterre, par Dorothy Burlingham, en Italie par Gioffi, Vacca et Gedda (2).

Dans ses articles fondamentaux de 1936, von Bracken propose les deux concepts de lien (*Verbundenheit*) et d'ordre (*Ordnung*) pour expliquer la structure du couple gémellaire. L'ordre concerne essentiellement l'ensemble des rapports avec le monde extérieur (*Aussenvertretung*). Von Bracken constate que c'est toujours le même jumeau qui assume cette liaison, cette représentation du couple auprès d'autrui. Il l'appelle le représentant, le ministre des Affaires étrangères (*Aussenvertreter*, *Aussenminister*). L'autre jumeau, notamment dans les couples monozygotes, prend souvent en main la direction des

(1) SCHULTE (H.), Die Zwillingsgemeinschaft, *Med. Welt.*, 1934, 8, 235-236 ; SCHILLER (M.), Zwillingsprobleme, dargestellt auf Grund von Untersuchungen an Stuttgarter Zwillingen, *Zeits. f. mensch. Vererb.*, 1937, 20, 284-337 ; ECKLE (Ch.), Erbcharakterologische Zwillingsuntersuchungen, *Be. z. Zeits. f. angew. Psychol.*, 1938, pp. 1-255 ; SCHAEFERS (F.), Sozialpsychologische Zwillingsforschung, *Zeits. f. aerz. Fortbild.*, 1942, 39, 357-359 ; BRACKEN (H. VON), Ueber die Sonderart der subjektiven Welt von Zwillingen, *Arch. f. ges. Psych.*, 1936, 97, 97-105 ; *Verbundenheit und Ordnung im Binneleben von Zwillingspaaren*, *Zeits. f. paedag. Psych. u. Jugkde*, 1936, 37, 65-81.

(2) Du point de vue psychanalytique, D. Burlingham a analysé les rapports intra-gémellaires dans la bipolarité activité et passivité des partenaires. Cf. The relationship of twins to each other, pp. 57-72, dans l'ouvrage collectif : *The psycho-analytic study of the child* (vol. 3-4, Intern. Univ. press., New York, 1949) ; VACCA (E.) et GIOFFI (F.), Le test de Rorschach appliqué aux jumeaux italiens, *Congrès Rorsch.*, Zurich, 1949 ; GEDDA (L.), Psicologia della società intrageminale, *Riv. di Psicol.*, 1948, 4, 44.

affaires intérieures du couple (*Innenvertretung*). Plus sensible, c'est lui qui éprouve le plus fortement l'attachement affectif. Il est le lien, la conscience du couple (*Paargewissen*).

Von Bracken rapproche ce phénomène de bipolarité gémellaire des oppositions caractérologiques classiques : types cyclothyme et schizothyme de Kretschmer, types extraverti et introverti de Jung. Ce rapprochement suggère que ces types peuvent échapper à toute détermination héréditaire puisque les jumeaux présentent, en dépit de leur hérédité commune, des types opposés (1). Mais dans l'Allemagne de 1936, le primat de l'hérédité est un dogme officiel. Von Bracken conduit sa critique avec habileté et prudence dans la ligne générale de son œuvre qui est de substituer à la notion raciste de l'hérédité et à la notion abstraite de milieu la description de structures, d'ensembles, où la personnalité se forme par la dialectique extrêmement complexe des rapports humains et des données héréditaires.

Eckle, d'accord avec von Bracken pour considérer la relation gémellaire comme facteur du milieu, mais beaucoup plus orthodoxe que lui, atténue la critique. Il essaie de concilier la dualité caractérielle des jumeaux avec la doctrine des types caractériels héréditaires. Chez les jumeaux identiques, dit-il, il ne s'agit pas vraiment d'une différence de typologie, mais d'une simple différence de degré à l'intérieur d'un même type fondamental (2).

Dans leur travail de 1949, Cioffi et Vacca confirment partiellement avec le test de Rorschach les conclusions de von Bracken. Pour 10 couples monozygotes sur un total de vingt-cinq examinés par nos auteurs, on note une opposition polaire des types affectifs et cette opposition traduit, pour chacun des couples, le rapport de dominance.

Sur la base de ses observations personnelles, Gedda retrouve et modifie sensiblement les distinctions de von Bracken. Pour définir les modes de socialité intrinsèque et extrinsèque du

(1) Dans ses recherches sur l'introversion et l'extraversion, Paul Th. Wilson avait trouvé des corrélations intra-couple pratiquement semblables pour les deux catégories de jumeaux : 0,43 pour les MZ et 0,40 pour les DZ. Il en tirait la conclusion que ces attitudes caractérielles n'avaient pas de composantes héréditaires, *A study of twins with special reference to heredity as a factor determining differences in environment*, *Human Biol.*, 1934, 6, 324-354.

(2) ECKLE (Ch.), *loc. cit.*, p. 231.

couple jumeau, le psychologue italien propose trois concepts au lieu de deux. Le jumeau ministre des Affaires étrangères (*ministro degli esteri*). Le jumeau guide (*gemello guida*) : « C'est celui qui dans la société jumeau exerce le commandement, résoud les problèmes pour son propre compte et pour le compte de son frère, décide de l'action à suivre par les deux partenaires. » Enfin, le jumeau *leader*, qui exerce à la fois les fonctions de ministre des affaires étrangères et de guide.

Le concept de jumeau-guide ne correspond pas exactement à celui du jumeau introverti dont nous parle von Bracken. Pour Gedda, il s'agit beaucoup plus nettement d'une fonction active de direction et pour von Bracken d'une fonction de liaison affective, de conscience. Gedda déclare d'ailleurs, explicitement, que « la conscience du couple » est un concept qu'il n'accepte qu'avec de très nombreuses réserves.

Indépendamment des investigations conduites au moyen de tests purement psychologiques et dont l'élaboration laisse subsister une trop grande marge d'interprétation personnelle, von Bracken et Gedda ont recherché au moyen d'épreuves rigoureusement expérimentales les effets possibles de la différenciation jumeau sur certaines fonctions psycho-physiologiques.

En examinant 42 couples de jumeaux monozygotes pour l'illusion de Muller-Lyer et pour le phénomène d'Aubert (dimension apparente de l'after-image), von Bracken constate bien pour les deux expériences une détermination d'origine héréditaire. Mais pour le phénomène d'Aubert, quand n'intervient aucune suggestion, un écart assez net entre les résultats du jumeau *Aussenvertreter* et de son frère révèle l'existence d'un facteur qui n'a rien à voir avec l'hérédité ; et que von Bracken interprète comme un effet de la différenciation psychologique du couple (1).

Tout récemment, en collaboration avec Sandra Bérard-Magistretti, Gedda a entrepris sur la relation entre le degré de la convergence fusionnelle et la dominance jumeau, une importante recherche dont il a bien voulu nous communiquer les résultats avant publication (2).

(1) Wahrnehmungstauschungen und scheinbare Nachbildgrosse bei Zwillingen. *Arch. f. ges. Psychol.*, 1939, pp. 203-230.

(2) La Convergenza Fusionale come criterio di identificazione biologica del Gemello Guida, à paraître dans *Act. Genet. Medic. et Gemel.*, 1958, n° 3.

Dans cette publication, l'expression de jumeau-guide est employée, *lato sensu*, pour désigner le jumeau qui dirige le couple. Les distinctions subtiles proposées

On sait que la convergence de fusion (C.F.), réflexe déterminé par la fixation d'un objet, est considéré classiquement comme un phénomène involontaire en opposition avec le phénomène qui consiste à loucher volontairement. Gedda soutient que dans la fusion perceptive dite « involontaire », dans l'effort des muscles oculaires, intervient toujours une part plus ou moins décisive de « volonté ». Et que le jumeau guide, plus volontaire, doit être capable d'une plus forte convergence.

La recherche est faite avec 87 couples de jumeaux monozygotes (40 couples masculins et 47 couples féminins) dont les âges s'échelonnent de 5 ans à 28 ans. Les auteurs déterminent les valeurs de la C.F. à l'amblioscope. Ils constatent une discordance importante des valeurs pour 59 couples, soit environ 68 % de la population considérée (1). Cette fréquence de discordance chez des jumeaux identiques est déjà, à elle seule, assez extraordinaire pour un phénomène d'ordre physiologique et déterminé, en grande partie, par des facteurs héréditaires.

Pour 19 couples, les valeurs de la C.F. sont dans le rapport du simple au triple.

Enfin, et c'est le résultat essentiel de cette recherche, c'est le jumeau-guide qui possède, dans la majorité des cas, la plus forte convergence de fusion. En effet, le jumeau-guide est celui des partenaires qui possède la C.F. la plus forte, pour 42 couples sur les 69 pour lesquels le rapport de dominance est connu (soit 61 % des cas). Pour 8 couples où il n'y a pas de dominance nette, il n'y a pas non plus de différence appréciable de C.F. Pour 4 couples, il y a différence de C.F., mais pas de dominance déclarée. Pour les 15 autres couples, le jumeau-guide possède une C.F. égale ou inférieure à celle de son partenaire.

Cette dernière recherche de Gedda n'apporte sans doute pas encore un test infaillible de la dominance gémellaire. Mais elle indique une direction intéressante pour l'exploration de cette dominance et, d'une façon plus générale, pour l'étude des

dans l'article de 1949 ne sont pas utilisées, faute d'une observation psychologique adéquate.

(1) Au cours de la même investigation, les auteurs ont également examiné la perception simultanée maculaire. Au contraire de ce qu'ils observent pour la convergence, les discordances de la P.S.N. sont rares : 15 couples seulement (soit 17 %) présentent une discordance appréciable. La confrontation de ces deux catégories de résultats confirme les auteurs dans leur opinion : une volonté plus intense est nécessaire pour la fusion de l'image (C.F.) que pour sa superposition (P.S.M.).

phénomènes « volitifs ». Encore faudrait-il savoir si la volonté, dont il est question à propos des jumeaux identiques, est cause ou effet de la dominance. L'interprétation de Gedda est que la convergence fusionnelle et la dominance sont les épiphénomènes de la capacité volitive, différente en général chez les deux partenaires (1).

LA DOMINANCE ET SES FACTEURS

Il est bien évident que pour la plupart, sinon pour tous les couples de jumeaux, qu'ils soient monozygotes ou dizygotes, de même sexe ou de sexe différent, l'un des deux partenaires prend la direction du couple. Il est évident aussi que cette direction est variable d'un couple à l'autre, tant dans sa fermeté que dans ses modalités. Les jumeaux que j'ai interrogés font parfois spontanément des distinctions dans l'exercice du leadership. Ainsi, pour le couple Catherine et Florence, âgées de 17 ans au moment de l'entretien, Catherine est considérée comme le partenaire dominant. « Je me sens supérieure à Florence, dit-elle, parce que je lui dis de faire les choses et elle les fait. Alors qu'elle me le dirait, je ne le ferais pas. Parce qu'elle a meilleur caractère. » Et Florence est bien d'accord là-dessus : « Je me sens inférieure. Elle a plus de facilités que moi. C'est elle qui prend les initiatives. » Mais quand il s'agit de répondre à la question directe : « Laquelle domine l'autre ? », Florence introduit une nuance importante : « ... c'est plus compliqué. Quand on est toutes les deux à la maison, c'est elle qui domine. Quand on est avec d'autres, elle n'ose pas, c'est moi ».

Selon la terminologie de von Bracken et de Gedda, Florence serait donc le représentant du couple et Catherine le jumeau-guide. Mais il faut bien dire que cette distinction n'est elle-même qu'un schéma assez grossier, que Gedda et von Bracken ne l'interprètent d'ailleurs pas exactement de la même manière et que, de toute façon, le diagnostic des rôles en question exigerait une observation très prolongée qu'aucun auteur n'a jamais pu faire. Les concepts de von Bracken et de Gedda ne sont, pour l'instant, que des hypothèses de travail.

(1) Gedda appuie son interprétation sur les conclusions de travaux récents consacrés au strabisme (Fain, 1955 ; Blum, 1957 ; Audeoud-Naville, 1957). *La méthode des jumeaux* apporterait ainsi la preuve de la nature psycho-somatique de certains phénomènes ophtalmologiques.

Dans son article de 1949, Gedda proposait d'ailleurs ses concepts avec prudence, comme le fruit de la réflexion beaucoup plus que de l'observation, comme une construction d'ordre théorique (*in via teorica*). Et il est significatif que dans son étude sur la convergence fusionnelle, entreprise quelques années plus tard, il ait abandonné toutes ses distinctions pour donner à l'expression de jumeau-guide le sens général et banal de jumeau qui dirige le couple.

En fait, il n'a pas été possible, pour moi non plus, d'analyser les rôles, de distinguer entre les formes de socialité « internes » et « extérieures » du couple gémeillaire. En lisant attentivement les « Témoignages parallèles », on pourrait ébaucher sans doute, pour chacun des couples, deux portraits psychologiques complémentaires, et ces deux portraits pourraient s'organiser sans trop d'arbitraire en fonction du rapport de dominance. C'est pourquoi d'ailleurs, j'ai souligné pour chaque couple le nom du jumeau dominant : ainsi la lecture peut s'organiser, si le lecteur le désire, autour de la notion de dominance. On verra alors, par exemple, que le jumeau dominant paraît en général moins dépendant du couple, moins « attaché » affectivement que son frère. Ce qui tend à confirmer les hypothèses de von Bracken. On verra aussi que, pour la plupart des couples, c'est le jumeau non dominant qui se marie le premier. Ce qui peut paraître en contradiction avec la constatation précédente. Mais la réalité affective est complexe et il est plus plausible que le jumeau dominé, malgré ou à cause de sa plus forte dépendance au frère, ait tendance à échapper à la structure gémeillaire.

Mais ce ne sont là que des indications dont la portée générale est encore trop incertaine. La valeur scientifique de quelques observations cliniques, fussent-elles très minutieusement établies, est toujours étroitement limitée. Ou bien ces observations ont un rôle d'illustration, et alors elles ne valent que ce que vaut la thèse à illustrer. Ou bien elles servent à faire naître des hypothèses de travail qui devront être éprouvées sur d'autres cas recueillis au hasard, c'est-à-dire qui ne soient pas choisis pour les besoins de la cause. C'est, tout compte fait, leur meilleur usage.

Faute d'un nombre suffisant d'observations cliniques, je me bornerai à l'élaboration des réponses recueillies au moyen du questionnaire-enquête.

On établira d'abord, en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe, la fréquence des couples pour lesquels une relation de dominance est déclarée. On recherchera ensuite quelques-uns des facteurs qui peuvent intervenir dans l'établissement de la dominance d'un jumeau sur l'autre.

La question 41, relative directement à la dominance, est formulée ainsi : « Lequel des deux prend le plus souvent la direction du couple, l'initiative (jumeau dominant) ? » On remarquera que les trois notions de direction, d'initiative et de dominance sont mêlées, et comme apposées l'une à l'autre, en une seule phrase. Cette formulation syncrétique est intentionnelle : établie après plusieurs essais en entretien direct, elle est apparue comme la plus claire et la plus efficace, chacune des trois notions renforçant le sens des deux autres et évoquant ainsi une impression d'ensemble, globale. Dans un questionnaire destiné à un large public, ce sont les subtilités qui entraînent à des confusions. Quelques rares répondants se sont d'ailleurs servis des trois notions pour établir des distinctions d'autant plus significatives qu'elles étaient spontanées.

On trouve un peu plus loin dans le questionnaire, sous la rubrique caractère, et en subdivision de la question 45, deux items (B. 18 et B. 19) qui donnent éventuellement des précisions sur la réponse à la question 41. « Lequel des deux sert-il (ou servait-il) de modèle à l'autre ? » — « Lequel tyrannise (ou a-t-il tyrannisé) l'autre ? »

Le tableau 61 présente l'ensemble des résultats obtenus à la question 41.

On constate d'abord, dans toutes les catégories gémellaires, que l'existence de la dominance est déclarée pour une très forte majorité des couples.

La fréquence est un peu moins élevée pour les couples monozygotes (catégorie 1 : 75,6 %) que pour les couples dizygotes (catégorie 4 : 80,2 %). Mais la différence n'est pas statistiquement significative. En analysant de plus près les résultats, il semble que la différence entre ces deux catégories soit due à la fréquence différente des « dominances alternées ». On a classé dans la rubrique « Dominances alternées » des réponses telles que : « Tantôt un jumeau, tantôt l'autre », qui impliquent vraiment une alternance et les réponses telles que : « Pour certaines choses c'est l'un, pour d'autres choses c'est l'autre », qui indi-

TABLEAU 61

La dominance

Fréquence de la relation de dominance en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe
(d'après les réponses à 905 questionnaires) (quest. 41)

	1			2-3			4			5	Ensemble (sauf 5)		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total		Garçons	Filles	Total
Nombre total de questionnaires...	178	162	340	69	69	138	106	104	210	217	353	335	688
a) Avec dominance	117	106	223	43	46	89	67	75	142	151	227	227	454
b) Dominance alternée	18	22	40	7	3	10	14	1	15	55	39	26	65
c) Pas de dominance	16	16	32	1	2	3	10	10	20	16	27	28	55
d) Sans réponse	27	18	45	18	18	36	15	18	33	40	60	54	114
Nombre de réponses (a + b + c) ..	151	144	295	51	51	102	91	86	177	177	293	281	574
% de couples avec dominance	77,5	73,6	75,6	84,3	90,1	87,2	73,6	87,2	80,2	85,3	77,4	80,8	79,1
$\frac{a}{a + b + c}$													

Dans la dernière ligne (pourcentage des couples avec rapport de dominance), la seule différence statistiquement significative est celle que l'on constate entre les couples monozygotes (tot. de la catégorie 1) et les couples dizygotes bisexués (catég. 5). La différence de 9,5 (85,1 - 75,6) est égale à 2,7 fois son erreur standard (3,6), R.C. = 2,7, P. = 0,004.

quent probablement une division des rôles plus ou moins permanente.

Il y a peut-être là un début de confirmation des distinctions proposées par von Bracken et Gedda. Mais les renseignements qui accompagnent les réponses sont trop pauvres pour qu'il soit légitime d'en dire plus.

Les cas de dominances alternées ou divisées représentent 13,6 % des réponses explicites de la catégorie 1 et 8,5 % pour la catégorie 4. La différence entre ces deux pourcentages est, statistiquement, légèrement significative : le rapport critique (quotient de la différence par son erreur-standard) est de 1,5.

Quand on additionne le taux de dominance simple et le taux de dominance alternée, on obtient pour les deux catégories le même taux global de couples présentant une asymétrie de dominance (89 %).

Dans le tableau 61, la différence inter-catégories la plus fortement significative statistiquement, est celle qu'on constate entre les couples monozygotes (75,6 %) et les couples bisexués (catégorie 5 : 85,3 %). Cette différence est significative au seuil de probabilité de 0,004.

L'analyse psychologique de cette différence nous conduit à un constat fort intéressant concernant les jumeaux de sexes différents et par extension la structure de tout couple bisexué, qu'il soit ou non gémellaire. Sur un total de 149 couples de la catégorie 5 pour lesquels une relation de dominance est déclarée, on compte en effet 92 cas où la dominance est exercée par la fille et 57 seulement où elle est exercée par le garçon. Le rapport critique supérieur à 4 indique une différence très fortement significative. Le taux particulièrement élevé d'asymétrie par dominance dans la catégorie 5 est donc dû, de toute évidence, à la nature bisexuée des couples en question. Nous reviendrons sur ce constat quand nous aurons à comparer, un peu plus loin, la structure du couple bisexué à la structure des couples de même sexe.

*
* *

La relation de dominance s'établit dans les premières années de la vie, et, autant qu'il soit légitime d'en juger, d'après les témoignages des parents et d'après l'observation de vingt-deux couples que j'ai pu suivre pendant toute leur enfance,

cette relation reste stable jusqu'à l'âge adulte : le jumeau qui dirige le couple à l'âge de 3 ou 4 ans le dirige encore dans la plupart des cas à l'âge adulte, sauf de nombreuses exceptions quand il s'agit des couples bi-sexués.

L'élaboration statistique du questionnaire-enquête faite en fonction de l'âge donne pratiquement les mêmes pourcentages pour la classe d'âge de 1 an à 5 ans et pour la classe d'âge de 17 ans à 20 ans, et aussi bien pour les jumeaux dizygotes de même sexe (catégorie 4) que pour les jumeaux monozygotes (catégorie 1).

Par contre, on observe pour les couples bi-sexués une évolution très nette avec l'âge. Jusqu'à l'âge de 15 ans, la fréquence des couples avec dominance est très forte (plus de 90 % des cas avec réponse explicite), puis elle baisse brusquement pour se maintenir aux environs de 70 % entre 16 et 20 ans. Cette diminution des cas de dominance se combine d'ailleurs avec une atténuation de la prédominance des filles. Le phénomène est assez complexe. Nous l'examinerons de plus près tout à l'heure.

*
* *

Dans son article de 1934 qui introduit avant les travaux de von Bracken et pour la première fois, je crois, dans la littérature gémellaire la notion de jumeau « représentant à l'extérieur » (*Aussenvertreter*), Schulte dit, en passant, que l'attribution de ce rôle se fait probablement au hasard : le jumeau qui, le premier, a l'occasion d'établir les contacts avec le monde extérieur devient et reste le « représentant du couple ».

Cette opinion de Schulte est sans doute solidaire de la conception classique suivant laquelle les différences d'ordre physique et l'ordre mental entre jumeaux identiques sont négligeables. Pour expliquer l'attribution de rôles distincts, et notamment l'attitude de dominance chez un jumeau plutôt que chez l'autre, il ne reste que le jeu du hasard, c'est-à-dire l'intervention d'événements purement fortuits.

Gedda rejette l'opinion de Schulte d'abord parce que, directement, elle est indémontrable ; et ensuite parce que l'opinion inverse, c'est-à-dire l'explication de la dominance par une supériorité d'ordre physique ou d'ordre mental, trouve au

moins un début de confirmation dans les faits (1). Gedda a pu observer en effet que dans la plupart des cas où l'un des jumeaux est diminué physiquement par une infirmité, c'est l'autre jumeau qui assume la direction du couple. Gedda formule ensuite l'hypothèse que le rôle de direction doit dépendre beaucoup plus d'un facteur de volonté et de supériorité physique que d'un facteur d'ordre intellectuel, les différences d'ordre intellectuel étant bien trop faibles pour établir une hiérarchie quelconque, surtout quand il s'agit de jumeaux identiques.

Cette dernière affirmation de Gedda est fort contestable comme nous le verrons par la suite. Mais il est bien certain que pour l'essentiel de l'argumentation, c'est Gedda qui a raison contre Schulte. Il est dans la nature du couple d'être asymétrique, d'entraîner une relation de dominance entre les partenaires, mais ce n'est pas par hasard que le rôle de direction ou de représentation échoit à l'un des partenaires plutôt qu'à l'autre. L'attribution des rôles est déterminée, en chacun des couples, par un facteur ou un complexe de facteurs. Le fait est assez évident, en de nombreux couples, pour être connu et déclaré spontanément aussi bien par les parents des jumeaux que par les jumeaux eux-mêmes.

Voici, à titre d'exemple, le témoignage apporté par Robert, jumeau dizygote de 20 ans, en réponse à la question 41 de l'enquête :

Il était normal que mon frère Philippe, avec sa carrure plus forte, son air plus viril, son aspect moins chétif dût avoir la toute-confiance de notre mère et qu'il prît, dès les premiers ans, l'initiative du couple. A cinq ans, comme j'avais peur des chiens, Philippe me déclarait : « Ne t'en fais pas, mon petit, je suis là. » Voici une anecdote qui remonte à un temps plus ancien : je regardais une louche suspendue à une batterie de cuisine, je la désirais pour jouer et je pleurnichais en disant : « Mon machin, il est tout là-haut ! » Philippe traîna une chaise, monta dessus et dit : « Tu ne peux pas me demander, Philippe attrape-moi ça ? » Mais à dix ans, Philippe perdit peu à peu cette initiative que lui avaient donnée sa force et son intelligence supérieures, car il craignait les responsabilités. Moi je n'avais aucune peur de prendre des responsabilités, et je pris dès lors l'initiative dans tous les domaines qui en exigent quelque peu. D'ailleurs, j'affirmais nettement ma personnalité et nous devenions tout à fait différents l'un de l'autre. A quinze ans, Philippe perdit encore une partie de sa prépondérance à la suite d'une maladie qui lui fit perdre sa supériorité physique. Je pouvais prétendre, à ce moment, avoir une intelligence égale à celle de mon frère de sorte que,

(1) Article de 1949, p. 9.

plus disposé que lui à l'action, j'avais maintenant toute l'initiative. Remarquons toutefois, que c'est encore Philippe qui choisit les distractions pour nous deux et j'accepte cette autorité sans ressentir le moins du monde un sentiment de contrainte.

Ce long témoignage est précédé de la mention : « Écrit par Robert avec l'accord de Philippe. » Je l'ai cité intégralement parce qu'il décrit très explicitement, malgré le désir très évident d'affirmer un renversement des rôles, la genèse d'une dominance. Les jumeaux Robert et Philippe ont d'ailleurs pratiqué jusque vers l'âge de dix ans un langage secret dont ils m'ont adressé un long lexique. Et tout compte fait, malgré les déclarations catégoriques des parents fondées sur l'opinion du médecin accoucheur, je doute qu'ils soient des jumeaux dizygotes. Ils sont, d'après leurs photos d'identité, à peu près indiscernables.

Au cours des entretiens avec les couples monozygotes, les raisons réelles ou supposées de la dominance sont souvent données spontanément (questions 14-15 et 16 du « jardin secret »).

Michel attribue la prédominance de son frère à des facteurs d'ordre physique et d'ordre scolaire tout en soulignant d'ailleurs, comme le fait Robert, que le rapport de dominance s'est modifié à l'âge adulte :

J'étais nettement moins fort que Jacques, et du point de vue scolaire, j'avais moins d'efficiencce (...). A l'âge de 22 ans, j'ai fait une longue maladie et alors j'ai eu le temps de réfléchir, de penser. Grâce à cette maladie, j'ai repris une certaine supériorité sur mon frère.

Marie attribue, elle aussi, la prédominance de sa jumelle à une supériorité scolaire, mais elle introduit dans son explication la notion intéressante d'une bipolarité masculinité-féminité : « Jeanne était plus masculine que moi. Et elle avait l'avantage d'être meilleure écolière. »

Justine insiste sur sa supériorité physique, acquise dès la première enfance, pour expliquer son ascendant sur Sophie :

C'est moi qui prenais les initiatives, qui menais le couple. Cela tenait à ce que j'étais plus forte physiquement. J'ai été élevée par une excellente nourrice. Ce n'est pas le cas pour Sophie qui a eu un mauvais départ et a fait du rachitisme.

Odile invoque deux autres facteurs, la plus grande beauté de sa sœur et l'opinion des parents, pour rendre compte du rapport de dominance :

Cécile dominait en toutes choses (...) je la sentais supérieure parce que plus jolie et parce que c'était l'opinion des parents. J'avais un tel sentiment d'infériorité que si j'avais eu deux enfants jumeaux j'en aurais tué un.

*
* *

De tels témoignages, s'ils étaient beaucoup plus nombreux, permettraient sans doute une analyse minutieuse des rapports d'ascendance et de dominance. Mais leur valeur pour la recherche des causes est limitée, de toute façon, par l'intervention perpétuelle de jugements de valeur, de réactions affectives. Ils nous renseignent beaucoup plus sur la manière dont la situation est vécue par le « dominant » ou par le « dominé » que sur la nature et l'importance réelles des facteurs qui déterminent cette situation.

La méthode idéale de recherche serait évidemment de combiner les données « subjectives » de très nombreux témoignages avec les données d'observations directes poursuivies sur un très grand nombre de couples, de la naissance jusqu'à l'âge adulte. Ces deux démarches complémentaires, j'ai pu les poursuivre, je l'ai déjà dit, pour quelques dizaines de couples. C'est bien trop peu, évidemment, pour aboutir à des conclusions, quelles qu'elles soient. C'est assez cependant pour orienter une enquête par questionnaire, pour donner une signification psychologique aux statistiques, aveugles de nature, enfin pour pouvoir illustrer les résultats chiffrés par quelques exemples pris sur le vif.

Dans mon enquête, un nombre important de questions pouvaient être mises en corrélation avec la question 41, relative à la dominance. Sur la base de mes observations préalables, j'ai retenu six questions (nos 19, 16, 17, 18, 20 et 47) impliquant hiérarchie : ordre de naissance, poids à la naissance, poids actuel, taille actuelle, force physique, réussite scolaire. Et les quatre questions concernant les relations de ressemblance physique et morale entre les partenaires du couple gémellaire et les partenaires du couple parental (questions 11 à 14). L'élaboration de ces quatre dernières questions, nettement insuffi-

sante pour la connaissance du couple parental, n'a pas donné grand-chose pour la compréhension du rapport de dominance gémellaire. Ce qu'elle apporte d'intéressant à d'autres points de vue sera repris au chapitre X.

Les six autres questions ont été soumises à une élaboration dont on trouvera les résultats au tableau 62.

La liaison entre la « dominance » et chacun des traits considérés est exprimée par un indice calculé très simplement : le quotient entre le nombre de réponses « positives » et le nombre de réponses « négatives ». Ainsi, par exemple, pour la question 19, sur un total de 106 garçons dominants de la catégorie 1, 72 sont le premier-né du couple (rapport positif avec la dominance) et 34 le deuxième-né (rapport négatif avec la dominance). L'indice de liaison entre dominance et la position de premier-né est donc de 2,12 — le quotient de 72 sur 34. Comme la signification statistique des indices de liaison dépend des effectifs (nombre de réponses explicites) et que ces effectifs varient d'une question à l'autre, plus sensiblement encore d'une catégorie gémellaire à l'autre, leurs valeurs ne sont pas rigoureusement comparables. On indiquera pour les plus importants de ces indices le degré de confiance qu'il convient de leur accorder (tableau 62 *bis*).

Dans le commentaire du tableau 62, on négligera les catégories 2-3 dont le diagnostic est incertain et les effectifs trop faibles. On réservera pour un développement ultérieur les résultats de la catégorie 5 d'une interprétation plus difficile, puisque la différence de sexe introduit un facteur supplémentaire très important dans la détermination de la dominance.

Si l'on considère l'ensemble de la population gémellaire, toutes catégories mêlées, les deux facteurs les plus décisifs sont la réussite scolaire (qui exprime dans la plupart des cas, selon l'expression de notre jumeau Michel, une supériorité d'efficiencé intellectuelle) et la force physique. Les indices globaux (non présentés sur le tableau 26) sont de 1,64 pour la réussite scolaire (219 + contre 153 —) et de 1,48 pour la force physique (246 + contre 166 —). Ces indices sont, statistiquement, très fortement significatifs d'une liaison entre la dominance et les traits considérés (respectivement 7 et 10 fois l'erreur-standard). Ainsi se trouve confirmée, sur une population nombreuse, l'impression donnée par les témoignages parallèles.

TABLEAU 62

*Indices de liaison entre la dominance du couple (Q. 41)
et six autres caractéristiques (Q. 19, 16, 17, 18, 20 et 47)
en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe*

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
19. Premier-né :												
+	72	52	124	24	26	50	30	38	68	126	116	67
—	34	49	83	19	16	35	21	29	50	74	94	68
Indice ...	2,12	1,06	1,49	1,26	1,63	1,43	1,43	1,31	1,36	1,70	1,23	0,99
16. Poids de nais- sance :												
+	51	42	93	19	17	36	24	29	53	94	88	62
—	32	40	72	13	18	31	19	18	37	64	76	56
Indice ...	1,59	1,05	1,29	1,46	0,94	1,16	1,26	1,61	1,43	1,47	1,16	1,11
17. Poids actuel :												
+	50	43	93	21	13	34	30	31	61	101	87	65
—	29	40	69	14	19	33	16	24	40	59	83	53
Indice ...	1,72	1,07	1,35	1,50	0,68	1,03	1,88	1,29	1,53	1,71	1,05	1,23
18. Taille ac- tuelle :												
+	33	49	82	18	12	30	26	22	48	77	83	59
—	20	25	45	12	16	28	18	25	43	50	66	51
Indice ...	1,65	1,96	1,82	1,50	0,75	1,07	1,44	0,88	1,11	1,54	1,26	1,16
20. Force physi- que :												
+	47	37	84	20	18	38	29	32	61	96	87	63
—	33	32	65	12	10	22	14	24	38	59	66	41
Indice ...	1,42	1,16	1,29	1,67	1,80	1,73	2,07	1,33	1,61	1,63	1,32	1,54
47. Réussite sco- laire :												
+	39	32	71	14	17	31	29	30	59	82	79	58
—	23	29	52	9	9	18	6	21	27	38	59	36
Indice ...	1,70	1,10	1,37	1,56	1,89	1,72	4,83	1,43	2,19	2,16	1,34	1,61

(Voir, page suivante, le tableau des différences significatives.)

TABLEAU 62 bis

*Rapport critique et seuil de probabilité
des principales différences constatées au tableau 62*

	1			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
19. Premier-né :									
R.C.	2,71		2,02			1,17	2,65	1,06	
P.	0,01	n. s.	0,05	n. s.	n. s.	0,25	0,01	0,30	n. s.
16. Poids de nais-									
sance :									
R.C.	1,48		1,16		1,15	1,20	1,70		
P.	0,15	n. s.	0,25	n. s.	0,25	0,25	0,10	n. s.	n. s.
17. Poids actuel :									
R.C.	1,71		1,35	1,49		1,49	2,38		
P.	0,10	n. s.	0,20	0,15	n. s.	0,15	0,02	n. s.	n. s.
18. Taille ac-									
tuelle :									
R.C.	1,28	2,03	2,39				1,71		
P.	0,20	0,05	0,02	n. s.	n. s.	n. s.	0,10	n. s.	n. s.
20. Force physi-									
que :									
R.C.	1,13		1,10	1,67		1,61	2,13	1,21	1,54
P.	0,30	n. s.	0,30	0,10	n. s.	0,15	0,05	0,25	0,15
47. Réussite sco-									
laire :									
R.C.	1,47		1,22	3,36		2,51	2,95	1,20	1,63
P.	0,15	n. s.	0,25	0,01	n. s.	0,02	0,01	0,25	0,10

Différences entre Total G et Total F

	Q. 19	Q. 16	Q. 17	Q. 18	Q. 20	Q. 47
R. C.	1,63	1,07	2,30	0,83	0,89	1,85
P.	0,10	0,30	0,02	0,40	0,40	0,07
				(n. s.)	(n. s.)	

Pour les G. 4 entre Q. 19 et Q. 47 : R.C. = 2,55, P. = 0,02.

Entre G. 1 et G. 4 pour la Q. 47 : R.C. = 2,26, P. = 0,05.

Toutes les autres caractéristiques examinées (position de premier-né, supériorité de poids à la naissance, supériorité actuelle de poids et de taille) ont aussi, pour l'ensemble de la population, une liaison statistiquement significative avec la dominance (le rapport critique est toujours supérieur à 3).

Mais à y regarder de plus près, on constate que, pour une même caractéristique, les indices sont très variables d'un groupe de jumeaux à l'autre et, en conséquence, on peut penser que les indices calculés pour l'ensemble de la population ne sont valables que pour certains groupes seulement (c'est pourquoi ces indices globaux ne figurent pas au tableau 62).

On voit notamment que tous les indices sont, sans exception, beaucoup plus élevés pour l'ensemble des garçons que pour l'ensemble des filles et que, pour les filles, certains indices (ceux du poids à la naissance et du poids actuel) sont dépourvus de toute signification. L'hypothèse la plus vraisemblable est que certains facteurs importants de dominance dans les couples féminins sont absents de mon questionnaire : certains traits de caractère et aussi la grâce, la beauté, comme nous l'indique le témoignage d'Odile.

Si l'on compare maintenant l'ensemble des couples monozygotes, sans distinction de sexe, à l'ensemble des couples dizygotes (catégorie 4), on constate des différences significatives. Pour les couples dizygotes de même sexe, la supériorité scolaire et la supériorité de force physique sont les facteurs les plus importants de la dominance. Alors que pour les couples monozygotes, les facteurs qui se classent aux premiers rangs sont la supériorité de taille et la position de premier-né. Cela correspondant bien respectivement au primat des différenciations héréditaires pour les couples dizygotes, au primat des différenciations contingentes ou d'ordre mésologique pour les couples monozygotes.

En effet, les différences intra-couple d'intelligence et de force sont beaucoup plus nettes pour les partenaires qui n'ont pas la même hérédité. La discrimination entre deux partenaires monozygotes s'établit par des caractéristiques qui, beaucoup plus que l'intelligence et la force, dépendent des influences du milieu comme la taille et le poids. Le facteur « position de premier-né » qui échappe à toute détermination héréditaire est, de toute évidence, un pur facteur de prestige. Par l'efficacité

de ce facteur, l'influence des parents sur l'établissement de la dominance est nettement illustrée. De quelle autre façon, en effet, pourrait-on supposer que l'ordre de naissance puisse agir sur la structure psycho-sociale du couple ? Et d'ailleurs, très souvent, ce renseignement donné sur la naissance doit être inexact. Ou bien parce que de très nombreux parents, suivant une tradition assez fermement établie, inversent l'ordre de priorité des naissances gémellaires et déclarent comme « premier », comme aîné, l'enfant venu le deuxième, malgré la formulation très explicite de notre question (« Quel est le jumeau venu au monde le premier ? »). Ou bien parce que, quand il s'agit de jumeaux à peu près indiscernables, la confusion des individus entraîne assez souvent à des substitutions. Mais ce qui compte, nonobstant le fait objectif et d'ailleurs sans importance d'être venu au monde le premier, c'est le prestige qui s'attache à la réputation d'être « le premier ».

Il est d'ailleurs remarquable que cette qualité compte beaucoup plus pour les garçons (indice de 1,70 — significatif avec un rapport critique de 2,65) que pour les filles (indice de 1,23 faiblement significatif avec un rapport critique de 1,06). Traditionnellement, en effet, le droit d'aînesse concerne beaucoup plus le sexe masculin que le sexe féminin.

Enfin, si l'on compare garçons et filles à l'intérieur de chacune des catégories gémellaires, on fait les constatations suivantes. Pour les couples masculins monozygotes, tous les indices sont élevés et nettement significatifs avec aux premiers rangs la position de naissance, la réussite scolaire et la supériorité de corpulence (poids et taille), pour les couples féminins de la même catégorie, un seul indice est à prendre en considération : la taille. Pour les couples uni-sexués dizygotes, la hiérarchie des facteurs est pratiquement la même chez les garçons et chez les filles. Mais avec des indices beaucoup moins élevés chez les filles que chez les garçons. Ainsi, l'indice de réussite scolaire est au premier rang pour les deux sexes (1), mais avec la valeur de 4,83 (R.C. de 3,36) chez les garçons et de 1,43 chez les filles (R.C. de 0,90).

(1) C'est l'indice « poids de naissance » (1,61) qui apparaît en fait au premier rang chez les filles DZ. Mais la valeur de cet indice est atténuée par l'indice de 0,94 obtenu par les catégories 2-3 où se trouvent des couples dizygotes.

*
* *

Il eut été intéressant de connaître la fluctuation des indices avec l'âge. Les effectifs étaient trop faibles pour autoriser cette élaboration.

Par contre, j'ai calculé les chances de dominance pour les jumeaux présentant une supériorité aux trois facteurs physiques de poids, de taille et de force. Les résultats sont donnés par le tableau 63. On constate que l'ensemble de ces facteurs pèse deux fois plus pour les couples monozygotes (2,8) que pour les couples dizygotes (1,4) et deux fois plus également pour les couples masculins (3) que pour les couples féminins (1,5).

TABLEAU 63

*Détermination de la dominance
par le cumul de trois facteurs d'ordre physique
(poids, taille et force)*

	1			2-3			4			Total		5		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Total
+ ...	32	16	48	7	9	16	12	11	23	51	36	13	14	27
- ...	7	10	17	4	4	8	6	10	16	17	24	2	15	17
	4,6	1,6	2,8	1,7	2,2	2	2	1,1	1,4	3	1,5	6,5	0,9	1,6

Mis à part le cas des garçons jumelés à des filles, c'est pour les couples masculins monozygotes que l'ensemble des facteurs physiques joue avec le maximum de force pour déterminer la dominance. Un garçon monozygote a, *grosso modo*, cinq chances contre une pour diriger le couple quand il est à la fois plus grand, plus lourd et plus fort que son co-jumeau.

Quand les six facteurs interviennent à la fois, les chances de prédominance sont évidemment encore plus fortes. Elles semblent doublées et même triplées par rapport aux chiffres du tableau 63. Mais les effectifs sont alors bien trop faibles pour qu'il vaille la peine de calculer des indices.

*
* *

Les caractéristiques qui viennent d'être étudiées peuvent être considérées, sans difficulté, comme des causes et non des effets de la dominance, du moins pour la plupart d'entre elles. Peut-être en certains cas, la réputation de premier-né et la meilleure réussite en classe sont-elles effets ou même à la fois cause-et-effet. Les matériaux de l'enquête ne nous permettent aucune analyse de cet ordre.

Il est probable également que les facteurs de caractère, négligés dans cette élaboration, et difficilement accessibles par la méthode du questionnaire peuvent intervenir comme causes et comme effets dans l'établissement d'une situation de dominance.

Le caractère des jumeaux n'est guère abordé dans notre questionnaire que du point de vue de la différenciation : « Ont-ils le même caractère » (question 45). La question subsidiaire B. 20 ne précise la question principale que sur le point de savoir si les jumeaux se distinguent l'un de l'autre par leur sociabilité. L'élaboration de cette question B. 20 nous montre d'ailleurs qu'il n'y a pas de corrélation significative entre le fait de diriger le couple et le fait d'être le moins timide des deux partenaires. Cette constatation s'accorderait beaucoup mieux avec les hypothèses de Gedda (distinction éventuelle entre les fonctions de guidance et de représentation) qu'avec les hypothèses de von Bracken. Mais les renseignements donnés sur ce point par l'enquête sont trop pauvres pour confirmer ou réviser les hypothèses de nos auteurs.

L'élaboration des réponses à la question 45 nous permet cependant cette constatation intéressante que, même pour les couples monozygotes, les deux partenaires manifestent un caractère différent dans la grande majorité des cas (tableau 64).

A l'intérieur de chacune des catégories gémellaires, on ne note pas de différence significative entre couples masculins et couples féminins. La catégorie des couples bi-sexués (catégorie 5) occupe ici encore, avec 15,3 % de couples homogènes par le caractère, une position intermédiaire entre la catégorie 1 (35 %) et la catégorie 4 (4,3 %).

Évidemment, les réponses à cette question relative au caractère n'ont pas le même degré d'objectivité que les témoi-

TABLEAU 64

Différenciation des caractères

Identité et diversité de caractère
 en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe
 (d'après les réponses explicites pour 621 couples à la question 45
 « Ont-ils le même caractère ? »)

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
Nombre de couples.	119	121	240	38	45	83	81	79	160	238	245	138
Même caractère :												
%	34,4	35,5	35	23,6	11,2	16,9	3,7	5	4,3	22,2	21,3	15,3
Caractère différent :												
%	65,6	64,5	65	76,4	88,8	83,1	96,3	95	95,7	77,8	78,7	84,7

gnages relatifs au poids et à la taille des jumeaux, et même que les témoignages relatifs à la dominance. Pour les jumeaux identiques, nombreux sont les parents qui, probablement, ont tendance à minimiser ou à nier les différences de caractère. Et c'est peut-être ce qui explique que pour les couples monozygotes, le pourcentage de « caractères différents » soit sensiblement moins élevé (65,5 %) que le pourcentage des asymétries par « dominance » (75,6 %).

*
* *

Le principal enseignement qui se dégage de toutes ces élaborations est que l'asymétrie, qu'elle soit ou non hiérarchisante, marque la plupart des couples gémellaires, et presque autant les couples monozygotes que les autres. Si la fréquence des asymétries déclarées est un peu moins forte chez les jumeaux identiques, cela peut tenir d'une part au fait qu'elles sont moins évidentes, d'autre part au fait que l'identité est valorisée par les parents et par les jumeaux eux-mêmes.

Ces résultats obtenus sur la base de témoignages qui ont ainsi tendance à mettre en valeur tout ce qui est preuve d'identité ou indices de ressemblance, me renforcent dans cette opinion

que l'asymétrie est la règle générale du couple, quel qu'il soit.

Mais la *qualité* de l'asymétrie diffère probablement d'un sexe à l'autre, et d'une catégorie gémellaire à l'autre.

Nous n'en avons pas ici de preuve directe ; mais il est clair que si le jeu des facteurs qui interviennent, par exemple, dans l'établissement de la dominance diffère (comme nous l'avons constaté), avec la catégorie gémellaire et avec le sexe, la formule de la dominance elle-même doit varier, et d'une façon générale le système de relations psycho-sociales qui définit la vie du couple. Une hiérarchie basée sur le primat de l'intelligence n'a certainement pas les mêmes qualités, les mêmes conséquences sur les relations intra-couples qu'une hiérarchie établie sur une supériorité de corpulence ou sur l'idée de primogéniture.

Nombreux sont les auteurs qui ont formulé ce problème de la diversité qualitative des milieux gémellaires, et principalement les auteurs allemands toujours sensibles aux notions de structures.

Von Bracken a parlé, à ce propos, de rivalités harmoniques (*Mit-Wetteifer*) et de rivalités dysharmoniques (*Gegen-Wetteifer*) suivant la nature monozygote ou dizygote du couple (1). Graewe, dans une étude consacrée à des écoliers, émet l'hypothèse que les différences entre jumeaux monozygotes ne sont pas de même qualité, de même nature, que les différences entre jumeaux dizygotes ; alors qu'entre ceux-ci la distinction s'effectue en fonction d'une diversité profonde d'intérêts, entre les monozygotes elle s'opère par une division des tâches et des devoirs (2). Gottschaldt insiste, dans un travail publié la même année, sur le fait que jumeaux monozygotes et jumeaux dizygotes sentent très différemment leur état gémellaire et que les manifestations psychiques déterminées par la « structure sociale » du couple révèle toujours de quelque façon le fondement héréditaire de la personnalité (3). C'est-à-dire que « la structure sociale », bien qu'elle puisse être aussi fortement différenciatrice pour les partenaires des deux catégories gémellaires, n'est pas qualitativement la même pour l'une et pour l'autre.

(1) BRACKEN (H. von), Mutual intimacy in twins : types of social structure in pairs of identical and fraternal twins, *Char. and Pers.*, 1934, 4, 293-309.

(2) GRAEWE (H.), Sie Schulleistungen erbgleicher Zwillinge, *Volk u. Rasse*, 1937, 12, 1-17.

(3) GOTTSCHALDT (K.), Umweltscheinungen im erbpsychologischen Bild, *Naturwiss.*, 1937, 73, 518-523.

Faute d'un contrôle véritable, toutes ces idées qui pourraient être des hypothèses de travail restent des vues de l'esprit auxquelles l'illustration clinique ou la cohérence doctrinale tient lieu de preuve.

Dans son article de 1949, Gedda soutient que la situation de conflit grave est exceptionnelle chez les jumeaux identiques, alors qu'elle est assez fréquente entre frères ordinaires. Plus précisément, écrit Gedda, la situation gémellaire obéit, pour les conflits, à la loi du tout ou rien. Ou bien les conflits entre jumeaux sont insignifiants et correspondent tout simplement à l'attitude d'*homo ludens* décrite par Huizinga, ou bien, mais c'est très rare, ils sont d'une extrême gravité (1). C'est comme si « la force de l'instinct qui lie les jumeaux avait brusquement changé de signe électrique, comme si, à la force d'attraction avait succédé une force, égale et contraire, de répulsion ».

L'hypothèse est séduisante, mais elle attend encore une démonstration en règle.

Les faits les plus sûrs concernant l'originalité de la structure gémellaire sont peut-être ceux qu'une psychologue américaine, Lillian Portenier, a publiés en 1938-1939 (2). Comparant des couples de jumeaux à des non-jumeaux couplés au hasard, l'auteur parvient à deux conclusions intéressantes. La première est que les jumeaux sont moins bien adaptés socialement que les non-jumeaux, qu'ils sont plus « soumis » (*submissive*) et possèdent moins de confiance en soi (3). La seconde conclusion, plus importante, concerne directement la structure du couple. Entre deux partenaires jumeaux, le contraste est en général plus net qu'entre deux partenaires de même âge, de même sexe et de même statut socio-économique pris au hasard, pour tout un ensemble de traits : introversion-extraversion, dominance-soumission, confiance en soi, sociabilité, tendances névrotiques (4).

(1) Geyer, ainsi que Newman et ses collaborateurs, d'ailleurs cités par Gedda, donnent des exemples du contraire.

(2) PORTENIER (Lillian), Twinning as a factor influencing personality (*Psychol. Bull.*, 1938, p. 711 et *J. of Educ. Psychol.*, 1939, pp. 542-547).

(3) Pour la sociabilité étudiée par le questionnaire de Bernreuter, le rapport critique entre jumeaux et non-jumeaux est de 1,96.

(4) Traits définis par le questionnaire de Bernreuter. Sans procéder par comparaison avec des couples de hasard, Carter avait déjà obtenu, avec le même questionnaire de personnalité, les mêmes corrélations intra-couples que Portenier. CARTER (H. D.), Twin similarities in personality traits, *J. Genet. Psychol.*, 1933, pp. 312-321.

Ces résultats apportent bien la preuve que la situation gémellaire influence la personnalité, qu'elle peut créer ou accentuer des asymétries. Ils nous démontrent aussi, une fois de plus, que pour les traits considérés la position caractérielle d'un individu est déterminée beaucoup moins par l'hérédité et par le milieu défini par le statut socio-économique que par la complémentarité ou l'opposition au sein du micro-milieu, par la dialectique des relations personnelles avec autrui. Puisque aussi bien des jumeaux qui ont en commun, partiellement du moins, hérédité et milieu, se ressemblent moins que des individus pris au hasard.

Mais les tests ne nous disent évidemment rien sur la véritable genèse de ces asymétries. Et l'on regrettera enfin que Portenier n'ait pas distingué dans sa population gémellaire entre couples monozygotes et couples dizygotes.

LE COUPLE BISEXUÉ ET LA PSYCHOLOGIE DIFFÉRENTIELLE DES SEXES

Rien n'illustre mieux l'influence du couple sur la personnalité des partenaires que la comparaison des couples bi-sexués avec les deux autres catégories de couples gémellaires.

On pouvait croire que la diversité des sexes et la différence des conditions éducatives propres à chacun des sexes s'ajoutant aux différences d'hérédité, les couples bisexués se distingueraient des couples monozygotes beaucoup plus nettement que ne le font les couples dizygotes de même sexe. Or, pour la quasi-totalité des caractéristiques étudiées dans le présent ouvrage, c'est exactement l'inverse qu'on observe. Les couples bi-sexués (catégorie 5) occupent, à peu près régulièrement, une position intermédiaire entre les couples monozygotes (catégorie 1) et les couples dizygotes de même sexe (catégorie 4).

Le tableau 65 donne une vue d'ensemble des principaux traits et comportements où les couples bi-sexués se placent en position intermédiaire, d'après les élaborations du questionnaire-enquête.

Plusieurs des appréciations, il est vrai, comme la ressemblance physique et morale des deux jumeaux au même parent, sont loin d'être objectives. Elles sont avant tout, de la part des parents, un fait de croyance. Mais, à ce titre même, elles

TABLEAU 65

*Récapitulation des traits et comportements
par lesquels les couples bisexués (catégorie 5)
occupent une position intermédiaire
entre les couples monozygotes (catégorie 1)
et les couples dizygotes uni-sexués (catégorie 4)
(d'après les réponses au Questionnaire-Enquête)*

Effectifs globaux	Catégories		
	1	5	4
(Nombre de questionnaires avec réponse explicite ou non)	345	216	207
Q. 38 Tendance à l'isolement (p. 364)	31,5 %	23 %	16,4 %
Q. 28 Fréquence de la cryptophasie (tableau 41)	47,9 %	37,8 %	27,4 %
Q. 40 a Co-jumeau comme confident le plus intime	83,4 %	59,6 %	57 %
Taux de célibat (tableau 57)	58,1 %	46,8 %	43,2 %
B. 20 Timidité commune aux deux jumeaux (tableau 50)	48,1 %	25,8 %	16,6 %
Q. 45 Même caractère (tableau 64)	35 %	15,3 %	4,3 %
Q. 11 et 13 Ressemblance physique des 2 jumeaux au même parent (tableau 71)	43,8 %	4,8 %	2,7 %
Q. 12 et 14 Ressemblance « morale » des 2 jumeaux au même parent (tableau 72)	26,9 %	6,6 %	1,2 %

possèdent valeur et probablement efficacité. Le couple garçon-fille est vu de l'extérieur comme plus étroit, plus « gémellaire » que le couple de deux filles ou de deux garçons sans ressemblance. Et cette vision, cette croyance que le roman de Robert Musil illustre avec tant de force, il est probable qu'elle agit sur les partenaires eux-mêmes, sur leur façon de vivre leur situation gémellaire. Et d'autant mieux qu'elle ne fait sans doute qu'encourager leurs propres dispositions.

Je dois d'ailleurs reconnaître que cette attitude des couples bi-sexués, qui apporte une preuve nouvelle de l'importance de la situation gémellaire, je ne l'avais pas prévue. Elle s'est dégagée petit à petit des élaborations et imposée, en quelque sorte, sans que mes efforts d'interprétation y soient pour rien.

Après coup, j'ai recherché dans la littérature « gémello-logique » le fait que j'avais ainsi découvert. Il n'est signalé nulle part, si j'en crois la bibliographie établie par Gedda, grâce à laquelle les risques n'existent guère de laisser échapper une référence utile. Le fait n'est pas signalé, mais deux auteurs au moins ont publié des données qui l'impliquent : Yule, un auteur américain et Lassen, un auteur allemand. Le travail de Yule concerne le facteur de persévération, tel qu'il est exploré par le test de Stephenson : la *concordance* dans la persévération est à son maximum entre les partenaires monozygotes, à son minimum entre les partenaires dizygotes unisexués ; et les partenaires des couples bisexués se situent dans une position intermédiaire (1).

Le travail de Lassen, conduit par enquête auprès de 226 couples de jumeaux recrutés dans la population scolaire, présente beaucoup plus d'intérêt du fait qu'il porte sur tout un ensemble de caractéristiques : quatorze attitudes et modes de comportement (2). Les corrélations intra-couples sont calculées pour chacune des trois catégories gémellaires (MZ, DZ unisexués et DZ bisexués).

Or, pour dix caractéristiques sur les quatorze étudiées, les couples bisexués occupent une position intermédiaire entre les monozygotes et les dizygotes uni-sexués.

(1) YULE (Ella P.), The resemblance of twins with regard to perseveration, *J. mental Sci.*, 1935, 81, 489-501.

(2) LASSEN (Marie-Thérèse), Zur Frage der Vererbung sozialer und sittlicher Charakteranlagen, *Arch. Rass. u. Ges. Biol.*, 1931, 25, 268-278.

Parmi ces dix caractéristiques, celles qui distinguent le plus nettement les couples bisexués dans cette position intermédiaire sont : *la conscience de soi* (corrélation de + .38 entre + .71 pour les MZ et — .01 pour les DZ unisexués), *l'attitude envers les parents* (+ .85 entre + .96 et + .47), *l'attitude envers les camarades* (+ .29 entre + .86 et — .03).

Ces corrélations, indices de ressemblance intra-gémellaire qui rapprochent les couples bisexués des couples monozygotes prennent une signification plus nette encore quand on considère quelles sont les caractéristiques pour lesquelles les jumeaux des couples bisexués ne concordent pas plus entre eux que les dizygotes de même sexe : *contrôle de soi* (+ .30 pour les bisexués, + .27 pour les DZ unisexués contre + .71 pour les MZ), *impressionnabilité* (+ .42 et + .42 contre + .92), *champs d'intérêt* (+ .15 et + .12 contre + .91).

Les caractéristiques pour lesquelles les indices de ressemblance ne sont pas plus élevés chez les DZ bisexués que chez les DZ unisexués font surtout intervenir des facteurs d'ordre physiologique. Et encore peut-on s'étonner que la différence de sexe ne donne pas des corrélations encore beaucoup plus faibles pour les couples bisexués. On est donc en droit de supposer qu'un effet-de-couple intervient même ici pour compenser la dissemblance due au sexe.

Les caractéristiques pour lesquelles la ressemblance entre DZ bisexués est nettement plus forte et plus fréquente qu'entre DZ unisexués font surtout intervenir des attitudes psychologiques et sociales, la dialectique de la conscience de moi et d'autrui. Elles traduisent, comme le font mes propres élaborations et à peu près de la même façon, la structure du couple telle qu'elle est déterminée par la situation gémellaire.

Cette coïncidence de mes résultats avec ceux de Lassen est d'autant plus frappante que nos perspectives de recherche sont complètement étrangères l'une à l'autre.

*
* * *

La structure du couple bisexué n'a pas seulement pour effets de rapprocher psychologiquement les partenaires l'un de l'autre, en atténuant les discordances qu'ils doivent tenir

d'une hérédité dissemblable, et de les rapprocher, du moins pour certains traits, des jumeaux monozygotes.

Elle possède également, semble-t-il, un autre effet lié sans doute dans une certaine mesure aux effets précédents et encore plus inattendu. La structure du couple bisexué tend à renverser chez ses partenaires le tableau opposé de la féminité et de la masculinité. C'est du moins ce que nos élaborations dégagent à la fois pour la timidité et pour la dominance.

D'abord pour la timidité. Si le tableau 50 nous montre que, pour la fréquence des couples « timides », les jumeaux bisexués (catégorie 5) se situent en position intermédiaire entre la catégorie 1 et la catégorie 4, nous pouvons lire au tableau 48 (élaboration des résultats individuels) que cette position intermédiaire est due principalement au taux exceptionnellement élevé des garçons timides ou réputés tels, dans les couples bisexués (53,4 %). Alors que chez les filles des mêmes couples, le pourcentage des timides est exceptionnellement bas (37,9 %) (1). C'est un renversement des tendances habituelles. En comparant d'ailleurs les fréquences de cette catégorie 5 aux fréquences de la catégorie 4 (DZ de même sexe), l'inversion des tendances apparaît nettement. La timidité est déclarée dans 33,5 % des cas chez les partenaires des couples garçon-garçon, et dans 43,7 % des cas chez les partenaires des couples fille-fille. Pour l'ensemble de notre population gémellaire, les garçons jumelés avec les filles sont les plus timides de tous les garçons ; et les filles jumelées avec les garçons sont les moins timides de toutes les filles. Évidemment, la différence des fréquences peut être augmentée par un effet de contraste dans l'opinion de l'entourage. Mais l'opinion à elle seule ne saurait la créer.

Pour la dominance, nous savons déjà que sur un total de 151 couples, elle est exercée 96 fois par les filles et 55 fois seulement par les garçons (tableau 61). C'est dire que les filles mènent les garçons environ deux fois sur trois. J'ai déjà mentionné, dans le commentaire du tableau 61 que le rapport de dominance se modifie avec l'âge. Le tableau 66 précise l'allure de ce phénomène.

(1) La différence de ces fréquences de « timidité » est significative, statistiquement au seuil de probabilité de 0,02.

TABLEAU 66

*Exercice de la dominance
chez les garçons et les filles des couples bisexués
en fonction de l'âge
(d'après les réponses à 217 questionnaires) (Q. 41)*

	Nombre de couples où				
	la dominance est exercée par		la do- minance est alternée	il n'y a pas de do- minance	Pas de réponse
	Garçon	Fille			
1 à 5 ans ($n = 34$)	8	15	1	2	8
6 et 7 ans ($n = 21$)	4	7	1	0	9
8 à 10 ans ($n = 36$)	7	23	2	1	3
11 à 15 ans ($n = 60$)	21	26	2	4	7
16 à 20 ans ($n = 30$)	5	14	2	5	4
Plus de 20 ans ($n = 36$) .	10	11	2	4	9
Tous les âges ($n = 217$)	55	96	10	16	40
<i>Fréquences</i>					
1 à 7 ans	21,8 %	40 %	3,6 %	3,6 %	31 %
8 à 10 ans	19,4 —	63,9 —	5,6 —	2,8 —	8,3 —
11 à 15 ans	35 —	43,3 —	3,3 —	6,7 —	11,7 —
16 à 20 ans	16,7 —	46,7 —	6,6 —	13,3 —	16,7 —
Plus de 20 ans	27,8 —	30,6 —	5,5 —	11,1 —	25 —
Tous les âges	25,3 —	44,2 —	4,6 —	7,4 —	18,5 —

Signification des différences dans la fréquence de dominance des garçons et des filles :

- 1 à 7 ans : R.C. de 2,12, $P. = 0,05$;
- 8 à 10 ans : R.C. de 4,28, $P. < 0,001$;
- 11 à 15 ans : R.C. de 0,93, $P. > 0,30$;
- 16 à 20 ans : R.C. de 2,63, $P. = 0,02$.

On voit d'abord que le rapport de dominance s'établit dès la première enfance. Il atteint son maximum de fréquence vers l'âge de 8 ans et s'y maintient jusqu'à 14 ou 15 ans. A partir de 15 ans, le pourcentage des cas où une dominance est déclarée diminue.

Mais en même temps, les taux relatifs de prédominance féminine et de prédominance masculine subissent d'intéressantes fluctuations. Les filles exercent leur domination au maximum entre 8 et 10 ans. Ce sont elles qui, dans cette classe

d'âge, font augmenter le taux général des cas de dominance. Puis, à partir de 11 ans, les garçons pour la première fois établissent à peu près l'égalité avec les filles. A l'étape suivante cependant, c'est-à-dire entre 16 et 20 ans, la domination des garçons sur les filles redevient très rare : ce sont eux qui font alors diminuer le taux général des cas de dominance, la fréquence des cas de dominance féminine restant à peu près la même que ce qu'elle était à la classe d'âge précédente. Enfin, au delà de vingt ans, l'égalité se rétablit à peu près entre garçons et filles.

La première explication qui vient à l'esprit est d'attribuer la prédominance globale des filles à leur niveau de maturité plus élevé que celui des garçons, à âge égal. Les fluctuations de dominance qu'on observe à partir de onze ans, tantôt au bénéfice des garçons, tantôt au bénéfice des filles confirment-elles cette hypothèse en marquant une liaison avec les fluctuations des rythmes de développement différents selon le sexe ?

Mais comment définir et mesurer la maturité des rythmes de développement ?

On doit d'abord penser au développement somatique et examiner les données relatives au poids et à la taille des jumeaux et jumelles. On peut alors tout de suite affirmer que la prédominance globale des filles sur les garçons ne s'explique pas par les facteurs d'ordre somatique *que nous connaissons par l'enquête*. En effet, les filles sont en moyenne inférieures aux garçons par leur poids de naissance (sur 118 couples : 66 fois supériorité du garçon, 45 fois supériorité de la fille, 6 fois égalité), par leur poids au moment de l'enquête (sur 115 couples : 66 fois supériorité du garçon, 45 fois supériorité de la fille, 4 fois égalité), par leur taille au moment de l'enquête (sur 111 couples : 62 fois supériorité du garçon, 36 fois supériorité de la fille, 13 fois égalité).

L'évolution des poids et des tailles, telle qu'elle est indiquée au tableau 67, donne même l'impression paradoxale d'une relation négative entre les fluctuations de la supériorité physique et les fluctuations de la dominance (tableau 66). A la période pubertaire (entre 11 et 15 ans) en effet, les filles acquièrent égalité de poids avec les garçons et supériorité de taille : et c'est pourtant l'âge où leur domination sur les garçons

diminue. Entre 16 et 20 ans, les garçons reprennent sur les filles une supériorité de poids, et plus encore de taille : et cependant leur taux de dominance diminue au point d'atteindre son minimum.

Faut-il en conclure que les facteurs d'ordre somatique et physiologique ne jouent aucun rôle dans l'établissement du rapport de dominance entre garçons et filles des couples bisexués ? Certainement pas.

Tout d'abord, il faut bien avouer que les différences de poids et de taille ne nous permettent guère d'apprécier la différence de développement physique entre garçons et filles. Le niveau de maturité physique s'établit selon d'autres indices, apparaît par d'autres signes extérieurs, qui confèrent d'ailleurs au poids et à la taille des valeurs différentes selon le sexe, et notamment aux approches de la puberté : à égalité de taille, la fille paraît plus développée, plus mûre que le garçon. Cette appréciation de plus grande maturité qu'autrui porte sur elle est un jugement auquel la fille elle-même participe, qu'il soit exact ou non.

Il faut ensuite admettre que la taille et le poids, même considérés dans leur simple valeur brute, interviennent au titre de facteurs secondaires dans la prédominance d'un partenaire sur l'autre. Les analyses du tableau 67 faites âge par âge et facteur par facteur le prouvent clairement. Si l'on se reporte à la dernière ligne où les pourcentages sont calculés pour l'ensemble des âges, on constate par exemple que dans les 78 cas où le garçon bénéficie d'une taille supérieure à celle de sa jumelle, 28 fois la dominance est au bénéfice du garçon et 31 fois au bénéfice de la fille. Mais que dans les 56 cas où la taille du garçon est inférieure, la dominance du garçon n'est établie que 12 fois contre 27 fois au bénéfice de la fille.

Il semble aussi que l'importance de ces facteurs se modifie en fonction de l'âge et des rythmes plus ou moins rapides de croissance. Pendant la phase pubertaire, par exemple, la supériorité de taille paraît intervenir avec plus d'efficacité pour assurer la prédominance du garçon. Mais les effectifs de chaque classe d'âge sont trop faibles pour permettre autre chose que des hypothèses à vérifier sur de plus grands nombres. C'est pourquoi d'ailleurs sont donnés ici non pas des pourcentages, mais les chiffres bruts de nos résultats.

TABLEAU 67

*Relation entre exercice de la dominance
et supériorités d'ordre somatique
dans les couples bisexués en fonction de l'âge*
(d'après les réponses au Questionnaire) (Q. 17, 18 et 41)

	Supériorité de poids		Supériorité de taille		Supériorité à la fois de poids et de taille	
	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles
1 à 5 ans.....	13	10	11	6	7	3
Dont	3 + 5 — 5 =	4 + 3 — 3 =	4 + 5 — 2 =	3 + 1 — 2 =	3 + 3 — 1 =	1 + 1 — 1 =
Dominance (+).	6 G 9 F 8 =		5 G 8 F 4 =		4 G 4 F 2 =	
6 et 7 ans.....	13	4	9	5	9	4
Dont	4 + 2 — 7 =	3 + 0 — 1 =	3 + 2 — 4 =	5 + 0 — 0 =	3 + 2 — 4 =	4 + 0 — 0 =
Dominance (+).	4 G 5 F 8 =		3 G 7 F 4 =		3 G 6 F 4 =	
8 à 10 ans.....	18	10	13	9	9	6
Dont	4 + 9 — 5 =	5 + 3 — 2 =	3 + 6 — 4 =	5 + 2 — 2 =	2 + 3 — 4 =	2 + 2 — 2 =
Dominance (+).	7 G 14 F 7 =		5 G 11 F 6 =		4 G 5 F 6 =	
11 à 15 ans....	27	26	17	29	14	20
Dont	10 + 11 — 6 =	11 + 8 — 7 =	7 + 6 — 4 =	13 + 9 — 7 =	6 + 6 — 2 =	10 + 5 — 5 =
Dominance (+).	18 G 22 F 13 =		16 G 19 F 11 =		11 G 16 F 7 =	
16 à 20 ans....	13	10	18	4	13	3
Dont	4 + 4 — 5 =	6 + 2 — 2 =	4 + 9 — 5 =	1 + 0 — 3 =	4 + 4 — 5 =	1 + 0 — 2 =
Dominance (+).	6 G 10 F 7 =		4 G 10 F 8 =		4 G 5 F 7 =	
Tous les âges...	84	60	78	53	52	36
Dont	25 + 31 — 28 =	29 + 16 — 15 =	31 + 28 — 19 =	27 + 12 — 14 =	18 + 18 — 16 =	18 + 8 — 10 =
NOMBRE TOTAL de couples..	n = 114		n = 121		n = 88	
Dominance (+).	41 G 60 F 43 =		43 G 55 F 33 =		26 G 36 F 26 =	

+ dominant

— dominé

= pas de dominance dans le couple ou réponse douteuse

Que sont alors les facteurs principaux en fonction desquels s'établit, dans les couples bisexués, la prédominance des filles ? (1).

Nous avons déjà formulé l'hypothèse de facteurs physiologiques, d'indices de maturité physique sur lesquels le questionnaire ne nous renseigne pas. On peut aussi imaginer dans la détermination de toute façon très complexe de la dominance, l'intervention de facteurs psychologiques ; facteurs de caractère et d'efficienne intellectuelle. Les seuls renseignements dont nous disposons ici sont les réponses aux questions de réussite scolaire (questions 46, 46 bis et 47 de l'enquête).

TABLEAU 68

Relation entre exercice de la dominance
et supériorité de réussite scolaire
dans les couples bisexués en fonction de l'âge

(d'après les réponses à 109 questionnaires)
(Q. 46, 46 bis, 47 et 41)

Jusqu'à 7 ans (n = 10)	8 à 10 ans (n = 25)	11 à 15 ans (n = 39)	16 à 20 ans (n = 35)	Tous les âges (n = 109)
Domi- nance	Domi- nance	Domi- nance	Domi- nance	Domi- nance
+ - =	+ - =	+ - =	+ - =	+ - =

Supériorité scolaire

2 G	0	1	1	10 G	4	4	2	15 G	10	5	0	21 G	4	8	9	48 G	18	18	12
8 F	6	1	1	15 F	13	1	1	24 F	13	5	6	14 F	6	4	4	61 F	38	11	12

Distribution totale de la dominance

1 G	7 F	2 =	5 G	17 F	3 =	15 G	18 F	6 =	8 G	18 F	6 =	29 G	56 F	24 =
-----	-----	-----	-----	------	-----	------	------	-----	-----	------	-----	------	------	------

Le tableau 68 où sont consignées ces réponses, démontre l'existence d'un facteur important d'efficienne intellectuelle. Nous savons déjà par les statistiques générales du tableau 62

(1) Deux faits, que j'ai examinés dans une recherche postérieure à la rédaction du présent ouvrage contribuent peut-être à l'explication de la prédominance de la fille. La tendance de la fille à traiter son jumeau comme son bébé (*attitude maternelle protectrice*). La fréquence beaucoup plus élevée de l'énurésie chez le garçon (d'où humiliation du garçon, situation qui justifie et renforce l'attitude maternelle de la fille).

que la « réussite scolaire » est, de tous nos indices, celui qui pèse le plus dans l'établissement de la prédominance, pour les jumeaux d'hérédité différente et que — pour toutes les catégories gémellaires — il a plus d'importance pour les garçons que pour les filles.

Dans l'asymétrie du couple bisexué, nous pouvons d'abord juger approximativement de l'importance du facteur intellectuel en calculant l'effet de la réussite scolaire sur la prédominance des garçons. Sur le total de 48 couples (tous les âges) où le garçon réussit mieux que sa sœur, la dominance du garçon est constatée 18 fois (et 18 fois la dominance de la fille) : soit 50 % des cas où une dominance est déclarée. Sur le total de 61 couples où le garçon réussit le moins bien, la dominance du garçon n'est constatée que 11 fois (et 38 fois la dominance de la fille) : soit 22 % seulement des cas où une dominance est déclarée. Le rôle de la réussite scolaire dans l'établissement de la prédominance est donc supérieur à celui des facteurs somatiques que nous avons jusqu'alors examinés.

Mais l'examen du facteur scolaire, d'âge en âge, tel qu'il est présenté au tableau 68, nous apporte d'autres motifs de réflexion.

Tout d'abord, nous constatons une supériorité massive des filles sur les garçons au début de la scolarité, supériorité qui s'atténue petit à petit et qui s'inverse vers l'âge de seize ans.

Ainsi est-on conduit à cette hypothèse que la prédominance féminine qu'aucun facteur d'ordre physique ne peut expliquer dans les premières années de l'enfance, est déterminée en bonne partie par un facteur d'ordre mental. La petite fille est ou paraît plus « intelligente », plus développée mentalement que le petit garçon. La meilleure réussite, ou l'apparence d'une meilleure réussite au début de la scolarité traduit vers l'âge de 5 à 7 ans une supériorité probablement affirmée déjà dans les années antérieures. Notre première hypothèse est donc que cette supériorité, liée peut-être à des facteurs de caractère que notre questionnaire n'atteint pas, détermine dès les premières années de la vie la tendance des filles à diriger le couple.

Mais que se produit-il quand la supériorité scolaire des filles s'atténue, puis disparaît ?

Dans la période de 11 à 15 ans, le facteur scolaire joue très fortement dans la détermination de la prédominance et

c'est ce facteur, semble-t-il, qui assure aux garçons la direction du couple avec une fréquence encore jamais atteinte, alors qu'en cette période les filles les ont pourtant surclassés du point de vue somatique, grâce à une poussée pubertaire plus précoce.

Les faits constatés entre 16 et 20 ans semblent contredire cette loi d'évolution. La supériorité scolaire s'est renversée nettement au bénéfice des garçons et cependant la prédominance leur échappe à nouveau. Ils bénéficient, à partir de 16-17 ans, à la fois de la supériorité somatique et de la supériorité scolaire, et cependant, jamais la fréquence de leur dominance du couple n'a été aussi faible. Sans doute faut-il tenir compte du fait qu'en cette période nombreux sont les couples bisexués qui se dissocient et qu'en conséquence la proportion des couples avec rapport de dominance diminue. Mais si l'on considère seulement les couples qui ont conservé ce rapport de dominance, c'est-à-dire si l'on compare les cas de dominance féminine aux cas de dominance masculine, l'infériorité des garçons est patente. Trois fois sur quatre environ la fille domine le garçon.

Une seconde hypothèse est alors à envisager : le regain de prédominance féminine entre 16 et 20 ans est due à un facteur de maturité générale. A cet âge, les filles sont déjà des femmes, ou apparaissent comme telles, alors que la plupart des garçons poursuivent et achèvent petit à petit leur enfance.



Nous ne devons certes jamais oublier que les effectifs sur lesquels nous raisonnons sont faibles quand on les considère dans le fractionnement des groupes d'âge, et d'autre part que nous travaillons sur des témoignages. Quand il s'agit de tailles et de poids, on peut admettre que, dans la grande majorité des cas, le renseignement fourni est exact. Mais quand il s'agit de dominance ou de réussite scolaire, il est inévitable qu'une part de subjectivité n'intervienne pas dans l'appréciation des faits.

D'ailleurs, et c'est ce qui augmente considérablement la complexité causale et la difficulté des analyses quand il s'agit de faits d'ordre psychologique, l'opinion les crée partiellement dans le temps même qu'elle les exprime. Ainsi l'opinion que les filles sont, à âge égal, plus avancées que les garçons est-elle

une idée synchrétique où se mêlent inextricablement des faits d'ordre biologique, comme la précocité de la poussée pubertaire, des faits d'ordre psychologique comme la précocité du langage, des faits d'ordre social comme l'interruption plus précoce de l'enfance par la participation aux tâches domestiques. Certaines caractéristiques différentielles ébauchent un tableau d'ensemble que l'opinion saisit, accentue, stabilise pour en faire un stéréotype. Et le stéréotype, accepté plus ou moins docilement, vécu plus ou moins consciemment par l'individu auquel il s'applique devient partie intégrante de la réalité.

La subjectivité d'un jugement, collectif ou individuel, est, dans le domaine de la psychologie, cause réelle.

Ainsi, pour le problème qui nous occupe, peut-on admettre que le stéréotype de la fille-plus-avancée que le garçon est un facteur qui s'ajoute aux autres facteurs, et lié à eux par un double rapport d'effet partiel et de cause secondaire.

Il est possible d'ailleurs que ce stéréotype ne joue pas avec la même force et de la même façon à tous les niveaux d'âge. Il est probable enfin que les témoignages dont nous disposons ne sont pas affectés de la même dose de subjectivité à tous les niveaux d'âge. Pour les adolescents et pour les adultes, c'est souvent le témoignage des jumeaux eux-mêmes que nous avons recueilli. Pour la première enfance et pour la période scolaire, le témoignage est exclusivement celui des parents. Mais ce changement dans l'origine des témoignages ne peut qu'accentuer l'évolution des phénomènes que nous avons étudiés. Et de toute façon, si l'essentiel est de déterminer la genèse des différences entre garçons et filles, c'est l'opinion des parents sur ce qui est constaté dans les dix premières années de la vie qui nous importe le plus.

CONCLUSIONS

L'intérêt des couples monozygotes pour l'étude de la personnalité est de démontrer l'importance primordiale de facteurs autres que l'hérédité. La relation avec autrui exige une forme d'équilibre qui entraîne à une division des tâches, à une diversité d'attitudes complémentaires, à tout un ensemble orga-

nisé d'inégalités ou, d'une façon plus générale, d'asymétries.

La diversification des individus est solidaire des multiples asymétries créées par toute relation humaine. La démonstration que donnent les jumeaux identiques de cette loi très générale est d'autant plus frappante et décisive que le système de relation est établi, dans leur cas, entre deux partenaires pourvus des mêmes virtualités héréditaires.

Ce n'est pas attribuer cependant à la notion de couple ou de relation humaine la valeur d'une cause absolue, ou admettre que la répartition des rôles s'établisse au hasard. Des différences d'ordre somatique ou physiologique existent toujours entre deux individus, fussent-ils issus d'une même cellule initiale. Pour les jumeaux identiques, ce sont ces petites disparités notées dès les premières semaines de la vie, dès la naissance même, et que Gesell considère comme des « caractéristiques prophétiques » pour la personnalité future (1). Ces différences constituent bien les données matérielles de base au moyen desquelles la structure du couple va s'organiser. Mais hors de cette structure, la plupart de ces différences pourraient avoir une autre signification, une autre valeur, ou n'en pas avoir du tout. De telle sorte que la prophétie dont parle Gesell me paraît bien illusoire. Elle se fait après coup.

L'intérêt des couples bisexués est de souligner beaucoup plus fortement par leurs aspects paradoxaux, la détermination réciproque des caractères individuels par la structure du couple et de la structure du couple par les caractères individuels.

Dans le dispositif expérimental constitué par le couple monozygote, les deux partenaires présentent au départ le maximum de ressemblance. Au contraire, dans le dispositif constitué par le couple bisexué, tout en conservant les avantages de la situation de gémellité (égalité d'âge et communauté du milieu familial), les partenaires sont nettement dissemblables : ils ajoutent aux différences d'hérédité toutes les oppositions dues au sexe. Ce sont ces différences et ces oppositions sur quoi s'édifie la formule du couple. Et notamment les différences de rythme de divers secteurs du développement somatique et psychologique, les différences dans les modes de sociabilité.

(1) GESELL (A.) et THOMPSON (H.), Twins T and C from infancy to adolescence ; biogenetic study of individual differences by method of co-twin control, *Genet. Psych. Monogr.*, 1941, 24, 3-121.

Ainsi, la fille plus encline en général que le garçon à établir et à cultiver les relations extérieures sera souvent plus apte que son frère à prendre le rôle de « représentant » du couple, selon l'expression de von Bracken. Grâce sans doute à ses dispositions naturelles de sociabilité, elle semble pâtir beaucoup moins de la situation gémellaire comme il apparaît quand on compare, pour le développement du langage, les couples de deux filles aux couples de deux garçons. Les différences de sexe polarisent la structure du couple.

Mais la structure du couple oriente en même temps les dispositions respectives du garçon et de la fille, et inverse même ce qu'elles auraient pu être chez une fille ou chez un garçon isolé. Ni l'un ni l'autre, liés l'un à l'autre, n'a les réactions qu'il aurait eu spontanément dans son développement autonome. On a souvent dit, à propos de psychologie différentielle des sexes, que la fille ne se pensait pas sans le garçon, mais que le garçon se pensait sans la fille. Dans l'univers du couple gémellaire, le garçon est bien obligé de se penser en fonction de sa sœur et d'une sœur qui, au bénéfice d'une meilleure sociabilité et d'un rythme de développement plus rapide ou réputé tel, lui fait la loi. Dans ces conditions où le rôle traditionnel de la masculinité est inversé, certaines attitudes du même ordre le sont aussi. La timidité tend à devenir l'apanage du garçon, et une plus grande hardiesse celui de la fille. En même temps qu'une solidarité plus étroite dans la complémentarité des rôles et des attitudes donne aux partenaires une ressemblance psychologique plus forte que n'aurait pu le faire prévoir leur qualité de jumeaux dizygotes.

Par ses effets qui stimulent notre réflexion dans la mesure même où ils renversent des rapports communément admis, par une sorte de décentration de nos perspectives habituelles, le couple gémellaire bisexué offre ainsi un dispositif d'expérience à la psychologie différentielle des sexes et à la psychologie du couple sexuel.

Tous les aspects aberrants de ce couple gémellaire proviennent, dira-t-on, de ce que le garçon et la fille sont du même âge. C'est une confrontation parfaite qui nous est proposée des rythmes différentiels de croissance chez le garçon et chez la fille. C'est aussi notre attention attirée sur l'importance et la signification de l'écart d'âge pour la bonne adaptation

réci-proque de l'homme et de la femme associés dans le couple qu'ils forment volontairement.

Les psychologues n'ont pas encore, que je sache, abordé de tels problèmes par cette méthode. Et le présent travail ne peut que les signaler en marge de propos d'une portée beaucoup plus générale.

CHAPITRE IX

LES JUMEAUX CONTRE LA GÉMELLITÉ

Les premières protestations des jumeaux contre les servitudes de la gémellité se manifestent aux approches de la puberté.

Mais, tout au long de leur enfance, les jumeaux cultivent avec amour leur situation et leur état de jumeaux. Jamais je n'ai recueilli pour des jumeaux de moins de dix ans un seul témoignage de protestation. Plus la ressemblance est forte, plus elle tend à se renforcer. C'est une règle générale qui souffre très peu d'exceptions.

Cependant même en cette période de la vie, où la complicité des parents favorise cette tendance spontanée des jumeaux à se vouloir semblables, on peut déjà observer par de très nombreux signes l'affirmation de personnalités autonomes. Ce qui distingue cette affirmation de la personnalité dans l'enfance gémellaire, de l'affirmation telle qu'elle se présentera pendant l'adolescence, c'est qu'elle ne prend jamais la forme d'un reniement de la gémellité. On observe alors des conflits, des rivalités pour l'affection des parents, mais en général sans aucune gravité. Et ce qu'il y a de plus remarquable chez les jumeaux-enfants c'est la combinaison du sentiment de propriété individuelle et du désir de posséder des objets identiques ; leur désir de posséder des objets identiques et leur aptitude extraordinaire à les distinguer l'un de l'autre. Comme s'ils se servaient du même objet en double exemplaire, à la fois mien et nôtre, pour affirmer simultanément leur moi et leur nous.

Les propriétés de l'enfant, ce sont essentiellement ses jouets et ses vêtements. Jouets jumeaux et vêtements jumeaux, reçus ou réclamés tels, dans l'univers gémellaire.

Nous avions tous nos jouets et tous nos vêtements en double exemplaire. Mais les miens étaient vraiment les miens. (*Marthe* dans son « témoignage parallèle »).

Ils veulent les mêmes vêtements, les mêmes jouets mais en double exemplaire et ne les échangent pas (jumeaux DZ de 7 ans).

Quand l'une recevait un cadeau, elle en réclamait un second, et le même pour sa sœur. C'est encore à peu près la même chose actuellement (jumelles MZ âgées de 11 ans au moment de l'enquête).

Quand on donnait quelque chose à l'un, il demandait toujours la même chose pour l'autre (jumeaux de diagnostic incertain, âgés de 25 ans au moment de l'enquête).

Ce n'est d'ailleurs pas tellement cette exigence égalitaire qui émerveille les parents, que la faculté étonnante manifestée par leurs jumeaux de discriminer entre vêtements et jouets identiques.

Ils sont très pointilleux sur la propriété depuis le plus jeune âge. Leurs jouets, identiques pour nous, ils les distinguent à des signes presque imperceptibles (jumeaux MZ de 15 ans).

Leurs jouets et leurs vêtements sont pareils, en double. Ils arrivent à les distinguer. On ne sait pas à quoi (jumelles de 6 ans, de diagnostic incertain).

Elles sont habillées absolument pareil. Mais elles distinguent quand même leurs vêtements beaucoup mieux que moi, leur mère. Et quand il m'arrive de me tromper elles protestent, elles pleurent. Et je dois les changer (jumelles monozygotes de 7 ans).

Nous ne nous sommes jamais trompées dans nos jouets et dans nos affaires personnelles. Nous arrivions à les reconnaître à des signes subtils, au grand étonnement de notre mère (jumelles MZ de 37 ans).

Dans leurs témoignages parallèles, Jeanne et Marie ne manifestent pas au même degré le sentiment de propriété, sauf pour les vêtements. Et en nous indiquant leur critère de discrimination, l'odeur, elles nous révèlent que si les vêtements possèdent une telle signification personnelle, c'est qu'ils sont, dans un mode de penser très archaïque, une appartenance. Les vêtements « participent » de l'individu qui les porte (1).

Pour tout j'avais un sentiment de propriété. Mais surtout pour les vêtements. On les sentait. Je m'en souviens vaguement. Jusqu'à 7-8 ans. Nous détestions nos odeurs mutuelles (*Jeanne*, question 9 du « jardin secret »).

(1) Récemment un auteur anglais, H. KALMUS, a étudié la différence d'odeur des jumeaux identiques par le moyen de chiens policiers. Ces chiens, pourtant entraînés, opèrent difficilement la discrimination, The discrimination by the nose of the dog of individual human odours and in particular of the odours of twins, *Brit. J. Anim. Behav.*, 1955, 3, 25-31.

C'était toujours le nôtre. Jamais le mien. Sauf pour les vêtements que nous reconnaissons à l'odeur. Surtout les vêtements de dessous. Nous nous battions quand il y avait échange de vêtements. Quand nous étions petites, bien sûr ! (Marie.)

Pour plus de sûreté, on peut d'ailleurs marquer de façon discrète les vêtements. C'est Justine et Sophie qui nous le disent :

Nous avons un sentiment de propriété. Pour les vêtements en particulier... Jamais nous ne confondions nos vêtements. Nous y mettions des marques particulières.

Dans leur travail de 1951, déjà cité, Gedda et Miglio ont posé à 224 jumeaux identiques de sept à vingt ans (41 couples masculins et 71 couples féminins), la question suivante : « Comment distingues-tu ton vêtement de celui de ton jumeau ? »

La grande majorité d'entre eux (197, soit 88 %) désignent un petit détail distinctif : un bouton, une tache, un raccommodage. Quelques-uns (19, soit 8,5 %) prétendent reconnaître leur vêtement en l'absence de tout signe particulier. Et huit seulement (3,5 %) déclarent qu'ils sont incapables de distinguer leur vêtement de celui de leur jumeau.

Enfin, remarquent nos auteurs, bien que la quasi-totalité des jumeaux (206, soit 92 %) désirent avoir les mêmes vêtements, et qu'il leur serait extrêmement facile de mettre l'un au lieu de l'autre puisqu'ils ont à peu près la même taille, la grande majorité d'entre eux (196, soit 87,5 %) tiennent à leur propre vêtement et n'aiment pas l'échanger avec celui de leur frère (1).

LE REFUS DES VÊTEMENTS SEMBLABLES

Ainsi, tout au long de l'enfance, et pour la plupart des jumeaux, le besoin de distinction ne s'oppose pas au désir d'être semblables. Il semble même que ce besoin et ce désir s'expriment simultanément et solidairement. Tout se passe comme si le besoin de distinction n'intéressait alors que la zone

(1) *Studio dei Gemelli*, p. 881.

très intime, et quasi biologique, de la personnalité. Le sentiment du mien nourrit, satisfait et développe la conscience de soi. Mais il n'importe pas encore, dans cette conscience enfantine et gémellaire, de se distinguer aux yeux des autres.

Cependant, le besoin de distinction, présent dès les premières années dans l'unité alors indissociable du couple, va s'amplifier à la fin de l'enfance. Il ne s'agit plus seulement de se sentir différent du co-jumeau, mais de paraître différent aux yeux des autres comme si brusquement, pour franchir les dernières étapes de son développement, la conscience de soi exigeait la reconnaissance d'autrui.

C'est une rébellion qui s'amorce contre l'unité du couple, contre l'emprise de la gémellité. Et qui s'exprime, en premier lieu, contre la similitude des vêtements jusqu'alors non seulement subie mais désirée.

Irène et Lucienne, alors âgées de quatorze ans, disent le plaisir qu'elles éprouvent à n'être plus regardées avec curiosité depuis deux ans qu'elles portent des vêtements différents : « Avant on nous regardait, et ça ne nous plaisait pas. »

Les jumeaux devenus adultes, plus ou moins libérés des servitudes du couple, mais conscients de tous les dommages que la gémellité leur a fait subir, critiquent souvent avec violence cette habitude des vêtements semblables et leurs parents qui en sont responsables.

Maintenant je trouve cela idiot, déclare Sophie. Si j'avais des jumelles je ne les habillerais pas pareil.

Et Odile, plus véhémement encore, me répond : « Ah, ne m'en parlez pas. C'était affreux. Vers quinze ans, j'ai réussi à faire changer des détails. Contre nos parents, nous étions d'accord pour nous différencier. C'est criminel d'habiller les jumeaux de la même façon ! »

P. T. Wilson et von Bracken qui ont procédé à une enquête du même ordre, le premier aux États-Unis, le second en Allemagne, à l'Institut de Psychologie de l'Université de Bonn, parviennent aux mêmes constatations (1).

La plupart des enfants et quelques rares adultes répondent

(1) WILSON (P. T.), A study of twins with special reference to heredity as a factor determining differences in environment, *Hum. Biol.*, 1934, 6, pp. 333-334 ; BRACKEN (H. von), Über die Sonderart der subjektiven Welt von Zwillingen, *Arch. f. ges. Psychol.*, 1936, 97, pp. 97-105.

qu'ils sont satisfaits d'être vêtus de la même façon et qu'ils ne tiennent pas à changer leur habitude :

Ça montre que nous sommes bien des jumeaux. — J'aime être jumeau de toutes les façons possibles. — Tout le monde aime ça. — C'est la coutume et ça nous plaît.

Mais la plupart des adolescents et des adultes s'insurgent contre la similitude des vêtements.

Tout le monde nous regarde. — Les gens font des réflexions. — Les garçons nous traitent de jumeaux. — C'est ridicule d'avoir l'air de sortir du même œuf.

*
* *

L'élaboration de la question 42 de notre enquête nous a permis de confirmer que la quasi-totalité des jumeaux, et aussi bien les dizygotes de même sexe que les monozygotes, portaient des vêtements identiques jusqu'à l'âge de 14-15 ans. Entre 15 et 20 ans, cette habitude concerne encore 75 % de la population gémellaire. Elle est, semble-t-il, légèrement plus faible chez les filles que chez les garçons (chap. VI, tableau 59).

L'élaboration de la question 43 va nous permettre de savoir avec quelle fréquence et à quel âge les jumeaux manifestent le refus des vêtements semblables et, de ce fait, leur protestation la plus explicite contre la confusion gémellaire. La question est ainsi formulée : « Ont-ils souhaité ne plus être vêtus de la même façon ? A quel âge ? »

Le tableau 69 donne la statistique des réponses explicites obtenues à la première partie de la question pour les couples âgés de 6 ans à 19 ans inclusivement au moment de l'enquête. On a exclu de cette élaboration les couples d'un âge inférieur à 6 ans pour lesquels aucune protestation contre les vêtements communs n'a été enregistrée. Quant aux couples bisexués, au nombre d'une centaine, trois réponses seulement ont été enregistrées (dont un refus) : la question 43 en effet ne les concerne pas puisque la différenciation vestimentaire, au moins dans les détails, est acquise pour la majorité d'entre eux avant l'âge de 6 ans.

Comme pour les réponses sur la timidité où la part d'appréciation subjective était importante, on a distingué ici entre les témoignages des parents et les témoignages des jumeaux

eux-mêmes. L'ensemble de la population étudiée est sectionné en deux groupes d'âge : de 6 à 13 ans inclusivement, de 14 à 19 ans inclusivement. Les pourcentages n'ont pas été calculés quand les effectifs du sous-groupe considéré étaient trop faibles.

TABLEAU 69

Refus des vêtements semblables

Fréquence des « oui » à la Question 43 (protestation ou refus)
en fonction de la catégorie gémellaire, du sexe, de l'âge
et de l'origine des témoignages
d'après les réponses explicites données pour 407 couples

	A			B			C			Ensemble		
	De 6 à 14 ans (témoignages des parents)			De 14 à 19 ans (témoignages des parents)			De 14 à 19 ans (témoignages des jumeaux)					
	N	« Oui »		N	« Oui »		N	« Oui »		N	« Oui »	
		n	%		n	%		n	%		n	%
Catégorie 1 :												
Garçons...	65	6		24	2		21	10		110	18	16,4
Filles	56	8		29	10		29	20		114	38	34,2
TOTAL ..	121	14	11,5	53	12	23,6	50	30	60	224	56	25
Catégories 2-3												
Garçons...	27	3		13	3		1	0		41	6	14,6
Filles	17	4		13	8		0	0		30	12	40
TOTAL ..	44	7	15,9	26	11		1	0		71	18	25,3
Catégorie 4 :												
Garçons...	35	5		20	4		3	1		58	10	17,2
Filles	25	5		16	3		13	9		54	17	31,5
TOTAL ..	60	10	16,6	36	7	19,4	16	10	62,5	112	24	24,1
TOTAL :												
Garçons...	127	14	11	57	9	15,8	25	11	44	209	34	16,3
Filles ..	98	17	17,3	58	21	36,2	42	29	69	198	67	33,8
ENSEMBLE	225	31	13,7	115	30	26,1	67	40	59,7	407	101	24,8

L'examen de ce tableau 69 ainsi établi, conduit aux constatations suivantes :

1) Les refus (ou protestations) contre la pratique des vêtements semblables sont rares pour le groupe d'âge de 6 à 13 ans.

Le chiffre de 13,7 %, relatif aux réponses explicites seulement, surévalue sans doute la fréquence réelle des refus. Il est probable en effet, pour ce genre de question, que les questionnaires sans réponse explicite, et qui n'ont pas été comptés ici, valent dans la plupart des cas comme « acceptation » des vêtements semblables. On peut en déduire, sous réserve de la valeur à attribuer au témoignage des parents, que la fréquence réelle des refus est d'environ 10 % pour notre premier groupe d'âge et qu'elle est à peu près nulle jusqu'à l'âge de 10 ans.

2) Pour le groupe d'âge de 14 à 19 ans, les déclarations de refus et protestations sont, comme on pouvait s'y attendre, beaucoup plus nombreuses que pour le premier groupe d'âge. Mais les pourcentages des protestations sont dans le rapport du simple au double suivant qu'ils sont calculés d'après les témoignages des parents ou d'après les témoignages des jumeaux eux-mêmes. Cela tient évidemment au fait que les parents ignorent souvent ou veulent ignorer les revendications de leurs enfants. Et il faut en tenir compte également pour introduire une certaine réserve dans les fréquences constatées au premier groupe d'âge. Cependant, ce facteur de témoignage n'est probablement pas le seul qui intervienne dans la différence des fréquences. A vrai dire, les chiffres de la colonne B (témoignages des parents) et de la colonne C (témoignages des jumeaux) ne sont pas rigoureusement comparables. Et cela pour deux raisons : par rapport aux couples qui sont connus par le témoignage de leurs parents, les couples qui témoignent eux-mêmes sont en moyenne un peu plus âgés et, à âge égal, ils sont probablement un peu plus indépendants de leurs parents.

3) La fréquence des protestations est la même pour les couples monozygotes et pour les couples dizygotes. Cette constatation est à rapprocher de ce que nous savons déjà par le tableau 59 : la pratique des vêtements semblables est à peu près aussi fréquente pour les deux catégories gémellaires.

4) Par contre, la fréquence des protestations est deux fois plus grande chez les filles que chez les garçons, et cela pour les couples MZ comme pour les couples DZ. Sur la base des résultats du tableau 59, nous savons que, pour la période de 14 à 19 ans, la pratique des vêtements identiques est moins fréquente pour les filles (74,7 %) que pour les garçons (81,3 %). Cela tendrait à prouver la plus forte tendance des filles à se

différencier, du moins par l'aspect vestimentaire, et aussi une certaine efficacité de leurs protestations.

L'élaboration du tableau 69 ne tient pas compte de la seconde partie de la question : « *A quel âge ont-ils souhaité ne plus être vêtus de la même façon ?* » Les effectifs sont trop peu nombreux et trop inégaux d'une année à l'autre pour qu'on puisse établir avec rigueur comment se distribuent, en fonction de l'âge, les revendications de vêtements différenciés.

En établissant l'histogramme des réponses obtenues et en tenant compte de la diversité des effectifs d'un âge à l'autre, il apparaît cependant nettement que la majorité des revendications se manifestent pour les deux sexes et pour les deux catégories gémellaires, entre 14 et 17 ans avec un maximum à 15 ans.

Entre 6 et 10 ans, les revendications sont très rares. A partir de 10 ans, leur fréquence augmente progressivement. A partir de 15 ans, les revendications deviennent moins nombreuses : c'est qu'elles sont en partie satisfaites. A cet âge, en effet, la différenciation vestimentaire est acquise pour 25 % environ des couples. Et à vingt ans pour la moitié d'entre eux (1).

De ceux qui sont encore soumis à l'âge de vingt ans à l'habitude des vêtements identiques, on peut penser qu'ils l'acceptent bien volontiers ou, du moins, qu'ils n'en souffrent pas trop.

Mais, entre ceux qui acceptent et ceux qui refusent, la différence n'est peut-être que de degré, sauf quelques cas rarissimes comme le couple Pierre-et-Louis, âgés de 23 ans, et chez qui d'ailleurs, le plaisir à être vêtus de la même façon s'inscrit dans un tableau psychologique d'une exceptionnelle identité : signature identique, timidité qui les retranche également du monde, absence de rapport de dominance, absence de compétition intra-gémellaire, désir de continuer leur vie ensemble, joie d'être confondus.

Pour la plupart des jumeaux, adolescents et adultes, au contraire, les sentiments sont très ambivalents. Le désir d'identité personnelle est en conflit avec le désir de ressem-

(1) Dans sa thèse encore inédite, Adèle MIGLIO donne les chiffres suivants : proportion de jumeaux désirant des vêtements différents : 4,8 % ; proportion des jumeaux opposés à l'échange des vêtements : 90 %. Ces chiffres sont calculés sur 123 couples MZ (49 couples de garçons de 3 à 16 ans, 74 couples de filles de 3 à 22 ans). L'élaboration est globale : elle ne distingue pas les sexes ni les âges.

blance avec le partenaire. Combien de fois, par exemple, la volonté si rigoureusement affirmée d'une différenciation vestimentaire aboutit-elle à des résultats dérisoires. Ils se bornent à changer un détail, les chaussures, le dessin de la cravate, qui ne peut en fin de compte les distinguer aux yeux d'autrui. La timidité de leur effort de différenciation qui contraste avec la force de leur revendication révèle assez bien qu'il y a compromis entre deux tendances contradictoires. Sans compter que leur identité de goûts, déterminée à la fois par l'habitude et par l'hérédité, les ramène souvent aux mêmes choix. Les parents de deux jumeaux alors âgés de 15 ans, nous confient avec une satisfaction non dissimulée :

Nous les avons vêtus de la même façon jusqu'à leur première communion. Puis il nous ont fait la guerre pour nous obliger à les habiller différemment. On les laisse libres maintenant. Mais en définitive, ils retombent presque toujours sur le choix des mêmes tissus, des mêmes vêtements.

C'est la même ambivalence qu'on observe dans les réactions des jumeaux aux quiproquo d'autrui qui peuvent se produire d'ailleurs avec ou sans la similitude de vêtements.

Ici encore, la plupart des jumeaux adolescents et adultes protestent. Ils sont agacés, vexés, humiliés qu'on les confonde l'un avec l'autre.

C'est agaçant d'être toujours ensemble et de se ressembler. On nous prend toujours l'une pour l'autre. On aimerait mieux vivre séparément, avoir des métiers différents. On aimerait mieux être des jumelles pas identiques (Catherine et Florence).

J'aime pas ça qu'on nous confonde ! Le mieux serait de ne pas travailler ensemble (Denis et Serge).

Ça nous vexe, ça nous agace quand on nous confond (Suzanne et Claire).

Oui, ça nous a énormément irritées (Jeanne). Mais c'est la même Jeanne qui termine sa confidence en disant : « Depuis la séparation nous sommes tellement heureuses de nous retrouver que la ressemblance nous est moins pénible. *A la fois nous l'aimons et nous la détestons, notre ressemblance.* »

Et Odile, dont on sait la profonde rivalité avec sa sœur, Odile aussi exprime une ambivalence de sentiment, compliquée d'ailleurs par l'impression d'être affligée d'une laideur d'autant plus ostensible, d'autant plus repoussante qu'elle est comme une copie négative de la beauté de Cécile. Immédiatement après avoir déclaré qu'il est « criminel d'habiller les jumeaux de la même façon », elle ajoute : « On disait que Cécile était

jolie, et moi laide comme un pou. » Pour échapper tout à la fois à la ressemblance et à la comparaison qu'elle croit désavantageuse, elle cherche à se vêtir différemment, puis quelques années plus tard à ne plus sortir avec Cécile. « Alors j'ai voulu la fuir. Je me suis sentie beaucoup plus heureuse quand on ne savait pas que j'avais une sœur jumelle. »

Et quand je lui demande si elle est vexée par le fait qu'on la confond parfois avec sa sœur, elle répond sans une seconde d'hésitation : « Oui, violemment, à partir d'un certain âge. » Mais elle rectifie presque aussitôt, comme étonnée elle-même par l'incohérence de ses réactions : « ... Pourtant ça me plaît quand, physiquement, on me confond avec elle. Elle est si jolie. »

LE RENIEMENT DE LA GÉMELLITÉ

Les dernières citations, extraites des « Témoignages parallèles », nous introduisent déjà dans l'examen de la crise gémellaire, dont le refus des vêtements semblables n'est qu'une manifestation, plus ou moins significative d'ailleurs suivant les cas.

A l'opinion de Gedda suivant laquelle l'état gémellaire est toujours vécu dans la joie, du moins par les jumeaux monozygotes, dont la solidarité à toute épreuve pourrait être symbolisée par le couple légendaire de Castor et Pollux, s'opposent plusieurs observations de von Bracken consignées dans son article de 1936.

Von Bracken a demandé à ses sujets, déjà interrogés sur le chapitre des vêtements, si dans l'hypothèse d'une seconde naissance, ils aimeraient ou non être jumeaux (1). Sur un total de 28 jumeaux, 11 répondent plus ou moins nettement qu'ils choisiraient de renaître jumeaux, 5 sont indifférents ou indécis. Et les 12 autres déclarent sans ambages qu'ils préféreraient ne pas être jumeaux.

Nous savons que les âges des jumeaux interrogés par von Bracken sont très largement dispersés (de 7 à 41 ans). Mais l'auteur ne précise pas comment les réponses négatives et positives se répartissent en fonction de l'âge. Par contre, il nous dit que pour les six couples dont les partenaires ont donné

(1) BRACKEN (H. von), *loc. cit.*, p. 103.

des réponses discordantes, la réponse négative provient, sans exception, du jumeau qui remplit « plus ou moins le rôle de représentant à l'extérieur (*Aussenvertreter*) ». C'est un fait que je n'ai pas retrouvé dans mes propres observations, peut-être parce que ma notion syncrétique de dominance ne correspond pas aux critères de la « représentation » selon von Bracken.

Cependant, les raisons données par ses sujets pour critiquer ou refuser l'état gémellaire correspondent exactement à celles que j'ai moi-même recueillies et qui seront développées plus loin.

« Ce n'est pas agréable de tout partager. »

« Il ne faut pas seulement partager les cadeaux ou la bicyclette, mais aussi la sollicitude des parents. »

« Les jumeaux donnent trop de travail aux parents. »

« Les jumeaux, par rapport aux non-jumeaux, sont physiquement et mentalement défavorisés. »

« Les jumeaux ont une mauvaise hérédité. »

Enfin, von Bracken note qu'à partir de 10 ans, la plupart des jumeaux souffrent du fait qu'on les confond, et que c'est la principale raison qui conduit un certain nombre d'entre eux à accepter volontiers l'hypothèse de renaître comme individus « singuliers ».



Sans connaître encore le travail de von Bracken, mais préoccupé par les mêmes problèmes, j'ai également été amené à interroger les jumeaux sur les avantages et les inconvénients de la situation gémellaire.

La question de von Bracken était indirecte. Elle prenait le détour d'une hypothèse, la forme d'un jeu. « Si vous reveniez au monde une seconde fois... » Ma question, introduite dans le texte de mon enquête générale, est plus indirecte encore. A première vue, elle ne concerne pas le fait d'être, mais d'avoir un jumeau. « Souhaitez-vous avoir des enfants jumeaux ? »

Mon intention était, en réalité, d'obtenir une appréciation sur l'état de jumeau et donc, éventuellement, l'aveu d'un refus de la gémellité. Dans un questionnaire écrit, la question ne pouvait guère être posée directement. Mais il est bien évident que le détour employé laisse subsister une marge de doute

sur la signification des réponses obtenues. En certains cas, on peut aimer sa situation de jumeau et ne pas désirer avoir des enfants jumeaux, ou l'inverse. C'est qu'en effet, les avantages et les inconvénients de la gémellité ne sont pas les mêmes suivant qu'on adopte le point de vue des jumeaux ou le point de vue de leurs parents. Mais cependant, pour les jumeaux eux-mêmes, cette dualité de points de vue est difficile à dissocier. Et, en fin de compte, les réponses obtenues concernant le « souhait d'avoir des jumeaux » nous renseignent avec une approximation suffisante sur les attitudes de nos jumeaux à l'égard de leur propre situation.

Pour m'assurer de la signification des réponses, j'ai en effet complété, comme d'habitude, la méthode de large investigation du questionnaire par l'analyse clinique d'un certain nombre de cas (1). Pour ce faire, j'ai proposé à seize couples de jumeaux que je connaissais bien, « le souhait d'avoir un jumeau » sous forme de dissertation. La question était formulée ainsi : « Souhaiteriez-vous avoir plus tard des enfants jumeaux ? Expliquez votre réponse. » Les deux partenaires de chaque couple rédigeaient simultanément sous ma surveillance, de telle sorte qu'aucune communication entre eux n'était possible. Leur dissertation achevée, je prenais à part chacun des jumeaux et discutais avec lui de sa réponse et des raisons qu'il en avait données.

Tous les jumeaux ainsi examinés étaient des adolescents ou des adultes. Selon la catégorie gémellaire, les 16 couples se répartissaient ainsi : 3 couples DZ (catégorie 4), un couple bisexué (catégorie 5), et douze autres monozygotes (catégorie 1) dont six couples masculins et six couples féminins. Sur si peu de cas, on ne saurait évidemment tenter une comparaison entre catégories gémellaires ni même entre sexes.

Pour l'ensemble des 32 individus, 16 ont répondu qu'ils désiraient avoir des enfants jumeaux, 13 qu'ils préféreraient avoir des enfants non jumeaux, et 3 qu'ils n'avaient pas d'opinion. Ces proportions correspondent *grosso modo* aux proportions constatées par von Bracken.

Il est intéressant de noter que la majorité des couples

(1) La question a également été posée au cours d'un certain nombre d'entretiens du « jardin secret » (voir les « Témoignages parallèles », chap. VII, questions 46 bis et 46 ter).

donnent une réponse concordante. (En 7 couples, les partenaires répondent tous les deux « oui », en 5 couples, ils répondent tous les deux « non »). En 4 couples seulement sur le total de 16, l'un des partenaires répond « oui » et l'autre « non » ou « ça m'est égal ».

Les raisons pour le « oui » sont quelquefois données du point de vue des parents : la fierté maternelle, la plus grande facilité d'élever deux enfants du même âge. Mais en général, elles concernent directement l'expérience personnelle de la jumeauté ou l'idéalisation qui en est faite. « Le soutien et la défense mutuels. » — « L'esprit de partage et de communauté. » — « Avoir toujours un compagnon de jeu et de travail. » — « Parce qu'on se fait remarquer et admirer. » — « C'est une fraternité plus complète. » — « C'est une amitié sans exigence, ni déception. » — « Avoir un autre soi-même envers qui il n'y a jamais ni gêne, ni timidité. » — « Avec son jumeau on peut mieux se comprendre, mieux s'extérioriser qu'avec n'importe qui. » — « C'est une fierté d'être jumelles et un grand bonheur de pouvoir participer aussi intensément à deux vies. » — « L'intimité des jumeaux ne peut être comparée à aucune autre. »

Évidemment, si les avantages de la jumeauté priment les inconvénients, ceux-ci ne laissent pas pour autant d'être signalés par les jumeaux qui font l'apologie de la jumeauté. L'auteur du texte cité où il est question du bonheur de pouvoir participer à deux vies n'est autre que Jeanne dont on sait non seulement qu'elle est « énormément irritée » quand on la confond avec sa sœur, qu'elle déteste en même temps qu'elle aime sa ressemblance jumeauté, qu'elle a exigé à l'âge de 16 ans une différenciation de vêtements, mais aussi qu'elle a souffert à maintes reprises de la situation jumeauté.

Avant tout commentaire, les réponses négatives, c'est-à-dire les refus d'avoir des enfants jumeaux, doivent être situées dans leur contexte. On donnera donc sous leur forme intégrale, les dissertations des jumeaux qui ont répondu *non* en exposant les raisons de leur refus.

*
* *

Roger et Albert, monozygotes de 17 ans, présentant une légère arriération intellectuelle. Aucun rapport de dominance n'est déclaré. Roger répond non, Albert est sans opinion.

ROGER. — Non, car ce qu'il faut faire pour l'un, il faut le faire pour l'autre. Sans ça, il y en a un de jaloux.

Paulette et Jeannette, monozygotes de 18 ans. Jeannette est l'élément dominant du couple. Toutes deux répondent non.

PAULETTE. — Je ne souhaiterais pas avoir d'enfants jumeaux. Personnellement, j'aurais aimé avoir une personnalité à moi, une personnalité propre que je ne sois pas susceptible de découvrir chez une autre personne. Cela me donne parfois un complexe. Je voudrais être indépendante.

JEANNETTE. — Non ! pour une raison absolument idiote, car je ne voudrais pas que mes enfants soient l'objet, comme le sont tous les jumeaux, de la curiosité des gens dans tous les milieux où ils se trouvent, de personnes qui se permettent de vous comparer et d'émettre leurs impressions à haute voix, de sorte qu'on a l'impression d'être jugés.

Personnellement, c'est une chose qui me révolte et à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer. Je ne voudrais donc pas que mes enfants aient à subir les mêmes vexations puisque personnellement je suis *vexée* à chaque fois que la chose se reproduit, et c'est une chose qui me met *hors de moi* (1).

Cette raison mise à part, et qui est la première qui me vienne à l'esprit, je ne voudrais pas avoir deux enfants jumeaux, car ce doit être trop difficile à élever.

Robert et Maurice, monozygotes de 18 ans. Maurice est le partenaire dominant. Tous deux répondent non.

ROBERT. — Je ne souhaite pas avoir plus tard des jumeaux, car j' imagine et je connais : 1^o Les difficultés des parents pour les élever ; 2^o Une vie difficile d'égalité qui doit exister ; 3^o Il est dur pour les parents de montrer autant d'attachement à l'un qu'à l'autre ; 4^o Les frères jumeaux ont entre eux une vie de domesticité, je dirais même de jalousie. *Domesticité* : en dépendant de son semblable on est lié, cela empêche toute entière liberté de soi-même. Jalousie et rancune à la suite de discussions mal à propos.

MAURICE. — Pour ma part je ne vois aucun avantage à ce que deux enfants soient jumeaux sinon à ce qu'ils soient regardés avec des yeux ronds dans la rue et autres lieux publics. Ça n'apporte que des inconvénients. Le fait que deux jumeaux ont tendance à s'entraîner, ce qui leur nuit bien souvent. Tandis que deux enfants espacés d'un certain âge, le plus grand saura raisonner l'autre. Il pourra conseiller son petit frère ou sa petite sœur dans ce

(1) Les mots sont soulignés par la jumelle elle-même.

qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. A cause de cela, je ne souhaite pas du tout avoir des jumeaux plus tard. Comme je l'ai déjà dit à cause du mauvais entraînement entre eux.

Gisèle et Annette, monozygotes de 21 ans, célibataires. Gisèle, la partenaire dominante, répond non. Annette répond oui, mais avec d'importantes réserves.

ANNETTE. — Je souhaiterais avoir des jumeaux plus tard. Mais un garçon et une fille. Car deux filles ensemble, comme nous, l'une s'appuie sur l'autre et fait tout selon ce que l'autre a jugé mieux. Et ce n'est pas bien non plus d'être des jumelles parce que quand la sœur est partie, on souffre trop de l'amitié qu'on a perdue.

GISELE. — L'avantage d'être jumeaux, c'est de s'aimer beaucoup mieux, d'être noués ensemble. Ils sont aussi quelquefois la fierté des parents. Mais la grave difficulté c'est de les élever : ils sont deux et, en général, ils sont moins forts corporellement.

Et bien souvent plus tard, ou même maintenant, quand il faut se séparer, c'est difficile. Et l'on hésite à faire sa vie ailleurs qu'avec sa sœur.

Personnellement, je n'aimerais pas avoir des jumeaux. Je parle du temps actuel et c'est très difficile surtout lorsqu'on veut leur donner la même instruction et les habiller pareil. En plus, pour moi je suis très sensible lorsqu'on nous fait la remarque que nous nous ressemblons. Ça me déplaît. J'ai en général les mêmes goûts que ma sœur et ça me déplaît aussi. Pourtant j'aime beaucoup ma sœur et je serais très chagrinée si je devais la quitter un jour. Je n'ose pas y songer. Mais c'est encore pour cela que je ne souhaite pas à mes enfants d'être jumeaux. Ils en souffriraient.

Et voici les réponses de trois couples que nous connaissons déjà par les témoignages parallèles.

Irène et Lucienne, monozygotes de 14 ans. Irène, la partenaire dominante répond non. Et Lucienne hésite à répondre. En fait, Lucienne critique presque aussi vivement que sa sœur la situation gémellaire, sur un ton évident de confiance personnelle.

LUCIENNE. — Ceci m'est absolument indifférent. J'aimerais avoir des enfants jumeaux pour les comparer avec ma sœur et moi (...). Mais ils comptent trop l'un sur l'autre et se laissent aller. Il est impossible d'avoir des initiatives tous les deux. Et c'est souvent le plus autoritaire qui en a le plus. Si j'avais des enfants jumeaux je les séparerais le plus tôt possible afin qu'ils se considèrent comme de simples enfants, et qu'ils ne cherchent pas à se compléter en s'empruntant leurs qualités l'un à l'autre. S'ils vont ensemble à l'école et que l'un réussisse mieux que l'autre, il désespère de pouvoir un jour rattraper son frère, et sa carrière peut être brisée. Il faut séparer les jumeaux le plus tôt possible.

IRÈNE. — En réalité, je ne voudrais pas avoir des enfants jumeaux, surtout du même sexe. Je trouve que leur personnalité ne s'accuse pas assez.

S'ils ont une idée, ils sont deux à l'avoir trouvée. Je trouve aussi qu'ils ne prennent pas assez part à la vie commune. Ils sont toujours isolés, ne désirant voir personne. C'est certain que l'un a plus d'initiative que l'autre et l'autre est malheureux de ne savoir pas prendre de décision et d'attendre. Mais surtout le moment le plus pénible pour eux est d'être séparés. Celui qui n'est pas sûr de lui est perdu, sachant qu'il ne peut rien faire sans l'autre. L'autre aussi a de la peine, mais il est plus fort. Le plus faible jumeau ne peut jamais bien exposer son opinion, il bégaye tandis que l'autre parle avec facilité. Voilà pourquoi je ne voudrais pas avoir de jumeaux, car je sais que je les rendrais malheureux sans m'en rendre compte et qu'ils se rendraient malheureux eux-mêmes avec leurs pensées communes. Mais un garçon et une fille jumeaux sont beaucoup plus intéressants (...). Ils auront facilement une personnalité étant donné qu'ils ne vont pas à la même école et qu'ils fréquentent un milieu différent.

Julien et Paul, monozygotes de 25 ans, célibataires. Julien est le partenaire dominant. Garçons moyennement intelligents, mais frustes. Tous deux répondent non.

JULIEN. — Je ne souhaite pas de jumeaux plus tard. Mes raisons : 1) Leur éducation est plus difficile, il y a aussi des soins très attentifs pour les élever ; 2) Et pour les études d'une difficulté croissante avec l'âge leurs parents doivent toujours se demander que fait l'un que fait l'autre. C'est des embêtements perpétuels.

PAUL. — Je suis très embarrassé de répondre à cette question, mais de préférence *je ne voudrais pas avoir de jumeaux*. C'est des êtres trop délicats et trop durs à élever.

Enfin, *Catherine et Florence*, monozygotes de 17 ans. Catherine, partenaire dominant, répond non. Florence distingue entre les questions d'avoir ou de ne pas avoir, d'être ou de ne pas être un jumeau. A la première question elle répond affirmativement, à la seconde elle répond non. Des trente-deux sujets qui ont fait notre dissertation, elle est la seule qui, spontanément, ait introduit cette distinction.

FLORENCE. — Oui, je voudrais avoir des enfants jumeaux. Car ce doit être passionnant de suivre les progrès de deux enfants jumeaux et puis la mère doit mieux s'épanouir moralement. La plus belle chose de la vie, c'est la naissance d'une âme qui se reproduit ainsi deux fois. Il me semble que j'aimerais doublement *mes jumeaux*, car ils seraient la double expression de moi-même. Deux jumeaux me sembleraient plus encore mes enfants qu'un seul. Ils seraient en quelque sorte plus près de moi. Cela est dû peut-être à ce que les jumeaux vivent dans un monde plus fermé, ils sont moins en communication avec leur entourage et, par cela, sont moins détachés de la mère. Du point de vue spirituel, je vois mieux une mère former un trio avec ses jumeaux qu'un duo avec son enfant.

Mais, pour moi, cela ne me plaît pas d'être une jumelle. Étant enfants, il est agréable d'être jumelle car les enfants sont alors intéressés aux mêmes choses et peuvent créer une grande harmonie entre eux. Au contraire, quand ils grandissent, ils sont attirés par le monde extérieur à leur communauté. Mais cette communauté peut devenir une charge, car il est bien difficile de s'en affranchir. On a obligatoirement les mêmes camarades, les mêmes connaissances, les mêmes sorties et comme par ailleurs on a des caractères différents, cela cause des ennuis. D'autre part, ma sœur est un obstacle à beaucoup de mes projets. Elle les empêche par sa présence même. Je préférerais à cette vie communautaire ma liberté. Car je ne suis pas libre du tout. Je voudrais la séparation, par le mariage ou par la profession. M'affranchir de la contrainte qu'est la présence de ma sœur. Être seule et non toujours deux.

CATHERINE. — Non. Pas d'enfants jumeaux. J'ai l'impression qu'ils ont tendance à former un petit groupe à part qui entrave le développement de la personnalité. De même, les jumeaux formant un groupe à part, ont moins de rapports avec les autres. Ce qui peut leur nuire, car ils se mêlent moins à la vie en société. Et, s'ils sont séparés un jour, ils peuvent en souffrir. Je voudrais être séparée de ma sœur pour ne plus être isolée de la vie extérieure. Quand deux jumeaux se ressemblent au point où nous nous ressemblons, Florence et moi, on prête à l'un les paroles ou les faits de l'autre. Comment les gens peuvent-ils s'attacher vraiment à des êtres qu'ils ne savent même pas distinguer ? Quand on a rencontré des personnes qui auraient pu nous aimer si nous avions été seules, séparément, ça n'a jamais été possible parce que nous étions deux. Je souhaite qu'on me sépare de Florence. Je ne l'en aimerais pas moins, mais probablement davantage.

*
* *

Il est bien clair que dans leur effort pour expliquer leur souhait d'avoir ou de ne pas avoir des enfants jumeaux, nos sujets ont formulé un jugement sur leur propre état gémellaire. Et sans qu'intervienne d'ailleurs un processus inconscient de projection. Il était normal que leur réponse se justifîât par une référence à leur expérience personnelle. Et elle s'y réfère, dans la plupart des cas, très explicitement.

Certes, les plus frustes de nos sujets, et il est sans doute significatif que ce soient les plus frustes, Roger, Julien et Paul, s'en tiennent strictement au point de vue des parents qui était, *stricto sensu*, le point de vue proposé par la question. Les jumeaux sont trop difficiles à élever, disent-ils, ils sont de santé fragile, la préoccupation pour leurs études est double, ça coûte cher, il faut toujours tenir entre eux la balance égale.

Ces raisons se retrouvent aussi dans les textes des autres jumeaux. C'est d'abord, comme je viens de le rappeler, que

la formulation de la question invite les jumeaux à se placer du point de vue des parents. C'est aussi, sans nul doute, que les opinions et les attitudes des parents, de leurs parents, à l'égard de la gémellité déterminent en partie leurs propres opinions, leurs propres attitudes. A vrai dire, les ambivalences et contradictions des attitudes parentales se combinent, dans les réactions des jumeaux, aux ambivalences qu'ils éprouvent eux-mêmes par le conflit de l'individu et du couple.

Parfois, comme chez Florence, le désir et le rejet de la gémellité se polarisent aux points de vue opposés des parents et des enfants. Plus souvent ils se mêlent, aboutissant à des propos plus ou moins contradictoires. C'est Lucienne, par exemple, qui commence par déclarer son indifférence « absolue » à l'idée d'avoir des enfants jumeaux, qui immédiatement après, dit tout le plaisir qu'elle éprouverait à élever des jumeaux, pour les comparer à son propre couple, qui administre ensuite un procès en règle de la gémellité.

Si on laisse de côté les raisons d'ordre mineur, disputes et jalousies qu'on trouverait probablement d'ailleurs chez des frères ordinaires, les arguments invoqués le plus fréquemment contre la gémellité sont tous relatifs aux difficultés créées par les liens trop étroits de la « communauté » gémellaire. Ou bien ces liens doivent un jour être brisés et l'idée même de cette rupture est une souffrance. Ou bien ces liens sont maintenus et ils sont éprouvés comme d'insupportables chaînes.

Aux yeux d'autrui, la ressemblance excessive des jumeaux, leur allure de couple indissociable, entraîne constamment à des comparaisons humiliantes, voire à des confusions, et de ce fait les transforme en objets. Objets de plaisanterie et de curiosité.

Dans l'univers fermé du couple, les jumeaux se sentent prisonniers l'un de l'autre. Leurs vies, rivées ensemble, ne peuvent s'épanouir dans le monde « extérieur ». Leurs liens de ressemblance et de hiérarchie sont ressentis, même par le jumeau dominant, comme un « obstacle » aux idées et aux projets individuels, aux initiatives, au développement de la personnalité, une atteinte permanente à leur liberté.

Certes, cette vie prisonnière a ses compensations. Tous les jumeaux ne déclarent pas, comme Odile : « Si j'avais deux enfants jumeaux j'en tuerais un. » Ils aiment plus ou moins leur prison, même s'ils aspirent ardemment à en sortir. Et pour

plusieurs d'entre eux il y a recherche d'un compromis. Ou bien c'est le vœu d'être séparés, mais « pas trop éloignés l'un de l'autre ». Ou bien encore, quand on peut rêver à propos d'une éventuelle paternité gémellaire, c'est d'avoir des enfants jumeaux, mais de sexes différents.

*
* * *

La question proposée en dissertation à nos seize couples de jumeaux était identique à la question 56 *b* de l'enquête.

Les 244 réponses explicites recueillies proviennent toutes de jumeaux adolescents et adultes. Leur élaboration, présentée par le tableau 70 nous permet de comparer, quant au rejet de la situation gémellaire, les catégories gémellaires et les sexes.

Nous constatons d'abord que les « oui » et les « non » partagent cette population en deux parties sensiblement égales, confirmant ainsi les proportions données par le sondage opéré par nos dissertations, et par l'investigation de von Bracken. On obtient en effet pour l'ensemble des couples unisexués (catégories 1 à 4) une proportion de 55,9 % pour les « non » auxquels on a assimilé les réponses d'« indifférence ». En retranchant celles-ci, peu nombreuses d'ailleurs, le pourcentage des « non » est voisin de 50 %.

On n'observe aucune différence entre garçons et filles, aucune différence significative non plus entre les jumeaux monozygotes et les jumeaux dizygotes.

Par contre, la proportion des réponses négatives est nettement plus forte pour les jumeaux des couples bisexués (74,1 %).

Ces résultats étonneront si l'on avait prévu un rejet de la gémellité d'autant plus fréquent que la situation gémellaire est plus contraignante. Deux hypothèses peuvent alors être envisagées. La première est d'admettre que la situation du couple bisexué est effectivement plus contraignante, ou plus désagréable de quelque façon, que la situation du couple unisexué. La seconde, qui me paraît beaucoup plus plausible d'après l'analyse des dissertations, est que pour les couples unisexués, notamment pour les couples monozygotes, les raisons d'aimer la gémellité balancent dans la majorité des cas les raisons de la renier. Un attachement plus fort peut évidemment engendrer des réactions négatives plus vives, mais ce qu'il crée

TABLEAU 70

Rejet de la situation gémellaire

Fréquence du rejet de la situation gémellaire
en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe
d'après les réponses explicites de 244 jumeaux adolescents et adultes
(Question 56 b)

Réponse à la question « Souhaiteriez-vous avoir des enfants jumeaux ? »									
	« Oui »		« Non » et indifférence			Totaux			
	Couples	Individus	Couples	Individus		Couples			Individus
				n	%	Concor- dants	discor- dants	En- semble	
Catégorie 1 :									
Garçons...	11	25	12	29	53,7	23	4	27	54
Filles	15	34	17	36	51,4	32	3	35	70
TOTAL ..	26	59	29	65	52	55	7	62	124
Catég. 2-3 :									
Garçons...	0	0	0	0		0	0	0	0
Filles	0	0	4	8		4	4	0	8
TOTAL ..	0	0	4	8		4	0	4	8
Catégorie 4 :									
Garçons...	1	3	4	9		5	1	6	12
Filles	7	20	10	22	52,4	17	4	21	42
TOTAL ..	8	23	14	31	57,4	22	5	27	54
TOTAL :									
Garçons.	12	28	16	38	57,6	28	5	33	66
Filles ..	22	54	51	66	55	53	7	60	120
ENSEMBLE	34	82	47	104	55,9	81	12	93	186
Catégorie 5 :									
Garçons...		9		20					29
Filles		6		23					29
TOTAL ..	5	15	19	43	74,1	24	5	29	58

La différence entre la fréquence de rejet de la catégorie 5 (74,1 %) et celle de l'ensemble des autres catégories (55,9 %) est significative au seuil de 0,01, le rapport critique étant de 2,68.

plutôt, c'est un sentiment d'ambivalence. Seule l'analyse directe d'un grand nombre de cas permettrait de connaître exactement la part de vérité de ces deux hypothèses que suggère le simple dénombrement des « oui » et des « non ».

Cependant, on peut rechercher, au moyen des multiples renseignements des questionnaires, dans quelle diversité de contextes se situent de préférence l'adhésion à la situation gémellaire et son refus.

Dans ce but, j'ai calculé les coefficients d'association entre les réponses à la question 56 *b* (souhait d'avoir des jumeaux) d'une part, et les réponses aux questions 38, 40 *a*, 41 d'autre part.

Avec les réponses à la question 41 (existence ou non d'un rapport de dominance), aucune association n'est observée. Les partenaires des couples hiérarchisés ne désirent pas plus que les autres, briser les contraintes du couple. Et l'on constate en outre, contrairement aux observations de von Bracken, que les réponses de rejet ne sont pas données plus fréquemment par les jumeaux dominants. La fréquence du rejet est exactement la même chez les jumeaux dominés et chez les jumeaux dominants.

Par contre, avec les réponses à la question 38 (isolement ou non-isolement du couple) et à la question 40 *a* (intimité forte ou non entre les deux partenaires) une association existe. Le coefficient d'association de Yule est de 0,38 entre la question 56 *b* et la question 38. Il est de 0,43 entre la question 56 *b* et la question 40 *a* (1).

On peut exprimer d'une autre façon la relation entre l'intimité du couple (question 40) et le rejet de la gémellité : quand le degré d'intimité est *faible* entre les partenaires, le *refus* d'avoir des enfants jumeaux est donné dans 70 % des cas. Il est de 47 % seulement quand l'intimité est forte (2).

(1) Si on calcule l'association par la formule :

$$\frac{bc - ad}{\sqrt{(a + b)(c + d)(b + d)(a + c)}}$$

qui permet de connaître la signification statistique on a, entre 56 *b* et 38, un coefficient de 0,19 significatif au seuil de 0,015 et entre 56 *b* et 40 *a* un coefficient de 0,21 significatif au seuil de 0,01.

(2) La question 40 *a* : « Les jumeaux sont-ils l'un pour l'autre le confident le plus intime ? » donne 83,4 % de réponses positives pour les MZ (catégorie 1), 57 % pour les DZ (catégorie 4), 60 % pour les DZ bi-sexués. La différence entre catégorie 1

Ces élaborations établissent donc nettement une relation positive entre le degré de l'attachement jumeau et l'acceptation de la situation jumeau. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais il ne conviendrait pas non plus, répétons-le, de considérer cette relation positive comme une relation simple. Il est fort probable que l'acceptation et le rejet de la situation jumeau ont des tonalités affectives très différentes suivant qu'il s'agit de jumeaux fortement ou faiblement attachés l'un à l'autre, suivant qu'il s'agit de jumeaux monozygotes indiscernables, ou de jumeaux dizygotes aussi différents l'un de l'autre que peuvent l'être des frères ordinaires.

*
* *

Du tableau 70 se dégage encore un autre fait qui n'est peut-être pas de moindre importance : la concordance très élevée dans les réponses des partenaires.

Pour les jumeaux dizygotes, bisexués ou unisexués, comme pour les jumeaux monozygotes, la proportion des couples « concordants » dépasse 80 %.

Pour les cinq discordances des couples bisexués (catégorie 5), le rejet de la gémellité provient quatre fois du partenaire fille, et une fois seulement du partenaire garçon. Mes résultats contredisent, ici encore, ceux de von Bracken. Mais sa question (« Voudriez-vous renaître jumeau ? ») est assez différente de la mienne. Et de toute façon, nous disposons l'un et l'autre d'un nombre de couples bien trop faible pour qu'il y ait un intérêt quelconque à opposer mes résultats aux siens.

LES JUMEAUX ET L'ADOLESCENCE

C'est donc pendant la période pubertaire que la différenciation psychologique des jumeaux s'accroît brusquement.

La remarque semble banale : les jumeaux font, aux appro-

et catégorie 4 est nettement significative. La différence entre garçons (75 %) et filles (73,6 %) n'est pas significative.

La question 40 b : « Les jumeaux sont-ils attachés l'un à l'autre : assez peu, moyennement, très fortement ? » donne 61 % de *très fortement* pour la catégorie 1, 41 % pour la catégorie 4 et 36 % pour la catégorie 5. La différence est nettement significative entre les MZ et les deux autres catégories. La différence entre garçons (51,6 %) et filles (52,5 %) n'est pas significative. La corrélation entre les réponses à 40 a (confiance) et 40 b (attachement) est de 0,85.

ches de l'adolescence, leur crise d'originalité (1). Et en cela, évidemment, ils n'ont rien d'original.

Mais l'intérêt de leur crise, pour les jumeaux d'abord, pour la psychologie générale du développement ensuite, est justement qu'elle se produise au même âge que chez les enfants singuliers : et qu'elle ait pour effet de former deux personnalités bien distinctes avec deux êtres dont le patrimoine héréditaire est parfaitement identique.

On a très rarement utilisé les jumeaux comme dispositif expérimental pour l'étude du développement. Et pourtant, c'est peut-être dans cette perspective que leur contribution serait la plus fructueuse. Avec l'aide des jumeaux, la psychologie génétique — au sens premier du mot *genèse* — permettrait de dégeler la génétique psychologique ; c'est-à-dire l'étude des facteurs d'hérédité et de milieu s'il est vrai, comme je le crois, que les rapports de ces deux catégories de facteurs évoluent avec l'âge.

A vrai dire, le problème a été formulé dès le début des études gémellaires, par Galton lui-même dont le génie a su à peu près tout entrevoir dans les domaines qu'il défrichait.

Mais, en ce temps-là, le primat accordé à l'hérédité devait fausser les interprétations, aussi valables que fussent d'ailleurs les constats.

Dès 1883, Galton avait constaté que la ressemblance psychologique avait tendance à diminuer avec l'âge chez les jumeaux, et aussi bien, peut-être plus encore, chez les jumeaux identiques que chez les jumeaux dissemblables (2). Et ceci, disait-il, en dépit de leur communauté de milieu. D'un tel constat on aurait pu, ou dû, conclure que les forces de l'hérédité n'étaient pas toutes puissantes. Mais c'était le procès des influences du milieu que Galton voulait instruire. Si la vie commune dans un milieu semblable n'avait pas pour effet d'augmenter la ressemblance des jumeaux, la preuve était faite, selon lui, que les influences du milieu étaient négligeables.

La *diminution* de la ressemblance, il s'en sert, si j'ose dire, de façon négative : pour administrer la preuve dont il a besoin, qu'il n'y a *pas d'augmentation*. La diminution elle-même, hors

(1) Cf. l'ouvrage de Maurice DEBESSE, qui est l'auteur de cette notion, *La crise d'originalité juvénile*, 2^e édit., P.U.F., Paris, 1941.

(2) GALTON (F.), *Inquiries into human faculty and its development*, N. Y., 1883.

du champ des hypothèses, ne pose pas de problème : il ne tente vraiment pas de l'expliquer. Et aucun de ses contemporains, semble-t-il, ne lui en a fait l'objection.

Vingt ans plus tard, d'ailleurs, Thorndike aux États-Unis reprend les mêmes observations avec les mêmes hypothèses, mais outillé pour la première fois dans l'histoire de la gémellologie, avec toute une batterie de ces tests qui ont fait leur apparition dans les années précédentes (1).

Il part d'une façon encore plus explicite que Galton de l'hypothèse des effets cumulatifs du milieu : si la ressemblance psychologique des jumeaux est due aux effets du milieu et de l'éducation, cette ressemblance doit augmenter avec l'âge, puisque le milieu est commun et que ses effets doivent se cumuler avec le temps. Il compare alors des jumeaux âgés de 9-11 ans à des jumeaux âgés de 12-14 ans. En tout une cinquantaine de couples, d'ailleurs sans diagnostic d'identité (2).

Avec ses tests, il parvient aux mêmes résultats que Galton et il en tire les mêmes conclusions : les corrélations n'augmentent pas avec l'âge (non seulement elles n'augmentent pas, mais elles diminuent !), donc le milieu est d'importance mineure, donc c'est l'hérédité qui prime.

Une appréciation exacte de l'hérédité est impossible sans une définition préalable et convenable du milieu.

Certes, on peut facilement admettre l'hypothèse des effets cumulatifs. Mais alors, si l'on constate que la dissemblance psychologique s'accroît avec l'âge, il faut en conclure que la somme des effets n'est pas la même pour un partenaire que pour l'autre. En d'autres termes, que leur milieu n'est pas semblable. C'est en somme, définir le milieu par ses effets. Mais une autre définition est-elle acceptable ? Pour un organisme, le milieu n'existe que dans la mesure où il agit. C'est pour n'avoir pas compris cette notion très simple, c'est pour avoir défini le milieu d'une façon abstraite, c'est-à-dire indépendamment de l'organisme considéré, que pendant si longtemps le problème hérédité-milieu a été si mal posé, et que

(1) THORNDIKE (E. L.), Measurements of twins, *Arch. of Phil. Psych. and Sc. Method.*, 1905, 49, 37-379.

(2) Constatant que les résultats des jumeaux ne se répartissent pas en courbes bimodales, Thorndike professait alors cette théorie aujourd'hui insoutenable qu'il n'existe qu'une seule catégorie de jumeaux.

ses solutions ont été foncièrement erronées, notamment dans les domaines de la psychologie.

Donc, en considérant dans les travaux de Galton et Thorndike le résultat positif auquel une doctrine inadéquate les a rendus aveugles, on est conduit d'un même coup à modifier la notion de milieu et à admettre que les effets de ce milieu ne sont pas négligeables puisqu'ils parviennent à rendre différents deux êtres que la nature avait dotés d'un patrimoine identique.

Mais on peut, à l'hypothèse des effets cumulatifs, ajouter une seconde hypothèse : à savoir que *le milieu varie dans la force et dans la qualité de ses effets en fonction du temps, c'est-à-dire en fonction de l'âge du sujet*. Et que, s'il s'agit d'un couple de jumeaux, ces variations ne sont pas exactement les mêmes et pas exactement synchrones pour les deux partenaires.

Les variations du milieu sont fonction des transformations du sujet lui-même, transformations d'ordre physiologique et psychologique, puisque dans une certaine mesure, milieu et organisme se déterminent l'un par l'autre. Dans une période de développement rapide, où l'équilibre de l'organisme atteint à un maximum d'instabilité, on peut penser que les influences du milieu acquièrent un maximum d'efficacité. C'est la première raison, me semble-t-il, au fait signalé par plusieurs auteurs, que la ressemblance entre jumeaux identiques diminue brusquement dans la période pubertaire. Frischeisen-Köhler en 1930 et Graewe en 1937, examinant les résultats scolaires des jumeaux, parviennent tous deux en effet à cette constatation que la différence maxima entre les partenaires monozygotes apparaît pendant la période de croissance pubertaire (1). D'après Graewe, la période « discriminante » commencerait vers l'âge de onze ans. D'après Frischeisen-Köhler, le maximum de dissemblance est observable pour les couples masculins entre quatorze et seize ans, pour les couples féminins entre treize et seize ans.

S'il en est bien ainsi, si les fluctuations des corrélations avec l'âge, et notamment leur diminution aux approches de l'adolescence, ne sont pas un artefact des techniques de mesure,

(1) FRISCHEISEN-KÖHLER (Ida), Untersuchungen an Schulzeugnissen von Zwillingen, *Zeitschr. f. ang. Psychol.*, 1930, 37, 335-416 ; GRAEWE (H.), Die Schulleistungen erbgleicher Zwillinge, *Volk u. Rasse*, 1937, 12, 1-17.

alors la méthode des jumeaux, renouvelée dans ses hypothèses de base, peut nous révéler des faits d'une importance capitale sur les processus de la croissance et, par voie de conséquence, sur les modalités d'action des influences éducatives aux périodes successives de la vie.

Mais, au risque de répéter sous une nouvelle forme ce qui vient d'être dit, il faut peut-être expliquer pourquoi les deux partenaires identiques du couple gémellaire ne présentent pas des fluctuations et des crises parallèles. Peut-il y avoir crises de personnalité à l'intérieur du couple sans différenciation entre les partenaires ? Si l'idée n'est pas absurde, elle est cependant du point de vue psychologique, à peu près inconcevable. La crise est une modification des rapports avec le milieu. Chez les jumeaux, toute crise de personnalité est une crise du couple lui-même, une modification de ses structures et des rapports de force qui le définissent. Au moment de l'adolescence notamment, la recherche d'originalité aboutit nécessairement à plus d'originalité, ne serait-ce que par la conscience plus aiguë que l'individu acquiert de ses particularités préexistantes.

Il y a cependant, dans la plupart des cas, des conditions plus obscures, des déterminations d'ordre physiologique, qui préparent l'affirmation plus ou moins violente de personnalités distinctes. En cette période décisive de la puberté, les rythmes de croissance s'accélèrent brutalement et de façon d'ailleurs inégale suivant les secteurs de la croissance. Cette accélération et la modification des hétérochronies, c'est-à-dire des vitesses relatives de développement des divers secteurs, désorientent l'individu vis-à-vis de lui-même, de la conscience qu'il a de son corps et de son individualité. Mais elles le désorientent aussi par rapport à son milieu, elles risquent de l'isoler. Roger Cousinet a fort bien observé à ce propos que la société enfantine se désagrège dans la période de la puberté (1). C'est que les intérêts s'individualisent, mais c'est d'abord que l'aspect somatique des enfants se diversifie à l'extrême. Par exemple, jusqu'à l'âge de dix ans, la dispersion des tailles pour des enfants de même âge, est relativement faible. Mais la transformation pubertaire s'amorce. Les enfants entrent dans cette

(1) COUSINET (R.), *La vie sociale des enfants*, Édit. du Scarabée, Paris, 1950.

période de transformation très rapide à des âges très différents. Alors qu'en moins d'un an la taille peut s'accroître de 15 centimètres, il suffit d'un décalage de six mois dans la poussée de croissance de deux individus pour, qu'à âge égal, le second ait encore des allures d'enfant et le premier un aspect presque adulte. Ce qui entraîne d'ailleurs, secondairement, à des réactions de l'entourage qui tendent à accentuer les effets psychologiques de l'inégalité somatique. Le « petit » est encore considéré comme un enfant, alors que le « grand » est déjà traité avec les égards dus à ses apparences de jeune homme (1).

Quand il s'agit de jumeaux identiques, les dates d'entrée dans la période de croissance sont en général assez proches. Elles sont dans une proportion non négligeable de cas, assez éloignées l'une de l'autre. Elles coïncident rarement de façon parfaite. Je n'ai pas interrogé systématiquement mes jumeaux sur l'âge de la poussée pubertaire. Mais j'ai pu constater des décalages de plus de six mois chez les jumeaux que j'ai suivis dans leur enfance. Et on a pu remarquer, dans la lecture des témoignages parallèles, combien les filles insistent spontanément sur l'apparition de leurs premières règles, combien elles insistent sur les différences intra-gémellaires, combien elles sont humiliées ou fières selon qu'elles ont été la seconde ou la première à devenir « femme ».

On sait que l'âge de la maturité sexuelle et de la poussée de croissance qui en est le prélude, ne dépend pas seulement de facteurs héréditaires. Que les facteurs de milieu, interne et externe, y tiennent une très large part.

Mais il suffirait de tenir compte des petites différences initiales, de ces différences prophétiques de la première enfance dont parle Gesell, pour comprendre les décalages de la puberté chez les jumeaux identiques.

Par l'effet de l'accélération, les différences initiales peuvent se trouver augmentées, et comme dilatées au moins pendant la période où dure cette accélération. Et cela aura suffi pour éloigner les jumeaux l'un de l'autre, pour distendre leurs liens.

(1) Ce fait cité par R. S. BARKER (*Adjustment to physical handicap and illness : a survey of the social psychology of physique and disability*, New York, 1953), d'après un travail non publié de Eugenia HANSMANN, est repris dans la recherche de notre collaboratrice Marcelle COLLIGNON (cf. La notion d'histoire pubertaire, *Enfance*, 1958, 4-5, 329-351).

pour leur donner des expériences différenciatrices que rien par la suite ne pourra totalement effacer (1).

Ces différences de croissance et d'expérience sont d'ailleurs d'autant plus efficaces qu'elles concernent deux individus enfermés dans un même univers. Les réactions de l'un ne peuvent pas ne pas influencer les réactions de l'autre. C'est tout leur système de relations qui en est ébranlé, modifié, et qui par un effet de retour accentue la différenciation, renforce la conscience de l'originalité.

Dans et par l'équilibre du couple, les jumeaux avaient déjà acquis des personnalités distinctes au cours de leur enfance.

Au cours de la période pubertaire, l'équilibre est ébranlé sinon rompu. Sans compter les premières sollicitations de la vie amoureuse qui menacent ou concurrencent déjà l'unité affective du couple fraternel.

Alors, c'est en dépit ou contre le couple, en dépit du patrimoine héréditaire commun, que la personnalité s'affirme de façon décisive.

Si toutefois la vie gémellaire, trop isolante, trop asphyxiante, n'a pas anéanti les ressources de la rébellion.

(1) Dans son étude clinique de trois paires de jumeaux identiques, D. BURLINGHAM a observé que le désir d'indépendance apparaît à une période de calme et de bonheur, alors que des circonstances difficiles et pénibles provoquent un rapprochement immédiat des jumeaux (in *Twins a study of three pairs of identical twins*, Imago Publ., Londres, 1952).

Cette observation ne contredit pas absolument le fait que le désir d'indépendance s'affirme dans les années difficiles de l'adolescence. Les faits observés par B. ne se situent pas à la même échelle que les nôtres. Même pendant l'adolescence, une difficulté d'ordre extérieur peut fort bien déterminer un rapprochement des deux partenaires.

CHAPITRE X

COUPLE PARENTAL ET COUPLE GÉMELLAIRE

Au sein du couple gémellaire, l'individualisation des partenaires s'accomplit aussi par l'action du couple parental. En effet, la structure du couple parental agit probablement sur la structure du couple gémellaire, que les protagonistes en soient ou non conscients.

Quand, au chapitre VI, nous avons étudié les réactions familiales à la gémellité dans leur influence sur la formation du psychisme gémellaire, nous avons constaté que ces réactions ont surtout pour intention et pour effet de respecter, de souligner, de renforcer la ressemblance.

Mais déjà, nous avons pu pressentir que ces réactions ne sont pas si simples. Dorothy Burlingham rapporte le cas de mères qui mettent au contraire tout en œuvre pour différencier leurs jumeaux, de mères qui souffrent de confondre leurs enfants avec le sentiment de ne pas pouvoir les aimer vraiment aussi longtemps qu'elles ne peuvent facilement les distinguer l'un de l'autre, les identifier (1). Ce sont là heureusement des cas extrêmes. Et il existe peut-être, comme le prétend Burlingham, un type de parents dont la tendance est de différencier leurs jumeaux, comme un autre type qui tend à les uniformiser. Je crois cependant que dans la grande majorité des cas ces deux tendances coexistent, la tendance à la différenciation étant d'ailleurs presque toujours beaucoup plus discrète, beaucoup moins consciente et volontaire que la tendance à uniformiser qui se justifie si souvent par des principes de justice et d'égalité. A ce dernier propos, il suffit d'ailleurs d'écouter les récriminations des jumeaux, ou les souvenirs d'enfance qu'ils vous

(1) *Twins, a study of three pairs of identical twins*, 1952.

racontent, pour se convaincre que malgré les efforts et les principes de leurs parents, ils n'ont pas toujours le sentiment que la balance de la justice fût, entre eux, tenue égale.

Et quand bien même la balance serait tenue égale, dans la sévérité comme dans la tendresse, il est inévitable qu'à la diversité des comportements de deux jumeaux, pris à n'importe quel moment de la vie quotidienne, corresponde une diversité des réactions parentales, inévitable aussi que cette diversité soit vécue par chacun des jumeaux comme un traitement qui lui est particulier, sinon injuste. Ainsi, jour après jour, se tisse irréversiblement l'invisible trame des relations entre enfants et parents, jour après jour les traits s'individualisent pour chacun des personnages, et pour chacun des rôles.

Pour comprendre l'influence différenciatrice des parents sur leurs enfants, il ne suffirait pas en effet de considérer, chacun à part, le père et la mère dans l'inégalité ou la diversité de leurs comportements. Les comportements de chacun s'inscrivent évidemment dans une structure d'ensemble, et se déterminent par un jeu d'influences réciproques. Dans cette structure familiale, prise comme un ensemble, se dessine cependant de façon privilégiée la « figure » du couple parental. Elle est privilégiée parce que déjà formée en certains de ses traits essentiels avant la naissance des enfants. Parce qu'elle fournit des modèles de comportement non seulement à chacun des enfants, mais au couple gémellaire, en tant que couple.

Sans doute, en même temps que son rôle futur d'homme ou de femme, l'enfant « singulier » reçoit-il aussi de ses parents un enseignement sur la vie de couple. Mais c'est un enseignement à longue échéance ou qui, en tout cas, ne peut guère se traduire dans son expérience quotidienne. Pour les enfants jumeaux, il est probable que le modèle constant du couple parental n'est pas sans influence sur leur propre couple.

Ainsi peut-on supposer que l'effet diversifiant de l'influence parentale s'accomplit selon plusieurs moyens, simultanés et solidaires : l'attitude différentielle de chacun des parents à l'égard des deux enfants, la différence d'attitude entre le père et la mère à l'égard de chacun des enfants, l'exemple du couple parental pour le comportement du couple gémellaire. Et, secondairement, la possibilité d'affinité élective de chacun des jumeaux pour chacun des parents. « Quand il n'y a pas d'autres

frères et sœurs, ou quand il y a une grande différence d'âge, dit von Bracken, un des jumeaux généralement est orienté vers le père et l'autre vers la mère (1). »

Ce ne sont pas là des hypothèses gratuites. L'observation de couples de jumeaux, ou leurs confidences, nous révèlent à chaque instant le jeu complexe et diversifiant de l'influence parentale sur les comportements gémellaires.

Voici quelques exemples empruntés, une fois de plus, aux « Témoignages parallèles », c'est-à-dire aux confidences de jumeaux qui tous sont monozygotes.

PIERRE. — Mes parents veulent que je ressemble à mon père et Louis à ma mère. Évidemment, j'ai quelques traits communs avec mon père, au moral comme au physique ; la forme du visage, la manière de me tenir et comme mon père je n'ai pas la notion de l'heure. Mon frère est (comme la mère) plus nerveux, et s'extériorise, il est plus coléreux.

JEANNE. — Je me sentais inférieure à Marie. On me l'avait bien dit !

ODILE. — J'avais l'impression que ma mère préférait Cécile (...). Je la sentais supérieure parce que plus jolie et parce que c'était l'opinion des parents (...). Elle a toujours été la préférée.

CATHERINE. — Nous rivalisions pour l'affection de nos parents. Quand Florence était sur les genoux de maman, je demandais mon tour.

SERGE. — Comme mon frère était assez chétif à la naissance, les parents et surtout ma mère avaient plus de sollicitude pour lui.

Ce qui n'empêche que Serge et son frère Denis aient été longtemps confondus et qu'à l'âge de cinq mois (s'il en faut croire la légende familiale), leurs médailles d'identité ayant été perdues, on a tiré au sort pour décider qui était Serge et qui était Denis. Au cours des années suivantes, d'ailleurs, un jumelage typique s'établit entre les jumeaux et leurs parents, avec des phénomènes d'attribution et d'identification que les enfants, alors âgés de 17 ans, expriment fort bien.

SERGE. — Mon frère ressemble plutôt à ma mère, au physique et au moral. Moi plutôt à mon père. Mais ce n'est pas très net. C'est peut-être dû à l'influence des parents. *Chacun avait son jumeau*. J'étais celui de mon père et Denis celui de ma mère. Alors comme mon père aime les mathématiques, moi j'aimais les math. Comme mon père est plus méticuleux que ma mère, moi j'étais aussi plus méticuleux que Denis.

DENIS. — Mon frère a plus de rigueur, c'est un mathématicien, ce qui correspond aux goûts de mon père qui est ingénieur. Moi je déteste les math. comme ma mère qui est peintre. Alors elle se retrouve en moi.

(1) Mutual intimacy in twins, *Charac. and Person.*, 1934, n° 4, p. 296.

Quand on recueille de telles confidences, quand on observe de tels cas dans le contexte d'une situation d'ensemble, on a souvent l'impression de comprendre comment la discrimination s'est opérée, comment chacun des parents s'est attribué chacun des jumeaux pour le modeler plus ou moins profondément à son image, comment la structure du couple parental a agi sur la structure du couple gémellaire, et l'on est alors souvent tenté par l'énoncé de lois générales, tant l'enchaînement des causes et des effets paraît évident et rigoureux.

Mais quand on prend le risque et la peine d'éprouver sur un grand nombre de cas l'explication trouvée par l'examen clinique de quelques-uns, la certitude disparaît, et à tort ou à raison, on en vient à douter non seulement de la portée générale de l'explication, mais de sa valeur pour les cas qui pourtant l'avaient suggérée.

Les lois existent certainement. Il n'y a pas, à proprement parler, de hasard. Mais les facteurs qui interviennent dans l'établissement des relations entre enfants et parents, entre couple gémellaire et couple parental, sont extrêmement nombreux. Et plusieurs d'entre eux nous échappent. Pas seulement ces facteurs à peu près impondérables qui laisseront toujours subsister, en marge de l'exploration scientifique, cette frange d'indétermination que nous appelons le hasard. Mais des facteurs très importants que l'organisation initiale de la recherche n'avait pas prévus, ou que les conditions mêmes de la recherche ne permettent pas d'atteindre facilement.

Nous ne savons à peu près rien, par exemple, de la structure du couple parental. Nous connaissons l'âge des parents, éventuellement leur profession : c'est bien peu de chose. Nous ne connaissons même pas les rapports de dominance entre le père et la mère, rapports qui jouent probablement un rôle dans l'établissement des rapports de dominance entre les jumeaux. Dans l'entretien du « jardin secret », la question est directement posée après les questions qui concernent les ressemblances avec les parents : « Quelle est la personne à la maison, qui exerce l'autorité ? » Il arrive que la réponse soit très nette et on a alors l'impression, dans ce cas, que le jumeau dominant est celui qui s'identifie au parent dominant. Mais, plus souvent, la réponse est hésitante, évasive. Soit que la question paraisse indiscreète et que les jumeaux refusent de discréditer leurs

parents, soit que la question paraisse trop schématique ou ambiguë. En effet, l'un des parents, le père traditionnellement, peut dominer le couple conjugal, et l'autre parent exercer l'autorité auprès des enfants. Ou enfin que les jumeaux ne soient pas capables de comprendre la question, ou d'y répondre.

Sur la base des renseignements fournis par l'enquête, le problème des rapports du couple parental et du couple gémele ne peut être abordé, en fin de compte, que par les réponses concernant les ressemblances d'ordre physique et d'ordre psychologique entre les jumeaux et leurs parents. C'est une approche très limitée, mais qui nous permet cependant de démontrer l'importance des influences parentales sur la différenciation du couple et de comparer entre elles, à cet égard, les catégories gémeles.

*
* *

La distribution des réponses concernant la ressemblance physique (questions 11 et 13) et la ressemblance psychologique (questions 12 et 14) des jumeaux à leurs parents, est donnée par les tableaux 71 à 75.

Le tableau 71 est relatif à la ressemblance physique, le tableau 72 à la ressemblance psychologique. Le tableau 73 combine les deux types de ressemblance, physique et psychologique. Enfin, les tableaux 74 et 75 indiquent la fréquence d'attribution de ces ressemblances au père et à la mère.

Avant tout commentaire des résultats, quelques remarques sont à présenter sur la formulation des questions et sur l'élaboration des réponses.

D'abord sur la formulation des questions : il s'agit de ressemblance relative. « Lequel des jumeaux ressemble *le plus* au père..., *le plus* à la mère ? » De telle sorte que la déclaration de ressemblance à l'un des parents enregistrée pour l'un des jumeaux seulement, n'exclut pas que l'autre jumeau ne puisse aussi ressembler au même parent, mais c'est alors à un moindre degré.

Dans l'élaboration des réponses, on a classé sous la rubrique ressemblance « dichotomisante » tous les couples dont les partenaires sont séparés par leur ressemblance élective au père ou à la mère. Dans la quasi-totalité des cas, il s'agit de couples

TABLEAU 71

*La ressemblance physique des jumeaux à leurs parents
en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire*

(d'après les réponses explicites à 771 questionnaires)
(Questions 11 et 13)

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
N. de couples ...	153	137	290	90	45	105	95	92	187	308	274	189
Ressemblance dichotomisante :												
n.....	75	52	127	42	30	72	88	77	165	205	159	162
%	49	38	43,8	70	66,7	68,6	92,6	83,7	88,2	66,5	58	85,7
Ressemblance des 2 jumeaux au même parent :												
n.....	59	68	127	11	12	23	2	3	5	72	83	9
%	38,6	49,6	43,8	18,3	26,7	21,9	2,1	3,3	2,7	23,4	30,3	4,8
Pas de ressemblance :												
n.....	19	17	36	7	3	10	5	12	17	31	32	18
%	12,4	12,4	12,4	11,7	6,6	9,5	5,3	13	9,1	10,1	11,7	9,5

Pour la « ressemblance des deux jumeaux au même parent » la différence des pourcentages entre la catégorie 5 (4,8 %) et la catégorie 4 (2,7 %) est significative, mais faiblement : au seuil de 0,30 (le R.C. étant de 1,11).

où l'un des jumeaux ressemble au père et l'autre à la mère. La dichotomie est ici opérée nettement par les deux modèles du père et de la mère. Pour d'autres cas, en très petit nombre (et c'est pourquoi ils n'ont pas été classés à part dans cette élaboration par couples), l'un des jumeaux ressemble à l'un des deux parents, et l'autre à aucun. Il y a encore dichotomie, mais en fonction de l'image d'un seul parent.

L'expression « pas de ressemblance », qui désigne la dernière rubrique, signifie évidemment qu'aucun des jumeaux ne ressemble à aucun des deux parents. On a classé sous cette rubrique une grande diversité de réponses, étrangères à la question qui était posée (ressemblance aux grands-pères, grand-mères, tantes,

oneles, etc.), mais qui ont en commun la négation explicite d'une ressemblance au père ou à la mère.

Il va sans dire que si la ressemblance dichotomisante implique toujours une dissemblance entre les jumeaux, l'absence de ressemblance avec les parents ne nous renseigne en rien sur la ressemblance entre les jumeaux. Quant à la « ressemblance des deux jumeaux au même parent », elle est bien un facteur commun de ressemblance intra-gémellaire, mais elle ne préjuge en rien de dissemblances possibles : deux enfants peuvent ressembler également au même parent, tout en se distinguant l'un de l'autre par de nombreux traits.

De l'examen du tableau 71 se dégagent les faits suivants :

1^o L'« absence de ressemblance » physique avec les parents est déclarée avec une fréquence *grosso modo* égale pour toutes les catégories gémellaires. Environ 10 % des cas. Par contre, la distribution des ressemblances varie très fortement avec la catégorie gémellaire ;

2^o La « ressemblance commune », ressemblance des deux jumeaux à un même parent est, comme il fallait s'y attendre, bien plus fréquente chez les couples monozygotes (43,8 %) que chez les couples des autres catégories où elle est déclarée de façon rarissime : 2,7 % chez les dizygotes de même sexe et 4,8 % chez les dizygotes de sexe différent. On remarquera en passant que la tendance à déclarer une ressemblance commune est sensiblement moins faible pour les partenaires de sexe différent que pour les partenaires dizygotes de même sexe. Ceci est à ajouter à tous les faits de « position intermédiaire » que nous avons déjà notés, tout au long de cet ouvrage, pour les couples de sexe différent (voir p. 641 le tableau 65 du chap. IX) ;

3^o Les « ressemblances dichotomisantes », et c'est là l'enseignement essentiel de cette élaboration, sont beaucoup plus fréquentes chez les jumeaux monozygotes qu'on n'aurait pu s'y attendre eu égard à leur hérédité commune. On compte autant de couples dichotomisés par la ressemblance élective de chacun des jumeaux à chacun des parents (43,8 %) que de couples à « ressemblance commune » (43,8 %).

La preuve est ainsi faite sur un nombre important de cas (290 couples) que les modèles parentaux ont un effet très net de différenciation du couple, d'individualisation des jumeaux

identiques. Certes, il s'agit là d'un effet qui ne nous renseigne guère sur la structure du couple mais, du point de vue de notre démonstration, il est d'un intérêt d'autant plus grand qu'il se manifeste dans un domaine où l'on se serait attendu le moins à le trouver.

Que faut-il penser de ces ressemblances dichotomisantes ? Sont-elles simplement et toujours une illusion des parents qui veulent « chacun son jumeau » ? Sont-elles une illusion des enfants qui chacun s'identifie à chacun des parents ? On a pu deviner par les « Témoignages parallèles » que la part incontestable d'illusion est plus forte chez les parents que chez les enfants, et cela n'est sans doute pas spécial au monde gémellaire. Il est de règle que les adultes, parents et amis des parents, se complaisent à rechercher et à trouver les ressemblances de la progéniture. Si les enfants ne pratiquent pas ce jeu de société, c'est peut-être qu'ils y ont moins d'intérêt, c'est surtout qu'ils ne sont pas encore aptes à établir ces subtiles comparaisons entre un visage d'adulte et leur propre visage. Alors, en général, ils se laissent faire. Ils acceptent plus ou moins, avec plus ou moins de passivité et de fierté, ce qu'ils entendent dire. Quand ils parviennent à l'âge de juger par eux-mêmes, ils mettent parfois en doute la prétendue ressemblance. « Mes parents veulent que je ressemble à mon père et Louis à ma mère », déclare Pierre âgé de 25 ans, et Serge âgé de 17 ans dit sur le même ton de scepticisme : « Mon frère ressemble plutôt à ma mère (...). Moi plutôt à mon père. Mais ce n'est pas très net. C'est peut-être dû à l'influence des parents. » Nombreux aussi sont les couples qui opposent au désir parental de « chacun son jumeau », le fait et leur désir de la ressemblance gémellaire : « Comment pourrions-nous ressembler lui à ma mère, moi à mon père, puisque nous nous ressemblons tous deux si fortement ? »

Pourtant, la ressemblance « dichotomisante » n'est pas toujours ou totalement une illusion. Ou plus exactement, l'illusion de ressemblance peut créer dans une certaine mesure une ressemblance véritable. L'accaparement de chacun des jumeaux par chacun des parents peut s'autoriser de quelques différences somatiques initiales. Évidemment, ces différences ne concernent pas des traits déterminés à 100 % par l'hérédité, comme par exemple la couleur des cheveux ou la couleur des yeux. Sur ces traits héréditaires, le partage des ressemblances

est impossible. Il l'est, par contre, pour des traits somatiques, qui ne dépendent pas entièrement de l'hérédité, et notamment pour la forme plus ou moins allongée du visage, un des traits diversifiants les plus souvent cités. Bien entendu, c'est pure coïncidence si le visage d'un des jumeaux est plus allongé, comme celui de la mère, et le visage de l'autre moins allongé, comme celui du père. Cela ne dépend absolument pas d'une liaison héréditaire puisque, en tant que monozygotes, les deux jumeaux en question possèdent exactement le même patrimoine héréditaire, en d'autres termes le même degré de ressemblance héréditaire avec leurs parents. Mais cette pure coïncidence permet à chacun des parents d'attirer à soi chacun des jumeaux, de « se retrouver en lui » selon l'expression de Denis.

Mais ce prétexte d'une ressemblance fortuite n'est peut-être pas nécessaire à cette captation, et en tout cas il n'est pas l'essentiel. L'essentiel est sans doute dans la mise en forme corporelle, dans le lent et profond modelage des gestes, des mimiques, des attitudes. S'il n'est pas possible de changer la couleur des yeux, il est possible de changer, de former le regard. S'il n'est pas possible de changer la longueur du visage, il est possible d'en sculpter l'expression. Et tout cela s'opère de façon inconsciente, par l'adhésion de l'enfant à son modèle adulte, adhésion qui est bien souvent le résultat de la captation, de l'initiative de l'adulte. C'est par ce jeu de l'imitation que s'expliquent des ressemblances physiques où l'hérédité n'a rien à faire, entre jumeaux et leurs parents, mais aussi, comme on l'a bien souvent noté, entre des parents et leurs enfants adoptifs, entre des époux unis par de longues années d'une vie commune.

Entre un jumeau et son parent captateur, comme d'ailleurs entre n'importe quel enfant et ses père et mère, la ressemblance acquise paraît d'autant plus authentique qu'elle s'ajoute à des ressemblances héréditaires et qu'elle les souligne, qu'elle en renforce l'apparence. Elle devient partie constituante du phénotype ;

4^o La dernière indication du tableau 71 est la différence de fréquences entre garçons et filles (et ceci pour les dizygotes comme pour les monozygotes) pour la distribution des ressemblances. Pour les couples féminins, la « ressemblance commune » est plus fréquente, la « ressemblance dichotomisante » est

TABLEAU 72

*La ressemblance morale (caractère et aptitudes)
des jumeaux à leurs parents en fonction du sexe
et de la catégorie gémellaire*

(d'après les réponses explicites à 652 questionnaires)
(Questions 12 et 14)

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
N. de couples ...	129	116	245	47	42	89	84	83	167	260	241	151
Ressemblance dichotomisante :												
<i>n</i>	81	67	148	31	33	64	71	67	138	183	167	122
%	62,8	57,8	60,4	66	78,6	71,9	84,5	80,7	82,6	70,4	69,3	80,8
Ressemblance des 2 jumeaux au même parent :												
<i>n</i>	29	37	66	6	5	11	2	0	2	37	42	10
%	22,5	31,9	26,9	12,8	11,9	12,4	2,4	0	1,2	14,2	17,4	6,6
Pas de ressemblance :												
<i>n</i>	19	12	31	10	4	14	11	16	27	40	32	19
%	14,7	10,3	12,7	21,2	9,5	15,7	13,1	19,3	16,2	15,4	13,3	12,6

Pour la « ressemblance des deux jumeaux au même parent », la différence des pourcentages entre la catégorie 5 (6,6 %) et la catégorie 4 (1,2 %) est significative au seuil de 0,015 (le R.C. étant de 2,45).

moins fréquente que pour les couples masculins. Ces différences paraissent significatives, statistiquement. Psychologiquement je n'en vois pas l'explication. Qu'il nous suffise donc, pour l'instant, de signaler le fait.

Les résultats relatifs à la ressemblance « morale » (tableau 72) présentent les mêmes tendances principales qui viennent d'être formulées en quatre points pour la ressemblance physique (tableau 71) (1).

(1) Les questions 12 et 14, relatives à la ressemblance morale étaient formulées dans les termes suivants : « Lequel des deux ressemble le plus au père moralement (par le caractère ou les aptitudes) ? Lequel ressemble le plus à la mère ?... »

Cependant, la comparaison entre ressemblance physique et ressemblance morale conduit aux remarques suivantes :

1^o L'« absence de ressemblance » aux parents est déclarée avec une fréquence légèrement supérieure pour l'aspect psychologique que pour l'aspect physique, et notamment quand il s'agit de couples dizygotes ;

2^o Au contraire, la ressemblance des deux jumeaux au même parent est moins fréquente pour l'aspect psychologique que pour l'aspect physique, et surtout quand il s'agit de couples monozygotes. On compte en effet pour cette catégorie gémellaire, 26,9 % seulement de cas de « ressemblance commune » du point de vue psychologique contre 43,8 % de cas de ressemblance physique. Les couples bisexués semblent faire exception à cette règle. Mais pour cette dernière catégorie, les pourcentages sont de toute façon très faibles : 4,8 % pour la ressemblance physique et 6,6 % pour la ressemblance morale ;

3^o Pour les couples monozygotes, et pour eux seulement, les « ressemblances dichotomisantes » sont beaucoup plus fréquentes du point de vue psychologique (60,4 %) que du point de vue physique (43,8 %). Ce résultat était facile à prévoir. Le partage d'influence des parents a évidemment plus d'efficacité sur le plan psychologique que sur le plan physique. Et dans le sens de l'explication développée plus haut, on peut d'ailleurs supposer que c'est la ressemblance d'ordre psychologique qui détermine la ressemblance d'ordre physique ou l'illusion qu'on en a ;

4^o Les différences entre couples dizygotes unisexués et couples bisexués sont un peu plus nettes au tableau 72 qu'au tableau 71. La ressemblance psychologique « commune » notamment ne se rencontre presque jamais chez les unisexués (1,2 %). Elle se présente dans 6,6 % des cas chez les bisexués.



Le tableau 73, en tenant compte à la fois de la ressemblance physique et de la ressemblance morale, met encore mieux en relief que les tableaux précédents l'effet dichotomisant des influences parentales.

1. On a classé ici sous la rubrique de la dichotomie tous les

TABLEAU 73

*Combinaison de la ressemblance physique
et de la ressemblance morale des jumeaux
par rapport à leurs parents
en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire*
(d'après les réponses explicites à 688 questionnaires)
(questions 11, 12, 13 et 14)

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
N. de couples ...	134	68	202	60	48	108	92	95	187	286	211	191
Ressemblance dichotomisante :												
n.	94	51	145	47	38	85	87	86	173	228	175	171
%	70,2	75	71,8	78,4	79,2	78,7	94,6	90,5	92,5	79,7	82,9	89,5
Ressemblance au même parent :												
n.	26	12	38	8	6	14	1	2	3	35	20	5
%	19,4	17,6	18,8	13,3	12,5	13	1,1	2,1	1,6	12,2	9,5	2,6
Aucune ressemblance :												
n.	14	5	19	5	4	9	4	7	11	23	16	15
%	10,4	7,4	9,4	8,3	8,3	8,3	4,3	7,4	5,9	8,1	7,6	7,9

Sous la rubrique « Ressemblance dichotomisante » : tous les couples qui sont partagés entre les deux parents ou physiquement, ou moralement, ou des deux points de vue à la fois.

Sous la rubrique « Ressemblance au même parent » : les couples où les deux partenaires ressemblent au même parent à la fois du point de vue physique et du point de vue psychologique.

Sous la rubrique « Aucune ressemblance » : les couples où aucun des deux jumeaux ne ressemble à aucun des deux parents ni physiquement ni psychologiquement.

Pour la rubrique « Aucune ressemblance », la différence entre G. 1 et G. 4 est significative au seuil de 0,10 (le R.C. étant de 1,79). La différence entre tot. 1 et tot. 4 est significative au seuil de 0,20 (le R.C. étant de 1,30).

couples qui sont partagés entre les deux parents de quelque façon que ce soit : c'est-à-dire ou par le physique ou par le moral ou par les deux à la fois. Dans ces conditions, les chiffres obtenus sont évidemment plus élevés que dans les tableaux précédents qui ne tiennent compte que d'un seul type de ressem-

blance. On constate alors que la quasi-totalité des partenaires des couples dizygotes (92,5 %) sont partagés entre père et mère. Puisqu'il s'agit de jumeaux d'hérédité différente, on peut soutenir que ce n'est pas là l'effet d'une illusion : que pour une forte majorité des couples, un jumeau ressemble plutôt au père, et l'autre à la mère. En tout cas, s'il y a illusion, ou effet psychologique de l'action des parents, aucune preuve ici n'en peut être donnée. Il en va tout autrement pour les couples monozygotes. La proportion des couples partagés de quelque façon entre père et mère est, en dépit de l'hérédité commune, très élevée (71,8 %). Grosso modo, *pour trois couples sur quatre, l'influence des parents individualise les partenaires monozygotes en leur attribuant respectivement une ressemblance au père, une ressemblance à la mère, que ce soit du point de vue physique, ou du point de vue psychologique ou des deux à la fois.*

Pour n'en pas alourdir la présentation, on n'a pas indiqué dans le tableau 73 la fréquence de combinaison entre ressemblance physique et ressemblance psychologique. Il n'est pas cependant dénué d'intérêt de noter que la ressemblance physique s'accompagne presque toujours de ressemblance psychologique, mais que l'inverse n'est pas vrai. En conséquence, chez les jumeaux monozygotes, la dichotomie est *à la fois* physique et morale, et *concordante*, c'est-à-dire qu'un jumeau ressemble physiquement et moralement au père et l'autre physiquement et moralement à la mère dans 40 % des cas environ. Chez les jumeaux dizygotes, cette dichotomie double et concordante concerne 55 % des cas.

2. La ressemblance commune signifie au tableau 73 que les deux partenaires du couple ressemblent au même parent *à la fois* physiquement et moralement. Pour les couples dizygotes, unisexués, la fréquence d'une telle combinaison est à peu près nulle (1,6 %). Pour les couples monozygotes elle apparaît, si l'on pense à leur hérédité commune, relativement faible (18,8 %).

3. L'absence de toute ressemblance des deux jumeaux avec leurs parents est rare. On pouvait attendre ici des fréquences semblables pour les couples monozygotes et pour les couples dizygotes, puisque, à l'échelle du couple, la somme des ressemblances héréditaires est évidemment la même. En fait, on constate une légère différence : 5,9 % chez les dizygotes uni-

sexués et 9,4 % chez les monozygotes. Et les couples bisexués occupent une position intermédiaire avec 7,9 %. Certes, la différence est faible et à peine significative, statistiquement. L'examen des chiffres nous montre d'ailleurs qu'elle est due uniquement aux couples masculins. Pour les couples monozygotes de garçons, l'absence de ressemblance aux parents est notée en 10,4 % des cas, et chez les couples dizygotes de garçons en 4,3 % des cas seulement. La différence est significative statistiquement. Que peut-elle signifier psychologiquement ? Nous sommes réduits ici à des hypothèses très fragiles. Faut-il penser que la disparité héréditaire des partenaires dizygotes accentue l'impression d'un partage entre père et mère ? Mais pourquoi cette impression jouerait plus fortement pour les garçons que pour les filles ? Faut-il penser que la ressemblance intragémellaire des monozygotes quand elle est très forte donne aurait l'impression d'exclure toute ressemblance avec les parents ? Il y a ici un effet-de-couple. Mais pourquoi plus fréquemment pour les garçons que pour les filles ? Du fait justement que les partenaires garçons donnent plus souvent une impression d'indiscernabilité que les partenaires filles ? A vrai dire, je n'en sais rien.

4. Entre couples masculins et couples féminins, pris dans leur totalité, on n'observe aucune différence significative.

*
* *

Les élaborations précédentes, relatives aux couples et non aux individus, n'indiquent pas dans quelles proportions relatives, la ressemblance est attribuée au père et à la mère. C'est ce que nous allons examiner maintenant. Les résultats de cette nouvelle élaboration sont présentés par le tableau 74 en ce qui concerne la ressemblance physique, et par le tableau 75 pour la ressemblance morale.

Ces résultats sont exprimés de deux façons : par le *pourcentage* calculé sur le total des réponses explicites et par un *indice* de priorité paternelle qui est le rapport entre le nombre de cas où la ressemblance est attribuée au père et le nombre de cas où elle est attribuée à la mère (p/m).

L'examen du tableau 74 nous conduit aux constatations suivantes :

1. Pour l'ensemble de la population, la ressemblance phy-

TABLEAU 74

Fréquences relatives
de la ressemblance physique au père et à la mère en fonction du sexe et de la catégorie géminaire

	1			2-3			4			5			Ensemble		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total
Nombre d'individus avec ressemblance	182	185	367	66	64	130	142	84	226	108	94	202	498	427	925
Ressemblance au père :															
n	124	101	225	37	38	75	79	36	115	57	53	110	297	228	525
%	68,1	54,6	61,3	56,1	59,4	57,7	55,6	42,9	50,9	52,8	56,4	54,5	66,3	53,4	56,7
Ressemblance à la mère :															
n	58	84	142	29	26	55	63	48	111	51	41	92	201	199	400
%	31,9	45,4	38,7	43,9	40,6	42,3	44,4	57,1	49,1	47,2	43,6	45,5	33,7	46,6	43,3
Indice P/M	2,13	1,20	1,58	1,27	1,46	1,36	1,25	0,75	1,03	1,11	1,29	1,19	1,48	1,14	1,31
Signification des différences P/M :															
R.C.	3,7		3,14		1,07	1,24							5,26		2,91
P.	0,001	n. s.	0,002	n. s.	0,30	0,25	n. s.	n. s.	n. s.	n. s.	n. s.	n. s.	0,001	n. s.	0,001

Signification des différences inter-sexes et inter-catégories

Entre Garçons 1 et Filles 1 R.C. = 2,7 P. : 0,007

Garçons 4 et Filles 4 1,8 0,10

Garçons 5 et Filles 5 0,59 n.s.

Total Garçons et total Filles 4,03 < 0,001

Entre Garçons 1 et Garçons 4 R.C. = 2,31 P. : 0,01

Garçons 1 et Garçons 5 3,21 0,001

Filles 1 et Filles 4 1,80 0,05

Filles 4 et Filles 5 1,82 0,05

Total 1 et total 4 2,48 0,007

Total 1 et total 5 1,58 0,06

sique est attribuée au père plus fréquemment qu'à la mère. Dans le détail des chiffres, un seul groupe fait exception à la règle : celui des filles dizygotes (catégorie 4). C'est une exception importante sur la signification de laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

2. La ressemblance physique au père est attribuée beaucoup plus fréquemment aux garçons (indice de 1,60) qu'aux filles (indice de 1,11), sauf quand il s'agit des garçons et des filles des couples bisexués où les indices sont respectivement de 1,11 et de 1,29. Donc, exception faite pour les partenaires des couples bisexués, il semble bien que le seul fait d'être un garçon confère à l'enfant une ressemblance avec le père. Les lois de l'hérédité n'expliquent évidemment pas ce primat de la ressemblance au père. Il s'agit probablement d'un effet d'autophilie sexuelle : illusion d'une ressemblance, ou ressemblance partiellement acquise par mimétisme d'attitude, par imitation.

3. La ressemblance physique au père est attribuée plus fréquemment aux jumeaux monozygotes qu'aux jumeaux dizygotes. C'est un fait extrêmement net (indice de 1,58 chez les MZ et de 1,03 seulement chez les DZ) et tout à fait inattendu. Pour expliquer ce fait curieux, on peut risquer l'hypothèse suivante : la prétendue ressemblance physique au père renforce en quelque sorte la présomption de paternité, c'est une ressemblance de convenance. Or, quand on a affaire à des jumeaux monozygotes, pour lesquels l'identité physique est telle qu'un partage de ressemblance entre père et mère est impossible, c'est au père que, par priorité, la ressemblance sera attribuée. On constate en effet que dans les cas de ressemblance des deux jumeaux à un seul parent (formule beaucoup plus fréquente chez les MZ que chez les DZ), ce parent est le père quatre fois sur cinq. Par contre, quand les jumeaux ne paraissent pas identiques, il suffit que la ressemblance au père soit attribuée à l'un des deux seulement pour que la règle de convenance soit respectée. Ainsi s'explique sans doute que, pour les couples dizygotes (catégorie 4), l'indice soit seulement de 1,25 chez les garçons et de 0,75 chez les filles. Tout se passe comme si le facteur « présomption de paternité » avait disparu et que subsiste seul le facteur d'autophilie sexuelle noté au § 2 : parce que garçons, les garçons « ressemblent » un peu plus

TABLEAU 75
*Fréquences relatives de la ressemblance morale au père et à la mère
 en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire*

	1			2-3			4			5			Ensemble		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total
Nombre d'individus avec ressemblance	161	169	330	40	55	95	102	100	202	84	75	159	387	399	786
Ressemblance au père :															
<i>n</i>	90	89	179	24	28	52	55	50	105	48	38	86	217	205	422
%	55,9	52,7	54,2	60	50,9	54,7	53,9	50	52	57,1	50,6	54,1	56,1	51,4	53,7
Ressemblance à la mère :															
<i>n</i>	71	80	151	16	27	43	47	50	97	36	37	73	170	194	364
%	44,1	47,3	45,8	40	49,1	45,3	46,1	50	48	42,9	49,4	45,9	43,9	48,6	46,3
Indice P./M.	1,26	1,11	1,18	1,50	1,03	1,20	1,17	1	1,08	1,33	1,02	1,17	1,28	1,06	1,16
Signification des différences P./M. :															
R.C.	1,07		1,08										1,69		1,48
P.	0,29	n. s.	0,28	n. s.	n. s.	n. s.	n. s.		n. s.	n. s.	n. s.	n. s.	0,09	n. s.	0,14

Entre total Garçons et total Filles : R.C. = 1,33, P. = 0,18.

fréquemment au père ; parce que filles, les filles « ressemblent » un peu plus fréquemment à la mère.

4. Contrairement à ce qui est observé pour les partenaires des couples unisexués, la ressemblance physique au père est attribuée un peu plus fréquemment aux filles qu'aux garçons quand il s'agit de couples bisexués. Il semble donc que, pour cette catégorie gémellaire, le facteur d'autophilie sexuelle ne joue pas ou qu'il joue de façon inverse. Sachant par ailleurs que les filles des couples bisexués ont tendance à dominer les garçons, on peut formuler l'hypothèse que l'identification physique plus fréquente de la fille au père est un résultat de sa dominance. Les effectifs et les renseignements dont nous disposons n'ont pas permis cependant de vérifier cette hypothèse.

Le tableau 75 présente, dans les mêmes termes que le tableau 74, l'élaboration des résultats concernant la ressemblance morale au père et à la mère.

Pour le « moral » comme pour le physique, la ressemblance est établie plus fréquemment avec le père qu'avec la mère. Cette ressemblance avec le père est aussi attribuée plus fréquemment aux garçons qu'aux filles, plus fréquemment aux monozygotes qu'aux dizygotes. Les principales tendances observées pour la ressemblance physique se retrouvent donc pour la ressemblance d'ordre psychologique, mais très nettement atténuées. L'indice de ressemblance avec le père qui était de 1,58 pour le physique, chez les jumeaux monozygotes, n'est plus que de 1,18 pour le « moral ».

On note cependant une différence de tendance, pour les jumeaux des couples bisexués, entre les résultats du tableau 75 et ceux du tableau 74 : contrairement à ce qui a été observé pour la ressemblance d'ordre physique, ce sont ici les garçons qui ressemblent le plus fréquemment au père.

En résumé des indications fournies par ces deux élaborations, on peut conclure que la ressemblance des jumeaux à leurs parents, telle qu'elle est appréciée par les parents eux-mêmes, dépend probablement de plusieurs facteurs : une ressemblance véritable, une pseudo-ressemblance de convenance par rapport au père, une ressemblance due au sexe, c'est-à-dire à l'influence de chaque parent sur l'enfant du même sexe que lui, une ressemblance par partage d'influence du père et de la mère, phénomène de projection et d'identification comme le

précédent. Ces facteurs jouent différemment selon le sexe et selon la catégorie gémellaire. Ils jouent différemment aussi selon qu'il s'agit de ressemblance morale ou de ressemblance physique, et avec beaucoup plus de force dans ce dernier cas.

*
* * *

J'ai recherché si une liaison quelconque existait entre le fait, pour un jumeau, de ressembler au père ou à la mère et le fait d'être le partenaire dominant du couple gémellaire. Rien ne se dégage nettement.

Pour les garçons des couples unisexués, il semble bien qu'aucune liaison n'existe entre les deux faits : 50 % des garçons qui ressemblent à la mère physiquement et moralement sont dominants, 52 % des garçons qui ressemblent au père sont dominants. A 1 % près, les résultats sont les mêmes pour les monozygotes que pour les dizygotes.

Pour les filles des couples unisexués, une certaine liaison positive existe peut-être entre le fait de ressembler à la mère et le fait de dominer : 54 % des filles qui ressemblent à la mère physiquement et moralement sont dominantes, 44 % des filles qui ressemblent au père sont dominantes. Mais les effectifs sur lesquels ces pourcentages ont été calculés sont faibles (un total de 155 individus) et les différences ne sont guère significatives.

La liaison entre ressemblance à la mère et dominance s'observe aussi chez les partenaires des couples bisexués et aussi bien pour les garçons que pour les filles : 48 % des garçons qui ressemblent à la mère sont dominants et 34 % seulement de ceux qui ressemblent au père ; 66 % des filles qui ressemblent à la mère sont dominantes et 55 % seulement de celles qui ressemblent à la mère. Mais là encore, les effectifs sont trop faibles pour que les différences observées soient statistiquement significatives.

*
* * *

Les renseignements fournis par la méthode du questionnaire écrit sont trop limités pour qu'il soit possible de découvrir les mécanismes subtils au moyen desquels, inconsciemment, le

couple parental agit sur la formation et l'équilibre du couple gémellaire.

Mais l'étude des ressemblances électives au père et à la mère, conduite sur une nombreuse population, établit incontestablement l'influence décisive des modèles parentaux sur l'individualisation des jumeaux.

Les facteurs ainsi mis en évidence agissent d'une façon particulière dans la structure du couple gémellaire et différemment selon la catégorie gémellaire. Mais ces facteurs ont une portée beaucoup plus générale. Chez l'enfant singulier comme chez l'enfant jumeau, le jeu des ressemblances réelles et imaginaires, héréditaires et acquises, agit profondément sur la formation de la personnalité.

CHAPITRE XI

DERNIÈRES REMARQUES POUR UNE ÉTUDE DIALECTIQUE DE LA PERSONNE

Les démonstrations développées dans les deux tomes du présent ouvrage constituent un tout. L'argumentation d'une seule et même thèse.

Cette thèse peut se résumer en deux propositions : l'hérédité et le milieu ne suffisent pas à rendre compte de la formation d'une individualité ; l'individualité n'échappe cependant pas à une explication d'ordre scientifique.

Pour notre argumentation nous avons utilisé les jumeaux, mais avec une méthode radicalement différente de celle qui est traditionnellement pratiquée. On appelle d'habitude les jumeaux identiques à témoigner de leur identité. Je leur ai demandé la preuve d'une non-identité, qui semble un défi au déterminisme de l'hérédité et du milieu.

Ma critique de la méthode classique des jumeaux implique donc, d'une façon beaucoup plus générale, la critique d'une certaine conception du déterminisme en psychologie. A plusieurs reprises, je me suis longuement expliqué sur ce point. Il n'est pas utile, je crois, d'y revenir.

Dans le premier tome, j'ai précisé quelques faits qui illustrent, sur le plan somatique, la diversité intra-couple des jumeaux identiques. Cette diversité met en évidence l'existence d'un « micro-milieu » ou, si l'on préfère, l'individualisation du milieu à un niveau qu'on a coutume d'ignorer ou de négliger. Mais aussi, cette diversité d'ordre somatique appelle déjà notre attention sur l'importance des relations interindividuelles : la différenciation entre jumeaux est probablement due en grande partie à la situation gémellaire, définie alors comme une situa-

tion de concurrence vitale, dès les débuts de la vie fœtale.

La différenciation somatique est la condition première, la première base matérielle de ce que sera plus tard la différenciation psychique.

Dans le deuxième tome, cette différenciation psychique est constatée, et analysée pour quelques-uns de ses aspects.

Deux questions ici ont été posées qui supposent deux critiques convergentes de la méthode des jumeaux et des notions traditionnelles : les deux partenaires identiques d'un couple parviennent-ils, et toujours, à des individualités distinctes ? Les jumeaux possèdent-ils des caractéristiques qui les distinguent des non-jumeaux ? A la seconde question comme à la première, la réponse est nettement positive.

Certes, la seconde réponse n'est pas une déduction logique de la première. Mais, sur le plan des déterminations concrètes, l'individuation des jumeaux est étroitement solidaire de leur spécificité : la situation gémellaire, comme toute situation de couple, détermine l'individuation des partenaires et comme situation spéciale, elle détermine leur spécificité.

C'est dire, en d'autres termes, que la structure de leur situation engendre des différences qui sont comme un démenti à leur hérédité commune et des ressemblances qui ne lui doivent rien.

Si la spécificité gémellaire s'oppose à une comparaison directe entre population de jumeaux et population ordinaire, elle ne représente cependant pas en psychologie un phénomène aberrant. Elle signifie simplement que pour certains traits, la vérité de moyenne n'est pas la même pour les jumeaux et pour les non-jumeaux.

Et à moins d'admettre chez les jumeaux un sentiment d'une nature totalement inconnue aux êtres singuliers, tel que cet amour dont parle Gedda, les traits que nous appelons spécifiques ne sont, à vrai dire, que des modalités particulières de traits généraux, modalités dont la détermination obéit elle-même à des lois générales.

La lenteur du développement du langage, par exemple, ou la tendance des jumeaux à l'isolement, dépend de toute évidence de leur situation exceptionnelle. Mais l'exception elle-même se ramène à la règle. Je veux dire qu'elle peut se situer, fût-ce en position extrême, dans une graduation où, à

tous les degrés, correspondent des observations possibles. Les couples jumeaux eux-mêmes ne sont pas tous isolés du monde au même degré ; certains d'entre eux ne le sont pas du tout ; les couples dizygotes le sont moins en général que les couples monozygotes. Et la situation de couple pour les non-jumeaux peut aussi entraîner l'isolement à des degrés divers.

Raisonnement ainsi, envisager la spécificité d'un trait comme une différence de degré, une différence quantifiable, ce n'est pas la nier dans ce qu'elle a d'essentiel après tant d'efforts pour en affirmer l'existence. En psychologie, et en bien d'autres domaines sans doute, une différence de degré se traduit par une différence de qualité. La spécificité d'un groupe ou d'une catégorie d'individus, est la qualité propre que lui donne un trait ou une configuration de traits dont chacun offre prise à la graduation, à la mesure, à un artifice de comparaison.

Ainsi, toute la démonstration de cet ouvrage opère simultanément et constamment sur deux plans : le plan particulier de la psychologie jumeau, le plan très général d'une étude de la conscience et de la personnalité. La connaissance de la psychologie des jumeaux est donc à la fois but et moyen. Mais si l'objectif essentiel est bien de progresser par ce moyen dans la compréhension de lois psychologiques générales, il est bien évident qu'en retour ces lois nous permettent aussi de comprendre le cas particulier de la psychologie jumeau. C'est d'ailleurs toujours ce même rapport dialectique qui s'établit entre la psychologie générale et tout secteur de psychologie différentielle ou comparative.

En conclusion, quelle est la contribution des études jumeaux à la solution des problèmes de la conscience de soi et de la personnalité ? Une démonstration *a fortiori* de causalités qui échappent d'habitude aux dispositifs expérimentaux.

Le dispositif d'expérience, et l'hypothèse explicative, est ici la situation jumeau. Situation privilégiée du point de vue méthodologique dans la mesure même où elle est une situation défavorable pour ceux qui s'y trouvent.

Cette situation est étudiée dans ses effets positifs et dans ses effets négatifs. Effets positifs : elle fait de deux êtres génétiquement identiques, deux individus psychologiquement différents, elle crée des personnes. Effets négatifs : elle limite, elle

brime le développement de la personnalité dont elle est pourtant la condition d'existence.

Les effets positifs de la situation gémellaire mettent en évidence, avec une rigueur expérimentale, la dialectique des rapports interindividuels, ce que Wallon appelle « le rôle de l'autre dans la conscience du moi ». La différenciation de deux partenaires par l'influence de l'un sur l'autre s'opère même dans le cas défavorable à l'extrême où les deux partenaires sont identiques, génétiquement.

Les effets négatifs se traduisent, sur le plan de la psychologie gémellaire, par des traits spécifiques. Mais ils révèlent aussi, en les exagérant, ce que peut produire toute vie de couple, toute association plus ou moins refermée sur elle-même : particularisme, isolement, dépendance mutuelle et les conflits, les rebellions que cette dépendance un jour peut engendrer. Les attachements personnels sont un tissu de contradictions. Nécessaires à l'enfant, puis à l'homme pour se connaître, pour se conquérir, et comme truchement à la vie sociale, ils sont aussi captation, assujettissement. L'attachement gémellaire représente alors, selon la disposition d'esprit dans laquelle on l'observe, la caricature ou l'idéal de l'attachement humain. Et c'est pourquoi sans doute l'exemple des jumeaux donne un aliment si facile aux railleries et aux rêveries de l'homme singulier. Ce qui renforce et aggrave, par contre-coup, la situation gémellaire. Les jumeaux trouvent dans leur entourage une image plus ou moins déformée, plus ou moins idéalisée d'eux-mêmes. Et ils l'adoptent, ils la revêtent une fois pour toutes, à moins qu'un jour ils n'essaient violemment de s'en délivrer comme de la tunique de Nessus.

*
* * *

Consacrer son principal effort à dégager et à souligner l'importance de causalités qui ont été si longtemps méconnues, ou placées sur un plan qui n'appartient pas à la science, ce n'est pas négliger, ni même minimiser, l'importance des causalités habituellement admises et étudiées.

A bien des lecteurs, il pourra paraître paradoxal et décevant que je publie un ouvrage sur les jumeaux sans apporter la

moindre contribution directe à la connaissance de l'hérédité psychologique.

Le rôle de l'hérédité dans la détermination des caractéristiques individuelles, je ne l'ai jamais nié. J'ai publié plusieurs articles pour en montrer l'importance dans des secteurs assez peu explorés. Dans des travaux encore inédits, j'ai montré combien certaines ressemblances gemellaires restaient stables au cours des années et malgré la séparation, la diversité des conditions d'existence. On trouvera à la fin du présent ouvrage (Annexe 4) les psychogrammes de couples de jumeaux qui illustrent de façon frappante ce type héréditaire de ressemblance. Deux des psychogrammes appartiennent au couple Jeanne-Marie dont nous connaissons, par ailleurs, la disparité. Ces deux psychogrammes ont été établis, le premier quand elles avaient 23 ans, et le second huit ans plus tard. Pendant ces huit années, elles ont vécu séparées, l'une à Paris, l'autre en province, l'une mariée, l'autre célibataire. Leurs psychogrammes superposables à l'âge de 23 ans le sont encore à l'âge de 31 ans.

Mais ceci n'est pas fait pour nous étonner. En tout cas, nous devons réagir contre la conception fataliste qui pourrait naître de l'étonnement. L'important, l'essentiel et, en fin de compte, l'étonnant, c'est qu'avec des ressemblances si fortes, deux jumeaux parviennent à se construire des personnalités si différentes. Et c'est là le véritable problème posé aux psychologues.

Nous ne reviendrons pas sur l'analyse critique des notions d'hérédité et de milieu. Cette analyse était préalable à un examen nouveau des faits. Elle constitue le premier chapitre de *L'individuation somatique* (tome I).

Mais après l'examen des faits confirmant l'existence de ressemblances et de différences qui échappent aux déterminations directes de l'hérédité et du milieu, qui démontrent un jeu d'influences causales beaucoup plus complexes que le jeu habituellement admis, il convient d'indiquer les principales lignes directrices qui s'imposent aujourd'hui pour toute étude de l'hérédité en psychologie, quelles que soient d'ailleurs les techniques expérimentales ou mathématiques qu'on utilisera.

1. Une taxinomie, une classification des fonctions psychiques du point de vue de l'hérédité est possible et légitime sous les réserves déjà explicitement formulées, et notamment

en tenant compte des remarques énoncées aux deux paragraphes suivants. Si les fonctions psychiques peuvent être classées d'après leur poids plus ou moins lourd d'hérédité, c'est évidemment que les facteurs de culture et de conscience interviennent eux-mêmes avec plus ou moins d'efficacité dans l'élaboration de telle ou telle fonction.

Dans la mémoire logique par exemple, les facteurs génotypiques interviennent beaucoup moins que les facteurs non-génotypiques. Alors qu'ils sont de première importance dans la mémoire visuelle brute. On peut dire, sans crainte de se tromper beaucoup, que la classification des fonctions psychiques selon l'hérédité correspond à la classification inverse de leur complexité. Plus une fonction psychique est complexe, moins elle dépend de l'hérédité.

2. En toute activité réelle, l'influence de l'hérédité apparaîtra beaucoup, moyennement, ou pas du tout, suivant la grille d'élaboration et d'interprétation qu'on utilisera. C'est que toute activité réelle est la synthèse organisatrice d'une multitude de fonctions. Il convient donc d'utiliser chaque grille en parfaite connaissance de cause. D'abord savoir qu'elle existe en chacun de nos instruments, et savoir exactement ce qu'elle est, à quel niveau elle opère. Le problème se pose surtout quand la technique utilisée s'applique à des matériaux psychologiques complexes. C'est le cas notamment des épreuves de personnalité comme le test de Rorschach et les tests grapho-moteurs. Mises à part les erreurs et déformations d'origine subjective, il est bien évident que les désaccords entre auteurs proviennent presque toujours des différences entre leurs modes d'élaboration. Ils appliquent des grilles différentes sur les matériaux recueillis et, la plupart du temps, sans le savoir. C'est peut-être dans le domaine de l'écriture que la richesse des fonctions en jeu est la plus grande. C'est aussi dans ce domaine que les désaccords entre auteurs sont les plus patents. En effet, comme l'a bien montré ma collaboratrice Hélène de Gobineau dans ses derniers travaux où la méthode des jumeaux fut utilisée, ce sont les facteurs génotypiques, ou les facteurs de culture, ou les facteurs réactionnels de la conscience qui interviennent au premier plan selon les traits qu'on considère, selon le type de grille d'élaboration qu'on utilise.

3. Contrairement à l'hypothèse couramment admise, le rapport entre facteurs génotypiques et facteurs non génotypiques ne reste pas constant au cours du développement. Ce fait est d'une importance capitale tant du point de vue d'une nouvelle utilisation de la méthode des jumeaux que du point de vue théorique et du point de vue pratique.

Nous avons constaté que les différences psychologiques s'accroissent de façon plus ou moins brutale entre partenaires monozygotes, dans la période pubertaire et pré-pubertaire. Il semble alors que l'importance des influences héréditaires diminue considérablement. Cette fluctuation du rapport hérédité-milieu, si évidente dans cette période privilégiée de profonde transformation, est une règle générale de tout le développement psychique.

A quoi cela tient-il ? A des facteurs d'ordre physiologique dans la mesure où ceux-ci dépendent eux-mêmes des influences variables du milieu. J'en ai parlé à propos de la puberté. Mais aussi à des facteurs culturels et à la prise de conscience de soi.

On peut donc prévoir que le rapport entre facteurs génotypiques et non génotypiques restera à peu près stable tout au cours de la vie pour les fonctions mentales les plus simples, et qu'il se modifiera au bénéfice des facteurs non génotypiques pour les fonctions mentales les plus complexes.

Dans des travaux déjà anciens entrepris sur l'initiative de Vygotsky, Léontiev et Luria ont montré, avec l'exemple de la mémoire, que les fonctions mentales complexes subissent au cours de l'enfance de profondes modifications structurales qui réduisent à presque rien les influences de l'hérédité (1).

C'est notamment la démonstration faite par Luria utilisant, pour la première fois peut-être dans l'histoire de la psychologie, la méthode des jumeaux d'un point de vue dialectique. Il compare des jumeaux monozygotes et des jumeaux dizygotes à deux niveaux d'âge, au moyen de deux épreuves de mémoire : mémoire visuelle élémentaire, mémoire verbale complexe. A l'âge de 5-7 ans, les différences observées entre les partenaires DZ sont à peu près 3 fois plus fortes que les différences

(1) VYGOTSKY (L. S.), *The Problem of the Cultural Development of the Child*, *J. of Gen. Psych.*, 1929, 36, 415-434 ; LEONTIEV (A. N.), *Le développement de la mémoire* (en russe), Moscou, 1931 ; LURIA (A. R.), *The Development of mental Functions in Twins*, *Char. and Pers.*, 1936, 1, 35-47.

observées entre les partenaires MZ (exactement 3,3 pour la mémoire élémentaire et 2,3 pour la mémoire complexe). Les influences de l'hérédité sont donc très importantes et presque autant à l'épreuve de mémoire complexe qu'à celle de mémoire élémentaire. A l'âge de 11-13 ans, il en est tout autrement. Les influences de l'hérédité dominent toujours très nettement pour les performances de la mémoire élémentaire : les différences entre partenaires DZ sont encore 2,5 fois plus grandes que les différences entre partenaires MZ. Mais, à l'épreuve de mémoire complexe, les différences entre partenaires DZ sont devenues égales aux différences entre partenaires MZ. Chez les jumeaux DZ, les influences culturelles ont nivelé totalement, pour cette fonction complexe de mémorisation, les différences d'hérédité.

Pour comprendre ce qu'est la formation d'une structure mentale par les influences du milieu, qu'on réfléchisse un instant à la différence entre la mentalité dite primitive et la mentalité logique de notre civilisation. Le système des relations qui s'établit entre l'individu et son entourage détermine la structure de chacune de ses fonctions psychiques, et les rapports de toutes ses fonctions entre elles. Ainsi, au cours du développement individuel, les fonctions mentales se transforment qualitativement. Luria dit, en une formule excellente, que tout d'abord l'enfant *pense par sa mémoire* et qu'ensuite *il mémorise par sa pensée*.

*
* *

Ainsi, nous devons éviter la tentation des solutions trop simples : le primat d'une hérédité qui règle tout, la théorie de deux facteurs (hérédité et milieu) qui, en s'additionnant, détermineraient chacune des fonctions psychiques et leur ensemble, le recours à un libre-arbitre qui comblerait toutes les lacunes de notre savoir et qui répondrait, par surcroît, à notre besoin de liberté.

Tous ces facteurs existent bien, hérédité, milieu, conscience, liberté. Notre travail consiste à les saisir dans leur genèse, dans leurs déterminations réciproques. Il faut bien nous garder de ne pas les réduire à des notions métaphysiques, de ne pas réduire les contradictions vivantes de la croissance et des

synthèses mentales au conflit inerte d'antinomies purement verbales.

Dans l'histoire des civilisations, les relations entre l'homme et la réalité, relations de connaissance et d'action, ont été la force motrice du progrès.

Dans l'évolution de l'enfant, ses relations avec le milieu et notamment avec les adultes qui l'entourent, constituent également le moteur de ses progrès. Bien sûr, il ne s'agit pas de nier les forces de l'hérédité et les étapes nécessaires de la maturation. L'hérédité intervient à la fois comme héritage général de l'espèce, ce qui est bien évident, et comme héritage particulier de l'individu, ce qui n'est guère contestable et ce qu'il serait d'ailleurs bien inutile de contester. Pour conjurer l'idée traditionnelle de l'hérédité, prétention à une explication totale de l'homme, il suffit de considérer les facteurs héréditaires tels qu'ils sont : des conditions matérielles d'existence.

Si l'homme est doué de langage, par exemple, il le doit à son hérédité d'homme. Mais ce langage, déterminé par des facteurs héréditaires, et qui n'appartient qu'à lui, lui crée un nouveau plan de conduites, des formes entièrement nouvelles d'activité. Ses relations avec le monde en sont totalement transformées. Au contact direct et limité à la durée d'un acte, se substituent les détours de l'intelligence, la maîtrise de la raison.

Les forces de l'hérédité ne s'opposent pas à l'avènement de la liberté, à la conquête de l'autonomie. Tout au contraire, elles y préparent, elles en sont une des conditions essentielles, et aussi bien dans le développement de l'enfant que dans l'histoire de notre espèce.

ANNEXE I

STATISTIQUE DES POPULATIONS GÉMELLAIRES ÉTUDIÉES

Le diagnostic d'identité a été indiqué dans cet ouvrage par des symboles numériques :

1. Jumeaux monozygotes (MZ) ;
2. Diagnostic incertain (plus probablement MZ) ;
3. Diagnostic incertain (plus probablement DZ) ;
4. Jumeaux dizygotes (DZ) de même sexe ;
5. Jumeaux dizygotes (DZ) de sexe différent.

En fait, dans toutes les élaborations, les catégories 2 et 3 ont été traitées ensemble.

Pour la quasi-totalité des cas étudiés au laboratoire (tableau 77) le diagnostic d'identité a été établi par le service du P^r Turpin, notamment avec la collaboration du D^r Tisserand, par une méthode polysymptomatique :

- examen des annexes fœtales ;
- critères d'ordre humoral (groupes sanguins) ;
- critères d'ordre morphologique (empreintes digitales et palmaires ; couleur, nature et implantation des cheveux, couleur de l'iris, pigmentation) ;
- critères d'ordre radiographique (squelette) ;
- critères d'ordre pathologique (affections héréditaires).

Pour la population de l'enquête (tableau 76), le diagnostic d'identité a été établi d'après les réponses aux questions 15, 21, 22, 23, 24, 26.

On notera que les proportions de couples MZ (catég. 1), de couples DZ (catég. 4) et de couples bisexués (catég. 5) dans nos populations d'expérience et d'enquête diffèrent très sensiblement des proportions données par le recensement : environ 25 % de MZ, 37 % de DZ unisexués, 37 % de DZ bisexués.

TABLEAU 76

*Distribution des 909 questionnaires de l'enquête
en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire*

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
Nombre de couples .	179	166	345	74	67	141	106	101	207	359	334	216
%	19,7	18,2	37,9	8,1	7,4	15,5	11,7	11,1	22,8	39,5	36,7	23,8

Origine des témoignages : environ 350 questionnaires remplis par les parents, 125 par les jumeaux, 150 par les maîtres, 225 par les parents et les maîtres, 50 par les parents et les jumeaux.

TABLEAU 77

*Distribution des 218 couples observés
en fonction du sexe, de l'âge et de la catégorie gémellaire*

	1			2-3			4			Total		5
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	
Moins de 15 ans	39	25	64	19	21	40	16	12	35	74	65	19
Plus de 15 ans .	26	18	44	4	3	7	3	3	6	33	24	3
NOMBRE TOTAL de couples ..	65	43	108	23	24	47	19	22	41	107	89	22
%	29,8	19,7	49,5	10,6	11	21,6	8,7	10,1	18,8	49,1	40,8	10,1
Couples suivis .	10	4	14	1		1	2	2	4	13	6	3

A ces 218 couples s'ajoutent 5 groupes de triplets dont trois suivis pendant toute l'enfance. Ces 5 groupes sont ainsi composés :

- 3 garçons DZ
- 2 garçons DZ et 1 fille DZ
- 2 filles MZ et 1 fille DZ
- 2 filles MZ et 1 fille DZ
- 3 filles MZ

ANNEXE 2

QUESTIONNAIRE DE L'ENQUÊTE SUR LES JUMEAUX

UNIVERSITÉ DE PARIS
École Pratique des Hautes Études
LABORATOIRE DE PSYCHO-BIOLOGIE
BUREAU 94
41, rue Gay-Lussac — PARIS (5^e)

Joindre si possible
photos d'identité
(préciser prénoms)

ENQUÊTE SUR LES JUMEAUX

Nous prions les intéressés de répondre de façon brève et précise.

Les renseignements fournis, destinés à résoudre statistiquement des problèmes d'ordre psycho-biologique, seront considérés comme strictement confidentiels.

QUALITÉ DES PERSONNES AYANT REMPLI CE QUESTIONNAIRE

(parents, maîtres, ou les jumeaux eux-mêmes)

IDENTITÉ.

1. Nom et Prénoms des jumeaux
2. Adresse.....
- 2 bis. Indiquer nom et importance de la localité
où ils ont passé leur enfance.....
3. Date de naissance
4. Eventuellement date de décès d'un des jumeaux

FAMILLE.

5. Date de naissance du père
6. Date de naissance de la mère
7. Profession du père
8. Profession de la mère.....

*Pour certaines questions, deux colonnes sont prévues, une pour chaque jumeau.
Dans ce cas, prière d'indiquer, dans chaque colonne, le prénom de chaque jumeau.*

9. Date de naissance des autres frères
— des autres sœurs
10. Y a-t-il d'autres jumeaux dans la famille ? (préciser si possible degré de parenté) :
Côté paternel
Côté maternel
11. Lequel des jumeaux ressemble le plus au père physiquement ?
12. Lequel des deux ressemble le plus au père moralement (par le caractère ou les aptitudes) ? ...
13. Lequel des deux ressemble le plus à la mère physiquement ?
14. Lequel des deux ressemble le plus à la mère moralement (par le caractère ou les aptitudes) ?

DONNÉES BIOLOGIQUES.

15. a) L'accouchement a-t-il été normal ?
b) L'accouchement s'est-il produit à terme ? ..
Sinon, à quel mois de la grossesse ?
c) Y avait-il un seul placenta ?
16. A la naissance :
a) Quel était le poids de chacun d'eux ? ...
b) Quelle était la taille de chacun d'eux ? ...
17. Actuellement :
Quel est le poids de chacun d'eux ?
18. Quelle est la taille de chacun d'eux ?
19. Quel est le jumeau venu au monde le premier ?
20. Quel est le plus fort physiquement, le moins fragile ?
25. Sont-ils droitiers ou gauchers ?
21. Maladies graves pour chacun d'eux (énumération et, approximativement, dates)
22. Quel est le degré de ressemblance physique (peut-on ou a-t-on pu les confondre et jusqu'à quel âge ?)
23. Même couleur de cheveux ?
24. Même couleur d'yeux ?
26. Autres éléments de ressemblances ou de différences physiques
- a) Même couleur de peau (teint, carnation) ?
- b) Même dentition ?

*Pour certaines questions, deux colonnes sont prévues, une pour chaque jumeau.
Dans ce cas, prière d'indiquer, dans chaque colonne, le prénom de chaque jumeau.*

COMMUNAUTÉ DE VIE.

- | | | |
|---|-------|-------|
| 27. Ont-ils été sevrés en même temps ? (sein ou biberon ?) | | |
| 28. Avaient-ils dans la petite enfance un langage à part qu'eux seuls comprenaient ? (exemples si possible) | | |
| 29. A quel âge ont-ils parlé (premières phrases) de façon compréhensible ? | | |
| 30. A quel âge ont-ils marché ? | | |
| 31. Ont ils été séparés l'un de l'autre ? : | | |
| A quels âges ? | | |
| Combien de temps ? | | |
| 32. Ont-ils beaucoup souffert d'être séparés ?..... | | |
| 33. a) Dorment-ils dans la même chambre ?..... | | |
| b) Sont-ils seuls tous les deux dans la même chambre ? | | |
| 34. Partagent-ils (ou ont-ils partagé) le même lit ? | | |
| 35. Ont-ils fréquenté la même école ?..... | | |
| — Jusqu'à quel âge ? | | |
| 36. Ont-ils été dans la même classe ?..... | | |
| — Jusqu'à quel âge ? | | |
| 37. Fréquentent-ils les mêmes groupements, les mêmes sociétés ? | | |
| 38. Ont-ils (ou ont-ils eu) tendance à s'isoler ensemble, à faire bande à part ?..... | | |
| 39. Ont-ils toujours eu les mêmes amis, les mêmes camarades ?..... | | |
| 40. a) Sont-ils l'un pour l'autre le confident le plus intime ? | | |
| b) Sont-ils attachés l'un à l'autre (assez peu, normalement, très fortement) ?..... | | |
| 41. Lequel des deux prend le plus souvent la direction du couple, l'initiative (jumeau dominant) ? | | |
| 42. Ont-ils toujours été vêtus de la même façon (sinon jusqu'à quel âge) ?..... | | |
| 43. Ont-ils souhaité ne plus être vêtus de la même façon (à quel âge) ?..... | | |
| 44. Cherchent-ils à se distinguer l'un de l'autre et de quelle façon ? | | |

CARACTÈRE.

- | | | |
|---|-------|-------|
| 45. Ont-ils le même caractère ? | | |
| B 18. Lequel des deux sert-il (ou servait-il) de modèle à l'autre ? | | |

*Pour certaines questions, deux colonnes sont prévues, une pour chaque jumeau.
Dans ce cas, prière d'indiquer, dans chaque colonne, le prénom de chaque jumeau.*

- B 19. Lequel tyrannise (ou a-t-il tyrannisé)
l'autre ?
- B 20. Les jumeaux sont-ils (l'un ou l'autre, ou
tous les deux) :
Timides ?
Renfermés ?
Très à l'aise ?
Hardis ?
46. Niveau scolaire (pour les enfants indiquer la
classe actuelle, pour les adultes, donner par
diplôme ou toute autre indication, le niveau
atteint)
- 46 bis. A l'école, sont-ils, (ou étaient-ils) :
Très bons
Bons
Moyens
Faibles
Très faibles
47. Lequel des jumeaux réussit ou (pour les adultes)
réussissait le mieux en classe ? (indiquer éven-
tuellement le classement).....
48. Matière où chacun d'eux réussit le mieux ?.....
49. Matière scolaire où chacun d'eux réussit le moins
bien ?
50. Préférences scolaires ?.....
51. Profession désirée par chacun d'eux.....
52. Sont-ils mariés ou célibataires ? (le cas échéant,
indiquer date du mariage).....
53. Le mariage a-t-il été pour les jumeaux une sépa-
ration pénible ?
54. Le conjoint est-il lui-même un jumeau ?.....
55. Pour chacun des jumeaux, profession actuelle..
56. a) Nombre d'enfants (ont-ils eu, eux-mêmes,
des enfants jumeaux ?)
b) Souhaiteraient-ils avoir des enfants jumeaux ?

**Tous les jumeaux répondront personnellement si
possible, aux questions suivantes :**

57. Quel est votre plus ancien souvenir ?.....
58. Quel âge aviez-vous ?.....

**Joindre éventuellement, sur feuille à part, tous renseignements complé-
mentaires jugés utiles.**

ANNEXE 3

LE QUESTIONNAIRE « JARDIN SECRET »

Schéma du questionnaire-guide utilisé pour l'entretien avec des jumeaux adolescents et adultes.

Les questions *bis* et *ter* ont été ajoutées au cours d'expérience. Elles n'ont donc pas été posées aux premiers couples interrogés.

La formulation des questions était modifiée en fonction de certaines qualités du sujet interrogé : âge, sexe, niveau culturel, état matrimonial, etc.

*
* *

1. Constellation familiale. Conditions de vie. Partage de la même chambre, du même lit.

A) Réactions à la séparation

2. Cause, date et durée des séparations.
3. « Comment avez-vous réagi à la séparation ? »
4. « Comment votre frère a-t-il réagi ? »
5. « Aviez-vous le sentiment qu'il vous manquait quelque chose, que vous n'étiez plus complet ? »
6. « Aviez-vous un sentiment encore plus fort, plus pénible, d'arrachement ? »
7. « Maintenant, la séparation vous serait-elle plus ou moins pénible que jadis ? »
- 7 *bis*. « Vous est-il arrivé de penser à la mort de votre jumeau ? »

B) Confusion, cohésion et relations du couple

8. « Parfois avez-vous eu l'impression que votre image dans le miroir, c'est votre jumeau ? »
9. Sentiment de propriété l'un vis-à-vis de l'autre, jadis et maintenant (jouets, livres, collections, vêtements, etc.).
- 9 *bis*. Acceptation ou refus des vêtements identiques.
10. Langage secret du couple.
11. Confusion éventuelle des pronoms personnels et des prénoms.
12. « Vous arrive-t-il de vous faire passer l'un pour l'autre, par farce ou pour d'autres raisons ? »
13. Rivalités et compétition entre jumeaux (dans l'affection des parents, la scolarité, les amitiés, les relations amoureuses, etc.).

14. « Aviez-vous le sentiment que votre jumeau vous était inférieur ou supérieur ? En quoi ? Était-ce l'opinion de vos parents ? »
15. « Lequel de vous deux prend les initiatives, les décisions ? »
16. « Lequel de vous deux domine l'autre, lequel mène le couple ? Quelle en est d'après vous la raison ? »
17. « Dans votre entourage (parents, amis) quelle est la personne la plus proche ? »
18. « Êtes-vous vexés, agacés quand on vous confond l'un avec l'autre ? »
19. « Fut-il un temps où vous faisiez tous les deux bande à part ? »
20. « Dans le travail, quelle est pour vous la personne la plus proche ? »
21. « Dans les jeux et dans vos loisirs, quelle est pour vous la personne la plus proche ? »
22. « Avez-vous des amis tout à fait personnels, c'est-à-dire qui ne sont pas les amis de votre jumeau ? »
23. « Avez-vous des goûts différents, des goûts semblables (livres, films, modes, sympathies et antipathies pour les gens) ? »
24. « Avez-vous des opinions différentes, des opinions semblables ? »
25. « Fréquentez-vous des milieux, des groupements, des cercles différents ? »

C) *Le couple et les exigences de la vie adulte*

26. Éveil sentimental. Premier flirt. Virginité.
27. « Pensez-vous vous marier un jour ? » ou, s'il s'agit d'un jumeau déjà marié « Que pensez-vous du mariage ? »
28. « Votre jumeau pense-t-il se marier ? »
29. « Si pour l'avenir vous aviez le libre choix entre vivre ensemble avec votre jumeau, ou vivre séparés (indépendants l'un de l'autre), que décideriez-vous ? »
30. « Comment voyez-vous votre avenir professionnel ? »

D) *Ressemblances avec les parents et identifications*

31. « A qui ressemblez-vous : plutôt à votre père ou à votre mère ? »
32. « A qui ressemble votre jumeau : plutôt au père ou à la mère ? »
33. « Votre ressemblance avec le parent en question est-elle physique ou morale ? »
34. « La ressemblance de votre jumeau avec le parent en question est-elle physique ou morale ? »
35. « Quelle est la personne qui à la maison (maison parentale) exerce le plus d'autorité ? »
- 35 bis. « Avez-vous une signature fixe ? Depuis quand ? »
- 35 ter. « Avez-vous un modèle, une personne ou un personnage à qui vous voudriez ressembler ? »

E) *Le « jardin secret »*

36. « Avez-vous un *jardin secret* ? »
(Une explication est préalablement donnée sur l'expression de « *jardin secret* »).
- 36 bis. « Tenez-vous ou avez-vous tenu un journal intime ? »

37. « Avez-vous des secrets pour votre jumeau ? »
37 bis. « Y a-t-il des questions dont vous ne parlez pas ou n'aimez pas parler avec votre jumeau ? »
38. « Avez-vous l'impression que votre jumeau a des secrets pour vous ? »
39. « Votre jardin secret est-il fermé à votre jumeau comme aux autres personnes ? »
40. « Avez-vous d'autres confidents que votre jumeau ? »
41. « Votre jumeau est-il le plus intime de vos confidents ? »
41 bis. « Après le mariage pensez-vous que la même intimité puisse subsister avec votre jumeau ? »

F) *Intimité physique*

42. « Éprouvez-vous de la répugnance à vous servir des mêmes objets que votre jumeau (verre, fourchette, brosse à dents, vêtements, etc.) ? »
43. « La nudité vous gênerait-elle devant votre jumeau ? »
44. « ... devant d'autres personnes ? »
45. « ... envers vous-même ? »
46. Contacts physiques, involontaires avec le jumeau. Jeux érotiques.

G) *Questions-épilogue*

- 46 bis. « Aimerez-vous avoir des enfants jumeaux ? Pourquoi ? »
46 ter. « Y a-t-il des inconvénients à être jumeau ? Lesquels ? »
47. « Seriez-vous gêné que les confidences que vous venez de faire soient connues de votre jumeau ? »

ANNEXE 4

PSYCHOGRAMMES DE COUPLES DE JUMEAUX AU TEST DE BARRAGE

PSYCHOGRAMME DU TEST DES DEUX BARRAGES

Le T-2-B consiste à discriminer et barrer le plus rapidement possible un ou deux signes mêlés à d'autres signes avec lesquels ils peuvent être assez aisément confondus. Dans un premier barrage, il s'agit de discriminer un seul signe. Dans un second barrage, il s'agit de discriminer deux signes (1).

Sur le psychogramme, *en abscisse*, on lit :

- V¹ Vitesse (nombre de signes examinés à la minute) au barrage d'un signe ;
- V² Vitesse au barrage de deux signes ;
- R¹ Rendement (nombre de signes discriminés correctement à la minute) au barrage d'un signe ;
- R² Rendement au barrage de deux signes ;
- In¹ Indice d'inexactitude au barrage d'un signe ;
- In² Indice d'inexactitude au barrage de deux signes ;
- Q.V. Quotient des vitesses $2 V^2 : V^1$;
- Q.R. Quotient des rendements $R^2 : R^1$;

Ces deux quotients expriment la souplesse d'adaptation du sujet examiné à des difficultés de niveaux différents.

Sur le psychogramme en ordonnée, les unités de mesure sont des écarts semi inter-quartiles. C'est-à-dire qu'entre + 1 et — 1 se situent pour chacun des indices 50 % de la population d'étalonnage.

(1) R. Zazzo, Le test des deux barrages, in *Manuel pour l'examen psychologique de l'enfant*, Delachaux Niestlé, Neuchâtel, 1960. La technique de ce test est éditée par les Editions scientifiques et psychotechniques à Clamart (Seine).

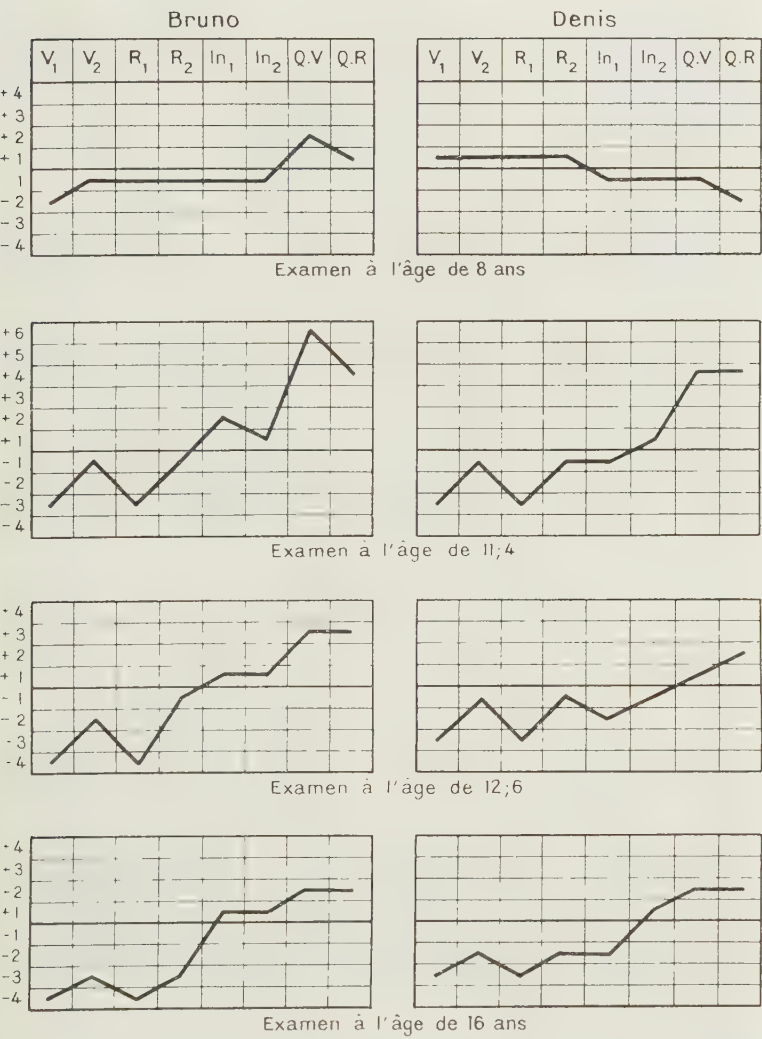


FIG. 8
Évolution des psychogrammes de jumeaux monozygotes
de 8 ans à 16 ans

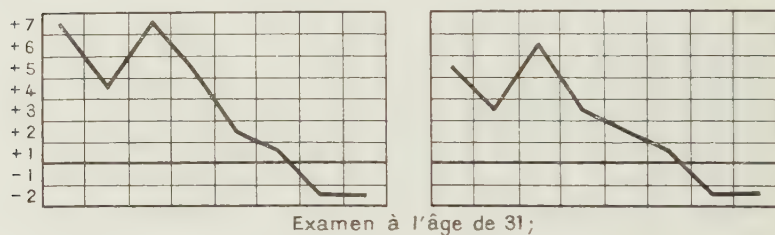
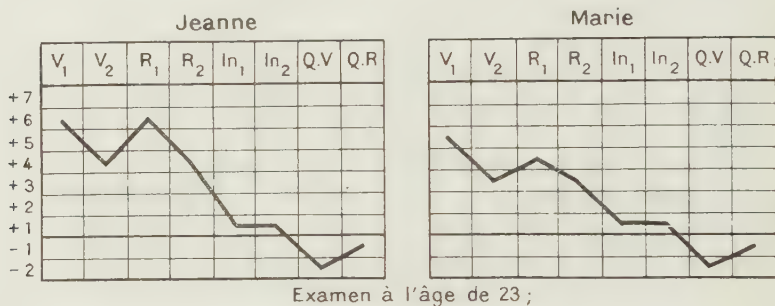


FIG. 9
Psychogrammes de jumelles monozygotes (adultes)
à 8 ans d'intervalle

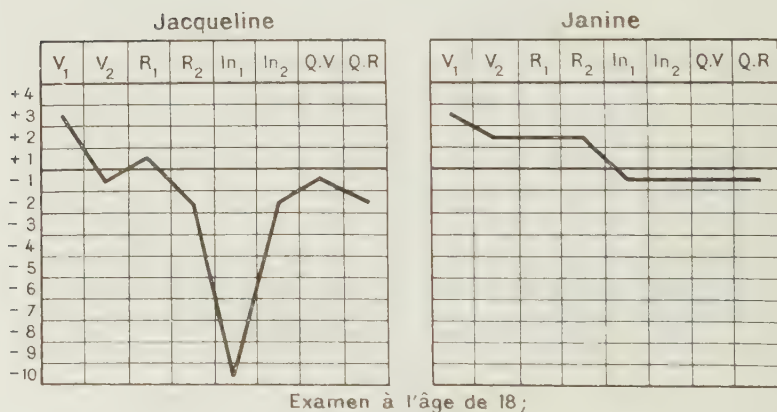


FIG. 10
Psychogrammes de jumelles dizygotes

BIBLIOGRAPHIE

DU TOME SECOND

Cette bibliographie concerne les travaux directement utilisés dans le Tome II du présent ouvrage. Pour une bibliographie plus complète des problèmes gémellaires abordés on consultera le « Catalogue général de la bibliographie gémellaire » (pp. 1061-1303) publié par Luigi Gedda en annexe de *Studio dei Gemelli* (Edizioni Orizzonte Medico, Roma, 1951).

- BACHELARD (G.), *L'eau et les rêves*, Corti, Paris, 1942.
- BARKER (R. S.), Adjustment to physical handicap and illness : a survey of the social psychology of physique and disability, *Social Science Research Council*, New York, 1953.
- BASHKIRTSEFF (Marie), *Journal*, Fasquelle, Paris.
- BECKER (P. F.) et LENZ (F.), Die Arbeitskurve Kraepelins und ein psychomotorischer Versuch in der Zwillingsforschung, *Ztschr. f. d. ges. Neurol. u. Psychia.*, 1938, 164, 1, 50-68.
- BOUTERWEK (H.), Zur Frage der Vererbung seelischer Artung, *Ztschr. angew. Psychol.*, 1938, 54, 328-372.
- BRACKEN (H. von), Mutual intimacy in twins : types of social structure in pairs of identical and fraternal twins, *Char. and Pers.*, 1934, 4, 293-309.
- Ueber die Sonderart der subjektiven Welt von Zwillingen, *Arch. f. die gesam. Psych.*, 1936, 97, 97-105.
- Verbundenheit und Ordnung im Binnenleben von Zwillingspaaren, *Zeits. f. Paedag. Psych. u. Jugkde*, 1936, 37, 65-81.
- Wahrnehmungstäuschungen und scheinbare Nachbildgrösse bei Zwillingen, *Arch. f. ges. Psychol.*, 1939, 203-230.
- BRUNET (Odette), Genèse de l'intelligence chez des enfants de trois milieux très différents, *Enfance*, 1956, 1, 85-94.
- BRUNET (Odette) et LÉZINE (Irène), *Le développement psychologique de la première enfance*, P.U.F., Paris, 1951.
- BURKS (Barbara S.), The relative influence of nature and nurture upon mental development, *27^e Yearb. Nat. Soc. Stud. Educ.*, 1928, Part. I, 219-317.
- The status of heredity-environment studies on the development of human intelligence, *J. Hered.*, 33, 5, 184-186.
- A study of identical twins reared apart under differing types of family relationships. In McNemar et Merrill, *Studies in personality*, New York, 1942, 35.
- BURLINGHAM (Dorothea T.), Twins, observation of environmental influences on their development, in *The Psycho-Analytic Study of the Child*, Intern. Univ. Press, New York, 1946.

- BURLINGHAM (D. T.), The relationship of twins to each other, in *The Psycho-Analytic Study of the Child*, 1939, 3/4.
- Twins — as a gang in miniature, *Searchlights on Delinquency*, Imago Publ. Co, London, 1949, 284-287.
- *Twins, a study of three pairs of identical twins*, Imago Publ. Co, London, 1952, 94 p.
- BYRNS (R.), The mental ability of twins, *Sch. and Soc.*, 1934, 40, 671-677.
- CARMICHAEL (L.), *Manuel de psychologie de l'enfant*, édit. franç., P.U.F., Paris, 1952.
- CARTER (H. D.), Twin similarities in personality traits, *J. Genet. Psychol.*, 1933, 312-321.
- CATTELL (R. B.), A culture-free intelligence test, *The J. of Educ. Psych.*, mars 1940, vol. XXXI, 161-179.
- CIOFFI (F.) et VACCA (E.), *Le test de Rorschach appliqué aux jumeaux italiens*, Congrès du Rorschach, Zurich, 1949.
- COLLIGNON (Marcelle), La notion d'histoire pubertaire et son importance dans la psychologie de l'adolescence, *Enfance*, 1958, 4-5, 329-351.
- COUSINET (R.), *La vie sociale des enfants*, édit. du Scarabée. Paris, 1950.
- CRAIL (C. S.), *My Twin Joe*, Country Life Press, New York, 1932.
- DAVIS (E. A.), *The development of linguistic skill in twins, singletons with siblings and only children from age 5 to 10 years*, Univ. of Minn. Inst. of Child Welfare Monographs, 1937, n° 14, 165 p.
- DAY (E. J.), The development of language in twins : I. A comparison of twins and single children, *Child Development*, 1932, 179-199. II. The development of twins : their resemblances and differences, *Child Development*, 1932, 298-316.
- DEBESSE (M.), *La crise d'originalité juvénile*, 2^e édit., P.U.F., Paris, 1941.
- DELACROIX (H.), *Le langage et la pensée*, Alcan, Paris, 1930.
- DEXTER (E. S.), Twins in Who's who in America. *Sch. and Soc.*, 1943, 57, 219-220.
- DUHAMEL (G.), *La chronique des Pasquier (Le Notaire du Havre)*, Mercure de France, Paris, 1933.
- DUMAS (A.), *Les frères corses*.
- ECKLE (C.), Erbcharakterologische Zwillingsuntersuchungen, *Be. z. Zeits. f. angew. Psychol.*, 1938, 1-255.
- FREEMAN (F. N.), *Report to 4th Conference Child Development*, Chicago, 1933.
- FRISCHEISEN-KHLER (I.), Untersuchungen an Schulzeugnissen von Zwillingen, *Zeitschr. f. ang. Psychol.*, 1930, 37, 385-416.
- Zwillinge in den Familien von Hilfsschülern. *Ztschr. f. mensch. Vererb.*, 1936, 20, 1-8.
- GALTON (F.), *Inquiries into human Faculty and its Development*, New-York, 1883.
- GEDDA (L.), Psicologia della società intrageminale, *Riv. di Psicol.*, 1948, 4, 44.
- *Studio dei Gemelli*, Edizioni Orizzonte Medico, Roma, 1951.
- GEDDA (L.) et BERARD-MAGISTRETTI (S.), La Convergenza Fusionale come criterio di indentificazione biologica del Gemello Guida, *Act. Genet. Medic. et Gemel.*, 1958, n° 3.

- GESELL (A.), Method of co-twin control, *Science*, 1942, 95, 446-448.
- GESELL (A.) et THOMPSON (H.), Learning and growth in identical infant twins, *Gen. Psychol. Monog.*, 1939, 1, 1-124.
- Twins T and C from infancy to adolescence ; biogenetic study of individual differences by method of co-twin control, *Gen. Psychol. Monog.*, 1941, 24, 3-121.
- GEYER (H.), Gegensätzliche Ausserung seelischer Anlagen bei erbgleichen Zwillingen, *Ztsch. f. menschl. Vererb. u. Konstitutionslehre*, 1940, 24, 4, 536-546.
- GILSON (F.), *La théologie mystique de Saint Bernard*, Vrin, Paris, 1934.
- GOTTSCHALDT (K.), Umwelterscheinungen im erbpsychologischen Bild, *Naturwiss.* 1937, 73, 518-523.
- GRAEWE (H.), Die Schulleistungen erbgleicher Zwillinge, *Volk u. Rasse*, 1937, 12, 1-17.
- GRIAULE (M.), Nouvelles recherches sur la notion de personne chez les Dogons, *J. de Psychol.*, 1947, n° 4, 425-431.
- GUDDEN (H.), *Arch. Ras. u. ges. Biol.*, 1934, 28.
- HALF (H.), *Actes de l'association américaine pour l'avancement de la science*, 1886.
- HARRIS (R.), *Dioscuries in the Christian Legends*, 1903.
- HAWTREY, The Lengua Indians of the Paraguayan Chaco, *J.A.I.*, t. XXXI, 295.
- HERSKOVITS (M.), *Life in a Haitian valley*, Knopf, New York, 1937.
- HOFFMANN, *Erasmus Spicker*.
- INHELDER (B.) et PIAGET (J.), *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, P.U.F., Paris, 1955.
- JUDA (A.), Zur Aetiologie des Schwachsinn. neue Untersuchungen an Hilfschulzwillingen, *Zbl. ges. Neurol. Psychiatr.*, 1939, 165, 90-97.
- JUNG (C. G.), *Les types psychologiques*, éd. franc., Georg, Paris, 1950.
- KALMUS (H.), The discrimination by the nose of the odor of individual human odours and in particular of the odours of twins, *Brit. J. Anim. Behav.*, 1955, 3, 25-31.
- KAVERINA (E. K.), *Le développement du langage de l'enfant dans les deux premières années de la vie* (en russe), Moscou, 1950.
- KUBIS (N.), An experimental investigation of telepathic phenomena in twins, *J. Parapsychol.*, 1937, 161-171.
- LAGACHE (D.), *La jalousie amoureuse*, P.U.F., Paris, 1947.
- LALANDE (A.), *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, P.U.F., Paris, 1938.
- LAMY (M.), *Les jumeaux*, Corrêa, Paris, 1949.
- LASSEN (M. T.), Zur Frage der Vererbung sozialer und sittlicher Charakteranlagen, *Arch. Rass. u. Ges. Biol.*, 1931, 25, 268-278.
- LAUTERBACH (C. E.), Studies in twin resemblance, *Genetics*, 1925, 10, 525-563.
- LAWRENCE (D. H.), *L'amant de Lady Chatterley* (trad. Roger-Cornaz), Gallimard, Paris, 1930.
- LEAHY (Alice M.), Nature-nurture and intelligence, *Gen. Psychol. Monog.*, 1935, 4, 235.

- LEENHARDT (M.), *Gens de la Grande Terre* (coll. « L'Espèce Humaine »), Gallimard, Paris, 1939.
- LEONTIEV (A. N.), *Le développement de la mémoire* (en russe), Moscou, 1931.
- Recherches sur le rôle du langage dans les formes complexes du comportement de l'enfant (en russe), in *Actes de l'Acad. des Sciences pédag. de la R.S.F.S.R.*, Moscou, vol. 14, 1948.
- LE SENNE (R.), *Traité de caractérologie*, P.U.F., Paris, 1945.
- LÉVY-BRUHL (L.), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 5^e édit., Alcan, 1922.
- LUNDE (H.), La recherche gémellaire comme méthode d'investigation psychologique et psychiatrique, *Nord. Med. Tids.*, 1937, 13, 209-212.
- LURIA (A. R.), The development of mental functions in twins, *Char. and Pers.*, 1936, 1, 35-47.
- Le rôle du langage dans le développement mental de l'enfant (en russe), in *Questions de Psychologie (Voproschi Psikologii)*, 1958, 5, 3-17.
- LURIA (A. R.) et YOUNDOVITCH (F. J.), *Le langage et le développement des processus psychiques chez l'enfant* (en russe), édit. de l'Acad. des Sciences Péda. de la R.S.F.S.R., Moscou, 1956. (Trad. angl., *Speech and the development of mental processes in the child*, Staples Press, London, 1959.)
- MAC CARTHY (D. A.), *The language development of the pre-school child*, University of Minnesota Institute of Child Welfare Monographs, n° 4, 1930, 174 p.
- MAJOCCHI, *Fra bisturi e forbici*.
- MALRAUX (A.), Préface à *L'amant de Lady Chatterley*, Gallimard, Paris, 1930.
- MANN (Th.), *L'Élu*, trad. franç., Albin Michel, Paris, 1952.
- MARTIN-CHAUFFIER (S.), *L'autre chez les corsaires*, Bourrelief, Paris, 1959.
- MARTSINOVSKAYA (E. N.), Recherches sur le rôle régulateur du second système de signalisation chez les enfants d'âge pré-scolaire (en russe), *Publ. de la Section psychol.*, Université Moscou, 1955.
- MAUPASSANT (G. de), *Le Horla*.
- MENSESSON-RIGAUD (O.), Étude sur le culte des marassas en Haïti, Zaïre, Bruxelles, 1952, n° 6, 597-621.
- MERRIMAN (C.), The intellectual development of twins. *Psychological Monographs*, 1924, 33, n° 5, 1-58.
- METRAUX (A.), *Le Vaudou haïtien* (coll. « L'Espèce Humaine »), Gallimard, Paris, 1958.
- MIERCKE (K.), Psychologische Beobachtungen an eineiigen Zwillingen, *Volk u. Rasse*, 1934, 9, 345-349.
- MIGLIO (Adèle), *Studio della psicologia dei gemelli mediante il vestiario e il giuoco*, Thèse (non publiée), Rome, 1959.
- MOUNIER (E.), *Traité du caractère*, Éditions du Seuil, Paris, 1946.
- MUSIL (R.), *L'homme sans qualités* (trad. française par Philippe Jacottet), Éditions du Seuil, Paris, 1957-1958, 4 tomes.
- NEWMAN (H. H.), Aspects of twin research, *Scient. Monthly*, 1941, 99-112.
- NEWMAN (H. H.), FREEMAN (F. N.) et HOLZINGER (K. J.), *Twins : a study of Heredity and Environment*. Univ. of Chicago Press, Chicago, 1937.
- NICE (M.), Length of sentences as a criterion of a child's progress in speech, *J. Educ. Psychol.*, 16, 370-379.

- Niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire (Le)*, tome I, Cahier n° 13, de l'Institut national d'Études démographiques, P.U.F., Paris, 1950, 283 p. Enquête nationale présentée par G. Heuyer, H. Piéron, Mme H. Piéron et A. Sauvy, tome II, Cahier n° 23 de l'I.N.E.D., 294 p. Analyses par R. Gille, L. Henry, L. Tabah et J. Sutter, H. Bergues, A. Girard, H. Bastid. Préface de H. Laugier.
- PARAMONOVA (N. P.), *Le développement de la coopération des deux systèmes de signalisation dans la régulation des réactions motrices chez les enfants d'âge pré-scolaire* (en russe), Moscou, 1953.
- PEACH (J.), *Twins in the family, Housewife*, 1946, 37-39.
- PIAGET (J.), *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1923. Voir dans les 3^e et 4^e édit. (1947 et 1956) le chapitre nouveau (chap. II) destiné à répondre aux questions et critiques formulées à propos de la notion d'égoцентризм.
- *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 2^e édit., 1930.
- *La construction du Réel chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1937.
- *Épistémologie génétique*, P.U.F., Paris, 1949.
- *Pensée égocentrique et Pensée sociocentrique*, *Cahiers intern. de Sociol.*, 1951, vol. X, p. 34.
- PIÉRON (H.), *La psychologie différentielle*, P.U.F., Paris, 1949.
- *Vocabulaire de la psychologie*, P.U.F., Paris, 1952.
- PLATON, *Le Banquet*.
- *Le Timée*.
- PLAUTE, *Les Ménechmes*.
- *Amphytrion*.
- POLL (H.), *Zwillinge in Dichtung und Wirklichkeit*, Berlin, 1930.
- PORTENIER (L.), *Twinning as a factor influencing personality*, *Psychol. Bull.*, 1938, 711 et *J. of Educ. Psychol.*, 1939, 542-547.
- Problème des stades en psychologie de l'enfant (Le)*, Symposium de l'Assoc. Psychol. Scient. Lang. Franç. (Osterrieth, Piaget, de Saussure, Tanner, Wallon, Zazzo), P.U.F., Paris, 1956.
- PRICE-MARS (J.), *Culte des marassas, Afroamerica*, Mexico, 1945, I, n^{os} 1 et 2, 41-49.
- RANK (O.), *Don Juan, une étude sur le double*, trad. franç., Denoël & Steele, Paris, 1932.
- *Die Lohengrinsage, ein Beitrag zu ihrer Motivgestaltung und Deutung*, 1911.
- REMUSAT (A.), trad. du conte chinois, *Les jumelles*, Paris, 1827.
- RENART (Jean), *Les amours de Frêne et Galeran* (« mises en nouveau langage », par André MARY, Jonquièrre, Paris, 1929).
- RHINE (J. B.), *The Reach of the Mind*, Penguin Books, 1954.
- ROBIN (L.), *La théorie platonicienne de l'amour*, Alcan, Paris, 1908.
- ROCHEFORT (C.), *Le repos du guerrier*, Grasset, Paris, 1958.
- ROMAINS (J.), *Psyché*, Gallimard, Paris, 1922.
- ROSENGARDT-PUPKO (G. L.), *Le langage et le développement de la perception chez l'enfant* (en russe), Moscou, 1947.
- SAND (G.), *La petite Fadette*, Paris, 1848.

- SCHAEFERS (F.), Sozialpsychologische Zwillingsforschung, *Zeits. f. aenz. Fortbild.*, 1942, 39, 357-359.
- SCHIEBESTA (P.), *Les Pygmées* (coll. « L'Espèce humaine »), Gallimard, Paris, 1940.
- SCHILLER (M.), Zwillingsprobleme, dargestellt auf Grund von Untersuchungen an Stuttgarter Zwillingen, *Ztschr. f. mensch. Vererb.*, 1937, 20, 284-337.
- SCHOLZ (N. von), *Perpetua*.
- SCHULTE (H.), Die Zwillingsgemeinschaft, *Med. Welt*, 1944, 8, 235-236.
- SELZER (H.), Manifestazioni discordanti di psicosi maniaco-depressiva in gemelle identiche, *Riv. Sper. di Frenatr.*, 1936, 60, 521.
- SHUTTLEWORTH (F. K.), The nature versus nurture problem, *J. Educ. Psych.*, 1935, 561-578, 655-681.
- SOKOLOV (A. N.), Mécanismes du langage dans l'activité intellectuelle (en russe), *Actes de l'Acad. Sc. Pédag. de la R.S.F.S.R.*, Moscou, vol. 81, 1956.
- SPEARMAN (C.), *The abilities of man*, Macmillan and Co, Londres, 1932. (Trad. franç., *Les aptitudes de l'homme*, Conservatoire nat. Arts et Mét., Paris, 1936.)
- SPENCER (B.) et GILLEN (F. J.), *The northern tribes of central Australia*, Londres, 1927.
- STOCKER (A.), *Le double*, Éditions du Rhône, Genève, 1946.
- *L'homme, son vrai visage et ses masques*, E. Vitte, Paris, 1954.
- STOCKS (P.) et KARN (M.), A biometric investigation of twins and their brothers and sisters, *Ann. of Eugen.*, 1933, 5, 1-55.
- TALLMAN (G. C.), A comparative study of identical and non-identical twins with respect to intelligence resemblances, *27th Yearbook of the Nat. Soc. for study of education*, 1928, part 1, 82-86.
- THORNDIKE (E. L.), Measurement of twins, *Arch. of Phil. Psych. and Sc. Method*, 1905, 49, 37-379.
- TOMILIN (M. I.) et YERKES (R. M.), Chimpanzee twins : behavioral relations and developments, *J. Genet. Psychol.*, 1935, 46, 239-263.
- TONNIES (F.), *Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887.
- TURPIN (R.), ZAZZO (R.), DUCHÊNE (H.), GRANJON (N.), Sur le caractère familial de certains troubles de l'orthographe, *Actes du XII^e Congrès des Pédiatres de Langue française*, 1949, 284-297.
- VELLARD (J.), *Une civilisation du miel* (coll. « L'Espèce Humaine »), Gallimard, Paris, 1939.
- VIGOTSKY (L. S.), The problem of the cultural development of the child, *J. of Gen. Psych.*, 1929, 36, 415-434.
- *Langage et Pensée* (en russe), Moscou, 1934.
- *Œuvres choisies*, éditées par A. N. Leontiev et A. R. Luria, édit. de l'Acad. des Sciences Péda. de la R.S.F.S.R., Moscou, 1956 (en russe).
- VIGOTSKY (L. S.) et LURIA (A. R.), The function and fate of egocentric speech, *Actes du IX^e Congrès Internat. de Psychol.*, New Haven, 1929.
- WALLON (H.), *Les origines de la pensée chez l'enfant*, 2 vol., P.U.F., Paris, 1945.
- Le rôle de l'Autre dans la conscience du Moi, *The Egypt. J. of Psych.*, 1946, vol. II, n° 1. Réédité dans *Enfance*, numéro spécial (recueil H. Wallon), 1959, 4.

- WALLON (H.), *Les origines du caractère*, P.U.F., Paris, 1949.
- Post-scriptum en réponse à M. Piaget, *Cahiers intern. de Sociol.*, 1951, vol. X, 175.
- WATSON (J. B.), *Psychology from the standpoint of a behaviorist*, Lippincott, Philadelphie, 1920.
- WESTERMARCK (E.), *Origine et développement des idées morales*, trad. fr., Payot, 1935.
- WILDE (O.), *Le portrait de Dorian Gray*.
- WILDER (Th.), *Le pont du roi Saint Louis*.
- WILSON (T.), A study of twins with special reference to heredity as a factor determining differences in environment, *Human Biol.*, 1934, 6, 324-354.
- WINGFIELD (A. H.), Twins and orphans : the inheritance of intelligence, *London and Toronto J. Med.*, Dent and Sons Ltd, 1928, 127.
- WINGFIELD (A. H.) et SANDIFORD (P.), Twins and orphans, *J. Educ. Psychol.*, 1928, 19, 410-423.
- YULE (E. P.), The resemblance of twins with regard to perseveration, *J. mental Sci.*, 1935, 81, 489-501.
- ZAPOROJETS (A. V.), Le rôle des éléments de la pratique et du langage dans le développement de la pensée chez les enfants (en russe), in *Psikhologitchni doslizenia*, Kharkov, 1939.
- ZAZZO (R.), La méthode des jumeaux, *Ann. psychol.*, 1941, 227-247.
- Étude psychologique de jumeaux monozygotes. Lecture à l'Acad. médéc., *Bull. Acad. médl.*, n° 21-22, 1943.
- Étude psychologique de trois groupes de triplètes, *Sem. des Hôpit.*, 7 nov. 1945.
- *Le devenir de l'intelligence*, P.U.F., Paris, 1946.
- Images du corps et conscience de soi, matériaux pour l'étude expérimentale de la conscience. *Enfance*, 1948, n° 1, 29-43.
- Les jumeaux et les problèmes de la psychologie génétique (technique d'un examen collectif individualisé), *Enfance*, 1948, n° 4, 356-360.
- Cryptophasie et situation gémellaire. Communication au XII^e Congrès des Pédiatres de Langue française, Paris, juin 1949, *Actes du Congrès*, 308-312, l'Expansion scientifique française, Paris.
- Le geste graphique et la structuration de l'espace, *Enfance*, mai-octobre 1950, n° 3-4, 204-220.
- Situation gémellaire et développement mental, *J. de Psych.*, avril 1952, 203-227.
- Les différences psychologiques des jumeaux identiques et les problèmes de l'individuation. Communic. au XIII^e Congrès intern. psychol. (Stockholm, 1952), publié dans *Bull. psychol. Sorbon.*, déc. 1952.
- Sur le postulat de comparabilité dans la méthode des jumeaux, communic. à la Soc. franç. de Psychol. (1953), publié dans *Acta Genet. Medic. et Gemel.*, n° 2, 1955.
- Le problème de l'imitation chez le nouveau-né, *Enfance*, 1957, n° 2, 135-142.
- Le test des deux barrages, in *Manuel pour l'examen psychologique de l'enfant*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1960.
- ZAZZO (R.) et JULLIEN (C.), Contribution à la psychologie différentielle des sexes au niveau pré-scolaire, *Enfance*, 1954, n° 1, 12-23.

VU, LE 27 OCTOBRE 1958 :
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
et Sciences humaines
de l'Université de Paris,*
A. AYMARD.

VU, ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
J. SARRAILH.

INDEX DES NOMS CITÉS

DANS LE TOME SECOND

Les pages en italiques renvoient aux passages importants

- ARISTOPHANE, 291.
AUDEOUD-NAVILLE, 621.
- BACHELARD (G.), 462, 464, 472.
BARBELLION (W. N. P.), 430.
BARKER (R. S.), 682.
BASHKIRTSEFF (M.), 430.
BASTIDE (H.), 333.
BECKER (P. F.), 550.
BERARD-MAGISTRETTI (S.), 619.
BERGUES (H.), 333.
BERNARD de Clairvaux (saint), 511, 513, 526.
BINET (A.), 305.
BLEULER (M.), 392, 393, 422.
BLUM, 621.
BOUTERWEK (H.), 549, 614.
• VON BRACKEN (H.), 426-428, 486, 509, 510, 539, 550, 617-622, 625, 626, 636, 638, 654, 659, 665-666, 667, 674, 676, 677, 686.
BRIONI, 478.
BRUNET (O.), 342, 415.
BURLINGHAM (D. T.), 339, 428, 531-534, 539, 617, 683, 684.
BURKS (B.), 301.
BYRNS (R.), 317-318.
- CARTER (H. D.), 639.
CATTELL (R. B.), 304, 310, 311.
CIOFFI (F.), 617, 618.
CLAPARÈDE (E.), 391.
COLLIGNON (M.), 682.
COMTE (A.), 394.
COUSINET (R.), 681.
CRAIL (C. S.), 459.
- DAVIS (E. A.), 369, 370, 375.
DAY (E. J.), 299, 300, 316, 317, 326, 340, 341, 360, 366-377, 378, 389, 390, 413-416, 419.
DEBESSE (M.), 678.
DELACROIX (H.), 406.
DEWEY (J.), 373.
DEXTER (E. S.), 316.
DUCHÊNE (H.), 379.
DUHAMEL (G.), 468.
DUMAS (A.), 459.
DUNS SCOT, 549.
DURKHEIM (E.), 391, 392, 393-394.
- ECKLE (Ch.), 617, 618.
- FAIN, 621.
FREEMAN (F. N.), 299, 300, 301, 316, 317, 473.
FREUD (S.), 292, 391-392, 394, 430, 523.
FRISCHEISEN-KÖHLER (I.), 314-315, 680.
- GALTON (F.), 678-680.
GEDDA (L.), 286-287, 367, 429, 430, 448, 453, 459, 464, 469, 477, 485, 486-487, 495, 499, 539, 545, 617, 618-622, 625, 626-627, 636, 639, 642, 658, 665, 705.
GESELL (A.), 279, 342, 344, 347, 379, 396, 464, 653, 682.
GEYER (H.), 639.
GILLE (R.), 318, 322, 333.
GILLEN (F. J.), 515.
GILSON (E.), 513.

GIRARD (A.), 319, 333, 535.

GÖBBINEAU (H. de), 709.

GOTTSCHALDT (K.), 638.

GRAEWE (H.), 638, 630.

GRANJON (N.), 379.

GRUAULE (M.), 519-520.

GUDDEN (H.), 314-315.

HALE (H.), 340.

HANSMANN (E.), 632.

HARRIS (R.), 510.

HAWTREY, 515.

HENRY (L.), 333.

HERSKOVITS (M.), 511.

HEYER (C.), 313.

HOFFMANN, 471, 472.

HOLZINGER (K. J.), 299, 300, 473.

HUIZINGA (H.), 639.

INHELDER (B.), 303.

JAVET (P.), 407.

JUDA (A.), 315.

JULLIEN (C.), 410.

JUNG (C. G.), 433, 618.

KAFKA (F.), 523.

KALMUS (H.), 657.

KARN (M.), 316.

KISSLIOUK (G. A.), 382.

KRETSCHMER (E.), 549, 618.

KUBIS, 459.

LACACHE (D.), 213.

LALANDE (A.), 393, 400.

LAMY (M.), 516.

LASSEN (M. Th.), 642-643.

LAUGIER (H.), 333.

LAUTERBACH (C. E.), 316, 317.

LAWRENCE (D. H.), 516, 527.

LEAHY (A.), 301.

LEENHARDT (M.), 518-519.

LEMAITRE (A.), 409.

LENZ (F.), 550.

LEONTIEV (A. N.), 382, 403, 710.

LE SENNE (R.), 276.

LÉVY-BRUHL (L.), 510, 515, 519.

LÉZINE (I.), 314, 342-345, 452.

LUNDE (H.), 614.

LURIA (A. R.), 340, 342, 345, 371,
378-389, 390, 403, 412, 417-421,
710-711.

MAC CATHY (D. A.), 366, 367,
339-370, 372, 373-375, 388, 390.

MAC CULLOCH (W. S.), 308.

MAJOCCHI, 435.

MALRAUX (A.), 527.

MANN (Th.), 435.

MARTIN-CHAUFFIER (Sim.), 454.

MARY (A.), 491.

MAUPASSANT (G. de), 471, 472.

MENNESSON-RICAUD (Od.), 511.

MERRIMAN (C.), 316, 317.

MÉTRAUX (A.), 511.

MIERCKE, 432.

MIGLIO (Ad.), 539, 545, 653, 663.

MOUNIER (E.), 277-278.

MUSIL (R.), 430, 431, 485, 522-
530, 532, 544, 545, 613, 642.

NEWMAN (H.), 299, 300, 316, 459,
460, 473, 639.

NICE (M.), 367, 369.

ODIER (Ch.), 391.

PARAMONOVA (N. P.), 382.

PAUSANIAS, 513, 517.

PEACH (J.), 448.

PIAGET (J.), 308-309, 312, 360, 366,
367, 372, 373, 378, 389-407, 408,
410, 421-423.

PIÉRON (H.), 279, 302-303, 318,
330, 331, 400, 433.

PIÉRON (Mme H.), 313.

PITTS, 308.

PLATON, 291-292, 492, 493, 520.

PLAUTE, 513, 514, 516.

POLL (H.), 436, 510.

PORTENIER (L.), 639-640.

PORTEUS (S. D.), 304.

PRICE-MAVS (J.), 511.

PROUST (M.), 523.

REMUSAT (A.), 491.

RANK (O.), 510, 511-513, 514.

- RENART (J.), 491, 492, 517.
RHINE (J. B.), 459.
ROBIN (L.), 291.
ROCHEFORT (Chr.), 530.
ROMAINS (J.), 461.
- SAND (G.), 435.
SAUSSURE (R. de), 391.
SAUVY (A.), 313, 319.
SCHAEFER (F.), 617.
SCHIBESTA (P.), 515.
SCHILLER (M.), 313, 436, 549, 617.
SCHULTE (H.), 459, 617, 626, 627.
SCHULZ (VON), 435.
SELZER (H.), 469.
SEMPER (G.), 432.
SHAKESPEARE (W.), 514.
SHUTTLEWORTH (F. K.), 301, 303.
SPEARMAN (C.), 325-328, 310, 312, 433.
SPENCER (B.), 515.
STEPHENSON (W.), 642.
STOCKER (A.), 491, 492, 510, 511-513.
STOCK (P.), 316.
STOETZEL (J.), 319.
SUTTER (J.), 319, 331, 333-339.
- TABAH (L.), 319, 333-339.
TALLMAN (G. G.), 300.
THOMPSON (H.), 653.
THORNDIKE (E. L.), 679-680.
TISSEYRAND (M.), 713.
TOMELIN (M. I.), 534.
TONNIES (F.), 403.
TURPIN (R.), 279, 379, 713.
TWAIN (M.), 451, 452.
- VACCA (E.), 617, 618.
VELLARD (J.), 513, 520.
VYGOTSKI (L.), 409-410, 710.
- WALLON (H.), 277, 280, 288, 292-293, 294, 303, 371, 372, 391, 395, 401, 453, 707.
WATSON (J. B.), 409.
WESTERMARCK (E.), 514.
WILDE (O.), 462.
WILDER (T.), 459, 485.
WILSON (P. T.), 613, 659.
WINGFIELD (A. H.), 299, 316, 317.
- YERKES (R. M.), 534.
YOUSOVITCH (F. J.), 378-389.
YULE (E. P.), 642.
- ZAPOROJETS (A. V.), 382.

TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX

DU TOME SECOND

	PAGES
TABLEAU 37. — Répartition des 808 jumeaux de l'enquête nationale en fonction de la profession du père, de l'âge et du sexe.....	321
TABLEAU 38. — Performances en points et en Q.I. des jumeaux de l'enquête nationale en fonction de l'âge et du sexe	324
Figure 5. — Distribution des Q.I. des 310 jumeaux et des 372 jumelles de l'enquête nationale pour l'ensemble des âges..	325
Figure 6. — Distribution des Q.I. des 682 jumeaux de même sexe et des 124 jumeaux de sexe différent de l'enquête nationale pour l'ensemble des âges	326
Figure 7. — Indices de développement mental des jumeaux.....	329
TABLEAU 39. — Quotient Intellectuel (Binet-Simon) de 92 jumeaux en fonction de l'âge de la mère et du poids à la naissance.....	332
TABLEAU 40. — Notes relatives des jumeaux (comparaison à la note 100 du groupe non jumeau homologue), selon la catégorie professionnelle et la dimension de la fratrie (d'après les données de Tabah et Sutter)	337
TABLEAU 41. — <i>Pourcentage des cas de cryptophasie et de retard du langage</i> , selon la catégorie gémellaire et le sexe, d'après les réponses à 734 questionnaires (questions 28 et 29).....	352
TABLEAU 42. — Association entre les réponses concernant le retard du langage et les réponses concernant la cryptophasie, selon la catégorie gémellaire et le sexe, d'après 734 questionnaires....	359
TABLEAU 43. — Analyse des fonctions du langage des jumeaux Youra et Locha, avant et après leur séparation (d'après Luria et Youdovitch)	386
TABLEAU 44. — Modification de la structure grammaticale du langage chez les jumeaux Youra et Locha, avant et après la séparation (d'après Luria et Youdovitch).....	387
TABLEAU 45. — Proportion des phrases grammaticalement développées dans le langage des jumeaux Youra et Locha, avant et après la séparation (d'après Luria et Youdovitch).....	388
TABLEAU 46. — Quotient Intellectuel et Quotient de Langage chez les jumeaux de 2 à 5 ans (d'après Ella Day)	413
TABLEAU 47. — <i>La timidité. Elaboration des résultats individuels.</i> Fréquence des cas de « timidité » en fonction de la catégorie gémellaire, de l'âge et de l'origine du témoignage, d'après les questionnaires concernant 1 540 jumeaux (question B 20)....	437
TABLEAU 48. — <i>La timidité. Elaboration des résultats individuels.</i> Fréquence des cas de « timidité » en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe	439

TABEAU 49. — <i>La timidité. Elaboration des résultats par couples.</i> Fréquences des réponses identiques et différentes concernant la timidité, en fonction de la catégorie gemellaire, de l'âge, et de l'origine du témoignage, d'après les réponses explicites à 513 questionnaires (question B 20)	440
TABEAU 50. — <i>La timidité. Elaboration des résultats par couples.</i> Fréquences des réponses identiques et différentes concernant la timidité, en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe...	442
TABEAU 51. — Fréquences « espérées » des trois combinaisons (T-T, A-A, T-A), d'après les fréquences de réponses individuelles (dernière ligne des tableaux 47 et 48)	444
TABEAU 52. — Fréquence de la mention « mariage », constatée en 1952, sur les registres d'état civil pour 566 jumeaux (283 couples) et 500 individus non jumeaux, nés à Paris (5 ^e), entre 1883 et 1902.	500
TABEAU 53. — Etat matrimonial des 45 couples de jumeaux identifiés par l'I.N.S.E.E., nés (entre 1883 et 1902) dans le 5 ^e arrondissement de Paris	502
TABEAU 54. — Etat matrimonial des 90 jumeaux identifiés par l'I.N.S.E.E. (45 couples du tableau 53)	502
TABEAU 55. — Etat matrimonial des individus de la population contrôle identifiés par l'I.N.S.E.E.	503
TABEAU 56. — Différence de taux de célibat entre jumeaux (tableau 54) et non-jumeaux (tableau 55), d'après l'état matrimonial des individus identifiés par l'I.N.S.E.E.	503
TABEAU 57. — Taux de célibat en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe, calculés pour 344 individus, d'après les réponses explicites à 172 questionnaires de couples adultes	505
TABEAU 58. — <i>Le lit en commun.</i> Proportions de couples qui partagent le même lit, en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe, d'après les réponses explicites à 823 questionnaires (question 34)	537
TABEAU 59. — <i>L'identité des vêtements.</i> Proportions de couples vêtus de façon semblable et de façon différente en fonction de la catégorie gemellaire, du sexe et de l'âge, d'après les réponses explicites à 799 questionnaires (question 42)	540
TABEAU 60. — Association entre similitude de vêtements et communauté de lit pour 42 couples bisexués, âgés de 10 ans et moins	543
TABEAU 61. — <i>Fréquence de la relation de dominance</i> en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe, d'après les réponses à 905 questionnaires (question 41)	624
TABEAU 62. — Indices de liaison entre la dominance du couple (question 41) et six autres caractéristiques (questions 19, 16, 17, 18, 20 et 47), en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe.	631
TABEAU 62 bis. — Rapport critique et seuil de probabilité des principales différences constatées au tableau 62	632
TABEAU 63. — Détermination de la dominance par le cumul de trois facteurs d'ordre physique (poids, taille et force)	635
TABEAU 64. — <i>Différenciation des caractères.</i> Identité et diversité de caractère en fonction de la catégorie gemellaire et du sexe, d'après les réponses explicites pour 621 couples, à la question 45 : « Ont-ils le même caractère ? »	637
TABEAU 65. — Récapitulation des traits et comportements par lesquels les couples bisexués (catégorie 5) occupent une position	

	PAGES
intermédiaire entre les couples monozygotes (catégorie 1) et les couples dizygotes unisexués (catégorie 4), d'après les réponses au questionnaire-enquête.....	641
TABEAU 66. — Exercice de la dominance chez les garçons et les filles des couples bisexués en fonction de l'âge, d'après les réponses à 217 questionnaires (question 41)	645
TABEAU 67. — Relation entre exercice de la dominance et supériorité d'ordre somatique dans les couples bisexués en fonction de l'âge, d'après les réponses au questionnaire (questions 17, 18 et 41)	648
TABEAU 68. — Relation entre exercice de la dominance et supériorité de réussite scolaire dans les couples bisexués en fonction de l'âge, d'après les réponses à 109 questionnaires (questions 46, 46 bis, 47 et 41).....	649
TABEAU 69. — <i>Rejet des vêtements identiques</i> . Fréquence des « oui » à la question 43 (protestation ou refus), en fonction de la catégorie gémellaire, du sexe, de l'âge et de l'origine des témoignages, d'après les réponses explicites données pour 407 couples.....	661
TABEAU 70. — <i>Rejet de la situation gémellaire</i> . Fréquence du rejet de la situation gémellaire en fonction de la catégorie gémellaire et du sexe, d'après les réponses explicites de 244 jumeaux adolescents et adultes (question 56 b).....	675
TABEAU 71. — <i>La ressemblance physique</i> des jumeaux à leurs parents en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire, d'après les réponses explicites à 771 questionnaires (questions 11 et 13).	689
TABEAU 72. — <i>La ressemblance morale</i> (caractère et aptitudes) des jumeaux à leurs parents en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire, d'après les réponses explicites à 652 questionnaires (questions 12 et 14).....	693
TABEAU 73. — Combinaison de la ressemblance physique et de la ressemblance morale des jumeaux par rapport à leurs parents, en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire, d'après les réponses explicites à 688 questionnaires (questions 11, 12, 13 et 14)	695
TABEAU 74. — Fréquences relatives de la ressemblance physique au père et à la mère, en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire	698
TABEAU 75. — Fréquences relatives de la ressemblance morale au père et à la mère, en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire	700
TABEAU 76. — Distribution des 909 questionnaires de l'enquête, en fonction du sexe et de la catégorie gémellaire	714
TABEAU 77. — Distribution des 218 couples observés, en fonction du sexe, de l'âge et de la catégorie gémellaire.....	714
Figure 8. — Profils psychologiques d'un couple de jumeaux identiques (évolution de 8 à 16 ans).....	723
Figure 9. — Profils psychologiques d'un couple de jumelles identiques à 8 ans d'intervalle	724
Figure 10. — Profils psychologiques d'un couple de jumelles dizygotes	724

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

	PAGES
INTRODUCTION	276
CHAPITRE PREMIER. — Les jumeaux et la psychologie. Position des problèmes	281

PREMIÈRE PARTIE

LA SPÉCIFICITÉ DES JUMEAUX IDENTIQUES OU LA PSYCHOLOGIE DU « DOUBLE »

CHAPITRE II. — L'intelligence et l'hérédité	298
CHAPITRE III. — Le problème de l'infériorité intellectuelle des jumeaux	313
CHAPITRE IV. — L'intelligence, le langage, et la situation de couple. Fréquence du retard du langage et de la cryptophasie chez les jumeaux, 342. — Analyse du développement du langage chez les jumeaux, 366. — Une étude clinique et expérimentale sur le langage des jumeaux, 378. — Les fonctions du langage. Rapports du langage et de l'intelligence. Commentaires et conclusions, 389.	340
CHAPITRE V. — La genèse de la personnalité et les effets spécifiques de la situation gémellaire	424
Situation gémellaire et déficit de la sociabilité, 432. — Les confusions gémellaires, 449. — L'épreuve de la séparation, 473. — Les liens gémellaires et les problèmes du mariage, 481.	
CHAPITRE VI. — Représentations collectives et réactions familiales comme facteurs du psychisme gémellaire	508
Mythes et rites gémellaires, 509. — Une « Utopie gémellaire » au XX ^e siècle, 521. — Attitudes et responsabilités des parents, 531.	

DEUXIÈME PARTIE

L'INDIVIDUATION DES JUMEAUX IDENTIQUES OU LA PSYCHOLOGIE DU COUPLE

CHAPITRE VII. — Témoignages parallèles	548
Irène et Lucienne, 555. — Catherine et Florence, 560. — Serge et Denis, 565. — Suzanne et Claire, 570. — Marthe et	

Hélène, 574. — Louis et Pierre, 581. — Julien et Paul, 588. — Michel et Jacques, 592. — Jeanne et Marie, 597. — Justine et Sophie, 604. — Cécile et Odile, 610.	
CHAPITRE VIII. — Les asymétries du couple	614
Structure sociale du couple et division des rôles, 617. — La dominance et ses facteurs, 621. — Le couple bisexué et la psychologie différentielle des sexes, 640. — Conclusions, 652.	
CHAPITRE IX. — Les jumeaux contre la gemellité	656
Le refus des vêtements semblables, 658. — Le reniement de la gemellité, 665. — Les jumeaux et l'adolescence, 677.	
CHAPITRE X. — Couple parental et couple gemellaire.....	684
CHAPITRE XI. — Dernières remarques pour une étude dialectique de la personne	704
ANNEXE 1. — Statistique des populations gemellaires étudiées...	713
ANNEXE 2. — Questionnaire de l'enquête sur les jumeaux.....	715
ANNEXE 3. — Questionnaire du « jardin secret »	719
ANNEXE 4. — Psychogrammes de couples de jumeaux au test de Barrage	722
BIBLIOGRAPHIE DU TOME SECOND	725
INDEX DES NOMS CITÉS DANS LE TOME SECOND	733
TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX DU TOME SECOND	737

P A I D E ï A

Bibliothèque pratique de psychologie
et de psychopathologie de l'enfantCollection dirigée par
le Pr Georges HEUYER

v o l u m e s p a r u s

- AMADO (Georges). — **LES ENFANTS DIFFICILES**, in-8° couronne..... 4,80 NF
- BELLEY (Dr André P.-L.). — **L'ENFANT INSTABLE**, in-8° couronne (2^e éd.)..... 6 NF
- BERGE (Dr André). — **L'ÉDUCATION SEXUELLE CHEZ L'ENFANT**, in-8° couronne (2^e éd.)..... 3,60 NF
- BERGERON (Dr Marcel). — **PSYCHOLOGIE DU PREMIER AGE**, in-8° couronne..... (en réimpression)
- CHASSAGNY (Claude). — **L'APPRENTISSAGE DE LA LECTURE CHEZ L'ENFANT**. Dyslexie-Dysgraphie, in-8° couronne..... (en réimpression)
- CRÉMIEUX (Dr Albert). — **LES DIFFICULTÉS ALIMENTAIRES DE L'ENFANT**. Les anorexies mentales infantiles et juvéniles, in-8° couronne..... 3,60 NF
- DAUPHIN (Dr Andrée). — **HYGIÈNE PRÉNATALE**, in-8° couronne..... 3,60 NF
- DEBRÉ (Pr Robert) et DOUMIC (Dr Alice). — **LE SOMMEIL DE L'ENFANT AVANT TROIS ANS**, in-8° couronne.... 8 NF
- DURAND (Georges). — **L'ADOLESCENT ET LES SPORTS**, in-8° couronne..... 4 NF
- FAU (Dr René). — **LES GROUPES D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS**, in-8° couronne (1^e éd.)..... 4 NF
- HEUYER (Pr Georges). — **INTRODUCTION A LA PSYCHIATRIE INFANTILE**, in-8° couronne..... (en réimpression)
- ISAMBERT (André). — **L'ÉDUCATION DES PARENTS**, in-8° couronne..... 7 NF
- JOUBREL (Henri). — **LE SCOUTISME DANS L'ÉDUCATION ET LA RÉÉDUCATION DES JEUNES**, in-8° couronne 3,60 NF
- KOHLER (Dr Claude). — **LES DÉFICIENCES INTELLECTUELLES CHEZ L'ENFANT**, in-8° couronne..... 5 NF
- KOUPERNIK (Dr Cyrille), avec la collaboration du Dr Michel SOULÉ. — **DÉVELOPPEMENT PSYCHOMOTEUR DU PREMIER AGE**, in-8° couronne..... 5 NF
- LAUNAY (Dr Clément). — **L'HYGIÈNE MENTALE DE L'ÉCOLIER**, in-8° couronne..... 7 NF
- LÉBOVICI (Dr Serge). — **LES TICS CHEZ L'ENFANT**, in-8° couronne..... 3,60 NF
- LE MOAL (Dr Paul). — **L'ENFANT EXCITÉ ET DÉPRIMÉ**, in-8° couronne..... 3,80 NF
- MÉDICI (Angéla). — **L'ÉCOLE ET L'ENFANT**, in-8° couronne..... 3,60 NF
- MICHAUX (Pr Léon). — **L'ENFANT PERVERS**, in-8° couronne..... 3,60 NF
- NÉRON (Dr Guy). — **L'ENFANT VAGABOND**, in-8° couronne 3,60 NF
- POROT (Dr Maurice). — **L'ENFANT ET LES RELATIONS FAMILIALES**, in-8° couronne (2^e éd.)..... 7 NF
- ROBIN (Dr Gilbert). — **LES DIFFICULTÉS SCOLAIRES CHEZ L'ENFANT**, in-8° couronne (2^e éd.)..... 3,60 NF
- ROUART (Dr Julien). — **PSYCHOPATHOLOGIE DE LA PUBERTÉ ET DE L'ADOLESCENCE**, in-8° couronne..... 3 NF
- SUTTER (Pr Jean-M.). — **LE MENSONGE CHEZ L'ENFANT**, in-8° couronne..... 4,80 NF



les grands dictionnaires publiés aux presses universitaires de france

DICTIONNAIRE DES BIOGRAPHIES

sous la direction de *Pierre GRIMAL*, professeur à la Sorbonne

2 vol. in-4° couronne, illustrés, reliés pleine toile, ensemble 88 NF

VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

par *André LALANDE*, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Sorbonne

In-8° raisin, relié pleine toile (8^e édition, revue et augmentée)... (sous presse)

VOCABULAIRE DE LA PSYCHOLOGIE

par *Henri PIÉRON*, professeur honoraire au Collège de France

In-8° raisin, relié pleine toile (2^e édition, revue et augmentée)..... 24 NF

MANUEL ALPHABÉTIQUE DE PSYCHIATRIE

par *Antoine POROT*, professeur honoraire à la Faculté de Médecine d'Alger

In-8° raisin, relié pleine toile (édition revue et augmentée)..... (en réimpr.)

DICTIONNAIRE DES RELIGIONS

par *E. ROYSTON PIKE*

In-8° raisin, relié pleine toile 16 NF

DICTIONNAIRE DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE ET ROMAINE

par *Pierre GRIMAL*, professeur à la Sorbonne

In-8° raisin, illustré, relié pleine toile 30 NF

DICTIONNAIRE POLYGLOTTE DES TERMES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

par *Louis RÉAU*, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Sorbonne

In-8° raisin, relié pleine toile 15 NF

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

par *Oscar BLOCH* et *Walther von WARTBURG*, professeur à l'Université de Bâle

In-8° raisin, relié pleine toile (2^e édition, entièrement refondue). (en réimpr.)

DICTIONNAIRE DES SCIENCES

(Mathématiques. Mécanique. Cosmographie. Physique. Chimie)

par *E. B. UVAROV* et *D. R. CHAPMAN*

In-8° raisin, relié pleine toile 22 NF

DICTIONNAIRE DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

sous la direction de *Jean ROMEUF*

Tome I : **A-I**, in-8° raisin, relié pleine toile 30 NF

— II : **J-Z**, in-8° raisin, relié pleine toile 30 NF

DICTIONNAIRE DES MÉTIERS ET APPELLATIONS D'EMPLOI

établi par la Commission Interministérielle de la Nomenclature des Métiers

In-8° raisin, relié pleine toile 18 NF

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6^e)

« CARACTÈRES »

Collection fondée par René LE SENNE
et dirigée par Édouard MOROT-SIR

(Volumes in-16 jésus)

Traité pratique d'analyse du caractère, par Gaston BERGER, 6 ^e éd.	8	NF
Questionnaire caractérologique, par Gaston BERGER, 5 ^e éd.	1	NF
Caractérologie des enfants et des adolescents, à l'usage des parents et des éducateurs, par André LE GALL, 4 ^e éd.	12	NF
L'intelligence et l'éducation intellectuelle. <i>Investigations caractérologiques</i> , par Paul GRIEGER.	5,80	NF
La timidité. <i>Contribution à l'hygiène du sentimental</i> , par Ginette JUDET	4,80	NF
Analyse caractérielle des élèves d'une classe par leur maître, par Roger GAILLAT.	8,60	NF
Le cas Diderot. <i>Étude de caractérologie littéraire</i> , par Pierre MESNARD	7,80	NF
Les journaux intimes, par Michèle LELEU.	9,60	NF
Test caractériel pour un diagnostic rapide, par Maurice GEX.		(en réimpression)
Caractères et visages, par Roger MUCCHIELLI.	8	NF
L'acte médical et le caractère du malade, par le Dr Georges TORRIS	12	NF
Écrivains satiriques, par W. A. PANNENBORG.	5	NF
Caractères et écritures, par Émile CAILLE.	9	NF
La caractérologie dans l'enseignement secondaire, par Roger VERDIER	7,50	NF
Caractérologie du criminel, par le Dr René RESTEN	12	NF
L'intelligence et le caractère, par Robert MAIS-TRIAUX.	15	NF

œuvres de SIGMUND FREUD

● ABRÉGÉ DE PSYCHANALYSE

In-8° carré 3 NF

● DE LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE

In-8° carré 4,80 NF

● CINQ PSYCHANALYSES

In-8° carré 10 NF

● LA SCIENCE DES RÊVES

In-8° carré (en réimpression)

● INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE

In-8° carré 3 NF

● LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE

(1887-1902)

Lettres à Wilhelm Fliess. Notes et plans

In-8° carré 12 NF

● ÉTUDES SUR L'HYSTÉRIE

(en collaboration avec Joseph BREUER)

In-8° carré 9 NF

ouvrages sur SIGMUND FREUD

● EDWARD GLOVER

FREUD OU JUNG ?

In-8° carré 6 NF

● ERNEST JONES

LA VIE ET L'ŒUVRE DE SIGMUND FREUD

T. I : La Jeunesse de Freud (1856-1900)

In-8° carré 15 NF

T. II et III. (en préparation)

